UNIVERSITÉ DE STRASBOURG — FACULTÉ DES LETTRES

ERCKMANN - CHATRIAN

ETUDE BIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

Thèse pour le Doctorat ès-Lettres

présentée

à la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg

par

L. SCHOUMACKER

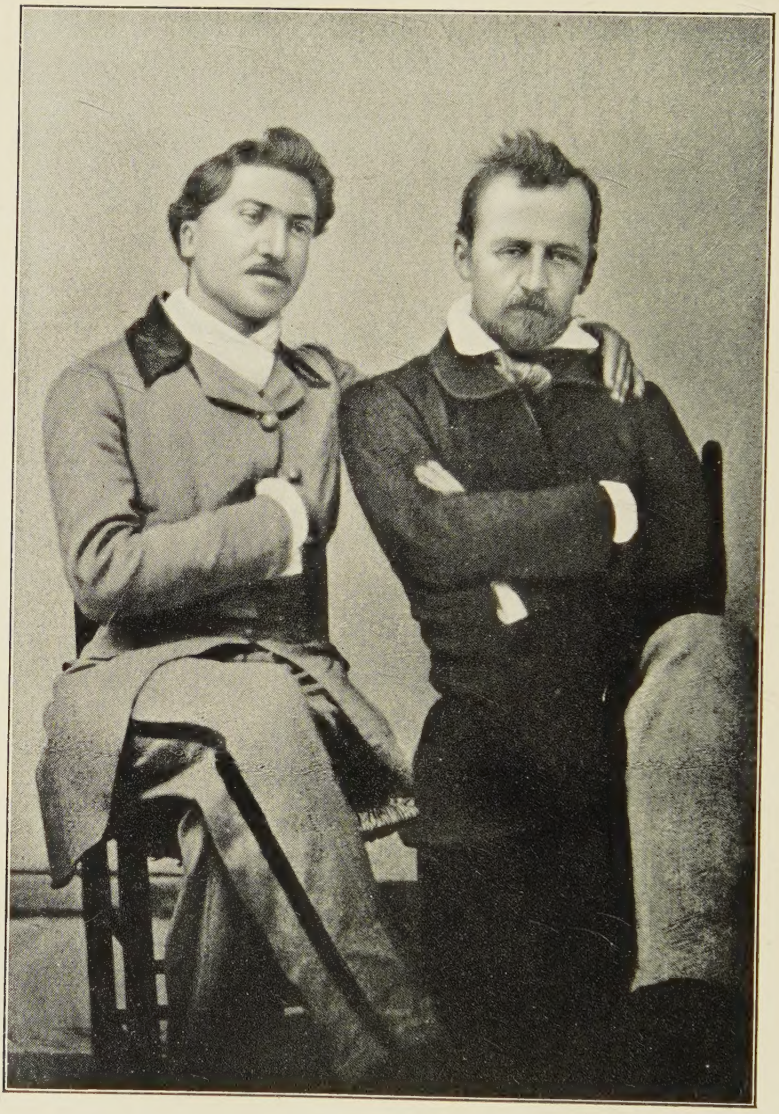
Censeur des études au Lycée de Metz

STRASBOURG
COMMISSION DES PUBLICATIONS DE LA FACULTÉ DES LETTRES
1933

ERCKMANN-CHATRIAN

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41548010_0018



CHATRIAN (à gauche) — ERCKMANN (à droite)
à l'époque de leur rencontre,
d'après un daguerréotype de 1847.

UNIVERSITÉ DE STRASBOURG — FACULTÉ DES LETTRES

ERCKMANN - CHATRIAN

ETUDE BIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE D'APRÈS DES DOCUMENTS INÉDITS

Thèse pour le Doctorat ès-Lettres

présentée

à la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg

par

L. SCHOUMACKER

CENSEUR DES ÉTUDES AU LYCÉE DE METZ

STRASBOURG
COMMISSION DES PUBLICATIONS DE LA FACULTÉ DES LETTRES
1933

Les œuvres d'Erckmann-Chatrian ont paru chez Hetzel sous deux formats, l'un in 18° et l'autre gr. in-8°. Certains volumes sont très difficiles à trouver dans l'une ou l'autre collection. C'est ce qui m'a obligé à citer les textes tantôt d'après l'une, tantôt d'après l'autre de ces éditions.

Les références aux documents inédits sont précédées d'un astérique.

R. UNIV.
BIBLIOTHEEK
LEIDEN

AVANT-PROPOS.

Parmi les prosateurs français qui ont écrit de 1860 à 1880, Erckmann-Chatrian sont peut-être, après Zola, ceux qui connurent les plus forts tirages en librairie. Aujourd'hui encore, on réimprime leurs principales œuvres, quelques unes illustrées et en éditions de luxe [1]. Leur influence s'exerça sur plusieurs générations de lecteurs et on la retrouve chez des écrivains comme Édmond About [2] ou Anatole France [3]. Le livre scolaire dans lequel des millions de Français apprirent à lire et à connaître leur pays, *Le Tour de la France par deux enfants* [4], est tout entier inspiré de leurs idées, écrit dans leur ton coutumier; et si l'auteur a choisi comme héros deux jeunes Phalsbourgeois, c'est parce que, grâce à Erckmann-Chatrian, la petite forteresse lorraine était devenue, après 1870, familière à tous les Français et le symbole même des provinces perdues.

Cette influence a largement dépassé les frontières: la simplicité du style et de la langue rend l'œuvre facilement accessible aux étrangers. C'est par eux qu'ils pénètrent dans la littérature française. Sans parler des traductions des contes et des romans dans toutes les langues, ni des représentations des pièces de théâtre sur les principales scènes de l'Europe, dès 1867, *Madame Thérèse* est adoptée dans les écoles d'Angleterre; d'innombrables Allemands ont appris le français dans le *Conscrit de 1813*. C'est dans l'*Histoire d'un Homme du Peuple*, que l'infortunée Keetje, la jeune Hollandaise, apprend notre langue [5]. Le dramaturge scandinave Strindberg nous dit la forte impression que fit sur lui la lecture de l'*Auberge des trois pendus* [6]. Aux Etats-Unis, d'après M. Hinzelin, les noms d'Erckmann-Chatrian seraient les plus connus des noms français, après celui de Napoléon, et le président Roosevelt aurait été capable de réciter des pages entières de leurs

(1) Editions du Sagittaire (anciennes éditions Krâ), 1929-1931.
(2) avec l'*Histoire d'un brave homme*.
(3) par exemple, dans le ton du *Crime de Sylvestre Bonnard*.
(4) de Bruno (E. Belin, Paris, éditeur).
(5) Neel Doff. *Keetje*, p. 25. (A. Michel, Paris).
(6) A. Jolivet. *Le théâtre de Strindberg*, p. 147. (Boivin, Paris, 1931).

œuvres [7]. Aujourd'hui encore, la critique étrangère ne les néglige pas. En 1931, a paru sur eux une étude en néerlandais [8] et l'on annonce pour cette année la publication d'un fort volume de M. Harold March, professeur à l'Université de Yale (U. S. A.).

Cependant, en France, nous ne possédons guère sur Erckmann-Chatrian que des brochures, des articles de revues ou de journaux, des compte-rendus de conférences, particulièrement nombreux au moment du centenaire de la naissance d'Emile Erckmann (1922). Le seul livre paru sur nos auteurs, celui de M. Hinzelin [9], ne fait pas exception. C'est un recueil de conférences dont la première en date remonte à 1897, lors de la fête qu'offrirent à Erckmann ses amis de Nancy et de Lunéville. M. Hinzelin put, à cette occasion, approcher Emile Erckmann et demeura ensuite en relations avec lui, ce qui lui permit de recueillir de la bouche du « Maître », des confidences et des souvenirs souvent pleins de saveur.

C'est pour essayer de combler cette lacune que nous présentons aujourd'hui ce livre au lecteur. Je dois dire tout de suite qu'il n'aurait pu voir le jour sans la confiance bienveillante avec laquelle Madame Alfred Erckmann, nièce de l'écrivain, a bien voulu mettre à notre disposition les nombreux documents inédits: lettres, brouillons, sténographies, comptes, papiers de toutes sortes, qu'Erckmann avait légués à son mari, son exécuteur testamentaire. Je lui en exprime ma profonde et sincère reconnaissance.

Je remercie également M. Pierre Chatrian, de Nancy, à qui je dois la communication de la correspondance de Chatrian avec son père et avec ses frères, et toutes les personnes qui, avec une bonne grâce inlassable, m'ont laissé consulter leurs papiers et leurs souvenirs.

On trouvera à la bibliographie la liste des documents inédits que j'ai utilisés. Si la correspondance de Chatrian, avec Erckmann d'une part, avec sa famille d'autre part, forme un tout assez complet, celle d'Erckmann est loin d'être aussi fournie. Il y manque ses lettres à Chatrian depuis leur rencontre jusqu'en 1870 et celles qu'il a pu échanger avec sa famille, avec son père surtout. Les retrouvera-t-on ? Seront-elles publiées ? Publiera-t-on aussi, et où, celles qu'Erckmann et Chatrian écrivaient à des tiers ou que ceux-ci leur adressaient ? Je le souhaite, en espérant que leur publication jettera un jour définitif sur les points de détail que je n'ai pu éclaircir.

([7]) Hinzelin. *Erckmann-Chatrian*, p. 53. (Cf. note 9).
([8]) Julius Pée. *Emile Erckmann, letterkundige Studie*. (Lokeren, 1931).
([9]) Emile Hinzelin. *Erckmann-Chatrian*. (Paris, 1922, Ferenckzi, éd.).

PREMIÈRE PARTIE

LA VIE.

CHAPITRE I.

ERCKMANN ET CHATRIAN JUSQU'A LEUR RENCONTRE (1822-1826-1847).

I. Origines de la famille Erckmann: une longue lignée d'instituteurs calvinistes. L'enfance d'Emile Erckmann : ses parents, ses voisins : le rabbin Meyer Heymann et le capitaine Florentin. Mort de la mère d'Erckmann (1832).

Erckmann au Collège de Phalsbourg : *Les années de Collège de Maître Nablot.* Son professeur de rhétorique et de philosophie, M. Perrot.

Une année de vacances (1841). Son importance. Incidents pittoresques. Les concours littéraires de l'Académie de Metz.

Erckmann étudiant en droit à Paris. Ses maîtres : M. Rossi. *Du recrutement militaire* (1843). Influence de Paris sur Erckmann. Malade il revient à Phalsbourg (1845). Premiers essais littéraires. Rencontre de Chatrian (1847).

II. Soldatenthal ou Le Grand Soldat. Origines de la famille Chatrian. La verrerie et sa déconfiture (1843). Chatrian à Dabo. L'abbé Thony.

Décadence du Collège de Phalsbourg; M. Perrot y devient principal, l'abbé Thony aumônier et Chatrian élève. Chatrian à la verrerie de Val St. Lambert. Retour à Phalsbourg comme surveillant au Collège. Rencontre d'Erckmann. Les deux amis au moment de leur rencontre. Vacances de 1847. Visite d'Erckmann à la famille de Chatrian.

Lorsqu'en 1756, le maître d'école de la paroisse calviniste d'Altwiller [1], le sieur Gruninger, fut destitué pour intempérance habituelle, la communauté se trouva dans l'embarras. Le poste exigeait de son titulaire certaines qualités difficiles à trouver réunies, notamment la possession simultanée de la langue française et de la langue allemande. Le village d'Altwiller était, en effet, une vieille colonie de réformés français, qui l'avaient, à plusieurs reprises, relevé de ses ruines, en 1560 [2], après la guerre de Trente ans, et après celle de la

(1) Altwiller (750 habitants). Canton de Sarre-Union. Arrdt de Saverne. Dépt du Bas-Rhin.

(2) On ne connaît ni la date, ni la cause de l'abandon d'Altwiller par ses habitants. Le village était déjà déserté en 1523. Sur ces colonies de réfugiés français calvinistes et les six *welsche Dörfer* du comté de Nassau-Sarrewerden : Bour-

Ligue d'Augsbourg (1698). Ces calvinistes continuaient à se servir du français pour les prières, les prêches et les cantiques et demeuraient en relations fréquentes avec leurs coreligionnaires tolérés sur les confins du royaume. Cependant, après le traité de Ryswick, vint s'établir auprès d'eux un certain nombre de familles luthériennes de langue allemande, et c'est ce qui explique que, pour sortir d'embarras, les gens d'Altwiller s'adressèrent à un maître d'école sachant l'allemand et le français, Jean-Jacques Erckmann, instituteur dans la commune voisine de Bourbac, venu depuis quelques années, d'après une tradition locale, de Herzogenbuchsee, en Suisse. Celui-ci manda de Weingarten [3], un jeune homme de sa parenté, Jean Melchior Erckmann, né le 2 août 1733, à Weingarten, fils de l'instituteur réformé Jean-Martin Erckmann et de sa femme légitime Suzanne Catherine; c'est l'arrière grand-père de l'auteur de l'*Histoire d'un Sous-Maître.*

Jean Melchior fut installé à Altwiller au début de 1756. L'inspecteur ecclésiastique Beltzer, qui le vit dans sa tournée de 1769, le note dans son rapport en ces termes : « Le Maître d'école est plutôt trop bon que trop » sévère pour les enfants. Dans toute sa conduite, c'est un homme honnête, » travailleur, pacifique, ne causant d'ennuis à personne et dont personne n'a » à se plaindre » [4]. Il dresse ainsi devant nos yeux le modèle d'un de ces bons vieux maîtres d'école qu'on retrouve avec tant de plaisir dans les œuvres de l'arrière petit-fils de Jean-Melchior.

Celui-ci enseignait aux enfants d'Altwiller le français, l'allemand et le catéchisme réformé d'Heidelberg. Comme tous ses collègues à cette époque il exerçait aussi un métier manuel : il était relieur. Il ne tarda pas à se marier et épousa Anne Marguerite Lauch, du village voisin de Diedendorf, dont il eut huit enfants. L'aîné, Jean-Jacques, né le 14 juillet 1758, apprit de lui son double métier. Il épousa à son tour, le 27 novembre 1781, à Bourbac, Catherine Elisabeth Gachot, une descendante de réfugiés de La Rochelle. Il était, à ce moment, instituteur à Lixheim, mais le registre des mariages ne mentionne que sa seconde profession, celle de relieur. C'est que Lixheim est en territoire français, que les protestants n'y sont que tolérés et ne peuvent y avoir ni temple, ni pasteur, ni école, ni instituteur. Ils sont obligés, pour

---

bac, Altwiller, Diedendorf, Rauwiller, Kirrberg et Görlingen, voir les deux ouvrages du pasteur Matthis, d'Eywiller : *Die Leiden der Evangelischen in der Grafschaft Saarwerden* (Strasbourg, 1888) et *Bilder aus der Kirchen und Dörfergeschichte der Grafschaft Saarwerden* (Strasbourg, 1894).

(3) Weingarten, à une dizaine de kilomètres au nord de Karlsruhe, était alors en territoire palatin, donc calviniste. Détruit lors de la dévastation du Palatinat (1686), il fut rebâti par des immigrants de diverses régions. Dans la reconstitution de ce pays la Suisse a fourni surtout des cadres : pasteurs et instituteurs.

(4) « Der Schulmeister ist den Kindern eher zu gut als zu streng und in seinem Thun, ein ehrlicher, fleissiger, friedfertiger, unärgerlicher Mann, über den Niemand Klage habe ». (*Beltzers Bericht über Kirchen und Schulvisitation im Jahre 1769.* Archives de la Collégiale Saint Arnual, près de Sarrebrück). Sur cette collégiale, voir : Abbé J. P. Kirch. *La Collégiale de Saint Arnual.* Cahiers sarrois, n° 6. Nancy, 1929.

faire instruire leurs enfants dans leur religion, de les envoyer au premier village voisin du Nassau, à Rauwiller. Et c'est clandestinement, en se rendant à domicile, que J. J. Erckmann peut « pour un salaire médiocre, apprendre » à lire et à écrire aux enfants de Lixheim » [5]. Du moins les enseignait-il en français, car à cette époque on ne parlait guère que cette langue à Lixheim, et le pasteur de Rauwiller, un Suisse, bien qu'en territoire de Nassau, était obligé de faire un second culte et un second catéchisme, en français, pour ses ouailles d'au delà de la frontière. L'Edit de Tolérance de 1787 n'apporta qu'une faible amélioration à cette situation. C'est la Révolution qui assura la liberté de conscience aux protestants de ces confins.

Comme tous ses coreligionnaires de la région, J. J. Erckmann accueillit la Révolution avec le plus grand enthousiasme. C'était la fin des persécutions. Aussi son fils, Jean Philippe, né à Lixheim en 1782, fut élevé dans la foi en ce nouvel ordre de choses. Il eût sans doute suivi la vocation paternelle, si la tradition n'en avait été rompue par la puissance des événements. C'était le moment où la patrie menacée appelait aux armes tous ses enfants. Dès qu'il fut en âge de le faire, Jean Philippe suivit le mouvement général [6]. Du moins avait-il eu le temps d'apprendre de son père le métier de relieur, lorsqu'il s'engagea, à dix sept ans, (1799), au régiment d'artillerie de Metz, de passage à Lixheim. Vu son jeune âge, on le versa dans la musique et c'est comme premier cor qu'il accompagna le régiment à la campagne d'Helvétie et assista à la bataille de Zurich [7].

Après la paix d'Amiens (1802), Philippe Erckmann s'installa à Phalsbourg comme relieur et papetier. On trouvait chez lui, d'après l'annonce : » *fournitures de bureau et pour le dessin, papier blanc et de couleurs, carton,* » *livres classiques et de rencontre, encre, cire et pains à cacheter, plumes* » *à écrire, pinceaux, cartes géographiques* ». Il tenait aussi « *cabinet de lec-* » *ture de livres français par abonnement*» [8]. En 1806, il épousa une jeune fille de vingt et un ans, Juliana Weiss, la fille du maire de la Petite-Pierre. C'était, pour le descendant des instituteurs calvinistes, un beau mariage. La famille Weiss occupait depuis longtemps, en cette minuscule, mais si jolie forteresse de La Petite-Pierre, une situation de premier rang. Au cours des XVII^me^ et XVIII^me^ siècles, plusieurs Weiss avaient été échevins et la mère de la jeune Juliana, Maria Christina Brumm, était la propre fille du « herrschaftlicher Stabhalter » [9]. Le père, Philippe Jacob Weiss (1745-1828), cultivateur,

---

(5) *Erckmann à son neveu Alfred Erckmann, s. l. n. d.

(6) Entre temps, le comté de Nassau-Saarwerden s'était donné à la France (1793), sous l'impulsion des calvinistes de Bourbac.

(7) Emile Erckmann nous a raconté l'engagement volontaire de son père et sa campagne d'Helvétie dans : *La première campagne du Grand-père Jacques (Alsaciens et Vosgiens d'autrefois)*.

(8) Inscription en français et en allemand sur un *papillon* collé à l'intérieur des livres du cabinet de lecture de Philippe Erckmann. Erckmann y fait allusion dans l'*Histoire d'un Paysan*, in-8°, IV, p. 42.

(9) Le « Stabhalter », « celui qui tient le sceptre » dans les procès, remplissant, outre les fonctions de maire, celles de juge dans la localité.

boucher et marchand de bestiaux, conserva les fonctions de maire depuis le 15 prairial an IX (1801) jusqu'à sa mort. En ce pays luthérien, relevant de la province d'Alsace, les habitants n'avaient jamais subi de persécutions comparables à celles de l'intérieur du royaume; l'alliance avec la famille Weiss apportait aux Erckmann un élément de joie de vivre, de bonhomie, de jovialité, qui corrigeait la rigueur et la sévérité d'attitude que la profession de pédagogue et le souvenir des épreuves subies avaient pu laisser subsister dans leur âme.

De cette union naquirent cinq enfants : Jules (1809), Philippine (1813) [10], Julie (1815), Charles (1816), et enfin Emile, qui vit le jour le 20 mai 1822. C'était à sa naissance, nous dit-il lui-même, « un gros garçon » joufflu, très désireux de vivre et prenant avidement le sein » [11]. Les témoins furent Joseph Thiébaut Froely, marchand, et Meyer Heymann, marchand de fer et rabbin de la communauté israëlite, voisin de palier de Philippe Erckmann, qui lui avait acheté la maison qu'ils habitaient tous les deux.

Emile venait au monde en un heureux moment. Dans une lettre à son neveu Alfred [12], lettre qui constitue comme l'introduction à la biographie qu'il projetait d'écrire, il nous en trace l'idyllique image : « Ce » qui me frappa le plus en mon enfance de 1822 à 1830, c'est l'air de » satisfaction qui régnait chez les pauvres comme chez les riches dans notre » petite ville. On sortait des guerres interminables de la République et de » l'Empire. Chacun en avait assez et s'était mis courageusement au travail » pour se créer un petit bien-être : ouvriers, bourgeois et paysans, acteurs » et témoins de la grande tourmente qui venait de finir, s'estimaient heu- » reux de s'en être tirés sains et saufs, et si le clergé n'avait pas assombri » l'horizon de ses processions continuelles, ses plantations de croix de » mission, ses prédications contre Voltaire et les Jacobins et toutes ses autres » extravagances, je crois que tout aurait bien pu marcher pendant de lon- » gues années. Il faut remarquer qu'à cette époque, deux ou trois millions » d'individus jeunes, vigoureux, ayant disparu dans le gouffre des batailles, » ceux qui restaient étaient beaucoup plus à leur aise, la concurrence était » moins âpre, moins active, et les plus petits ménages trouvaient de quoi » vivre sans trop de peine. Tout était à bon marché; les forêts, les étangs » étaient repeuplés, la terre se vendait à vil prix, les impôts étaient minimes. » Chacun voulait avoir son jardin et cultiver ses légumes. Bref l'avenir » nous apparaissait en beau. Voilà l'impression qui m'est restée de ce temps- » là. De là cette note gaie, envers et contre tous, qui ne s'est jamais effacée

---

([10]) On l'appelait « Pinnele », comme Joséphine donne en alsacien : « Finnele ». Le séjour prolongé dans les casemates, lors du siège de 1814, et les émotions de sa mère qui la nourrissait alors, lui avaient troublé l'esprit pour le reste de sa vie.

([11]) *Erckmann à Alfred, 20 mai 1895.

([12]) **Ibid.*

» de ma mémoire et forme encore le fond de mon caractère ». Phalsbourg était alors une cité de « Candides ».

A cette époque, le commerce de Philippe Erckmann s'était considérablement développé, sous l'impulsion de sa femme, active et remplie d'initiative. A la reliure étaient venus s'adjoindre les « rayons », comme nous dirions aujourd'hui, de mercerie, d'épicerie et d'étoffes campagnardes, bref, les principales branches d'un commerce de chef-lieu de canton. « Tout cela marchait fort bien » [13], et lorsque la mère d'Emile Erckmann viendra à mourir, elle laissera à son fils un petit capital, qui lui permettra plus tard de tenter, sans trop de risques, la fortune littéraire.

Philippe Erckmann, nous dit son fils, était « le meilleur des hommes » [14] et dans bon nombre d'œuvres nous trouvons son portrait tracé du crayon de l'amour filial. C'est, dans *Madame Thérèse*, le docteur Jacob, « élancé, le front haut surmonté de sa belle chevelure blonde dessinant ses » larges tempes avec grâce, le nez légèrement aquilin, les yeux bleus, le » menton arrondi, les lèvres tendres et bonnes » [15]. C'est aussi, c'est surtout le bon M. Goulden, du *Conscrit de 1813*. Nous le retrouverons, à la couleur des cheveux et des yeux près, vingt ans après, dans le *Grand-père Lebigre* [16] : « ses yeux bruns, presque noirs, brillaient du feu de la jeunesse, » son front large, son nez fortement aquilin et son menton saillant annon- » çaient une grande décision de caractère ». Il avait le culte de toutes les idées du XVIII[me] siècle, était « grand amateur de la paix » [17], et de plus « franc voltairien » [18], mais les nécessités du commerce et le poids des régimes successifs lui faisaient dissimuler ses enthousiasmes jacobins. Cependant il était « passionné dans sa manière de voir » [19], détestait la servilité [20], et aurait donné sa vie pour la Liberté, les Droits de l'Homme et la Justice.

Dans la pratique, cette hardiesse de pensée, cette passion politique étaient tempérées par une sentimentalité à la Rousseau. L'expérience des faits et des hommes, au cours de ces années agitées, lui avait enseigné le scepticisme, l'indulgence et, pour tout dire, la bonté; il savait que « les « grands sentiments valent bien les grands principes » [21]. Jamais un pauvre ne frappait en vain à sa porte et il usait parfois d'une délicatesse émouvante pour secourir ceux qui étaient dans le besoin. La façon dont le père Goulden « achète » la montre des deux officiers en demi-solde [22], la manière dont M. Pèlerin « prête » au capitaine Florentin l'argent nécessaire à l'achat d'un

(13) *Erckmann à Alfred, 25 novembre 1889.
(14) *ibidem.
(15) *Madame Thérèse*, in-8°, p. 2.
(16) *Le Grand père Lebigre*, in-8°, p. 3.
(17) *Madame Thérèse*, in-8°, p. 2.
(18) *Erckmann à Alfred, 11 février 1890.
(19) *Vieux de la Vieille*, in-8°, p. 18.
(20) *Waterloo*, in-8°, p. 4. Episode du maire de Hackmatt.
(21) *Erckmann à Alfred ,11 février 1890.
(22) *Waterloo*, in-8°, p. 36.

uniforme [23], sont des illustrations de son caractère, empruntées à la réalité. Il ne craignait pas de recevoir les plus pauvres à sa table : Marie-Anne, l'entrepreneuse de pélerinages [24], Josef le Bohémien, que lui amène dans la nuit de Noël son fils Emile, et lorsque le fou Yégof, ayant voulu à toute force passer sous l'arc-de-triomphe élevé en l'honneur de l'impératrice Marie-Louise, cette « luronne » [25], fut sur le point d'être arrêté par la sentinelle, c'est par le couloir de la maison Erckmann, derrière la porte entr'ouverte à point, qu'il parvint à s'échapper.

Si nous pouvons tracer avec quelque exactitude le portrait du père d'Erckmann, c'est que le père et le fils ont eu le bonheur de vivre ensemble de longues années, tandis qu'Emile perdit sa mère dès l'âge de dix ans. Il garda d'elle un souvenir attendri, mais embrumé. Nous savons cependant que sa mère, « petite, forte, les joues rondes, les yeux vifs, agréable et de bonne humeur » [26], était une maîtresse femme, sérieuse en affaires, pleine d'initiative et de décision, élevant courageusement et avec rectitude une nombreuse famille. C'est elle qui était l'âme de la boutique, car le père Philippe, enclin à la philosophie, aimait un peu trop regarder par la fenêtre, parcourir les livres de son cabinet et disserter ensuite, avec ses amis, sur ses lectures et ses observations.

Placée à un carrefour important de la ville, en face de la halle, « bien située, bien en vue, à l'ombre des arbres de la place » [27], la boutique des parents d'Erckmann recevait, les jours de marché, une foule de clients venus de six lieues à la ronde [28]. Tous ces gens connaissaient « le petit de M. Erckmann », « qui se glissait entre les jupes, entre les jambes à hautes » guêtres, au milieu des hottes et des paniers, heureux d'entendre ces » rumeurs, de voir les gilets rouges, les tricornes, les toques à rubans de » moire aller, venir, de regarder les choux, les bottes de radis, les perdreaux, » les lièvres empilés pêle-mêle sur le plancher, et les poulets vivants, les » coqs à crête rouge, les oies, les canards dans leurs cages d'osier..., de » respirer l'odeur des clous de girofle, du gingembre et de la cannelle de » la boutique » [29]. C'est là qu'Emile Erckmann amassa inconsciemment le trésor de ses premières observations : « Les livres que l'on étudie plus » tard avec tant de peine ne vous en disent pas le quart autant qu'une de » ces heures contemplatives passées à regarder naïvement dans la rue, à la » campagne, sur la place publique, à la maison. Ce qu'on entend et ce qu'on

(23) *Vieux de la Vieille*, in-8°, p. 47.
(24) *Waterloo*, in-8°, p. 33.
(25) *Erckmann à Alfred, 28 février 1892.
(26) E. Erckmann. *Souvenirs d'un Alsacien*. Revue de Paris. 29e année, n° 10, 15 mai 1922, p. 254.
(27) *Grand-père Lebigre*, in-8°, p. 3.
(28) *Vieux de la Vieille*, in-8°, p. 3.
(29) *Ibid.*

» voit alors vous reste gravé dans l'esprit et sert de texte à vos pensées et à » vos méditations jusqu'à la fin de vos jours » [30].

C'est donc la boutique paternelle, plus que la personnalité de ses parents, qui, dans ces premières années de sa vie, exercera sur lui l'influence prédominante. On ne saurait cependant négliger celle du voisin de palier de son père, Meyer Heymann, dont nous retrouvons le portrait dans le rabbin David Sichel de l'*Ami Fritz* et dans le marchand de fer Moïse du *Blocus*, car Meyer Heymann était l'un et l'autre. Erckmann aimait ce vieux juif, « pour l'avoir vu dès son enfance assis du matin au soir chez son père; » pour l'avoir entendu nasiller, discuter et crier autour de son berceau; » pour avoir sauté sur ses vieilles cuisses maigres en lui tirant la barbiche; » pour avoir appris le *yudisch* de sa propre bouche; pour s'être amusé dans » la cour de la vieille synagogue et enfin pour avoir dîné, tout petit, dans » la tente de feuillage que David Sichel dressait chez lui, comme tous les » fils d'Israël, au jour de la fête des Tabernacles » [31]. C'est de lui qu'Erckmann tiendra sa sympathie pour les Israëlites et sa connaissance plus que moyenne de leur histoire et de leurs cérémonies, de leur caractère et de leurs mœurs.

Mais les soucis du commerce empêchaient les parents d'Emile de s'occuper, autant qu'ils l'auraient souhaité, de leur bambin. On le confia, dès qu'il put marcher, aux soins d'un vieux ménage d'officier en demi-solde, qui avait déjà élevé les autres enfants de la famille, celui du capitaine Florentin et de sa femme Frentzel [32]. Pauvres, sans enfants, ces bonnes gens trouvaient là, en même temps qu'une ressource supplémentaire, l'occasion de dépenser leur réserve de tendresse. Sitôt levé, l'enfant courait chez eux, prenait avec eux le petit déjeuner, le repas de midi et bien souvent celui du soir. Emile ne quittait pas son ami Florentin; le matin, il allait avec lui assister aux opérations militaires de la garnison de Phalsbourg; l'après-midi, ils se rendaient ensemble au jardin que le vieux soldat cultivait avec amour sur les glacis de la forteresse. Le dimanche était pour lui un jour d'émotions plus hautes : ce jour-là, Frentzel le conduisait à la messe; ses parents, « n'ayant dans leur calendrier que Sainte Tolérance » [33], n'y voyaient aucun mal. Puis le capitaine reprenait Emile pour le conduire à la revue qui commençait après la messe : « Sur la Place d'Armes, en face de l'église, les » troupes de Charles X paradaient en pantalons blancs et grands plumets » rouges. De temps en temps, le colonel, au milieu du carré, armait un » chevalier de Saint Louis qui mettait gravement genou en terre et recevait

---

(30) Ibidem.
(31) *Ami Fritz*, in-8°, p. 2 et 3.
(32) Erckmann nous les a fait revivre, d'une plume alerte et affectueuse, dans les *Vieux de la Vieille*.
(33) Erckmann nous a retracé cette partie de sa vie dans les *Vieux de la Vieille*.

» le coup de plat de sabre sur l'épaulette, comme l'illustre Don Quichotte » au cabaret de Penafiel » [34].

C'est à cette revue du dimanche que le capitaine Florentin retrouvait ses vieux camarades, les anciens de la grande armée, « le commandant » Micheler, de la Vieille Garde, Metzinger, colonel d'artillerie, le gros-major » Boyer et les capitaines Vidal, Desjardins, Richard et cinquante autres ». On peut se figurer les récits qu'Emile Erckmann entendait dans ce milieu, depuis le sacrifice des dix-huit cents paires de moustaches destinées à rembourrer le coussin offert par les grenadiers du régiment d'Alsace à leur jeune colonel Max de Deux Ponts-Ribeaupierre, jusqu'à Leipzig et Waterloo. Les guerres de la Révolution et de l'Empire étaient un thème inépuisable : « On ne parlait en quelque sorte que de cela » [35]. Aussi, à six ans, ne rêvait-il que plaies et bosses. Mais en compagnie de ces vieux braves, il acquérait encore d'autres qualités que le courage : la propreté morale et physique, l'amour de la patrie, le désintéressement et le sentiment de l'honneur.

Le soir venu, Frentzel reconduisait le jeune Erckmann chez ses parents. On avait enlevé la nappe; le père « comptait l'argent de la journée, et le met- » tait en rouleaux » [36]. Puis il « lisait son journal en face de la lampe. Il » semblait pensif, sa touffe de cheveux bruns tombait sur son front large, » le nez recourbé, les lèvres serrées, il ne bougeait pas, absorbé dans sa » lecture » [37]. Parfois il jouait quelque temps avec son fils, s'amusant à lui faire chercher des bonbons que l'enfant découvrait avec de grands cris de joie [38]. D'autres fois, quelques amis venaient lui tenir société et parler des affaires du pays, derrière les volets clos; bien qu'il tombât de sommeil, Emile refusait énergiquement d'aller se coucher et après avoir vécu d'histoires héroïques toute la journée, il s'endormait, « l'oreille sur le bras au bord de » la table » [39], au bruit des discussions politiques.

Ainsi s'écoulèrent, régulières et douces, les dix premières années de l'enfance d'Emile Erckmann. Il en gardera toute sa vie le souvenir ensoleillé. Ce microcosme de Phalsbourg, enclos dans sa ceinture de remparts, cette petite ville qui somnole aujourd'hui sous la neige de décembre ou sous le grand soleil d'août, dans laquelle, de son propre aveu, « on passait la vie » à se morfondre » [40], s'animait pour lui d'une existence singulière, variée, immense, où tout était événement, et que les récits et les espoirs du père ou du capitaine Florentin élargissaient jusqu'aux ombres du passé, jusqu'aux visions radieuses de l'avenir.

---

(34) *Erckmann à Alfred, 19 mai 1892.
(35) *du même au même, 30 novembre 1888.
(36) *Vieux de la Vieille*, in-8°, p. 18.
(37) ibidem.
(38) *Chatrian à Erckmann, 17 avril 1879.
(39) *Vieux de la Vieille*, in-8°, p. 18.
(40) ibidem, p. 2.

La régularité de cette existence n'était interrompue que par les voyages que sa mère faisait à la Petite Pierre pour aller voir son père et ses frères. C'était pour l'enfant un enchantement, une contemplation ravissante. Toute cette nature vosgienne, les sapins, les rochers, les sources, pénétrait en son âme et y marquait des traces ineffaçables [41]. Le séjour chez le grand-père était pour lui de véritables vacances. Les trois oncles, Jacques, Salomon et Georges, ne s'accordaient guère, mais tous trois adoraient leur sœur et s'ingéniaient à gâter le Benjamin de la famille. Le grand-père « gai, plein de bon sens et » d'éloquence naturelle, ayant gardé le costume d'autrefois, culotte de velours » brun, bas de laine gris, souliers à boucles d'argent et bonnet de coton » [42], s'écriait, en le faisant sauter sur ses genoux : « celui-ci, c'est moi ». Il était d'une vigueur exceptionnelle et se vantait de lancer « la boule du jeu de » quilles par dessus la chapelle du fort sans la toucher » [43]; mais il savait faire l'abandon de sa force, pour expliquer, le soir venu, à son petit-fils, les gravures d'une vieille Bible à couvercle de bois et fermoirs de cuivre [44]. Lorsqu'ils arrivaient à l'endroit où Joseph, devenu ministre du Pharaon, se fait reconnaître de ses frères et s'écrie : « Je suis Joseph, votre frère; notre » père Jacob vit-il encore? », le petit Emile ne pouvait retenir ses larmes devant « ce cri de la nature » [45].

Emile Erckmann ressentit immédiatement et à fond, non seulement l'harmonie et la grâce de ce site, un des plus beaux, des plus frais des Vosges, mais aussi les liens mystérieux qui l'unissaient à son âme. Chose qui arrive à bien des citadins de première génération, lorsqu'ils retournent au village ancestral, il se sentait en communion avec ce paysage, et quand, plus tard, il lui arrivait « de pêcher ou de chasser dans ces vallées à demi-sauvages, il » s'est souvent arrêté tout pensif en disant: « Regarde bien ces hauteurs, ces » rochers, ces sentiers. Tes anciens les ont vus bien des siècles avant toi et » maintenant ils les regardent encore par tes yeux et les admirent par ton » âme » [46].

A la Petite Pierre comme à Phalsbourg, les jours s'écoulaient ainsi paisiblement, régulièrement, « tous exactement pareils » [47], sans qu'on éprouvât le désir de voir quelque chose de nouveau. Un seul événement, au cours de ces années tranquilles, vint troubler la vie quotidienne : ce fut la Révolution de 1830. Phalsbourg fut isolé du monde pendant trois jours et la nouvelle du changement de régime agita les esprits, là comme ailleurs. Chacun se croyait vainqueur, sauf les « cafards qui avaient disparu comme par » enchantement; les pauvres curés ne pouvaient plus sortir du presbytère

(41) *Revue de Paris*, loc. cit., p. 255.
(42) ibidem.
(43) ibidem.
(44) A disparu.
(45) Cf. *Histoire d'un sous-maître*, in-8°, p. 15.
(46) *Revue de Paris*, loc. cit., p. 256.
(47) *Madame Thérèse*, in-8°, p. 2.

» sans entendre crier « couac » à droite et à gauche » [48]. Erckmann garda un souvenir très précis de certains détails de ces journées : il tressaillit pour la première fois aux accents de la *Marseillaise*, cette « chanson qui donne la » chair de poule » [49], et ses yeux gardèrent toujours l'image de la rue pavoisée en tricolore, sous le chaud soleil de juillet. Du reste, tout ne tarda pas à rentrer dans l'ordre habituel. « Les plus bouillants courages furent » expédiés aux guerres d'Afrique » [50], et le père d'Emile fit apprendre à son fils la fable des grenouilles qui demandent un roi.

Cependant les ombres de la vie commencent à s'étendre sur l'existence radieuse du jeune Emile. Un peu avant 1830, il avait vu disparaître son grand-père Weiss (1828), puis son ami, le capitaine Florentin (1829). Il avait reçu là les premières impressions de la mort, en le voyant « étendu sur » son lit, tout froid, tout raide » [51]. La conséquence du décès du brave homme fut qu'« on lui mit le petit sac au dos », et qu'on l'envoya à l'école du père Vassereau.

Cette école, nous la connaissons bien, car c'est elle qui a servi de modèle à Erckmann pour toutes les descriptions scolaires de ses romans. Ecoles de petites villes, écoles campagnardes, c'est toujours le même tableau qui revient devant nos yeux, celui qui frappa lors de son arrivée, le regard ingénu du jeune Erckmann : « la grande salle avec ses rangées de tables » toutes jaunes et tachées d'encre tout autour, les bancs où des quantités » d'enfants en sabots, en souliers et même pieds nus, s'usaient les culottes » depuis des années; les exemples pendus à des ficelles le long des fenêtres, » le grand fourneau de fonte à droite, derrière la porte; le tableau noir » contre le mur, au fond, du même côté; et la chaire à gauche, entre les deux » fenêtres » [52]. Et c'est aussi toujours la même odeur de renfermé, d'encre et de crasse. « Tout cela ne sentait pas bon » [53].

Emile retrouvait là quelques uns de ses adversaires, le « rouge Materne » et « les frères Gourdier », avec qui il avait échangé naguère force horions. Mais le moment de rire était passé, car le père Vassereau maintenait la discipline dans son école par les moyens les plus énergiques. Erckmann n'eut pas à en subir les effets. Il appartenait à une classe de gens qu'il importait à l'humble maître de ménager. Il était là dedans, « comme un » petit seigneur gros et gras, auprès de pauvres êtres minables » [54], et sa mère avait soin d'envoyer de temps en temps à l'instituteur, « quelques » tablettes de chocolat et deux ou trois bouteilles de vin rouge de Thiau- » court » [55], qui facilitaient l'indulgence du maître pour son élève.

---

(48) *Erckmann à Alfred, 19 mai 1892.
(49) *Madame Thérèse*, in-8°, p. 14.
(50) *Erckmann à Alfred, 19 mai 1892.
(51) *Chatrian à Erckmann, 17 avril 1879.
(52) *Histoire d'un Homme du peuple*, in-8°, p. 11.
(53) *Histoire d'un sous-maître*, in-8°, p. 6.
(54) *Années de Collège de Maître Nablot*, in-8°, p. 37.
(55) ibidem.

Emile Erckmann continue ainsi à grandir sans que l'école exerce une influence sensible sur le développement de sa personnalité. Le milieu où il vit demeure le même. Il continue à baigner dans la même atmosphère d'enfant heureux. Il gardera cependant de son passage à l'école primaire le souvenir de camarades d'une condition inférieure à la sienne. Ce sera la première de ses observations sociales.

Mais une véritable catastrophe allait bientôt fermer pour le jeune Erckmann cette première partie de sa vie, son heureuse enfance. Le 26 juillet 1832, sa mère, à peine âgée de quarante-sept ans, succombait à la fièvre typhoïde qui sévissait en ville [56]. Tout enfant qu'il était, Emile en ressentit une émotion profonde et fit l'expérience « que rien ne peut remplacer la sollici-» tude d'une mère » [57]. Comme il arrive souvent dans les familles de négociants, une grande partie de la fortune maternelle était immobilisée dans la maison de commerce. Pour éviter la liquidation qu'aurait nécessité un partage effectif, Philippe Erckmann demeura redevable à ses enfants de leur part de succession dans l'héritage de leur mère. Jules, l'aîné, avait alors vingt-quatre ans; Julie vingt-et-un ans; ils étaient majeurs et ne tardèrent pas à se marier (1833). « Le père dut subir ce qu'ils voulurent » [58]. Jules alla s'établir à Strasbourg tandis que Julie et son mari, Hippolyte Weissé, reprenaient l'épicerie-mercerie, qui devint la maison Weissé-Erckmann. Le père Philippe n'eut plus à s'occuper que de son cabinet de lecture. « C'est » là, dans l'arrière-boutique, qui prenait jour par une seule fenêtre sur la » rue, qu'il réparait, reliait les vieux bouquins, renouvelait les couver-» tures » [59] et prolongeait la causette avec les clients.

Mais dans cette maison trop petite, les deux plus jeunes enfants étaient une gêne. Charles, âgé de dix-sept ans, fut envoyé à Rouen dans une maison de commerce et Jules et Julie « contraignirent le père, le meilleur des » hommes » à placer Emile comme interne au collège de Phalsbourg. Emile Erckmann, à ce moment, vient d'avoir dix ans, c'est un garçonnet solide, aux beaux yeux bleus, à la chevelure bouclée, qui a poussé au soleil et au grand air. Il aime les exercices physiques, la promenade en forêt, la grim-

---

([56]) Ses obsèques furent attristées par un incident pénible que rapporte en ces termes le professeur Keller : « A cette époque, le temple protestant n'avait » ni cloche, ni clocher. Le vieux curé Lett, vénéré de tous, faisait sonner les cloches » catholiques pour tous les enterrements protestants. Après sa mort, le vicaire » Loudre l'interdit. Lors de la mort de madame Erckmann, dame aimée et » respectée, les catholiques eux-mêmes forcèrent l'entrée de l'église et sonnèrent. » (*Altes und Neues von Pfalzburg*, von Herrn Gymnasiallehrer Keller. III Programm des Collegium zu Pfalzburg, Saarburg, 1874). Ces faits s'étant renouvelés, on résolut la question en donnant cloche et clocher au temple protestant (1835). C'est à la lumière de cet incident, qui dut frapper fortement l'esprit du jeune Erckmann et fournir un exemple illustre au voltairianisme de son père, qu'il faut lire *Le Grand-père Lebigre*, où Erckmann relate l'enterrement du curé Lett (ch. X).

([57]) *Revue de Paris*, loc. cit.

([58]) *Erckmann à Alfred, 25 novembre 1889.

([59]) *Grand-père Lebigre*, in-8°, p. 3.

pade aux arbres, la baignade dans l'eau courante; « gai, communicatif, » sympathique » [60], passionné en tout comme son père, enthousiaste du beau et du bien, courageux, emporté contre l'injustice, ses séjours dans la boutique paternelle, ses promenades dans la ville et aux environs, l'ont rendu observateur. Il porte déjà en lui les éléments de son futur talent: souvenirs de l'épopée impériale, idées et traditions du XVIII^me^ siècle, hauts faits de la Révolution, observations sur les contemporains, joie de vivre et sentiment de la nature. Sur cette âme spontanée, généreuse et vibrante, les portes du Collège vont retomber comme celles d'une prison. Ce sera, dira-t-il, « ma captivité de Babylone » [61].

* * *

A quelque cinquante mètres de la maison d'Erckmann, s'élève, adossé à la courtine nord du bastion de l'Arsenal, le collège de Phalsbourg. On l'a agrandi en 1883, lors de sa transformation en école normale, mais lorsqu'Emile Erckmann y entra comme élève, il ne comprenait qu'un modeste quadrilatère de bâtiments, enserrant une petite cour carrée. C'était un ancien couvent qui avait abrité jusqu'à la Révolution les capucins chargés de ramener le pays à l'orthodoxie, mais par décret du 19 messidor an XI, il avait été concédé à la commune « pour l'usage de son école secondaire ». En 1832, la bâtisse est vieille et délabrée; la cour est étroite et humide; les murs lépreux, les toits moussus. Aucune idée esthétique n'a présidé à la construction. On y chercherait en vain les ordres pompeux du XVIII^me^ siècle ou les gracieuses galeries des cloîtres du Moyen-Age : un simple couloir faisant le tour de la cour, à l'intérieur du bâtiment, les remplace. Au rez-de-chaussée et au premier étage se trouvent les salles de service; au second étage, une série de fenêtres carrées éclaire les anciennes cellules des moines, qui servent maintenant de logement aux professeurs célibataires, aux surveillants, aux « chefs d'étude », ainsi qu'aux grands élèves dont la conduite et le travail sont satisfaisants. L'ensemble donne une impression désolée, qui devient lugubre par le mauvais temps et que les rares rayons de soleil qui y pénètrent en été, ne parviennent pas à dissiper.

Le collège était dirigé par M. l'abbé Dauphin, qui avait succédé à l'abbé Mougeot à la suite des événements de 1830. Il est alors « en pleine désorganisation » et les efforts du Principal ne parviendront pas à y remédier. Lorsqu'en 1841 il donnera sa démission, le bureau d'administration lui reprochera de n'avoir « pas su obvier à la décadence si déplorablement » rapide d'un si utile établissement » [62]. C'est donc dans des conditions

---

([60]) *Erckmann à Alfred, 18 février 1889.
([61]) *Erckmann à Alfred, 19 mai 1892.
([62]) *Registre des délibérations du bureau d'administration du Collège de Phalsbourg (1830 à 1873).

matérielles difficiles, dans un établissement en décadence, qu'Erckmann fera ses études secondaires. Les conditions morales ne seront pas meilleures.

C'est dans les *Années de Collège de Maître Nablot* « où, dit-il, il n'a » rien omis d'essentiel » [63] qu'Emile Erckmann exhale l'amertume qu'il conçut de ces tristes années de son adolescence. Chose curieuse : à cet enfant jusqu'ici gâté, choyé et laissé à peu près libre, la discipline encore napoléonienne de cette époque n'a pas laissé de mauvais souvenirs; en bon Phalsbourgeois, élevé par un militaire, au milieu de militaires, il l'accepte sans murmurer. Bien d'autres écrivains de l'époque, Balzac, Laprade, Maxime du Camp, Flaubert, Jules Vallès, ont tracé de leur vie au Collège un sombre tableau, mais ils se plaignent plutôt de la discipline que de l'enseignement, des « pions » plutôt que des professeurs. Erckmann, au contraire, ne garde aucun mauvais souvenir de ses maîtres d'étude; il voit en eux des compagnons d'infortune, des victimes comme lui. Mais deux choses indisposèrent son esprit et son caractère: les méthodes d'enseignement et les « injustices ».

A cet enfant habitué à l'étude directe des réalités, aux conclusions immédiates, constamment guidé jusqu'alors dans ses observations et son raisonnement par des grandes personnes, les longues méthodes de préparation à l'enseignement littéraire du français et surtout du latin paraissaient fastidieuses et inutiles : « Du rudiment, du rudiment, du rudiment; des temps » primitifs et des temps primitifs; de la grammaire et de la grammaire; des » règles et des règles; le tout sans explications » [64]. Les disciplines scientifiques, dans lesquelles il aurait pu mieux faire valoir ses dons d'observation et de raisonnement, n'étaient pas alors en grande faveur. Elles manquaient en outre de l'indispensable et l'on faisait au Collège de Phalsbourg « de la » physique sans instruments, de la chimie sans laboratoire, de l'histoire » naturelle sans collections, de l'histoire sans critique » [65]. Quant aux langues vivantes, l'allemand en particulier, l'enseignement en était inexistant : le « père Klein » venait, après la classe, faire une fois par semaine un cours de deux heures, célèbre par le « chahut » qu'on y faisait. Aussi Erckmann n'a-t-il jamais su d'allemand que les expressions courantes du patois des environs.

C'est sur ce point, et non pas à propos de la discipline, que se manifeste l'indépendance d'esprit du jeune Erckmann. Si nous l'en croyons, « il était, » avec d'heureuses dispositions, indiscipliné, incorrigible, ennemi de la » société, raisonneur, batailleur, querelleur et récalcitrant » [66]. Un de ses professeurs, M. Grébus [67] (qu'il a caricaturé dans les *Années de collège de Maître Nablot* sous le nom de Gradus), nous le dépeindra plus tard comme

---

(63) *Revue de Paris*, loc. cit., p. 257.
(64) *Années de Collège de Maître Nablot*, in-8°, p. 54.
(65) ibidem.
(66) *Maître Nablot*, in-8°, p. 49.
(67) *M. Grébus, principal du Collège de Toul, à Erckmann, 4 avril 1869.

un élève « aux allures un peu originales, mais à l'imagination vive, au » caractère pétulant ».

Mais ce dont Erckmann souffrira le plus, c'est de l'isolement et de l'absence de tendresse. Parvenu à la fin de sa vie, il s'en souvient encore en termes indignés. Il se dépeint dans ses lettres, comme abandonné de toute sa famille, « oublié de ses proches » [68]. « On ne devait pas m'enfermer sept » ans dans un misérable collège où j'ai souffert toutes les humiliations et » toutes les privations d'un enfant abandonné » [69]. « Je n'avais là ni soutien, » ni consolation, ni le moindre encouragement, moins bien traité que les » domestiques de la maison, je ne pouvais sortir ni les jeudis, ni les diman- » ches » [70]. On a peine à croire qu'il en eût été ainsi; son père, qui l'aimait tendrement, ne l'eût pas laissé dans une telle solitude. Le règlement, sans doute, ne prévoyait qu'une sortie par mois pour les internes, mais il ne s'agissait probablement que de ceux de l'extérieur. L'abbé Dauphin ne portait pas en son sein un cœur de pierre, et dans les petits établissements du genre de celui de Phalsbourg, la règle peut être adoucie dans quelques cas particuliers, sans dommage pour la discipline. Nous préférons croire Erckmann lorsqu'il nous dit, dans le *Grand-père Lebigre*, qu'il voyait sa famille tous les dimanches [71].

Cette impression « de l'existence la plus misérable » [72], vécue dans l'abandon, la solitude et l'injustice, ne l'a jamais quitté jusqu'à la fin de ses jours. Et de fait, on ne voit pas clairement les motifs qui ont poussé sa famille à le mettre interne, à deux pas de la maison paternelle, sinon le manque de place à la maison. Ses camarades n'étaient pas faits pour dissiper cette mauvaise impression. Il nous les représente, les uns comme des égoïstes repus, les autres comme des flagorneurs éhontés. Il semble d'ailleurs qu'au Collège de Phalsbourg, les brimades des anciens envers les nouveaux, des grands envers les petits, aient été de tradition. Erckmann lui-même eut à en souffrir, « il fut molesté de façon indigne, en butte au mépris de ses camarades » [73]. Heureusement, il avait appris dans ses luttes avec ses camarades de l'école primaire, l'utilité de la force et son emploi, et il se défendait courageusement: « Au collège, j'étais batailleur; mais je n'ai jamais attaqué que les grands, les » forts; les petits avaient la permission de me sauter sur le dos et parfois ils » en abusaient » [74]. Aussi pouvons-nous tenir comme vrai l'épisode de son combat avec son condisciple Balet [75], épisode que nous rencontrons d'ailleurs

---

([68]) *Erckmann à Alfred, 19 mai 1892.
([69]) *Au même, 10 avril 1887.
([70]) *Au même, 25 novembre 1889.
([71]) *Grand-père Lebigre*, in-8°, p. 1.
([72]) *Erckmann à Alfred, 18 février 1889.
([73]) *Erckmann à Alfred, 25 novembre 1889.
([74]) *du même au même, 2 décembre 1888.
([75]) *Années de Collège de Maître Nablot*, in-8°, p. 55.

sous une autre affabulation, mais avec les mêmes détails, dans l'« Histoire d'un Homme du Peuple » [76].

Ainsi, peu à peu le découragement, avec le sentiment de la vanité des études qu'il fait, pénètre dans son âme. Il ne montrait de goût véritable que pour les arts d'agrément : l'escrime, le dessin et la musique, dont les professeurs lui laisseront un bon souvenir et que nous retrouverons çà et là dans ses œuvres. Vers la fin de ses études seulement, il rencontrera un professeur « vraiment digne de ce nom », et qui jouera dans sa vie un rôle décisif : M. Perrot.

Les lettres d'Emile Erckmann ne font que confirmer le portrait qu'il trace de son professeur de rhétorique et de philosophie dans *Maître Nablot*. Fort disgracié de la nature, « bossu sur de pauvres jambes cagneuses » [77], M. Perrot joignait à une solide érudition un véritable talent de pédagogue : « C'était un lettré dans toute la force du terme et de plus, il avait le rare » talent de communiquer son savoir à ses élèves » [78]. Le trait dominant de son caractère était l'enthousiasme: il entraînait ses disciples; il se plaisait en leur société, venant les voir au Collège après les classes, travaillant avec eux à la veillée, les accompagnant à la promenade. « M. Perrot aimait ses élèves et » la joie d'être au milieu d'eux le transformait : il devenait presque beau » [79].

A la chaleur de cette amitié, au foyer de cette affection, l'âme engourdie d'Emile Erckmann se ranima. « Cette année de rhétorique et celle de philo- » sophie qui suivit, furent le seul bon moment de la jeunesse, le temps du » réveil après un long cauchemar, le temps où tout un monde d'idées parut » éclore dans mon esprit, où la santé me revint, où le dégoût disparut » [80].

Avec ce vrai professeur, « tout devint facile », et ses encouragements firent plus que la grêle de punitions des maîtres précédents. Sans doute la méthode disputatoire qu'employait M. Perrot, aussi bien en philosophie qu'en rhétorique, nous laisse aujourd'hui quelque peu rêveurs, comme elle ne laissa pas d'étonner l'Inspecteur Général Ozanneaux [81]. Elle présentait du moins l'avantage d'être vivante, d'intéresser les élèves à leur tâche, d'exciter leur curiosité, de leur donner confiance en eux-mêmes et par suite le goût

---

([76]) *Histoire d'un Homme du peuple*, in-8°, p. 9 et 23.
([77]) *Erckmann à Alfred, 14 janvier 1890.
([78]) *Maître Nablot*, in-8°, p. 62.
([79]) ibidem, in-8°, p. 67.
([80]) ibidem, in-8°, p. 63.
([81]) Dans ses lettres, Erckmann indique, à cinquante ans de distance, trois dates pour la fin de ses études secondaires : 1839, 1840 et 1841. Il indique aussi comme durée de son séjour au Collège quelquefois sept ans, quelquefois huit ans. C'est en 1841 qu'Ozanneaux fit la « tournée de l'Est ». Ancien professeur au lycée de Colmar, il note dans son livre de raison, cette année-là : « J'ai revu l'Alsace ». Une lettre datée de Strasbourg, du 25 mai 1841, se termine ainsi : « A propos, changement. Nous allons, M. Bourdon et moi, mardi prochain (1er juin) à Phalsbourg, où il faut nous arrêter. » Je dois ces renseignements à M. Joachim, professeur au lycée de Colmar, qui a pu consulter les papiers d'Ozanneaux et en a publié une partie sous le titre : « La vie à Colmar sous la Restauration » (Colmar, 1929).

du travail personnel. Erckmann ne manqua pas d'en profiter et ses progrès devinrent remarquables. Dans l'ancienne cellule monacale qui lui sert de chambre, il peut enfin travailler à sa guise, d'après sa méthode, qui est la méthode « rêveuse », chose impossible à l'étude où il est entendu que le rêveur est un paresseux. Peu à peu on commence à discerner les germes de son futur talent : « sans doute M. Perrot me reprochait bien encore quelques » barbarismes et quelques solécismes dans mes rédactions latines, mais il » soutenait que j'avais plus le sentiment de la langue qu'aucun autre de mes » camarades et quant au discours français, ceux-ci me considéraient comme » un petit Cicéron » [82]. « Oui, disait M. Perrot, je voudrais te voir concourir » avec les Parisiens, et je parierais ma tête que tu remporterais le prix de » composition philosophique » [83]. Et il le déclarait le premier de tous ses élèves, présents, passés et futurs. Il ne nous reste malheureusement rien de ces travaux scolaires pour nous permettre d'apprécier la vérité du jugement du brave homme, mais ce sera son grand honneur, son mérite indiscutable, d'avoir su discerner, encourager et orienter le talent naissant de son disciple.

Erckmann passa son baccalauréat à Nancy en 1841. L'enseignement de son dernier maître ne parvint pas à effacer dans son esprit les mauvais effets de celui de ses prédécesseurs : de ceux-ci, Erckmann n'avait appris, nous dit-il, que des mots. Avec Perrot, il n'apprit guère qu'à les arranger, à les ordonner. Cet enseignement aura sans doute le mérite de former son jugement et d'accroître ses moyens d'expression; mais il n'augmentera son trésor d'idées, d'impressions, de connaissances, qu'autant qu'il renforcera les impressions et les idées acquises au cours de sa première enfance. Il ne lui ouvre aucun horizon nouveau. L'antiquité reste pour lui, sinon lettre morte, du moins lettre pure.

Longtemps après être sorti du Collège, Erckmann se demandera encore si « on n'avait pas pour but autrefois de nous faire perdre sept ans de notre » jeunesse, ne sachant à quoi les employer » [84]. Des livres « étudiés avec » tant de peine » ,il ne lui restera vivants que quelques auteurs classiques, da la veine du terroir français : Molière, La Fontaine et Voltaire, auxquels, dès avant le Collège, son père l'avait initié. Ce résultat négatif de ses études aura, par la suite, de graves conséquences pour son talent et sa renommée d'écrivain; c'est à la stérilité de cet enseignement qu'il faudra attribuer ce caractère peu « intellectuel » de ses œuvres, qui lui fera tant de tort auprès de la critique.

Mais si le Collège n'eut guère d'influence positive sur la formation de l'esprit d'Emile Erckmann, elle en eut une, et fort considérable, sur son caractère. Isolé, sans affection, il se replie sur lui-même. Son caractère « naturellement gai, communicatif et sympathique », devint « par cette

(82) *Maître Nablot*, in-8°, p. 66.
(83) *Erckmann à Alfred, 27 novembre 1888.
(84) *Erckmann à Alfred, 5 août 1898.

» claustration désastreuse, inique, révoltante », dont la rigueur était encore accrue par le sentiment de la proximité de la maison paternelle, « sombre, » triste, solitaire et méfiant » [85]. Lors de ses sorties, son frère Jules l'appelait « notre ours » [86]. A partir de ce moment, il sera à la fois brusque et timide, patient et emporté; il subira longtemps, sans humeur apparente, des contacts désagréables et des façons déplaisantes pour éclater brusquement en une violente colère et rompre tous les ponts, à la stupéfaction de ses interlocuteurs. Il y a, il y aura désormais en Emile Erckmann deux hommes, celui de ses années d'enfance, franc, joyeux, confiant, spontané, et l'autre qu'a façonné le triste collège : misanthrope, solitaire, silencieux, pessimiste, timide, soupçonneux, défiant de lui-même et des autres. De cette époque de son existence, il gardera toujours rancune à ses frères et sœur et cinquante sept ans plus tard, il ne pourra en évoquer le souvenir, « sans frémir d'indignation » et de colère » [87].

* * *

De cette longue période de tristesse, Emile Erckmann prit bientôt sa revanche. L'année scolaire 1841-42 fut pour lui une année de vacances. Son père « ayant déjà vu s'éloigner ses deux autres fils, Jules et Charles, n'était » pas fâché de le conserver encore un peu de temps avec lui » [88] et de voir, sous ses yeux, s'épanouir sa jeunesse. Plein de bon sens, il jugeait que la science livresque du Collège était insuffisante et qu'Emile aurait l'occasion d'acquérir par expérience, au cours de cette année, ce qu'il ne lui avait pas été donné d'apprendre entre les quatre murs de la vieille capucinière. Enfin, il pensait sans doute, et cela fait honneur à sa sagesse, qu'avant de faire le choix d'une carrière, il est bon que le jeune homme puisse y réfléchir tranquillement, et se décider en connaissance de cause, libéré de l'impression de ses dernières études comme de l'inquiétude d'en commencer, à date fixe, de nouvelles.

Emile Erckmann prit ses quartiers dans une chambre d'une maison appartenant à son père, rue des Capucins. Il nous l'a décrite dans *Kaleb et Khora* [89]. Il put ainsi reprendre la vie qu'il aimait et que l'internat avait interrompue. Les modifications que son caractère avait subies au Collège disparaissent dans la joie d'en être délivré. Tout heureux d'en être échappé, il n'est « pas pressé de se lancer dans un monde inconnu » [90]. Celui de son cher Phalsbourg, lui suffit complètement : il contient tout ce qui fait sa joie

(85) *Au même, 18 février 1889.
(86) *ibidem.
(87) *Erckmann à Alfred, 25 novembre 1889.
(88) *Erckmann à Alfred, 30 novembre 1888.
(89) *Alsaciens et Vosgiens d'autrefois*, in-18°, p. 198 ss.
(90) *Erckmann à Alfred, 30 novembre 1888.

et son plaisir. Il va pouvoir enfin y mener l'existence qu'il s'est toujours souhaitée, approcher, en homme, sur le pied d'égalité ou presque, tous ces personnages qu'il considérait avec respect dans son enfance, les fréquenter à la promenade, boire sa chope, fumer sa pipe, excursionner aux environs, chasser, pêcher en leur compagnie, vivre, vivre enfin de la vie de sa chère cité, qui lui semble incomparable.

« Aussi, je m'en donnai », nous dit-il. « Au fond, je n'ai jamais aimé » que nos montagnes, nos vieux sapins, nos rochers, nos rivières, nos mou- » lins, nos scieries. Tous les jours, de grand matin, j'étais en route » [91]. Il avait lié amitié avec un voisin, l'armurier Bailly [92], ancien compagnon d'armes de son père à la campagne de Zurich; c'est en sa compagnie qu'il parcourt les environs : « Ce bon père Bailly venait m'éveiller tous les jours à » trois heures du matin en toquant au volet et nous sortions de la place à » l'ouverture des portes. Il était très matinal et très attentif à tout ce qui se » passait, comme du reste tous ces anciens. Nous poussions quelquefois » jusqu'à la Roche-Plate et descendions dans la vallée pour nous baigner » dans la Zorn ». Qu'il faisait bon alors, marcher au soleil levant « sous les » hauts sapins et les pieds dans la rosée » [93]. Le dimanche, ils allaient ensemble faire un tour aux fêtes des environs. Mais la promenade favorite d'Emile Erckmann, c'était la Scierie.

C'est au nord de Phalsbourg, à mi-chemin de la Petite Pierre, sur la route qu'il a suivie si souvent pour aller chez ses oncles, dans « cette magni- » fique vallée de Dôsenheim » [94], arrosée par la Zinzel, que se trouve ce coin, cher jusqu'au dernier jour au cœur d'Erckmann. A quelques centaines de mètres en amont de l'Oberhof, l'auberge de Mathis, et de la maison forestière voisine, débouche dans la vallée un petit ruisseau, déversoir d'un des charmants étangs des alentours de la Petite-Pierre. C'est lui qui faisait mouvoir la scierie appelée le « Grosshammerweyer ». La scierie a maintenant disparu, mais l'endroit est demeuré vosgien à souhait. Point de grands escarpements, point de pics, pas même de ballons, mais tout autour on sent l'épaisseur odorante de la forêt, trouée çà et là par la tache vineuse des rochers de grès rouge; plus bas, c'est la vallée et sa grasse prairie. On n'entend que le murmure des eaux, le cri d'un oiseau de proie et l'immense bourdonnement des insectes.

C'est là que se plaisait Erckmann; il y venait pêcher, se baigner sous la vanne de l'écluse, faire la sieste à l'ombre des grands arbres, rêver, méditer dans le grand silence, puis se rafraîchir à l'auberge du père Mathis avant de regagner Phalsbourg d'une traite. Il y a peu de romans qui ne se rattachent à ce site au moins par quelque épisode : c'est dans cette vallée que vécurent

---

([91]) *Erckmann à Alfred, 30 novembre 1888.
([92]) Apparaît dans le *Blocus*, p. 12, in-8°.
([93]) *Erckmann à Alfred, 11 décembre 1895.
([94]) *Erckmann à Alfred, 24 août 1895.

le Brigadier Frédéric et l'Illustre Docteur Matheus; c'est là que l'ami Fritz possède la ferme où grandit la fraîche Suzel. C'est à l'achat de cette scierie que seront consacrés les premiers gains littéraires de notre auteur. C'est elle enfin qui lui inspirera, parmi ses vers, les plus frais et les mieux rythmés [95]. Cette scierie est, autant que Phalsbourg, une partie même de son cœur; elle est le centre de toute la nature vosgienne de ses romans.

L'hiver venu, adieu promenades, pêches et baignades. On demeure au coin du feu. Le séjour préféré d'Erckmann est alors le cabinet de lecture de son père. Il a là, sous la main, tout ce qui s'est lu et se lit encore depuis le milieu du XVII^me^ siècle. Mais c'est surtout en auteurs du XVIII^me^ que cette bibliothèque est bien fournie, « depuis le Carême de Massillon et les odes de » Jean-Baptiste Rousseau jusqu'à Beaumarchais » [96]. Avec les livres modernes, la *Révolution* de Thiers, l'*Histoire de France* de Michelet, ce sont eux qu'Emile Erckmann lit de préférence, notamment les Encyclopédistes et Voltaire, dont le *Dictionnaire Philosophique* devient son livre de chevet. Son père le traite maintenant en grand garçon; il fait de lui son confident. « Que » de bons moments j'ai passés là dans cette petite chambre, tapissée de livres, » avec l'excellent homme, toujours à brocher, à coudre, à redresser les oreilles » de ses volumes, en me racontant mille anecdotes et faisant ses observations » sur les pratiques qui défilaient : le tout sans méchanceté, par simple bonne » humeur et par esprit philosophique » [97].

Philippe s'efforçait aussi de compléter l'instruction de son fils. Il l'engageait à fréquenter son ami, le docteur Régnier, qui lui donnait quelques leçons d'anatomie, lui prêtant ses livres et ses planches, « lui expliquant ce » qu'il ne comprenait pas » [98]. Le soir venu. les vieux amis du père venaient faire avec lui un brin de causette et Emile entendait encore, sans s'endormir cette fois, les récits des guerres de la République et de l'Empire. « Ces petites » scènes me sont restées dans la mémoire » [99]. Le père Bailly évoquait, une fois de plus, la bataille de Zurich, à laquelle il avait assisté des hauteurs de l'Albis : « Notre artillerie légère a bien manœuvré ce jour-là. On entendait » la mitraille grelotter dans les baïonnettes russes d'une demi-lieue. C'était » agaçant. » Et le père lui répondait judicieusement: « Oui, mais c'était » encore plus agaçant pour ceux qui la recevaient » [100]. Et les soirées passaient ainsi dans l'évocation des années révolues, « le père se plaisant à revenir sur » ces temps » [101]; d'autres fois Emile, en grand garçon qu'il est devenu, va

---

([95]) *Fables* (Hetzel, 1895, tirage restreint). Un de ces poèmes, un des meilleurs est reproduit dans *Kâleb et Kohra* (*Alsaciens et Vosgiens d'autrefois*, in-18°, p. 238).

([96]) *Erckmann à Alfred, 27 novembre 1888.

([97]) *Grand-père Lebigre*, in-8°, p. 4. Voir les anecdotes concernant Mlle Pointel ,le lieutenant Alate, M. Péjoine, etc.

([98]) *Erckmann à Alfred, 30 novembre 1888.

([99]) *Du même au même, 11 décembre 1895.

([100]) *Erckmann à Alfred, 30 novembre 1888.

([101]) *Du même au même, 14 février 1890.

le soir prendre une chope au café Hoffmann-Forty, où il peut observer les notables de la ville, faisant leur partie de cartes après le dîner. C'est en cette année 1841 que se place un épisode de la vie d'Emile Erckmann où se peint son caractère généreux et spontané : la rencontre avec Jôsef Almâni, dont il tirera si joliment parti dans l'*Ami Fritz*. Laissons-le nous en faire le récit. Aussi bien est-ce un bon morceau de son style :

« En 1841, m'étant fait recevoir bachelier, après les vacances, je passai » mon dernier hiver à Phalsbourg. Il fut très rude. Un soir, dans la nuit de » Noël, je traversai la place d'Armes, encombrée de neige, pour me rendre » au café Forty; arrivé là, je trouvai tous les consommateurs pressés autour » du poêle de faïence, tant il faisait froid, et comme je causais avec quelques » camarades, en me chauffant les mains, un pauvre diable de bohémien, en » habits d'été, entre et se met à jouer du violon à la porte, tout en grelottant. » C'était Joseph Almâni; il joua admirablement et, saisi de pitié, j'allai lui » remettre un franc, lui disant de continuer. Mais au même instant, un » gendarme nommé Descarmes, apparaissait pour le saisir et le conduire au » violon, et comprenant ce qui allait se passer, je dis au bohémien en lui » tendant le bras : « Venez avec moi. Je vous invite au souper de Noël chez » mon père ». Nous sortîmes et tous les autres furent bien étonnés de me » voir donner le bras à un gueux. Nous traversâmes la place, ayant de la » neige jusqu'aux genoux. Le gendarme nous suivait et devant la boutique, » j'ouvris, faisant signe au Bohémien d'entrer. Tu sais combien ma sœur » Julie était fière. Elle allait être toute révoltée de me voir en société d'un » pareil misérable; mais elle était aussi fort religieuse et je dis en élevant la » voix : « C'est ce soir qu'est né le Sauveur des Hommes qui nous a proclamés » tous frères et j'ai invité celui-ci à célébrer avec nous ce grand événement ». » Tu as bien fait, dit alors le père, franc voltairien, ayant traversé la Révolu- » tion et sachant que les grands sentiments valent bien les grands principes, » qu'il entre et mettons nous à table. » Julie, Hippolyte ne dirent rien; nous » entrâmes dans la salle à manger où se trouvaient le pâté traditionnel et » quelques bouteilles de bon vin. Joseph Almâni, fort embarrassé, s'assit » auprès de moi et je le servis. Le gendarme nous avait suivis et voyant le » Bohémien là, il demanda : « Monsieur Erckmann, connaissez-vous cet » homme? » — Oui, dit le père, il soupe et couche à la maison. « Alors, c'est » différent », dit l'autre en se retirant.

» Le lendemain, Almâni avait disparu de Phalsbourg. Mais l'année sui- » vante, au printemps, un matin, je fus éveillé par une musique admirable. » Almâni, accompagné d'une basse, d'une contre-basse, d'un cor, d'un haut- » bois, venait me remercier à sa manière » [102].

Philippe Erckmann destinait son fils au barreau. Pour l'y encourager, il l'avait envoyé, le matin du 31 décembre 1838, entendre à Saverne le fameux

---

([102]) *Erckmann à Alfred, 11 février 1890.

avocat israélite Crémieux, venu pour y plaider la cause du rabbin Isidore, qui avait refusé de recevoir le serment « more judaïco », déféré par le tribunal à un de ses coreligionnaires [103]. Erckmann partit de bon matin : « Je me sou- » viens qu'à mon arrivée sur la côte, toute l'Alsace était couverte de vapeurs » blanches d'où émergeait le soleil pourpre du fond de l'abîme. Je m'assis » au revers de la route, mon bâton entre les jambes et je contemplai cette » scène grandiose » [104].

La plaidoirie de Crémieux n'eut pas sur l'esprit d'Erckmann, l'effet qu'en attendait son père. « On était loin, nous dit-il, des principes d'Aristote, » de Longin, de Denys d'Halicarnasse, etc. Pas de plan arrêté, pas de méthode, » mais une verve intarissable » [105]. Cet exemple était tout à fait contraire à l'esprit systématique qu'Emile Erckmann apportait dans ces questions. Du reste il était allé à Saverne, fort peu convaincu; tout le long du chemin, il n'avait fait que rêver littérature, théâtre et politique et c'est en contemplant la plaine d'Alsace qu'il projette « d'établir à Strasbourg un centre de civili- » sation entre la France et l'Allemagne, où se confondraient (*sic*) le génie des » deux races », se disant « qu'on pourrait y parvenir par le théâtre » [106].

Il était fortement incité à s'orienter de ce côté par son maître Perrot. Ils échangeaient fréquemment des visites et le professeur ne cessait d'engager son élève à se lancer dans la carrière littéraire, lui affirmant « qu'on n'en » trouverait pas un pareil en Europe » [107]. Son enthousiasme insufflait à Erckmann ce qui lui manquait : la confiance en lui-même. Pour l'encourager dans cette voie, Perrot chercha à lui fournir l'occasion de montrer ce qu'il valait.

Cette année-là, l'Académie de Metz avait ouvert un concours littéraire sur la question suivante : « Déterminer la différence qui distingue la littéra- » ture française du XVIII^me^ siècle de celle du XIX^me^ et indiquer les causes » des changements qu'elle a subis ».

Erckmann, par ses lectures dans le cabinet de son père, connaissait bien la littérature du siècle de Voltaire; Perrot avait beaucoup étudié celle du XIX^me^ siècle; il se tenait très au courant des œuvres nouvelles, qui piquaient sa curiosité, tout en choquant son goût classique. Ils se partagèrent le travail. En quinze jours, Emile Erckmann avait terminé sa partie. « Monsieur Perrot » se hâta de rédiger la sienne et le tout partit pour Metz, sous pli cacheté » [108],

---

([103]) Les Juifs témoignant en justice prêtaient serment entre les mains de leur rabbin (voir *Ami Fritz*, ch. XIII). Cf. Dagobert Fischer, *Geschichte der Stadt Zabern* (1874), p. 230 et 231.

([104]) *Erckmann à Alfred, 27 novembre 1888.

([105]) *ibidem.

([106]) *ibidem.

([107]) *Du même au même, 28 mars 1887.

([108]) *Erckmann à Alfred, 27 novembre 1888. M. Perrot était membre correspondant de l'Académie de Metz depuis 1840. Le rapport de M. de Coëtlosquet au sujet de son élection, le représente comme « un homme grave, laborieux, qu'émeuvent facilement les grandes idées généreuses » (26 juillet 1840). M. Perrot avait présenté à cette Académie, cette même année 1840, un travail sur le sujet suivant :

mais sous le nom seul de Perrot, Erckmann étant encore trop jeune pour concourir.

« Chose curieuse, nous dit Erckmann [109], nous obtînmes une mention » honorable, avec la remarque que « si la seconde partie (celle de Perrot) » avait été à la hauteur de la première, nous aurions obtenu le premier » prix » [110].

Cette année 1841, passée complètement à Phalsbourg, dans le loisir, est déterminante pour la personnalité et le futur talent d'Emile Erckmann. Au cours de ces mois, il est devenu lui-même, il a pris le rythme de vie qui réglera son existence jusqu'à la fin. Il a resserré les liens qui l'unissaient à ses premiers inspirateurs, à son pays, à son père. Il a achevé de faire auprès d'eux provision de souvenirs du passé. Il a développé ses facultés naturelles d'observation, par la fréquentation de tous ces vieux braves qui, ayant vécu longtemps en pays ennemi, étaient, comme le père Bailly, « fort attentifs à » tout ce qui se passait autour d'eux ». A l'âge où les images du monde extérieur s'impriment profondément, nettement, sur la cire vierge de notre esprit, Erckmann se plonge au sein de la nature vosgienne des environs de sa ville natale, il en absorbe les impressions immédiates, il s'en enivre, il communie avec elle de tous ses sens, de tout son cœur de vingt ans.

A une bonté et à une spontanéité presque naïves, Emile Erckmann joint une fraîcheur très vive d'impressions, un profond sentiment de la nature, avec un grand amour de la vie et de ce qu'elle procure d'agréable, et un penchant à la controverse, après un bon repas, dans la fumée du tabac, devant une chope de bière. N'oublions pas cependant une grande timidité qu'il cache sous des dehors parfois brusques et n'arrive à vaincre que lorsqu'il s'agit de lutter contre un adversaire déclaré. C'est cette timidité, acquise dans l'isolement du Collège et dans la fréquentation presque exclusive de personnes plus âgées que lui, qui contribue, pour une bonne part, à l'austérité de ses mœurs. Pour le moment le « mauvais Erckmann », celui du Collège, est mis en échec par la joie de vivre dans la plénitude de la jeunesse. Emile est alors un grand garçon aux cheveux châtain clair, élancé et solidement bâti, au

---

« Appréciez les avantages et les inconvénients de l'influence de la capitale sur le » goût, les mœurs et le caractère de la Nation », qui lui avait valu un second prix et qui n'a pas été sans exercer une influence sur l'idée que se fera Erckmann de Paris et de la vie littéraire de la capitale.

Dans la partie attribuée à Erckmann, nous ne trouvons que deux passages qui puissent annoncer le futur auteur de *Madame Thérèse* et de *la Maison forestière* : « Quelquefois vous voyez, au lever de l'aurore, des vapeurs épaisses s'élever du sein » des vallons; mais entraînées par leur propre pesanteur, elles retombent bientôt » sur la terre », «*La Marseillaise*, âpre et belliqueuse comme l'époque qui l'enfan- » ta, hymne incandescent et demi-sauvage, dont chaque syllabe a gagné une ba- » taille ».

([109]) *Erckmann à Alfred, 27 novembre 1888.

([110]) M. Claretie, (*Erckmann-Chatrian*, Paris, Quantin, 1883), attribue cette collaboration à Chatrian. Mais celui-ci, en 1841, n'a encore que quinze ans, n'est pas encore venu à Phalsbourg, et est totalement inconnu d'Emile Erckmann et de M. Perrot.

visage allongé par une petite et fine barbiche blonde. « J'avais alors du jarret, » un appétit solide et la joyeuse humeur que donne la santé » [111]. La vie qu'il mena pendant cette année-là sera pour lui le meilleur de ses souvenirs. Il s'efforcera toujours de la revivre.

« J'aurais pu, nous dit Erckmann, me blottir comme tant d'autres dans » le nid paternel et devenir le coq du village, mais j'avais trop d'amour- » propre pour cela; malgré la tristesse de la séparation, j'allai tenter de nou- » veaux chemins » [112]. Le docteur Regnier l'encourageait à se faire médecin, M. Perrot le poussait vers la carrière des lettres, mais Philippe Erckmann, moins enthousiaste que ce dernier, en redoutait les aléas. Puisque son fils voulait embrasser une carrière libérale, il souhaitait, en père prudent, qu'elle lui assurât le pain quotidien. Il fut donc décidé qu'Emile irait à Paris faire son droit et qu'il reviendrait s'établir ensuite comme avocat à Sarrebourg ou à Saverne. Les leçons de M. Perrot l'avaient rompu à la dialectique, il avait la voix haute et claire : « Quand on crie, on ne s'entend pas et c'est un » grand avantage qu'on se donne sur les autres » [113]. Enfin, un jour, « bon » gré, mal gré, il fallut lever le pied » [114]. Sans enthousiasme, comme sans désespoir, Erckmann s'embarqua, par un beau soir doré d'octobre 1842, sur l'impériale de la diligence. Trente-six heures après, il débarquait à Paris [115].

* * *

Les renseignements qu'Erckmann nous donne sur son séjour à Paris, de 1842 à 1846, sont assez minces. Dans ses lettres à son neveu Alfred, il répète souvent : « Je pourrais te dire ceci ou cela, te décrire le quartier latin » de cette époque, ses vieilles maisons, ses édifices enfouis dans de vieilles » bâtisses... et les cris des marchands d'habits, de légumes, la cohue des » voitures, l'odeur des fritures dans ce cloaque » [116]. « Rien ne me serait plus » facile que de raconter d'année en année, les mille épisodes de ma vie » d'étudiant, les uns comiques, les autres sérieux et la marche des événements » qui amenèrent progressivement la chute de Louis-Philippe... Je pourrais » te peindre les camarades... dont quelques uns, sous l'Empire, ont eu un » rôle politique. Mais à quoi bon? » [117] Une autre fois, il promet d'aborder ce chapitre dans sa prochaine lettre, mais il tourne court et parle de « choses plus importantes » [118]. Et plus tard, en 1893, lorsqu'Alfred le poussera à écrire sa biographie, il constatera lui-même la lacune qui existe dans ses

(111) *Erckmann à Alfred, 24 août 1895.
(112) *Du même au même, 30 novembre 1888.
(113) *Années de Collège de Maître Nablot*, in-8°, p. 69.
(114) *Erckmann à Alfred, 30 novembre 1888.
(115) Il nous a conté ce voyage dans l'*Histoire d'un homme du peuple* et le *Grand-père Lebigre*.
(116) *Revue de Paris*, op. cit., p. 257.
(117) *Erckmann à Alfred, 30 novembre 1888.
(118) voir note 116.

œuvres pour cette partie de sa vie [119] en se contentant de nous renvoyer aux romans où il l'a dépeinte [120] : l'*Histoire d'un Homme du peuple* ou le *Grand-Père Lebigre*. Lui qui aime à se raconter, il ne s'attarde pas au souvenir de cette époque.

Erckmann arrivait à Paris, animé de sentiments contradictoires. Il aurait pu tout aussi bien faire ses études de droit à Strasbourg, mais son père considérait Paris comme le milieu le plus favorable à l'achèvement de toute éducation libérale. Paris seul lui semble capable de donner à un jeune esprit la largeur de vues qui le fera s'élever au-dessus des intérêts, des idées, des plaisirs mesquins de la petite ville; Paris seul peut le libérer des contraintes et des servitudes d'un milieu tracassier et étroit; et peut-être Philippe Erckmann remarquait-il chez le jeune Emile une tendance à se laisser engourdir par la molle atmosphère des habitudes de sa ville natale. Enfin, c'est Paris qui est à l'origine du « mouvement des idées », c'est de là que sont partis depuis cinquante ans tous les mouvements libéraux; c'est à Paris qu'Emile pourra compléter son éducation politique.

Tels étaient les motifs qui poussaient Philippe Erckmann à envoyer Emile à Paris. Mais M. Perrot faisait entendre un tout autre son de cloche. Dans son mémoire à l'Académie de Metz de l'année 1840 [121], il nous dépeint, avec des expressions que nous retrouverons dans les lettres et les œuvres d'Erckmann, le destin du jeune provincial à Paris :

« Quand on voit tant d'âmes énergiques aller vainement s'user à Paris, » puis, après de longues années d'épreuves, revenir humiliées, déçues, anni- » hilées, elles qui s'étaient tant promis, qui avaient tant promis à leur siècle, » de tels exemples ne sont-ils point propres à refroidir cet enthousiasme » juvénile? Dans le coin de la France où vous êtes né, vous étiez la capacité, » l'illustration, que sais-je? Ici, je ne retrouve plus en vous qu'une molécule » de la masse, un atome. Vous êtes peuple, vous êtes vulgaire. Au lieu de » venir noyer votre gloire provinciale dans les flots de l'immense cité, il » eût été plus sage de garder la place que vous occupiez au soleil » [122]. Pour l'étudiant, le danger est encore plus grand : « Pour lui, Paris est une ville » de boue et de corruption, qui offre des dangers auxquels l'expérience même » sait rarement échapper » [123].

C'est lesté de telles idées qu'Erckmann débarqua à Paris; peut-être l'influence inhibitrice de Perrot fut-elle cause qu'il ne tira pas de son séjour dans la capitale tout le profit qu'il aurait dû. Sa première impression fut, du reste, peu favorable : « La transition du grand air de nos montagnes à l'atmos- » phère humide du vieux quartier latin, n'était pas faite pour m'embellir » l'existence parisienne. Ces immenses boyaux de la rue Saint Jacques, des

(119) *Au même, 6 octobre 1893.
(120) Voir note 116.
(121) Voir page 27, note 108.
(122) Mémoire de Perrot à l'Académie de Metz (1840), p. 19 du manuscrit.
(123) ibidem, p. 23.

» rues de la Harpe, Vaugirard, où quelques maisons du temps de Henri IV » faisaient ventre, et la place Saint Michel où grouillaient les porteurs d'eau, » la Sorbonne, le Collège de France, n'étaient pas précisément de mon goût » [124]. Nous ne devons donc pas nous laisser abuser par la prosopopée sentimentale que le petit-fils du Grand-Père Lebigre adresse au Quartier Latin disparu, « vieille gravure de Callot ou de Rembrandt... pleine d'un sentiment » étrange qui vous pénètre et vous charme » [125]. Plus que les clair-obscurs de ces ruelles, plus que la vie d'étudiant du Quartier, Erckmann appréciait l'activité des petites gens qui lui rappelaient sa province, et les ressources intellectuelles que lui offraient les Facultés. Il s'était logé au n° 7 de la rue des Grès chez un libraire du nom de Froment Pernet. Accoudé à sa fenêtre, il avait sous les yeux « un corps de garde de municipaux, envoyant d'heure » en heure quelques hommes relever les postes voisins et la vieille rue des » Grès, bordée de petites librairies jusqu'au coin de la place Saint Michel » [126]. Ce spectacle de l'activité parisienne lui plaisait; c'était une diversion à la solitude dont il sentait le poids. « Ce qu'il y avait de plus triste pour moi, » c'était mon isolement absolu, dans cette foule de gens vaquant à leurs » plaisirs ou à leurs affaires... Je n'avais aucune connaissance à Paris, aucune » direction » [127]. Mais à la rentrée des Facultés, il ne tarde pas à trouver dans le travail, l'activité qui lui manquait. Il nous a laissé, dans le *Grand-Père Lebigre* un portrait de ses professeurs et de leur enseignement. Les leçons de M. Perrot l'avaient rendu difficile. Un seul de ses maîtres parvint à éveiller son intérêt : ce fut M. Rossi [128]. Il ne travailla avec les autres qu'en raison de leur réputation de sévérité aux examens.

« Physiquement, M. Rossi avait le type romain, son profil rappelait » celui de Bonaparte; front large et haut, menton en galoche, air réfléchi; » son seul défaut était un accent italien prononcé et nasillard; mais sa façon » d'enseigner était si claire, si naturelle et chacune de ses leçons renfermait » tant de vues originales que je n'en manquais pas une seule » [129]. De fait Erckmann fut alors un bon étudiant, qui non seulement « suivait assidûment » ses cours » [130], mais encore profitait de toutes les occasions de s'instruire : on le voyait « assis au premier rang de tous les cours de droit, d'histoire, » de philosophie, de littérature, même de médecine » [131]. Il voulait « tout

---

(124) *Erckmann à Alfred, 30 novembre 1888.
(125) *Grand-père Lebigre*, in-8°, p. 26.
(126) ibidem in-8°, p. 28.
(127) *Erckmann à Alfred, 30 novembre 1888.
(128) Rossi (comte Pellegrino Louis Edouard), né à Carrare en 1787, mort à Rome en 1848. Il était, depuis 1834, professeur à la Faculté de Droit à Paris. Il en fut nommé doyen, non pas en 1842, comme l'indique Erckmann, mais en 1843. Guizot, en 1845, l'envoya à Rome négocier la question de la suppression des Jésuites en France. Il fut assassiné à Rome en 1848, par les Républicains, selon les uns, par les Jésuites, selon les autres, qui se seraient ainsi vengés de lui.
(129) *Revue de Paris*, loc. cit., p. 258.
(130) *Erckmann à Alfred, 28 janvier 1894.
(131) *Au même, 30 novembre 1888.

» savoir » [132]. Ses seules distractions étaient des flâneries dans Paris dont il visitait consciencieusement les jardins publics, les monuments, les musées; le Louvre surtout l'attirait; et ses visites allaient de préférence aux peintres de genre, Flamands ou Hollandais, à leurs tableaux de la vie plantureuse des Pays-Bas, qui auront plus tard une forte influence sur certaines de ses œuvres, et aux peintres français du XVIII[me] siècle, les peintres des *Salons* de Diderot, Greuze en particulier. Le soir venu, il rentrait tranquillement chez lui, dans sa chambre du troisième étage de la rue des Grès, où il vivait comme « dans » sa cellule de l'antique capucinière de Phalsbourg » [133], avec « un peu plus » de distraction et de liberté » [134].

Aussi passa-t-il sans encombre ses deux premiers examens de droit à la fin des années scolaires 1843 et 1844. Il avait même eu le temps d'écrire à Paris et de faire imprimer, pendant les vacances, à Saint-Nicolas-de-Port, près de Nancy, une brochure sur le recrutement militaire [135].

Erckmann y indiquait un remède aux abus dont il avait été témoin dans la région de Phalsbourg. A cette époque, le jeune homme de situation aisée, qui avait tiré au sort un mauvais numéro, s'adressait à un « marchand d'hommes », généralement juif dans les régions de l'Est, qui lui procurait, moyennant finances, un remplaçant. Ces « vendus » se plaignaient souvent d'avoir été trompés, accusant le Juif d'avoir pris une commission trop forte. La haine contre ces marchands d'hommes était si violente qu'en 1830 et 1848, les paysans les chassèrent des villages et les poursuivirent jusque dans Phalsbourg, où ils avaient cherché refuge.

Ces abus donnèrent à Erckmann l'idée de chercher à supprimer cette véritable traite des blancs. Il propose que ceux qui sont décidés à ne pas faire de service militaire et ont le moyen de se racheter, le fassent avant le tirage au sort. La chance ne jouerait plus qu'entre les pauvres.

Erckmann, trop timide pour remettre lui-même sa brochure à M. Rossi, la lui adressa par la poste. M. Rossi la commenta à son cours. Sans doute dut-il éprouver quelque curiosité à l'égard de ce grand étudiant, pâle, sérieux, à la barbiche Saint-Simonienne, qu'il voyait prendre des notes debout au pied de sa chaire. Peut-être l'aurait-il pris en amitié et l'aurait-il guidé de ses conseils, si celui-ci eut fait un mouvement vers lui. Son « esprit d'indépendance », nous dit Erckmann, sa timidité, dirons-nous, l'empêchèrent de tenter cette démarche.

---

(132) *ibidem.
(133) *Erckmann à Alfred, 30 novembre 1888.
(134) *Grand-père Lebigre*, in-8°, p. 28.
(135) *Du recrutement militaire*, par Emile Erckmann, étudiant en droit. Imprimerie P. Trenel, Saint Nicolas de Port. La feuille de titre porte l'épigraphe suivante : « Je tâcherai d'allier toujours dans cette recherche ce que le droit » permet avec ce que l'intérêt prescrit, afin que la justice et l'utilité ne soient » pas divisés. » (J. J. Rousseau. Contrat social). Ne pas confondre cette brochure avec l'opuscule de son frère Jules Erckmann sur le même sujet : *Essai sur le remplacement militaire*, 1844. Dentu, in-8°.

Timide avec ses amis, craignant toujours d'abuser de la bienveillance de ceux qui lui étaient favorables, se privant ainsi d'avance de tout appui, de toute protection, ayant en horreur toute démarche suspecte de servilité, Erckmann est beaucoup plus hardi avec ses adversaires. C'est le moment où les Facultés s'éveillent, où commence cette agitation qui aboutira à la Révolution de 1848. Déjà l'année précédente, Edgar Quinet a déchaîné les tempêtes par ses leçons au Collège de France sur les Jésuites; son cours de 1844 sur l'Ultramontanisme n'est pas fait pour ramener le calme. Avec Michelet et Mickiewicz, le proscrit polonais, il enthousiasme cette génération d'étudiants, ardente, patriote et anticléricale, tandis qu'au-dessous d'elle, le peuple vibre aux épisodes de même tendance des romans d'Eugène Sue [136].

« La Révolution, dit Erckmann, suspendue depuis Louis Philippe, se » remettait en mouvement par l'horreur du Jésuitisme » [137]. Bien entendu, il était un auditeur assidu des cours de Michelet et de Quinet, « mais à peine » ces professeurs ouvraient-ils la bouche que les applaudissements éclataient » comme des tempêtes... A la fin de la leçon, vous n'aviez pas entendu quatre » phrases intelligibles » [138].

L'agitation s'étendait jusqu'à la Faculté de droit et au cours de M. Rossi. Mais ici elle était d'un ordre différent. Lorsque Rossi fut nommé doyen, des manifestations provoquées en sous-main, nous dit Erckmann, par des collègues jaloux de son mérite [139], vinrent troubler son cours par les moyens ordinaires, dons le plus simple est l'introduction à la Faculté de perturbateurs étrangers. Erckmann prit parti pour son professeur préféré. « Je saisis » un de ces intrus, nous dit-il, et le secouai rudement. Un de ces individus » se vantait de nous avoir soufflétés; je le pris au collet et lui dis : « Allons » vider notre petite querelle au bois de Boulogne; je vous laisse le choix des » armes ». Mais il saigna du nez et disparut dans la foule » [140].

Dans cette agitation générale, et qui s'adaptait si bien à ses tendances politiques, il est probable qu'Erckmann prit sa part et joua son rôle. C'est à cette « descente dans la rue » plutôt qu'à des divertissements d'étudiant qu'il faut attribuer son échec à l'examen de juillet 1845. A-t-il eu, à ce moment, quelque amourette en tête? L'épisode du père Bolivar et de sa fille Marguerite, racontée dans le *Grand-père Lebigre*, est-elle tirée de la réalité? Il se trouvait, nous dit-il, « à cette période intéressante où le cœur a besoin » de s'épancher » [141] et les occasions ne manquaient pas à Paris. Nous croyons cependant qu'il n'en fut rien. Peut-être est-il allé quelquefois « dîner chez » Tavernier, pour trente-deux sous, la petite au bras » [142], mais ces amourettes

(136) *Les Mystères de Paris* (1841-42); *le Juif errant* (1843-44).
(137) *Grand-père Lebigre*, in-8°, p. 37.
(138) ibidem.
(139) *Revue de Paris*, loc. cit., p. 258.
(140) *Revue de Paris*, ibidem.
(141) *Grand-père Lebigre*, in-8°, p. 29.
(142) *Grand-pèrèe Lebigre*, in-8°, p. 23.

furent sans conséquences et ses bonnes amies n'étaient pas de celles qui tiennent à la fidélité. Cinquante ans après, il s'y reportait avec attendrissement, mais sans aucune émotion :

> ..... je crois être
> Dans mon bon vieux quartier latin.
> En ce temps là, j'aimais Lisette
> Qui me quitta pour un Pierrot [143].

Une autre cause de son échec à l'examen de 1845, ce fut la dispersion de ses efforts. « J'ai beaucoup travaillé sans ordre, sans méthode, sans con- » seils, sans guide » [144]. Le droit n'arrivait pas à intéresser cet esprit absolu épris de justice. Les variations de la jurisprudence lui demeuraient incompréhensibles. « J'ai feuilleté les dictionnaires de Merlin et de Dalloz et j'ai » vu que dans toutes ces affaires, il y a 20 jugements pour et 20 jugements » contre » [145]. Au contraire, la littérature l'attire de plus en plus. J'avais » parcouru cinq ans toutes ces rues fangeuses du quartier latin, allant du » cours du père Duranton à celui de M. Ducouray, de Rossi à Quinet, de » Quinet à Michel Chevalier [146]. J'avais entassé notes sur notes, m'inquiétant » beaucoup plus de philosophie, de littérature et de théâtre que de jurispru- » dence, roulant dans ma tête l'idée de tenter la carrière des lettres » [147]. La politique et l'effervescence qui régna au Quartier Latin en cette année 1845, à la suite de la suspension des cours de Quinet et de Mickiewicz au Collège de France, les manifestations consécutives aux suites de l'affaire Pritchard, absorbèrent sans doute aussi une bonne partie de son activité.

Erckmann n'a donc pas tiré de son séjour à Paris grand avantage pour la formation de son esprit. Les grandes lignes de son intelligence, nous l'avons vu, étaient fixées dès son adolescence, construites par les impressions de sa première enfance et par les contacts immédiats, personnels, de cette période. A Paris, pas plus qu'au Collège, ni ses professeurs, ni ses camarades n'ont exercé sur lui d'influence profonde. Il a vécu, au Quartier Latin, à peu près comme dans sa cellule du Collège de Phalsbourg, les promenades aux environs étant remplacées par des visites de monuments et de musées. Si nous pouvons noter un certain gain pour son éducation esthétique, en revanche son isolement ne lui a procuré aucune occasion d'élargir sa connaissance du cœur humain. Ici, comme au Collège, s'il a quelques camarades, il n'a pas d'amis. Les deux seuls noms de camarades de cette époque, qu'il nous ait conservés, sont ceux d'Achille Toupié, comme lui étudiant en droit et comme lui passionné de belles lettres, qu'il retrouvera avec plaisir quelque dix ans plus tard,

---

(143) *Erckmann à Alfred, 31 janvier 1895.
(144) *Erckmann à Alfred, 30 novembre 1888.
(145) *Du même au même, 14 décembre 1889.
(146) L'économiste Saint Simonien, auteur des traités de 1860.
(147) *Erckmann à Alfred, 30 novembre 1888.

et celui du duc de Broglie qui « venait le voir dans sa petite chambre de la » rue des Grès et voulut le présenter à son père » [148]. Mais sa timidité, son amour de la tranquillité et de la rêverie dans la solitude, son horreur du monde et de l'« habit à passer », l'ont détourné de cultiver ces relations, comme elles l'avaient détourné de se présenter à M. Rossi.

Les cours qu'il suivait aux autres Facultés ont augmenté le bagage de ses connaissances, sans rien semer de nouveau dans son esprit. Les enseignements de Michelet, de Quinet, ne sont, en somme, que la suite, la confirmation des leçons paternelles, la glorification des idées, des principes de la Révolution qu'il porte au cœur depuis son enfance. Par contre, s'il subit l'ascendant de ces éloquents professeurs, il demeure insensible à l'influence du livre; c'est pour lui un obstacle, un intermédiaire incommode dans la communication des idées; il lui a toujours préféré la conversation. A Paris, il a beaucoup vu, beaucoup écouté, beaucoup discuté sans doute, au « caboulot » [149] ou ailleurs, mais il a peu lu. Ses années de lecture sont maintenant derrière lui : ce sont ses années de rhétorique et de philosophie, et cette année de vacances de 1841-42. Il possède de cette époque un bagage solide de littérature classique; il a fait connaissance avec les historiens et les poètes romantiques ainsi qu'avec le théâtre d'Alexandre Dumas. Il s'est peut-être initié, dès cette époque, par l'intermédiaire de traductions, à quelques auteurs allemands : Schiller, dont on remarquera l'influence sur ses premiers ouvrages et surtout Hoffmann, alors dans toute sa vogue.

Est ce à dire que ces quatre années de séjour à Paris ont été inutiles à l'esprit et au cœur d'Emile Erckmann? Loin de là. D'abord, elles l'ont fait « sortir de son trou ». Elles lui ont montré, à lui, l'adorateur exclusif de la vie et du cadre phalsbourgeois, qu'il pouvait exister au monde quelque chose d'aussi beau que les remparts de Vauban et les sapins de la scierie. Sans doute le spectacle de la capitale n'est pas parvenu à lui faire oublier les images du pays natal : ce sont elles toujours qu'il porte en son cœur. Mais si son amour pour elles est toujours aussi enthousiaste, aussi profond, il est désormais moins naïf, moins exclusif, plus raisonné. C'est dans ce sentiment que consiste le gain principal qu'Erckmann a retiré de son séjour à Paris. Il se rend compte que sa petite cité n'est pas le centre du monde, mais il s'y sent plus en harmonie, plus au diapason des gens et de la nature d'alentour. Dans la capitale, au contraire, il a le sentiment d'être inférieur et montre vis-à-vis de la ville la même timidité que vis-à-vis des hommes. Pour lui Paris est toujours la ville « où les plus malins en province, » ceux qui se croient uniques, sont étonnés, en arrivant, d'en trouver des » douzaines de leur espèce » [150]. C'est la ville où « tout marche, tout change,

---

(148) *Erckmann à Alfred, 11 janvier 1890.
(149) Voir *Histoire d'un Homme du Peuple*, ch. XVII.
(150) *Histoire d'un Homme du Peuple*, in-8°, p. 36.

» tout avance » [151], la ville de l'action qui ne laisse ni place à la rêverie ni loisir pour savourer l'existence. Sur ce point surtout Paris est en opposition avec l'âme d'Emile Erckmann; nous en avons le sentiment bien net en lisant les descriptions de l'*Homme du Peuple* ou du *Grand-père Lebigre* : de sèches énumérations, des appréciations banales, qui semblent extraites d'un guide du touriste. Erckmann ne retrouve sa plume que dans la description des coins qui lui rappellent son cher Phalsbourg. Paris sera toujours pour lui, comme pour le Jean Pierre de l'*Homme du Peuple*, la ville « magnifique et terrible » [152], grandiose et redoutable.

Erckmann revint à Paris en automne 1845 recommencer sa troisième année de droit. M. Rossi était depuis quelques mois ambassadeur de Louis-Philippe auprès du Vatican. Notre étudiant avait déménagé et habitait 124, rue Saint Jacques. C'est là que son frère Charles vint le voir en passant à Paris et le trouva « tellement amaigri, tellement défait, que sa première idée » fut de l'embarquer dans une diligence pour Phalsbourg, persuadé qu'il » n'en reviendrait pas » [153]. Erckmann se croyait alors phtisique, c'était la maladie à la mode. Tout le long du chemin, en diligence, il eut faiblesse sur faiblesse. A Nancy, il était si mal qu'il fut question de le laisser à l'hôpital. Mais il protesta de toute l'énergie qui lui restait et repartit sans connaissance, pour se réveiller « moribond à Phalsbourg » [154]. Ses parents eurent peine à le reconnaître, tellement il était « faible et délabré » [155]. On le coucha et son ami le docteur Leman [156], mandé en hâte, reconnut du premier coup la fièvre typhoïde. La crise dangereuse étant passée, on le soigna « par le repos et » l'eau fraîche », selon les prescriptions du docteur et, le bon air du pays aidant, il fut vite rétabli, mais, nous dit-il, « je n'avais plus que la peau et » les os, et mes beaux cheveux cendrés n'existaient plus qu'à l'état de sou- » venir » [157].

Il ne pouvait être question, dans ces circonstances, de retourner à Paris reprendre les études de droit, même en novembre suivant. Emile Erckmann demeura donc à Phalsbourg et recommença, avec les ménagements qu'exigeait sa santé, son existence de 1841-42. Seul, dans son « vieux nid à rats » de la rue des Capucins, avec ses « auteurs grecs, latins, ses dictionnaires de scien- » ces, d'histoire et de géographie et ses cahiers de notes serrés en bon » ordre », dans l'odeur des résidus d'épicerie qui fermentent, « avec la pluie » ou la lumière qui descendent du haut des toits dans la cour comme dans

---

(151) ibidem, p. 58.
(152) ibidem, passim.
(153) *Erckmann à Alfred, 30 novembre 1888.
(154) *ibidem.
(155) *Revue de Paris*, loc. cit., p. 259.
(156) Qui apparaît dans *Les Confidences d'un Joueur de clarinette*, in-8°, p. 26.
(157) *Erckmann à Alfred, 30 novembre 1888.

» un entonnoir » [158], il écrivit ses premières œuvres : « drames, comédies, » contes fantastiques, dont plusieurs lui ont servi par la suite ». Le plus profond silence régnait dans cette ruelle, et « connaissant déjà pour avoir » vécu à Paris, la concurrence terrible qui régnait dans toutes les branches » de la littérature, je louchais à force de fixer mon attention sur cette question » grave » [159]. Et il se comparait, retiré en ce réduit, au *Philosophe Méditatif* de Rembrandt.

De ces pièces de théâtre qu'Erckmann écrivit avant de connaître Chatrian, vers la fin de 1846 ou le commencement de 1847, quelques titres nous ont été conservés : deux drames : l'*Inquisition* et le *Juif de Strasbourg;* une tragi-comédie sur *Schinderhannes*, le célèbre bandit du Mont-Tonnerre, sorte de Fra Diavolo rhénan du début du XIX^me^ siècle; deux comédies enfin : *Une soirée à Weimar* et la *Décentralisation littéraire.* Ce n'étaient là, nous dit-il, que des « exercices pour me rompre à l'emploi du dialogue » [160]. Tout ceci est aujourd'hui perdu, ayant été entassé au départ d'Erckmann en 1871, dans le grenier d'Hippolyte Weissé où le vent, la pluie, la neige rendirent ces papiers indéchiffrables. Tout cela était écrit « de verve » et dans sa vieillesse Erckmann en gardait un bon souvenir, surtout de l'*Inquisition* et de la *Décentralisation littéraire.* De la première de ces pièces, nous ne savons rien, sinon l'objection qu'y faisait Philippe Erckmann : il trouvait le ton du drame « trop personnel, trop violent », et, en bon classique, recommandait à son fils « d'attaquer les vices et les ridicules, mais non les personnes ou » les castes » [161]. Par le plus grand des hasards, Hippolyte déménageant de Phalsbourg à Metting retrouva vers 1895 un manuscrit au complet, celui de la *Décentralisation littéraire*, qui fut communiqué immédiatement à Erckmann. Malgré le « bon souvenir » qu'il avait gardé de cette œuvre de jeunesse, il la trouva « vieillotte, l'action vulgaire, les caractères surannés et » l'idée complètement démodée » [162].

Il ne se passait guère de jour qu'il ne vît son ancien maître M. Perrot, devenu depuis 1841 principal du Collège; celui-ci ne cessait de l'encourager à se lancer dans la littérature. Emile Erckmann écrivait, mais n'osait encore montrer ses productions à un censeur aussi sévère; il avait pris pour confident le fils du père Vassereau, son premier instituteur, qui admirait tout de confiance. Le printemps tardif de 1847 renaissait sur le plateau de Phalsbourg lorsqu'un beau jour, Erckmann reçut une « lettre en vers, sans signature, » où l'auteur se représentait comme un cerf poursuivi par une meute de » chiens acharnés. Les vers n'en étaient pas fameux, mais le cerf me parut

---

([158]) *Kaleb et Khora* (*Alsaciens et Vosgiens d'autrefois*), in-8°, p. 198 ss. Cette maison est celle qui porte aujourd'hui le n° 111 de la rue du Collège. La façade a été renovée récemment et ne porte plus aucune trace des fenêtres en ogive qu'Erckmann mentionne.

([159]) **Erckman-Chatrian* par Erckmann seul, p. 2 du manuscrit.

([160]) *Erckmann à Alfred, 6 septembre 1890.

([161]) *Erckmann à Alfred, 2 janvier 1896.

([162]) *Au même, 15 janvier 1896.

» à plaindre » [163]. Longtemps Erckmann se demanda qui pouvait être l'auteur de cette missive. Il était fort tenté de l'attribuer à un sergent de la garnison de Phalsbourg, client du cabinet de lecture de son père et qui affichait des prétentions littéraires. Enfin, il eut l'idée de consulter M. Perrot, qui, ayant jeté les yeux sur le papier, s'écria en reconnaissant l'écriture: « C'est Chatrian! »

* * *

Charles Louis Gratien Alexandre Chatrian, naquit au Grand Soldat (Soldatenthal) annexe d'Abreschwiller [164], le 18 décembre 1826.

A ce moment, Soldatenthal n'était pas le joli hameau d'aujourd'hui qui met dans le vert un peu sombre des montagnettes d'alentour la note blanche et rouge de ses solides maisons vosgiennes. C'était un gros village de six cents âmes environ; les habitations y étaient plus nombreuses et d'aspect moins aisé : les toits uniformément couverts de bardeaux, lui donnaient une teinte d'ensemble grisâtre. Au milieu du village, à l'endroit occupé aujourd'hui par le curieux bâtiment à la fois église et école, s'élevait la halle de la verrerie, son âme, sa raison d'être. A la fin du XVII[me] siècle, après les guerres du règne de Louis XIV, l'industrie du verre avait pris une grande extension sur le versant occidental des Vosges. Les souverains locaux, duc de Lorraine, évêque de Metz ou comte de Linange, l'encourageaient. La forêt, ressource qui paraissait alors inépuisable, était pour eux un capital improductif, faute de routes et de débouchés. Ils s'efforcent d'en tirer parti en y attirant, par des privilèges de toutes sortes, les artisans qui peuvent la mettre en valeur. « La période qui s'étend du traité de Nimègue (1678) à la Révolu- » tion française est caractérisée par les innombrables concessions faites, sous » forme de baux emphytéotiques ou d'acensements, à des individus qui » s'engageaient, soit à créer de petites industries, forges, verreries, papeteries, » tuileries, moulins, scieries, soit à défricher et à remettre en valeur des » parcelles autrefois cultivées, que la végétation forestière avait de nouveau » envahies. Les archives départementales de Nancy renferment des centaines, » peut-être près d'un millier d'actes relatifs à de pareils établissements. Il » vint d'Auvergne toute une colonie, les Restignat, les Barrabino, les Ver- » niory » [165]. D'autres comme les Machet, les Berthollin et les Chatrian venaient d'Italie, du Val d'Aoste.

Dans le Val Tournanche, au pied du mont Cervin, sur le torrent du Marmore, se trouve le petit village de Torgnon; un des hameaux qui en

---

([163]) *Erckmann à Alfred, 2 décembre 1888. Cette lettre n'a pas été conservée.

([164]) Canton de Lorquin, arrondissement de Sarrebourg, département de la Meurthe jusqu'en 1870; département de la Moselle depuis 1918. Le Grand Soldat se trouve à la limite de la langue française et du dialecte germanique.

([165]) Huffel. *Le comté de Dabo, dans les Basses Vosges; étude historique, forestière et juridique* (Nancy, 1924).

dépendent porte le nom de Chatrian. Entre la vallée d'Aoste, toute de langue française, et la Lorraine existait, à la fin du XVII^me^ siècle, un courant d'émigration régulier; nombreux étaient les Valdôtains établis « marchands en Lorraine ». En 1715, l'un d'eux, Jean Aimé Bertholin, revenu dans son village natal de Torgnon pour y recueillir un héritage, en repartit la même année en emmenant avec lui deux frères Machet et deux frères Chatrian. L'un de ceux-ci, Martin Chatrian, s'établit d'abord à Ronchamp (Haute-Saône), où se trouvaient déjà des Valdôtains. De son mariage avec Marguerite Schmidt, d'une famille de verriers originaires de la Suisse, naquirent deux enfants dont l'un, Jean-Baptiste Chatrian, entre à la verrerie de Saint Quirin, puis à celle de Soldatenthal, tandis que sa sœur Marie Marguerite épouse Jean Restignat, maire d'Abreschwiller. Son fils, Jean-Baptiste Christian Chatrian, de son mariage en 1809 avec Marie Anne Restignat n'eut pas moins de douze enfants, dont sept moururent en bas âge, et dont le onzième est Charles Louis Gratien Alexandre [166].

En 1722, une verrerie jusque là nomade, vint s'établir de façon fixe dans le vallon du Grand Soldat. Elle occupait alors sept ouvriers. Le comte de Linange, qui régnait sur ces lieux, lui affecta une zône d'exploitation qui comprenait les cantons voisins : Lossert, Romelstein, Streitwald, etc., dont les noms reviennent dans les romans d'Erckmann-Chatrian. Mais dès cette époque son existence était menacée. Verrerie et Seigneurie sont en procès continuels. A la suite du dernier, les verriers du Grand Soldat devaient cesser leur exploitation en 1792.

Le grand-père de Chatrian était alors le principal propriétaire de la verrerie. Il était, au dire d'un de ses correspondants, « vétilleux et tortilleux » [167], mais lorsque la Révolution éclate, lui, sujet des comtes de Linange, il la salue avec la même joie qu'à Lixheim le grand-père d'Emile Erckmann. Il écrit, le 8 juillet 1790, à un de ses correspondants parisiens, à propos de la fête de la Fédération : « Si mes affaires eussent pu me permettre d'aller vous » voir le 14, j'y aurais couru avec le plus grand plaisir du monde. Quel beau » spectacle! Pour cette fois, au diable nos tyrans! Espérons et vivons en atten- » dant, et plutôt mourir que de changer; que ce beau jour soit enfin celui » de la plus parfaite liberté » [168]. Et il fait joyeusement le sacrifice de ses privilèges de maître de verrerie, que compense, du reste, l'abolition des péages et des barrières douanières.

Les troubles de la Révolution et le nouvel ordre de choses qui en résulta, permirent à la verrerie du Grand Soldat de prolonger son existence au delà du terme légal. Mais privée de son affectation, obligée par conséquent d'ache-

---

([166]) Je dois ces renseignements à M. P. Chatrian, de Nancy. Voir aussi : Sylvain Vesan, docteur-ès-lettres et philosophie, chanoine de la Collégiale de Saint Ours : *Torgnon, recherches historiques* (Aoste, imprimerie catholique, 1924).

([167]) Mercure de France, 15 mai 1922, p. 117. *Un hameau alsacien au XVIII^e^ siècle. Le berceau de Chatrian*, par E. Etienne.

([168]) ibidem.

ter son bois, elle ne pouvait soutenir la concurrence des verreries voisines, qui conservèrent leur dotation jusque sous le Second Empire [169]. La fondation de celle de Vallerysthal par le baron de Klinglin, en 1836, lui porta un coup funeste et accéléra sa déconfiture. Cette décadence, Jean-Baptiste Chatrian la partagea. Et ce fut sans doute pour y remédier, qu'il eut recours à la contrebande. Le pays de Dabo, énorme massif forestier que ne parcourait alors aucune route, avec ses « roches creuses », ses grottes, ses cabanes de *ségares* [170] et de charbonniers, constituait en France, à égale distance des frontières de Belgique, de Suisse et d'Allemagne, un entrepôt tout indiqué pour les articles de contrebande, en provenance ou à destination de ces pays. Erckmann-Chatrian nous présenteront souvent de ces contrebandiers vosgiens, dont Marc Divès, dans le *Fou Yégof*, est le type le plus caractéristique. J.-B. Chatrian, soucieux de rétablir ses finances, succomba à la contagion de l'exemple. Ayant à expédier à Paris une voiture de gobletterie, il eut la malencontreuse idée de préserver cette verrerie des chocs du voyage en l'enveloppant, au lieu de papier, de dentelles étrangères. La fraude fut découverte à la barrière de Paris et le fisc acheva la ruine de la verrerie du Grand Soldat. La famille Chatrian, après d'infructueuses tentatives d'embauchage dans les verreries du voisinage, se dispersa : les deux fils aînés se rendirent en Belgique, où ils trouvèrent du travail à la verrerie de Val Saint Lambert, près de Liége, tandis que le père Chatrian se bornait à faire valoir le petit bien qui lui restait, avec l'aide des secours que ses fils lui envoyaient régulièrement. La verrerie arrêta ses comptes au 1er mai 1843 [171].

Gratien Chatrian n'avait pas été le témoin direct de la catastrophe qui atteignait si durement ses parents. Les années de sa première enfance s'étaient écoulées comme celles des autres garçons de son âge, partagées entre les vagabondages en forêt et les récits des vieux braves de la République et de l'Empire retirés dans ce coin des Vosges. Comme le capitaine Florentin avait guidé les premiers pas d'Emile Erckmann, Chatrian fut bercé sur les genoux du capitaine Bertholin, un de ses oncles par alliance, dont les récits ne devaient pas différer sensiblement de ceux des « Vieux de la Vieille » de Phalsbourg. Il entendait aussi le vieux caporal Labadie, ancien grenadier de Napoléon dont les récits mettaient en fuite, le soir, à la veillée, les hôtes de J.-B. Chatrian, mais transportaient d'aise le petit Alexandre.

Lorsqu'il fut en âge de faire la route, on l'envoya à Abreschwiller suivre la classe de M. Kipper, l'instituteur : c'était un élève sérieux et assidu, réfléchi, qui s'amusait peu et se montrait assez bourru avec ses camarades. Lorsqu'il rentrait le soir à Soldatenthal, il abandonnait volontiers la maison paternelle

---

(169) Huffel, op. cit., p. 240 ss.
(170) De l'allemand Säger = scieur.
(171) La comptabilité est en possession de madame Verniory, au Grand Soldat. Sur la verrerie de Soldatenthal, à la fin du XVIIIe siècle, voir : Baron de Dietrich, *Description des gîtes de minerai, forges, salines, verreries, etc. de la Haute et Basse Alsace*, tome II, page 361. (Paris, Didot, 1789).

pour se rendre chez Nicolas Restignat, son oncle maternel, qui possédait une bibliothèque assez bien fournie en ouvrages historiques, héritage d'un oncle, l'abbé Verniory. Là, pendant de longues heures, Gratien dévorait ce qui lui tombait sous la main avec une ardeur telle que Nicolas Restignat crut y découvrir les prémices d'une vocation.

A cette époque, Dabo, l'ancienne « capitale » du comté, formait une sorte de petit centre intellectuel, qu'animaient le curé, son vicaire et l'organiste. L'avocat lorrain Désiré Carrière, qui parcourt le pays aux environs de 1840, est tout étonné de rencontrer dans ce coin reculé des Vosges un peintre de la valeur du curé Klein, qui orne l'église de ses œuvres et reproduit sur la toile les traits des notables de l'endroit [173], un pédagogue comme son vicaire, l'abbé Thony, « jeune prêtre bien recommandable. Cet » intrépide ecclésiastique a entrepris l'introduction du français dans cette » contrée. C'est là vraiment une œuvre digne et nationale; elle est menée » par M. l'abbé Thony avec une patience, un zèle merveilleux. Aussi un plein » succès a déjà répondu à ses courageux efforts » [174]. Il aurait pu mentionner aussi un autre artiste, le père Letscher, l'organiste, qui ne trouva son maître, dit-on, qu'à la cathédrale de Nancy [175]. C'est à cette école de l'abbé Thony que l'oncle Restignat, frappé des dons de son neveu, confia le jeune Gratien, après sa première communion.

C'est donc aux frais de son oncle que Chatrian commença ses études. Dès les années de son adolescence, il connut ainsi, sinon l'humiliation, du moins la gêne d'être à charge à un bienfaiteur. Les malheurs de sa famille, la fin tragique de l'industrie de ses pères avaient fortement frappé son esprit. Se considérant comme marqué pour de hautes destinées, il ressentait profondément le contraste entre l'humilité de sa situation présente et le souvenir de la prospérité d'autrefois, les traditions de « gentilhommes verriers » qui couraient dans la famille, le souvenir de tel de ses ancêtres, cornette dans un régiment du Roy, ou d'une de ses grand-mères, dame d'honneur à la cour du roi Stanislas, à Lunéville. De ce contraste naquit en son âme, le sentiment d'une déchéance injustifiée, la conscience d'être marqué d'un sceau fatal, d'être la victime d'un injuste destin.

* * *

Cependant, depuis plusieurs années, le Collège de Phalsbourg n'avait cessé de décliner. Au cours de l'année scolaire 1840-41, il ne compte plus que

---

(173) M. Loiseau, brigadier-forestier à Dabo, possède son portrait, peint par lui-même.

(174) D. Carrière. *Œuvres choisies*, p. 417 à 421. (Mirecourt 1853-55). « Il réunissait dans un petit local à Dabo, les enfants de la montagne, charbonniers, » contrebandiers, bûcherons, pour leur apprendre l'orthographe et les quatre » règles. » (*Erckmann à Alfred, 30 novembre 1888).

(175) Tradition orale. Son nom apparaît dans *Les deux frères* (in-8°, p. 4).

trente-six élèves dans les classes de latinité et vingt-six dans la classe industrielle. Le meilleur professeur, M. Perrot, manifeste l'intention de demander son changement. Le bureau d'administration cherche par tous les moyens à remédier à cette décadence : au cours de l'année 1841 il ne tiendra pas moins de huit réunions. Il a fort à cœur « de conserver M. Perrot, dont les » talents, le zèle et les beaux résultats recommandent particulièrement le » Collège », et n'hésite pas à indiquer clairement ses intentions au Principal, en lui signifiant « qu'un changement de direction rendrait au Collège son » ancienne prospérité ». L'abbé Dauphin comprit ce qu'on attendait de lui et donna sa démission le 19 mai 1841. Son remplaçant fut Perrot, à qui toute la ville accordait « confiance et considération » [176].

Mais la renommée du professeur de rhétorique et de philosophie n'avait pas pénétré dans les campagnes environnantes. Dans ces régions, et tout spécialement en Alsace, où se recrutaient de nombreux internes désireux d'apprendre le français à Phalsbourg, la soutane de l'abbé Dauphin donnait au Collège un prestige que ne pouvaient égaler ni les titres, ni les connaissances de Perrot. Pour assurer la prospérité du Collège, il fallait « se procurer » une soutane et un tricorne à tout prix » [177]. Perrot, connaissant la réputation du vicaire de Dabo et les résultats de son heureuse initiative, fit venir à Phalsbourg l'abbé Thony. Le départ de l'abbé Dauphin laissait sans titulaire l'enseignement religieux catholique. Ce fut l'abbé Thony qui en fut chargé et c'est comme aumônier qu'à partir de l'année scolaire 1842-43, nous le voyons émarger au budget du Collège pour la somme de deux cents francs par an.

Erckmann nous a laissé dans ses lettres un portrait de ce prêtre : « C'était » le meilleur homme du monde, gai, réjoui, le nez pourpre barbouillé de » tabac, grand parleur à tort et à travers, mais charitable et prenant le plus » vif intérêt à l'instruction des enfants de la montagne » [178]. Incapable du reste de céder quoi que ce soit sur le dogme et la doctrine, il tonnait contre l'impiété du siècle et écumait au seul nom des voltairiens et des francs-maçons [179]. Erckmann-Chatrian le prendront comme modèle pour leurs personnages de prêtre sympathique.

En quittant Dabo, il sut faire comprendre à quelques familles de notables de l'endroit, l'intérêt qu'il y avait pour leurs enfants à continuer leurs études dans la « classe industrielle » du collège de Phalsbourg. Cette classe industrielle, en marge des classes régulières, était à la fois la grande ressource du Principal, à cause des nombreux internes qu'elle lui amenait, et son souci perpétuel à cause de la difficulté de lui trouver un maître approprié. Destinée à compléter l'enseignement primaire reçu dans les écoles de village, on y

---

(176) **Registre des délibérations du bureau d'administration*. Séances du 13 mai et du 26 juin 1841.

(177) *Erckmann à Alfred, 30 novembre 1888.

(178) ibidem. Cf. *Contes Vosgiens : Annette et Jean-Claude.*

(179) D'après M. Laquintinie, parent de Chatrian, qui fut son élève au Collège de Phalsbourg.

donnait une instruction toute pratique : français, allemand, comptabilité, tenue des livres, notions d'arpentage, de géométrie, de dessin linéaire, « à l'exclusion de l'agriculture et de l'histoire naturelle dont l'enseignement » ne peut être que très imparfait et sans résultat pour des élèves dont l'instruc- » tion est peu avancée » [180]. C'est cette classe industrielle que Chatrian va suivre pendant deux ans (1842-44).

Il n'avait jusqu'alors jamais quitté la montagne : Soldatenthal, Abreschwiller et Dabo étaient les seules localités qu'il eût vues. On peut deviner l'impression de grande ville que fit sur lui Phalsbourg : le tracé géométrique des rues, l'aspect régulier des maisons, l'apparence monumentale des édifices publics, le trafic incessant des chaises de poste, berlines et diligences sur la grande route de Paris à Strasbourg, durent remplir son âme d'étonnement et d'admiration. Le fait d'être admis au Collège, au nombre des enfants privilégiés des notables de la région, flatta certainement son amour-propre. Alors qu'Emile Erckmann voyait dans son séjour au Collège sa « captivité de Babylone », Chatrian vécut ces années comme celles d'une initiation à un monde nouveau, qui accrut l'ambition du petit montagnard, toujours menacé de retourner « fendre des bûches » à Soldatenthal.

Mais les ressources de l'oncle Restignat n'étaient pas illimitées. A la fin de l'année scolaire 1843-44, Chatrian approche de ses dix-huit ans. Le moment est venu pour lui de gagner sa vie. Il rejoignit donc ses frères à Val-Saint-Lambert, en Belgique et ne tarda pas, grâce à son instruction, à occuper dans la verrerie une place assez importante, à la fois comptable et contremaître. Travailleur, probe et consciencieux, il exigeait les mêmes qualités du personnel placé sous ses ordres : jaloux de son autorité, sévère envers ses subordonnés, il s'emportait facilement et se laissa aller un jour à frapper un ouvrier dont il était mécontent et à le précipiter du haut d'un escalier. Les camarades de l'ouvrier, furieux, assaillirent Chatrian à la sortie de l'usine, l'assommèrent à demi et l'auraient jeté dans la Meuse sans l'intervention d'un de ses amis [181]. Ainsi le mauvais sort semblait s'acharner sur Chatrian : le séjour à Liége lui était désormais impossible; il ne pouvait être question pour lui de retourner au Grand Soldat où son père gagnait péniblement sa vie; son amour-propre, du reste, le lui aurait interdit. Il pensa alors au Collège de Phalsbourg où il avait passé, en somme, les années les plus heureuses de son existence. Il écrivit à son ancien Principal, M. Perrot, une lettre fort « humble et fort pathétique » [182], le priant de lui procurer une fonction quelconque au Collège de Phalsbourg. Dès ce moment, il était « le cerf aux abois » de sa pièce de vers dédiée à Erckmann.

Depuis plusieurs années le bureau d'administration du Collège demande

---

([180]) **Registre des délibérations du bureau d'administration*, Séance du 30 octobre 1849.

([181]) *Erckmann à Alfred, 30 novembre 1888.

([182]) *ibidem.

le remplacement du personnel « sans moyens et sans consistance, qui s'occupe » des études » [183]. Chatrian avait laissé au Collège de bons souvenirs ; Perrot le connaissait pour « avoir de la poigne » [184]; il l'accepta donc comme maître d'études. C'est le 27 janvier 1847, dans une lettre adressée à ses frères, que Chatrian déclare « accepter la proposition de son ancien maître » et vouloir « se jeter dans ses bras ». « Une carrière nouvelle s'offre devant moi, dit-il, » je veux devenir un homme, ou je me briserai » [185]. Et dès le mois de mars de cette même année, nous le voyons annoncer de Phalsbourg [186] son entrée au Collège où il est « chargé de la première étude (philosophie et rhétorique) » et de quelques heures de classe dans la division industrielle » [187]. « Mes » appointements sont fixés à quatre cents francs par an. Cette somme suffit » à mes besoins et au delà. Je remettrai donc tous les trois mois à maman » ma part de cotisation trimestrielle » [188]. En attendant, il fait quelques dettes : « J'ai acheté des habits et des chaussures pour deux cent cinquante » huit francs et grâce à ces plumes de location, j'ai pris à Phalsbourg le rang » qui m'appartenait » [189]. Son intention est de faire carrière dans l'Université en se présentant, selon les conseils de M. Perrot, au brevet supérieur, puis au baccalauréat. Ses fonctions ne l'occupent que « cinq heures par jour » [190], il a donc tout loisir pour travailler. « Je fais ici, dit-il, mon île de Pathmos. Je » ne songe qu'au but » [191].

Perrot ayant reconnu Chatrian dans l'auteur du « Cerf aux abois », donna l'ordre de conduire immédiatement Emile Erckmann auprès de lui dans la cellule qu'il occupait au premier étage de l'antique cloître des capucins.

« Représentez-vous, nous dit Erckmann, une loge carrée, tapissée de » papier gris humide en lambeaux; la fenêtre donnant par dessus un mur » d'enceinte sur les remparts de la ville, juste en face de l'endroit où les » élèves allaient accomplir certaines commissions qu'on devine.

» Rien de plus triste, de plus froid, de plus écœurant que cette sorte de »niche. Je plaignais le pauvre diable d'être logé là.

» Il était assis sur son grabat et rougit jusqu'aux oreilles lorsque je lui » dis qui j'étais.

» Enfin il se remit de son émotion et me présenta son unique chaise, fort » mal rempaillée.

» Nous causâmes. Je lui demandai ses projets d'avenir. Il n'en avait » aucun et se plaignait amèrement, disant que l'abbé Thony avait eu tort

---

(183) **Registre des délibérations du bureau d'administration*, Séance du 26 mars 1843.
(184) *Erckmann à Alfred, 2 décembre 1888.
(185) *Chatrian à ses frères, 10 février 1847.
(186) *du même aux mêmes, 24 mars 1847.
(187) *du même aux mêmes, 10 février 1847.
(188) *du même aux mêmes, 29 mai 1847.
(189) *du même aux mêmes, 24 mars 1847.
(190) *du même aux mêmes, 29 mai 1847.
(191) *ibidem.

» de l'emmener à Phalsbourg et qu'il aurait bien mieux fait de le laisser » fendre des bûches au hameau de Soldatenthal...

» Je l'invitai à venir me voir et lui dis que j'aurais peut-être quelque chose à lui proposer » [192].

Dans ce récit, écrit après la rupture, il est visible qu'Erckmann veut faire ressortir la situation infime où se trouvait Chatrian au moment de leur rencontre, pour exalter son rôle de sauveur dans la détresse et montrer l'ingratitude de son collaborateur à son égard. Sans doute Chatrian dut être heureux de voir venir Erckmann au devant de lui. Mais cette rencontre n'était nullement fortuite et Chatrian n'avait pas lieu de s'en montrer étonné outre mesure. Lorsqu'il faisait parvenir à Erckmann son poème du *Cerf aux abois*, ce n'était pas sans l'intention d'entrer en relations avec lui. Il n'est pas exact, en tous cas, que Chatrian, à ce moment, n'eût aucun projet d'avenir; ce ne sont pas les projets qui, pendant toute sa vie, lui ont jamais manqué. Il envisageait alors une carrière très précise et sa situation au Collège de Phalsbourg, après les déboires de Belgique, ne lui paraissait nullement désespérée.

En fait, sur ce premier contact entre deux hommes qui devaient plus tard étonner Paris par la constance et la sérénité de leur amitié, nous ne possédons point de documents précis. Dans les récits que nous en donne Erckmann après la rupture, le ressentiment déforme la réalité et ceux que lui-même ou Chatrian ont fait avant cet événement, à différents preneurs d'interviews, sentent l'arrangement, la convention et le souci de détourner l'interlocuteur de la piste du secret de la collaboration. Celui qui pourrait le mieux nous renseigner sur cette première rencontre, serait celui qui l'a provoquée, M. Perrot lui-même; malheureusement nous ne possédons rien de lui sur cette question [193]. Nous avons pu cependant recueillir un témoignage oral d'un contemporain sur le rôle qu'il joua en l'occurence : « Quand » Chatrian écrivait quelque chose, déclare M. Perrot, il venait me demander » mon avis. En même temps, il y avait ici un autre jeune homme, qui venait » me consulter : c'était Emile Erckmann. J'ai vu ce qui manquait à l'un et » à l'autre; je leur ai conseillé de s'associer. C'est ce qu'ils ont fait » [194].

Nous devons renoncer, sans doute pour toujours, à connaître ce qui,

---

([192]) **Erckmann-Chatrian par Erckmann seul*, p. 3 du manuscrit.

([193]) M. Perrot a raconté en 1864, dans une lettre à M. de Watry, la rencontre d'Erckmann et de Chatrian. La réponse de M. de Watry à M. Perrot, que cite celui-ci dans une lettre à Erckmann (s. l. n. d.), contient en effet ces mots : « Je vous remercie de ce que vous voulez bien m'apprendre sur vos deux remar- » quables élèves Erckmann et Chatrian. Votre lettre à ce sujet est une bonne » fortune que je conserverai en la faisant relier dans le premier volume de ces » messieurs, dont le format ira avec celui de votre papier... Madame de Watry » et moi, nous venons de lire avec un vrai bonheur tous les détails que vous nous » donnez sur leurs antécédents. »

([194]) Ceci m'a été communiqué oralement par M. Laquintinie, du Grand Soldat, parent de Chatrian. M. Laquintinie, élève lui-même en 1850 du Collège de Phalsbourg, a entendu ces paroles prononcées par M. Perrot dans son cabinet, lors d'une conversation avec M. Dahlet, garde général à Sarrebourg, qui venait amener ses fils au Collège, à la rentrée de Pâques 1865.

selon Perrot, « manquait à l'un et à l'autre »; il est probable qu'il n'a pas visé par ces paroles, l'absence de sens pratique d'Emile Erckmann, comme celui-ci nous l'a fait entendre plus tard : « Toi qui veux te lancer dans la » carrière des lettres, et qui m'as dit que ton plus grand ennui était de porter » tes manuscrits aux libraires, dont les commis se mettent à rire en disant : » c'est le troisième, c'est le quatrième aujourd'hui, voilà ton affaire. Chatrian » fera tes commissions; il a de l'aplomb, de la faconde; il tiendra ta petite » comptabilité et donnera même au besoin un coup de brosse à tes habits » [195]. Chatrian n'aurait été à ses yeux qu'un valet de chambre, sachant lire et écrire. Nous ne pensons pas que Perrot se soit abaissé à provoquer une association de ce genre. Sans doute pouvait-il juger différemment les premières productions inhabiles des deux jeunes gens et estimer celles de l'un supérieures à celles de l'autre. Il est probable aussi que ce n'est pas parce qu'il a distingué, d'un coup d'œil d'augure, le caractère complémentaire de leurs talents respectifs, qu'il les a poussés l'un vers l'autre. Avec l'enthousiasme dont il était coutumier, toujours prêt à s'émouvoir pour « les idées grandes et généreuses » [196], il a pensé, en rapprochant deux jeunes gens qu'une commune passion orientait vers la littérature, les élever au-dessus du milieu de la petite ville, donner l'un comme public à l'autre, faire trouver à chacun dans son ami le miroir de sa personnalité, l'écho de ses idées, le critique de ses conceptions, le levain au contact duquel fermenteraient les germes qu'il portait en lui. Nous ne possédons rien qui puisse nous autoriser à croire que Perrot, en favorisant cette rencontre, ait eu une vision nette de l'avenir.

Rien d'ailleurs, au premier abord, ne semblait devoir rapprocher ces deux jeunes gens. Dissemblables au physique comme au moral, leur existence antérieure, leur genre de vie, leurs mœurs, leurs habitudes, leur caractère, tout semblait devoir les tenir éloignés l'un de l'autre. Erckmann, grand, maigre, élancé, n'ayant plus guère de cheveux depuis sa fièvre typhoïde, le nez aquilin, les yeux petits sous de fortes arcades sourcillières, abrités derrière ses lunettes, l'air réfléchi et profond, menait, grâce aux rentes de l'héritage maternel, une vie qui lui plaisait, passant son temps en promenades, en rêveries, en lectures à son goût, dont il jetait ensuite sur le papier les images demeurées dans son esprit; il connaissait tout le monde à Phalsbourg, avait « fait ses études », avait vu Paris. Sans être riche, il était exempt de soucis d'argent et assuré du présent et de l'avenir. Quelque peu négligent de sa personne et de sa toilette, il passait ses journées dans sa « grosse capote » d'officier suédois » ou en camisole de toile tachée d'encre à l'endroit où il essuyait sa plume, à fumer des pipes, à rêver, à écrire, quand il n'allait pas courir la montagne.

En 1847, il se sent cependant affaibli et isolé. La vie avait dispersé la plupart de ses anciens camarades de Collège, son séjour à Paris avait éloigné

([195]) **Erckmann-Chatrian* par Erckmann seul, p. 3 du manuscrit.
([196]) Cf. plus haut, page 27, note 108.

de lui ceux qui étaient demeurés dans sa ville natale. Sauf son père, dont l'amitié était un peu sèche, il ne trouvait guère de compréhension auprès de la famille de sa sœur, demeurée seule à Phalsbourg. Ses frères Charles et Jules, établis à Strasbourg, lui étaient devenus à peu près étrangers. Ce dernier l'appelait « le Braque » et dans toute la ville, on considérait comme étrange ce grand garçon timide et renfermé, qui « n'avait pas de position », qui ne fréquentait que les amis de son père, de beaucoup plus âgés que lui et qui ne sortait de son isolement de la journée que pour développer, le soir, à la brasserie ,après quelques chopes, des théories excessives. Erckmann n'avait trouvé personne à qui exposer ses rêveries philosophiques, ses premières tentatives littéraires. Il demeurait là, timide, défiant, indécis, en dissentiment intime avec tout ce qui l'entourait, hésitant entre le droit qui l'ennuyait, et une carrière littéraire qui l'effrayait. A vingt-cinq ans, son cœur n'avait pas encore parlé et il portait en lui une réserve de tendresse qui ne demandait qu'à s'épancher.

Chatrian, lui, portait dans son cœur aigri le dépit de la ruine paternelle, la rancœur de sa carrière industrielle brisée, la conscience de sa situation subalterne, l'inquiétude de son avenir. Avec cela, un tempérament chaud et emporté, ardent au travail comme au plaisir. Ce contraste entre le sentiment de sa valeur personnelle et la réalité de sa situation lui avait fait prendre l'attitude satanique, la bouche amère, le rire infernal du romantique damné à la Byron. Obligé, à vingt ans, de refouler en son cœur ses fougueuses aspirations, il était contraint de lutter chaque jour, pour les moindres détails de la vie, contre la pauvreté.

Trapu, les yeux grands, le nez rond, l'air décidé, portant une chevelure soigneusement coiffée, soucieux de la netteté de sa tenue, habillé comme un élégant de Balzac, il portait un air sourcilleux et sombre et pensait constamment à la façon dont il pourrait sortir d'une situation qui lui paraissait à la fois indigne et injuste [197]. Il affichait volontiers à ce sujet des maximes d'énergie et déplorait que les circonstances n'eussent pas donné aux forces qu'il sentait bouillonner en lui, le vaste champ d'action qui leur aurait permis de se déployer sans entraves. Comme tant d'autres à l'époque, l'Amérique le tentait.

En contraste avec cette attitude, l'esprit de Chatrian, aiguisé aux aspérités de l'existence, était devenu singulièrement pratique. Tandis qu'Erckmann, dans ses années d'interne, puis d'étudiant, n'a jamais eu à souffrir et à lutter contre les difficultés matérielles, la rude école de la vie a, dès l'adolescence, pesé sur les épaules de Chatrian. S'il conçoit le monde et lui-même d'après les formules romantiques, dans la lutte qu'il accepte avec l'univers, il emploiera pour remporter la victoire des moyens tout réalistes; dans la plupart des circonstances, c'est Chatrian qui montrera, en dépit de son attitude

(197) Cf. *Grand-père Lebigre*, in-8°, p. 6, le portrait du professeur Petitdidier.

byronienne, plus de bon sens, plus de sentiment des réalités qu'Emile Erckmann. Cependant, à Phalsbourg, il se sent aussi isolé qu'Erckmann. Les professeurs du Collège ne voient pas d'un bon œil ce jeune homme sans formation secondaire s'asseoir à leur table; sa fierté les blesse, le soin qu'il a de sa tenue et de sa personne leur semble un orgueil peu proportionné à la modestie de ses fonctions. Ce souci de l'élégance, et son abondante chevelure faisaient donner à Chatrian le surnom de « garçon perruquier ». Mais il ne s'en souciait guère et traversait la ville, aussi solitaire et absorbé qu'Erckmann, rongeant son frein dans ce « Pathmos » de Phalsbourg.

On sait le moyen qu'il employa pour faire la connaissance d'Erckmann. Plus tard, après la brouille survenue entre les deux amis, Erckmann prétendra que, dès ce moment, Chatrian l'avait choisi comme victime et avait reconnu en lui une dupe à exploiter. Paroles d'homme en colère! A cette époque, Erckmann ne savait pas qu'il choisirait la carrière des lettres, et n'offrait, comme on dit en style d'affaires, aucune « surface » à celui qui aurait voulu se servir de lui. Les renseignements qu'en ce cas Chatrian n'eût pas manqué de prendre à son sujet, auraient certainement été défavorables : les uns voyaient en lui un fou, d'autres, à cause de ses stations vespérales à la brasserie, en faisaient un ivrogne, tous le considéraient comme un paresseux, sans situation à vingt-cinq ans. Si Chatrian l'avait choisi pour « arriver », il aurait possédé une prescience extraordinaire. L'avenir immédiat, ces dix longues années qui vont s'écouler entre leur rencontre et leurs premiers succès, nous prouveront que le calcul n'entrait pour rien dans la démarche de Chatrian.

Ce qui les a faits s'unir et s'aimer c'est leur isolement, leur jeunesse et certains autres éléments qui les rapprochaient. Tous deux avaient encore présents à l'esprit les récits de la République et de l'Empire qui avaient bercé leur enfance et leur créaient une opinion politique commune. Si Chatrian faisait encore parfois allusion à sa « noblesse de verre », c'était pour la mépriser, en véritable héros romantique. Il se montrait même plus républicain qu'Erckmann, qu'il émerveillait par la pureté de sa doctrine et sa farouche intransigeance. Commun aussi à tous deux l'amour de la nature : mais tandis qu'Erckmann se borne à goûter la réalité harmonieuse des formes et de la vie des champs, des eaux et des bois, Chatrian anime le tout d'un panthéisme romantique, plein de sites rocailleux et de superlatifs où tout n'est que conflits, luttes et catastrophes. Erckmann préférait la campagne.

Enfin tous deux aiment profondément et sincèrement la littérature et ont l'ambition d'arriver par elle à la gloire. Erckmann sans doute, beaucoup plus modeste que son ami, se serait volontiers contenté d'une renommée provinciale; Chatrian, lui, cherche une tribune assez vaste et assez haute pour y affirmer sa personnalité, « dire son fait à la société », et se venger ainsi de l'injustice dont elle l'accable.

Ainsi, à la poursuite du même idéal, épris de la même ambition, Erck-

mann et Chatrian se rencontrent et se plaisent. Erckmann, pourvu d'une solide instruction classique, tempérait la fougue désordonnée de son ami; celui-ci, moins instruit, plus spontané, lui insufflait de son énergie et de son enthousiasme. Dans cet échange, nous pouvons dire que Chatrian donna, à ce moment, plus qu'il ne reçut. Nous le voyons rempli d'un enthousiasme admiratif pour Erckmann : « Chatrian arrivait le soir vers cinq heures. Je » lui lisais mes élucubrations philosophiques ou dramatiques et je me sou- » viens qu'il me disait : Je donnerais ma main gauche pour qu'un de ces » drames fût représenté à Paris. Son enthousiasme me gagnait » [198]. Il a sur lui une influence incontestable, il le galvanise, lui donne confiance en lui-même, lui fait croire, ce qu'il croyait lui-même, qu'avec de l'énergie, de la volonté, du travail et de l'habileté, on peut arriver à vaincre ces difficultés qui s'amoncellent à Paris sous les pas des débutants et qui effrayaient tant Erckmann. Ce sont certainement ses encouragements qui décidèrent de l'orientation définitive d'Erckmann vers la littérature.

« Et puis, nous dit Erckmann, la solitude commençait à me peser, » j'avais besoin de communiquer mes projets à quelqu'un » [199]. Et de fait, depuis la mort de sa mère, c'est la première affection de cœur qui passe dans sa vie, son père étant pour lui plutôt un grand frère, un camarade, et d'une autre génération. Comme auteur, il recherchait un public, moins sévère et moins classique que M. Perrot, d'un niveau plus élevé que le fils de M. Vassereau.

Quant à Chatrian, l'amitié que lui offrait Erckmann fut pour lui comme un rayon de lumière dans une nuit obscure. Il allait enfin pouvoir sortir de sa solitude, s'entretenir avec un jeune homme de même âge, de tout ce qui lui tenait à cœur : « J'ai fait ici la connaissance d'un jeune homme de talent » qui vit retiré d'une façon assez indépendante. On le regarde comme un » fou. Je ne vois en lui qu'un homme d'un grand esprit. Bref nous sommes » liés et nos relations sont très fréquentes » [200]. « Si Dieu m'accorde le succès » que j'attends, écrivait-il quelques années plus tard, j'espère bien aller » m'établir pour toujours avec mon ami, (je voudrais pouvoir dire mon » frère) Erckmann, pour ne plus le quitter qu'à l'heure de l'inévitable et » solennelle séparation. Quel homme, mon Dieu, quel homme! Grand poète, » grand philosophe, le cœur de Schiller et la tête de Goethe! Mon Dieu, soyez » béni de m'avoir fait aimer par cet homme » [201]. Ces relations se transforment ainsi en une amitié dont l'ardeur ne laissait pas de surprendre les habitants de Phalsbourg : Chatrian s'y livrant avec toute la fougue d'un tempérament romantique, Erckmann y apportant des sentiments d'homme sensible à la Jean-Jacques.

([198]) *Erckmann à Alfred, 6 septembre 1890.
([199]) *Erckmann à Alfred, 2 décembre 1888.
([200]) *Chatrian à ses frères, 25 juin 1847.
([201]) *Chatrian à ses parents, automne 1850.

C'est dans ces dispositions que, durant l'été de 1847, ils se retrouvèrent chaque jour dans la chambrette d'Erckmann, « un vrai palais » à côté de celle de Chatrian. « Nous causions de littérature, de philosophie, d'histoire », et sans doute aussi de politique dont le domaine n'était alors pas bien séparé des précédents. Erckmann mettait à la disposition de son ami ses livres et ses notes de classe pour combler les lacunes de son instruction. Ils se montraient aussi l'un à l'autre leurs productions littéraires : drames, contes et vers, Chatrian trouvant de bonne foi tout admirable. Et Erckmann étalait ses projets, son ambition de se faire un nom dans le monde des lettres, ses visées sur le théâtre de Strasbourg, et prenant lui aussi une attitude romantique d'esprit incompris, accusait sa famille de contrarier sa vocation littéraire et de vouloir faire de lui « un boucher comme le grand-père Weiss, » ou un épicier comme Hippolyte » [202].

Puis arrivèrent les vacances, que Chatrian alla passer chez son père, au Grand Soldat. Erckmann l'y accompagna. Il nous a laissé de cette visite, qui contribua fortement à resserrer les liens de son amitié naissante avec Chatrian, trois descriptions qui se complètent l'une l'autre [203]. Le cadre pittoresque lui plut : Soldatenthal « au fond d'une vallée enveloppée de l'ombre des sapins », lui apparut « dans son entonnoir, après une longue course toujours sous » bois », à travers les plus belles forêts des Vosges. La maison de Chatrian était au pied de la côte et faisait face au torrent de la Wouchkanne, « qui galopait sur des galets » à cent pas de sa porte. Une « vieille scierie » toute moisie se remarquait au-dessus avec ses tas de planches le long de » la rive ». Bref un paysage selon son cœur. Les parents de Chatrian lui apparurent comme de braves gens, de type pittoresque; le père « âgé de » 60 ans, chauve comme un œuf, vêtu d'une camisole de tricot, pantalon de » toile grise et gros sabots, était un petit homme carré, trapu, les yeux gros, » le nez crochu, à la voix de stentor », il ne tarissait pas d'histoires destinées à faire valoir sa force physique, « parlant pour deux et même pour quatre », et se vantant des tours de force les plus extraordinaires, « de ses batailles et » de ses luttes aux foires des environs avec les Hercules du Nord, d'avoir » étouffé un loup dans ses bras, d'avoir lutté contre un ours et d'avoir arrêté » un taureau par la queue ». Erckmann qui prisait fort la vigueur physique et ne dédaignait pas la galéjade, se délectait à ces récits, faits sur le ton et avec les mots pittoresques de nos vieux paysans lorrains. Quand le père Chatrian exagérait trop, sa femme lui disait d'un ton cassant : « Taisez vous, ce n'est » pas vrai ». C'était une « petite femme auvergnate, sèche, les lèvres pincées, » les pommettes rosées et qui menait son mari au doigt et à l'œil ». Le père envoya une servante effarée, « Dépêchez-vous, jeune bête! », chercher l'oncle

---

(202) *Erckmann à Alfred, 24 janvier 1890.

(203) L'une d'elles a été publiée par M. Lange, dans la *Revue de Paris*, loc. cit. Une autre se trouve dans une lettre du 2 décembre 1888 à Alfred; la troisième dans *Erckmann-Chatrian par Erckmann seul.*

Restignat, « grand, gros, massif », à qui, nous l'avons vu, Chatrian devait son instruction, et on pénétra, comme c'est l'habitude dans les maisons vosgiennes, directement dans la cuisine pour passer de là dans la salle « blanchie à la chaux, les fenêtres au fond sur le vallon et le long des » fenêtres, la table et les bancs récurés à la prêle ». La longue course à travers bois avait aiguisé l'appétit des jeunes gens et on leur servit un repas auquel ils firent honneur : un poulet, des truites fraîchement pêchées, avec du pain bis et un petit vin rosé fort agréable.

Erckmann demeura là trois jours, qui furent suivis d'une longue course en montagne par le Donon, Framont, où Chatrian avait un parent garde-forestier, et, toujours sous bois, à flanc de coteau, jusqu'à Haslach et au Nideck, pour revenir par le Schneeberg et Dabo. Puis Erckmann revint seul à Phalsbourg, emportant avec lui le souvenir du bon accueil de ces braves gens, la joie d'avoir resserré les liens de son amitié et l'âme pleine de visions et de parfums nouveaux.

« Dès lors, nous dit-il [204], j'avais résolu de me lancer dans la carrière » des lettres et de m'associer Chatrian ». Mais entre eux deux « rien n'avait » été convenu ». Il fallait attendre l'occasion favorable pour mettre tous ces projets à exécution. Erckmann reprit donc à Phalsbourg sa vie habituelle jusqu'au moment où, l'époque de la rentrée des Facultés étant survenue, son père le renvoya à Paris, pour y terminer, après une interruption de près de deux années, ses études de droit. Presque en même temps Chatrian reprenait ses fonctions au Collège de Phalsbourg.

([204]) **Erckmann-Chatrian par Erckmann seul*, p. 4 du manuscrit.

CHAPITRE II.

ANNEES D'INCERTITUDE (1847-1858).

I. Erckmann, Chatrian et la Révolution de 1848. Part d'Erckmann à la révolution de Février. Tentatives de fondation d'un club à Phalsbourg. Erckmann se rend à Strasbourg : *Le Républicain Alsacien*. Premières œuvres: un drame, *Georges ou le Chasseur des ruines*; des contes : *Malédiction*, *Vin rouge et vin blanc*, *Rembrandt*.

La tentative d'insurrection du 13 juin 1849 à Strasbourg. Erckmann et Chatrian renoncent à l'activité politique. *L'Alsace en 1814*. *Science et Génie*. Chatrian quitte le Collège de Phalsbourg pour aller représenter Erckmann à Paris (1850).

II. Etat de la littérature française en 1850 : Tentatives théâtrales.

Chatrian et Michel Carré. Plan d'Erckmann et de Chatrian. *Le Bon Sens* et le Réalisme. *Claudie* de G. Sand.

Le Coup d'Etat du 2 décembre 1851. Chatrian entre à la Compagnie de l'Est. Froid entre les deux amis. Erckmann commence *le Docteur Matheus*. *Le Bourgmestre en bouteille* à l'*Artiste*. *Matheus* à la *Revue de Paris*. Mort du père d'Erckmann (février 1858).

Erckmann, de retour à Paris, trouva le Quartier Latin en pleine effervescence et son assiduité aux cours dut fortement s'en ressentir. Dans l'*Histoire d'un Homme du peuple*, il nous a retracé la vision de ces journées fièvreuses de discussion ardente, au petit « caboulot » où il prenait ses repas et où se coudoyaient les futurs artisans de la Révolution du lendemain, étudiants, journalistes et ouvriers, et du calme subit qui précéda les journées décisives.

Malheureusement, dans sa correspondance, Erckmann est aussi réservé sur ce séjour à Paris que sur le premier. « J'y pris part, nous dit-il, (à la » révolution) comme combattant », et « on m'avait nommé d'acclamation » secrétaire du Club de la Sorbonne » [1]. Ce sont là tous les renseignements qu'il nous y donne, mais dans l'*Histoire d'un Homme du peuple*, nous pouvons trouver quelques indications sur sa participation aux événements. Nous y voyons dépeinte, avec une exactitude confirmée par l'histoire, la marche de la procession populaire du Panthéon à la Concorde : « Les étudiants, les

---

([1]) *Revue de Paris*, loc. cit. p. 263. Les deux journaux du quartier latin, parus à cette époque, l'*Avant-garde, journal des Ecoles*, et *la Lanterne du Quartier latin*, ne mentionnent pas le nom d'Erckmann.

» ouvriers, les bourgeois, enfin tous les braves gens, sur une seule file, par » trois, quatre, six, descendaient, bras dessus, bras dessous, la rue de la » Harpe... au milieu de mille cris de « Vive la Réforme » [2]. Cette colonne passa par la rue des Grès, sous les fenêtres d'Emile Erckmann et c'est peut-être de là qu'il put la contempler. Cependant le jeune étudiant en chapeau de feutre, à la petite barbe blonde en pointe, qui marche en tête de la troupe, a plus d'un trait de ressemblance avec notre auteur, et comme un peu plus tard il nous dira, en parlant de la bousculade du pont de la Concorde : « Je dois le savoir, puisque j'étais dans les trente ou quarante premiers » [3], nous pouvons admettre, connaissant les idées d'Emile Erckmann, qu'il prit part à cette manifestation. La précision des détails (l'arrivée des dragons de la caserne du Quai d'Orsay, par exemple) nous en sont une autre preuve.

Nous admettrons donc, sur le témoignage de l'*Histoire d'un Homme du peuple* qu'Erckmann, assista en cette journée du 22 février aux incidents qui se déroulèrent autour du pont de la Concorde et du Palais Bourbon. Le lendemain 23, il fit sans doute partie de la foule qui stationnait au Quai de l'Horloge, près du Pont au Change, et fut chargée par les Municipaux. Sa course dans le quartier Saint Martin nous paraît aussi vécue. L'absence d'arrangement dans l'exposé de ces événements successifs, incohérents, sans péripétie dramatique, sans point culminant, sans lien logique, nous donne l'impression de notes de carnet, prises sur place et sur le moment. Ce sont les souvenirs d'Erckmann, tels qu'ils se présentaient à son esprit seize ans après. Leur peu d'importance dans l'ensemble des événements historiques plaide en faveur de leur véracité.

Erckmann ne garda pas de ces journées un souvenir pénible. « On veut » que les Révolutions soient terribles. Eh bien, j'ai vu qu'elles marchent en » quelque sorte toutes seules, quand l'heure de la justice est arrivée » [4]. C'est qu'Erckmann ne s'est pas trouvé aux endroits où la lutte a été le plus vive. Indépendant, ne faisant partie d'aucune association, il a vu la révolution plutôt en curieux qu'en combattant. Son impatience d'assister à quelque chose l'a fait regarder plutôt qu'agir. Il est du reste possible qu'il ait couru de cette façon inconsciemment plus de dangers que derrière une barricade. Cette sorte d'imprudence lui est assez familière. C'est un trait de son caractère [5].

La « victoire du peuple » excita son enthousiasme et il se jetait « à corps perdu » dans la politique quand son père, inquiet de le savoir au milieu de ces troubles, le pria de revenir à Phalsbourg. Les études de droit étaient alors loin de sa pensée : la Faculté, du reste, était fermée, mais Erckmann

---

(2) *Histoire d'un Homme du peuple*, in-8°, p. 84.
(3) ibidem. p. 85.
(4) ibidem, p. 100.
(5) Par exemple, lorsqu'arrivé de la veille, il fera seul l'ascension de la *Via mala*. Cf. plus loin, son attitude lorsque le bateau qui l'emmenait à Suez, fut sur le point de faire naufrage.

aurait voulu demeurer à Paris. Le père se servit alors du moyen usité en pareil cas : il coupa les vivres à son fils. Le bourgeois qu'Erckmann portait en lui s'effraya-t-il de la vie de bohême qu'il lui faudrait mener pour rester dans la capitale? C'est probable, car dès les premiers jours de mars, nous le retrouvons à Phalsbourg.

Il y rentrait cette fois avec l'intention bien arrêtée de ne pas embrasser d'autre carrière que la littérature. Quel avenir n'avait-il pas à en attendre? Ne voyait-il pas ressusciter autour de lui, les gens, l'esprit, les faits mêmes de la grande époque révolutionnaire, dont l'enthousiasme paternel avait bercé son enfance? Dans le cadre de ces événements, ne voyait-il pas la place éminente occupée par les hommes de lettres, par les « penseurs », les écrivains, Lamartine en tête, qui prenaient la conduite du mouvement, et orientaient les masses vers leurs conceptions idéales? Aussi, rentré au bercail, n'a-t-il pas d'autre idée que d'installer à Phalsbourg l'appareil révolutionnaire, de concert avec Chatrian.

Dès la première heure, Chatrian s'était révélé ardent partisan de la Révolution de février. Le 3 mars, il écrit à ses frères [6] : « Tant de choses » grandes et sublimes ont été faites depuis votre dernière lettre, tant de belles » et larges institutions ont été proclamées, un si grand mouvement s'est opéré » dans la marche politique et morale de notre belle et glorieuse France, que » je n'hésite pas un seul instant à croire que vous me pardonnerez facilement » le retard que j'ai mis à vous répondre.

» Je ne puis, moi, pauvre intelligence perdue au milieu de ce grand mou- » vement d'idées, au milieu de ces sublimes décrets, étincelles échappées au » foyer du génie, je ne puis, dis-je, que battre des mains et je m'associe du » geste et de l'âme à la grande reconstruction morale de notre patrie et de » l'Europe... » [7].

On peut penser, d'après ce style, avec quel enthousiasme Chatrian accueillit Erckmann, encore tout chaud de la mêlée révolutionnaire, et l'idée qu'il rapportait de Paris de fonder un club à Phalsbourg : « Mon ami Erck- » mann est venu de Paris pour fonder un club et faire marcher les élections » républicaines. Nous avons fait une assemblée préparatoire et sommes allés » porter au maire le procès-verbal de notre soirée, en lui demandant un local » pour notre réunion publique journalière. Il a refusé » [8].

Mais ce premier échec n'est pas pour le décourager : « Nous allons tra- » vailler ces bourgeois aristocrates; toute la république est là. Nous nous » sommes déjà partagé la besogne : Erckmann, qui parle admirablement, » attaquera les candidats proposés; je l'appuierai de toutes mes forces et nous » sommes sûrs d'entraîner le peuple. Mon ami discutera toutes les questions » politiques; j'ai, pour ma part, à traiter de l'organisation du travail; c'est

(6) *Chatrian à ses frères, 3 mars 1848.
(7) *Chatrian à ses frères, 3 mars 1848.
(8) ibidem.

» une rude tâche que nous entreprenons, mais si Dieu est pour la justice, » nous triompherons... Je m'occupe des élections autant que me le permet » mon emploi et je suis à même de vous dire que le département de la » Meurthe n'est pas radicalement républicain; il y a trop d'hommes à position » acquise... Mais la guillotine pourrait opérer une heureuse révolution dans » les idées et la conduite de ces misérables » [9].

Chatrian n'eut pas besoin d'en venir à cette pénible extrémité. Malgré son éloquence [10] et celle d'Erckmann, leur position politique à Phalsbourg ne réussit pas à s'affermir. Il est probable que leurs concitoyens ne les prenaient guère au sérieux. « Nous avons donné deux séances et la foule était » déjà très considérable. Mais nous nous sommes vus forcés de discontinuer » notre œuvre de propagande révolutionnaire, parce que l'aristocratie phals- » bourgeoise jetait les hauts cris et tremblait dans ses salons badigeonnés, » et de l'autre (*sic*), il nous manquait la chose essentielle : un local... [11]. » Erckmann voyant que tous ses efforts se briseraient devant la force de » réclame (*sic*) des hauts bourgeois, a quitté Phalsbourg, abandonnant ses » pauvres et sots concitoyens à la force de leurs convictions contre révolu- » tionnaires et il s'est rendu à Strasbourg, où il vient de fonder un journal » intitulé le *Républicain alsacien*. Inutile de vous dire que les colonnes de » cette feuille me sont toujours ouvertes » [12].

C'était Jules Erckmann, son frère, qui avait fait venir Emile à Strasbourg. Il était alors associé avec son autre frère, Charles, pour la fabrication et la vente des pipes. Charles ne s'occupait guère que du commerce, mais Jules était lancé dans la politique et précédait Emile dans la littérature. Outre sa brochure sur le *Remplacement Militaire*, il avait fait paraître à Paris et à Strasbourg, en 1846, un livre, *Les Disciples d'Escobar*, dont le titre indique suffisamment la tendance. Il nourrissait l'intention de se présenter aux élections de l'Assemblée Constituante (23 avril 1848). Mais pour des raisons que nous ignorons, probablement parce que son nom n'était pas assez représentatif en Alsace, on refusait de l'admettre sur la liste républicaine, à la tête de laquelle était Lichtenberger. Il ne lui restait donc qu'à fonder, avec ses amis, un journal capable de soutenir sa candidature. Et c'est ainsi que le *Républicain alsacien* vit le jour le 19 mars 1848, et qu'Emile Erckmann fut appelé à en prendre la direction.

« Le *Républicain alsacien*, journal des intérêts politiques, matériels et » moraux du peuple », paraissait à Strasbourg six fois par semaine en français et en allemand. Le premier numéro en résumait les tendances dans un

---

(9) Chatrian à ses frères, 3 mars 1848.

(10) « A l'ouverture du club, j'ai parlé en public pour la première fois ». *Chatrian à ses frères, s. d.

(11) Il existe un dessin de Théophile Schuler, représentant E. Erckmann haranguant la foule sous les acacias de la Petite Place. (Propriété de M. Hoechstetter, de Nancy).

(12) *Chatrian à ses frères; sans date, mais après le 19 mars 1848.

article de tête intitulé « Au Peuple », rédigé par Emile Erckmann [13]. Les principes du journal sont : « Liberté, Egalité, Fraternité. La liberté, c'est le » droit de faire tout ce qui est conforme à la morale; l'égalité, c'est la liberté » donnée également à tous et la fraternité est le but social même. » Mais pour mettre en pratique ces principes « l'instruction du peuple est encore insuf- » fisante... Le *Républicain alsacien* est donc spécialement consacré à l'amé- » lioration du sort du peuple et à son éducation, sous le triple rapport » politique, matériel et moral » [14].

Emile Erckmann ne signa que les tout premiers numéros. Dès le 23 mars, sa signature disparaît pour faire place à celle de Fournier, puis à celle de Dannbach, l'éditeur, qui signera jusqu'à la fin du journal. Trois ordres de faits surtout occupent les colonnes de la gazette :

1°) la vie du gouvernement provisoire à Paris;

2°) les élections des officiers de la garde nationale de Strasbourg;

3°) la préparation des élections à l'Assemblée constituante du 23 avril 1848.

Le journal s'occupe volontiers aussi des mouvements populaires qui avaient éclaté un peu partout en Europe à la suite de la Révolution de février, notamment de ceux d'Allemagne. Erckmann eut alors l'occasion de faire connaissance avec les réfugiés allemands qui affluaient à Strasbourg devant la répression, mais tous, dit-il, étaient de la « ripopée » [15], sauf un, Hertzberg, avec lequel il maintiendra une longue amitié.

Dans les premiers jours d'avril paraît la liste des candidats du *Républicain alsacien*. Elle comprend à peu près les mêmes noms que la liste Lichtenberger, sauf ceux de Culmann, de Gloxin et de Dorlan. En revanche on y trouve celui de Jules Erckmann, « fabricant de pipes à Strasbourg, » représentant de la classe ouvrière ». Aux élections ,il recueillit à peine un millier de voix.

Après cet échec, le journal continua à végéter pendant quelques mois encore, d'une vie qu'étriquaient tous les jours les mesures réactionnaires prises par le gouvernement, après les journées de juin; le 31 août, il disparaît, sans tambours ni trompettes, sans adieu aux lecteurs, sans explications.

Lorsqu'on en parcourt la collection, l'on ne peut se défendre de l'impression que l'élection de Jules Erckmann était le but unique de sa création et de son activité. Après l'échec du 23 avril, il évolue sans restrictions vers le parti du Dr. Kuss. Un point cependant éveille notre intérêt, c'est son attitude lors des journées de juin : « La douleur causée par les désastres publics est » le sentiment qui, chez nous, domine tous les autres. Aussi ne saurions nous » établir dès maintenant un jugement certain sur les causes de cette guerre » furieuse qui vient d'éclater au sein de notre société. Disons seulement que

(13) *Revue de Paris*, loc. cit., p. 263.
(14) n° 1, 19 mars 1848.
(15) *Erckmann à Alfred : 18 novembre 1888.

» tout tend à penser que les déplorables événements qui viennent d'ensanglan-
» ter la capitale sont l'œuvre de machinations dont les traces sont déjà
» manifestes et dont il est permis d'espérer que l'ensemble n'échappera pas
» à la justice » [16]. Dans les numéros suivants, il proteste d'un ton désabusé contre les mesures réactionnaires prises par le gouvernement : « On ne fait
» pas d'ordre avec l'arbitraire; on ne fait vraiment de l'ordre qu'avec le
» droit » [17]; dans le numéro du 2 juillet il s'écrie : « Justice, justice pour
» tous, mais pas de vengeance, laissons la aux despotes ». Ces idées de justice et de pitié vont animer la première œuvre littéraire signée d'Erckmann et de Chatrian.

Lorsque les deux amis se rencontrèrent, tous deux avaient œuvre en portefeuille. Périodiquement, Chatrian envoyait à ses frères des poésies : *l'Hirondelle*, *Elégie sur la mort de sa mère*, *Chant de séparation*, *Chant d'orgie*, etc. Et périodiquement aussi, il leur écrivait de les détruire, annonçant de nouvelles œuvres, « qui n'auraient pas autant d'imperfections » [18]. Erckmann, de son côté, vend à la *Presse*, en décembre 1847, un roman intitulé *Schinderhannes* à raison de vingt centimes la ligne. « L'auteur a vingt cinq
» ans et c'est son coup d'essai » [19]. Chatrian, sur sa demande, a composé pour illustrer ce roman, un *Chant de bandits* et s'est mis sur ses traces à la besogne. « Ce brillant début a fait naître en moi une bien grande impatience
» de produire enfin quelque chose. Je travaille tous les dimanches à un petit
» roman ayant pour titre *Karl-Maria* » [20]. Il prie ses frères d'essayer de le faire passer dans un journal de Belgique : « Le sujet est belge... dites bien
» haut que l'auteur est belge » [21], premier témoignage de son esprit fertile en ruses.

Vers la même époque et sous le même pavillon belge, Chatrian cherche aussi à faire accepter par un théâtre de Bruxelles un drame intitulé : *Les Montagnards des Vosges* [22]. C'est une œuvre de jeunesse qui ne mériterait pas d'autre mention, si elle n'avait nourri l'inspiration d'Erckmann-Chatrian jusqu'au *Fou Yégof* inclusivement. La première pièce que nos amis ont extraite de cet énorme fouillis s'appela *Georges ou le Chasseur des Ruines* [23]. La couverture porte comme épigraphe, ces paroles de la proclamation du général Cavaignac après les journées de Juin : « A Paris je vois des vainqueurs
» et des vaincus; que mon nom soit maudit si je consentais à y voir des
» victimes ». La pièce est dédiée à Félix Pyat, l'auteur du *Chiffonnier de*

---

(16) numéro du 28 juin 1848.
(17) numéro du 15 juillet 1848.
(18) *Chatrian à ses frères, 24 mars 1847.
(19) *du même au même, 25 juin 1847.
(20) *du même au même, 1er juin 1848.
(21) *ibidem.
(22) **Les Montagnards des Vosges*, drame en quatre actes en prose, Phalsbourg, 8 mars 1848. (Le manuscrit appartient à M. Chatrian, de Nancy). Chatrian l'appelle parfois : *Les Partisans des Vosges*.
(23) *Georges*, drame en cinq actes et deux tableaux par Emile Erckmann et Pierre (*sic*) Chatrian. Saint Nicolas du Port. Imprimerie de P. Trenel, juillet 1848.

Paris, député de nuance avancée. C'est donc une pièce qui vise à l'actualité et le public est invité à y découvrir, sous la fiction dramatique, la leçon que tirent les auteurs des derniers événements qui avaient épouvanté la bourgeoisie parisienne.

Bâtard, né d'une bohémienne, « issu d'une race maudite, Georges a le » cœur trop grand, trop généreux, pour souffrir les marques d'un injuste » mépris ». Retiré dans les ruines du château du Nideck, au milieu des Vosges, il vit « comme les bêtes sauvages au milieu des rochers, libre, indé- » pendant et fier ». « Dans sa vie, il a versé plus de sang que de larmes et » comme on peut le voir aux rides de son front, il a vingt cinq ans par » l'âge, quarante par le malheur ». « Jamais il n'a baissé les yeux en face » de l'adversité, jamais il n'a courbé le front devant un maître. Son jugement » est sûr, son coup d'œil infaillible ». Son seul Dieu, c'est le Dieu de l'adversité, qui, « comme un éclair sinistre, a passé sur son front ». Il parcourt la montagne, au pourchas du gibier, redressant les torts qu'il rencontre en chemin. Et c'est ainsi qu'il se fait un ennemi implacable du comte de Limange [24], dont le château s'élève en face de la montagne du Nideck.

Ce comte est l'antithèse du Chasseur des ruines. Il a oublié ce qu'il devait à sa race, au nom de ses ancêtres; il est devenu vil, cruel et lâche. Fantasque, ivrogne, coureur de filles, il ne pense qu'à la satisfaction de ses instincts les plus bas et trouve toujours autour de lui des valets pour les satisfaire, car, « quand un cadavre se corrompt sur la cime d'une montagne, » le vent qui passe infecte toute la contrée ». « L'aigle s'est fait vautour ». Entre ce noble et ses sujets, c'est « la justice du loup et du chevreuil ».

Or le comte a fait enlever la fiancée du Chasseur des ruines. Celui-ci ameute ses amis, les braconniers de la région, et force le repaire du comte de Limange; il va délivrer sa bien-aimée; mais il arrive trop tard, celle-ci a préféré la mort au déshonneur et s'est jetée dans l'abîme.

Cette action se suffirait à elle-même et constituerait un exemple de plus du mélodrame romantique. Mais nos auteurs y ajoutent une leçon de morale contenue dans le cinquième acte : Georges tient le comte; il est assoiffé de vengeance. Mais un sentiment supérieur s'élève dans son âme, sans qu'on sache d'ailleurs pourquoi : il veut sacrifier son ennemi, « non à sa ven- » geance, mais à celle de tous les malheureux qu'il a flétris ». Il le fait juger par ses braconniers.

Les auteurs ont soin de nous prévenir de la nuance : « Capitaine, dit » à Georges l'un des braconniers, songez que vous pouvez vous venger, mais » que, si nous avons prononcé un jugement, nous saurons le défendre, même » contre vous ». La justice est, en effet, supérieure à la vengeance. « Elle est » grande et sublime » et si elle était ce qu'elle doit être, « chaque homme » serait à sa vraie place dans le monde ». « Un homme qui juge, c'est comme

---

([24]) Déformation de *Linange*, seigneurs du comté de Dabo.

» Dieu ». Le comte de Limange est donc invité à se défendre, mais sa couardise est telle qu'il ne peut que balbutier des paroles sans suite et, conséquence invraisemblable, cette lâcheté devant la mort émeut les rudes âmes des braconniers. « Il a assez souffert; grâce, grâce pour lui, capitaine ». Mais à ce moment, l'un d'eux, Hans, dont le comte a ravi la fille, révèle un nouveau forfait de l'accusé : il a voulu jadis lui faire assassiner son jeune frère que lui, Hans, a sauvé en le remettant à une bohémienne. Tout se révèle; grâce à un signe qu'il porte à son bras, Georges se reconnaît pour le frère du comte de Limange. Ses entrailles fraternelles s'émeuvent : « Je veux être généreux, » dit-il, je lui fais grâce ». Mais Hans veut venger sa fille et précipite le comte dans l'abîme. Georges alors retourne à ses montagnes : « La justice » est impitoyable; elle inspire des remords et le pardon vaut mieux que la » vengeance, ...car le pardon est la fleur des grandes âmes ». Ainsi la conclusion du drame illustre le motto de la couverture et rejoint la pensée du journaliste du *Républicain alsacien*.

Bâtis selon la formule mélodramatique de l'antithèse entre le noble corrompu et le *Freischütz* vertueux, ces cinq actes pourraient, sans inconvénients, être représentés en pantomime ou au cinéma. Les personnages sont conventionnels, sans évolution psychologique et la gradation finale, de la vengeance à la justice, de la justice au pardon, est amenée par des procédés enfantins, invraisemblables. L'œuvre trahit l'inexpérience des auteurs. On ne peut cependant lui refuser une qualité: le développement de l'action qui se déroule rapidement, nette, claire, soutenant constamment l'intérêt du lecteur.

Georges porte la signature d'Emile Erckmann et Pierre (*sic*) Chatrian. Il semble bien en effet que c'est vers cette époque que les deux amis décidèrent de réunir leurs noms. « Un rédacteur du *Républicain alsacien* [25], » écrit Chatrian, m'a offert de faire imprimer *Karl-Maria*, sans qu'il m'en » coûte un centime et voici de quelle manière. Il a un roman intitulé *Les* » *deux crânes*, écrit dans le genre classique. Or, comme il appréhende la » critique, il pense avec raison que mon ouvrage publié avec le sien et sous » le même nom servirait de bouclier à l'autre et réciproquement. Les ouvrages » porteraient donc nos deux noms » [26]. C'est ce qui eut lieu pour *Georges*. Dès l'année suivante (1849), en feuilleton dans le *Démocrate du Rhin*, puis en volume chez Dannbach, à Strasbourg [27], nous verrons paraître *Karl-Maria* sous le titre de *Malédiction*, et les *Deux crânes* sous celui de *Vin rouge et Vin blanc*, avec la même signature légèrement modifiée : Emile Erckmann-

(25) C'est évidemment Erckmann. Sa crainte de la critique, que Chatrian mentionne un peu plus loin, suffirait à l'identifier.

(26) *Chatrian à ses frères, 21 mai 1848.

(27) *Histoires et contes fantastiques* par Emile Erckmann-Chatrian, Strasbourg. Imprimerie de Ph. Alb. Dannbach, rue du Bouclier, 1, (1849). Outre ces deux contes, le recueil en contenait un troisième : *Rembrandt* et une pièce de vers : *Fantaisie*.

Chatrian. Le trait d'union a remplacé le « et », le nom de Chatrian est venu se fondre dans celui d'Erckmann.

La pièce écrite et imprimée, il fallait la faire jouer. Sans doute Erckmann n'y parvint pas à Strasbourg, car au cours de l'été 1848 nous le voyons présenter *Georges* au théâtre de la Gaîté à Paris. Mais la faillite de cette scène ruina ses espérances. Il offrit alors son drame à l'Ambigu-Comique, qui le reçut à condition de le concentrer. Quelles corrections y fit Erckmann, c'est ce que nous ne pouvons savoir, car finalement la pièce ne fut pas représentée. Les rôles étaient distribués, les répétitions commençaient, lorsque le prince Louis-Napoléon fut élu Président de la République (10 décembre 1848). Après les journées de Juin, la pièce pouvait sembler audacieuse, elle le parut alors encore davantage et le directeur du théâtre demanda prudemment quelques retouches. Avec l'entêtement des timides, Erckmann refusa net et reprit son manuscrit. « C'était en décembre, il tombait de la neige » à gros flocons et je me souviens que Werner, qui devait remplir le rôle de » Georges, me conduisit près d'une fenêtre en me disant : « Vous avez tort; » tenez, chacun de ces flocons, si la pièce était représentée serait une pièce » de cent sous qui tomberait dans votre poche et dans notre caisse » [28]. Si Erckmann avait montré moins d'intransigeance, le nom des deux amis aurait été connu à Paris dix ans plus tôt.

La réception de *Georges* à l'Ambigu-Comique avait transporté Chatrian d'enthousiasme, en lui faisant entrevoir la possibilité de quitter le Collège de Phalsbourg [29]. L'échec ne paraît pas l'avoir abattu : « Un homme médiocre » débute facilement par un ouvrage médiocre; on lui fait place au banquet » littéraire parce qu'on n'a rien à craindre de lui. C'est un disciple de plus » et voilà tout. Mais qu'un athlète se présente, la massue au poing et qu'il » dise à tous ces hommes repus, honteuses divinités de notre littérature, » qu'il leur dise comme le Christ aux marchands du temple : « Hors d'ici, » misérables, vous puez la fange, hors d'ici, brocanteurs de consciences, que » vous donnez au plus offrant, hors d'ici, car votre génération est morte et » voici que nous venons inonder vos écuries de l'eau pure du socialisme. Qu'il » se présente cet homme, et vous verrez tous ces pygmées lui courir sus » comme une meute enragée, sur l'écrivain de conscience et de talent qui » descend dans l'arène, le drapeau du socialisme au poing. Tous ces » obstacles, nous les rencontrons parce que *Georges* est une œuvre où le sang

---

([28]) *Erckmann à Alfred, 19 mai 1892. La comparaison a été reprise dans *la Montre du Doyen, Contes fantastiques*, in-18°, p. 206.

([29]) *Chatrian à ses frères, 22 août 1848 : « Permettez moi de vous faire part » de ma joie, de mon bonheur, de notre satisfaction à tous. Frères, l'avenir nous » sourit enfin ; l'étoile tutélaire se lève radieuse au milieu de notre nuit. Je suis » *auteur dramatique*. Le théâtre de l'Ambigu-Comique vient de recevoir avec » grande distinction un drame en cinq actes, intitulé *Georges*, et dû aux plumes » collaboratrices de M.M. Emile Erckmann et Pierre Chatrian... Je ne puis m'é- » tendre, mon cœur parle trop haut pour cela... ...Je quitterai le Collège immédia- » tement après la représentation de *Georges*. »

» du cœur se retrouve, où la pensée de l'âme se fait homme, où la justice » prend l'égoïsme au collet et lui crache à la figure » [30].

Après l'insuccès de *Georges*, Erckmann était revenu à Strasbourg. Depuis quatre mois, son journal avait disparu, mais le professeur Kuss lui avait donné un successeur dans le *Démocrate du Rhin*, qui commence à paraître le 30 décembre 1848, et continue l'abonnement aux lecteurs du *Républicain alsacien*. Ce journal, né de l'émotion provoquée dans la bourgeoisie républicaine par l'élection de Louis Bonaparte à la Présidence (10 décembre 1848), a un programme sensiblement plus « à gauche » que son prédécesseur. « La France doit assurer, dit l'article de tête du premier numéro, aux enfants » l'éducation, aux travailleurs du travail et une rétribution équitable, aux » vieillards abri et retraite ». Ainsi les questions sociales de travail et d'assistance prennent le pas sur la vieille devise républicaine du journal d'Emile Erckmann. Celui-ci n'eut d'ailleurs aucune part aux luttes politiques engagées dans les colonnes de la gazette et se contenta de fournir à celle-ci des feuilletons qui parurent au bas de la première page.

Il débute le 16 avril 1849 avec *Malédiction*, dont il est bien difficile de donner une analyse, tellement cette nouvelle est compliquée, comme à souhait, d'intrigues ténébreuses, de quiproquos, de duels, de scènes de meurtre, d'amour, de beuverie et de désespoir, d'escalades de balcons, de prosopopées et d'invectives, de reconnaissances, de fatalités, enfin de tous les ingrédients susceptibles d'assurer le succès, d'après les recettes romantiques, sans oublier un brin d'ironie dédaigneuse de la part de l'auteur pour son public. L'idée est la même que celle de *Georges* : la lutte d'un homme fort et isolé contre le Destin et la Société. Cette lutte se manifeste par une série de faits-divers, brodés de digressions et de dissertations romantiques sur les sujets les plus variés. Les transitions sont complètement absentes et l'ordre chronologique bouleversé à souhait. Le style est, comme celui du héros : « celui d'une œuvre » passée au creuset d'une âme de feu et qui semblait écrite avec un poignard » trempé de lave et de fiel ». Carl de Romelstein est un héros du même type que Georges : même origine mystérieuse, même maturité précoce, même désespérance. C'est l'image que Chatrian se fait de lui-même. A côté de lui, son ami Briqueville, figure épisodique et qui semble avoir été introduite après coup, représente assez bien Erckmann : « Lui aussi a beaucoup souffert, » et quoique jeune, il a touché du doigt bien des plaies sociales... Il a hérité » de son père une tête de feu, un cœur entièrement dévoué aux principes » républicains... Il n'a rien perdu de ses illusions; c'est toujours la même » confiance, le même dévouement aux idées généreuses ».

En face de ces deux héros, se dresse la silhouette du baron Jahn de

---

([30]) Chatrian à ses frères, fin 1848. Quelque temps après, il fait une nouvelle tentative pour placer *Georges* en Belgique, sous le titre : « *les Ruines du Nideck* », pièce belge, par « M.M. Van Erckman-Chatrian *(sic)*. Essai de littérature nationale. Les Belges, qui n'ont pas de littérature seraient enchantés de l'aubaine ». *Chatrian à ses frères, 14 février 1849.

Pirmesens, nouvelle incarnation du comte de Limange. C'est lui l'auteur de tous les crimes qui déterminent le destin fatal de Carl : c'est lui qui a assassiné son frère; c'est lui le ravisseur de Maria; c'est lui qui escalade le balcon; c'est lui la cause du meurtre par Carl de son ami de Briqueville. Aussi disparaît-il en vrai traître de mélodrame, « en restituant à l'enfer son âme » damnée ».

Malgré l'abondance de la description, malgré la recherche des termes, aucune figure de cette nouvelle ne se lève vivante devant nous. Tous ces personnages produisent l'effet de ces gravures de mode où l'on voit des gens costumés par le bon faiseur, essayer de vivre de façon naturelle dans un décor de convention. Ils portent leurs sentiments comme les figurines leurs costumes, pour les mettre en valeur. Un seul être nous apparaît vivant; c'est le bourreau, qui possède une « bonne figure toute rouge ». Ce petit détail où s'annonce le talent d'Erckmann, nous le suggère infiniment mieux qu'une longue description.

Le conte suivant, *Vin rouge et Vin blanc*, « dédié à M. le Président de la » République des Oenophiles » commence à paraître dans le numéro du *Démocrate* du 12 juin. Mais les événements politiques en rendent la publication fort irrégulière. C'est en effet le 13 juin 1849, que Ledru-Rollin tente de soulever le peuple de Paris pour protester contre l'expédition de Rome. Cet événement eut sa répercussion à Strasbourg. Le *Démocrate* ne parut pas le 13 juin; mais il imprima et fit afficher l'appel du Comité démocratique qui mettait hors la Constitution le Président et les ministres. Jules Erckmann s'empara du télégraphe. La garde nationale fut rassemblée et occupa un moment la Préfecture. Mais à Paris le mouvement échoua. Ledru-Rollin, réfugié au Conservatoire des Arts et Métiers, s'échappa à grand peine et gagna l'Angleterre;; la nouvelle de son échec mit fin à l'agitation strasbourgeoise. Quelques jours après, les gens du *Démocrate*, Emile Kuss, Dannbach l'imprimeur, Jules Erckmann, Toulgoët, Laboulaye étaient arrêtés. Traduits devant le jury de la Moselle, ils furent acquittés après une plaidoirie de Jules Favre, le 17 octobre 1849.

Emile Erckmann eût sans doute participé à ce mouvement s'il s'était trouvé à Strasbourg. Mais il s'était rendu à Paris, « pour prendre part aux » événements. Il n'y vit du reste que les mesures prises par le gouvernement, « deux batteries du 12e (ou de 12?), mèche allumée » devant le Palais Bourbon et les corbillards innombrables des victimes du choléra. La réaction du reste, sévissait avec intensité. « Les visites domiciliaires se multiplient, dit » le *Démocrate*, sur tous les points du pays. Jamais, sous aucun gouverne- » ment, les recherches inquisitoriales de la police n'ont été poussées à ce » point ». Et le journal met en garde ses amis contre les agents provocateurs « dont Strasbourg est inondé : ce sont toujours ceux-là qui se montrent les » plus ardents et qui poussent aux divisions et aux excès ».

Après cet échec des aspirations libérales, échec qui avait mis en danger

son propre frère et jeté la suspicion sur le nom qu'il portait, Erckmann est désenchanté de la politique. « Il voit tout ce qu'il y a de ridicule et de vide » dans cet état permanent de conspiration, dans ces inoffensifs plaidoyers en » faveur des souffrants et des affamés, dans ces interminables discussions » politiques soulevées entre une pipe de tabac et un pot de bière, dans cette » surabondance de paroles et dans cette stérilité d'actes ». Il comprend « avec » douleur que parmi tous ces jeunes enthousiastes, bien peu avaient la cons- » cience des idées dont ils se faisaient les porte-voix; je devinai enfin ce jeu » de marionnettes, dont les principaux fils aboutissaient entre les mains de la » police... J'avais cru entrer dans une vaste conspiration et je m'éveillais » au milieu des vapeurs d'une tabagie » [31]. C'était un adieu définitif à l'activité politique.

Erckmann cesse le 15 juillet sa collaboration, purement littéraire, au *Démocrate du Rhin*. Il attribue cette retraite à une discussion qu'il eut avec le rédacteur Toulgoët, avec lequel il avait entretenu l'année précédente quelques polémiques dans les colonnes du *Républicain alsacien*. Il ne le trouvait ni franc, ni sympathique et c'est son portrait qu'il reproduira plus tard sous les traits du citoyen Baragouin, dans *Maître Gaspard Fix*. Cependant depuis le 29 juin, Toulgoët était sous les verrous [32]. Il n'est pas exact non plus que ses contes aient été, comme il le prétend [33], débités par tranches de vingt ou trente lignes. Ils occupent la place normale d'un feuilleton. Tout au plus peut-on regretter que « l'abondance des matières » politiques ait fait remettre parfois à plusieurs jours la suite du roman, mais le *Démocrate* était un journal politique avant d'être un journal littéraire. On peut croire plutôt que le dégoût de l'activité politique, la dispersion de l'état-major du *Démocrate*, le plaisir de se retrouver en vacances avec Chatrian et l'absence d'œuvres susceptibles de paraître en feuilleton ramenèrent Erckmann à Phalsbourg [34].

Pendant tout ce temps, Chatrian était demeuré à son collège. Erckmann vint l'y rejoindre pour les grandes vacances de 1849, qu'ils passèrent ensemble à Phalsbourg, en promenades, parties de baignade et de gymnastique, discussions politiques et littéraires. Julie Weissé, la sœur d'Emile Erckmann, était avec sa fille Amélie, alors âgée de douze ans, à Borcette, près d'Aix-la-Chapelle, pour y prendre les eaux sulfureuses dont elle avait déjà éprouvé la vertu. Son mari, le joyeux Hippolyte, le père d'Emile, Chatrian et Erckmann lui-même, vivaient fraternellement ensemble; ils avaient comme camarades Gustave Doré et ses frères : Emile et Ernest, venus passer leurs vacances à Phalsbourg chez leur tante, Mademoiselle Eugénie Doré. Le soir venu, les

---

([31]) *Malédiction*, *Histoires* et *Contes fantastiques*, par E. Erckmann-Chatrian, (Strasbourg 1849), p. 47.

([32]) Cf. Paul Muller, *La Révolution de 1848 en Alsace*. (Fischbacher 1912).

([33]) *Revue de Paris*, loc. cit., p. 263.

([34]) Un troisième conte *Rembrandt*, parut en feuilleton dans le *Démocrate*, du 24 juin au 15 juillet 1849. Le lecteur le retrouvera dans le volume des Contes fantastiques sous le titre : *Le Sacrifice d'Abraham*.

jeunes gens se réunissaient dans la chambre de la rue des Capucins : Gustave Doré jetait sur le papier quelques croquis, son frère Ernest, élève du Conservatoire de Paris, se mettait au piano, demandant pour sa musique des paroles à Erckmann et à Chatrian, qui donnaient lecture de leurs œuvres poétiques [35].

Mais un triste événement vint assombrir ces joyeuses vacances. Courant septembre, la nouvelle parvint à Phalsbourg que Julie venait de succomber à Borcette aux atteintes du choléra. Il s'agissait pour Hippolyte Weissé, son mari, d'aller rechercher là-bas sa fille Amélie, demeurée seule en pays étranger. On tint un conseil de famille; le voyage n'était pas sans danger : « Les gens mouraient comme des mouches sur les deux rives du Rhin » [36]. Hippolyte Weissé était père de deux autres enfants; Emile Erckmann, en sa qualité de célibataire, se proposa pour le voyage et son ami Chatrian s'offrit spontanément à l'y accompagner, disant qu'ainsi au moins l'un des deux avait des chances de revenir.

Les deux amis partirent le soir même pour Strasbourg où ils prirent le bateau qui descendait le Rhin. Il semble bien que c'est au cours de ce voyage que fut définitivement scellée leur amitié. « Mon intimité avec Chatrian » grandit pendant ce voyage; nous admirions ensemble, malgré le chagrin » qui me serrait le cœur, la ligne splendide des châteaux-forts et des ruines » qui couronnent la crête du Hundsruck et du Mont Tonnerre » [37]. Sur le fleuve des Burgraves, en passant devant les débris de leurs repaires, sous la menace constante de la mort qui ravageait les deux rives (on ne sonnait plus les morts, qu'on enterrait par tombereaux), dans cette situation d'une horreur vraiment romantique, Erckmann et Chatrian s'unirent pour toujours.

Ils revinrent sains et saufs à Phalsbourg avec la petite Amélie, et tandis qu'à la rentrée Chatrian reprenait au Collège ses modestes fonctions, Erckmann se préoccupait de faire représenter au théâtre de Strasbourg, un nouveau drame : *l'Alsace en 1814*, qu'il avait écrit de verve, nous dit-il, en huit jours.

La pièce était reçue, les rôles distribués, les répétitions touchaient à leur fin, lorsque M. Halanzier, directeur du théâtre, vint annoncer à Erckmann la fâcheuse indisposition de l'acteur chargé du rôle du traître. « C'est un » mauvais tour dont les cabotins sont coutumiers, mais celui-ci manqua son » coup. « Avez-vous un jeune homme doué d'une bonne mémoire, deman- » dai-je à Halanzier. — Oui, mais le rôle est bien long. — Qu'à cela ne » tienne », et me mettant à son bureau, je raccourcis le rôle des trois quarts » au moins, puis, le jeune homme étant venu, je lui demandai s'il pouvait » étudier cela jusqu'au lendemain soir. — Très bien. — Bon, c'est donc une » affaire entendue, vous jouerez le rôle de Lanz. » Le brave garçon était aux » anges et le lendemain, la salle retentissait de bravos interminables. Le

---

([35]) *Erckmann à Alfred, 29 janvier 1894.
([36]) *Erckmann à Alfred, 19 mai 1892.
([37]) *Revue de Paris*, loc. cit., p. 265.

» surlendemain, la pièce était supprimée comme trop avancée : Nos braves » gens du *Démocrate* avaient crié : Vivent les Rouges » [38].

La pièce parut ensuite à l'imprimerie de Silbermann [39]. C'est encore une adaptation des *Montagnards des Vosges*, dont elle utilise l'épisode central : la défense des Vosges en 1814; elle se lit avec facilité et conviendrait très bien à une représentation populaire de Quatorze Juillet. Le plan, les situations, les personnages sont encore les mêmes que dans *Georges*. D'un côté Weisse, le vieux soldat de la République, de l'autre Turkestein, le noble corrompu et corrupteur, un traître comme le bailli et une innocente amoureuse, comme la fiancée du Chasseur des Ruines. Mais le langage de ces personnages est tout différent et lorsqu'ils déploient encore quelque grandiloquence, c'est plutôt dans le style des hommes de la Révolution que dans celui des héros romantiques. Même procédé de dénouement : la « Croix de ma mère ». Mais l'action rapide et entraînante, le style sobre, net, précis, presque sec, annonce déjà l'Erckmann-Chatrian des romans nationaux et populaires. Enfin nous pouvons admirer avec quelle sûreté, dans cette pièce, Erckmann a su pratiquer ses retouches, distinguant du premier coup d'œil l'accessoire de l'idée centrale indispensable. Nous apercevons déjà les deux principaux éléments de son talent, la concentration de l'action dramatique et la netteté du style.

En cette année 1850, parut également sous la signature d'Emile Erckmann-Chatrian, une œuvre d'un tout autre genre, intitulée : *Science et Génie* [40]. C'est, comme *Malédiction*, un drame non dialogué, en dix tableaux, sans aucune action dramatique. Ici encore, deux personnages s'affrontent, sans qu'on sache bien comment ils se sont rencontrés : l'artiste, Micaël, qui brise ses statues aussitôt que terminées, et l'homme de science, Don Spiridion Doloso, qui poursuit par des moyens scientifiques le même but que Micaël, faire rendre à la matière inerte l'image de la vie. Tandis que l'un cherche à le faire par la flamme de son génie, l'autre atteint le but que poursuit en vain son antagoniste, en tuant la vie. Il est parvenu, en effet, à pétrifier les créatures vivantes tout en leur conservant l'aspect de leur existence terrestre. Désespéré de son impuissance, jaloux de voir triompher le procédé mécanique [41], Micaël tue Don Spiridion, lui enlève une fiole de son liquide merveilleux que, dans sa folie, il répand sur lui-même et sur sa fiancée Erwinia. « Les » deux statues entrelacées ne formèrent plus qu'un seul groupe... mariage » de granit que l'éternité même ne peut dissoudre ».

Plus intéressante que l'action, vague, inconsistante, diffuse, que la pein-

---

(38) *Erckmann à Alfred, 19 mai 1892.

(39) *L'Alsace en 1814*, par Emile Erckmann-Chatrian, représenté pour la première fois sur le théâtre de Strasbourg, le 20 janvier 1850. Prix : 30 centimes. Strasbourg, Imprimerie de G. Silbermann, place Saint-Thomas, 3, (1850).

(40) *Science et Génie ou le Mariage de granit*, conte fantastique par Emile Erckmann-Chatrian. Imprimerie de G. Silbermann, place Saint Thomas, 3; 1850; 56 p. in-octavo.

(41) Erckmann a certainement été inspiré par la découverte relativement récente (1839) de la photographie, pour laquelle il avait une vive admiration.

ture des personnages sans réalité, sans caractère, est la théorie qui forme le fond de l'ouvrage et qui résume les conceptions esthétiques de nos auteurs à cette époque de leur vie.

Micaël, le représentant du génie, a cru maintes fois arrivée « une de ces » heures sublimes où la créature saisit corps à corps l'esprit du Créateur, le » terrasse comme Israël et, vainqueur, lui jette au visage un masque de » bronze ou de marbre ». Cette heure, des génies comme Erwin de Steinbach, l'architecte de la Cathédrale de Strasbourg, l'ont rencontrée, quand « son » esprit envahit la matière inerte, son sang coula dans la pierre », quand il « donna l'existence au granit ». Mais lorsque Micaël, après tout son labeur, compare son ébauche avec l'idéal qu'il a conçu : « Ah, ah, ah, ah, tu t'es » trompé, maître; tu n'as rien produit, rien; pas même l'ombre de la magnifi- » que conception ». En face de cet homme dont les facultés d'exécution ne répondent pas à ses conceptions, se dresse le représentant de la science, homme au cœur sec, incapable d'émotion en dehors de ses recherches : « Que » m'importe à moi, dit-il, l'humanité ». Dans une maladie, il ne voit pas la souffrance, mais seulement les observations qu'il en peut tirer et qui fournissent « quelques notes du plus haut intérêt à sa curiosité impitoyable ». Ce n'est pas l'idéal qu'il met au-dessus de tout, c'est la sincérité : « Pour » moi, le beau n'est point arbitraire. Il n'y a de beau que le vrai ». A quoi Micaël répond par la théorie de l'inspiration pure : « Le beau, c'est la pensée » de Dieu, reproduite sur la toile, taillée dans le marbre, coulée dans le » bronze.. Ce n'est pas un froid calcul, une étude savante, une patience » mesquine, qui peuvent nous inspirer le sentiment du beau... Dans l'œuvre » de l'artiste, je veux voir une partie de son âme, je veux trouver un souffle » de sa vie. Alors il peut se dire créateur, il n'a point engendré un cadavre. » C'est la vie qui fait l'œuvre; si la nature est belle, c'est qu'elle est vivante ». « Dans l'œuvre de l'homme, il doit y avoir plus que l'exécution, plus que » l'habileté de la main, plus que l'œil de l'observateur, il doit y avoir aussi » l'inspiration; l'art dissèque, le génie produit, seule son œuvre est vivante. » C'est la vie qui fait le beau ».

Dans cette opposition entre Micaël et Spiridion, entre le génie et la science, nous percevons l'écho des discussions esthétiques dont ont pu retentir vers cette époque les murs de la petite chambre de la rue des Capucins, Chatrian représentant le romantisme, Erckmann se faisant le protagoniste de la nouvelle doctrine, du réalisme. Réagissant contre la licence du génie individuel, contre la tendance vers un héroïsme surhumain du romantisme, les réalistes prétendaient ramener l'art à l'observation minutieuse, impartiale, scientifique de la réalité, de la vie. Lorsque Don Spiridion déclare : « Il n'y a de beau que le vrai », il profère un axiome réaliste. Leur ennemi, c'est l'idéalisation; leur type préféré, c'est le médecin; leur domaine, la « physiologie »; leur méthode, l'observation impassible; leurs œuvres : des rapports. Dans les *Contes* de Champfleury, le chef littéraire de l'école,

la *Revue des Deux Mondes* reconnaissait : « un désir curieux d'étudier les » maux et les vices plutôt que l'ardent désir de les guérir, quelque chose » comme une froide passion d'anatomiste armé de la loupe et du scalpel » [42]. Dans *Science et Génie*, Don Spiridion représente la nouvelle école, tandis que Micaël, aux idées vastes, mais nébuleuses, chez qui l'inspiration doit remplacer l'étude et la technique, symbolise le romantisme. Mais chose curieuse, le personnage sympathique, Micaël, se trouve vaincu par Spiridion, le Génie succombe devant la Science. Nous retrouverons une situation analogue dans *Maître Daniel Rock* : le représentant des vieux temps, supérieur en valeur morale aux « pionniers de la civilisation », succombe cependant devant eux. C'est là une des idées familières à Erckmann, celle de « la loi » du progrès », de l'évolution implacable, de la mort nécessaire d'une idée parvenue à l'épanouissement de sa grandeur et sa beauté, mais vieillie, devant une autre qui lui semble inférieure, dont on ne perçoit d'abord que les hideurs et les bassesses, mais qui est jeune et vigoureuse. *Science et Génie* nous indique donc les tendances esthétiques et littéraires d'Erckmann et de Chatrian à cette époque : le romantisme pour eux est en train de mourir, l'avenir appartient au réalisme.

Science et Génie était dédié à « Friedrich, de Strasbourg, l'auteur des » admirables statues d'Erwin de Steinbach et de Jean Hülz, au bon citoyen, à l'artiste modeste et consciencieux ». A ce moment l'activité et les ambitions littéraires des deux amis sont orientées vers la capitale de l'Alsace et ils seraient sans doute arrivés à s'y faire un nom, si un changement radical n'était survenu dans la situation matérielle de Chatrian.

La part qu'avait prise Chatrian aux événements de la Révolution de Février avait complètement changé les dispositions de M. Perrot à son égard. Au lieu de l'encourager à passer des examens pour prendre place dans les rangs de l'Université, au lieu d'accueillir ses « imparfaites ébauches avec » un sourire de satisfaction » [43], Perrot montre à l'égard de ses tentatives littéraires un enthousiasme excessif et suspect : « Mon cher Chatrian, m'a-t-il » dit, vous avez un grand, un prodigieux talent, qu'il faut utiliser avec » une persévérance infatigable : vous êtes sûr de réussir. Travaillez donc, » mais travaillez exclusivement la littérature. Mais, ai-je répondu, les con- » naissances me manquent. Il me faudrait une ou deux années de bonnes » et sérieuses études, dirigées vers un but utile et spécial, et il m'est » impossible de me déplacer pour faire ces études. Je n'ai rien, absolument » rien. Je n'ai pas de position fixe. Comment voulez-vous que j'étudie la » littérature à fond?

» Mon cher ami, m'a-t-il répondu, il est inutile que vous étudiez la » littérature française; vous avez deviné ce que vous n'avez pas lu. Il vous

---

([42]) *Revue des Deux Mondes*, 1851, tome 2, p. 391. Le rapprochement entre le littérateur et le médecin est constant sous la plume des réalistes.

([43]) *Chatrian à ses frères, 29 mai 1847.

» faut, dites-vous, des connaissances sérieuses et une position; rien de plus » facile. Allez en Allemagne, partez le plus tôt possible. Placez-vous comme » professeur de français dans un collège allemand. Ce sera pour vous une » chose facile. Je vous donnerai des certificats constatant que vous avez » professé la littérature française dans un collège de France. Vous serez » parfaitement reçu. Vous vous lierez avec des hommes instruits, versés » dans la connaissance de leur langue que vous étudierez à fond, ainsi que » leur littérature.

» Il vous faut deux ans au plus pour réaliser ce projet, et vous reviendrez » d'Allemagne ayant à votre disposition la riche littérature de ce pays; ce » sera une mine d'or à exploiter. Vous prendriez au genre allemand ce qui » conviendrait à l'esprit français et par là, vous arriveriez à ce qui constitue » le vrai mérite de l'écrivain : l'originalité de la conception et du style. Vous » dites qu'il vous faut une position, mais en arrivant d'Allemagne, vous » allez droit à Paris vous présenter à l'agrégation pour les langues vivantes. » Je réponds que vous serez reçu avec distinction..., vous serez membre de » l'Université et cette carrière vous sera ouverte aussi large que celle de la » littérature » [44].

Ces louanges excessives, ces espoirs démesurés révèlent le désir de Perrot, de voir son maître d'études partir « le plus tôt possible ». Chatrian, en effet, avait effarouché les paisibles habitants de Phalsbourg en proclamant son adhésion aux opinions les plus extrêmes. La fondation du club avec Erckmann, son amitié pour ce jeune homme qui écrivait dans des journaux subversifs, dont le frère avait été compromis dans l'affaire de Strasbourg, sa collaboration à des pièces que l'autorité était obligée d'interdire, tout cela avait compromis Chatrian aux yeux des familles phalsbourgeoises. On rendait ses tendances plus ou moins responsables des incidents qui s'étaient produits au collège en avril 1848 [45]. Bonapartiste, M. Perrot était loin de partager les opinions « avancées » de son maître d'études. Lorsque, en juillet 1849, l'autorité académique prescrivit une enquête sur la situation morale du Collège et l'attitude des fonctionnaires lors des troubles récents, M. Perrot fit répondre par le Bureau d'administration que « jamais la tranquillité de la ville n'a » été moins compromise que lors des derniers événements » [46]. Mais en même temps, il cherchait à se défaire de Chatrian. Il aurait voulu s'épargner à son égard une mesure trop brutale, mais, comme au bout d'un an de suggestions et de conseils, Chatrian demeurait au collège de Phalsbourg, M. Perrot dut lui faire comprendre d'une façon plus énergique qu'il était devenu indésirable

(44) *Chatrian à ses frères, 3 mars 1848.

(45) Ce n'était cependant pas pour des raisons politiques qu'une partie des internes s'était barricadée dans une salle d'études, y retenant le répétiteur, nommé Roussel, mais parce que les Collèges voisins de Saverne et de Sarrebourg avaient licencié leurs pensionnaires et que ceux de Phalsbourg se jugeaient injustement retenus.

(46) **Registre des délibérations du bureau d'administration du Collège de Phalsbourg*, Séance du 22 juillet 1849.

et réduisit ses appointements de moitié, à partir du premier octobre 1850. Cette mesure enflamma d'indignation Erckmann, qui vint dire à son ancien professeur « des choses fort désagréables » [47] et pensant avoir quelque responsabilité dans la mesure qui frappait son ami, « pour venger celui-ci des » injustices du sort », il le conduisit à Paris et l'installa au numéro 11 de la rue Neuve Saint Eustache [48].

L'union des deux hommes paraît désormais définitivement fondée. Ce Paris qu'Erckmann craignait tant, ce Paris « grandiose et terrible », si redoutable aux hommes de lettres à leurs débuts, où la « concurrence qui y » règne dans toutes les branches de la littérature », le faisait « loucher » dans sa cellule de la rue des Capucins [49], ce Paris dont son caractère, à la fois inflexible et timoré, entêté et timide, n'osait affronter les libraires et les directeurs de revues, le petit surveillant du Collège de Phalsbourg, le fils aigri du verrier ruiné, l'enfant des bois de Soldatenthal, sans appui, sans éducation, presque sans instruction, partait pour en faire la conquête pour tous les deux. Tandis qu'il combattrait sur le front littéraire parisien, Erckmann, demeuré à l'arrière, lui enverrait de Phalsbourg les munitions nécessaires : des œuvres et, tant que le succès se ferait attendre, de l'argent.

Cette combinaison ne fut pas vue d'un mauvais œil par la famille d'Emile Erckmann : celui-ci nous dira même plus tard qu'elle l'a « *forcé* » à prendre un collaborateur [50]. En réalité, ses frères et son beau-frère Hippolyte n'étaient pas sans inquiétudes sur l'avenir de ce grand garçon qui, approchant de la trentaine, n'avait pas encore réussi à se faire une position. A cause de son amour de la grasse matinée, de son plaisir à s'attarder le soir en discussions à la brasserie, ils craignaient de le voir devenir un paresseux, un inutile de petite ville, un orateur de café. Puisque le Droit ne lui plaisait pas, ils le poussaient à devenir « épicier comme Hippolyte ou boucher comme le grand-» père Weiss ». Emile résistait en raison du sentiment qu'il avait de sa valeur littéraire, de sa situation indépendante et aussi de la rancune qu'il gardait à ses frères de son internat au Collège de Phalsbourg. Son père, qui avait toujours eu un faible pour son Benjamin, le jugeait plus favorablement. Mais tous étaient d'accord pour constater la difficulté de son caractère, sa complète inadaptation aux réalités, son peu de soucis des intérêts matériels, son mépris des convenances et de la tenue, toutes choses qui ne pouvaient que l'empêcher d'arriver.

Chatrian, au contraire, était jugé par eux comme un garçon sérieux, travailleur acharné, doué d'une volonté de fer, d'une énergie à toute épreuve, qui était parvenu, malgré les obstacles et les vicissitudes, à se faire une

---

(47) **Erckmann-Chatrian par Erckmann seul*, p. 6 du manuscrit.
(48) ibidem. Erckmann dit n° 18; mais Chatrian dans ses lettres de l'époque indique n° 11.
(49) Cf., plus haut, p. 37.
(50) Erckmann à Alfred, 9 juin 1897. Son père faisait quelques réserves à cet arrangement.

position, modeste sans doute, mais réelle. On avait apprécié son dévouement lors du voyage à Borcette et on lui en gardait de la reconnaissance. Dans l'association Erckmann-Chatrian, les rôles désormais vont être renversés : c'est Erckmann qui avait jusqu'alors conduit la barque, Chatrian demeurant à Phalsbourg; maintenant c'est Chatrian le Fort qui prend le gouvernail de l'esquif commun et puisqu'Emile « ne veut rien faire », que sa vie matérielle est cependant assurée, on l'abandonnera à son goût des plaisirs de petite ville, à ses travaux littéraires dont on sourit : « Hélas, dit le maître de chapelle du » grand-duc Yéri-Peter, neveu du bourgmestre Van den Hossen, quand je » nichais sous les toits et que je vivais à raison de douze kreutzers par jour, » m'obstinant à faire de la musique, malgré les conseils de ma chère famille, » j'étais aussi un braque... et on ne se gênait pas pour me le dire » [51].

Ainsi, ces années qu'Emile Erckmann passe entre Paris, Phalsbourg et Strasbourg ont eu sur la destinée de nos auteurs une influence décisive. Délivrés, l'un de ses études de droit, l'autre de ses fonctions au Collège de Phalsbourg, ayant renoncé tous deux à jouer un rôle politique direct dans la vie du pays, Erckmann et Chatrian ne pensent plus qu'à propager leurs idées par la littérature et le théâtre, en se faisant un nom dans la République des Lettres : c'est dans cet esprit qu'ils partent tous deux pour Paris, vers la fin d'août 1850.

* * *

Au moment où les deux amis débarquent à Paris, la littérature française n'a plus de direction : les chefs de l'école romantique : Hugo, Lamartine, Vigny, Quinet, se sont jetés dans la mêlée politique, ils s'y sont « décriés, » compromis » [52]. La restauration classique tentée par Ponsard avec sa *Lucrèce* n'a pas eu de lendemain; les romanciers démocratiques, les « ouvriers » poètes » suscités par la Révolution, voient leurs œuvres interdites à chaque instant par le gouvernement; les représentants de la Bohême, à la suite de Mürger, n'ont pas su prendre dans la littérature la place laissée libre. Le grand homme du moment c'est Scribe, qui fournit au public la revanche de vingt ans de romantisme échevelé. Pour la commodité, les critiques de l'époque divisent ces courants littéraires en deux écoles : l'école de la Fantaisie et l'école du Bon Sens.

Etranges écoles, où l'on ne trouve que des disciples et point de maîtres, encore moins de principes et de théories; en somme une période d'épigones, un interrègne littéraire : « pas de théories arrêtées, quelques admirations, » pas mal d'antipathies également réparties entre les médiocres continuateurs » du romantisme et ses plus médiocres adversaires » [53]. En ces années trou-

(51) *Hans Storckus, Contes fantastiques*, p. 335, in-18°.
(52) **Erckmann-Chatrian* par Erckmann seul, p. 5 du manuscrit.
(53) Bouvier, *La bataille réaliste*, p. 44. (Fontemoing-Paris, 1913).

blées, le fleuve littéraire stagne et tournoie sur place; tandis qu'à la surface flotte l'écume des parcours antérieurs, dans les profondeurs s'élabore le remous qui lui redonnera l'élan; mais ce ne sera qu'une dizaine d'années plus tard qu'il se sera frayé une voie, qu'il aura creusé le lit qui emportera ses eaux vers des horizons nouveaux.

Lorsqu'Erckmann reprit, le 1er septembre 1850, la diligence qui le ramenait au pays, il ne laissait pas son ami seul au milieu du grand Paris. Il avait eu le temps de le présenter à un de ses anciens condisciples de l'Ecole de Droit, Achille Toupié, qui, comme lui, avait quitté les codes pour la littérature, mais y avait mieux réussi. Au moment même où il fait par Erckmann la connaissance de Chatrian, le Gymnase vient de recevoir de lui « une petite pièce en un petit acte » [54], *Plaisir et Charité*, qui jouée dès la fin de septembre ,obtiendra un certain succès et connaîtra même les honneurs de la représentation à bénéfices [55]. Pour nos deux provinciaux, c'est déjà la gloire et Toupié fait à leurs yeux figure d'homme arrivé. Il se met d'ailleurs immédiatement à la disposition de Chatrian : « C'est, nous dit celui-ci, un » homme habile, qui se présente à merveille et grise habilement son audi- » teur... Il possède au plus haut point l'art de faire l'apologie d'une œuvre, » tout en ayant l'air de la plumer » [56]. « Il a entortillé l'acteur Levassor dans » sa prose, comme une mouche dans une toile d'araignée » [57]. Mais il a un terrible défaut, l'amour de la rêverie, la paresse, dit nettement Chatrian. Cependant nos auteurs ne peuvent se plaindre de leur ami : « Ce diable de » Toupié, écrit Chatrian à Erckmann, dès le 31 octobre 1850, t'a fait une » réputation colossale. ...Tu passes à Paris pour une des plus grandes origina- » lités littéraires de notre époque ». Par l'amitié de Toupié, disciple de l'Imagination, par ce que nous savons de ses antécédents romantiques, il semble que ce soit l'école de la Fantaisie qui doive offrir à Chatrian le plus d'affinités littéraires. Mais si V. Hugo est toujours son grand homme, s'il aime à citer de lui le monologue de *Ruy Blas*, il passe sous silence Lamartine, et Musset n'est plus à ses yeux qu'un vulgaire débauché, qui ne sait chanter que « les mollets de ses héroïnes », « un ciseleur de bluettes, qui patine » admirablement sur une idée sans jamais l'approfondir » et n'a pour toute philosophie « que quelques préceptes réchauffés de Lord Byron » [58].

Quant à l'école du Bon Sens, il n'a envers elle que sarcasmes et mépris : « Figure toi, mon cher, qu'il existe une école dite du Bon Sens, ou plutôt du » non-sens. Cette école renferme tout ce qu'il y a d'écloppés (*sic*), d'éthi- » ques (*sic*), de poussifs, de rachitiques dans la littérature contemporaine. » Elle reconnaît Scribe pour Dieu le Père, Bayard pour Dieu le fils et le

(54) *Chatrian à Erckmann, vers le 30 sept. 1850. La pièce a été représentée sous les noms de Collot et Denorger, dont Ach. Toupié, paraît avoir été le « nègre ».
(55) *du même au même, octobre 1850.
(56) *du même au même, 2 décembre 1851.
(57) *du même au même, s. l. n. d., début 1851.
(58) *Chatrian à Erckmann, novembre 1851.

» Bon Sens pour Saint-Esprit. A force de ramper, de se traîner sur le ventre » ou sur les pattes, les fidèles de cette école éclectico-littéraire sont parvenus » à se loger partout où il y avait place pour une intelligence, à grimper sur » le piédestal de toute gloire, à se blottir, comme des crapauds, dans le » cabinet de rédaction de chaque journal. Bref, ils sont les maîtres. Debout » sur leurs petites échasses, ils prônent de leur petite voix d'orfraie, les petits » mérites de leur toute petite œuvre. Ils ont fait un marché du théâtre, un » métier de l'art, un non-sens du génie. Chauves-souris, chats-huants, grands- » ducs de toutes sortes, ils règnent au milieu des ténèbres et voudraient » fermer la porte de leur bouge au soleil. Eunuques littéraires, ils nient » l'inspiration et prétendent châtrer tout ce qu'il y a de verve, de force » généreuse et de sève fécondante dans la nouvelle génération » [59].

Malgré ces déclamations, le grand homme de Chatrian, sous l'égide duquel les deux amis pensent parvenir à la gloire, c'est Michel Carré, le librettiste, un des représentants les plus authentiques de l'école du Bon Sens. La première personne qu'était allée voir Chatrian en arrivant à Paris, avait été Alexandre Dumas, dont il avait adopté le prénom, la coiffure et le style : « Je me suis présenté chez Alexandre Dumas qui n'a pas daigné me recevoir. » Tant pis pour sa bourse et sa réputation » [60]. Il se rabat alors sur Michel Carré.

Dès sa première lettre à Erckmann, du 3 septembre 1850, il déclare : « Je sors d'une entrevue de deux heures avec Michel Carré. Il m'a fait » l'accueil le plus cordial et le plus fraternel ». « C'est un honnête homme, » dit-il un peu plus tard [61], un peu lent, un peu paresseux même, il ne va » pas vite, mais il avance tout de même ». Carré, du reste, si l'on en croit Chatrian, priserait au plus haut point le talent des deux jeunes gens. « Vous » n'avez qu'un seul défaut, lui déclare-t-il, c'est d'être trop riches et trop » grands, mais lorsque, par la fréquentation du théâtre, vous aurez appris le » métier, ces défauts se transformeront en qualités et vous ferez alors des » ouvrages de premier ordre » [62], ou encore : « Marchons de front et épaule » contre épaule et dans un an, nous serons les maîtres du théâtre » [63]. Il abonde en promesses et en « paroles d'honneur » : « Comme je me plaignais » du retard, des lenteurs à subir pour l'admission d'une pièce : Soyez sans » crainte, me répondit-il, je m'engage sur l'honneur à vous faire passer. » C'est une question résolue. Comptez sur ma parole. Vous aurez une pre- » mière représentation avant la fonte des neiges » [64]. Aussi Chatrian « bénit-il » tous les jours la Providence de l'avoir conduit vers cet homme qui n'est

(59) *du même au même, avril 1851.
(60) Chatrian à ses frères, septembre 1850.
(61) Chatrian à Erckmann, début octobre 1850.
(62) *du même au même, 3 septembre 1850.
(63) *du même au même, début de janvier 1851.
(64) *du même au même, 31 octobre 1850.

» pas seulement un grand artiste, mais qui est avant tout un noble caractère. » Il est à nous comme nous sommes à lui... Il a du cœur, du talent, de » l'expérience; nous avons le génie; qui donc pourra lutter avec nous? » [65].

Et les conseils littéraires qu'il adresse à Erckmann sont conformes aux préceptes de l'école de Scribe : « Du vaudeville, toujours et rien que du » vaudeville [66] ...et ne perds pas un instant de vue que, de nos jours, les » pièces ne s'écrivent que pour les acteurs... Ecarte scrupuleusement tout ce » qui pourrait prêter aux dents de la censure : pas de prêtres, pas de reli- » gieuses en scène. Un dénouement heureux... pas de coups d'épée à la fin... » En un mot que la vertu persécutée triomphe... » [67]. « De la complication, » du sentiment, du comique et tout ira bien » [68]. « Ne t'amuse pas à faire de » l'art, ce serait peine perdue » [69]. « Rappelle toi bien qu'il ne faut pas pren- » dre pour modèles ni Dumas, ni Hugo, mais Bayard, Brisebarre, Anicet » Bourgeois, Carré et autres grands hommes actuellement en possession de » la scène française » [70].

Et de Phalsbourg, Erckmann lui expédie, acte par acte, vaudevilles et comédies, sans compter les poésies que Chatrian déclame dans les réunions littéraires où l'emmène le fabuliste Lachambaudie [71]. Et l'on ne sait ce que l'on doit admirer davantage, de la facilité d'Erckmann à produire sur commande ou de la confiance de Chatrian à solliciter. Ce sont des vaudevilles : *Georges et Valentine*, *l'Arbre et l'Ecorce*, *Gertrude*, etc. Nous n'en connaissons rien, mais les titres nous permettent de supposer que ces pièces se conforment à la mode du jour. Chatrian tente d'abord la chance avec celles qu'il apporta avec lui à Paris et qu'Erckmann gardait en tiroir depuis ses premiers essais. Mais la *Décentralisation littéraire* est injouable, « sauf à la Comédie fran- çaise ». *Schinderhannes* et *Les Zigeiner* plaisent à Michel Carré, mais il faudrait « les franciser » [72], et arranger les rôles pour tel et tel acteur, Félix, Tisserand ou Levassor. *Les Zigeiner* ne tardent pas ainsi à se transformer sous la plume de Chatrian, de Carré et des acteurs intéressés, en *Le Zigeiner* (au singulier), puis en *Dernier Bohême*, dont le sujet est « une reine qui se » fait faire un enfant par un bohême ». Finalement la pièce est interdite par la Censure qui, après le 2 décembre, vient d'« aiguiser ses ciseaux sur le » grand sabre de Napoléon » [73]. Le *Juif de Strasbourg* n'a pas meilleur sort; malgré le patronage de Carré et de Tisserand, il ne peut être reçu à l'Odéon. Un essai de transformation du conte fantastique de *Rembrandt* en opéra-comique ne réussit pas davantage.

([65]) *du même au même, 3 janvier 1851.
([66]) *du même au même, vers le 20 septembre 1850.
([67]) *Chatrian à Erckmann, vers le 20 décembre 1850.
([68]) *du même au même, 31 octobre 1850.
([69]) *du même au même, 15 septembre 1850.
([70]) *du même au même, début de 1851.
([71]) *du même au même, 11 septembre 1850. Par exemple à la Société internationale des Artistes.
([72]) *ibidem.
([73]) *Chatrian à Erckmann, vers le 20 décembre 1851.

Il arrive que Chatrian suggère à Erckmann l'idée d'une pièce ou lui en envoie le scénario, selon l'inspiration du moment et au hasard de ses expériences théâtrales. Il a vu jouer au Palais-Royal une « charge à crever de rire » intitulée *Phénomène* [74], et le soir même, il écrit à son ami : « Quand tu seras » débarrassé de ton troisième acte, fais un vaudeville d'une quinzaine de scènes » pour le Palais-Royal. C'est un théâtre rabelaisien et je ne doute pas que » tu ne réussisses admirablement » [75]. Quelques semaines après, Erckmann lui ayant parlé d'un drame sur la Terreur, il lui écrit : « Laisse de côté le » vaudeville de la Montansier [76] et taille à larges blocs ton drame de *La* » *Terreur* ». Ce ne sont pas les idées ou tout au moins les titres qui lui manquent : « Si tu t'ennuies, écris le moi. Je t'adresserai le plan d'un vaudeville » en un acte qui a pour titre *Don Quichotte et Sancho Pança.* L'idée te » sourit-elle? » [77]. Ainsi, Chatrian commande, se portant fort du succès et le bon Erckmann exécute.

Cette facilité de production remplit d'ailleurs Chatrian d'admiration pour son ami. Il trouve ses vers « superbes et grandioses... taillés en pleine » montagne » [78]. Le premier acte du premier vaudeville qui lui parvient au début d'octobre 1850, lui fait verser des larmes d'attendrissement : « C'est » de l'or pur; j'en pleure en t'écrivant » [79]. Il semble qu'il ait même ressenti quelque jalousie à l'égard de son camarade : « Mon ami, tes *(mot illisible)* » grandissent tous les jours et si je ne t'admirais pas, il me semble que je » t'envierais » [80]. Comme le héros de *Science et Génie*, il sent, à de certains moments, la « vipère de l'impuissance se tortiller dans son cœur » et il s'écrie : « Une œuvre, oh, rien qu'une œuvre pour s'y couler tout entier au » lieu d'émietter son âme et de jeter son inspiration au lupanar de la littéra» ture moderne » [81], mais « patience, patience, j'ai dans la tête... un métal » bouillant... de quoi forger des vers, de quoi se prouver que le rossignol » a des ailes... et que s'il murmure d'innocents couplets de vaudeville... tant » bien que mal aiguisés en pointe..., il pourrait bien un jour dégonfler sa » poitrine... dans la trompette sonore du poème épique... et faire tressaillir... » comme feuilles des bois... le clairon des mêlées... et des grandes batail» les » [82].

En attendant cette épopée, Chatrian travaille « avec Carré » tantôt à une pièce dont l'idée est « l'éducation d'un homme par une femme » [83], tantôt

---

(74) Une parodie de la guerre de Troie, genre *Belle Hélène.*
(75) *Chatrian à Erckmann, 31 octobre 1850, (date de la poste).
(76) Le théâtre du Palais-Royal était appelé parfois : Palais National ou théâtre de la Montansier, du nom de l'artiste. *Chatrian à Erckmann, 14 décembre 1850.
(77) *Chatrian à Erckmann, début de 1851.
(78) *du même au même, début avril 1851.
(79) *Chatrian à Erckmann, début octobre 1850.
(80) *Chatrian à Erckmann, mars 1851.
(81) *ibidem.
(82) *ibidem; les points de suspension sont de Chatrian.
(83) *du même au même, début d'octobre 1850.

à une pièce en un acte et en vers, destinée à succéder à l'Odéon aux *Contes d'Hoffmann* de Carré et à montrer au public « que la poésie n'est pas morte » et que les grandes scènes à la Shakespeare peuvent se retrouver au XIX^me^ » siècle » [84], tantôt à un drame de cape et d'épée, *Robert le Diable*, dans lequel le « vieux type du démon est pris à rebours » et où lui, Chatrian, « qui » ne se croyait pas tant d'esprit », a semé, « autant que Musset, l'esprit et la » fantaisie », tantôt enfin, en collaboration cette fois avec Toupié, à un vaudeville *l'Or, l'Esprit et le Cœur*. De toutes ces productions, que leur titre et la façon dont en parle Chatrian classent parmi celles du Bon Sens, rien ne subsiste qui puisse nous éclairer sur leur valeur. Il n'en est pas moins vrai que Chatrian, qui professe dans ses lettres un mépris complet pour cette école, fait tous ses efforts pour prendre place parmi ses disciples, pour devenir l'élève préféré, le collaborateur indispensable [85] d'un de ses plus féconds auteurs.

Une lettre de Chatrian à ses frères résoud cette contradiction. Chatrian l'ingénieux est arrivé à Paris avec l'intention bien arrêtée d'en faire la conquête, mais on se doute bien qu'auparavant le prudent Erckmann l'avait muni d'un plan de campagne, qui nous révèle leurs véritables intentions. Les articles de ce plan, qui « se rattachent comme des corollaires à l'esprit » de l'école réaliste que nous voulons inaugurer », sont les suivants :

» 1°) Ecrire des pièces pour les acteurs, c'est-à-dire se créer des intelli- » gences dans la place;

» 2°) Aborder le drame autant que possible et ne faire du vaudeville que » comme pis-aller;

» 3°) Tâter le terrain de l'école du Bon Sens. Voir si l'on ne pourrait » convertir quelque influence au réalisme.

» 4°) Manœuvrer de façon à faire passer deux pièces coup sur coup » [86].

Ainsi, ce n'est pas par l'affirmation de leur personnalité littéraire, ce n'est pas par la méthode audacieuse et intransigeante que les deux amis prétendent réussir, mais par la méthode insinuante, par la ruse, en se faisant un nom dans l'ombre d'un homme célèbre : « La collaboration, écrira Cha- » trian à Erckmann le 2 décembre 1851, est la seule planche jetée pour le » moment entre le travail et le succès, entre le talent et la renommée... » Auteurs et directeurs, cela ne fait qu'un et pour arriver sur la scène, il faut » passer sous les fourches caudines de ces douaniers littéraires ». Ce sont là les raisons qui le font s'attacher à Michel Carré et s'efforcer de pénétrer, dans ses bagages, jusque dans les milieux littéraires où il règne. Il nous donne de ces démarches une description pleine de ricanements : « Si tu entendais ces » gens de lettres discuter sur l'art, cela te rendrait misanthrope. Il va sans dire

(84) *du même au même, début d'avril 1851.

(85) «Carré se détache insensiblement de ses autres collaborateurs pour s'attacher à moi ». *Chatrian à Erckmann, 3 janvier 1851, (date de la poste).

(86) *Chatrian à ses frères, 14 octobre 1850.

» que j'abonde dans leurs idées, que je mets des gants et que je m'assouplis » l'échine tous les jours » [87]. « Pour ma part, je me fais aussi intrigant que » possible. Je donne des poignées de main aux acteurs et aux auteurs. Je salue » les critiques jusqu'à terre et je grimace aux actrices mon plus aimable » sourire. C'est très drôle, parole d'honneur, tu en rirais à pleurer. Du reste, » il faut bien porter sa croix pour monter au calvaire » [88]. « Et la porte du » temple est si basse, si basse, qu'il faut se faire petit pour y entrer » [89]. Mais son sang bout, sa patience se consume, il se mord les lèvres, il serre les poings pour ne pas éclater, pour dompter la fougue de son tempérament et ne pas laisser apparaître ses sentiments véritables : « Je vis avec ces gens-là. Je leur » souris, je les salue, je leur serre la main; je me fais petit, bien petit pour ne » pas les voir se perdre dans mon ombre et j'abrite l'envergure de mon » orgueil sous les ailes de tous ces roitelets » [90]. Il « sourit avec des dents » qui voudraient mordre et il caresse avec des mains qui voudraient étran- » gler » [91]. « Je mâche silencieusement mon frein et je mets à mon orgueil » le masque blafard de l'humilité. A force d'entendre nier la lumière, on » finirait par devenir aveugle, si on n'ouvrait pas les yeux de temps en » temps » [92]. Mais quelle revanche, le jour prochain où leurs succès au théâtre permettront aux deux amis « de parler un peu leur langue » [93], où, installés « dans la caverne des hiboux, ils les balaieront avec un grand coup » de soleil » [94]. « Patience, patience, M.M. du Bon Sens. Le jour n'est pas » loin où je vous parlerai haut et ferme et ce jour-là, que Dieu me damne si » j'ai pitié du meilleur comme du pire de votre bande, si je ne vous fais » pas boire à flots le fiel que vous me versez goutte à goutte. Patience, mes » braves, patience » [95].

Du succès d'ailleurs, Chatrian ne doute pas un seul instant : « Du » courage, j'en ai pour dix existences; de la foi, j'en ai pour l'éternité » [96]. Il est décidé à tout tenter, tout essayer pour réussir : « Je veux frapper à toutes » les portes, pour avoir le droit de les enfoncer à coups de massue, si on » refuse de nous les ouvrir » [97]. Aussi s'efforce-t-il de calmer les inquiétudes d'Erckmann, moins confiant que lui : « Je m'aperçois, mon ami, que tu » doutes de l'avenir... Rassure-toi, rassure-toi complètement, l'année 1851 » t'apportera ton nom entouré de quelques feuilles de laurier » [98]. « Je » comprends ton impatience [99] ...mais nous arriverons cet hiver et nous

---

(87) *Chatrian à Erckmann, 30 septembre 1850.
(88) *Chatrian à Erckmann, début d'octobre 1850.
(89) *du même au même, 10 décembre 1850.
(90) *du même au même, avril 1851.
(91) *du même au même, vers le 20 décembre 1851.
(92) *du même au même, avril 1851.
(93) *du même au même, début octobre 1850.
(94) *Chatrian à Erckmann, fin décembre 1850.
(95) *du même au même, vers le 20 décembre 1850.
(96) *Chatrian à Erckmann, mars 1851.
(97) *ibidem.
(98) *du même au même, avant le 25 janvier 1851.
(99) *du même au même, s. l. n. d., fin 1850 ou début 1851.

» arriverons en honnête homme ». « Le succès n'est plus qu'une légère » question de temps » [100]. Chatrian n'a-t-il pas, après moins de six mois de séjour à Paris, pénétré déjà tous les procédés de l'école du Bon Sens, reconnu tous les chemins qui doivent, à la suite de Michel Carré, le mener infailliblement au succès : « Ecoute, mon cher, une bonne pièce taillée sur » le plus fin patron de la mode se joue toujours, sinon au Gymnase, du » moins au Vaudeville et aux Variétés... Quant au plan, je n'en parle plus, je » connais toutes leurs trames et je tisse mieux qu'eux tous, la toile frêle et » brillante d'une comédie-vaudeville. Leurs secrets, je les possède à fond et » ce scénario qui te paraît si bien échafaudé n'est rien à côté du plan du » drame que j'élabore » [101].

En face de cette belle confiance, Erckmann, demeuré à Phalsbourg, montre un scepticisme dont nous trouvons l'écho dans les réponses de Chatrian. Dès fin septembre 1850, il recommande à son ami « de ne pas se » laisser flouer »; il l'engage à se « méfier de Carré » [102], et de Phalsbourg, il juge la situation plus justement que Chatrian, qui semble s'être laissé étourdir par le tourbillon de la vie parisienne, par une confiance trop grande en lui-même et dans les autres. De fait, il semble bien que Michel Carré, comme le dira plus tard Erckmann, ait « carrément enfoncé » Chatrian. Celui-ci ne comprend pas la méfiance de son ami : « Ou Carré agit de bonne » foi ou il est fou. S'il perd son temps pour le plaisir de mettre des pièces » en portefeuille, il est fou. Je le connais assez pour répondre du con- » traire » [103]. Tout en mettant les pièces de Chatrian en portefeuille, Michel Carré n'était pas fou, et plus tard Erckmann croira bien retrouver dans *Galathée* et les *Contes d'Hoffmann*, que Carré écrivit vers cette époque, des « idées » envoyées par lui de Phalsbourg à son collaborateur. Dans ses lettres à ses frères, Chatrian précise, du reste, le genre de sa collaboration avec Carré : « Je suis en rapports avec M. Michel Carré, auteur dramatique » fort connu à Paris. J'espère, avec son appui, faire admettre une ou deux » pièces dans les différents théâtres qui lui sont ouverts. Il va sans dire que » Michel Carré place son nom en tête de nos ouvrages. Cette petite formalité » lève les scrupules de M.M. les Directeurs qui refusent de lire les pièces des » débutants » [104]. « Je commence ce soir lundi 14 [105], le troisième acte de » *Rembrandt*. J'ai remis les deux premiers à Michel Carré. Le brave homme » s'est aperçu qu'il n'a rien de mieux à faire que de lâcher la bride et que » je le conduirai aux bravos. C'est moi qui ai fait le plan, c'est moi qui » exécute. Carré me serre la main et me dit : « Courage, mon ami, courage,

(100) *du même au même, 31 octobre (date de la poste).
(101) du même au même, après le 25 janvier 1851.
(102) *Réponses de Chatrian à Erckmann, fin novembre 1850 et avant le 2 décembre 1851.
(103) *ibidem.
(104) *Chatrian à ses frères, 2 septembre 1850.
(105) *Chatrian à ses frères, 14 octobre 1850.

» nous tenons un grand succès ». Comme vous le voyez, sa part de collabo-» ration n'est pas très difficile ».

Tout en tenant compte de l'optimisme excessif de ses jugements, nous avons tout lieu de croire que Chatrian, qui voulait se servir de Michel Carré, quitte à le renier ensuite, a été dupe des belles paroles de son collaborateur autant que de sa propre tactique, et a joué inconsciemment le rôle de « nègre » [106]. Mais cela n'a, à ses yeux ,qu'une importance secondaire; ce qu'il attend de ses relations avec Michel Carré, c'est de faire connaître le nom d'Erckmann qu'il a adopté dans le monde littéraire parisien [107]. Ce n'est que lorsqu'ils y seront parvenus que les deux amis pensent pouvoir alors « parler leur langue », qui est à ce moment celle du réalisme.

A peu près en même temps que Chatrian débarque à Paris, Champfleury donne, à propos du peintre Courbet, son nom à la nouvelle école, dans le numéro du 21 septembre 1850 du journal *L'Ordre* : « Les critiques peuvent » dès aujourd'hui se préparer à combattre pour ou contre le réalisme dans » l'art ». A ce moment, il est vrai, le réalisme est plus pictural que littéraire; s'il compte déjà des tableaux de Courbet comme *l'Enterrement à Ornans* ou *les Casseurs de pierres* (1850), il n'a encore aucune œuvre qui puisse servir de point de ralliement aux écrivains. Mais les discussions sont ardentes dans les journaux et les revues autour de l'application des principes de Courbet à la littérature. La brasserie Andler, sur la rive gauche, « décorée, à la mode » allemande, de salaisons suspendues au plafond », sur la rive droite, le vaste hall de la brasserie des Martyrs retentissaient du fracas des discussions esthétiques : on anathématisait la boursouflure romantique et le vide du Bon Sens, on exaltait la vérité et la « sincérité dans l'art ». « Mes chevreuils, » disait Courbet, en parlant des animaux de sa *Remise*, n'ont pas pour deux » liards d'idéal » [108] et il tonnait contre la photographie, lorsqu'elle visait aux effets de lumière [109]. La critique prenait parti avec d'autant plus de

---

([106]) Il semble que Chatrian s'en soit finalement rendu compte, car lorsqu'au début de 1852, Erckmann vint le voir, il ne voulut pas le présenter à Michel Carré. Ce n'était pas, comme le prétendra Erckmann après la rupture, parce que Chatrian ignorait même son adresse; les papiers de Michel Carré conservent la trace de leurs relations; M. Michel Carré fils y a retrouvé des fragments de *Rembrandt*, et une poésie, *Le dernier barde d'Irminsul*. Mais il est probable que Chatrian avait exagéré dans ses lettres à Erckmann son influence sur l'auteur des *Contes d'Hoffmann* et un peu forcé la cordialité de leurs relations. Peut-être aussi avait-il dissimulé à Carré l'existence du véritable Erckmann, sous le nom duquel il se présentait.

([107]) *Chatrian à Erckmann, s. d. (entre le 1er et 25 janvier 1851): « Il est » bien définitivement entendu que je m'appelle Emile Erckmann. Il n'y a pas à » revenir là dessus. Je m'appelle Erckmann; Carré, Barbier, Beauplan et tous les » autres collaborateurs ne me connaissent que sous le nom d'Erckmann. Question » résolue, mon ami. J'ai signé *Georges et Valentine*, Emile Erckmann. Il n'y a » plus à y revenir. D'ailleurs, c'est impossible, je ne puis changer ».

([108]) Bouvier, *La Bataille réaliste*, p. 230.

([109]) Quand on lui montrait des photographies un peu ensoleillées, il s'écriait en frappent du pied : « Ce n'est pas la vérité, çà! c'est de l'artisterie, du men-» songe ». (Audebrand, *La fin de la Bohême*, p. 109, cité par Bouvier : *la bataille réaliste*, p. 230. Fontemoing, Paris, 1913.)

fougue qu'il n'y avait pas d'œuvre importante à cette époque. Elle se rabattait sur les théories et aidait ainsi la nouvelle école à prendre conscience d'elle-même. Deux journaux seulement, d'après Chatrian, défendent la cause de celle-ci, *la Presse* et *l'Evénement*, « encore *la Presse* est-elle un peu bien » romantique. Quant à *l'Evénement*, c'est un rude joûteur C'est plaisir de » voir comme il fauche tous ces chardons. Il y a là un tout jeune critique, » Adolphe Gaiffe, — mort de Satan —, quelle verve, quelle audace! Il » porte toujours une demi-douzaine d'apôtres du Bon Sens enfilés dans sa » plume » [110].

L'acte de baptême de la nouvelle école est du 21 septembre 1850. Dès le 14 octobre de la même année, dans la lettre à ses frères où il expose son plan de campagne, Chatrian reprend le terme : « Nous voulons » inaugurer l'esprit de l'école réaliste..., c'est-à-dire la littérature du mot » propre et non de l'équivalent » et il conseille à l'un de ses frères d'adopter dans sa correspondance « une forme réaliste; qu'il renferme sa » pensée dans le moins de mots possible et qu'il jette par la fenêtre, une » fois pour toutes, les vieux habits de la vieille littérature romantique. » Amen » [111]. Le mot de réalisme revient sous sa plume aussi souvent qu'en 1848 celui de socialisme.

Ainsi d'après Chatrian, la tendance du réalisme à la sincérité ne s'appliquerait qu'à la forme de la pensée, à la langue et au style. Et il est bien vrai qu'à ce moment, il est difficile, faute d'une œuvre marquante, de concevoir davantage. Le réalisme, en littérature, n'est encore qu'un mot, un titre, un drapeau et le *Manifeste réaliste* que publie Champfleury en 1851 ne comble pas cette lacune. Revendiquant Balzac comme ancêtre, il déclare : « Le réalisme apparaît, sérieux et convaincu, ironique et brutal, sincère et » plein de poésie. Le livre qui mettra fin à toutes les friperies orgueilleuses » ne tardera pas à paraître : les esprits se remuent de toutes parts » [112]. Les qualités qu'il attribue au réalisme sont des qualités morales plutôt que des principes esthétiques ou philosophiques. Lui-même avouera plus tard l'imprécision de sa doctrine : « Le réalisme fut une aspiration lente et inconsciente » pour certains esprits, car, vers 1848, nous étions poussés par un souffle » particulier qui nous faisait agir sans raisons apparentes » [113].

C'est le verbe *attendre* que conjuguent à ce moment les représentants de la nouvelle école. L'œuvre annoncée par le Manifeste du 25 février 1851 tarde à se produire et en novembre de la même année, Chatrian l'*attend* encore : « Le vaudeville flon-flon tend à disparaître; il ne monte plus sur les » planches que chapeau bas et ses grelots en poche. De Profundis! Le vaude- » ville se meurt; vive la comédie! Cela ne fait pas le compte de M.M. Scribe,

(110) *Chatrian à Erckmann, avril 1851.
(111) *Chatrian à ses frères, 14 octobre 1850.
(112) *Le *Manifeste réaliste*, dans le *Messager de l'Assemblée*, 25 février 1851.
(113) Champfleury. Préface des *Poésies de Max Buchon*, (1878).

» Bayard et autres scarabées de l'espèce, mais ils ont beau se démener, le » public n'en veut plus. Il *flaire* la nouvelle école. Il *attend* le réalisme » [114].

Grâce à cette absence de principes clairs et d'œuvres typiques, chacun met sous le nom de réalisme ses tendances et ses aspirations; tous ceux qui répudient le Bon Sens et la Fantaisie s'enrôlent sous ce drapeau : Pierre Dupont est réaliste, George Sand est réaliste; l'on parle du réalisme de Mürger et de celui, truculent, de Théophile Gautier. Rien n'empêchait donc Erckmann et Chatrian de se joindre à cette troupe qui devenait de jour en jour plus nombreuse et plus vivante. Mais ils avaient aussi des raisons plus réelles de sympathie : la franchise, sinon la netteté, des théories, cette aspiration vers la vérité et la sincérité, le mépris de l'imagination déformante, de la légèreté d'idées, la conception sérieuse de la vie et de l'art.

A Chatrian, qui à Paris vivait davantage dans l'atmosphère des disciples du réalisme [115], d'autres éléments devaient plaire encore : le fond de bohême qui survivait dans la nouvelle école, l'horreur du bourgeois, héritage du romantisme, la lutte contre le Bon Sens, et la vie que menaient ceux qui faisaient profession de réalisme, grands discuteurs et grands buveurs de chopes : « vivant de peu, mais tranquilles et indépendants. Ils ne vont pas » dans les salons littéraires et politiques, parce qu'on y ment et qu'il faut » mettre une sourdine à ses opinions. Mais, quand ils se rencontrent, quelle » fête! » [116]. Du reste leur culture générale correspondait à celle de Chatrian. Presque tous étaient des provinciaux, venus à Paris pour tenter la fortune littéraire et « pour presque tous, l'absence d'études classiques faisait qu'ils » ignoraient comment on analyse et comment on pense » [117]. Le « pion » en rupture de ban, l'ancien élève de la classe industrielle du Collège de Phalsbourg, se trouvait là à son niveau.

Erckmann reconnaissait au réalisme une valeur d'un ordre plus élevé; Champfleury n'avait pas tort de reprocher aux romantiques, comme aux auteurs du Bon Sens, d'avoir abandonné la réalité pour un monde fictif, pseudo-historique ou tout de convention invraisemblable. Il remettait en honneur le vieil adage de la *Critique de l'école des femmes :* « Vous n'avez » rien fait si vous n'avez fait reconnaître les gens de votre siècle ». En classique, formé aux auteurs du XVIII[me] siècle, Erckmann se sentait attiré par ce retour à la raison et à l'observation immédiate. L'habitant de petite ville, le Phalsbourgeois qu'il était, appréciait d'autre part la préférence de l'école réaliste pour l'étude de la petite bourgeoisie de province et les faits de la banalité quotidienne : « La reproduction presque littérale des conversations

---

([114]) *Chatrian à Erckmann, début de novembre 1851.

([115]) Nous n'avons retrouvé, dans les lettres de Chatrian à cette époque, rien qui puisse indiquer des relations même lointaines avec les représentants du réalisme.

([116]) Champfleury, *Messager des théâtres*, 12 avril 1849, cité par Bouvier, *op. cit.*, p. 261.

([117]) Audebrand, *La Fin de la Bohême*, cité par Bouvier, op. cit., p. 329.

» de petits bourgeois de province me plaisait autant, disait Champfleury, que » les vagues rêveries des poètes du Nord. Je dialoguais des scènes où les » détails les plus vulgaires des discurs de riens n'étaient pas épargnés » [118]. A ce double point de vue, Erckmann était privilégié; son esprit, sa mémoire regorgeaient de détails, de conversations, d'observations familières et minutieuses faites sur les habitants de sa petite ville. D'autre part, le caractère spécial de Phalsbourg, sa qualité de forteresse, sa situation aux confins des pays de langue allemande, lui ouvraient des trésors d'inspiration dont la formule réaliste favorisait la mise en valeur.

Et puis enfin et surtout, Chatrian comme Erckmann, sont de cette génération dont Chatrian vantait « la verve, la force généreuse, et la sève fécon- » dante » [119]; ils avaient grandi dans l'atmosphère que les protagonistes de la nouvelle école répandaient dans toute la France. Peut-être Erckmann s'était-il rencontré avec certains d'entre eux, Champfleury, Baudelaire, derrière la barricade « littéraire » du carrefour Buci. Ils avaient suivi la même évolution, vibré de la même façon aux mêmes événements. Ils se retrouvent dans « cette race de jeunes écrivains indisciplinés, pleins de vie et de colère, » qui ont quelque chose à essayer, qui cherchent une nouvelle architecture, » solide et simple, qui se moquent des constructions gothiques, des bâtisses » Renaissance et qui, en attendant qu'ils puissent un jour se servir de la » truelle, tiennent la pioche » [120]. Ils se reconnaissent dans « ces jeunes esprits » qui, en province, attendent le premier audacieux qui fera sauter tous ces » chercheurs de mots, cette école de plaisants, ces ramasseurs d'esprit, ces » faiseurs de proverbes, ces littérateurs à clichés, ces pâtissiers avec leurs » vers fondus dans le même moule » [121].

Nous aurons à revenir sur les affinités et les rapports d'Erckmann et de Chatrian avec le réalisme. Malgré la sympathie qu'ils lui témoignent, ce ne sont cependant pas les théories de Champfleury qui paraissent avoir exercé alors l'influence la plus grande sur leur orientation littéraire. Elles ne leur ont fourni que les directives générales. D'après les lettres, l'impression la plus forte que reçut Chatrian pendant son séjour à Paris (1850-51) est celle que lui fit *Claudie*, de George Sand, représentée à la Porte Saint Martin le 4 janvier 1851. C'est le seul jugement approbateur de Chatrian sur les œuvres de cette époque; la formule qu'il en tire n'a certainement pas manqué de faire impression sur Erckmann : « La pièce de George Sand que l'on » joue à la Porte Saint Martin en ce moment produit une immense clameur » dans le monde dramatique. *Une nouvelle tendance se manifeste.* On veut » du naturel et du style... Mon ami, c'est une belle chose que le génie.

([118]) Champfleury, *Souvenirs de jeunesse*, p. 127.
([119]) Cf. plus haut, p. 74.
([120]) Champfleury, *La Semaine théâtrale*, 1er février 1852, cité par Bouvier, *op. cit.*, p. 268.
([121]) Champfleury, *Messager de l'Assemblée*, 25 février 1851, cité par Bouvier, op. cit., p. 238.

» George Sand a fait un chef d'œuvre... dramatique, sans ficelles, sans » décors, sans coups de théâtre, sans complication aucune » [122]. A partir de ce moment, ses conseils à Erckmann et ses jugements sur le goût du jour vont changer de ton et d'objet. Au lieu de vaudevilles, ce sont des comédies de caractère qu'il demandera. Au lieu de la « complication, du sentiment » et du comique » [123], il lui recommandera « du cœur, du style, du naturel. » On ne veut que cela, rien que cela » [124]. Formule qui résume assez exactement le caractère des futurs romans d'Erckmann-Chatrian.

L'année 1851 voit le triomphe, sinon des œuvres, du moins de la doctrine du réalisme littéraire. La grave *Revue des Deux Mondes* elle-même, peu suspecte de sympathie pour les idées nouvelles, le constate : « Ainsi » voilà... l'école de l'image et de la fantaisie pure qui succombe après avoir » détrôné l'école classique et à son tour l'art réaliste qui s'apprête à en » recueillir l'héritage » [125]. Le fait que cette consécration s'appliquait à des théories plutôt qu'à des œuvres, donne la mesure de l'indigence littéraire de cette époque.

Mais Erckmann et Chatrian n'en sont pas encore à « parler la langue » réaliste. Accrochés aux basques de Michel Carré, ils s'efforcent de faire représenter « cet hiver » leur pièce de *Rembrandt*, et une autre pièce, *L'Arbre et l'Ecorce*. Comme toujours, Chatrian se porte fort du succès. Sa correspondance avec son père, aves ses frères, avec Erckmann, respire la plus belle confiance en lui-même et en l'avenir. Nous sommes surpris de rencontrer soudain une lettre dont le ton est tout différent.

Au point de vue littéraire, les lettres de Chatrian à Erckmann pendant son séjour à Paris reprennent trois thèmes qui lui sont familiers : le mépris pour ses confrères; la conviction de leur propre supériorité et la foi dans le succès; enfin, l'explication des difficultés qui surgissent par la conspiration des gens arrivés, contre des rivaux de leur valeur. Rien de tout cela n'apparaît dans la lettre à laquelle nous faisons allusion, mais un bilan « sincère et véritable », et la démonstration de la nécessité de concessions si l'on veut arriver « cet hiver ». Chatrian vient de présenter *Rembrandt* au théâtre des Variétés où joue le célèbre Frédérick Lemaître. « J'ai dit à Carré de consentir » à toutes les exigences du grand comédien, exigences parfois humiliantes » pour de vieux auteurs. Il faut arranger la pièce comme il le veut; comme » nous ne sommes pas à montrer les dents, nous arrangerons... Si ce drame » plaît à Frédérick, nous sommes lancés à bride abattue. Nous le méritons » bien ». De même pour *l'Arbre et l'Ecorce*, on prend toutes précautions pour ne pas mécontenter l'acteur Carpier, « qui pourrait mettre des bâtons » dans les roues ». Dans toute la lettre, un ton de lassitude, de doute, de

(122) *Chatrian à Erckmann,, s. d., début de janvier 1851.
(123) *du même au même, 31 octobre 1850.
(124) *Chatrian à Erckmann, s. d., avant le 25 janvier 1851.
(125) Revue des Deux Mondes, *Revue littéraire*, 1851, II, p. 391, cité par Bouvier, op. cit., p. 289.

désenchantement a remplacé la superbe assurance avec laquelle Chatrian envisageait le présent et l'avenir.

C'est que les deux amis jouent leur dernière carte. Quelques mois auparavant, Erckmann est venu surprendre Chatrian à Paris et lui a annoncé qu'il ne pouvait continuer à lui fournir des subsides au delà de l'hiver 1851-52. D'où nécessité de réussir coûte que coûte pendant cette saison. Malheureusement les événements politiques viennent une fois de plus se mettre en travers de leurs plans et de leurs espérances. La lettre dont nous venons de parler est du 2 décembre 1851, du jour même du Coup d'Etat.

L'événement lui-même y tient peu de place, Chatrian le mentionne en quelques mots de postscriptum, sans exprimer aucune opinion [126]. Il a tout lieu, en effet, de se montrer prudent pour lui et pour son ami, car depuis le matin, on arrête les Républicains en masse; les littérateurs ne sont pas épargnés : Dupont, Lachambaudie [127], Béranger, etc.; Victor Hugo n'échappe que par l'exil. Chatrian devait aussi être très inquiet du sort d'Erckmann et de sa famille, que leurs convictions démocratiques désignaient tout particulièrement aux sbires de Louis Napoléon Bonaparte. Charles Erckmann fut d'ailleurs arrêté; son frère Jules, put quitter Strasbourg et s'enfuir en Suisse, en se dissimulant sous les fagots d'un vapeur qui remontait le Rhin. Emile Erckmann, lui aussi, figurait sur la liste des suspects et le brigadier de gendarmerie Bader avertissait son père en secret « qu'il y portait le » numéro seize et qu'il eût à se tenir bien tranquille dans sa ruelle des » Capucins » [128]. Aussi est-ce complètement d'accord avec lui que Chatrian reçoit ses conseils de prudence, empruntés à l'école réaliste : « J'ai toujours » suivi le conseil que tu me donnes de ne pas me mêler aux agitations » politiques et je m'en trouve le mieux du monde » [129]; il lui expédie les siens : « Travaille sans préoccupation des événements, quels qu'ils puissent » être » [130], et c'est avec un véritable soulagement que, vers la fin de ce mois de décembre, il lui annonce qu'il a pu reprendre le cours de ses occupations habituelles : « Je dois t'avouer que, bien qu'en dehors des luttes » actives, j'ai ressenti le contre-coup des événements qui viennent de s'accom- » plir. Mon travail en a souffert pendant une quinzaine de jours... Grâce » à Dieu, maintenant, tout marche comme si de rien n'était » [131].

En apparence seulement. Sans doute Chatrian reprend son style et ses arguments de confiance en un succès au théâtre, « avec Carré ». Mais on sent que la foi n'y est plus; il semble qu'il ne puisse se résigner à abandonner

---

(126) « Tu dois savoir par les journaux que les Chambres sont dissoutes par le » Président. Je viens de chez Carré. Il y a beaucoup de monde sur le boulevard, » mais l'opinion ne se dessine pas encore nettement. Si quelque chose éclate, je te » l'écrirai demain; mardi, 4 h. du soir ».

(127) « Ce pauvre Lachambaudie est arrêté depuis quelques jours. Il n'y a pas » de charges contre lui ». (Chatrian à Erckmann, entre le 2 et le 31 décembre 1851).

(128) *Erckmann à Alfred, 19 mai 1892.

(129) Chatrian à Erckmann, après le 20 décembre 1851.

(130) du même au même, vers le 30 décembre 1851.

(131) *Chatrian à Erckmann, entre le 17 et le 31 décembre 1851.

d'un coup le travail fourni dans les mois précédents, mais c'est une résistance d'arrière-garde, pour couvrir la retraite. Sous la pression des nécessités matérielles de l'existence, il abandonne peu à peu la position.

L'expérience commencée en septembre 1850 est terminée. Les fonds d'Erckmann, ses économies, ses rentes ont fondu au point que sa famille montre quelque inquiétude quant à ce mode de collaboration. Son père, en particulier, qui n'a jamais fait preuve de sympathie excessive à l'égard de Chatrian, lui répète à chaque envoi d'argent : « Emile, tu perds la tête. C'est » pour toi, et non pour l'autre, que j'ai travaillé. Pourquoi n'es-tu pas à sa » place et lui dans son collège à quatre cents francs? C'est stupide » [132]. Le Coup d'Etat ne fait que hâter la liquidation de cette situation : il faut que Chatrian trouve un gagne-pain : « Tu connais ma position, écrit-il à un de » ses frères. Je ne puis sans déloyauté, distraire un centime de l'argent que » m'envoie Erckmann. Je me couperais le poignet plutôt que d'en détourner » la moindre parcelle...

» En résumé, voici la chose; il me faut un emploi qui me prenne ma » journée et qui, en échange, me donne de quoi vivre et de quoi intervenir » pour ma part dans la pension de nos vieux parents. Bref un emploi de » douze cents francs.

» Cet emploi obtenu, tout marche simplement : je travaille le jour pour » vivre et le soir pour le théâtre, pour l'avenir. J'ai plus de force et de » courage qu'il n'en faut pour accomplir cette double tâche. Bérenger, » Dumas, George Sand et bien d'autres ont commencé comme cela.

» Erckmann a fait plus que sa part. Il est temps que je commence la » mienne » [133].

Du côté du journalisme, il n'y a rien à faire : « Les employés des jour- » naux démocratiques abattus en décembre encombrent les bureaux des quel- » ques feuilles républicaines qui ont survécu à la razzia napoléonienne. Il » ne faut pas songer à jeter l'ancre dans ces parages » [134]. Chatrian, malgré son orgueil, va se tourner vers l'homme puissant, la Providence de son coin de province : « Tu vas prier papa de se rendre à Cirey. M. Eugène Chevandier » a toujours été très bon pour notre famille... Un emploi de 1200 francs, à » Paris, dans n'importe quel bureau » [135] et le 24 février, il peut annoncer à Erckmann son entrée au 1er mars suivant, aux bureaux des chemins de fer de l'Est :

([132]) *Erckmann à Alfred, 28 mars 1887.

([133]) Chatrian à ses frères, s. d., (après le 2 décembre 1851, avant le 20 février 1852).

([134]) *Chatrian à Erckmann, s. d., (après le 2 décembre 1851, avant le 20 février 1852).

([135]) *Chatrian à ses frères, ibidem.

Mon cher ami,

J'entre à l'administration des chemins de fer de Paris à Strasbourg aux appointements de fr. 4 par jour, à raison d'un travail de 10 heures du matin à 5 heures du soir.

Le poste que j'occupe ou plutôt que je vais occuper n'est que provisoire; mais grâce à la protection toute puissante de M. Chevandier, qui est administrateur de la société, je compte échanger bientôt mon poste temporaire contre un emploi définitif.

Grâce à Dieu, me voilà donc casé ou à peu près. Mes appointements me suffiront pour vivre et je pourrai sans inconvénient mener de front le travail du pain et celui de l'avenir.

Travaille donc sans appréhension. La loi sur la presse ouvre à ton roman les colonnes de tous les feuilletons de la presse parisienne. Quant à moi, je vais continuer l'autre partie de notre œuvre et tenir l'éperon dans le flanc de notre collaboration.

Je t'embrasse de cœur avant de me rendre à mon bureau.

Ainsi Chatrian n'est nullement découragé par ses insuccès répétés; sa confiance en l'avenir demeure entière et il emploie pour exprimer cette confiance les images les plus audacieuses, dignes d'un Joseph Prudhomme : « La rose croît plus vite que le chêne. Il faut un jour à la source pour miner » la feuille de gazon qui la sépare de la lumière. Il faut des siècles au volcan » pour cuver sa lave et pour soulever son cratère. Mais aussi, qu'est-ce que » la source une fois que le volcan s'est brisé le crâne d'un dernier coup » d'épaule (*sic*). Ce qu'il nous faut souffrir, Balzac l'a souffert. Balzac, ce » pauvre et sublime grand homme mort à la peine. Oui, pendant trois ans, » pour vivre, Balzac a dû se faire copiste, saute-ruisseau chez un avoué. Oui » pendant sept ou huit ans, il a lutté contre toute cette clique avec une persé- » vérance qui me donne des frissons de courage. Ils lui ont tué huit ou dix » livres sous le corps. Et cela n'a fait que le rendre plus fort... Nous arrive- » rons; mais une fois arrivés, ce sera une bataille comme on n'en a jamais » vue. Idéalistes, sceptiques, matérialistes, hommes du Bon Sens, hommes » de l'Imagination, tout nous tombera sur les reins; tant mieux encore; tant » mieux toujours » [136]. « L'homme est fait pour lutter et la lutte convient » à mon caractère » [137].

Erckmann, lui, se montre beaucoup moins ardent. Il prévoit que les obstacles politiques auxquels se sont heurtées les représentations de *Georges* et de *l'Alsace en 1814*, ne feront qu'augmenter dans les années qui vont suivre. Ce n'est plus désormais par la scène qu'un auteur pourra agir sur ses contemporains; aussi préfère-t-il y renoncer et confier sa pensée à une forme

(136) *Chatrian à Erckmann, début de 1852 (après le 1er mars).
(137) *Chatrian à ses frères, s. d., fin 1851 (avant le 2 décembre).

moins retentissante et moins surveillée. Laissant donc Chatrian poursuivre ses tentatives dramatiques « avec Carré », il commence à écrire le *Docteur Matheus*.

* * *

Le Coup d'Etat clôt pour Erckmann et Chatrian une époque d'efforts pour s'imposer au public par un coup de génie. Maintenant s'ouvre devant eux une période terne et sans gloire, remplie de vicissitudes matérielles, mais riche en travail fructueux, en œuvres lentement mûries, qui verront le jour plus tard. Sur cette période, qui va de la conception de *Matheus* à sa publication dans la *Revue de Paris* (décembre 1851-janvier 1858), nous sommes mal renseignés par des lettres trop rares.

Plus tard, Erckmann avouera n'avoir jamais pardonné tout-à-fait à Chatrian d'avoir dilapidé ses subsides et ses loisirs sans parvenir à aucun succès et lorsque les deux amis se revirent vers janvier 1852, l'entrevue fut assez orageuse :

« Je partis pour Paris, en 1852, après le Coup d'Etat, et je me souviendrai » toujours de l'étrange physionomie qu'avait Chatrian à mon arrivée.

» Il accourait... revêtu d'une robe de chambre à grands ramages et les » cheveux tellement longs qu'à chaque marche, ils se soulevaient comme des » ailes.

» On s'embrassa.

» Quoiqu'il eût l'air bien content de me revoir, je compris au premier » coup d'œil, qu'il avait dû passer son temps à faire bombance aux dépens » de l'ami Erckmann, et ce qui me le prouva, c'est que, lui ayant demandé » le lendemain de me présenter à ses amis, Michel Carré et Barbier, il ne » savait pas même leur adresse » [138].

Ainsi parle Erckmann après la rupture de 1887, mais il « romance » des faits vieux de trente-cinq ans : ce n'est pas à cause des insuccès de Chatrian qu'Erckmann vint se mettre « à la tête de ses affaires », mais parce qu'abandonnant le théâtre pour le roman, Chatrian lui devenait inutile.

Il semble donc qu'au début de cette nouvelle période, les rapports entre Erckmann et Chatrian se soient quelque peu relâchés. Erckmann songe même, à ce moment, à chercher un autre collaborateur; il crut le trouver en son vieux camarade Achille Toupié, qui demeurait alors à Rosny sous Bois. Erckmann alla habiter avec lui. Il nous a laissé, dans ses lettres publiées par la *Revue de Paris*, une description idyllique de ce séjour [139]. C'est à Rosny qu'Erckmann offrit à Toupié de devenir son représentant à Paris et de l'aider au placement de ses œuvres; en échange Toupié les signerait avec lui et en

---

([138]) *Erckmann-Chatrian*, par Erckmann seul, p. 7 du manuscrit.

([139]) *Revue de Paris*, loc. cit. C'est par erreur qu'Erckmann indique 1857 comme date de ce séjour à Rosny. *Matheus* était terminé dès la fin de 1854.

partagerait les bénéfices; mais Toupié refusa, « ne voulant pas signer un « ouvrage dans lequel il n'aurait rien mis de lui ».

Entre temps, Erckmann était parvenu à placer son *Schinderhannes ou les Brigands des Vosges* au *Journal des Faits* [140], qui en commença la publication le 2 octobre 1852, sous la signature d'Erckmann seul. Celui-ci expliquera l'absence du nom de Chatrian, en disant : « Comme mon père vivait » encore, il n'aurait jamais permis qu'un autre mît son nom à côté du mien, » sans avoir en rien contribué à l'ouvrage » [141], tandis que dans une lettre à ses frères, Chatrian indique comme raison de cette signature, le fait qu'il est connu « à Paris dans le monde des lettres, sous le nom d'Erckmann » [142]. Nous trouvons là le seul indice du refroidissement des sentiments d'Erckmann à l'égard de Chatrian

Au lieu d'encaisser les trois cents quarante francs qui lui revenaient de cette publication, Erckmann préféra devenir actionnaire du *Journal des Faits* en complétant le prix d'une action de cinq cents francs. Lorsqu'il est livré à lui-même, son idée constante est de trouver un journal, une revue dont il devienne le collaborateur attitré, permanent, appointé, où il trouve « un gîte » pour ses contes ». Il pensa avoir trouvé ce hâvre au *Journal des Faits*, mais la faillite de cette feuille l'obligea, autant que le refus de Toupié, à revenir à Chatrian.

Le *Journal des Faits* n'avait pas publié le manuscrit de *Schinderhannes* en entier. « Toute la doctrine de la transformation des corps et de la péré- » grination des âmes s'y trouvait développée » [143]. Le directeur du journal supprima cette partie et c'est d'elle qu'Erckmann allait tirer : l'*Illustre Docteur Matheus*.

Chatrian, de son côté, ne demeure pas inactif; malgré son travail au chemin de fer, il ne renonce pas au théâtre et à sa collaboration avec Carré. Il s'attaque en outre à un roman, l'*Oreille droite de Maître Carolus*, « d'un » genre diamétralement opposé à celui de *Matheus*, mais qui s'y rattache par » nombre de ramifications cachées » [144]. Le ton général de ses lettres a baissé : « la lutte ne l'exaspère plus » [145], mais sa confiance en l'avenir demeure intacte. « Dieu aidant, écrit-il à Erckmann, et Dieu, quoi qu'on en dise, » est toujours avec les hommes de bonne volonté, Dieu aidant, nous » aurons dans nos vieux jours à causer de ce que nous aurons fait, » plutôt que de ce que nous aurons voulu faire. La ligne que nous suivons » est la ligne droite; l'idée que nous défendons est juste, et le succès est au

---

(140) *Journal des Faits. Tous les journaux en un. Des faits, non des paroles. Exposer, non discuter. La vérité, non la passion. La bonne foi, non l'esprit de parti. Le Journal des Faits n'est d'aucune couleur. Il est le journal né des fonctionnaires.*

(141) *Erckmann à Alfred, 21 mars 1887.

(142) *Chatrian à ses frères, s. d., fin 1852.

(143) *Erckmann à Alfred, 19 mai 1892.

(144) *Chatrian à Erckmann, 7 avril 1854.

(145) *du même au même, 2 novembre 1854.

» bout de tout ce qui est juste et droit. Courage donc et persévérance. Telle » a été, telle est, et telle sera toujours notre devise » [146]. Il quitte Paris pour s'arracher au milieu « qui l'empêchait de travailler » et va s'installer à Pantin, rue de Montreuil. Il finissait pas s'ennuyer dans ce monde des confins de la littérature, pour lequel son mépris reste entier. Mais au lieu de l'exprimer en termes de héros romantique incompris, il l'exhale maintenant en une vigoureuse expression réaliste : « Vois-tu, tous ces gaillards ne valent pas » une de nos c..... » [147]. Au travail donc! Les deux amis ne peuvent manquer « d'édifier à bref délai tout le moustier parisien sur la vraie litté- » rature » [148].

La brouille, pour employer un mot fort, n'a donc pas duré entre les deux amis. Dès le 19 juin 1853, Chatrian écrit à ses frères : « Je suis avec » Erckmann comme par le passé, c'est-à-dire que nous ne sommes qu'un... » Erckmann est à Paris, chez moi, chez nous, comme vous voulez, et tout » marche d'un pas ferme et régulier »; pour confirmer par un exemple matériel l'amitié qui les unit, Chatrian ajoute : « Je suis encore pourvu de » chemises, grâce à Erckmann qui a fait deux parts des siennes » [149]. Ce détail vestimentaire précise l'excellence de leurs rapports. « La seule chose » que j'ambitionne sérieusement est de pouvoir vivre un jour près de toi. » Ce sentiment domine toutes mes actions, et l'année qui finit l'a tellement » développé qu'à défaut d'autre stimulant, il suffirait pour me soutenir au » milieu de la lutte la plus acharnée » [150].

Chatrian, à ce moment, s'il avait été dépourvu de tout sentiment d'amitié pour Erckmann, aurait pu profiter de la froideur que celui-ci lui témoignait, pour séparer sa destinée de la sienne. Rien n'annonçait, en effet, en 1852, qu'Erckmann, qui reprenait l'étude du droit, dût devenir célèbre ou même notoire dans la littérature française. Chatrian, nanti d'une position assurée, certain d'augmentations régulières, pouvait s'arranger pour rembourser à Erckmann ses avances et tenter, soit seul, soit avec un autre collaborateur, la fortune littéraire. Il préféra demeurer en relations avec son ami de la première heure. Il y a là plus que de la reconnaissance, il y a de la véritable amitié et nous n'avons aucune raison valable de mettre en doute les sentiments de Chatrian à cette époque à l'égard d'Erckmann. Cependant dans l'esprit de celui-ci subsistera une certaine amertume : il appréciera les qualités de bon sens, de tactique, voire d'amitié de Chatrian; il a perdu confiance en son talent littéraire, et son désintéressement; il se défiera de ses subterfuges. Et lorsqu'après la rupture, Erckmann énumérera ses griefs contre Chatrian, la conduite de celui-ci en 1850, sera le plus ancien.

Mais si l'amitié subsiste, la collaboration a cessé. Tandis qu'Erckmann

(146) *Chatrian à Erckmann, 7 avril 1854.
(147) *ibidem.
(148) *ibidem.
(149) *Chatrian à ses frères, 19 juin 1853.
(150) *Chatrian à Erckmann, 2 novembre 1854.

écrit le *Docteur Matheus*, Chatrian passe la plus grande partie de la journée à son bureau. Il renonce bientôt à l'*Oreille droite de Maître Carolus* et poursuit mollement ses tentatives de collaboration théâtrale avec Carré. *Matheus* terminé, Erckmann le présente à la *Revue des Deux Mondes*, qui a ouvert un concours littéraire doté d'un prix de cinq mille francs.

Chatrian avait une haute opinion de l'œuvre de son ami : « *Matheus* est » un chef d'œuvre de style et de naturel : idée, exécution, tout est neuf. Tout » ce que nous avons fait jusqu'ici ne lui va pas à la cheville... Si ce livre » n'établit pas définitivement notre renommée, je déclare devant Dieu que » toutes les têtes humaines ne sont que des boîtes à fromage » [151]. Malgré cela, la *Revue des Deux Mondes* ne lui accorda pas le prix. Erckmann promena ensuite son manuscrit au *Journal pour tous* que dirigeait alors M. Jules Simon, puis au *Siècle*. Il nous a laissé de ces démarches un résumé pittoresque qu'a reproduit la *Revue de Paris* [152]. Les réponses qu'il faisait aux directeurs montrent l'intransigeance de son caractère et combien un Chatrian lui était nécessaire. Enfin, en désespoir de cause, il confia le manuscrit à Chatrian, avec mission de le placer au mieux. Et il envisage, une fois de plus l'éventualité du barreau de Saverne ou de Sarrebourg.

Sa situation matérielle, à ce moment, n'est rien moins que brillante. Il avait englouti dans des essais infructueux, non seulement ses treize cents francs de rente annuelle, mais encore environ la moitié de son capital [153]. Il avait tenté, avec Chatrian, de monter une *Correspondance littéraire*, qui aurait fourni de la copie aux journaux de province. Mais les provinciaux « lui font la nique » [154] et cette malheureuse opération lui coûte une bonne partie de son patrimoine. Cependant son courage ne faiblit pas et « grâce à » l'expérience acquise, à sa volonté persévérante, il pense atteindre le but » qu'il s'est proposé » [155]. En attendant le succès, il va se loger au Quartier Latin, rue Corneille, numéro 5, au sixième étage, sous le zinc brûlant duquel il se rafraîchit en écrivant les scènes d'hiver de *Hugues le Loup*. Il passe son examen de droit romain devant « d'anciens camarades devenus professeurs » et qui ne le reconnaissaient pas » [156]. Il se mettait à la préparation de ses thèses de doctorat [157], lorsqu'un soir du mois de juin 1856, Chatrian, tout essoufflé, pénétra dans sa mansarde et lui annonça qu'un de leurs premiers contes : *Le Bourgmestre en bouteille* venait d'être accepté à l'*Artiste*. Cette nouvelle ranima la flamme littéraire de l'étudiant malgré lui. La porte semblait désormais ouverte, le passage forcé, le mauvais sort conjuré et, dans le feu de l'inspiration, Erckmann composa de verve un nouveau conte : *le*

---

(151) *Chatrian à ses frères, s. d.
(152) *Revue de Paris*, loc. cit. pp. 268-269.
(153) *Erckmann à son frère Jules, 26 juin 1859.
(154) Erckmann à Hippolyte Weissé fils, 27 mars 1856. (Publiée par M. Hinzelin, *Marche de France*, avril 1825).
(155) ibidem.
(156) **Erckmann-Chatrian*, par Erckmann seul, p. 8 du manuscrit
(157) *Revue de Paris*, loc. cit., p. 266.

Requiem du Corbeau, où l'on retrouve sa situation et son enthousiasme dans ceux du bon oncle Zacharias.

On connaît le subterfuge dont Chatrian se servit pour faire accepter le *Bourgmestre en bouteille* à l'*Artiste*. Une note jointe au conte affirmait : « Hoffmann a tout un peuple de continuateurs. Ce conte est une des produc- » tions les plus récentes de la jeune littérature d'outre-Rhin. Ecrit dans le » genre du maître, il caractérise cependant la tendance philosophique de ses » élèves » [158]. L'un de ces prétendus élèves était Erckmann, que Chatrian présentait ainsi au public parisien. Quelque temps après, à l'instigation de Chatrian, le neveu d'Erckmann, Hippolyte Weissé, écrivit de Phalsbourg, une lettre pour protester contre la fausse attribution du *Bourgmestre en bouteille* [159]. Dès lors le « moustier littéraire était édifié », la réputation des auteurs véritables s'établissait et Chatrian faisait passer successivement le *Requiem du Corbeau*, puis *Rembrandt* et l'*Œil invisible* à ce même *Artiste* [160], où il était maintenant « comme chez lui », tandis qu'Erckmann, abandonnant la veuve et l'orphelin, renonçait au droit et partait pour Phalsbourg (novembre 1856).

Ed. Houssaye, qui dirigeait alors l'*Artiste*, fut-il dupe de ce subterfuge? Est-il vrai, comme l'a toujours soutenu Erckmann, qu'il accepta ce conte parce que, traduit de l'allemand, il ne pouvait soulever de jalousie de la part des confrères en place, qui ne redoutaient pas la concurrence étrangère? C'est bien possible. Qui connaissait à Paris l'édition strasbourgeoise des *Contes fantastiques*, parue huit ans auparavant, ou la publication du *Bourgmestre en bouteille*, dans d'obscurs journaux de province, par l'intermédiaire de la *Correspondance littéraire* de Madame Clémence Lalyre? Qui se souvenait, après cinq années d'éclipse et dans l'agitation du boulevard, du personnage aux cheveux longs et aux idées arrêtées, ombre de Michel Carré, qui, sous le faux nom d'Erckmann, circulait vers 1851, sur les confins de la littérature? Mais si Ed. Houssaye, par bienveillance pour ces auteurs que ne décourageait aucun insuccès, par goût pour le genre du conte et pour les réelles beautés qu'il contenait, accepta en souriant de donner dans le panneau, il a fait ce jour-là une bonne action et a bien mérité des lettres françaises [161].

A partir de ce moment, le succès commence à se dessiner. L'entrée de Chatrian aux bureaux des chemins de fer de l'Est avait desserré les rangs de ses concurrents, qui ne voient plus en lui qu'un amateur de la littérature. Et comme il préfère, à ce moment, être imprimé plutôt que rétribué, on commence à accueillir plus favorablement la prose ou les vers qu'il offre aux journaux ou revues. Un succès ne venant jamais seul, en même temps que

(158) *L'Artiste*, nos du 22 et du 29 juin 1856.

(159) *Chatrian à Hippolyte Weissé, 10 novembre 1856 : « Votre lettre a » produit tout l'effet que j'en attendais. Je suis à l'*Artiste* comme chez moi ».

(160) *L'Artiste*, numéros des 7 septembre 1856, 12, 19 avril, 1er novembre 1857.

(161) Le *Bourgmestre en bouteille* avait paru dans le *Mousquetaire*, d'Alexandre Dumas, les 19 et 20 février 1855, sous la signature d'Erckmann seul. Il semble étrange que Houssaye n'en ait pas eu connaissance.

le *Bourgmestre en bouteille* est reçu à l'*Artiste*, la *Revue de Paris* accepte l'*Illustre Docteur Matheus* [162].

A ce moment, Erckmann croit bien toucher au port. Son rêve de devenir le collaborateur attitré d'une revue paraît se réaliser. Une fois de plus, les événements politiques vont décevoir ses espérances : l'attentat d'Orsini (14 janvier 1858), tue, avec une cinquantaine d'autres périodiques parisiens, la *Revue de Paris*, dont le numéro du 15 janvier termine tout juste *Matheus*.

Quelques jours après, une autre catastrophe atteint Erckmann en plein cœur. Son père, « mon seul ami, » disait-il, « qui m'aimât autant que je » l'aimais » [164] meurt dans la nuit du 1er au 2 février. En compagnie de ses frères, Jules et Charles, qui habitaient alors Paris, il retourne à Phalsbourg. Voyage lugubre, de nuit, dans un compartiment glacial, avec au cœur, l'angoisse d'arriver trop tard. La vue du pays natal, le sentiment, ravivé par la douleur, des liens de famille, l'incertitude des lendemains, font surgir une dernière fois devant ses yeux la possibilité de devenir notaire ou avocat dans la région. Toute sa famille l'y pousse. Mais de Paris, Chatrian lui envoie lettre sur lettre : « Tout marche, tout va bien » [165]. La suppression de la *Revue de Paris* ne l'a nullement découragé et cette fois il ne confond pas ses désirs avec la réalité : non seulement les contes trouvent preneur, mais on en demande dans plusieurs journaux [166]. L'occasion est favorable et Emile Erckmann, suivant la voix de son génie, autant que celle de son ami, repart pour Paris.

([162]) *Chatrian à ses frères : 22 juin 1856. « L'ouvrage que Jean Baptiste a » vu sur ma table vient d'être reçu à la *Revue de Paris*. C'est un coup de fortune » que je poursuivais depuis longtemps sans pouvoir l'atteindre. La *Revue de Paris* » est le premier recueil littéraire de France. C'est là que s'étalent, au grand jour » de la renommée : Th. Gautier, Méry, Maxime du Camp, Sandeau, etc... C'est là » qu'écrivaient Balzac et Gérard de Nerval. L'ouvrage... fera ma réputation ».

*Chatrian à ses frères, 12 août 1857. « Après quinze mois d'attente, la *Revue de Paris* vient enfin d'annoncer mon roman. Ce qu'il m'a fallu de courage et de persévérance pour en arriver là, ne saurait se dire ».

([164]) *Revue de Paris*, loc. cit., p. 269.

([165]) Lettres de Chatrian à Erckmann à cette époque : passim.

([166]) Outre les contes parus à l'*Artiste*, *Gretchen ou l'Accordée de Village* a paru au *Constitutionnel* du 4 janvier 1858, et en ce même mois *la Pie* ou *Entre deux vins* à la *Revue française*.

CHAPITRE III.

ANNÉES DE SUCCÈS (1858-70).

I. Premiers succès. Conceptions philosophiques d'Erckmann; leur application dans l'œuvre. Le fantastique : Erckmann, Poe, Hoffmann et Pythagore. Le vin.

II. *Hugues le Loup.* Difficultés de sa publication. Rôle de Chatrian. Sa conception du monde littéraire.

III. *La Taverne du Jambon de Mayence*; *le Combat d'Ours* et sa conclusion. Le réalisme d'Erckmann-Chatrian. *Maître Daniel Rock.* Le genre d'Erckmann-Chatrian : leurs principes et leurs tendances. Abandon du réalisme. *Le Fou Yégof* à la *Revue des Deux Mondes.*

IV. Vie d'Erckmann et de Chatrian à cette époque. La brasserie du Faubourg Saint Denis. L'amitié et la collaboration. Parts respectives d'Erckmann et de Chatrian.

V. Le genre guerrier et le genre idyllique. *L'Ami Fritz* et ses sources, l'amour dans l'œuvre d'Erckmann-Chatrian. Le succès. *Les Romans Nationaux.*

VI. Accentuation de la tendance : *Histoire d'un Homme du Peuple* (1865). Projet d'une suite. Son échec. Tentative théâtrale : *La Guerre.* Retour au genre guerrier : *Le Blocus. Les Contes populaires.*

VII. *L'Histoire de la Révolution française racontée par un paysan.* Ses défauts. Fatigue d'Erckmann et de Chatrian. *Le Juif Polonais* au *Théâtre de Cluny.* Chatrian et Erckmann propriétaires. *Le Maître d'Ecole*, roman avorté. Premiers soucis de Chatrian.

La disparition de la *Revue de Paris* n'arrêta pas la réputation naissante des deux auteurs. Dès le premier trimestre de 1858, plusieurs contes paraissent au *Moniteur* et au *Constitutionnel.* Chatrian fait des démarches, « engueule » [1] l'un, décroche une lettre de recommandation pour l'autre et finit par trouver un éditeur pour *Matheus.* « J'ai vendu ce digne *Franz Matheus* à la Librairie » Nouvelle pour quatre ans, moyennant quatre cents francs payables fin » décembre... Indépendamment des volumes attribués à la critique, j'en ai » réservé vingt pour nous, et tu peux bien penser, mon vieux, quel plaisir » ce sera pour moi de t'adresser les dix qui te reviennent. Les conditions » pécuniaires ne sont pas brillantes, mais l'essentiel était d'arriver à une » édition coûte que coûte, et cela le plus tôt possible, c'est-à-dire avant la » fin de l'hiver. Il s'agit maintenant de chauffer la critique... Si nous n'avons » pas un succès vigoureux, je fais comme le Téméraire, je laisse pousser ma

(1) *Chatrian à Erckmann, s. l. n. d., début de 1860.

» barbe sur mes cuisses et je donne mon âme au diable pour une pièce de » six blancs trouée par le milieu » [2].

Erckmann ne fut pas enchanté de cette combinaison. Après dix ans de travail et de dépenses, ces conditions lui paraissaient vraiment peu brillantes. Le sens de la tactique suivie par Chatrian pour parvenir au succès, lui échappait. Il ne concevait pas alors d'autre publication que celle des revues et des journaux. Il répondit à Chatrian par une lettre quelque peu acerbe, dans laquelle il lui disait que s'il n'avait pas fait ses affaires, à lui Erckmann, il avait du moins fait les siennes, à lui Chatrian [3]. Celui-ci ne s'émut pas de ces reproches et répondit simplement : « Si cela ne te paraît pas » suffisant, viens toi-même mettre la main à la pâte. Il y a de l'ennui pour » deux et je ne m'opposerai pas le moins du monde à ce que tu prennes, » comme tu dis, tes coudées franches » [4]. Erckmann qui se souvenait de ses pénibles démarches pour placer *Matheus*, se calma vite et Chatrian, quelques jours après, put lui écrire : « J'ai reçu ta lettre, j'en suis content. Qu'il ne » soit plus question entre nous de pareilles bêtises et mets-toi bien hors » de la tête, une fois pour toutes, qu'il n'y a jamais eu, qu'il n'y a pas, et » qu'il n'y aura jamais de fond de sac de mon côté » [5]. Les *Aventures de l'Illustre Docteur Matheus* parurent pour les étrennes de 1859.

L'Illustre Docteur Matheus est la première œuvre d'Erckmann-Chatrian qui porte la marque de leur style et de leur imagination, celle, en somme, qui crée leur genre. La fiction en est toute fantaisiste : un brave médecin de campagne, ayant mené longtemps une vie contemplative, a fini par tirer de ses rêveries et de ses observations une doctrine qui doit faire le bonheur de l'humanité. Il quitte tout pour aller la prêcher; il lui arriverait bientôt malheur, s'il ne rencontrait en route un joyeux musicien, Coucou Peter, qui, feignant de se reconnaître son disciple, le titre d'affaire à chaque événement malencontreux. Erckmann promène ce couple à la Don Quichotte à travers les sites pittoresques des Vosges moyennes, jusqu'à ce que, lassé des aventures, écœuré du peu de sympathie qu'ont les hommes pour ses idées et ses intentions, Matheus revienne à sa petite maison. C'est là, dans l'exercice de sa profession, parmi les humbles, qu'il trouvera la sagesse et le bonheur.

Ce roman nous paraît quelque peu vieillot. Mais ce qui nous y intéresse aujourd'hui le moins, la doctrine professée par Matheus, est le point le plus important aux yeux de l'auteur.

La première mention que nous rencontrons de *Matheus* dans la correspondance de Chatrian avec Erckmann, figure dans la lettre du 2 décembre 1851, en même temps que la nouvelle du Coup d'Etat. C'est à cette date qu'il faut nous reporter pour comprendre le sens de ce roman. Les journées de

---

(2) *Chatrian à Erckmann, 4 octobre 1858.
(3) *d'après une annotation mise par Erckmann à la lettre de Chatrian, du 4 octobre 1858.
(4) *Chatrian à Erckmann, fragment d'une lettre sans date.
(5) *du même au même.

juin 1848 et les événements qui les suivirent, avaient causé à Erckmann une terrible déception. Il s'efforçait de découvrir le sens de cette catastrophe : son voltairianisme demeurait stupide devant les nouvelles formes que prenait l'esprit révolutionnaire, si différentes de celles de la grande Révolution, dont son père lui avait transmis la tradition et les principes. Sans en mettre jamais en doute la vérité ni les vertus, il cherche à expliquer leur faillite en la circonstance par une conception du monde qui donnera satisfaction à son besoin de logique et de justice. Nous possédons une lettre, malheureusement fragmentaire [6], de Chatrian, en réponse à l'exposé que fait Erckmann de sa doctrine; elle nous donne sur ce point de précieux éclaircissements : « Plus je » réfléchis à ton système, plus je creuse l'idée de l'égalité des forces et de » l'antériorité de l'homme, plus je vois clair dans tous les événements qui » s'accomplissent, plus je comprends les injustices contre lesquelles s'exaspè- » rent les idéalistes, plus je me rattache à cette idée qui n'est que le corollaire » de la tienne : « Oui, tous les hommes sont les collaborateurs de l'organi- » sation existante. Oui, tout ce que vous appelez injustice, n'est que la con- » séquence des fautes que vous avez commises dans votre existence anté- » rieure. Oui, l'homme ne peut arriver à la justice que par l'expérimentation » graduelle et progressive de tout ce qui est injuste.

» Travaille, mon ami, travaille, cette idée est humaine. Elle explique » l'homme, sa raison d'être, elle lui ouvre des horizons prodigieux, le passé » et l'avenir. Elle l'agrandit; elle le fortifie de toute la grandeur et de toute » la force de son œuvre antérieure. Elle explique le mot de Goethe : « Oh, que » ne suis-je un homme, mais un homme! » Cela vaudrait alors la peine d'être » un homme. Elle éclaire la philosophie aux abois, cette pauvre philosophie » qui s'en va, criant par tous les sentiers de l'idéalisme et par toutes les » routes du réalisme : « Oh, une vérité, rien qu'une vérité, mais une vérité » toute entière! »

« Elle explique l'hiéroglyphe humain. Travaille donc, travaille sans » préoccupation des événements, quels qu'ils puissent être, quels qu'ils puis- » sent devenir. Les Révolutions avortent parce qu'elles ne sont pas définies, » parce qu'elles ne sont pas humaines dans leurs projets de réforme. Ton idée » peut éclairer cela. Tu le sais, et si je te le dis, c'est qu'elle me préoccupe » à mon insu, c'est qu'elle dissout une à une toutes mes vieilles croyances, » c'est qu'elle me donne la force qui lutte et le courage qui persévère ».

Si nous dépouillons ce langage de la grandiloquence familière à Chatrian, nous saisissons l'explication qu'Erckmann donne du monde pour justifier le cours des événements contemporains. Quand il dit que « tous les hommes » sont les collaborateurs de l'organisation existante », il entend non seulement les vivants, mais aussi, mais surtout les morts. Morts et vivants, du reste, ne font qu'un; pour lui, la constance des forces qui forment le monde,

(6) *sans lieu, ni date.

l'« égalité des forces » est un dogme. L'idée de l'infini lui est complètement étrangère [7]; le nombre des âmes n'est pas plus infini que celui des corps qu'elles animent. Ce qui est indéfini, c'est le nombre des combinaisons entre ces deux éléments. Mais ces combinaisons ne se font pas au hasard. Le démiurge qui doit faire régner la justice en ce monde y pourvoit. Selon la conduite que l'âme tient dans le corps auquel elle est liée pour une existence, elle occupera dans l'existence suivante une place plus ou moins élevée dans « l'échelle des êtres », si bien établie par le bon docteur Matheus.

Ce n'est pas seulement le destin individuel de chacun de nous qui est ainsi déterminé par nos actions dans une vie antérieure, mais aussi le corps social tout entier, la vie de la cité, de l'Etat, du monde : « Oui, tout ce que » vous appelez injustice n'est que la conséquence de fautes commises dans » une existence antérieure ». Ainsi tout devient clair. Nos existences préalables expliquent non seulement nos sympathies et nos antipathies irraisonnées, comme dans le *Requiem du Corbeau* [8], nos réminiscences ou les survivances du passé comme celles que nous trouverons dans Maître Daniel Rock ou Catherine Lefèvre du *Fou Yégof*, les anomalies physiques et morales de certains personnages, comme le doyen de Heidelberg [9], mais aussi les apparentes injustices de cette vie, l'inégalité des dons naturels, les vices, les défauts de l'organisation sociale, voire le triomphe de l'injustice comme au Deux Décembre. Le besoin moral de justice, de rétribution en ce monde qu'Erckmann tenait du jacobin que fut son père, trouvait sa satisfaction dans cette doctrine.

Elle lui permettait aussi de concilier le déterminisme et le libre arbitre : notre condition en ce monde est déterminée par les actes accomplis dans nos existences antérieures, mais à l'intérieur de cette condition et dans ses limites, nous possédons la force de donner à notre vie une forme bonne ou mauvaise qui à son tour déterminera notre prochaine existence. Cette force s'appelle la volonté.

Appliquant cette théorie aux événements contemporains, Erckmann et, à sa suite, Chatrian, arrivent à s'en désintéresser. Le présent n'est-il pas la conséquence logique, inéluctable du passé? Renonçons donc à exercer sur lui quelque influence : il est, non pas ce que nous croyons le faire dans notre vie actuelle, mais ce que nous l'avons fait dans une vie antérieure. Nous n'y pouvons rien changer. Mais le vaste champ de l'avenir reste ouvert à notre activité, c'est sur ce terrain qu'elle portera ses fruits, « sans préoccupations » des événements quels qu'ils puissent être, quels qu'ils puissent devenir »; c'est cet avenir qu'il faut préparer, avenir qui sera d'autant meilleur que nous nous serons efforcés de le faire tel : « Nous ne sommes pas sur terre pour

(7) Cf. *Grand-père Lebigre*, in-8°, p. 42 et *Quelques mots sur l'Esprit humain*, in-8°, pp. 82 et 122.
(8) qui donne, sous une forme plus concise, l'idée de *Matheus*.
(9) *La Montre du Doyen. Contes fantastiques*, in-18°, p. 193, (Hachette, éd.).

» avoir le bonheur, dit le vieux Rebbe David à Fritz Kobus et à ses amis, » mais pour le mériter dans ce bas monde ou dans un autre » [10], entendons dans une prochaine existence. C'est dans cette idée fondamentale qu'il faut chercher, autant que dans son hérédité de maître d'école, l'origine de la tendance didactique, si forte dans les œuvres d'Erckmann-Chatrian. Ils veulent créer l'avenir.

On reconnaît facilement dans cette doctrine, la tradition de Pythagore; souvent Chatrian, dans ses lettres, fait allusion à cette origine des idées de son ami. Mais un autre élément entre encore dans l'élaboration de *Matheus* : c'est l'élément personnel. Il est hors de doute que les deux personnages qu'Erckmann a représentés dans ce roman, c'est lui-même et son ami. La timidité de *Matheus*, sa « nature de lièvre », est le reflet du caractère timoré d'Erckmann. Nous y retrouvons également son amour de la discussion, sa foi dans l'idée, son idéologie mystique, son indifférence aux réalités, son absence de sens pratique, sa confiance exagérée dans le premier venu, ses connaissances livresques, ses audaces de bon élève de collège, son éloquence quand il est seul, son embarras devant la contradiction, ses terreurs paniques [11]. Nous retrouvons dans Coucou Peter les qualités et les défauts qu'Erckmann attribuait, un peu conventionnellement, à Chatrian, l'enfant du « pays sauvage » de Dabo : le bon cœur, la gaîté, l'amour de la vie facile, de la chair et de la bonne chère, la méfiance et le mépris de ses semblables, avec quelque absence de scrupules. Les rapports entre ces deux personnages sont ceux qui existaient entre les deux amis : Coucou Peter-Chatrian jouant déjà le rôle de Providence terrestre à l'égard du pur esprit qu'était Erckmann-Matheus. La croisade qu'entreprend le docteur Matheus, et les déceptions qui s'en suivent, retracent assez bien l'enthousiasme, les déconvenues et l'état d'âme final d'Emile Erckmann au cours de la révolution de 1848 et des événements qui en découlèrent [12].

Pour parfaire le volume de *Matheus*, Chatrian avait ajouté au roman trois contes : le *Requiem du Corbeau*, le *Bourgmestre en bouteille*, et l'*Œil invisible*, en restituant à ce dernier son titre primitif de l'*Auberge des Trois pendus*. Chatrian plaçait ces petits récits assez facilement dans les journaux, et l'année 1859 pourrait être appelée l'année des contes : les *Lunettes de Hans Schnaps* paraissent en janvier à la *Revue française*, le *Rêve du cousin Elof* en juin au *Monde illustré*, la *Montre du doyen* à la *Revue européenne*, *Hans Storckus* au *Constitutionnel* et lorsque Chatrian reçoit de son ami la nouvelle que le conte des *Trois âmes* est terminé, il peut lui répondre : « Voilà le » volume complet » [13].

([10]) *Ami Fritz*, in-8°, p. 15.

([11]) D'après ceux qui ont connu Erckmann et l'ont approché de près, le Docteur Matheus est le type le plus représentatif de sa personnalité.

([12]) L'appui qu'apporte Coucou Peter au docteur Matheus, dans sa discussion avec l'anabaptiste Pelsly, rappelle la façon dont Chatrian soutenait Erckmann au club de Phalsbourg en 1848.

([13]) *Chatrian à Erckmann, 24 juin 1859.

Cette idée d'un volume de contes, Chatrian l'avait eue dès 1855. *Matheus* à peine terminé, il écrivait à Erckmann : « *Matheus* doit t'avoir horriblement » fatigué. Je dis fatigué par politesse. Au lieu d'entreprendre immédiatement » un grand ouvrage, tu ferais bien de te reposer en écrivant deux petits » contes gais et croustillants comme tu sais les faire. J'en écrirai moi-même » un ou deux d'un genre tout différent (genre Spiridion [14] par exemple), » nous joindrions toute la boutique à *Vin Rouge* et *Rembrandt* et nous » publierions sous le titre de *Contes d'Almanach*. Cela ne ressemblerait à » rien, mais à rien de ce qui existe et venant après *Matheus*, cela nous procu- » rerait du quibus, du jaune et rayonnant quibus. Médite, pèse, juge et » réponds » [15].

Au milieu de l'année 1859, Chatrian peut réaliser son idée sans avoir besoin d'y collaborer activement; Erckmann lui en épargne le soin. « Des » contes, des contes, demande-t-il, et toujours des contes, voilà ce qu'il faut » pour le moment » [16] « Apportez-moi du terrible, lui a dit Villemessant au » *Figaro*, le terrible prend le public à la gorge » [17]; Buloz ne veut pas de fantastique et demande des scènes de village : « c'est votre talent » déclare-t-il à Chatrian [18]. Et celui-ci lui apporte les *Fiancés de Grindelwald*, tandis que les *Trois âmes* paraissent au *Figaro* à la satisfaction des « amateurs de chair » crue » [19]. Bientôt Chatrian juge qu'il possède assez de contes pour un nouveau volume qui s'appellera *Contes de la Montagne*. « Je n'ai pas besoin » de te dire, écrit-il à Erckmann, ce qu'il faut faire pour justifier ce titre. » Laissons un instant les procureurs, les inventeurs, les taverniers et les porte- » perruques de côté; faisons un tour dans la forêt. Cela changera la couleur, » les types et l'intérêt de nos histoires. On ne pourra pas nous accuser de » monotonie et nous pourrons faire preuve de virilité » [20]. Mais le titre venait après les œuvres et ce deuxième recueil de contes est du même ton, de la même époque et de la même veine que le précédent, sauf *Une nuit dans les bois*, qui justifie de façon magistrale le titre du recueil. C'est, comme disait Chatrian, « un vrai bouquet de chèvrefeuille ». Le volume suivant, les *Contes des Bords du Rhin*, que Chatrian annonçait déjà dans sa lettre du 1er août 1859 : « Vienne l'hiver, écrivait-il, et nous parlerons alors d'un volume numéro » quatre », ne le cède en rien au point de vue du fantastique et de la truculence, aux contes du premier recueil.

Tous ces contes peuvent se répartir en cinq genres, selon le degré de sentiment, de truculence, de satire, de morale ou de fantastique qui y prédomine, sans que cependant l'un de ces éléments exclue rigoureusement les

(14) C'est-à-dire: *Science et Génie*.
(15) *Chatrian à Erckmann, 1855.
(16) *du même au même, 7 avril 1859.
(17) *du même au même, juin 1859.
(18) *ibidem.
(19) *du même au même, 27 juin 1859.
(20) *du même au même, 1er août 1859.

autres. Leur ensemble résume le développement futur du talent des auteurs et annonce les thèmes principaux de leur genre littéraire.

A propos des *Contes fantastiques*, on a si souvent cité les noms d'Edgar Poe et d'Hoffmann qu'il convient d'examiner dans quelle mesure ce rapprochement est justifié. Deux séries de contes de Poe ne trouvent pas d'équivalent chez Erckmann-Chatrian : ce sont ses contes policiers, dans lesquels la vérité se dévoile par déduction logique [22], et ses romans géographiques où l'auteur, nous entraînant vers des régions encore inexplorées, peut donner libre cours à son imagination [23]. Peut-être pourrait-on rapprocher ces derniers, dans lesquels Edgar Poe anticipe sur les découvertes géographiques, de ceux où Erckmann anticipe sur les conséquences des inventions contemporaines : *Hans Schnaps*, l'*Araignée crabe*, l'*Oreille de la chouette*. Dans les uns comme dans les autres, l'élément fantastique, c'est une invention ou une découverte poussée aux extrêmes limites de son développement. Ce ressort du fantastique est rare chez Erckmann, c'est plutôt dans le domaine du magnétisme, du « spiritisme », dirait-on aujourd'hui, qu'il se rencontre avec Edgar Poe : télépathie, dédoublement de la personnalité, réminiscence d'existences antérieures, réincarnation, transmigration des âmes. Mais les différences l'emportent de beaucoup sur les analogies, par le ton sur lequel ce fantastique est présenté et les effets physiques qu'il produit sur le lecteur. Nous pouvons chez Erckmann être saisis de terreur, éprouver le besoin de fuir devant les manifestations d'un surnaturel qui frappe notre raison de stupeur et convainc nos sens d'insuffisance et d'erreur; nous n'éprouvons jamais cette lugubre sensation physique de mort et de décomposition, nous ne sentons pas cette saveur douceâtre d'hôpital, cette odeur écœurante, nauséabonde de sang noir et caillé qui règne dans certaines œuvres de l'auteur américain. Rien de pareil chez Erckmann; il est bien rare que son fantastique soit sinistre. La fraîcheur du cadre, l'art de la description atténuent l'horreur du sujet. Si le lecteur sent l'épouvante le gagner, un brin d'ironie ou de pitié vient corriger cette impression : l'ombre agenouillée de Gredel Dick nous épargne la vision épouvantable du « Grand Noir » décrochant du gibet le cadavre de Zaphéri [24]. S'il est vrai qu'Erckmann ne refusait pas, comme le Théodore de l'*Histoire interrompue* [25], d'aller demander à la bouteille l'inspiration qu'y puisait aussi Poe, il y a entre leurs œuvres la même distance qu'entre les joyeux petits vins blancs de la côte de Saverne et les abominables alcools des « Saloons » d'outre-Atlantique.

Il semble que l'analogie dût être plus grande entre le fantastique d'Erckmann et celui de Hoffmann [26]. Chatrian n'avait-il pas présenté son ami

---

([22]) *Le crime de la rue Morgue; la lettre volée; le Scarabée d'Or*, etc...
([23]) *Arthur Gordon Pym; Manuscrit trouvé dans une bouteille*, etc.
([24]) *Contes des Bords du Rhin*, (*Le Blanc et le Noir*), in-8°, pp. 227-228.
([25]) *Contes fantastiques*, in-8°, p. 79 ss.
([26]) Sur Hoffmann, cf., Breuillac : *Hoffmann en France*, Revue d'histoire littéraire de la France, 1906-07.

comme l'un des continuateurs et disciples du conteur allemand? Le héros de son premier conte ne s'appelle-t-il pas Hippel comme l'ami d'Hoffmann? [27] Cependant on s'aperçoit vite qu'il n'existe entre eux aucune ressemblance fondamentale. Rien du symbolisme magique du *Pot d'Or*, par exemple; pas de magie, pas d'esprits élémentaires, salamandres, couleuvres, ou autres, pas de sorcières aux carrefours ni d'incantations, pas de mythologie germanique. Nous possédons un volume ayant appartenu à Erckmann [28] d'une traduction de contes choisis d'Hoffmann. Contrairement à tant d'autres livres de sa bibliothèque, il ne porte aucune remarque, aucune note marginale, pas même cette table des matières que l'écrivain établissait pour son usage personnel, sur les pages de garde. Un seul passage s'en trouve souligné, qui n'est certes pas fantastique : « C'est une des suites affreuses de la tache originelle, » que le démon conserve sa puissance de leurrer l'homme par les efforts » qu'il fait pour atteindre l'infini, de lui tendre un piège funeste dans le » sentiment même de sa nature divine ». [29]. Nous ne trouvons rien dans les contes d'Erckmann-Chatrian qui puisse passer pour une utilisation du tragique de cette situation.

Il est donc exagéré de parler d'influence d'Hoffmann sur Erckmann-Chatrian. Les deux auteurs ne se rencontrent que sur un point : leur but : nous donner le frisson par la révélation d'un monde suprasensible entrevu. Mais l'origine en est toute différente chez Erckmann et chez Hoffmann : germanique et fantasmagorique chez ce dernier, elle est chez le premier de source antique et philosophique, de tenue logique.

Au lieu d'influence et d'imitation, il est plus exact de parler d'emprunts : le milieu, le monde des « procureurs, des inventeurs, des taverniers et des » porte-perruques », comme disait Chatrian, certains détails d'un effet sûr que nous retrouvons surtout dans *Hugues le Loup*, comme le chien grattant la muraille, lorsqu'il perçoit la présence d'un être de l'autre côté [30]; le somnambulisme de Daniel [31] répété dans *Hugues le Loup* et le *Juif Polonais*, l'arrivée de François par un temps de neige, semblable à celle du docteur Fritz au château du Nideck, etc. [32]. La musique que font les ouvriers de Maître Martin en frappant sur leurs tonnes a pu suggérer à Erckmann l'idée du *Chant de la Tonne* [33] et le vieux Manassé, du *Choix d'une fiancée*, prononce à peu près la même malédiction que Jonas dans *Rembrandt* : « Dalès s'établira

---

(27) Dans «*Schinderhannes ou les Brigands des Vosges* », Erckmann faisait faire le récit du « *Bourgmestre en bouteille* », par Hoffmann lui-même, dans une taverne de Francfort. De là l'apparition de son ami Hippel.

(28) *Contes fantastiques d'Hoffmann*. Traduction nouvelle par X. Marmier. (Paris, Charpentier, 29, rue de Seine, 1843).

(29) *Don Juan*.

(30) Hoffmann : *le Majorat*, Erckmann : *Hugues le Loup*.

(31) ibidem. On peut rapprocher aussi la *Montre du Doyen*, d'Erckmann-Chatrian, de *Mademoiselle de Scudéry*, d'Hoffmann.

(32) ibidem.

(33) Voir aussi *Ami Fritz*, (in-8°, p. 34), les réflexions du tonnelier Schweyer.

» dans ta maison et dévorera ton bien ». On pourrait citer d'autres exemples; aucun ne dépasserait l'importance de ceux-ci.

Le fantastique d'Erckmann-Chatrian est donc d'une tout autre essence, d'une tout autre origine que la fantasmagorie germanique d'un Hoffmann. C'est, si j'ose rapprocher des termes généralement opposés, un fantastique rationnel, un fantastique classique. Son inspiration est toute païenne et antique. C'est encore la doctrine de Pythagore qui le leur fournit, notamment la théorie de l'âme.

Dans quelle mesure Erckmann-Chatrian ont utilisé cette doctrine pour des effets fantastiques, une comparaison avec ce que nous dit M. Edouard Schuré [34] de la mort du méchant d'après Pythagore nous le montre : aux approches de l'agonie, l'âme pressent généralement sa prochaine séparation du corps... Celle de l'homme sage et pur s'envole vers sa famille spirituelle. Mais celle de l'homme dont la vie a été en proie aux instincts matériels, se réveille dans une demi-conscience, comme dans la torpeur d'un cauchemar : « Il n'a plus ni bras pour étreindre, ni voix pour crier, mais » il se souvient, il souffre, il existe dans un limbe de ténèbres et d'épouvante. » La seule chose qu'il aperçoive est la présence de son cadavre dont il est » détaché, mais pour lequel il éprouve encore une invincible attraction. Car » c'est par lui qu'il vivait et maintenant qu'est-il? Il se cherche avec effroi » dans les fibres glacées de son cerveau, dans le sang figé de ses veines et » ne se trouve plus. Est-il mort? Est-il vivant? Il voudrait voir, se cram- » ponner à quelque chose, mais il ne voit pas, il ne saisit rien. Les ténèbres » l'enferment; autour de lui, en lui, tout est chaos. Il ne voit qu'une chose » et cette chose l'attire et lui fait horreur... la phosphorescence sinistre de » sa propre dépouille et le cauchemar recommence ».

Cette situation épouvantablement tragique de l'homme qui a mal vécu, Erckmann l'a développée, presque littéralement, dans le *Bourgmestre en bouteille*. Dans ce conte et dans bien d'autres, il nous a révélé aussi le principe de la transmigration des âmes. Dans le *Requiem du Corbeau* il établit d'une façon brève et saisissante la théorie de l'échelle des êtres, de leur progression et de l'universelle unité. Il nous y explique nos existences antérieures, sources de nos sympathies et de nos antipathies, de nos réminiscences et de nos idées innées, de notre instinct, de nos impulsions, de nos pressentiments, et ce qu'elles ont laissé en nous d'animal et qu'il nous faut vaincre.

D'après la théorie de Pythagore, certains hommes prédestinés par la pureté de leurs existences antérieures, entrent en possession de facultés et de pouvoirs nouveaux. Ils guérissent les malades par leur seule présence. Ils

---

([34]) E. Schuré, *Les grands initiés*, Pythagore, p. 352, 64e éd., Paris, Perrin. M. Schuré, mort depuis, n'a pu m'indiquer la source de ce passage qui se rapproche, si curieusement de celui du *Bourgmestre en bouteille*. D'après lui, cette conception appartiendrait au fonds commun des croyances métapsychiques. (F.·. M.·.?)

pénètrent les pensées des hommes par le seul regard. A l'état de veille, ils voient des événements qui se passent au loin. Par la concentration de leur volonté, ils agissent à distance et y font apparaître leur image. Au rebours, certains êtres, incapables de s'élever au-dessus de leur condition humaine, tombent sous la domination de l'être inférieur qui a abrité leur âme dans une existence précédente, comme l'homme-chat de Heidelberg. Parfois la faute commise est telle que ses conséquences se répercutent pendant plusieurs générations : c'est le cas de lycanthropie de *Hugues le Loup*.

Chez les êtres particulièrement doués, le sommeil développe des facultés nouvelles, qui nous semblent miraculeuses, mais qui sont les facultés naturelles de l'âme détachée du corps : ces êtres supérieurs ont donc deux consciences, deux vies alternées dont chacune a sa continuité. Erckmann a tiré de cette idée un effet puissant dans le *Cabaliste Hans Weinland* [35].Et tout le fantastique de la *Montre du Doyen* consiste dans la résurgence de cette deuxième âme, de cette deuxième vie pendant le sommeil du criminel.

C'est par l'initiation progressive et l'éducation de la volonté, que Pythagore prétendait amener ses disciples à la connaissance des réalités supraterrestres. Erckmann, lui, a trouvé un moyen plus rapide et plus simple pour y parvenir, rejoignant sur ce point Edgar Poe et Hoffmann. Ce que le premier va chercher dans le gin et l'opium, ce que le punch procure au second, c'est la musique et le vin qui vont le fournir à Erckmann. Cette révélation d'un monde supérieur, la musique nous la procure, mais d'une façon fugitive et passagère. Le vin, par contre, nous y élève d'une façon durable : « A force d'écrire, de fumer et de boire, dit le héros de *Crispinus*, » mon esprit devient d'une lucidité effrayante » [37]. Car « il ne faut pas se » dissimuler que certaines liqueurs renferment les principes de la fantaisie » et même de la fantasmagorie... Quel être insensé oserait mettre en doute » cette puissance magique de la bouteille? » [38]. C'est que le vin, c'est « l'âme » des temps passés, des générations éteintes ». Si cette âme est celle d'un temps heureux, on sent « jeunesse, amour, poésie, bonheur de la famille, » espérances sans bornes » naître en son cœur : « Souffle divin, musique » enchanteresse, jamais mortel ne s'est élevé plus haut que moi dans les » sphères invisibles » [39]. Mais lorsqu'elle tire sa force du corps d'un bourgmestre ladre, elle produit un vin « âpre et fort » au parfum de « cyprès et de » verveine » [40], qui fait de vous la proie des pensées mélancoliques.

Cette excitation alcoolique n'a du reste chez Erckmann rien de déréglé : on trouve chez lui de francs buveurs, on n'y rencontre guère d'ivrognes;

([35]) *Contes des Bords du Rhin*, in-18°, p. 259.
([36]) *Contes fantastiques*, in-18°, p. 233, ss.
([37]) ibidem, p. 83.
([38]) *Contes populaires*, in-18°, *Bourgmestre en bouteille*, p. 68.
([39]) *ibidem. Chant de la Tonne*, p. 240.
([40]) *ibidem. Bourgmestre en bouteille*, p. 55, cf., aussi *Contes des Bords du Rhin*, in-18°. *Le Blanc et le Noir*, (pp. 219-220-221).

c'est un simple tempérament ironique, gaulois, rabelaisien apporté à ce que son fantastique à l'antique pourrait avoir de trop intellectuel. Le vin est chez lui un élément d'équilibre. Grâce à lui, nous conservons toujours un pied sur terre et le fantastique ne nous entraîne pas au point de nous donner le vertige. Le vin nous suggère discrètement une explication toujours plausible et naturelle des phénomènes les plus extraordinaires.

* * *

Pendant la période qui s'étend de l'*Illustre Docteur Matheus* (1858) au *Fou Yégof* (1861), Erckmann est demeuré presque constamment à Phalsbourg, ne faisant à Paris que de rares apparitions. C'est à Chatrian seul qu'incombait le soin de mettre en œuvre les matériaux littéraires que lui adressait son ami; cela n'allait pas toujours sans difficultés. Si leur nom n'est plus inconnu, il n'émerge pas encore de la masse des candidats à la publication. Les retards de *Hugues le Loup* montrent la difficulté de la tâche. La *Tour de Hugues* [41] est déposée au *Moniteur* dès le début d'octobre 1858, mais à la fin de l'année, elle est remise au mois de mars suivant. « Notre ami About et le réaliste Champfleury vont nous passer sur le dos » [42]. Le mois de mars arrive et le *Moniteur* refuse de faire paraître la *Tour de Hugues*, dont l'idée, prétend-il, est hostile au gouvernement [43].

A cette nouvelle, le timide Erckmann manifeste son inquiétude. N'y aurait-il pas lieu de retirer la *Tour de Hugues*, de remanier le roman, de le modifier? « Non, répond Chatrian... Je m'en charge, ne t'en inquiète pas. » Cet ouvrage vaut mieux que tu ne penses. Il a de la vigueur, du coloris, de » l'intérêt. *Matheus* lui est supérieur, cela ne fait pas le moindre doute, mais » *Matheus* est une œuvre d'art qui ne peut être appréciée que par les délicats » et par les hommes du métier. Le gros public, celui qui fait nombre et qui » achète, n'y trouve pas les émotions auxquelles trente années de romantisme » l'ont habitué et ce public-là trouvera la *Tour de Hugues* fort à son goût. » Je puis t'en donner la certitude » [44]. Et dès le 11 mai 1859, Chatrian peut annoncer à Erckmann que « le brave Sperver et son ami Knappwurst ont » reçu l'hospitalité la plus cordiale au *Constitutionnel* ».

Cependant le 19 juillet, *Waldeck* [45] n'a pas encore paru, malgré deux bouteilles de kirsch de Phalsbourg offertes au metteur en pages. Mais ce produit du pays natal finit cependant par avoir une heureuse influence sur l'esprit de ce personnage, car à la fin d'août, Chatrian peut écrire à Erck-

(41) Premier titre de *Hugues le Loup*.
(42) *Chatrian à Erckmann, vers le 1er décembre 1858.
(43) Sans doute l'idée du crime d'un ancêtre se répercutant dans ses descendants (18 brumaire, 2 décembre).
(44) *Chatrian à Erckmann, 7 avril 1859.
(45) Autre titre de *Hugues le Loup*. Le nom de Waldeck fut remplacé par celui de Nideck, dans la rédaction définitive.

mann : « *Hugues le Loup* est un succès; je souligne le mot, un vrai succès. » Tous les rédacteurs du *Constitutionnel* sont enchantés; il y a longtemps » qu'ils ne s'étaient trouvés à pareille fête » [46].

Le metteur en pages du *Constitutionnel* était alors Nathan Sichel, qui devait demeurer jusqu'à sa mort, l'ami fidèle, le sûr confident d'Erckmann et de Chatrian. Tant qu'il vécut, il s'appliqua à maintenir à l'abri de toute tentative de rupture, cette amitié littéraire au succès de laquelle il avait contribué. C'était un Juif, de l'espèce idéaliste; spirituel et spéculatif, il manquait totalement de fortune et avait tenté cent fois d'y remédier par les moyens les plus divers, sans jamais y réussir. Il avouait lui-même « qu'il » n'avait jamais eu de goût que pour les métiers qu'il était incapable » d'exercer » [47]. Dans sa situation, toute provisoire, de metteur en pages au *Constitutionnel*, il résolut de rendre service à Chatrian, qui venait depuis trois mois s'informer presque chaque jour, de la date à laquelle pourrait passer son roman. Il est probable que l'envoi des bouteilles de kirsch accrut sa bonne volonté. Un beau samedi, le feuilleton du journal se trouva terminé et Nathan Sichel négligea d'en rendre compte. Le dimanche, jour où toute la direction prenait congé, il emmena déjeuner ce « brave Haly », le rédacteur de permanence et le gobergea de telle façon qu'il finit par le laisser sous la table. Rentré au journal, « il fit une vie de possédé, jurant, sacrant » contre cet animal d'Haly qui n'arrivait pas et le mettait ainsi dans l'impos- » sibilité de mettre le nouveau roman en mains. Il donna donc à composer » le début du roman des deux inconnus... » [48]. C'est ainsi que commença à paraître *Hugues le Loup*. Les deux auteurs conservèrent au protecteur de leurs débuts une amitié et une reconnaissance qui ne s'éteignirent qu'avec lui [49].

C'est vers la conquête du gros public, « qui fait nombre et qui achète », que Chatrian oriente ses efforts, et c'est d'après le goût de ce public qu'il conseille à Erckmann en 1859, de « tailler en plein drap dans le fantastique ». « Il faut travailler en vue du public et, tranchons le mot, du succès » [50]. Et Chatrian s'y emploie; vers la fin de l'année 1859, nous relevons dans ses lettres un projet de journal : le *Bourgeois de Paris*, destiné à soutenir la gloire naissante d'Erckmann-Chatrian : « Je ferai éreinter tous les gaillards » qui nous sont hostiles, et quand notre volume paraîtra, je taperai sur la » grosse caisse. Si quelque critique fait mine de vouloir mordre, je lui ferai » administrer une boulette et le Seigneur Dieu ne pourra que se réjouir de » voir les coquins traités à la façon de Barbari » [51].

---

(46) *Chatrian à Erckmann, 29 août 1860.
(47) *République Française*, 1er septembre 1889. Article de Siebecker: *Souvenirs*, (sans doute quelque peu romancés).
(48) ibidem.
(49) Ils donnèrent son nom au rabbin de l'*Ami Fritz*.
(50) Chatrian à Erckmann, 7 avril 1859.
(51) *du même au même, 8 décembre 1859. Je n'ai pu retrouver ce *Bourgeois de Paris* de 1859. A la Bibliothèque Nationale, sous la cote L C 13 15 est répertorié

« Les coquins », c'est ainsi que Chatrian désigne tous ceux qui, volontairement ou non, font obstacle à la réussite de leurs ambitions d'écrivain. Comme au jour où il est arrivé à Paris, il continue à mépriser les milieux littéraires remplis, à son avis, d'impuissants et d'arrivistes : « Si j'arrive à » m'implanter solidement au *Constitutionnel*, tu verras comme tous ces » gaillards se laissent conduire à grandes guides et le fouet sur les reins » [52]. Les critiques ne valent pas mieux : Jules Janin est une « canaille », qui revend immédiatement les livres qu'on lui dédie [53]; Barbey d'Aurevilly, dont la critique de *Matheus* [54] avait alarmé Erckmann, est « non pas un imbécile, » mais un Jésuite. C'est le bras droit de Veuillot. Tu comprends le reste. Il » ne manquait plus à *Matheus* que d'être insulté par cette vipère; désormais » il ne lui manque plus rien. J'ai moi-même provoqué cet article et çà n'a » pas été sans peine que je suis parvenu à faire mordre la bête. Il nous fait » plus de bien qu'une douzaine d'appréciations bienveillantes. Ne te fâche » donc pas, mon vieux, et s'il te faut absolument une victime, torche ton c... » avec la prose de cette vermine catholique. C'est une volupté à nulle autre » pareille » [55]. Les partis politiques ne sont pas mieux traités : « Bonaparti- » tistes, légitimistes, républicains, tout cela ne vaut pas cher » [56]. « Nous » avons contre nous la clique réaliste et pas mal de petits Bohêmes qui écri- » vaillent de petites saletés à droite et à gauche. Ils me donnent du fil à » retordre et cherchent à mettre des bâtons dans les roues, mais j'espère » bien leur passer sur le ventre » [57]. Ainsi, au moment où le succès se dessine, Chatrian conserve la même attitude qu'aux premières heures de la lutte, dix ans auparavant : hostilité déclarée à tout ce qui n'est pas Erckmann-Chatrian; confiance en l'avenir, encouragements prodigués, critiques atténuées et expliquées vis-à-vis d'Erckmann qui « naturellement méfiant de » lui-même » [58], était toujours prêt, au moindre insuccès, à croire qu'il s'était fourvoyé et à reprendre le chemin de l'Ecole de Droit.

Chatrian ne se montrait pas moins soucieux du revenu commercial de leurs œuvres. Abandonnant la Librairie Nouvelle, il fait paraître chez Hachette les *Contes fantastiques* à des conditions meilleures. Enfin, pour les *Contes de la Montagne*, il entre en relations avec Hetzel, qui allait devenir et demeurer leur éditeur. Les journaux et les revues qui publiaient leurs contes en augmentent aussi la rétribution : Chatrian se montrait fort habile sur ce

---

un journal de ce nom, mais qui remonte à 1855 et n'a rien de commun avec celui dont parle Chatrian.

(52) *Chatrian à Erckmann, s. l. n. d., fin 1858.

(53) *du même au même, avant le 24 juin 1859.

(54) Cf. Barbey d'Aurevilly, *Les Œuvres et les Hommes*, 4e partie. Les romanciers, pp. 252-266, Paris, 1865.

(55) *Chatrian à Erckmann, 24 juin 1859.

(56) Cf. supra note 53.

(57) *Chatrian à Erckmann, entre le 24 et 27 juin 1859.

(58) *Note à une lettre de Chatrian, s. l. n. d. : « Ce qui me faisait plaisir » dans Chatrian, c'est qu'il voyait toujours les choses en beau. Naturellement mé- » fiant de moi-même, j'avais besoin d'encouragement. Voilà la vraie collaboration ».

chapitre, sachant fort bien doser les promesses, les engagements et montrer « un peu d'énergie après beaucoup de douceur » [59]. Il emploie tous les moyens; il tire à la ligne pour tâcher de faire un volume de *Hugues le Loup* tout seul, les autres contes devant former un second ouvrage : « Avec un beau » caractère et de belles marges, nous aurons assez de copie... Ainsi pour les » trois contes ajoutés à ceux qu'il a déjà, Hetzel nous paierait un nouveau » volume » [60]. Il change le titre de certains contes lorsqu'ils viennent à paraître en librairie, pour séduire le lecteur par l'appât de titres nouveaux. Le timide Erckmann, contraint et brusque, qu'ennuyaient les discussions d'affaires [61], ne serait jamais sorti de toute cette stratégie et aurait volontiers donné ses contes pour rien, pour avoir la paix. Chatrian, lui, est là dans son élément, il fait montre d'une activité inlassable, d'une habileté avertie, d'une diplomatie judicieuse, parfois même d'une certaine rouerie pour défendre et promouvoir les intérêts communs. Sa conviction profonde que la littérature parisienne est une caverne de brigands lui fournit un motif suffisant d'agir ainsi. C'est à partir de ce moment que la situation pécuniaire des deux amis commence à s'améliorer. C'est avec un plaisir non déguisé que, dès la fin de 1858, Chatrian écrit à Erckmann : « Si tu as besoin de métal, écris moi un » mot. La caisse de Monsieur est ouverte ». Le 19 juillet 1859, nous trouvons mentionné le premier envoi d'argent que Chatrian fait à son ami : « Voici » un billet de cent francs », formule qui allait se répéter bien souvent, avec des variantes pour la somme, jusqu'au jour où Chatrian renoncera à tenir les comptes d'Emile Erckmann [62].

La situation littéraire, elle aussi, prouve combien étaient justes les prévisions de Chatrian : « Encore un petit peu de patience, écrit-il à ses frères, » le 13 avril 1858, et vous verrez que j'avais raison de ne pas suivre vos » conseils, lorsque vous m'engagiez à ne plus m'occuper de littérature ». Après la publication de *Matheus* en volume, il leur dit encore : « Nous sommes » posés. Encore un volume et les éditeurs compteront avec nous; ce qu'il

---

([59]) Chatrian à Erckmann, s. j., 1859.

([60]) *Chatrian à Erckmann, 20 août 1860.

([61]) *Erckmann à Alfred. « Ce n'est pas que je sois impropre aux affaires, » mais elles m'ennuient; je ne puis entendre rabâcher toujours d'intérêts purement » matériels sans m'endormir.» (11 janvier 1887).

([62]) *Le registre sur lequel Chatrian tient les comptes d'Erckmann existe encore aujourd'hui. Il commence le 12 juin 1861. Sur la première page on trouve la « récapitulation d'un premier livre de comptes », pour les années 1857-58-59-60. Ces comptes sont soigneusement tenus et d'une clarté parfaite. Dans une colonne, Chatrian inscrit aux recettes tout ce qu'il touche des éditeurs et des journaux et divise le total par deux en fin d'année. En face il porte les dépenses d'Erckmann, suivant le modèle ci-dessous :

Recettes communes	Part de recettes d'Erckmann	Dépenses d'Erckmann

» a fallu avaler de couleuvres pour en arriver là, nul ne le saura jamais que » votre pauvre diable de Benjamin, mais il peut se rendre cette justice qu'il » les a dévorées silencieusement, et d'ailleurs cela ne lui a pas fait pousser » un seul cheveu gris dans sa tignasse » [63]. « Dans deux ans d'ici, écrit-il » à Erckmann vers le milieu de 1859, nous aurons enfoncé les réalistes, les » fantaisistes et toute la classe de l'Ecole Normale, à commencer par l'ami » About ». Et il répète encore une fois à ses frères, après la publication en volume des *Contes fantastiques* : « Il n'y a plus moyen de nous mettre sous » le boisseau. C'est fini et bien fini. Nous sommes posés » [64]. Mais c'est surtout *Hugues le Loup* qui lui donne l'impression de la victoire décisive. Pour la première fois, (car Chatrian, si lyrique dans ses anticipations, ses invectives et ses prosopopées, est extrêmement modéré, pondéré, circonspect, quand il s'agit de juger leur propre situation), il emploie le mot de succès : « *Hugues* » *le Loup* est un succès. Je souligne le mot, un vrai succès » [65] et en effet, c'est à partir de ce moment que les éditeurs s'empressent : Lacaussade, le directeur de la *Revue européenne* est « désolé de ne pas avoir *Hugues le* » *Loup* »; il demande un ouvrage de longue haleine ou à défaut, un conte... « un titre... n'importe quoi, pour que je puisse mettre votre nom dans les » annonces de la *Revue* », et il lui offre trois cents francs pour la feuille [66]. L'éditeur Charpentier demande un roman pour lequel il offre huit sous par volume : « Je traiterai probablement avec lui, dit Chatrian. C'est un brave » homme. Il vient me chercher à mon bureau et m'emmène faire des dîners » grandioses » [67].

Hugues le Loup dépassait les limites d'un simple conte et son succès incitait Chatrian à demander désormais à Erckmann non plus des contes, mais des romans : « Les volumes de contes se vendent généralement très peu. » Le public les considère comme des ouvrages faits de pièces et de morceaux » et les éditeurs, qui connaissent le goût du public, ne les publient qu'en » rechignant... Les libraires vendent trois fois plus de *Matheus* que de » *Contes* » [68]. D'autre part, « l'exploitation de la doctrine pythagoricienne » au point de vue fantastique... est usée et le besoin se fait sentir de passer » à un autre genre d'exercices... Le succès des *Contes fantastiques* n'est » qu'un succès de surface, il n'entre pas... Ce ne sont pourtant ni les articles, » ni les réclames qui manquent », mais « le public français ne peut pas » comprendre le fantastique... et le magnétisme est une cause perdue, ou » plutôt conquise, par les charlatans qui l'ont exploitée jusqu'à la corde » [69]. Il s'agit donc pour nos auteurs de renouveler à la fois la forme et le fond de

---

(63) *Chatrian à ses frères, s. l. n. d.
(64) *Chatrian à ses frères, s. l. n. d.
(65) *Chatrian à Erckmann, août 1860.
(66) *Chatrian à Erckmann, après août 1860.
(67) *Chatrian à ses frères, 9 juillet 1860.
(68) *Chatrian à Erckmann, août 1860.
(69) *du même au même, s. l. n. d., vers juin 1860.

leur production littéraire. C'est ce que va tenter Erckmann en se rapprochant des formules réalistes.

* * *

Deux contes, parmi ceux publiés jusqu'ici en volume, présentent un caractère de parenté évident : le *Combat de coqs* et le *Combat d'ours*. Le lieu de l'action, les personnages les rattachent aussi à la *Taverne du Jambon de Mayence* (1862). C'est que ces trois ouvrages sont les débris d'un roman plus important, qui n'a jamais été publié, mais dont garde trace une lettre de Chatrian adressée à Erckmann, lettre sans lieu ni date, mais que nous pouvons situer vers le milieu de 1859. Chatrian y signale les parties du roman qui lui semblent les meilleures, le *combat de coqs* notamment. Nous y retrouvons les deux chanteuses mentionnées à la fin du *Combat d'ours* ainsi que le hibou de la synagogue. Mais Chatrian estime que « l'ensemble est » trop compact », donne l'impression de « morceaux rapportés », que la « part trop large faite au détail et à la couleur nuit considérablement à » l'action ». Enfin « l'ensemble manque de logique, de méthode et de pro- » portions. Les matériaux s'y trouvent en abondance, mais entassés pêle-mêle; » ils ne laissent à l'esprit que l'impression d'un édifice mal construit. C'est » une œuvre à refaire sur un nouveau plan ». Erckmann n'aimait guère ces remaniements. Ecrivant ses œuvres d'un seul jet, il détestait « revenir à son » vomissement » [70]. Aussi préféra-t-il publier séparément les parties les mieux venues.

Lorsqu'Erckmann écrivit ce roman, il avait l'intention de faire œuvre réaliste et la conclusion du *Combat d'ours*, est une véritable profession de foi de la nouvelle esthétique : « Où trouve-t-on des physionomies plus dignes » d'être transmises à la postérité, que dans notre bonne petite ville de » Bergzabern? Est-ce à Rome... à Naples... à Venise? Mais tous ces pêcheurs, » tous ces lazzarones, tous ces pâtres se ressemblent... On les a peints et » repeints cent mille fois... Ils ont tous le nez droit, le ventre creux et les » jambes maigres. Tenez, maître Conrad ,sans vous flatter, avec votre petit » nez rabougri, votre casquette de cuir et votre souquenille grise barbouillée » de couleur, je vous trouve mille fois plus beau que l'Apollon du Belvédère... » Voilà ce que j'appelle des modèles, de vrais modèles; ...au moins ils ne » posent pas. Et quant à tous ces paysages arides, ...ces paysages à grandes » lignes qu'on nous envoie d'Italie, quant à leurs golfes, à leur ruines..., le » moindre coin de haie où bourdonne un hanneton..., le plus petit chemin » creux où grimpe une rosse étique traînant une charrette..., les roues fan- » geuses..., le fouet qui s'effile dans l'air..., un rien, une mare à canards..., » un rayon de soleil dans un grenier, une tête de rat dans l'ombre, qui

(70) *Chatrian à Erckmann, vers le 15 juin 1859.

» grignote et se peigne la moustache..., me transportent mille fois plus que » vos colonnes tronquées, vos couchers de soleil et vos effets de nuit. Voyez- » vous, maître Conrad, tout cela, c'est de l'imitation..., les païens ont accom- » pli leur œuvre. Elle est magnifique, je le reconnais. Mais au lieu de la » copier platement... il s'agit de faire la nôtre... On nous assomme avec le » grand style, le genre grave, l'idéal grec. Moi je ne veux être d'aucune » école et je suis flamand!... J'aime le naturel et les andouilles cuites dans » leur jus... Mon Vatican à moi, c'est la taverne de Maître Sebaldus... C'est » là que j'étudie les beaux modèles et les effets de lumière en vidant des » chopes » [71].

Une telle profession de foi aurait pu être signée par Courbet. Cependant parmi les contes, un seul porte le sous-titre de conte réaliste; c'est la *Voleuse d'enfants* [72]; mais on ne voit guère en quoi il se distingue des autres. L'atmosphère, le milieu y sont les mêmes; l'idée, la supériorité de l'instinct d'une folle sur la raison vulgaire et l'organisation sociale, ressortit au fantastique habituel d'Erckmann. Le caractère réaliste du récit consisterait donc uniquement dans l'horreur du point capital : l'assassinat d'un enfant pour la consommation de chair humaine. La truculence, une truculence macabre, serait pour nos auteurs la caractéristique du réalisme. Mais à ce compte, combien d'autres récits intitulés par eux « fantastiques » pourraient partager le titre de réaliste avec la *Voleuse d'enfants!*

C'est pourtant bien cette truculence, non plus macabre, mais joyeuse, qui fait de la *Taverne du Jambon de Mayence*, et des contes qui s'y rattachent, des œuvres réalistes. Le réalisme s'est cherché des ancêtres : il en a trouvés, en littérature en Rabelais, qui n'épargnait pas le mot propre, en peinture dans les peintres d'intérieur et de kermesse flamands et hollandais. C'est à ces modèles du réalisme, plutôt qu'à ses principes mêmes, que la *Taverne* se rattache : de là ces festins pantagruéliques, ces beuveries, ces « mille figures grotesques » [73], ces « grosses faces charnues » [74] capables d'engloutir le boudin par aunes et le vin par doubles pintes. C'est toute cette gastronomie, cette vie populaire de godaille invraisemblable, ce matérialisme de gueule et d'estomac qui fait le fond d'un réalisme, tel que nous le trouvons dans Rabelais ou dans les toiles de Van Ostade et de Teniers. La technique de composition de ces derniers peintres, la juxtaposition sur la toile de différentes scènes dont chacune est un tableau, se retrouve dans le *Combat de coqs*, par exemple, véritable kermesse flamande formée de petites scènes successives, où ne manque pas non plus l'humour des détails que Teniers place aux limites du tableau, comme « le petit Yéri Bremer, soulevant curieu-

(71) *Le combat d'ours, Contes de la Montagne*, in-18°, p. 342, ss.
(72) *Contes des Bords du Rhin*, in-18°, p. 234, ss.
(73) *Contes fantastiques*, in-8°, *Le combat de coqs*, p. 170.
(74) *Contes populaires*, in-8°, *Le Chant de la tonne*, p. 243.

» sement le coin du voile, et le chaudronnier Eisenloeffel lui donnant un » coup de pied dans le derrière » [75].

Dans ces œuvres, le réalisme d'Erckmann-Chatrian nous apparaît descriptif et pictural, poussé dans les détails pittoresques plutôt que caractéristiques. Il s'écarte des principes de l'école par son manque de réalité : rien ne situe l'action de ces trois récits, ni dans l'espace, ni dans le temps. Les personnages sont conventionnels ou fantaisistes, ou bien des figurants invraisemblables, comme tous ces gueux, qui, sans jamais travailler, passent leurs jours et leurs nuits à absorber vin et andouilles, enrichissant ainsi le tavernier. En somme, le *Jambon de Mayence* et les deux « *combats* » qui s'y rattachent ne seraient pas plus réalistes que les autres contes d'auberge d'Erckmann-Chatrian, si les auteurs ne leur avaient donné une couleur XVI^me^ siècle, « flamande » qui manque ailleurs. Aussi la déclaration de principes que fait Kasper à la fin du *Combat d'ours* n'est-elle pas inutile pour préciser la tendance de l'œuvre.

Nous retrouvons le même procédé dans l'autre œuvre à tendance réaliste d'Erckmann-Chatrian, *Maître Daniel Rock*. Lorsque l'ingénieur Horace a terminé les travaux du chemin de fer autour de Felsenbourg, il va prendre congé du bon curé Niklausse et entre les deux hommes s'engage une controverse où l'homme de science et de progrès triomphe aisément de l'homme de foi et de tradition. Ce couplet final n'est pas moins nécessaire que la déclaration de Kasper pour préciser la tendance de l'œuvre, car, pendant tout le roman, nous avons assisté à la glorification des « vieilles mœurs », de l'antique pureté des montagnards, lorsqu'ils vivaient isolés du monde, tandis que la « civilisation » ne leur apporte que l'absinthe et la débauche. Aussi sommes-nous assez surpris lorsque, revenant avec Daniel Rock de sa prison, nous voyons le village de Felsenbourg transformé, assaini, embelli, enrichi. Nous nous attendions avec lui [76] à le trouver en ruines et ses habitants livrés à la guerre civile. Quand la locomotive a écrasé les derniers défenseurs du passé, lorsque la foule s'écrie : « C'est ainsi que l'idée balaie » la matière », nous ne pouvons nous empêcher de penser que le vieux père Rock représentait *l'idée* d'une façon autrement grande et noble que les ingénieurs du chemin de fer qui, hors de leurs connaissances techniques, paraissant n'avoir autre chose en tête que les femmes et le champagne.

C'est donc bien pour préciser leur tendance qu'Erckmann-Chatrian ont ajouté un dernier couplet à la conclusion prudhommesque du juif Elias : « Il vaut mieux être sur la voiture que devant les roues ». Et ces tendances sont bien celles du réalisme, d'un réalisme plus actuel que celui de la *Taverne*. Mais si l'actualité du sujet, si la thèse de la supériorité de la civilisation mécanique moderne, par ses bienfaits et malgré ses abus, correspond au principe réaliste : être de son pays et de son temps, elle est bien mal défendue

(75) *Combat de coqs*, p. 172.
(76) *Maître Daniel Rock*, in-8°, p. 131.

par ceux qui la soutiennent. Sans doute les personnages épisodiques, le maire, le juif, sont dessinés du crayon satirique que les réalistes employaient d'habitude pour tracer les caractères provinciaux, mais quelle envergure a, par contre, le caractère de Daniel Rock! Ce n'est pas un de ces « diseurs de rien » que dessinait avec tant de plaisir Champfleury, sa personnalité plane au-dessus du commun. Il tient tête à tout le village; il résiste même aux forces les plus grandes de la vie moderne : le capital et la technique. C'est un héros romantique, un géant au milieu de nains, et en somme une nouvelle et dernière incarnation de *Georges*, moins le satanisme et le ricanement d'enfer du premier héros de nos auteurs; c'est un homme logique, sinon de bon sens, qui ne s'élève pas à une conception métaphysique du monde, mais qui, dans sa sphère, sait agir selon ses principes. Georges combattait les vieux abus, Daniel Rock combat les nouveaux, tous deux défendent l'indépendance de l'individu contre la tyrannie et l'emprise des nécessités sociales.

Avoir fait de cet homme « inactuel », intempestif, le personnage sympathique du roman, n'est pas du tout réaliste; non plus que d'avoir présenté les paysans de la vallée comme de petits saints idylliques, bien différents de ceux de Balzac. Il n'y a guère de réaliste que l'introduction dans le roman, des lorettes qui accompagnent les ingénieurs [77], mais la position résolument morale que prend l'auteur sur cette question est toute différente de celle des réalistes. Quant au personnage de la vieille Fuldrade, il incarne une des idées les plus chères à Erckmann, le pythagorisme. Sous ses haillons, la vieille est un de ces êtres supérieurs qui ont saisi la vraie nature des choses, le véritable sens des événements, capables également d'évoquer le passé et de prévoir l'avenir. Enfin si certaines scènes, comme celle du conseil municipal, la conversation nocturne du mari avec sa femme, les réflexions des commères sur l'éclat de leur noce sont autant de détails réalistes, d'autres échappent à la formule de l'école, à sa minutie laborieuse et terre-à-terre, par leurs larges touches et leur symbolisme : l'inauguration du chemin de fer et le défilé des montagnards, un monde qui disparaît saluant celui qui vient, sont des scènes de masses qui annoncent déjà Zola.

Ainsi, dans *Daniel Rock*, les éléments personnels du talent d'Erckmann-Chatrian contrebalancent les tendances réalistes qui s'y manifestent et en rompent à chaque instant le cadre étroit. Les auteurs eux-mêmes en ont conscience et considèrent qu'avec *Daniel Rock*, ils ont dégagé leur genre des formules d'école et créé un style personnel. Ils ont trouvé leur voie, ils vont pourvoir parler « leur langue ». Ils renoncent donc « à trotter menu dans » le petit chemin vicinal du réalisme. Que les autres se crottent tant que bon » leur semblera, cela ne nous regarde pas le moins du monde. Nous sommes » idéalistes et nous leur prouverons qu'ils ne sont que des imbéciles... L'art » crée. Il s'agit par conséquent de créer » [78].

([77]) Unique dans l'œuvre d'Erckmann-Chatrian.
([78]) *Chatrian à Erckmann. Fragment, sans lieu ni date.

Ce nouveau genre, qu'ils « créent », Chatrian en définit les principes et les tendances dans une lettre à ses frères du 22 octobre 1860. Après avoir rejeté, dans une lettre antérieure, « les sculpteurs d'allumettes, les ciseleurs » de pois chiches, enlumineurs d'ailes de mouche et autres farceurs de même » famille, adonnés au culte du genre petit » [79], il leur donne l'impression produite à Paris par *Daniel Rock* :

« *Maître Daniel Rock* a produit sur les Parisiens une impression singu- » lière. Ils sont stupéfaits de la hardiesse de la conception et de la vigueur » de l'exécution.

» Cela ne ressemble ni à Balzac, ni à Sand, ni à Hugo, ni à Lamartine, » ni à Dumas père. A quoi cela ressemble-t-il donc?

» Ces gens-là sont tellement habitués à la fadaise, aux misérables petites » analyses psychologiques, à l'imitation en général, que l'originalité, la » franchise et la vigueur les stupéfient. Ils me rappellent un quidam que j'ai » vu, lors de mon dernier voyage au pays, planté sur deux petites jambes » maigres en face des ruines grandioses et de la cascade du Nideck. Il regar- » dait avec un binocle et paraissait fort embarrassé. Cela ne ressemblait pas » aux rochers en carton-pâte du Bois de Boulogne.

» Ce qu'il y a de plus réjouissant au fond de toute cette comédie, c'est » que nous sommes d'humeur et de taille à la prolonger. M.M. les Parisiens » ne sont pas au bout de leurs étonnements. Après *Daniel Rock* viendra » *Gaspard Hullin*, lequel sera suivi par un autre et toujours ainsi, de plus » en plus fort, comme chez Nicolet, jusqu'à ce que le genre fade, la tartine » psychologique et le réalisme bête soient enfoncés sur toute la ligne.

» Il s'agit de réagir contre l'avachissement des caractères et contre la » préoccupation exclusive des intérêts matériels qui caractérisent malheu- » reusement notre génération. Pour cela il faut créer de grands caractères, » agiter de nobles passions, et construire des œuvres viriles. C'est tout un » édifice grandiose à élever. Que le Dieu juste nous soit en aide, car nous » avons résolu de l'entreprendre et *Daniel Rock* n'en est que la première » pierre » [80].

Les lettres de Chatrian que nous venons de citer précisent le point de vue de nos auteurs à l'égard du réalisme et l'idéal qu'ils poursuivent. C'est pour servir cet idéal qu'ils tireront de leurs observations et mettront en lumière, dans « des œuvres viriles », de « grands caractères » et de « nobles passions ». Pour réaliser ce programme, ils reviennent à un sujet qui leur était cher : celui de la défense des Vosges par Nicolas Wolff et ses partisans en 1814. Ce sera le *Fou Yégof*.

* * *

(79) *Chatrian à ses frères, 7 avril 1860.
(80) *Chatrian à ses frères, 22 octobre 1860.

Si l'on compare la forme actuelle du *Fou Yégof* à celle des *Montagnards des Vosges*, on mesure l'évolution littéraire d'Erckmann-Chatrian. L'*Invasion* a dépouillé tout caractère romantique. Plus de construction antithétique; l'ennemi est anonyme, aucun personnage ne le représente; plus de naissance maudite, ni d'amour fatal : Louise est une petite bohémienne abandonnée et recueillie, comme Myrtille, par un brave homme de sabotier; l'amour de Gaspard pour elle est sain et n'a rien de sacrilège. Plus d'ermite équivoque, de noble cruel, d'homme du peuple vertueux, de héros marqué d'un sceau fatal, d'héroïne pâle et élancée. Les personnages sont empruntés à la réalité, et tels qu'Erckmann et Chatrian ont pu les connaître. Aucun ne porte en lui de ces conflits tragiques plus ou moins vraisemblables, de ces problèmes, de ces secrets pesants qui font se courber les fronts vers la terre et rongent le cœur des héros romantiques. Solides de corps, ils ont l'âme simple et droite, comme il convient aux gens du peuple « cloués au travail par le sentiment » du devoir depuis le jour de l'an jusqu'à la Saint Sylvestre » [81]. Le thème du roman est aussi simple que leur âme : l'ennemi veut envahir la patrie, ces montagnards s'y opposeront jusqu'à la mort.

Mais ce thème n'est que l'illustration de l'idée profonde du livre. Cette idée, que nous retrouverons désormais dans tous les livres d'Erckmann-Chatrian, c'est la condamnation de la guerre, l'exaltation des bienfaits de la paix. Malgré ses trois campagnes et son ardeur belliqueuse de vieux Gaulois, Hullin ne peut s'empêcher de s'attendrir devant le spectacle de la paix qui règne au petit village des Charmes [82]. Il a conscience des ruines qu'apporte la guerre, « des années de travail et de peines qui s'envolent en fumée » [83]. Il souffre de porter la responsabilité de « tous ces braves enfants, ces pères » de famille qui tombaient les uns après les autres » [84]. Il aime la paix non seulement pour le calme, la tranquillité, le labeur régulier et paisible qu'elle apporte, mais aussi pour les joies de la prospérité qu'elle crée : tous ces montagnards boivent sec et mangent dru. Et cependant cette paix n'est pas le bien suprême; il faut se résigner aux horreurs de la guerre, lorsque l'indépendance du pays est en jeu. Erckmann-Chatrian ont bien soin de se prémunir contre le reproche de « pacifisme bêlant » qu'on pourrait leur adresser. A l'anabaptiste Pelsly, Catherine, la vaillante fermière, répond : « Tout le monde n'a pas de goût au métier de mouton, et, sans vous faire » injure, je trouve que c'est un peu bête de s'engraisser pour les autres. » Vous ferez des discours plus tard sur la paix éternelle. J'aime beaucoup » les discours sur la paix, quand je n'ai rien à faire et que je rumine après » le dîner; ça me réjouit le cœur » [85].

Cependant l'action de l'*Invasion* fournirait un roman un peu sec, se

(81) *Fou Yégof*, in-8°, p. 2.
(82) *Fou Yégof*, in-8°, p. 18.
(83) ibidem, p. 86.
(84) ibidem. p. 83.
(85) *Fou Yégof*, in-8°, p. 52.

hâtant rapidement vers sa conclusion, si elle ne se trouvait retardée par les faits et gestes du Fou Yégof. Erckmann nous a conté la façon dont ce personnage fut introduit dans le récit. Primitivement, deux curés devaient symboliser le conflit : « le curé Saumaize, type du prêtre national et patriote; » le curé Laurent, prêtre ultramontain, d'accord avec l'étranger ». Mais la *Revue des Deux Mondes* ne voulut pas accepter le roman sous cette forme, au moment où la bourgeoisie française commençait à renoncer à son voltairianisme. C'est alors qu'Erckmann se souvint d'un curieux personnage « dont » son père lui avait souvent parlé, qui se promenait de village en village » avec une couronne de carton sur la tête, en annonçant la fin de l'Em- » pire » [86]; il en fit le traître du roman. Comme il était fou, sa trahison ne blessait plus personne.

L'introduction de ce personnage eut un autre avantage : elle substitue à la tendance rationaliste, anticléricale de l'ouvrage une teinte fantastique qui contribue pour une bonne part au succès du roman. Ce fantastique du *Fou Yégof* est de même essence que celui de *Mâtheus* et des *Contes*; c'est la théorie pythagoricienne des réincarnations, de la palingénésie : « Nous sommes déjà » morts et nous sommes revenus; nous mourrons encore et nous revien- » drons » [87]. Certaines âmes prédestinées en ont la vision plus ou moins claire, comme le Fou Yégof, qui « se rappelle, lui, ce que les autres ont » oublié » [88], ou Catherine Lefèvre, chez qui les récits du fou réveillent les réminiscences des temps abolis. Et, par un trait de génie, Erckmann élargit cette conception en la rattachant à celle de l'hostilité des races, au duel qui se poursuit depuis des siècles entre la race blonde des Celtes et la race rousse des Germains, et dans lequel, pour lui comme pour Augustin Thierry [89], la Révolution française est la revanche des grandes invasions du cinquième siècle. Cette hostilité fondamentale, naturelle, instinctive, comme celle du chat et de la souris dans le *Requiem du Corbeau*, tout le monde en a perdu conscience, sauf, dans chaque camp, le fou Yégof et Catherine Lefèvre. Le conflit prend ainsi un aspect éternel, irréductible; c'est la lutte de deux nations, de deux peuples, de deux races, de deux génies, à travers les siècles.

La théorie pythagoricienne ainsi mise en œuvre pour élargir et rendre immanent le conflit, pour éclairer à sa lumière le sens de nos actes et de nos émotions, prend ici une force beaucoup plus grande que dans les contes où Erckmann en faisait l'objet de sa démonstration. A ne plus être au centre de l'action, elle gagne une sorte de mystère, de clair-obscur qui nous angoisse

---

(86) *Erckmann à Alfred, 5 novembre 1889. A propos des fous de la région de Phalsbourg et de la Sarre, cf. Germain de Maidy, « Le prototype du Fou Yégof », dans le *Pays lorrain et pays messin*, 1914-1919, pp. 626-628.

(87) *Fou Yégof*, éd. in-8°, p. 90.

(88) ibidem, p. 71.

(89) Cf. Augustin Thierry, *Lettres sur l'Histoire de France*, (11e édition, Garnier, Paris), pp. 501-507. *Sur l'antipathie de race qui divise la nation française :* « Nous croyons être une nation et nous sommes deux nations sur la même terre, » deux nations ennemies dans leurs souvenirs, inconciliables dans leur esprit ».

à un degré inconnu jusqu'ici. C'est aussi la dernière fois que nous la trouvons employée de façon aussi explicite. Tout en demeurant fidèle à la philosophie du Samosate, Erckmann n'y fera plus désormais que de rapides allusions, qui échappent généralement à l'attention du lecteur non prévenu.

Le *Fou Yégof* parut à la *Revue des Deux Mondes* le 1er septembre 1861, et l'admission de ce roman à la célèbre revue saumon remplit d'aise les deux amis. Abonné de la première heure, Erckmann l'a toujours considérée comme son guide et son initiatrice à la littérature française. La *Revue des Deux Mondes* pour ses contes et ses romans, la Comédie française pour son théâtre, sont les deux buts suprêmes qu'il s'est assignés; c'est sur leurs autels que Chatrian, à peine débarqué à Paris, est allé, en son nom, déposer les prémices de leurs œuvres [90]. Chatrian, pour des raisons de tactique littéraire et malgré de constants démêlés avec Buloz, partage son avis : « Une fois établis à la » *Revue des Deux Mondes*, écrit-il à Erckmann, nous serons les maîtres de la » situation. On a beau dire et beau faire, il n'y a que le public de cette revue » qui puisse apprécier une œuvre d'art et l'imposer à la foule stupide des » moutons de Panurge » [91]. Aussi consent-il de façon inattendue à toutes les exigences de Buloz. L'irréductible Chatrian, l'ombrageux Erckmann acceptent toutes les modifications avec une patience inaccoutumée. C'est que, dans leur accession à la *Revue*, ils voient la consécration définitive de leur talent [92].

Le *Fou Yégof* fut édité en volume par Hetzel, pour le 1er janvier 1862. Dans l'évolution littéraire d'Erckmann-Chatrian, il marque la fin d'une époque et en annonce une autre. Il clôt la série des sujets plus ou moins ébauchés, accumulés par Erckmann pendant la période de leurs infructueuses tentatives [93]. Il leur faut maintenant créer du nouveau. Mais ces œuvres nouvelles garderont les caractéristiques du *Fou Yégof* : action simple, sans complications, cadre vosgien, caractères établis d'emblée, brièvement, mais solidement, personnages empruntés au même milieu de petites gens, même tendance morale et politique, même langue sobre et vigoureuse.

* * *

A partir de ce moment et jusqu'à la guerre de 1870, la vie d'Erckmann et celle de Chatrian vont se dérouler régulièrement, sans incidents, l'histoire de leur existence se confondant avec celle de leurs œuvres. Tous deux habitent le même quartier de la gare de l'Est, sans jamais s'aventurer vers le centre

(90) *Chatrian à Erckmann, lettres de la fin de 1850, passim.
(91) Chatrian à Erckmann, 16 mai 1851.
(92) Pour le détail de ces modifications et la répartition de ce travail entre Erckmann et Chatrian, voir p. 96.
(93) Deux volumes se rattachent cependant encore à cette période : ce sont les *Contes populaires* (1866), recueil de récits écrits antérieurement et la *Maison forestière* (1866), dont la partie fantastique remonte à 1860-61 sous le nom de *Lac Vert* ou des *Comtes sauvages*.

de Paris : Chatrian, grand déménageur, émigre de la rue de Cléry à celle de la Tour d'Auvergne, du boulevard Magenta à la rue d'Enghien, etc. Erckmann, plus casanier, s'installera pour de longues années au numéro 100 du boulevard Magenta avant de renoncer à la chambre meublée pour le cinquième étage de l'hôtel Bardey, 89, boulevard de Strasbourg [94].

A Paris comme à Phalsbourg, Erckmann aimait s'attarder le matin au lit, en fumant sa pipe et bien souvent Chatrian le trouvait encore couché lorsqu'il venait le prendre pour aller déjeuner. Tous deux descendaient la rue du Faubourg Saint Denis pour gagner le bouillon Duval qui se trouvait près de la Porte. Cette petite marche se faisait gaîment, en devisant à bâtons rompus. Après le repas, frugal et silencieux, (Erckmann avait de mauvaises dents et Chatrian lisait le journal en mangeant), tous deux remontaient le boulevard de Strasbourg jusqu'au bureau de Chatrian. Puis Erckmann rentrait chez lui, écrire sur le petit pupitre de chêne qui le suivait dans tous ses déplacements, le chapitre qu'il avait médité le matin même au lit. Dans les bonnes périodes, ce chapitre se trouvait terminé lorsque Chatrian, vers cinq heures, venait le retrouver. Erckmann lui en donnait lecture; ils corrigeaient, élaguaient, remaniaient, développaient et posaient les repères du chapitre suivant. Alors ils se rendaient ensemble à la brasserie du n° 106, Faubourg Saint Denis, face à la sombre prison Saint Lazare, à l'enseigne de *Gambrinus* et y dînaient d'un des plats alsaciens qui en étaient la spécialité. Chatrian nous en a gardé un menu :

« Ce soir, à *Gambrinus*, à six heures : jambon et saucisses fumées aux » branches vertes de sapin et de génévrier; civet de lièvre aux nouilles; » bredselles et tartes de Soldatenthal; Rikewihr d'Alsace et vin blanc du » Rhin ». Et il prévenait charitablement Erckmann : « Déjeune légèrement ».

Ils y retrouvaient des amis parmi lesquels, au premier rang, le fidèle Nathan Sichel, « avec sa bonne tête de dromadaire » [95], Bouyon, un parent du ministre Rouher, à qui son oncle avait fait obtenir le poste assez agréable d'inspecteur des affiches de chemin de fer, ce qui lui permettait de voyager gratuitement à travers toute la France. D'autres encore dont les lettres de Chatrian ne nous ont conservé que les noms : les sculpteurs Taluet, Talon et Stamm. C'est aussi, avec d'autres réfugiés de 1848, Hertzberg, dont Erckmann avait fait la connaissance à Strasbourg, puis des juifs, des Allemands du quartier, courtiers et commerçants, avec lesquels Erckmann et Chatrian entamaient des discussions épiques sur toutes les questions de ce monde et de l'autre. Chatrian amenait des amis du chemin de fer, dont l'un, Edouard Siebecker, se piquait de littérature. Tout ce monde fumait, buvait force chopes, Erckmann ne reculant pas devant huit ou dix, tandis que Chatrian se contentait de deux ou trois. Parfois, un ami, un parent de Phalsbourg ou de Soldatenthal venait les y retrouver : on parlait alors du pays, de ses plaisirs,

(94) *Aujourd'hui hôtel de Mulhouse.
(95) *Chatrian à Erckmann, décembre 1859 et 22 mai 1863.

des courses en forêt, en montagne, de la chasse et Erckmann, sur ce dernier sujet, entassait de tels exploits que lorsque parut *Tartarin de Tarascon*, il n'y eut qu'un cri parmi ses amis : c'est Erckmann, c'est le gros Emile!

Dans ce milieu de niveau intellectuel peu élevé, Erckmann ne cherchait pas une excitation, mais une détente. « Quand on a passé la journée dans la » fréquentation des esprits supérieurs, avait-il coutume de répondre ironique- » ment à ceux qui lui en faisaient la remarque, on est heureux de se retrem- » per dans la société des imbéciles ». Dans cette brasserie de quartier, il retrouvait le milieu qu'il aimait à observer à Phalsbourg; devant cet auditoire de petites gens, il pouvait discourir sans crainte de la contradiction; sa timidité se rassurait à l'admiration de ces boutiquiers qui se sentaient honorés de s'asseoir à la même table que lui. Cela n'allait pas sans inconvénients pour sa production littéraire; si la monotonie de cette vie évita à Erckmann de se disperser en diverses voies, elle empêcha aussi bien des renouvellements.

Ainsi s'écoulaient à Paris les jours d'Emile Erckmann. En réalité, il ne vivait que pour ses œuvres; il y faisait tout concourir, ses plaisirs comme ses travaux, et cela finissait par l'abstraire du milieu où il vivait, par le faire se désintéresser de tout ce qui n'était pas son œuvre. De là cette réputation d'égoïste que certains lui ont faite et qui est démentie par les inscriptions au livre de comptes des emprunts de ses amis. Lorsque ceux-ci revenaient trop fréquemment à la charge, il les adressait à Chatrian, qui savait la bonne méthode pour se débarrasser d'eux.

Lorsqu'un roman était sur le point d'être terminé, Erckmann devenait quinteux, atrabilaire, « le vieil homme reparaissait », « ses nerfs tournaient » à la chanterelle » [96]. On se hâtait alors de terminer l'œuvre sur chantier; parfois Chatrian s'en chargeait seul, d'après les indications de son ami [97], et Erckmann reprenait le premier train pour Phalsbourg, ses rochers et ses sapins, non sans oublier, chez lui, au restaurant, à la salle d'attente ou en wagon, sa valise, sa couverture ou ses papiers. Demeuré à Paris avec le manuscrit, Chatrian en faisait ou en faisait faire des copies par ses employés de bureau, les contrôlait, puis entrait en relations avec les directeurs de journaux et avec Hetzel pour la publication de l'œuvre, travail qui deviendra de plus en plus facile avec le succès. Puis venait la correction des épreuves et toute la cuisine d'édition, la diplomatie vis-à-vis de la censure. Il tenait Erckmann au courant de ses démarches, et quand la publication était enfin décidée, que sa part de travail pour l'ouvrage en cours était terminée, il préparait le retour d'Erckmann, louait une chambre à son goût, faisait installer le bureau, le poêle, achetait la provision de bois et lui écrivait enfin : « Arrive, il est » temps de se remettre au travail ».

([96]) *Chatrian à Erckmann, 20 mai 1860.

([97]) par exemple : *Waterloo*, le *Sous-Maître*. De là la brusquerie de certains dénouements, qui semblent « recollés » au gros du roman.

Ce n'était pas toujours à la belle saison qu'Erckmann se rendait à Phalsbourg. Il aimait à goûter, sur cet âpre plateau, les dernières luttes de l'hiver contre les premiers effluves du printemps et voir « les dernières neiges » se fondre derrière les haies » [98]. Rares sont les années où le mois de mars ne le trouve pas, ne fût-ce que pour quinze jours, au pays natal [99]. Il y réside également chaque été, de deux à quatre mois, qu'il s'efforce de faire coïncider avec le congé de Chatrian. Ce sont alors vraiment des vacances : Chatrian vient rarement seul; il amène Bouyon ou Sichel ou quelque autre, le graveur Fuchs par exemple ou Riou, les illustrateurs de leurs œuvres. Théophile Schuler vient de Strasbourg; on voisine avec Gustave Doré et ses frères; on va voir l'ami About à la Schlittenbach, près de Saverne; c'est alors le moment d'excursions aux environs, de baignades aux rivières voisines, de festins chez le neveu, Hippolyte Weissé, qui à Phalsbourg décharge Erckmann de tout souci matériel comme Chatrian le fait à Paris. Puis les deux amis consacrent quelques jours à une promenade dans la montagne, à travers le comté de Dabo, poussant jusqu'à la crête du Schneeberg pour redescendre sur Soldatenthal, saluer le vieux père Chatrian et rentrer enfin à Phalsbourg « rire un peu avec Polytele » [100]. C'est au cours de ces excursions, « en fumant une pipe sous les vieux sapins » [101], qu'ils se confient leurs idées, qu'ils forment leurs projets d'avenir, qu'ils resserrent leur amitié et tracent le plan de leur prochaine « campagne ».

Et cette vie se poursuivra sur ce rythme pendant dix ans, régulière, sans troubles, sans une ombre sur leur amitié, jusqu'au moment où la catastrophe de 1870 viendra la bouleverser et y jeter les premiers germes de leur dissentiment.

Au cours de cette période, les deux amis ont pleine confiance l'un dans l'autre; Erckmann s'en remet complètement à Chatrian du soin de gérer, non seulement leurs affaires littéraires, mais encore la fortune acquise en commun. Chatrian tient les livres, perçoit les rentrées, détache les coupons, achète les obligations, sans qu'Erckmann s'en occupe. Il lui en rend compte simplement et tous les ans, lors de son voyage de vacances au pays, il lui en fait signer l'approbation; sur toutes les questions, personnelles ou générales, ils ont la même opinion et leur correspondance, désormais dépouillée de l'enthousiasme des premières années, est émaillée de phrases comme celles-ci : « Tu as raison », « Je suis de ton avis », « Tu as bien fait ». « Nous » sommes d'accord en tout et pour tout. Je sais cela depuis longtemps. La » différence de nos tempéraments amène et amènera nécessairement de loin » en loin des appréciations différentes sur l'opportunité des moyens à em- » ployer pour atteindre notre but, mais ce sont là des agitations de surface.

([98]) *Joueur de clarinette*, in-8°, p. 43 et passim.

([99]) Les interruptions de la correspondance entre Erckmann et Chatrian nous renseignent sur l'époque et la durée des séjours d'Erckmann à Paris; le livre de comptes nous les indique aussi, selon que Chatrian *remet* ou *envoie* de l'argent à Erckmann.

» Le but reste et restera toujours un, parce qu'il repose sur l'inébranlable » communauté des principes » [102]. Jamais la moindre discordance, jamais la moindre objection entre eux pendant cette dizaine d'années, au point que la lecture de leurs lettres en devient singulièrement monotone. Leur amitié n'a pas d'histoire.

Nous ne possédons pas la partie d'Erckmann dans cette correspondance, mais les réponses de Chatrian nous apprennent qu'Erckmann lui montre une amitié et un dévouement pareils aux siens. Dès 1862, Erckmann propose à son ami de conclure entre eux une donation mutuelle au dernier survivant : « J'approuve ton projet d'assurer la tranquillité de celui de nous deux qui » aurait le malheur de survivre à l'autre. C'est une heureuse idée. Plaise à » Dieu cependant que nous n'ayons point à en jouir et que nous partions » ensemble. Voilà ce qui me plairait.

» Et si on nous couchait côte à côte comme deux amis de la vieille race, » alors tout serait très bien » [103].

Lorsque la sœur de Chatrian perd deux de ses fils dans la même année, Erckmann se rend de Phalsbourg au Grand Soldat pour la voir et la réconforter; Chatrian l'en remercie chaleureusement. Leurs deux noms sont tellement associés que Chatrian les confond. Annonçant l'envoi de leurs portraits à ses frères, il écrit : « Très prochainement, je vous adresserai mon portrait, » celui de Chatrian (*sic*) et celui de Sichel » [104].

Le succès obtenu par le *Fou Yégof* attira l'attention générale sur la personnalité des auteurs. Dès lors il ne manqua pas d'envieux pour tenter de dissoudre leur association. Jusqu'à présent, rares étaient ceux qui savaient que le nom d'Erckmann-Chatrian cachait deux écrivains; et ceux-là même ignoraient la part de chacun dans l'œuvre commune. Ces « picoteries de la critique » indisposaient Erckmann, qui ne sut jamais garder son sang-froid devant elles; il n'aurait pas été fâché, du reste, de voir sa part, la principale, mise davantage en lumière en remplaçant le trait-d'union, qui mettait les deux amis sur le pied d'égalité par un « *et* » qui lui aurait subordonné Chatrian. A une proposition de ce genre, celui-ci répondit en lui transmettant l'avis d'Hetzel sur ce point : « Ce changement de signa- » ture sera considéré par les uns comme un relâchement d'amitié, par les » autres comme un commencement de rupture. Je sais bien et j'ai besoin » de croire qu'il n'en est rien et que vous resterez unis dans la bonne fortune » comme vous l'avez été dans les tiraillements de la lutte, mais mon impres- » sion personnelle ne changera pas l'impression produite sur le public et » cette impression sera très fâcheuse. Du reste, vous ne tarderez pas à vous » en apercevoir. La joie de vos rivaux, de vos ennemis, vous donnera la

---

([100]) *Chatrian à Erckmann, 27 juin 1859.
([101]) *du même au même, 16 mai 1861.
([102]) *Chatrian à Erckmann, 26 octobre 1864.
([103]) *Chatrian à Erckmann, 11 juillet 1862.
([104]) *Chatrian à ses frères, 23 août 1863.

» mesure de la faute que vous avez commise. Ce n'est pas au moment décisif » de la bataille qu'il s'agit de desserrer les rangs, sous prétexte qu'il tombe » plus de boulets d'un côté que de l'autre. La personne qui vous a conseillé » de signer Erckmann *et* Chatrian est un pire ennemi que tous les critiques » malveillants de la presse parisienne [105]. Elle vous coupe en deux, tandis que » les critiques les plus rageurs ne peuvent que répandre votre nom et le » grandir par leurs attaques » [106]. Et il leur conseille de mettre à leur prochain ouvrage une petite préface qui expliquera la chose; cette préface parut en tête des *Contes des Bords du Rhin*. Elle disait : « Plusieurs critiques ayant » exprimé le désir de savoir si l'*Illustre Docteur Matheus, Maître Daniel Rock*, » les *Contes fantastiques*, etc., sont d'un seul ou de deux écrivains, nous » croyons devoir déclarer que nous sommes deux : Emile Erckmann et A. » Chatrian.

» Cela ne nous empêchera pas de signer comme par le passé Erckmann-» Chatrian, en considération de l'amitié qui nous unit depuis quinze ans et » du bon accueil que le public a fait dès l'origine, à cette signature ».

Cette première tentative pour faire sauter le trait-d'union, symbole de leur amitié, avait échoué. D'autres pesées sur le double bloc qu'il scellait devaient suivre. La dernière devait réussir.

Sur la part de chacun des deux amis dans la collaboration à cette époque les avis ont été et sont encore partagés. Le critique allemand Levisohn, séduit sans doute par la consonance du nom d'Erckmann, attribuait à celui-ci les passages sentimentaux et pittoresques [107], les romans de mœurs où il voyait se développer le « Gemüt » germanique, à Chatrian au contraire les romans historiques, militaires et à tendance anticléricale. Siebecker, dans son fameux article de la *République française* [108], faisait à peu près la même discrimination, attribuant à Chatrian les romans « mâles » et à Erckmann les romans « femelles ». Plus récemment, M. Georges Saint-Brice, reproduisant un article de M. Laquintinie dans le *Messager d'Alsace-Lorraine* du 28 septembre 1912 [109], attribuait à Chatrian les romans qui se passent dans les forêts et les vallées de la Sarre et de la Zorn, au pied du Grossmann et du Donon : Dans la *Maison forestière* Chatrian aurait « encadré » ainsi un conte fantastique d'Erckmann.

Tels sont les avis des critiques qui font une part à Chatrian dans la production littéraire. Ceux qui la lui dénient, bornent son activité au domaine commercial. Cependant le jugement de la IX[e] Chambre, du 26 mars 1890 [110],

---

([105]) C'était probablement Edmond About, qui ne pouvait souffrir Chatrian. Il disait de lui à Erckmann : « Voilà un monsieur qui fait payer cher ses services ». Sur les conseils d'About, Erckmann fit éditer l'*Ami Fritz* par Hachette, en passant par dessus la tête de Chatrian.

([106]) *Chatrian à Erckmann, 6 juillet 1862.

([107]) Erckmann's « romantische Auswüchse ». Lévysohn (Arthur) : *Erckmann-Chatrian, das Elsässer Dichterpaar* (Grünberg i Sch. 1878).

([108]) du 1[er] septembre 1889.

([109]) Georges Saint Brice, *Au pilori de l'Histoire*, (Fabrègues, éd. Alais. 1925).

([110]) Cf. plus loin, 1[re] partie, ch. V. Le procès.

étend la part de Chatrian au-delà des opérations de ce genre. Il nous le représente « recevant les manuscrits envoyés par Erckmann, les lisant, puis » en conseiller avisé, au goût sûr, lui donnant ses impressions, lui indiquant » les retouches à faire sans y mettre lui-même la main, pressant Erckmann » quand un manuscrit se fait trop attendre, gourmandant même son ami sur » sa lenteur à produire, usant de ses relations personnelles avec les directeurs » de journaux et de revues pour obtenir la publication de l'œuvre nouvelle, » après quoi adressant à Erckmann les critiques des éditeurs, lui réexpédiant » même les manuscrits si un éditeur demande le développement d'un carac- » tère, le changement d'une situation dramatique, gardant seulement pour » lui les coupures à faire sans qu'il soit jamais question dans cette correspon- » dance d'un manuscrit, œuvre personnelle de Chatrian, envoyé par lui à » Erckmann ou présenté par lui à un éditeur, s'occupant avec clairvoyance » et sévérité des stipulations commerciales avec les éditeurs, enfin encaissant » les produits de l'œuvre et faisant le partage des bénéfices de la collabo- » ration ».

Les juges qui, pièces en mains et après réflexion, ont élaboré ce jugement, déterminent, de façon qui paraît fort exacte, la part d'Erckmann et de Chatrian dans la collaboration. Ils se sont fondés sur certaines lettres [111] échangées entre Chatrian et Erckmann, notamment celle qui concerne le remaniement du *Fou Yégof* à la demande de la *Revue des Deux Mondes* :

« Le *Fou Yégof* est accepté moyennant corrections :

» 1) Transformation de Hullin en sabotier. Le cordonnier les effarouche. » Il est trop proche parent du savetier. C'est une puérilité, mais n'importe.

» 2) Développement de la partie amoureuse de l'ouvrage et par consé- » quent du caractère de Louise et de celui de Gaspard Lefèvre.

» 3) Une belle scène fantastique pour Yégof entre la bataille du Donon » et la surprise des Autrichiens.

» 4) Adoucir un peu les angles de la mère Catherine, en développant » la partie tendre de cette nature de matrone.

» 5) Pratiquer des coupures dans la grande bataille du Donon, qui leur » paraît très belle, mais un peu longue.

» 6) Supprimer par ci, par là, des répétitions et des détails qui nuiraient » à la marche de l'action sans rien ajouter à l'originalité des caractères.

» Comme nous avons peu de temps devant nous, il faut nous partager » la besogne. Je me charge des premier, cinquième et sixième articles, les » trois autres, c'est-à-dire les deuxième, troisième et quatrième te reviennent » de droit.

» Demain matin, tu recevras le manuscrit avec des notes explicatives » et toutes les indications sur le travail à faire. Je garde la copie de l'œuvre

(111) Dans les lettres de Chatrian à Erckmann, le public est bien plus souvent composé d'*acheteurs* que de *lecteurs* et le *flair* des critiques y est plus souvent vanté que leur *goût*.

» pour les corrections et les suppressions. S'il nous était possible de causer » pendant une heure en fumant une vieille pipe, tout marcherait plus vite, » mais à la guerre comme à la guerre » [112].

Il semble que Chatrian ait voulu préciser lui-même par cette lettre, la part qui revenait à chacun d'eux dans la collaboration : développements, créations, transformations sont attribuées *de droit* à Erckmann ; restrictions, coupures, suppressions reviennent à Chatrian.

Certes, l'ensemble du jugement de la IX[e] Chambre est juste. Cependant, il est un point sur lequel il semble faire quelque tort à Chatrian. Jugeant sur documents, les magistrats n'ont pu tenir compte de sa collaboration *orale* qui paraît avoir été l'élément principal de sa part dans la production. Le dernier passage de la lettre de Chatrian que nous venons de citer, aurait dû cependant les éclairer. Ils auraient pu comprendre que cette collaboration par correspondance, qui ne s'applique qu'à un remaniement et non à une création, est un pis-aller et que c'est en causant, « en fumant » ensemble une vieille pipe », que s'effectue la véritable collaboration d'Erckmann et de Chatrian [113]. Examinons donc les faits d'un peu plus près.

Ce n'est pas à Phalsbourg, c'est à Paris qu'Erckmann travaille, c'est à Paris qu'il écrit la plupart de ses romans jusqu'en 1870. Et c'est de la même façon que tous voient le jour.

Lorsque Chatrian écrit à Erckmann : « Arrive, il est temps de se remettre » au travail », son ami revient de Phalsbourg, la tête pleine d'idées plus ou moins développées : « J'avais parcouru la montagne, je m'étais retrempé » au grand air de nos forêts, l'ouvrage précédent était lancé, des idées » nouvelles m'étaient venues, quelquefois même je les avais jetées sur le » papier et je reprenais le travail avec courage » [114]. Il les expose à Chatrian, qui les accueille en souriant, disant : « Il faut voir, il faut voir ». Nous en » passions deux ou trois en revue, et il choisissait celle qui lui paraissait le » plus convenir au public pour le moment » [115]. « Ce ne sont pas les idées » qui manquent, lui disait Chatrian, ce sont les conceptions pratiques » [116]. Il se défie quelque peu des emballements d'Erckmann et n'approuve les projets de son ami que lorsqu'ils aboutissent à une conclusion solide. Ce qui faisait dire plus tard à celui-ci : « Il ne comprenait que quand tout était » fini » [117].

Dans le choix du sujet que se fait à ce moment, dans l'élaboration du

---

(112) *Chatrian à Erckmann, 16 mai 1861.
(113) Des remarques comme les suivantes reviennent très souvent dans les lettres de Chatrian à Erckmann : « Je voudrais bien être près de toi seulement un quart d'heure, tu comprendrais tout de suite » (21 mai 1851). « Si nous pouvions causer une heure ensemble, tu comprendrais tout de suite ». (31 août 1866).
(114) *Erckmann à Alfred, 16 juin 1895.
(115) *du même au même, 28 janvier 1889.
(116) *Chatrian à Erckmann, 31 août 1866.
(117) *Erckmann à Alfred, 2 décembre 1888.

plan, de l'évolution de l'action et des idées qui y seront soutenues, dans l'établissement de l'aspect physique et du caractère des personnages, dans l'introduction des épisodes, Chatrian prend sa part. Après la rupture, Erckmann s'efforcera de la réduire à quelques conseils accessoires : « Chatrian m'a » donné des avis dont j'ai profité quelquefois, c'est vrai; quand il me rap- » pelait au cours d'un roman certains détails de notre pays, nos vieilles » scieries moussues, nos sapins à longue barbe de mousse grisonnante, nos » torrents, je l'écoutais avec plaisir » [118]. « Il me faisait parfois des obser- » vations de détail dont je profitais plus ou moins. Il m'indiquait des scènes, » il me demandait le développement de certains caractères. J'ai toujours » beaucoup apprécié son esprit critique. Mais le créateur, c'était moi et en » définitive, j'ai toujours tenu seul la plume » [119]. « Quelquefois, en m'écou- » tant lire, il disait : Tu as oublié tel détail, un peu de bruyère, des genêts, » quelques brins de joubarbe sur le toit moussu de la scierie ne feraient pas » de mal » [120]. « Quant à l'idée, à l'action, aux personnages, il ne m'en a » jamais donné l'idée » [121].

Dans les années précédentes, jusqu'en 1852, Chatrian envoyait à Erckmann nombre de scénarios; on ne comprendrait pas qu'au cours de la période d'élaboration, il renonçât à établir en commun avec lui le thème du roman et se contentât de demeurer un auditeur passif, laissant à Erckmann le soin de lui exposer ses intentions, sans y prendre la part que justifiaient son amitié, son goût littéraire, son expérience du monde parisien et son flair du succès.

Le canevas étant ainsi fixé d'un commun accord, Erckmann se mettait à l'ouvrage. S'attardant le matin au lit, il écrivait l'après-midi le fruit de ses méditations de la matinée, avec une telle verve que parfois il ne faisait pas une seule rature pendant plusieurs pages. A cinq heures, après le bureau, Chatrian le rejoignait et écoutait la lecture du chapitre qui venait de naître; il y trouvait plus ou moins à reprendre. Tandis que *Daniel Rock* fut écrit en quinze jours, l'*Histoire d'un Paysan* leur coûta un travail pénible, dont Chatrian se plaint autant qu'Erckmann [122]. Enfin la rédaction terminée, Erckmann repartait en hâte vers Phalsbourg et les sapins de la scierie, laissant parfois à Chatrian le soin de rédiger le dénouement d'après le plan établi en commun. Il demeurait au pays jusqu'à ce que Chatrian le rappelle : « arrive, » ton logement est retenu ».

Il va sans dire que les éditeurs, soucieux de leur clientèle, demandaient souvent des modifications au manuscrit qu'on leur apportait. Celles que

---

([118]) *Erckmann à M. Paul Berret de Vernas, 8 avril 1890.
([119]) *Erckmann à Alfred, 19 mars 1887.
([120]) *du même au même, 1 février 1890.
([121]) *Erckmann à M. Paul Berret de Vernas. Cf. note 118. Il semble, d'après ces témoignages d'Erckmann lui-même, que Chatrian se soit plus particulièrement occupé de la partie « décor », qu'Erckmann avait tendance à négliger pour les « idées ».
([122]) Cf., plus loin, p. 145.

Chatrian pouvait exécuter sur place, il les faisait. Il demandait les autres à Erckmann. Au fur et à mesure que le succès de leurs œuvres allait croissant, les éditeurs se montraient moins difficiles, la signature Erckmann-Chatrian suffisait à vaincre leurs scrupules et Chatrian, de son côté, voyant de plus en plus clairement comment Erckmann aurait exécuté ces corrections, les faisait lui-même.

Ainsi, pendant cette période, les œuvres signées du double nom appartiennent bien à tous deux et tous deux ont pris une part, inégale certes, à leur création, Erckmann, de l'aveu de Chatrian, ayant la « grosse besogne ».

En résumé :

1°) Il est certain qu'Erckmann a conçu l'idée de presque toutes les œuvres qui portent la signature commune. Si, jusqu'au *Fou Yégof*, on peut encore constater l'influence décroissante de la première pièce de Chatrian, les *Montagnards des Vosges*, cette influence a ensuite complètement disparu.

2°) On ne conteste plus aujourd'hui à Erckmann l'exécution des contes et romans; l'unité du style, identique à celui de ses lettres, et fort différent de celui des lettres de Chatrian, prouverait, en plus des témoignages de la correspondance et des manuscrits, qu'elle aussi lui revient complètement.

3°) Il est certain, d'autre part, que dans la collaboration, toute la partie d'exécution matérielle a incombé uniquement à Chatrian; il serait injuste de ne pas attribuer à cette activité une bonne part du succès de l'œuvre commune : « Il me débarrassait de tous les soucis qui pouvaient m'empêcher » d'écrire » [123], dit Erckmann. Si le nom s'est répandu comme il l'a fait, c'est certainement à l'habileté et aux initiatives de Chatrian qu'on le doit. Son plus beau succès sera le lancement des éditions populaires des Romans Nationaux, opération qui n'était pas sans risques pécuniaires, qui demandait du doigté et du savoir faire.

Ainsi, dans le travail effectué depuis le moment où Chatrian rappelle Erckmann à Paris jusqu'à celui où le livre voit le jour, on peut dire que :

l'invention revient à Erckmann seul;

l'élaboration à Erckmann et Chatrian;

la rédaction à Erckmann seul;

la correction et la mise au point, à Erckmann et Chatrian;

le placement et l'impression, à Chatrian seul.

Il n'est guère possible de pousser plus loin la recherche de la collaboration, étant donné le caractère oral que nous lui avons reconnu dans cette période. Ce n'est qu'au début, vers 1859-60, lorsqu'Erckmann réside à Phalsbourg, que nous trouvons dans la correspondance des conseils donnés par Chatrian à son ami, à propos des *Eaux de Spinnbronn*, d'une *Nuit dans*

---

(123) *Erckmann à Alfred, 1er février 1890.

les bois, etc... Nous en avons cité un exemple à propos de la *Taverne du Jambon de Mayence* [124].

C'est durant ces « *cinq à huit* », dans la petite chambre d'Erckmann, que leur travail en commun fut vraiment fécond. Etant oral, il n'en reste malheureusement pas de traces, mais comme nous savons, par le témoignage d'Erckmann lui-même, qu'il écrivait, dans sa belle période, un chapitre par jour, c'est-à-dire, huit à dix pages de l'édition Hetzel in-18°, que d'autre part, ces séances duraient deux à trois heures, nous sommes bien forcés d'admettre que ces entrevues n'étaient pas de simples lectures et que les deux collaborateurs travaillaient ensemble sur une matière commune.

* * *

Les œuvres qui paraissent à partir de 1861 présentent un trait commun qui frappe dès l'abord : c'est la mise au premier plan du personnage conteur. Tous ces récits, sauf l'*Ami Fritz*, se font à la première personne et la valeur du livre dépend de l'équilibre entre le héros et les événements auxquels il participe. Cependant le premier en date de ces ouvrages : *Les Confidences d'un joueur de clarinette* manquent de cet équilibre : le héros ne nous inspire qu'un médiocre intérêt : ses jérémiades nous font sourire; peu nous importe qu'il épouse ou non sa cousine. Tout l'intérêt du récit réside dans les manœuvres de Margrédel pour concilier les prétentions de son père avec celles de son amoureux et parvenir ainsi au mariage qu'elle rêve. Le joueur de clarinette nous raconterait ces péripéties sans y prendre part, en spectateur narquois et ironique, qu'elles nous intéresseraient tout autant. La valeur de l'ouvrage se ressent de la dispersion de l'attention du lecteur entre trois ou quatre personnages, dont aucun ne l'emporte en intérêt sur les autres : l'oncle Stavolo, le canonnier Yéri-Hans, le joueur de clarinette et l'« innocente » Margrédel. C'est un ouvrage auquel manque un centre.

Un autre élément est commun à tous ces ouvrages : le thème lui-même, le trouble apporté dans la vie quotidienne et paisible par un événement extérieur : la guerre (*Conscrit de 1813 & Waterloo*) ou par un sentiment, l'amour, (*Joueur de Clarinette, l'Ami Fritz*) ou par les deux à la fois (*Madame Thérèse*). De là les deux genres d'Erckmann-Chatrian : guerrier et historique, rustique et idyllique.

Enfin dans la succession de ces œuvres depuis le *Fou Yégof* jusqu'à l'*Histoire d'un Paysan*, on distingue une évolution régulière du fantastique au sentimental, puis au rationalisme. L'élément fantastique, qui apparaît encore dans *Madame Thérèse* avec le livre de prophéties du *Mauser*, disparaît

---

([124]) Le 10 février 1887 Erckmann écrivait à Chatrian : « Si nous travaillons » encore ensemble, tout irait bien comme par le passé. *Nous* discuterions chaque » chapitre, *je* l'écrirais ensuite, *tu* le reverrais et *tu* s'occuperais de la publica- » tion ».

complètement dans les œuvres suivantes; le « cœur » qui inspire les actions des héros du *Conscrit de 1813*, de *Waterloo* et de la *Maison forestière*, fait place dans l'*Histoire d'un homme du peuple* et dans l'*Histoire d'un Paysan* à la « Justice » et au « Bon Sens ».

A cette époque Chatrian, dont l'influence sur Erckmann grandissait avec le succès, insistait pour qu'Erckmann écrivît surtout des récits militaires. Le succès du *Joueur de Clarinette* avait été inférieur à celui du *Fou Yégof* et Chatrian attribuait cette déconvenue au fait que ce n'était pas là leur genre. Les batailles, les « bétayes », comme il disait plaisamment en patois du Grand Soldat, voilà leur domaine, voilà le champ de leur génie. « Sans doute, le *Joueur de Clarinette* est un charmant tableau de genre, » mais *Yégof* est une grande page d'histoire. Madame Sand pourrait écrire » un *Joueur de Clarinette*. Est-ce qu'elle serait capable de faire un *Yégof*? » Je ne le crois pas. Quand nous faisons de jolies petites choses bien » artistiques, il me semble toujours voir des gaillards solides, deux espèces » de Reiter taillés pour manier la grande rapière au milieu de la bataille, » et qui s'amusent à jouer de la flûte au clair de lune » [125].

Pour donner satisfaction à Chatrian, Erckmann n'était point embarrassé. N'avait-il pas, présent à sa mémoire, qui était prodigieuse, « le souve- » nir des anciens militaires qui fréquentaient, dit-il, notre maison, braves » gens abonnés à notre cabinet littéraire, qui se faisaient un plaisir de » revenir sur leurs campagnes et de s'en rappeler les moindres détails, » lorsqu'ils se rencontraient chez nous » [126]. Il lui suffisait, pour utiliser ces souvenirs, de consulter un journal de marche, quelques cartes, de manière à éviter les erreurs matérielles que ceux de ces vieux braves qui survivaient ne lui auraient pas pardonnées. C'est ainsi que virent le jour *Madame Thérèse* en 1863, le *Conscrit de 1813* et *Waterloo* en 1864.

Chatrian se montra très satisfait de *Madame Thérèse*, qui représente certes un nouveau progrès. « C'est un des meilleurs, et peut-être le meilleur » sous certains rapports » [127]. Il le répétait à ses frères : « Lisez *Madame* » *Thérèse*, c'est, à mon avis ,l'œuvre la mieux réussie de la collection » [128]. M. Bertin, le directeur des *Débats* en était également enchanté. Si la tendance républicaine de l'œuvre n'était pas tout à fait celle du grand journal orléaniste, son ton d'opposition discrète à l'Empire était bien dans sa note et les œuvres d'Erckmann-Chatrian qui s'y tiendront, seront sûres de trouver aux *Débats* le meilleur accueil. M. Bertin tenait en grande estime les deux romanciers, que l'opposition commune à l'Empire rapprochait de lui; il avait coutume de leur dire : « Si tous les républicains étaient » comme vous, nous pourrions nous entendre » [129]. Chatrian, qui n'était

(125) *Chatrian à Erckmann, 15 mai 1863.
(126) *Revue de Paris*, loc. cit., p. 271.
(127) *Chatrian à Erckmann, 4 juin 1863.
(128) *Chatrian à ses frères, 26 septembre 1863.
(129) *Erckmann à Alfred, 27 mai 1887.

pas tendre pour ses confrères du journalisme, proclamait par contre : « Voilà ce qu'on peut appeler un brave et honnête homme » [130]. Entendons par là qu'il accueillait favorablement la prose d'Erckmann-Chatrian. C'est pour M. Bertin qu'Erckmann fit un des sacrifices les plus considérables de sa vie; renonçant un soir à ses chopes, à ses pipes et à « sa capote d'officier suédois », il revêtit l'habit noir et la culotte courte achetés pour la circonstance et se rendit à l'invitation à dîner de Madame Bertin. Cet événement mémorable eut lieu dans la première quinzaine d'avril 1865 et n'eut pas le lendemain. Ce fut la seule fois que Matheus alla chez les « grands de ce monde ».

Chacun de ces nouveaux ouvrages marquait un succès et un progrès. Cependant *Madame Thérèse* est un roman encore un peu dispersé : les batailles entre Impériaux et Républicains, la vie du village et celle du petit Fritzel, l'existence du cercle d'amis autour du docteur Jacob, sont des thèmes qui se font tort parfois l'un à l'autre. Le dénouement nous surprend un peu, si discrète est la façon dont sont notés les progrès de l'amour au cœur du docteur Jacob. C'est ce thème, la façon insensible et irrésistible dont l'amour tisse ses liens au cœur d'un célibataire endurci qu'Erckmann va reprendre dans l'*Ami Fritz*.

Chose curieuse, ce roman qui nous paraît, avec le *Conscrit de 1813*, le chef d'œuvre d'Erckmann-Chatrian, fut d'un placement difficile; M. Bertin le refusa pour les *Débats*, préférant les sujets militaires. Il est vrai qu'ensuite, il s'écria : « Je ne sais où j'avais les yeux en refusant pareil » ouvrage » [131]. Chatrian le porta alors à la *Revue des Deux Mondes* qui aimait, on le sait, les scènes de village, sans obtenir plus de succès. Le 4 juin 1863, dans une lettre à Erckmann, il donnait libre cours à sa colère : « Tout irait bien, si la *Revue des Deux Mondes* n'avait encore fait des » siennes. Après m'avoir lanterné pendant cinq mois, voilà qu'ils cherchent » midi à quatorze heures sous je ne sais quel prétexte. J'ai cependant fait » toutes les corrections qu'ils demandaient et j'ai supprimé quarante et des » pages, coupé des dîners et des déjeuners en masse. Eh bien tout cela, » c'est pour le roi de Prusse. J'ai vu pas mal de filous dans ma vie, mais » je n'en ai jamais rencontré d'aussi perfides que dans cette *Revue des Deux* » *Mondes*. C'est la pire canaille, la plus vile que je connaisse. Lis un peu la » note que M. de Mars m'a remis et dis-moi s'il n'y a pas de quoi crever » de rire. Enfin, voilà, j'ai dit à ce monsieur tout ce que j'avais sur le » cœur depuis un an. Je lui ai rappelé qu'il nous avait volé sept cent » soixante quinze francs sur le *Fou Yégof*. Après quoi je lui ai tiré ma » révérence et je suis allé tout droit chez Nefftzer avec l'*Ami Fritz*. Je veux

(130) *Chatrian à Erckmann, 10 novembre 1864.
(131) *Erckmann à Alfred, 30 novembre 1888.

» que le diable m'emporte si je remets jamais les pieds à la *Revue des* » *Deux Mondes* » [132].

Des objections de M. de Mars, nous n'en retiendrons qu'une qui nous paraît juste : « De la façon dont les auteurs ont posé au commencement » le personnage de Fritz Kobus, on ne s'explique guère comment il a pu, » sans faire aucun frais pour cela et sans s'en douter, lui, homme de trente » six ans épaissi par la bonne chère, le tabac et la pipe, inspirer un si » naïf et si sincère amour à cette jeune et charmante Suzel » [133].

L'amour a un bandeau sur les yeux, pourrait-on répondre, mais la véritable raison de cette dissonance, c'est que dans l'*Ami Fritz*, tout est vrai, tout est vécu, sauf le dénouement. L'*Ami Fritz* n'est pas la seule œuvre d'Erckmann où l'amour joue le rôle principal, mais dans toutes les autres ou bien le dénouement est nettement défavorable à l'amoureux, (*Joueur de Clarinette, les Fiancés de Grindelwald*), ou bien il semble le résultat de l'intervention d'un « *Deus ex machina* » (*Gretchen, les Amoureux de Catherine*). Tous les dénouements heureux des romans d'amour d'Erckmann respirent le même air d'invraisemblance, tandis que les tourments, les inquiétudes et les espérances de l'amant malheureux semblent profondément sincères. Or, chez un auteur aussi autobiographique qu'Erckmann, la fraîche vérité d'idylles comme celles que nous venons de citer nous est un témoignage de la sincérité des sentiments qui y sont dépeints. Et si nous remarquons que tous ces récits, y compris l'*Ami Fritz* et le *Joueur de Clarinette*, célèbrent l'éclosion plutôt que l'épanouissement de l'amour, nous pouvons en conclure qu'Erckmann fut réellement, sincèrement amoureux, mais non payé de retour, et que ses amours ne furent pas poussées au delà du premier aveu.

De la vérité de ces sentiments, une lettre qu'Erckmann écrivit à son cousin, M. Georges Weiss [134], à l'occasion de son mariage en est une preuve péremptoire : « Tu me dis que j'ai dû moi-même avoir éprouvé les senti- » ments qui t'inspirent. Hé, sans doute, si je ne les avais pas éprouvés, » jamais l'idée ne me serait venue de les peindre. Je me serais même marié avec un enthousiasme pareil au tien, si ma position avait été faite alors; » mais dans la carrière des lettres, la réputation arrive tard, quand elle » arrive, et en attendant, Suzette, en soupirant de regret, se marie ailleurs... » J'ai recueilli dans l'*Ami Fritz* tout ce qui me restait de ces délicieux » souvenirs » [135].

Ainsi le dénouement de l'*Ami Fritz* n'est pas le vrai. Le véritable, c'est celui du *Joueur de Clarinette*. Quelle est donc la personne qui sut inspirer

---

(132) *Chatrian à Erckmann, 4 juin 1853.

(133) La lettre de M. de Mars a été citée par M. Huisman, *Erckmann-Chatrian, d'après des documents inédits. Revue de France*, mai 1922, p. 770, ss.

(134) Doyen de la Faculté de Médecine de Strasbourg de 1918 à 1929.

(135) *Erckmann à M. Georges Weiss, 21 mai 1890. Cf. aussi ce que dit M. Goulden. (*Conscrit de 1813*, in-8°, p. 10).

à Erckmann une passion si vive et si fraîche, dont le reflet illumine toutes ses œuvres et toute sa vie?

Deux lettres adressées par lui à Chatrian au moment où il songe à écrire le *Grand-Père Lebigre* nous donnent quelques renseignements : « Je désire te » montrer la première partie d'un roman fort original et qui, j'en suis sûr, » sera l'un des plus curieux de notre collection. Ce sont mes amours avec » la petite Charlotte, à Phalsbourg, voilà bientôt trente ans. Amours idéalisées » et présentées dans un tout autre paysage, avec d'autres physionomies » [136]. Quelques mois après, il dit encore : « J'ai aussi commencé l'histoire de mes » amours avec Charlotte et je sens que cela marchera tout seul; nous serons » peints tous les deux et ce sera curieux, car on ne trouve pas tous les jours » des philosophes comme moi, surtout à vingt-six ans » [137]. Quant au nom de famille de Charlotte, peu s'en faut que nous ne le connaissions. Erckmann l'avait écrit en effet dans une lettre à son neveu Alfred [138]. Malheureusement, ce nom, très court, a été gratté et a disparu complètement.

De tout cela, nous pouvons conclure que l'événement qui inspira ces récits, se produisit en 1848. Nous savons d'autre part, que cette jeune fille s'appelait Charlotte et qu'elle ressemblait à l'*Accordée de village*, de Greuze. Elle apparaît du reste, sous ce nom et sous ce type, en différents récits, notamment dans les *Fiancés de Grindelwald*, et *Kâleb et Khora*. Dans tous ces contes ou romans d'amour, nous constatons aussi une différence d'âge ou de condition sociale qui met obstacle à l'union des amoureux. Enfin, Charlotte-Suzel n'est jamais de Phalsbourg; nous serions fondés à croire qu'elle habitait la Scierie ou l'Oberhof, si Erckmann ne nous prévenait qu'il a changé le lieu de ses amours; il a donné au souvenir qui lui était le plus cher, le cadre de son paysage préféré.

Tels sont les éléments autobiographiques qui ont donné naissance à la gracieuse figure de Suzel. Il convient d'y ajouter l'influence du tableau de Greuze, l'Accordée de Village que l'on retrouve dans certains détails. Quant au nom de Suzel, substitué à celui de Charlotte, il nous paraît avoir été inspiré à Erckmann par la nouvelle de Zschokke : le *mariage de Suzette*, dont il réclamait l'envoi à Chatrian lorsque celui-ci se trouvait à Paris vers 1851 et à qui le *Mariage de Fritz*, titre primitif du roman, devait servir de pendant [139].

Si sincères, si naïfs qu'aient été les sentiments d'Erckmann au cours de cette idylle, il semble bien que les passions politiques du moment les submergèrent. Bien des années après, il revit sans doute l'objet de ses amours; il nous en a laissé l'impression dans *Messire Tempus :* « Quoi, c'est là » Charlotte. Elle! Elle! Abomination! » et il veut s'arracher les cheveux,

---

([136]) *Erckmann à Chatrian, 5 septembre 1877.
([137]) *du même au même, 4 avril 1878.
([138]) C'est la lettre dans laquelle il nous raconte l'épisode du Bohémien, modèle de Josef Almâni. Cf. supra, p. 26.
([139]) Zschokke, *Soirées d'Aarau*, 4e volume, Paris, 1829.

« mais pour la première fois de ma vie, dit-il, je dus convenir que j'étais » chauve ». Pour lui aussi, le temps avait marché. Le souvenir de Charlotte survécut cependant en son cœur; il l'y cultivait en célibataire égoïste : « Qu'il est doux, mes chers amis, de se reposer sur un modeste escabeau, en » face d'un petit feu couvert de cendres, d'écouter sa théière babiller avec » le grillon au coin de l'âtre, et d'avoir au cœur un lointain souvenir » d'amour, qui nous permette de verser de temps en temps une larme sur » nous-mêmes » [140].

* * *

Dès 1862, Erckmann et Chatrian se sentaient sur la voie du succès : « J'ai lieu de me féliciter sous tous les rapports, écrivait Erckmann à son » cousin Hitschler [141], car à chaque nouveau livre, je fais un progrès dans » l'opinion publique. Cela marche lentement, mais toujours, et, d'ici deux » ou trois ans, j'ai tout lieu de croire que nous serons à la tête du mouve- » ment littéraire ». Le même jour, Chatrian écrivait à ses frères, après la publication par le *Journal des Débats* des *Confidences d'un Joueur de Clarinette* : « Nous voilà décidément installés dans le premier journal de Paris ». Et comme son hostilité vis-à-vis de ses confrères littéraires ne se démentait pas, il ajoutait : « Les confrères ont le nez long, ils ne s'attendaient pas à » cela » [142].

Mais ce n'est qu'en 1864 que Chatrian tient pour atteint le but qu'il se proposait depuis quinze ans : « Tu sauras, mon cher vieux, que tout marche » comme sur des roulettes, mes prédictions se réalisent; il faudra bien, un de » ces jours, que je me considère comme prophète. Voici la chose, le directeur » de la *Patrie*, qui paie ses feuilletons cinquante francs, nous offre cent » vingt-cinq francs, si nous voulons lui donner quelque chose, n'importe » quoi, sur les guerres de la République. Le directeur du *Moniteur universel*, » ce même Dalloz avec qui j'ai eu de petits démêlés dans le temps, m'a fait » des avances extraordinaires; il est devenu doux comme un morceau de » sucre. Il nous offre cent cinquante francs pour commencer. Enfin le bon » père Bertin, un brave homme, celui-là, m'a fait appeler l'autre jour pour » savoir si nous avions quelque chose sur le chantier. Je lui ai dit : « Ja, » Herr, avec plaisir ». A quoi ce vieux Sicambre a répondu : « Très bien, » je vais donc refuser tout ce qu'on me présente » [143]. Quant aux éditeurs, « ils sont devenus bien gentils et bien généreux, nous leur donnerions des » rognures qu'ils nous les paieraient comme des chefs d'œuvre » [144]. Et

(140) *Contes populaires*, in-18°, p. 223 et 266.
(141) Erckmann à Hitschler, 11 février 1862, publiée par M. Maurice Betz, dans la *Vie en Alsace*, décembre 1924, p. 221, ss.
(142) *Chatrian à ses frères, 24 juillet 1862.
(143) *Chatrian à Erckmann, 30 mars 1864.
(144) *Chatrian à ses parents, 20 mars 1864.

Chatrian ne peut s'empêcher de faire un retour sur leurs dédains passés : « Et dire que tous ces gaillards m'ont foutu à la porte pendant dix années » consécutives » [145]. Il peut écrire à ses frères : « Tout le monde est d'accord » que nous ne sommes plus dans les premiers, mais les premiers » [146]. Le 30 mars 1864 paraissent en même temps : la première édition du *Conscrit de 1813*, la seconde de *Madame Thérèse* et du *Fou Yégof*, la troisième de *Matheus*; et quinze mois plus tard, on imprime les onzième, douzième, treizième éditions du *Conscrit* et de *Waterloo*, les septième, huitième, neuvième de *Madame Thérèse*, et les cinquième et sixième du *Fou Yégof*, tandis qu'Hetzel fait clicher le *Joueur de Clarinette* et tirer quinze cents nouveaux exemplaires des *Contes des Bords du Rhin*. Enfin le ministre de l'Instruction Publique, après avoir pris une première fois cinq cents exemplaires du *Fou Yégof* pour les bibliothèques communales, s'inscrit de nouveau pour mille volumes [147].

Aussi nos deux auteurs profitent-ils du succès qui s'offre, pour redoubler d'ardeur au travail : « Nous travaillons comme des enragés », « il faut battre » le fer quand il est chaud », sont les expressions qui reviennent constamment sous leurs plumes. C'est à peine si Erckmann prend le temps de faire de courts séjours à Phalsbourg, sa présence à Paris étant de plus en plus indispensable; Chatrian déplace ses quinze jours de congé annuels, les abrège, y renonce même parfois pour pousser l'épée dans les reins de ses éditeurs, ordonner la publicité, dans les loisirs que lui laisse sa tâche à la compagnie de l'Est. C'est lui qui, pour corser l'importance des volumes de romans, encourage Erckmann à écrire ces contes que nous trouvons à la fin de chacun d'eux et qui ont pour nous l'agrément du morceau de « rappel » du musicien; c'est à ce procédé que nous devons la *Comète* [148], *Hunebourg* [149] et *les Bohémiens* [150]. C'est Chatrian encore qui s'occupe des traductions de leurs œuvres.

La censure impériale, qui cherchait noise à nos auteurs à propos des petites femmes de *Maître Daniel Rock*, et voyait dans *Hugues le Loup* le développement d'une idée hostile au gouvernement, n'a plus pour les auteurs du *Conscrit de 1813* et de *Waterloo*, qu'amabilités et sourires : autorisations, estampilles, permissions pour le colportage et les bibliothèques des gares, sont accordées sans difficultés. Il semble bien qu'à cette époque, le gouvernement impérial, qui groupait autour de la Princesse Mathilde tant d'écrivains distingués, ait voulu rallier à lui ces auteurs, dont l'attitude fière, indépendante, encore que modérée, contribuait puissamment au succès de leurs œuvres dans les gazettes de l'opposition libérale. Les journaux officiels

(145) *Chatrian à ses frères, 18 février 1865.
(146) *ibidem.
(147) *Chatrian à Erckmann, 2 août 1865.
(148) A la suite de l'*Ami Fritz*.
(149) Après *Madame Thérèse*.
(150) Avec la *Maison forestière*.

et officieux leur font les offres les plus séduisantes : « le directeur de la Revue » du gouvernement nous a envoyé un blanc-seing, nous demandant de » mettre au-dessus des signatures le titre d'un roman et le prix qui nous » conviendrait » [151]. Le *Moniteur* leur offre « deux cent cinquante francs » par feuilleton pour commencer; liberté complète de nous développer en » long et en large, même pour les attaques contre l'Empereur Napoléon III. » Perspectives séduisantes de toutes sortes : rubans et autres petites faveurs » avec lesquelles on prend les imbéciles. Voilà l'histoire en quatre mots; si » nous voulions la croix, cela ne ferait pas un pli, nous n'aurions qu'à dire : » « Ja, Herr » [152]. Mais Erckmann et Chatrian savent repousser les présents d'Artaxercès; ils envoient le directeur du *Moniteur* « se promener sur la rive » droite » [153]. Quant à la croix, ils la refusent « définitivement et irrévocable- » ment » [154]. Un seul parti ne désarmait pas devant leur succès, la « mauvaise » opposition cléricale » [155], qui parvient à faire écarter *Madame Thérèse* du catalogue des bibliothèques communales.

Mais ce n'était là qu'une escarmouche, qui ne compromit en rien l'essor de l'œuvre; les recettes de ces années en font foi et Chatrian commence à placer de l'argent pour lui et pour Erckmann. Mais ce qui le réjouit le plus, c'est la jalousie de leurs concurrents. Ses métaphores nous ont appris qu'il considère leur propre activité littéraire comme une suite de « cam- pagnes » napoléoniennes. Aujourd'hui qu'ils ont remporté la victoire, Chatrian abjure toute modestie et le dépit de ses confrères le remplit de joie : « Ils ch.... du poison, comme on dit à Soldatenthal » [156]; « les con- » frères font antichambre, attrape mon vieux » [157]. « Nos bons amis nos » ennemis vont en crever dans leur peau. Ah! pauvres diables, vous n'êtes » pas au bout de vos peines. Voilà ce qui s'appelle le bonheur de l'exis- » tence » [158]. Le succès allait grandir encore par la publication de leurs œuvres sous une forme nouvelle, les *Romans Nationaux*.

Hetzel faisait paraître à ce moment une édition populaire in-octavo, intitulée les *Romans Moraux*, dont le directeur était Louis Ullbach. C'était une publication en livraisons hebdomadaires à dix centimes, sur le modèle de celle des *Misérables* de Victor Hugo. Le 15 octobre 1864, Chatrian en envoyait un spécimen à Erckmann et lui vantait le merveilleux instrument de diffusion pour leurs œuvres et de propagande pour leurs idées, que constituerait une publication de ce genre : « Les gens qui ont entendu parler du *Conscrit* et qui » le désirent, vont pouvoir enfin acheter ce livre moyennant deux sous par » semaine. Après le *Conscrit* viendront *Madame Thérèse*, *Yégof*, le *Joueur*

(151) *Chatrian à ses frères, 18 février 1865.
(152) *du même aux mêmes, 6 avril 1864.
(153) *du même aux mêmes, 18 février 1865.
(154) *du même aux mêmes, 27 juin 1865.
(155) *Chatrian à Erckmann, 2 août 1865.
(156) *Chatrian à ses parents, 1er avril 1865.
(157) *Chatrian à Erckmann, 22 avril 1865.
(158) *du même au même, 30 mars 1864.

» *de Clarinette* etc... Nous allons entrer dans notre élément, qui est le peuple. » Du reste ce n'est qu'un commencement. Si cette publication à dix centimes » prend bien, nous en ferons une autre des mêmes ouvrages à cinq centimes. » Il faut que tout cela se répande comme l'histoire de Robinson Crusoë » [159].

Cependant Chatrian ne tarde pas à se rendre compte que le *Conscrit* a moins à gagner que les *Romans moraux* à voisiner dans la même collection. Il parvient à décider Hetzel à publier le *Conscrit* seul, « au lieu de l'acoquiner » avec la *Déesse Raison* d'Ulbach », dont « le voisinage l'ennuie... Je n'aime » pas cette nature de prêtre et de femme déguisée en libre-penseur. Dans » les Romans Nationaux, nous serons seuls à combattre, mais personne ne » viendra nous dérober la moitié de la gloire » [160].

De la gloire et du profit : « Notre grande affaire se mitonne tout douce- » ment, écrivait-il à ses frères; j'espère qu'elle marchera. Si le gouvernement » ne nous met pas de bâtons dans les roues, nous gagnerons beaucoup » d'argent et nous ferons du bien » [161]. « Quand je pense à la réputation » et à l'argent que cette publication peut nous rapporter, si les prévisions » de l'éditeur se réalisent, je sens ma tignasse grise se *hirser* sur ma tête » [162]. Erckmann, de son côté, appréciait fort l'argument de Chatrian d'« aller au » peuple », et il n'hésite pas à attribuer à cette cause « le succès considérable » de l'affaire, car, pour la première fois, on s'adressait à la classe des » paysans; jusqu'alors on avait toujours écrit pour les grandes villes et sur- » tout pour Paris; nous venions de déterrer une nouvelle classe de lecteurs » et nous eûmes notre public » [163].

Cette fois-ci encore, Chatrian vit se réaliser ses prévisions optimistes. La première série des Romans Nationaux comprenant le *Conscrit de 1813*, *Waterloo*, *Madame Thérèse* et le *Fou Yégof* parut en avril 1865, retardée par les chicanes de la Censure. Cela formait « un très gros et très beau volume » illustré, qui a pour titre celui de la publication : Romans Nationaux ». Au 31 août 1866, c'est-à-dire seize mois après l'apparition du premier numéro, il avait été vendu plus d'un million et demi de livraisons. Le nom d'Erck-mann-Chatrian se répandait dans tous les milieux [164].

* * *

En cette année 1865, Erckmann-Chatrian représentent une puissance; leurs convictions politiques, dont la sincérité fait une impression d'autant

---

(159) *Chatrian à Erckmann, 15 octobre 1864.

(160) Chatrian à Erckmann, 15 octobre 1864, cité par Huisman, *Revue de France*, loc. cit., p. 783.

(161) *Chatrian à ses frères, 18 février 1865.

(162) *Chatrian à ses parents, 1er avril 1865; *se hirser*, pour *se hérisser*, patois du Grand Soldat.

(163) *Erckmann à Alfred, 11 janvier 1887.

(164) Chatrian et Hetzel avaient monté l'affaire sans en parler à Erckmann, dont ils redoutaient la timidité. Il leur avait fallu emprunter 30.000 francs pour

plus grande qu'elles sont formulées sous une forme modérée, appuient leur influence littéraire. Celle-ci s'étend non seulement aux classes cultivées, mais pénètre profondément dans le peuple; libres, indépendants, dégagés de toute école, planant au-dessus des coteries, ils reçoivent des avances de tous les points de l'horizon politique et littéraire. Mais pareille attitude ne peut être maintenue indéfiniment; vient un moment où il faut prendre parti; c'est ce qu'Erckmann-Chatrian ont fait avec l'*Histoire d'un Homme du Peuple* [165]. Cette œuvre va préciser, non seulement leurs tendances, mais encore leurs idées sur les problèmes posés par la Révolution de 1848 et ses suites, et que l'avènement de Napoléon III a suspendus sans les résoudre.

Le héros du roman est un véritable « homme du peuple », orphelin abandonné sans un rouge liard et qui doit sa vie à l'obscure fraternité des pauvres gens. Il a été adopté par une vraie femme du peuple, la mère Balais, qui a passé par les guerres de la Révolution et de l'Empire et dont la générosité, le désintéressement s'opposent à l'égoïsme et à l'avidité des collatéraux de l'orphelin, marchands en passe de devenir bourgeois. Jean-Pierre Clavel se rend en 1847 à Paris comme ouvrier menuisier et tombe en pleine agitation, à la veille de la révolution de 1848. Son manque d'instruction et d'expérience empêche Erckmann-Chatrian de s'en servir comme porte paroles : il sera l'observateur des faits, le héros actif qui fera avancer l'action; mais les théories de l'auteur seront exposées par un vieil ouvrier, Perrignon, homme d'expérience, et par un jeune étudiant, homme « instruit », Emmanuel. Trois questions occupent dans le livre une place importante : les rapports du peuple et de la bourgeoisie; l'instruction du peuple; l'emploi de l'armée en temps de troubles. Mais ces problèmes qu'agitent, dès avant février 1848, Jean-Pierre, Perrignon ou Emmanuel, n'ont en réalité pris toute leur importance qu'après la Révolution : aux journées de Juin, qui consommèrent la rupture entre la bourgeoisie et le peuple, à l'élection présidentielle du 10 décembre, qui montra le danger d'une masse électorale non instruite, et au coup d'Etat de 1851, victoire de l'armée de métier sur la nation.

Aux solutions républicaines, « avancées », que préconisent Erckmann-Chatrian, venaient s'ajouter des attaques contre les gouvernements, des réflexions sur le « fameux état » de prince, et le peu de poids qu'a un gouvernement devant le peuple, le jour où celui-ci veut se débarrasser de lui. L'égoïsme de la bourgeoisie, la base juridique de son existence, l'héritage, étaient violemment attaqués ou tournés en dérision. Enfin la sympathie pour la Révolution s'exprimait dans la glorification d'un de ses organes les plus violents, la Commune de Paris [166], avec une allusion à la grandeur du trépas de Robespierre « abandonné par le peuple ». Le tout écrit sur un ton âpre,

---

l'achat du papier; leur convention précisait qu'Erckmann-Chatrian d'une part, Hetzel d'autre part étaient, chacun pour moitié, copropriétaires de l'œuvre et du matériel d'édition acquis à frais communs.

(165) En août 1865, dans le « Siècle »; octobre 1865, en volume.

(166) *Histoire d'un homme du peuple*, in-8°, p. 70.

indigné, acerbe, qui contrastait avec le ton bonhomme et assagi des romans précédents.

Si l'on joint à cela toutes sortes de pointes, réparties un peu partout, contre le gouvernement personnel, des allusions à peine voilées au Deux Décembre, on comprendra que l'*Histoire de l'Homme du Peuple* ait été très discutée par les lecteurs du moment. M. Bertin ne l'accepta pas aux *Débats* et c'est le *Siècle*, dont Desnoyers dirigeait à ce moment la partie littéraire, qui la publia. Elle valut, du reste, à ce journal, de la part du ministre de l'Intérieur d'alors, M. de La Vallette, un avertissement des plus sérieux et aux auteurs le refus de l'estampille pour le colportage.

Les dernières phrases de l'*Homme du Peuple* annonçaient une suite qui aurait eu pour sujet « la bataille de Juin, mille fois plus terrible que celle » de Waterloo, puisque les Français combattaient entre eux et que la victoire » des uns ou des autres devait couvrir la patrie de deuil » [167]. Erckmann, devant l'accueil fait à la première partie, hésite, tandis que Chatrian l'encourage : « *L'homme du Peuple* marche de mieux en mieux. Les demandes » d'autorisation de reproduction, de traduction, arrivent de tous côtés. Enfin » ça va tout à fait bien. Les volumes s'enlèvent comme du pain et l'impression générale de tous ceux qui lisent, est on ne peut plus favorable. Nous » tenons la corde; il faudra nous couper la main pour nous faire lâcher » [168]. « Il faut continuer coûte que coûte. Voilà mon opinion. Il faut tenir ferme, » ne lâcher le morceau qu'avec les mâchoires et montrer définitivement ce » dont nous sommes capables. Tu verras que tous ces héros d'antichambre » battront en retraite à la dernière minute. Je les connais; ainsi donc, mon » vieux, en avant marche, et tête baissée comme le volontaire de 92. » Faisons voir à toute cette racaille ce que pensent deux hommes de cœur. » La vérité, l'opinion publique et la justice nous soutiennent » [169]. D'après lui, toutes ces résistances sont simulées : « Je crois que cela finira comme » dans la comédie de Shakespeare : *Beaucoup de bruit pour rien* », et l'opposition gouvernementale ne fera que renforcer la vogue du livre : « Si, comme » beaucoup de nos confrères, nous mettions en première ligne la question » argent, bien loin de redouter la colère de M. de Lavalette, nous la provoquerions par tous les moyens possibles. C'est le plus décisif des éléments » de succès. Tu peux continuer sans crainte » [170].

Et Erckmann continue; le 15 novembre, le premier chapitre est fait, qui doit nous décrire les répercussions de la Révolution à Saverne. Erckmann y aurait probablement épanché sa rancune de ses insuccès phalsbourgeois de l'époque. Le deuxième chapitre, « tendre et vigoureux », devait nous faire assister à la rencontre de Perrignon avec son ami Montgaillard mourant à

([167]) *Histoire d'un homme du peuple*, in-8°, p. 114.
([168]) *Chatrian à Erckmann, s. l. n. d.
([169]) *du même au même, 16 octobre 1865.
([170]) *du même au même, s. l. n. d.

l'ambulance. Au troisième chapitre devaient être précisées les idées de Perrignon sur « la démocratique et la sociale », dans une séance du club de la Sorbonne où Jary, le compagnon et l'adversaire de Jean Pierre à Saverne, le mauvais homme du peuple, aurait soutenu la motion communiste. Perrignon devait lui répondre et fixer clairement les idées de l'auteur, « car, » disait Chatrian, nous ne ferons avaler ce volume au public qu'à force d'honnêteté, de courage et de franchise » [171]. Nous ne savons rien des autres chapitres, sinon que l'ouvrage devait se terminer, sans commentaires, sur la prestation de serment du Prince Président.

L'œuvre semble donc prendre bonne tournure. Le *Siècle* demande à quelle époque elle sera terminée et Chatrian voit dans cette demande la preuve que ce journal « se décide à braver les foudres du père Lavalette », lorsque le 12 décembre 1865, il adresse à Erckmann la lettre suivante, où, pour la première fois, il semble embarrassé :

« Mon cher ami,

» Taxile Delort vient de me prévenir officieusement que le *Siècle* ne » publiera pas la suite de l'*Homme du peuple*. La première alerte a été trop » chaude, et la menace du ministre en cas de récidive est trop formelle, pour » que le journal ose s'aventurer une seconde fois.

» Que faire?

» Trouver un directeur assez hardi pour risquer le paquet me paraît » difficile.

» Publier l'ouvrage en volume et courir nous-mêmes les chances de » saisie et de procès, qui remplacent pour le livre la douceur de l'avertisse- » ment réservé aux journaux, cela n'a rien de bien agréable.

» Renoncer à la suite de l'*Homme du peuple*, c'est terriblement em- » bêtant.

» Enfin, voilà la situation, elle n'est pas brillante : orléanistes, légiti- » mistes, bonapartistes et républicains redoutent la publication de cette » deuxième partie; les uns, parce qu'ils se rappellent leurs platitudes devant » le gouvernement provisoire et leurs trahisons de toutes sortes, les autres » parce qu'ils voudraient effacer jusqu'au souvenir de leur bêtise et de leurs » intrigues. C'est la coalition des mauvaises consciences de tous les partis » contre la vérité » [172].

Ainsi, à la fin de 1865, la situation d'Erckmann-Chatrian se trouve complètement renversée; tous les partis, abandonnant leur attitude de sympathie ou de neutralité bienveillante se sont retournés contre eux, le gouvernement en tête; ils avaient « parlé leur langue »! Erckmann n'était pas de

(171) *du même au même, 10 novembre 1865.
(172) *Chatrian à Erckmann, 12 décembre 1865.

caractère à tenir tête à pareille coalition; il accepta les suggestions de Chatrian et la suite de l'*Homme du peuple* ne vit jamais le jour.

Plus tard, dans les notes dont il marquait sa correspondance avec Chatrian avant de l'envoyer à son neveu Alfred, à l'époque du procès, Erckmann se glorifiera d'avoir résisté aux objurgations de son collaborateur « et d'avoir » renoncé à écrire l'histoire des journées de juin, par patriotisme, pour ne » pas réveiller les haines du peuple contre l'armée et la bourgeoisie » [173]. Nous l'avons vu, il n'en est rien; il a suivi docilement les indications de Chatrian. Il est certain cependant que ce dénouement négatif ne fut pas pour lui déplaire. L'opposition à l'Empire avait reconstitué le « front unique » du peuple et de la bourgeoisie libérale, cette alliance qui lui tenait tant à cœur et dans laquelle il voyait la condition indispensable des victoires républicaines. Ce fut avec soulagement qu'il se vit contraint de renoncer à une œuvre qui pouvait raviver leurs dissentiments.

Cependant, au point de vue matériel, « la campagne » était perdue. C'est alors que pour prendre une revanche pécuniaire et morale, Erckmann et Chatrian vont s'adresser au théâtre.

* * *

A vrai dire, cette idée ne les avait jamais quittés et il est assez curieux de constater que le succès de leurs romans n'a pu les en détourner. En 1861, après que le *Fou Yégof* eut paru à la *Revue des Deux Mondes*, Erckmann écrivait à son cousin Hitschler : « Chatrian et moi, nous sommes d'accord » pour aborder le théâtre; le temps est favorable. Je crois que nous avons » quelque chance d'y réussir »[174]. « C'est là surtout mon terrain, mais l'abord » en est difficile et j'ai besoin d'être solidement appuyé sur mes œuvres » antérieures pour ne pas rencontrer de difficultés » [175]. De son côté, Chatrian écrivait à ses frères, à la fin de la même année [176] :« Quand tous ces travaux » seront en cours de publication, nous essayerons d'aborder le théâtre. Des » ouvertures nous sont faites et j'espère que cette fois, nous réussirons à » escalader la scène ».

Ce n'est pas le moindre de nos étonnements de voir ces romanciers, en pleine veine de succès, considérer d'un commun accord leurs œuvres comme les degrés de l'échelle qui leur permettra « d'escalader la scène », dont jusqu'à présent ils n'ont rapporté que de fâcheuses impressions. D'après Chatrian, ce seraient les directeurs de théâtre qui les engageraient dans cette

(173) *Erckmann à Alfred, 1er octobre 1889.
(174) Erckmann à Hitschler, 13 novembre 1861 (publiée par Maurice Betz dans la *Vie en Alsace*, loc. cit.).
(175) du même au même, 11 février 1862, publiée ibidem.
(176) *Chatrian à ses frères, 27 novembre 1862.

voie. Une lettre à Erckmann, datée du 22 avril 1863, contient leurs propositions :

« M. Perrin, directeur de l'Opéra, nous demande de lui soumettre une » idée pouvant fournir un ou deux actes; j'ai une idée qui me paraît bonne. » Je travaille au scénario.

» M. Hostein, directeur du théâtre impérial du Châtelet, m'a dit ce » matin de lui apporter un drame en cinq actes. Il est on ne peut mieux » disposé pour nous. C'est un homme très intelligent.

» M. La Ronnat, directeur de l'Odéon, s'étonne que nous ne fassions » pas de théâtre; il attend une pièce en un, deux ou trois actes.

» M. Thierry, directeur des Français, s'engage à nous aider des deux » mains, s'il nous prend envie de présenter quelque chose à la Comédie » Française. Comme je lui parlais des mille petites coteries qui ferment » l'avenue du théâtre aux écrivains originaux, il m'a répondu, en faisant » allusion au *Joueur de Clarinette*, qu'il trouve charmant : « Soyez tran- » quille; je balaierai le plancher; il n'y aura pas de noyaux dans la salle » du comité de lecture ». Ce digne homme nous a toujours été favorable. » C'est lui qui a ouvert le feu pour *Matheus*.

» Voilà, mon cher, de la besogne pour un bout de temps; il s'agit » d'escalader les planches et de s'y fortifier comme nous avons fait pour le » roman. C'est un rude coup de collier à donner, mais nous sommes jeunes » et pleins de forces ».

Tous ces directeurs avaient remarqué que, dans chaque roman d'Erckmann-Chatrian, se trouvaient une ou plusieurs scènes d'un effet certain au théâtre. Et peut-être nos acteurs auraient-ils donné suite à leurs propositions, si leur production romanesque n'avait absorbé en ces années tout leur travail et tout leur temps. Chatrian y pousse de toutes ses forces : « Il n'y a que le » théâtre qui rapporte des écus; le livre fait vivoter son homme, rien de » plus; à moins toutefois qu'on ne fasse intervenir le livre des fonds secrets, » comme certains petits confrères de ma connaissance » [177].

Ces arguments se trouvent renforcés par l'échec de la suite de l'*Histoire d'un homme du peuple*. Justement il y a là, tout prêt, un roman tiré des souvenirs du père d'Erckmann pendant la campagne d'Helvétie. Le découper en scènes, le mettre en dialogue, fut pour nos deux amis l'affaire de deux mois. On y perdait l'effet des descriptions que devaient remplacer les décors, mais cela faisait une magnifique pièce à grand spectacle pour le Châtelet : action rapide, trépidante, toute extérieure, avec des uniformes, des défilés, des coups de canon, des chevaux, des explosions. Mais les dépenses de mise en scène parurent trop élevées au directeur du Châtelet. Celui de la Porte Saint Martin ne fit pas meilleur accueil à la pièce : « Fournier m'a déclaré » qu'il lui serait aussi facile de mettre la lune dans la manche de son paletot

(177) *Chatrian à Erckmann, 10 novembre 1864.

» que de jouer Souwarof. Il en était stupéfié. Je ne vois rien d'équivalent dans » aucune littérature, m'a-t-il dit, c'est gigantesque. Pour jouer un drame » pareil, il faudrait un théâtre trois fois grand comme la Porte Saint Martin, » une troupe trois fois plus nombreuse que la meilleure de Paris, cent mille » francs à dépenser en décors, et un directeur assez hardi pour tenter l'aven- » ture. Vous ne trouverez pas ces impossibilités réunies, mais si, par le plus » grand hasard, vous les trouviez, ça ne vous avancerait pas d'un iota. La » censure vous arrêterait net ».

« Je m'attendais à cette réponse. Enfin, voilà; je voulais être en paix » avec ma conscience. Maintenant je suis tranquille comme Baptiste et j'ai » remis ce terrible *Souwarof* à Peyrat qui va le publier dans l'*Avenir National*. » Ne te préoccupe pas du morcellement, cela marchera très bien » [178].

Dans une lettre à ses frères de la même époque, Chatrian expose plus librement le point de vue des directeurs : « Ce maudit drame m'a mis sur » les dents. Il nous a coûté trois mois de recherches et de travail. Maintenant » qu'il est fini, les directeurs le trouvent trop long, trop réel, trop historique, » etc. Il leur faudrait des machines vulgaires, de petites ficelles, des amours » et d'autres farces du même genre. Je crois qu'ils ont raison du point de » vue du public habituel du théâtre, et je crois que nous n'avons pas tort » au point de vue de la vérité historique, de la nature et de l'art. Si ces » Messieurs s'obstinaient à nous demander des suppressions et des additions » impossibles, nous publierions la pièce en volume, et les lecteurs de bon » sens jugeront notre cause en dernier ressort » [179].

L'*Avenir National* fit bien les choses, et de grandes affiches annoncèrent pour avril la publication de *Souwarof*, sous sa forme dialoguée. Nous pouvons regretter avec Erckmann que cette publication n'ait pas eu lieu comme roman : « J'étais allé en Suisse en vue d'écrire cette campagne... La partie » descriptive eût été splendide. J'avais poussé mon voyage en Suisse jusqu'à » la Via Mala pour rester aussi fidèle que possible à mon sujet... La peinture » des lacs, des montagnes, des glaciers à perte de vue, aurait été magnifique » à faire » [180]. Nous croyons volontiers au plaisir qu'aurait pris Erckmann à la restitution de ses impressions de voyage, mais pour nous, le plus intéressant aurait été de constater comment lui, le Vosgien, aurait saisi, compris, et rendu la nature alpestre. Dans le dernier roman qu'il a fait paraître, sous son nom seul, après sa rupture avec Chatrian, il a repris un des épisodes de la *Guerre*. Nous n'y voyons pas que la description du pays entre le lac de Zurich et celui des Quatre-Cantons diffère sensiblement du pays de Dabo. Les Alpes n'y sont guère que des Vosges plus hautes. Il est vrai qu'Erckmann, nous dit ne pas vouloir parler « des magnifiques échappées

---

([178]) *Chatrian à Erckmann, 19 mars 1866.
([179]) *Chatrian à ses frères, s. l. n. d.
([180]) *Erckmann à Alfred, s. l. n. d., (janvier 1890).
([181]) *Alsaciens et Vosgiens d'autrefois. La première campagne du Grand-père Jacques*, in-8°, p. 20.

» de vue sur les hautes Alpes » [181], pour ne pas allonger le récit. C'est bien regrettable; nous aurions ici un témoignage de sa compréhension d'un pays autre que le sien [182]. Le manuscrit du roman n'était d'ailleurs pas détruit. Pourquoi donc Erckmann ne l'a-t-il pas publié au lieu de la pièce?

Une des critiques qui le touchait le plus à ce moment, était le reproche de monotonie qu'on lui adressait [183]. *Souwarof*, sous sa forme dialoguée, était du nouveau. « Je crois, lui écrivait Chatrian, que ce drame étonnera bien » des gens et en fera réfléchir beaucoup d'autres. C'est incontestablement » une œuvre hors ligne. On nous demandait autre chose. Voilà de quoi con- » tenter les plus difficiles » [184]. Et comme au même moment, Villemessant » publie le *Juif Polonais* dans le *Grand Journal*, à raison d'un acte par » numéro, Chatrian propose de réunir les deux pièces en « un livre original » et solide » qui constituerait le tome premier du théâtre d'Erckmann-Chatrian : « On nous demandait du changement. Nous en donnons. Les » malins seront attrapés. Il faudra qu'ils se creusent la cervelle pour trouver » une autre scie » [185].

L'ouvrage, du reste, obtint un réel succès : « Souwarow fait merveille » à Paris. On se l'arrache » [186]. « Nos affaires marchent en dépit de tous les » mauvais vouloirs et peut-être même dans une certaine mesure, à cause de » ces mauvais vouloirs » [187]. Les directeurs de journaux font la chasse à Chatrian, « je suis pour ainsi dire obligé de me cacher » [188]. « Si nous vou- » lions faire comme les neuf dixièmes des écrivains et livrer des ouvrages » à tous ceux qui en demandent, nous pourrions gagner de grosses sommes » d'argent. Mais il s'agit de ne rien publier de médiocre et de faire de mieux » en mieux. Du reste nous sommes très contents et travaillons avec courage... » La bataille a été rude et longue; elle est gagnée » [189]. « Les temps ne sont » plus où je battais le pavé de Paris avec *Matheus* dans la poche de mon » fameux paletot jaune » [190].

Cette année 1866 marque véritablement l'apogée de la fortune littéraire d'Erckmann-Chatrian; mais l'allure dont ils vont résulte surtout de la vitesse acquise durant les années précédentes : les œuvres de 1866 ne comptent dans les bénéfices de cette année que pour le dixième environ, sur un total de trente mille francs. Chatrian n'est pas sans le noter et met sur le compte de leurs « ennemis », en particulier du gouvernement, l'abandon de la suite de

---

(182) Voir la sécheresse des descriptions dans les *Souvenirs d'un chef de chantier au canal de Suez*, par exemple.
(183) par exemple M. Léon Pannier, dans le Bulletin de la Conférence la Bruyère, (mars 1866).
(183) *Chatrian à Erckmann, 21 mars 1866.
(184) *du même au même, s. l. n. d., mais à propos de la « Guerre ».
(185) *Chatrian à son père, 30 octobre 1866.
(186) *ibidem.
(187) *Chatrian à Erckmann, 21 mars 1866.
(188) *Chatrian à Erckmann, 6 avril 1866.
(189) *Chatrian à ses parents, 31 mai 1866.
(190) *Chatrian à Erckmann, 6 avril 1866.

l'*Homme du Peuple* et de la *Guerre* au théâtre : « Il est clair, écrit-il à ses » frères, qu'on veut nous arrêter, nous décourager, nous étouffer douce- » ment, mais on n'y parviendra pas. Toutes les autorisations sont pour les » drôles qui font des livres de putains et de macrocs (*sic*), toutes les rigueurs » sont pour nous qui nous épuisons à créer une littérature honnête, virile et » populaire. Ah! les braves gens! ah! les bons patriotes; ah!, les honnêtes » politiques! » [191]. Le gouvernement, il est vrai, les chicane où il peut; il refuse l'estampille du colportage à la *Guerre* et au premier volume du *Paysan*. Ses journaux officieux refusent d'insérer les annonces, même payantes, sur lesquelles figure le nom d'Erckmann-Chatrian. « Si je n'étais pas solide » comme roc, dit Chatrian, toutes ces contrariétés finiraient pas me dégoûter » du métier, mais bien loin de m'entamer, elles me retrempent » [192].

Elles l'incitent cependant à une certaine circonspection. « Rappelle toi, » écrit-il à Erckmann, que nous avons perdu neuf ou dix mois, faute de » réflexion et par pur engouement » [193]. « Qu'allons-nous faire maintenant » que nous voilà débarrassés du théâtre? Nous n'en savons rien. Il faut » chercher quelque chose de neuf, de vrai, de contemporain et se remettre » à bûcher comme des nègres, trois ou quatre mois de suite » [194].

En attendant Chatrian revient au procédé qui lui a déjà si bien réussi; il groupe en un volume les contes publiés dans les dernières années; ce seront les *Contes Populaires*, dont la pièce principale est le *Juif Polonais*.

Cette pièce semble avoir été condamnée par le destin à servir de « bouche-trou ». Ecrite plusieurs années auparavant pour figurer dans le volume des *Bords du Rhin*, elle n'avait pu trouver place dans ce recueil. C'est alors que Chatrian en fit « la pièce de résistance » des *Contes populaires* : « en y ajoutant ceux qui se trouvaient à la suite du premier *Matheus* et ceux » que nous avons en portefeuille. La question se réduit à trouver un bon » titre » [195].

Pendant ce temps, Erckmann poursuit l'étude et la rédaction de l'histoire d'une « famille juive » pendant le blocus de Phalsbourg en 1814. Ce nouveau roman, qui forme trilogie avec le *Conscrit* et *Waterloo*, est, pour ainsi dire, le prototype du roman juif qui a connu de nos jours une si grande vogue. Le *Blocus* rouvre à Erckmann-Chatrian les portes du *Journal des Débats*. Il paraît en volume en février 1867 et dès la fin du mois suivant, le gouvernement lui accorde l'estampille du colportage. Chatrian attribue cette bienveillance, non à l'absence de polémique dans l'ouvrage, mais à l'échec de la politique napoléonienne, dans la guerre austro-prussienne de 1866 : « Le » malheur ramène les hommes aux idées de justice » [196]. En réalité, c'est

---

([191]) *Chatrian à ses frères, s. l. n. d., début de 1866.
([192]) *Chatrian à ses frères, s. l. n. d., mais à propos de la *Guerre*.
([193]) *Chatrian à Erckmann, 31 août 1866.
([194]) *Chatrian à ses frères, ibidem.
([195]) *Chatrian à Erckmann, 19 août 1866.
([196]) *Chatrian à ses frères, 30 mars 1867.

moins le gouvernement qui cède, qu'Erckmann-Chatrian qui reviennent à leur genre connu, attendu, catalogué et dont ils sont quelque peu esclaves. C'est bien ce que ressent Erckmann en écrivant le *Blocus;* il est impatient de revenir à la manière inaugurée par l'*Homme du Peuple.* Il veut agiter des « idées », et Chatrian est obligé de flatter sa tendance à la polémique pour qu'il termine son roman : « Je crois que tu n'attaches pas à cet ouvrage » l'importance qu'il mérite. Tu as tort. Sous une apparence de bonhomie et » de sans façon, il cache une œuvre redoutable et destinée à faire beaucoup » de bruit, si nous la menons à bonne fin. La première partie est excellente, » mais la seconde doit être encore plus belle. Coûte que coûte, il faut tirer » un chef-d'œuvre de cette histoire des vieux jours. Les autres idées vien- » dront après ». Et lui rappelant leurs déconvenues des mois précédents, il ajoute : « Ce ne sont pas les idées qui manquent, ce sont les conceptions » pratiques » [197]. Ces autres idées, qu'Erckmann montrait tant d'impatience d'exprimer, ce sont celles qu'il formulera dans l'*Histoire du paysan.*

* * *

L'Histoire de la Révolution française racontée par un Paysan est l'œuvre la plus représentative des idées d'Erckmann. Elle a été écrite par lui en pleine indépendance, sans souci du succès ni du gain, sans préoccupation de librairie, à un moment où sa notoriété et ses revenus le mettent à l'abri des conséquences d'un échec. Dégagé ainsi de toute préoccupation matérielle, il va « enfin parler sa langue », de manière plus nette encore que dans l'*Histoire d'un Homme du Peuple,* et, annonçant à ses concitoyens la parole de vérité et de justice, réaliser l'idéal qu'il poursuit depuis vingt ans.

Ce nouveau roman ne nous apporte cependant rien de neuf. Le cadre est celui de Phalsbourg, l'époque, celle de la Révolution, les idées, celles que nous avons rencontrées maintes fois dans les œuvres précédentes. Les seuls points nouveaux, sont une forte marque d'anticléricalisme et l'apparition d'un nouvel ennemi du peuple : les brigands d'affaires, les profiteurs de la Révolution. Mais ce qui caractérise l'*Histoire d'un Paysan,* c'est le sacrifice de « l'art » à l'« idée ». La sobriété du style tourne à la sécheresse, la tenue à la monotonie, la vigueur à la nervosité; les descriptions sont écourtées, les caractères à peine esquissés. Le personnage conteur, choisi à dessein en dehors des protagonistes, est très inférieur par l'intérêt qu'il suscite au *Conscrit de 1813.* Deux figures ressortent cependant, celle du conventionnel Chauvel et celle de la mère de Michel Bastien, vieille bigote rageuse, et l'action est, à vrai dire, la lutte entre les principes que représentent ces deux personnages. Les épisodes eux-mêmes sont répétés sous une forme à peine différente des romans précédents. Enfin la grandeur des événements écrase quelque peu le personnage

(197) Chatrian à Erckmann, 31 août 1866.

central et les meilleures pages sont celles qui nous dépeignent la vie phals-bourgeoise, avant et après la grande tourmente.

La nouveauté de ce livre n'est donc ni dans les faits, ni dans les idées, mais dans le ton sur lequel l'auteur nous les expose, interrompant à chaque instant le récit des événements pour donner libre cours à ses indignations et à ses enthousiasmes, et surtout pour en tirer des leçons. Le didactisme qui se trouve, plus ou moins voilé, au fond de toutes les œuvres d'Erckmann-Chatrian, s'étale sans contrainte dans l'*Histoire d'un Paysan*. La propagande a remplacé la tendance.

Tous les succès des œuvres précédentes, n'ont servi, dans l'esprit d'Erckmann qu'à fonder son autorité pour lui permettre de prêcher au peuple [198]. « Vous comprenez, écrit Chatrian à ses frères, le but de notre » dernier ouvrage. C'est un ouvrage long et terriblement difficile. Mais nous » en viendrons à bout tout de même... Il faut écrire des livres pour le peuple » et ne pas s'occuper du reste. Une fois que le peuple connaîtra son histoire, » on ne lui fera plus prendre des vessies pour des lanternes et des bonnets » à poil pour des bonnets de liberté » [199]. C'est, en somme, l'idée qu'exprime déjà Jean Pierre, dans l'*Homme du Peuple* : « J'étais indigné de voir qu'on » m'avait tenu dans une pareille ignorance. Je me disais : « Il est clair qu'on » veut nous abrutir au lieu de nous parler de nos droits et de nous apprendre » à aimer et à respecter nos anciens, qui ont fait toutes ces grandes choses, » dont nous jouissons maintenant. Oui, c'est clair, et c'est abominable » [200].

C'est dans la *Presse*, que parut, à partir du 7 octobre 1867, la première partie de l'*Histoire d'un Paysan*. Comme pour l'*Homme du Peuple*, les mêmes incidents avec la censure se reproduisent : avertissement au journal; interdiction des annonces et des affiches; refus de l'estampille pour le colportage; débordement de « communiqués » officieux destinés à réduire la place consacrée habituellement au feuilleton. Au milieu de juin 1868, la *Presse*, n'osant encourir les foudres gouvernementales, refuse d'entreprendre la publication du second volume. Mais cette fois, l'ouvrage est écrit et Chatrian va le porter au *Siècle* qui l'accueille à bras ouverts; il publiera non seulement le second volume et les suivants, mais reprendra le premier, le tout au prix de cinquante centimes la ligne. C'est une des « victoires », dont Chatrian se montrait, avec raison, le plus fier.

Cette double publication « fait du bruit dans Landerneau. Tous les gens » que je rencontre me parlent de cela, comme d'une chose toute nou- » velle » [201]. « Cet ouvrage obtient un grand succès dans le *peuple* (souligné) » et dans la petite bourgeoisie. Les ouvriers retiennent le journal chez le » marchand de vins et s'inscrivent d'avance pour ne pas perdre leur tour;

---

(198) C'est ce ton de prédicateur qui, à mon avis, rend la lecture de l'*Histoire d'un Paysan*, si peu agréable.
(199) *Chatrian à ses frères, 16 novembre 1867.
(200) *Histoire d'une homme du peuple*, in-8°, p. 68.
(201) *Chatrian à Erckmann, 15 juillet 1868.

» d'autres le lisent à haute voix dans les ateliers. Enfin ça marche » [202]. « Le » Paysan marche. Il embête bien des gens, mais il en réjouit beaucoup » d'autres » [203]. De Lorraine, Perrot écrit à Erckmann : « Quel dommage » que tous les paysans ne puissent lire ton nouvel ouvrage... Il est plein » d'intérêt, de faits et d'enseignements. Ce diable de *Paysan* m'a fait veiller » jusqu'à onze heures » [204]. Son ancien maître M. Grébus [205], « prétend que » ce volume est une révolution... qui, dans nos campagnes..., pèsera plus » que tous les préfets dans la balance des prochaines élections » [206]. C'était là pour Erckmann la plus douce des louanges, la plus belle récompense de son travail, l'accomplissement de ses plus chers désirs.

Ce résultat n'avait pas été obtenu sans peine et peu de livres ont coûté autant de labeur à nos auteurs. Pendant que paraît le deuxième volume, Chatrian écrit à ses frères : « Quel travail, bon Dieu, quelles fatigues pour » pousser l'histoire de ce brave père Michel jusqu'en 1830, de façon que » l'*Homme du Peuple* lui fasse suite. J'en tremble, rien que d'y penser » [207]. Quelques mois après, il écrit à son père : « Ce gueux de *Paysan* m'a fait » fondre toute ma graisse. Enfin nous sommes au bout du troisième volume. » Nous allons pouvoir nous reposer, c'est-à-dire faire mon service au chemin » de fer, revoir à fond les épreuves, contrôler et recontrôler les détails de » noms, dates, descriptions etc. Et pour commencer, nous allons filer dans » une huitaine pour la Bretagne, le Poitou et l'Orléanais. Il faut voir les » choses de ses propres yeux, quand on veut en parler avec autorité. Nous » allons donc visiter les champs de bataille de la chouannerie, et regarder » de près ces êtres chevelus, têtus, crasseux et pouilleux qui ont donné tant » de fil à retordre à la République » [208]. En entreprenant le quatrième volume, Chatrian se réjouit d'en finir bientôt : « Nous allons attaquer le quatrième » volume. Après cela, halte, repos » [209]. Ils y travaillent avec l'« énergie de » gens qui veulent en finir » [210] et quand il est terminé, Chatrian soupire : « Le Paysan est fini; grâce à Dieu, nous voilà débarrassés d'un fardeau qui » commençait à nous fatiguer les épaules. Quand on laboure la même idée » pendant deux ans de suite, ça finit par paraître un peu long » [211]. Il ne se soucie plus, comme cinq ans auparavant, de jouer les *Reiter* et voudrait bien revenir au genre idyllique : « Je ne te cache pas que j'ai assez des machines » historiques comme cela; nous avons fait notre part pour un temps. Que » les autres mettent la main à la pâte. Nous y avons enfoncé les bras jusqu'au

---

(202) *Chatrian à ses frères, 1er septembre 1868.
(203) *Chatrian à Erckmann, 3 octobre 1868.
(204) *Perrot à Erckmann, s. l. n. d.
(205) Le *Gradus* des *Années de Collège de Maître Nablot.*
(206) *M. Grébus, principal du Collège de Toul à Erckmann, 4 avril 1869.
(207) *Chatrian à ses frères, 1er septembre 1868.
(208) *Chatrian à son père, 9 mars 1869.
(209) *Chatrian à ses frères, 9 avril 1869.
(210) *du même aux mêmes, 16 août 1869.
(211) *Chatrian à son père, 29 novembre 1869. Le dénouement du *Paysan* reflète cette hâte d'en finir.

» coude : chacun son tour. Un ouvrage gai me ferait joliment plaisir. Enfin » nous verrons. Ce serait bien le diable si nous ne retrouvions pas la petite » flûte de l'*Ami Fritz* et du *Joueur de Clarinette*; elle doit être quelque part » au fond d'une malle » [212]. Pour le moment, en tous cas il convient de se reposer et de « se regarder pousser le poil sur les mollets pendant quinze jours » ou trois semaines » [213]. « Nous ne savons pas au juste ce que nous allons » faire. Nous cherchons, nous tâtons des sujets de drame et de romans avant » de nous mettre au travail. Je crois que nous ferions bien d'attaquer un » grand drame en cinq actes, mais c'est une grosse affaire et il est bon d'y » réfléchir » [214]. La séduisante image du théâtre venait les tenter encore une fois.

* * *

Il faut dire qu'un succès brillant et inattendu les y engageait vivement. En 1868, un soir qu'Erckmann prenait tranquillement sa chope au 106 du Faubourg Saint Denis, se reposant du rude labeur du troisième volume du *Paysan*, il fut abordé par un envoyé de M. Larochelle, directeur du théâtre de Cluny, qui lui faisait demander l'autorisation de représenter sur cette scène le *Juif Polonais*. Erckmann y consentit, tout en demeurant sceptique sur le résultat au point de renoncer éventuellement à ses droits d'auteur, chose à laquelle Larochelle ne voulut pas consentir. Pour le reste, il renvoya à Chatrian. Celui-ci saisit avec l'empressement que l'on devine, l'occasion de réaliser son rêve de vingt ans. Avec Sichel, ils se mettent au travail immédiatement, arrangent les « petites bavures au point de vue de la scène », y ajoutent des couplets composés par Erckmann sur l'air de la valse de Lauterbach, des effets de scène, se font envoyer les costumes masculin et féminin du Kochersberg. Pendant tout ce temps, Chatrian est dans la fièvre, autant par l'idée de la « bataille » à livrer que par la joie de se trouver enfin dans l'atmosphère rêvée, de s'occuper des répétitions, des décors, de la figuration, de la mise en scène. Au fur et à mesure que se rapproche la date de la première représentation, sa fièvre augmente : « Quant au *Juif Polonais*, c'est » pour mardi ou mercredi prochain. Voilà encore une soirée qui ne me » calmera pas les nerfs. J'espère que tout ira bien; acteurs et directeurs sont » remplis d'espoir et de courage. Les décors sont très beaux et les costumes » alsaciens on ne peut plus gracieux; les jeunes personnes qui les portent » sont aussi, ma foi, très gentilles. Heureusement que j'ai des poils gris sur » la tête » [215].

Le grand jour arriva enfin et ce fut d'emblée le triomphe, dont les

---

(212) *Chatrian à Erckmann, 15 octobre 1869.
(213) *Chatrian à son père, 29 novembre 1869.
(214) *Chatrian à son père, 29 décembre 1869.
(215) *Chatrian à ses frères, 9 juin 1869.

premiers étonnés furent Chatrian et Erckmann : « En ce moment, disait » Erckmann à Sichel, pendant que son collaborateur assistait à la première, » Chatrian est en train de recevoir en pleine figure une bordée de sifflets, » la plus belle qui ait jamais salué un auteur dramatique » [216]; Chatrian lui-même, écrivant à ses frères quelque temps après, leur disait : « Le *Juif* » a traversé bravement les grandes chaleurs au théâtre de Cluny. Je m'étonne » moi-même de la persistance du succès. Larochelle prétend que nous dépas- » serons le chiffre de cent représentations. Il me demande de lui faire une » pièce avec l'*Ami Fritz*. D'autres directeurs nous proposent aussi des traités, » mais il nous faut réfléchir avant de nous engager dans cette voie... On » m'annonce la mise à l'étude du *Juif* au Wallnertheater à Berlin. Décide- » ment cette petite pièce fait le tour du monde, c'est incroyable » [217].

Les auteurs, plus que d'autres, remarquaient l'imperfection scénique de ce conte, écrit en dialogue non pour la représentation, mais pour tirer à la ligne et compléter un volume d'épaisseur insuffisante. Le rôle de Mathis, surtout, était écrasant, non seulement par la présence presque ininterrompue de l'acteur en scène, mais encore par le double caractère du personnage : celui d'un homme comblé de tous les bonheurs de la vie et que ronge le remords, à qui tous les regards, toutes les paroles sont suspectes et qui est condamné par la conscience de son crime à se méfier de tout et de tous. C'est cette seconde personnalité, toute intérieure, à peine esquissée, qui ne se manifeste qu'en de rares circonstances et par des détails insignifiants, mais que le spectateur doit cependant sentir, toujours invisible et présente derrière la jovialité du meunier, qui fatigue particulièrement l'acteur. Il doit dépouiller sa personnalité pour en prendre, non pas une, mais deux autres.

Erckmann ne voulant pas se laisser distraire de son travail [218], n'assista qu'à la soixante quinzième représentation de son œuvre. Encore fallut-il que son fermier du Grosshammerweyer, de passage à Paris, vînt l'y entraîner. Il habitait alors Le Raincy avec Chatrian qui y était devenu propriétaire depuis le printemps 1869. Dans les lettres qu'il écrit à cette occasion, Chatrian manifeste sa joie de se trouver, dit-il, « chez moi, sur ma terre, sous mon » toit, entre mes murs, au milieu de mes fleurs et de mes arbres » [219]. Il loue à Erckmann pour trois cents francs par an, deux pièces au premier, toutes meublées : « Nous y gagnerons tous les deux et nous serons chez nous, avec » une vieille cuisinière pour nous faire de bonnes sauces et deux chiens pour » regarder les mollets des passants » [220]. La forêt de hêtres est à deux pas, le canal à dix minutes pour la pêche. Il commande du vin à Bordeaux et de la bière à Strasbourg. Il y a une tonne de choucroute dans la cave. Et le 5 mai

(216) *République française*, 1er septembre 1889. *Souvenirs* par Siebecker.
(217) *Chatrian à ses frères, 16 août 1869.
(218) Le troisième volume de l'*Histoire d'un paysan*.
(219) *Chatrian à Erckmann, s. l. n. d., entre le 4 avril et le 5 mai 1869.
(220) *ibidem.

1869, il écrit à Erckmann : « Voici ton billet. La baraque sera organisée lundi » prochain; tu peux venir mardi » [221].

Voici donc Chatrian propriétaire et aussi capitaliste, car le revenu de la production littéraire s'est régulièrement maintenu dans les années après 1866. D'autre part, pour des raisons qui nous échappent, Chatrian a vendu, en octobre 1868, à Hetzel, la totalité de l'œuvre commune parue à cette date, c'est-à-dire jusqu'au deuxième volume de l'*Histoire d'un Paysan* inclus, pour la somme de cent vingt mille francs, ce qui porte à plus de deux cents cinquante mille francs, les revenus de leur production littéraire depuis dix ans. Chacun d'eux emploie la moitié de cette somme à réaliser son rêve : Chatrian, en bon Parisien qu'il est devenu, a acheté dans la banlieue cette villa où « tous les dimanches, il aura des amis à dîner » [222]. Erckmann, de son côté et presque en même temps [223], acquiert non loin de l'Oberhof la scierie du Grosshammerweyer, qu'il fera exploiter par un fermier, mais dans laquelle il se réserve deux pièces, et où l'on pourra toujours trouver une friture de truites. C'est là désormais, bien plus qu'à Phalsbourg, qu'il compte passer ses vacances. Il semble maintenant que les deux amis n'aient plus qu'à attendre des jours heureux : la lutte est finie, « la bataille est gagnée ». La paix et ses perspectives tranquilles s'ouvrent devant eux.

Or c'est précisément en cette année 1870 que vont commencer pour eux les temps difficiles. Pour le moment ils hésitent entre le théâtre et le roman, ils balancent entre le succès du *Juif Polonais* et celui de l'*Histoire d'un Paysan*. Finalement ils choisissent un sujet de roman, le *Maître d'école* : « J'ai réfléchi, écrit Chatrian à Erckmann, à notre sujet du *Maître d'école;* » c'est tout ce que nous pouvons faire de mieux, et surtout de plus utile, » de plus décisif. Après la guerre à la barbarie, la guerre à l'ignorance. Quant » aux vieux républicains, nous les avons usés avec Chauvel et le père Goulden. » Il faut se renouveler coûte que coûte » [224]. Malheureusement le roman une fois écrit ne répondit pas à leur conception et comme le Mikael de *Science et génie*, ils le détruisirent.

D'autres soucis vinrent aussi assaillir Chatrian, qui les énumère dans une lettre à ses frères :

« J'ai eu tous les malheurs possibles depuis quelques mois :

» 1°) J'ai perdu de l'argent [225].

» 2°) Le *Maître d'école* n'a pas fourni ce que nous attendions. Au » moment de le livrer au journal et après réflexion, nous l'avons brûlé : six » mois de travail perdus.

» 3°) Mes deux garçons ont eu la petite vérole.

---

(221) *Chatrian à Erckmann, 5 mai 1869.

(222) Cf. *La République française*, loc. cit. Siebecker y rend compte de la « crémaillère » qui y fut pendue par Chatrian.

(223) Le premier versement de son acquisition est du 22 avril 1868.

(224) *Chatrian à Erckmann, 23 avril 1870.

(225) Probablement par des spéculations en Bourse.

» Voici le Paysan complet. Je viens de relire l'épisode de la vaccine. » Il m'a fait pleurer comme une vieille bête. Erckmann a pris peur de la » petite vérole. Il a filé.

» Nous avons perdu notre campagne. Il s'agit de réparer tout cela par » un coup de maître. J'y travaille. Voici la chose en deux mots : l'*Ami Fritz* » au théâtre » [226].

Quelques mois plus tard, un nouveau coup vient accabler Chatrian : son vieux père est à la mort [227]. Il part immédiatement pour Soldatenthal, en même temps que se succèdent, sur le plan diplomatique, des événements d'une bien autre importance. Quand Chatrian, l'âme navrée, regagne Paris, son train croise les longs convois de troupes en route vers la frontière de l'Est.

« Il faut nous renouveler coûte que coûte », avait-il dit. La Providence allait exaucer ce vœu imprudent : dans leur chair, dans leur cœur, dans leur âme et leur esprit, ils allaient ressentir des émotions intenses et nouvelles, assister à des événements prodigieux, à des catastrophes inouïes, à l'écroulement d'un Empire, à l'avènement d'un autre. Leur veine littéraire, dont l'épuisement devenait sensible depuis quelques années, allait en recevoir une sève nouvelle, mais à quel prix!, l'établissement de la domination étrangère sur leur petit pays, sa séparation brutale de la mère patrie, l'abaissement de la France, et finalement le sacrifice même de leur amitié.

([226]) *Chatrian à ses frères, 9 juillet 1870.
([227]) Mort le 13 juillet 1870.

CHAPITRE IV.

ANNÉES DE TRISTESSE (1870-1887).

I. Erckmann, Chatrian et la guerre de 1870-71. *Histoire d'un Plébiscite.* Erckmann candidat à l'Assemblée Nationale. Erckmann quitte Phalsbourg. Voyage dans l'Ouest. *Les deux frères.* Erckmann s'établit à Saint-Dié; l'Ermitage et la famille Goguel.

II. Voyage d'Erckmann en Orient. Traversée mouvementée. L'Egypte, le Canal de Suez, les Echelles du Levant, l'Italie. Impressions pessimistes qu'Erckmann rapporte de ce voyage.

III. Rôle de l'actualité politique dans les œuvres d'Erckmann-Chatrian à partir de cette époque. *Le Brigadier Frédéric.* Nihilisme moral d'Erckmann. Il renonce aux habitudes de sa jeunesse.

IV. *L'Ami Fritz* à la Comédie Française. Tentatives d'obstruction du *Figaro. Maître Gaspard Fix* et *l'Education d'un féodal. Les Amoureux de Catherine* à l'Opéra Comique (1876-77).

V. Projets d'Erckmann de quitter l'Ermitage. *Alsace. Quelques mots sur l'Esprit humain.*

VI. Erckmann s'établit à Toul (1881). Rupture avec la famille Goguel. Emma Flotat, gouvernante d'Erckmann. Maladie d'Erckmann. *Le Banni.* Retour à Phalsbourg (1883).

VII. Vie de Chatrian à Paris. Il quitte la Compagnie de l'Est. *Myrtille* et son échec (1885). Premier dissentiment entre Erckmann et Chatrian. Etat de santé inquiétant de Chatrian. La convention de 1884 avec Hetzel et l'affaire des clichés Schuler. Erckmann accentue sa froideur à l'égard de Chatrian. Fin de la collaboration. Chatrian révèle à son ami l'existence de collaborateurs anonymes pour ses pièces de théâtre et leur rétribution sur la part d'Erckmann.

Le début des hostilités surprit Erckmann à Phalsbourg. Jusqu'alors, il n'a pas songé à l'imminence de la guerre. « Depuis mon installation dans » ma vieille chambre, écrit-il à Chatrian, je me sens parfaitement disposé » au travail. Tout ira bien, je l'espère... Compliments de toute la famille; » les gens vivent ici comme coqs en pâte et se portent bien » [1]. Une atmosphère de paix et de travail règne sur le pays. Mais dans la lettre suivante [2], le ton a complètement changé.

Cette lettre nous livre la pensée d'Erckmann sur l'imbroglio politique du moment et la solution que lui donne Napoléon III en déclarant la guerre à la Prusse. On y trouve un curieux mélange de perspicacité et d'aveuglement

(1) *Erckmann à Chatrian, début de juillet 1870.
(2) du 20 juillet 1870.

et l'on y peut mesurer comment un homme intelligent, intéressé au premier chef, moralement et matériellement, à la tournure des événements, a pu être amené à une indifférence presque complète, par suite de l'asphyxie politique où le Second Empire maintenait le pays.

Pour Erckmann, cette guerre est avant tout une querelle de chefs [3]. Chatrian la considère comme funeste, mais Erckmann estime que la France a raison de ne pas attendre l'encerclement combiné par son ennemi, « avec » les Espagnols sur le dos, les Bavarois sur le flanc, les Italiens aux jambes ». « Dire que cette guerre me désole, que j'aimerais mieux voir le plan de » Bismarck réussir et tomber dans le même guet-apens que les Autrichiens, » non, non, cela n'entre pas dans mes idées ». Vivant dans le souvenir des guerres de la République, il pense voir la lutte évoluer comme elles : elle décimera les bonapartistes et ouvrira aux républicains une nouvelle ère de propagande, qui établira enfin la paix universelle : « Les peuples, dégrisés » par leurs désastres, reviendront au bon sens et l'amour de la paix reprendra » avec une nouvelle ardeur. La liberté semblait écrasée en France comme en » Allemagne; heureusement tout est remis en question de part et d'autre et » je vois un avenir immense se dérouler devant nous » [4].

Les événements allaient bientôt le détromper. Le 6 août, pendant qu'on se bat à Woerth, règne à Phalsbourg « une sorte de consternation sourde et » sombre » [5]. La nouvelle de la défaite de Wissembourg y est déjà parvenue et Erckmann se moque doucement du prétendu secret militaire : « Les bonnes » nouvelles ne sont pas défendues par la nouvelle loi; les mauvaises n'ont » pas mis trois heures à nous parvenir. Quelle bêtise de vouloir nous tenir » tous au secret... Il me semble que le seul moyen de rendre la nation soli- » daire de cette guerre formidable, c'est de la tenir au courant jour par jour, » heure par heure, de ce qui se passe. On ne s'intéresse jamais à ce qu'on » vous cache. Il semble que le gouvernement vous dise : « Nos affaires ne » vous regardent pas ». La nation peut le prendre au mot et se désintéresser » des événements qui menacent son existence même. Ainsi... les chefs se » retranchent les plus grandes forces par esprit de crainte et de méfiance. » Ils ne comptent que sur leur machine : les forces mortes leur paraissent » suffisantes là où les forces vivantes de tout un peuple seraient nécessaires » [6]. On sent, dans ces paroles, se réveiller le Jacobin.

Cependant Erckmann reçoit des événements, dont il sent grossir la tragique menace, une satisfaction d'ordre littéraire : « Il faut que je te dise en » passant que le *Blocus*, le *Conscrit*, l'*Histoire d'un Paysan*, etc. sont d'une » exactitude qui m'étonne moi-même; il me semble avoir déjà vécu et vu ce

---

(3) « Quant à notre guerre avec les Prussiens, je crois qu'elle vient encore » plus de Bismarck que de Napoléon III ». (ibidem).
(4) *Erckmann à Chatrian, 20 juillet 1870.
(5) *du même au même, 6 août 1870.
(6) *du même au même, 6 août 1870.

» qui se passe; mêmes publications, mêmes inquiétudes, même stupeur, » même mouvement matériel, même inertie intellectuelle et morale » [7].

La réalité de la défaite surgit à Phalsbourg avant qu'en soit parvenue la nouvelle : « J'étais à la brasserie Lobau, près de la porte d'Allemagne, les » fenêtres ouvertes, quand tout à coup éclatèrent les cris : « l'ennemi, » l'ennemi est aux Quatre-Vents ». Des fuyards, lanciers, chasseurs, soldats du » train, artilleurs à cheval, un vétérinaire, un maréchal de logis, tous faits » comme des bandits, ayant jeté leurs sabres et leurs harnachements, passent » devant la brasserie dans la nuit et s'arrêtent à l'auberge de Bâle » [8]. Et toute la journée du 7 août, le défilé de la déroute continua. « Je suis résolu, écrivait » Erckmann à Chatrian, à faire mon devoir de bon Français et de patriote. » Si l'ennemi nous attaque, je serai sur les remparts, aux avancées et aux » sorties, aussi calme que devant mon pupitre. Et si je suis tué, tu pourras » dire hardiment : j'ai perdu un bon ami; Dieu ne m'en redonnera plus de » pareil » [9]. Mais sa famille lui conseillait de quitter une forteresse où il n'était qu'une bouche inutile; Chatrian insistait pour qu'il revînt à Paris, lui faisant parvenir au dernier moment trois cents francs et un permis de chemin de fer. Et lorsqu'on publia que chaque habitant devait justifier de six semaines de vivres, Erckmann, qui, de sa vie, n'avait eu sur ce chapitre d'autre souci que d'avoir en poche les quarante sous nécessaires à sa chope du soir, alla consulter le gouverneur, le commandant Taillant, sur ce qu'il devait faire. Celui-ci jugea sans doute que ce quinquagénaire ventripotent et myope, sans instruction militaire, si différent des secs rengagés de l'armée impériale, ne pouvait guère être utile à la défense de la place et il le fit sortir par une poterne. Erckmann se trouva, à trois heures du matin, sa valise à la main, sur la route de Paris. Il y rejoint les derniers éléments du corps d'armée de Failly en retraite de Bitche sur Sarrebourg et fit route jusque là entre deux files de cavaliers du 11e chasseurs. Grâce à son permis, il put prendre place dans le dernier train par lequel se repliaient les agents de la compagnie de l'Est. Après un voyage interminable, coupé d'incidents douloureux [10], il débarqua à Paris le 9 août et reprit sa chambre à l'hôtel Bardey.

Dans les lettres à son neveu Alfred qu'a publiées M. Lange [11], Erckmann nous raconte comment il fit partie de la délégation d'Alsaciens chargés de protester auprès de Jules Favre contre le bombardement de la bibliothèque de Strasbourg. Il en profita pour exposer son plan de campagne, renouvelé du *Fou Yégof*, qui consistait à soulever les Vosges sur les derrières de l'enva-

(7) *ibidem.
(8) *du même au même. 7 août 1870.
(9) *Erckmann à Chatrian, 7 août 1870.
(10) « A Nancy, des soldats, d'un air ironique, venaient nous tendre la main » en disant : «Allons, messieurs et dames, un peu de générosité; un sou par jour » pour nous faire tuer en votre honneur, franchement, ce n'est pas assez ». Voilà » où nous avait amenés le second Empire ». (*Erckmann à Alfred, 3 février 1894).
(11) *Revue de Paris*, loc. cit., p. 277.

hisseur. Le 4 septembre arrive, la République est proclamée, sans que ceux qui s'emparent du pouvoir pensent à offrir une place aux auteurs de l'*Histoire d'un Paysan*. Aussi Erckmann ne s'attarde-t-il pas à Paris. Trouvant fermé son restaurant habituel et ayant sur lui les trois cents francs de Chatrian, il prend, en compagnie de Valentin et d'Engelhard, nommés, l'un préfet du Bas-Rhin, l'autre maire de Strasbourg, le train pour Mulhouse et Colmar où il rejoint son parent, le notaire Hitschler.

Son idée de soulever les Vosges ne l'avait pas quitté : il voulait parcourir lui-même la montagne, en collant de fausses affiches allemandes par lesquelles le roi de Prusse aurait annoncé que les biens nationaux allaient faire retour à leurs propriétaires d'avant 1789 et que la religion catholique allait être remplacée par la religion luthérienne. « Ainsi, pensait Erckmann, nous » aurons pour nous les hommes à cause des terres et les femmes à cause » des curés » [12]. Le préfet du Haut-Rhin, à qui il soumit ce plan, l'en détourna, ne voulant pas mettre le pays à feu et à sang. Erckmann alors s'achemina à pied vers Phalsbourg en passant par Strasbourg, qui venait de capituler, et Saverne. Il ne put entrer dans sa ville natale investie et prit ses quartiers à Metting, chez Madame Wehrung, la mère du fermier de sa scierie du Grosshammerweyer.

C'est à Metting qu'il commença d'écrire l'*Histoire d'un Plébiscite*, qui semble un carnet, tenu jour par jour, des événements survenus dans ce village, d'où il voyait brûler Phalsbourg. Il y mit toute sa haine de la Prusse et du gouvernement de Napoléon III, toutes ses indignations et ses douleurs de patriote. C'est un livre écrit sous l'impression du moment, son premier livre de circonstance. Le genre n'en diffère pas sensiblement de celui de l'*Histoire d'un Paysan* : mêmes invectives contre l'adversaire, même tendance didactique affirmée dès le début; même leçon à tirer des événements : instruire le peuple pour que, s'occupant lui-même de ses propres affaires, il puisse éviter le retour de pareilles catastrophes [13]. Mais l'*Histoire d'un Plébiscite* emprunte à la réalité tragique des événements un tout autre souffle, elle vibre avec une toute autre intensité que la lourde et pénible *Histoire du Paysan*.

Lorsque, le 9 décembre 1870, Phalsbourg ouvrit ses portes, Erckmann put enfin rejoindre la famille Weissé. Sa sœur Philippine avait été durement éprouvée par le siège et mourut peu après (18 janvier 1871). A ce moment vont avoir lieu les élections à l'Assemblée nationale (8 février 1871). La veille du scrutin, l'ancien maître d'Erckmann, M. Perrot, lui conseille de se présenter dans le département de la Meurthe, sur la même liste que son compatriote, le général Uhrich, le défenseur de Strasbourg : « Ton nom, lui

---

([12]) Erckmann à Alfred, 28 juin 1890, cité par Huisman, *Revue de France*, loc. cit., (1922), p. 785.

([13]) En même temps Chatrian publiait à Paris, où Erckmann la lui avait laissée à peu près terminée, l'*Histoire d'un Sous-Maître*, qui répondait, sur un mode plus pacifique, aux mêmes préoccupations.

» disait-il, célèbre en Allemagne, ton patriotisme, ton aversion pour la guerre » dont tu te déclares l'ennemi si éloquent dans tes ouvrages, tout cela te » donnerait une incontestable autorité à la Chambre. Tu ne défendrais pas » ta cocarde, toi; tu défendrais le drapeau de la France; tu plaiderais pour » cette pauvre Lorraine, dont Phalsbourg est un des glorieux lambeaux... » Républicains et orléanistes se préoccupent plus du triomphe de leur parti » que des intérêts de la Lorraine. Tu serais, toi, le député d'un pays ». Cet avis était un peu tardif. Emile Erckmann se présenta bien à ces élections, mais, on ne sait pourquoi, dans le Bas-Rhin, sur la liste de Kuss, Teutsch, Kablé etc. où figuraient aussi Gambetta et Jules Favre. Aurait-il eu plus de succès dans la Meurthe que dans un département où il était, somme toute, étranger? A-t-il eu tort de ne pas accoler à son nom celui de Chatrian? L'a-t-on pris pour un nouvel avatar de son frère Jules, ressuscitant après ses aventures de 1848? Toujours est-il qu'il ne fut pas élu.

C'est aussi vers la même époque que Chatrian parvient à lui faire tenir quelques lignes, les premières depuis six mois (le 31 janvier 1871). Mais les communications sont incertaines, la poste, soumise à la censure allemande, irrégulière. Après cette première liaison que la Commune vient interrompre, c'est seulement le 6 juin 1871 que Chatrian et Erckmann peuvent rétablir entre eux une correspondance normale. Dès la première lettre, Chatrian prononce les mots qui deviennent la règle de conduite de tous les Français : l'union et le travail : « La bataille est finie; il est temps de se remettre au » travail... Il faut des œuvres d'apaisement, de conciliation. Le salut de la » France est dans cette voie » [14].

Erckmann, dans sa réponse, est d'accord avec lui, comme toujours : « Oui, nous allons travailler. Le travail seul, un travail d'apaisement et de » conciliation, comme tu dis, peut nous faire oublier tous les malheurs qui » nous accablent et nous rendre le calme après ces affreuses émotions » [15]. Il lui avait déjà écrit, au moment où la Commune vint interrompre leur correspondance : « Enfin, puisque la paix existe, il serait temps de se remettre » à l'ouvrage. Tout ce que nous avons fait jusqu'ici n'est que la première » partie de notre œuvre. Il est vrai que nos avis n'ont pas été fort écoutés, » mais les leçons de l'expérience doivent avoir complété l'instruction des » gens de bonne foi. Le courage ne me manque pas pour reprendre la suite » de notre travail, ni la santé, Dieu merci. Et puis j'ai vu et senti tant de » choses depuis ces neuf mois que mon cœur en déborde. Ne perdons donc » pas de temps et en avant comme par le passé. Nous pouvons rendre encore » des services à notre pays et cela suffit pour nous en imposer le devoir » [16].

Dans l'*Histoire du Plébiscite*, les Prussiens étaient fort maltraités. Mais un passage sur l'Empereur Guillaume excita surtout leur colère : « Leur em-

(14) *Chatrian à Erckmann, 6 juin 1871.
(15) *Erckmann à Chatrian, 10 juin 1871.
(16) *Erckmann à Chatrian, mars 1871.

» pereur, après chaque bombardement et chaque boucherie, quand les fem-
» mes, les enfants, les vieillards pleurent autour de leurs maisons détruites
» par les obus, et que, sur les champs de bataille couverts de morts s'élèvent
» les gémissements de milliers de malheureux, les membres brisés, les poi-
» trines ouvertes et déchirées..., alors ce vieillard lève ses mains sanglantes
» vers le Ciel et remercie Dieu de lui avoir permis de commettre toutes ces
» abominations; il lui parle comme à un complice » [17]. Aussi lorsque, dans les premiers jours de l'année 1872, l'*Histoire du Plébisciste* parut dans le journal *Le Soir*, Erckmann crut prudent de mettre la frontière entre lui et les Allemands. Il projetait ce départ depuis un certain temps déjà, se donnant à lui-même des prétextes pour le retarder [18], mais il fit bien de « lever le pied » sans tourner la tête » [19], car le lendemain matin les gendarmes prussiens se présentaient à son domicile.

Chose curieuse, de ces catastrophes nationales qui les atteignent au plus profond d'eux-mêmes, ni Erckmann, ni Chatrian ne paraissent, à ce moment, sentir les blessures. A tous deux, la possession par les Allemands de l'Alsace et de la Lorraine semble précaire et provisoire. La population demeure française de cœur et d'esprit : « Ce sont deux braves provinces; leurs vaillantes » populations ne veulent pas entendre parler des Prussiens; elles sont absolu-
» ment réfractaires à la germanisation. Les fonctionnaires allemands y vivent
» comme autrefois les lépreux... Ils ont séduit quelques mauvais drôles, des
» êtres véreux, d'anciens notaires banqueroutiers, dont il font des juges de
» paix, mais la population reste française de cœur, d'esprit, et d'espoir » [20]. Et la revanche est proche, par laquelle la France reprendra son bien. Aussi les sentiments dominants dans l'âme de nos auteurs à ce moment, ne sont ni l'abattement, ni la douleur, mais la colère, la rancune et le mépris de l'adversaire.

Erckmann quitta donc Phalsbourg au début de 1872 et se rendit à Paris. Mais un établissement dans la capitale ne pouvait lui convenir, et aux premiers jours de printemps il se mit en route pour trouver un nouveau foyer. Obéissant, comme tant d'autres, à l'impulsion du moment, il chercha à mettre entre lui et les Allemands la plus grande distance possible et orienta ses pas vers la Normandie et la Bretagne, autant pour se mettre à l'abri d'une nouvelle invasion, que tout le monde croyait prochaine, que pour être dans l'impossibilité matérielle de retourner au « nid », si parfois le désir subit, irrésistible, l'en prenait. Il visite Grandville, Saint Malo, Dinan et Brest; il revient par Quimper, Lorient et Nantes, rapportant « des remarques intéres-
» santes qui pourront nous être utiles par la suite » [21]. Malheureusement ces

---

(17) *Histoire d'un Plébiscite*, in-8°, p. 102.
(18) *Erckmann à Chatrian, 10 juin 1871: « Les Allemands vont démanteler
» notre petite ville... Nous ne serons plus qu'un grand village. Ce nouvel aspect
» de la vieille forteresse m'intéresse à voir avant de partir ».
(19) *Erckmann à Alfred, 30 avril 1890.
(20) *Chatrian à ses frères, s. l. n. d., septembre 1871.
(21) *Erckmann à Chatrian, 27 avril 1872.

remarques sont totalement absentes des deux lettres qui se rapportent à ce voyage.

Erckmann insiste peu sur le pittoresque, pour lui nouveau, du pays : « La mer est là, à quatre pas. Et je ne me presse pas d'aller la voir » [22]. Bien que le port de Granville soit ce qu'il a vu « de plus remarquable dans » sa tournée » [23], et qu'il désire le revoir, il ne nous en donne aucune description. Par contre, il nous raconte explicitement que, dès les premiers pas qu'il fit dans les rues de Granville, il rencontra un juif, que ce juif se trouva être de Saverne et qu'immédiatement ils « fraternisèrent » en parlant du pays avec d'autres Alsaciens accourus, dans un cabaret des environs, où Erckmann retrouvait ainsi l'atmosphère et le public de sa chère brasserie du Faubourg Saint Denis. Les types et les physionomies bretonnes, les travaux et les usages locaux, si différents de ceux des confins alsaciens-lorrains, ne le frappent pas davantage; sa première impression, « c'est que tous les pays » se ressemblent; notre pays et celui-ci sont une seule et même chose : mêmes » accidents de terrain, même terre et, ma foi, les hommes sont aussi les » mêmes. Chez nous on pêche des pommes de terre, des raves, des navets, » etc.; ici on pêche des homards, des huîtres et autre produits du même » genre. C'est toute la différence. Enfin voilà ma première impression, mais » il faut voir encore. J'ai pensé que Shakespeare avait terriblement de génie » pour avoir pu donner tant de caractères différents à des tubercules de cette » espèce » [24]. Ce qui l'intéresse le plus au cours de ce voyage c'est de constater le progrès des idées républicaines dans ces régions qu'il se figurait peuplées de « réactionnaires forcenés » [25].

La politique occupe à cette époque le premier plan dans les préoccupations d'Erckmann et de Chatrian; ils résument leur point de vue sur la question à l'ordre du jour, celle du gouvernement de la France, dans la *Lettre d'un électeur à son député*, écrite par Erckmann au retour de son voyage de Bretagne et qui parut dans le *Siècle* en mai 1872 [26].

Ce pamphlet qui rend le même son, sur un instrument plus rustique, que ceux de Paul Louis Courier, était conçu pour guider l'électeur aux élections partielles du 2 juillet 1872. Les républicains y faisaient figure de conservateurs, et les électeurs qui désiraient avant tout la paix au dedans comme au dehors, assurèrent leur succès. Il est bien difficile de se rendre compte aujourd'hui, si cette lettre fut pour quelque chose dans la défaite des partis réactionnaires.

Dans une lettre à ses frères [27], Chatrian s'en attribuait la gloire : « Aujourd'hui, le père Thiers les tient, grâce à nous ». Mais les élections du

---

(22) *Erckmann à Chatrian, Granville, 23 avril 1872.
(23) *du même au même, Brest, 27 avril 1872.
(24) *du même au même, Granville, 23 avril 1872.
(25) *Erckmann à Chatrian, Brest, 27 avril 1872.
(26) Elle figure dans la collection in-8° à la suite de l'*Histoire d'un Sous-Maître*.
(27) *du 20 décembre 1872.

2 juillet, tout en renforçant les républicains, n'avaient pu enlever la majorité aux royalistes de l'Assemblée de Bordeaux et ceux-ci, mis en éveil par ce succès de leurs adversaires, commencèrent, dès la rentrée des Chambres, la campagne qui devait aboutir à la démission de Thiers (24 mai 1873).

Le patriotisme d'Erckmann s'inquiétait vivement de ces manœuvres : « les Allemands attendent, l'arme au bras; si la guerre civile éclate, nous » rendront-ils Belfort et les provinces occupées? J'en doute. Ceux qui, en » vue de leurs intérêts particuliers, qu'ils appellent des principes, exposent » la patrie à de nouveaux démembrements, sont des misérables. Tout se » révolte à la vue d'un pareil égoïsme et les Bonapartistes, en tous cas, » retrouveraient des milliers de partisans en France, si nos désastres ame- » naient une semblable restauration » [28].

Chatrian, pour exprimer la même opinion, use de termes encore plus véhéments : « Vous êtes de trop braves gens, écrit-il à ses frères [29], pour » pouvoir comprendre la scélératesse de nos cléricaux royalistes; ils n'ont » pas plus de patriotisme que des chiens. Ils ne connaissent que leurs privi- » lèges; tout le reste leur est bien égal ».

Quelque temps après cette lettre, parut une œuvre qui, conçue au moment où Erckmann et Chatrian étaient tout à la conciliation, semble ne plus répondre à la réalité politique du moment. *Les Deux Frères* furent publiés dans le *Temps* dans les derniers jours de décembre 1872.

C'est le retour au genre agreste, sinon idyllique, que demandait Chatrian après l'*Histoire d'un paysan*. En même temps, c'était une de ces œuvres d'apaisement, de conciliation que réclamait la situation immédiatement après 1870. A la suite des défaites de l'Année terrible, les récits de la Révolution et de l'Empire se trouvaient refoulés au rang de souvenirs qu'on n'évoquait plus que timidement; Leipzig et Waterloo, Iéna et Austerlitz ne faisaient que raviver la douleur et la honte des vaincus de Metz et de Sedan. Il faudra attendre une nouvelle génération, qui n'aura pas connu directement les désastres de 1870, pour oser parler de nouveau des fastes militaires du début du siècle. En plaçant leur œuvre dans la paix, en montrant la discorde qui ruine les maisons les plus prospères, Erckmann-Chatrian entendaient donner aux Français une leçon d'union et de fraternité.

Lorsque ce roman paraît, Erckmann a enfin trouvé le séjour qui lui convient. Au cours de l'été 1872, et probablement par l'intermédiaire de Chatrian, il a fait connaissance d'un entrepreneur de constructions de chemin de fer, M. Montézuma Goguel, dont la grand-mère était originaire de Phalsbourg. Il n'en fallait pas davantage pour qu'Erckmann acceptât l'invitation d'aller passer quelque temps à l'*Ermitage*, la propriété que la famille Goguel possédait aux portes de Saint-Dié. Il y vint pour passer huit jours; il devait y rester neuf ans.

([28]) *Erckmann à Chatrian, 30 novembre 1872.
([29]) *Chatrian à ses frères, 20 décembre 1872.

Il y arriva le 6 septembre 1872 et tout aussitôt il écrit à Chatrian son enthousiasme : « Je suis à l'Ermitage depuis deux jours et j'y vis comme » un coq en pâte. Goguel, sa mère, sa grand-mère, tous des compatriotes, » m'ont reçu comme un membre de leur famille et j'ai retrouvé ici l'air et » la vue de Phalsbourg, le bon appétit et la bonne nourriture qui me con- » vient. Bref, je suis au pays et mieux encore, car la vue de tous côtés est » admirable. Tu ne peux te faire une idée de la simplicité cordiale de mes » hôtes et si tu venais, tu croirais être aussi à Soldatenthal, car ces gens sont » tout à fait des nôtres sous tous les rapports. J'ai dit que tu pensais venir » un de ces jours et on t'attend avec impatience : ta chambre est prête. Moi » j'occupe un petit pavillon en face du corps de logis; mes fenêtres sont » cintrées. Je monte chez moi par une échelle de meunier. En m'éveillant, » de tous côtés, je vois par mes fenêtres, la montagne, les sapins, les arbres » du verger et dans la vallée, les maisonnettes, les clochers et les cheminées » de la petite ville » [30].

La situation de l'Ermitage [31] a, en effet, de quoi séduire un amant de la nature vosgienne. Adossée à la forêt, que surplombent les roches Saint-Martin, la maison offre de ses fenêtres une vue vers l'est qui embrasse tout le cirque dont Saint-Dié est le centre, depuis la montagne d'Ormont jusqu'au Brézouard. Le paysage rappelle celui qu'on contemple des remparts de Phalsbourg lorsque les regards se portent vers le sud, vers la chaîne qui court du Schneeberg au Donon. Les hôtes, dont l'accueil touche si fort Erckmann, contribuent à lui restituer le cadre familial de sa ville natale, surtout la grand-mère de Montézuma Goguel, la fille du boulanger d'étapes Vacheron, qui épousa, après 1815, le baron de l'Empire Boyer [32]. Malgré ses soixante-quinze ans, la grand-mère Boyer est restée vive, alerte, spirituelle, optimiste, dans la meilleure tradition du XVIII[e] siècle. Elle aime à rire, à plaisanter, en prenant une prise du tabac qu'Erckmann lui fera venir régulièrement de la *Civette* de Paris; elle n'a pas encore renoncé aux joies de la table : Erckmann lui ayant demandé le cadeau qui lui plairait pour son quatre-vingtième anniversaire, elle choisit : une poularde truffée. On est obligé de lui interdire le homard à l'américaine! Elle sera pour Erckmann l'évocatrice des temps au souvenir desquels il se complaisait.

C'est là qu'Erckmann pense pouvoir prendre racine. Chatrian, qui vint quelque temps après passer un samedi et un dimanche à Saint-Dié le confirma dans cette intention : « Nous trouverons ici, lui écrivit ensuite Erck- » mann, et peut-être pour des années, la compensation de ce que nous avons » perdu ailleurs » [33]. « Ce n'était plus le pays, mais c'en était le souvenir » [34].

([30]) *Erckmann à Chatrian, 8 septembre 1872.
([31]) Le corps de bâtiments de l'Ermitage forme aujourd'hui les communs du « Château Picot ».
([32]) Ces noms se retrouvent dans divers romans d'Erckmann-Chatrian.
([33]) *Erckmann à Chatrian, 8 septembre 1872.
([34]) **Erckmann-Chatrian*, par Erckmann seul, p. 16 du manuscrit.

Erckmann espérait y trouver le calme après vingt ans de travail et les émotions terribles des dernières années [35] : « J'ai besoin de repos, de réfle- » xion » [36] écrivait-il à Chatrian, qui lui répondait : « Tu as bien raison de » dire qu'il faut vivre un peu à l'écart, se donner le temps de respirer et de » réfléchir et ne pas toujours être dans le brasier comme la pauvre bûche. » Il y a longtemps que j'ai reconnu tout cela et que je le pratique dans mon » petit bout du monde du Raincy. Quand toute la famille dort et que je » veille seul avec mon chien et mon chat au milieu du grand silence de la » nuit, en fumant une pipe et rêvassant, je me représente avec une pitié » profonde tous ces gens entassés dans les brasseries, les cafés et les théâtres » de Paris, criant, gesticulant, se passionnant, enfin brûlant la chandelle » par les deux bouts et soufflant même dessus pour attiser la flamme, comme » si cela n'allait déjà pas assez vite. Nous avons pourtant mené cette vie là » pendant vingt ans. Quelle carcasse il faut pour se retirer d'une mêlée » pareille sans avarie grave » [37]. Erckmann a alors cinquante ans, Chatrian quarante-six.

Mais Erckmann ne devait pas trouver immédiatement à Saint Dié le calme dont il éprouvait le besoin. Il demeurait abattu, attristé; c'est alors qu'il se décide à entreprendre un grand voyage. Montézuma Goguel avait été chef de chantier au percement de l'Isthme de Suez. Erckmann le prendra comme guide et ira visiter avec lui cette œuvre française, dont la réussite compense à ses yeux la défaite de Sedan. Le 13 janvier 1873, Erckmann quitte Saint Dié, en compagnie de Goguel, pour Marseille et Alexandrie.

* * *

Dès son arrivée à Alexandrie, Erckmann retrace dans une longue lettre à Chatrian les péripéties de son voyage : « Partis le 16 de Marseille, le 18 » à sept heures du matin nous étions dans la rade de Naples... Les côtes sont » arides, dépourvues de végétation, sauf quelques petits oliviers, ressemblant » de loin à de la mousse noire. La mer était belle, calme, le ciel couvert. » Naples se déroulait devant nous en demi-cercle, avec sa jetée à gauche » renversée depuis quelque temps par une tempête. Les maisons vieilles, » décrépites, étroites, et la plupart en terrasse, n'avaient pas grande appa- » rence. De petites embarcations à la voile latine et à la rame grouillaient » autour de nous... Je restai à bord, regardant la pointe des églises, les » terrasses des palais, les petites barques allant et venant autour du bateau » et le fort Saint Elme, vieille construction couleur de mortier, planant sur

(35) Il avait eu un moment l'intention de retourner à Phalsbourg. Les conseils d'Hippolyte Weissé et l'arrestation d'Edmond About (4 septembre 1872), l'en détournèrent.

(36) *Erckmann à Chatrian, 8 septembre 1872.

(37) Chatrian à Erckmann, 31 décembre 1872.

» le tout. Quelques palmiers apparaissent au loin sur le flanc de la colline. » En somme c'est beau, mais triste. Les gens sont misérables et la ville, » malgré sa magnifique situation, annonce la dernière pauvreté. Un moine » vint nous offrir à bord des images de la Vierge. Cela t'explique le reste. » Et quant à moi, j'en conçus une mélancolie profonde. Enfin... l'ancre se » lève et l'ellice *(sic)* recommence son bourdonnement monotone. Il était » midi, le vent se levait, la mer devenait assez forte et moutonneuse. Je me » promenais sur le pont en fumant une pipe. J'aime ce grand bruit des » vagues qui montent et descendent les unes sur les autres et qui souvent » s'écroulent en cascades d'écume. Ce spectacle me convient. Il est immense, » majestueux, et puis mon estomac est solide... Donc tout allait pour le » mieux, quand le 19, à minuit juste, tandis que nous dormions sans penser » à rien au bruit des flots qui tonnaient contre les flancs du bateau, tout-à- » coup un fracas épouvantable nous éveille; c'était comme un rabotement » sourd contre des rochers. Nous sautions en l'air; le bateau piaffait sur » place. Goguel saute du lit par dessus ma tête en criant : « Qu'est-ce que » c'est? qu'est-ce qu'il y a? » Il court en chemise là-haut. Moi je m'habille » tranquillement et en pensant : « Allons, tu as bien fait de faire ton testa- » ment. Ton voyage est fini. Bonsoir les amis ». Après m'être habillé avec » le plus grand calme, je monte le dernier. J'allume ma pipe et j'apprends » que l'arbre de l'hélice vient de se casser tout au bout, que l'extrémité est » sortie du manchon et que la mer entre par ce trou fracassé tout autour » comme un torrent. Bon, qu'y faire? Toutes les mines, à cette nouvelle, » étaient tellement déconfites que je m'en allai dans un coin au milieu de » la nuit, pour rire à mon aise. Le diable me poussant, malgré l'idée d'avaler » la Méditerranée, pilule bien grosse et bien amère, je ne pouvais me retenir » et Goguel m'en voulait de ne pas avoir peur; il me reprochait de ne pas » comprendre le danger. Je lui répondais : « Tant pis. J'en ai bien assez; » autant aujourd'hui que demain. Seulement quand nous aurons les pieds » dans l'eau, je me casserai la tête ». J'avais déjà le revolver. Au milieu de » cette confusion, voilà qu'on signale un bâtiment à droite tout au fond des » ténèbres. Aussitôt le courage revient. On allume des feux; on tire le canon; » et au bout d'une grande demi-heure le bateau approche... L'Anglais con- » sent à nous remorquer jusqu'à la baie de Vatika, sur les côtes de Grèce, » à cent vingt milles de l'endroit où nous étions... Dans la baie de Vatika, » nous sommes restés deux jours... Enfin, une escadre anglaise passa devant » la baie. Nos moines [38] qui brûlaient et nos canons qui tonnaient lui firent » détacher une de ses frégates, la *Pallas* pour voir qui nous étions et ce que » nous voulions. Un de ses officiers, après la visite de notre commandant, » vint inspecter notre voie d'eau et sur l'ordre de l'amiral, nous remorqua » en doublant le cap Saint Ange jusqu'au Pirée. Ces Anglais se sont montrés » très courtois et très généreux à notre égard et, sur l'invitation du comman-

([38]) pièces d'artifice.

» dant, je leur ai écrit une petite lettre de remerciements, au nom de tous » les passagers.

» Nous aurons le temps, j'espère, par la suite, de causer d'Athènes que » j'ai été voir, de l'Acropole, du Parthénon, des ruines de toutes sortes, de » notre visite à Jules Ferry, avec lequel nous avons dîné... Une de nos » dépêches étant parvenue à Marseille, le *Péluse* vint nous prendre au Pirée... » et nous amena, après la plus heureuse traversée, dans le port d'Alexandrie. » Nous sommes ici depuis hier, à l'hôtel de l'Europe. Nous avons déjà visité » toute la ville et ses environs. C'est admirable. Mais je ne veux pas entamer » ce chapitre maintenant. Tout est nouveau ici pour nous. Rien que cette » visite dans les petits quartiers d'Alexandrie, au cimetière, etc., me dédom- » magerait de tous les ennuis que j'ai éprouvés précédemment ».

En arrivant à Marseille, Erckmann écrivait à Chatrian qu'il découvrait un nouveau monde; à Alexandrie, il reçoit la même impression : « C'est un » monde nouveau, inouï, bizarre ». Mais cette nouveauté ne trouve pas d'expression sous sa plume, pas plus dans ses lettres que dans son roman sur le Canal de Suez : ce qui aurait dû le plus surprendre cet homme de Phalsbourg, ce qui éblouit et enchante tous ceux qui, comme lui, en plein hiver, atteignent en venant du Nord les rives méditerranéennes, l'intensité de la lumière et de la couleur, demeure absent de son récit. Dans cette longue lettre à Chatrian, nous ne trouvons qu'un seul adjectif de couleur et cet adjectif, c'est... noir [39]. Le détail exotique, la couleur locale sont absents : « Les spectacles que j'ai sous les yeux depuis trois jours, écrit-il d'Alexan- » drie [40], dans les quartiers juifs et arabes, sont ébouriffants; tu ne pourras » jamais te faire idée du fouillis, du grouillement, de la variété de types, de » costumes, de physionomies pareilles ». Mais il n'insiste pas et plus que ce spectacle, le frappe le fait qu'il « l'a déjà vu dans toute une série de rêves » [41]. Les échos de la politique française le passionnent plus que le Caire, les Pyramides ou le canal de Suez, qu'il visite d'un bout à l'autre sur un petit vapeur de la Compagnie, en s'arrêtant avec Goguel à tous les chantiers où celui-ci a travaillé. Mais ces chantiers sont abandonnés et l'impression désertique de la région se trouve accrue du souvenir de l'activité gigantesque qui y régnait quelques années auparavant. Aussi est-ce sans regret qu'Erckmann s'embarque le 21 février à Port-Saïd, pour revenir en Europe par les Echelles du Levant. Il visite, aux escales, Jaffa « qui ressemble à la Petite Pierre », Beyrouth, Tripoli, Lattaquié, Mersina, Rhodes, sans que ses lettres nous apprennent, ni ce qu'il y vit ni ce qu'il en pense. Il salue au passage l'île de Cos, patrie d'Appelle et d'Hippocrate, « puis, la nuit, sous les étoiles, » Samos, patrie de Pythagore » [42], avant d'atteindre Constantinople et s'engager sur la voie du retour. Mais son âme l'y a précédé et la cadence du bateau

(39) Cf. page 157, l'arrivée à Naples.
(40) *Erckmann à Chatrian, d'Alexandrie, 2 février 1873.
(41) *ibidem.
(42) *Erckmann à Chatrian, 5 mars 1873.

berce sa nostalgie : « Le machine fait son bruit monotone et régulier en se « vissant dans la vague, et je pense, je désire vous revoir » [43]. Il songe à la tâche qui l'attend, aux livres qu'il faudra écrire « pour rendre service au » pays... L'instruction, l'instruction du peuple, voilà notre mot d'ordre » [44]. Avant d'avoir touché Smyrne, Erckmann est déjà rentré.

Il revient par Syra et Corfou et s'il consacre quelques lignes enthousiastes à la vue dont on jouit du point culminant de l'île, c'est parce que ce sommet ressemble à celui du Donon. L'idée dominante qu'il rapporte de son voyage, c'est celle du caractère éphémère des civilisations, en particulier de la grecque : « Combien d'idées vous viennent en présence de cette antique » civilisation perdue et que rien ne peut ranimer. Quelle tristesse vous » envahit le cœur en songeant que pareil sort pourrait nous attendre, si nous » ne parvenions pas à nous accorder » [45]. C'est la même impression qu'il » rapporte de Rome, après sa visite au Forum : son guide, « un Français » envoyé dans la Ville éternelle sous l'Empire et que la République payait » encore pour rechercher des antiquités » lui dit en soulevant quelques plan- » ches sous la coupole d'une rotonde: « Regardez là dessous ». « Je me penchai » et vis à quelques pieds en dessous de nous, s'élancer du gouffre une colonne » d'ordre dorique. Nous aurions pu sauter sur le chapiteau. Un vent froid » sortait de cet abîme. Qu'est-ce que cela, lui demandai-je? C'est la Rome » républicaine, fit-il, celle des Brutus, des Valerius Publicola, et au-dessous » se trouve encore la Rome des Tarquins, de Servius Tullius. Et celle où nous » marchons au milieu des ruines, c'est la Rome des Césars, des Augustes, » des Tibères, la Rome Impériale ». Puis me montrant le Vatican, il ajouta : » « Dans quelque mille ans, qui passeront comme une minute, on bâtira » là-dessus et il faudra regarder de haut en bas, comme dans ce puits, pour » voir la Croix de Saint Pierre » [46].

Enfin par Gênes, Savone, et après avoir visité le champ de bataille de Marengo, Erckmann et Goguel rentrèrent en France. Le 5 avril 1873, Erckmann se retrouve à Saint Dié, « bien fatigué et bien content de se reposer » d'un si long voyage » [47]. A sa première promenade dans les bois de l'Ermitage, la vue de la première fraise lui fit verser des larmes.

A l'idée de la fragilité des civilisations humaines, qu'il rapporte de son voyage, s'ajoute celle « que l'égoïsme fait le fond de la nature humaine. J'ai » vu cela. J'en suis bien chagrin » [48]. Et nous trouverons désormais dans ses œuvres la note gaie, optimiste, remplacée par des jugements sombres, pessimistes, amers et désabusés. Comme remède à ces tristes réalités, il préconise non pas la religion, mais la morale : « Au cours de mon voyage, j'ai

(43) *ibidem.
(44) *ibidem.
(45) Erckmann à Chatrian, 5 mars 1873.
(46) *Erckmann à Alfred, 30 novembre 1888.
(47) *Erckmann à Chatrian, 5 avril 1873.
(48) *idem., 14 avril 1873.

» vu toutes sortes de religions, toutes riches et florissantes; cela n'empêche » pas ces pays du Levant d'être dans une misère profonde et les individus » d'y être au niveau de la bête... Ce ne sont donc pas les principes religieux » qui maintiennent les sociétés, ce sont les principes moraux » [49]. Toute l'œuvre postérieure se ressentira de ces constatations.

* * *

Voici donc Erckmann installé à Saint Dié, comptant retrouver parmi les hôtes de l'Ermitage, les habitudes de son existence antérieure, en attendant qu'une revanche prochaine lui permette de rentrer dans sa ville natale. Il met la dernière main à une nouvelle, *Une campagne en Kabylie*, entreprise au cours de son voyage, d'après les conversations de Goguel [50], et de l'ordre dans ses notes rapportées d'Orient. Dans son esprit naît l'idée des *Souvenirs d'un chef de chantier au Canal de Suez*. Il ne s'engage pas sans hésitation sur ce terrain : « C'est la première fois, écrit-il à Chatrian [51], que nous sor- » tirons d'Europe. Paysages, figures, tout est nouveau ». « Il faudra que le » monde oriental y soit solidement indiqué; la couleur vive, originale de ces » pays-là devra ressortir avec une grande vigueur, mais sans exagération » [52]. Mais comme « il n'y a décidément rien qui vaille notre pays » [53], lorsque Chatrian l'informe « qu'il a quelque chose de plus actuel » [54], aussitôt et sans hésitation, Erckmann répond : « Eh bien, commençons par là ».

L'actualité, en effet, va jouer dans l'œuvre d'Erckmann-Chatrian un rôle de plus en plus considérable. L'Empire est tombé, la République existe en fait, mais elle a de nombreux et puissants adversaires. C'est pour lutter contre eux, comme sous Napoléon III, mais d'une manière beaucoup plus directe, qu'Erckmann-Chatrian vont écrire désormais. Le choix du sujet, l'insistance sur certains thèmes, le moment de la publication seront déterminés par les circonstances, à tel point que leurs adversaires leur reprocheront de tomber dans le pamphlet. La tendance demeure la même : instruire la masse, écrire pour les paysans, leur enseigner l'amour de la Patrie et de la Liberté, combattre à outrance l'ennemi intérieur comme l'ennemi extérieur : Bismarck et les Prussiens, les réactionnaires et les Jésuites. C'est pour entreprendre cette lutte qu'Erckmann abandonne *Les Souvenirs d'un chef de chantier*.

---

(49) *du même au même, mai 1880.
(50) Engagé volontaire en 1870, Goguel avait pris part à la répression de l'insurrection d'Algérie, en 1871.
(51) *Le 15 avril 1873.
(52) *Chatrian à Erckmann, 24 juin 1873.
(53) *Erckmann à Chatrian, 15 avril 1873.
(54) *Chatrian à Erckmann, fin juin 1873.

Le « sujet terrible » [55], « attendrissant et terrible » [56], que Chatrian « rumine » depuis septembre 1872, c'est celui du *Brigadier Frédéric*. A cette date, il est allé passer quelques jours à Saint Dié; le cœur broyé, il a assisté à l'exode des Alsaciens qui, voulant rester français, ont, contre toute espérance, attendu le dernier moment pour quitter le sol natal : « Depuis la Révocation » de l'Edit de Nantes, écrit-il à ce moment à ses frères, l'Europe n'a rien » vu de pareil » [57]. Ce déchirement qu'Erckmann et lui ont ressenti dans le plus profond de leur être, va leur fournir le sujet de leur roman. Ils ont toujours combattu la guerre; ils vont en faire sentir les conséquences dans la vie quotidienne des plus humbles, dans l'existence matérielle, dans la vie affective de la famille : point de batailles, point de coups de fusil, la simple présence de l'ennemi déchaîne les pires catastrophes. Et l'on sent trembler la plume de l'auteur au souvenir de toutes ces abominations.

Le *Brigadier Frédéric* marque en même temps la position d'Erckmann-Chatrian à l'égard du régime d'« Ordre moral » qui s'instaure à ce moment. De ces événements de politique intérieure, ils se détournent avec lassitude et mépris. Il y a autre chose à faire pour les Français que se disputer : laver l'outrage fait à la nation, restaurer la patrie dans son intégrité, réparer l'injustice commise à l'égard d'un million de compatriotes. Ce que sont les souffrances, matérielles et morales de ces derniers, Erckmann le sait et si Chatrian ressent plus douloureusement la honte de la défaite militaire et de l'abaissement de la patrie, Erckmann souffre de façon plus intime de voir sa terre natale en proie à l'envahisseur, de sentir s'élargir chaque jour en son cœur la séparation de sa personnalité et de cette terre avec laquelle il ne faisait qu'un, de la deviner devenant chaque jour plus étrangère à lui-même, à elle-même, à son passé chargé de gloire, au grand pays dont elle était une parcelle. Evolution lente, involontaire, sans joie et sans acquiescement, avec une résistance opiniâtre de la part de la majeure partie de la population, évolution réelle cependant, transparente dans une foule de détails, qui poignent le cœur des exilés [58].

Aussi le *Brigadier Frédéric* n'exprime-t-il plus, comme l'*Histoire du Plébiscite*, la colère et l'indignation, mais la douleur et le désespoir; devant le triomphe impudent du vainqueur, Erckmann sent chanceler en lui tout ce qui l'a guidé dans la vie : « Notre cœur se déchire; chaque pensée nous » tue » [59]. L'espérance n'est plus pour lui « qu'un grand mensonge qui dure » toute la vie » [60]. Il lui arrive même de blasphémer sa foi pythagoricienne et de se demander si l'homme occupe vraiment dans l'échelle des êtres, la

---

(55) *Chatrian à Erckmann, 30 janvier 1874.
(56) *Chatrian à ses frères, 4 juillet 1874. Pour ce roman, ce serait donc Chatrian qui aurait eu « l'idée ».
(57) *du même aux mêmes, septembre 1872.
(58) Cf. J. J. Weiss, *Au pays du Rhin*, (Paris, 1886), p. 280 ss.
(59) *Brigadier Frédéric*, in-8°, p. 53.
(60) *ibidem*, p. 61.

place suprême qu'il lui avait assignée : « Heureux ceux qui ne prévoient pas » le lendemain et que l'Eternel gouverne seul, sans rois, sans empereurs, » sans ministres... ils n'ont pas le quart de nos chagrins. L'écureuil, le lièvre, » le renard, tous les animaux des bois et de la plaine reçoivent leur fourrure » annuelle à l'entrée de l'hiver; les oiseaux du ciel reçoivent un plus fin » duvet et ceux qui ne pourraient pas vivre dans la neige, faute d'insectes » pour les nourrir, ont reçu de grandes ailes qui leur permettent d'aller » chercher un plus beau soleil. L'homme seul ne reçoit rien. Ni son travail, » ni sa prévoyance, ni son courage ne peuvent le préserver du malheur : ses » semblables sont ses pires ennemis » [61]. Il n'a de bon que le sommeil : « le sommeil est la consolation des malheureux; si j'avais à parler de la bonté » de Dieu, je dirais qu'il nous appelle tous les jours quelques heures auprès » de lui, pour nous faire oublier nos misères » [62].

Il n'est pas douteux que la douleur, le désespoir auraient fini par abattre Erckmann s'il n'avait trouvé à l'Ermitage un « nid » où se réfugier, et dans ses hôtes des amis avec lesquels oublier ses tristesses d'exilé. Goguel était souvent absent pour ses affaires; Erckmann restait alors seul avec les deux femmes, la vieille grand-mère Boyer et la mère de Montézuma. Il menait là une vie très régulière, écrivant la nuit en fumant de nombreuses pipes et allant le jour se promener ou chasser dans la forêt de Saint-Martin. Il ne descendait que rarement à Saint Dié. Lors des séjours de Montézuma, il faisait avec lui des promenades en voiture, le long de la vallée de la Meurthe jusqu'à Baccarat, au Donon, à la Schlucht, au Honeck. Chatrian venait une fois par an, passer quelques jours avec lui. D'autres amis, Edmond About, Sichel lui rendaient visite. L'hiver, lorsque le mauvais temps le condamnait à demeurer à l'Ermitage, la grande distraction était de faire tourner les tables. Il y avait là une sorte d'intendante, Emma Flotat, qui était, paraît-il, un medium remarquable. On interrogeait les grands hommes et les astres et M. Hinzelin nous a transmis les souvenirs pleins d'humour qu'Erckmann a gardés de ces séances [63]. Telle était la vie, sans grande variété, qu'on menait à l'Ermitage et nous voyons de suite ce qui y manquait à Erckmann. Il avait retrouvé là le cadre vosgien de son pays perdu, l'affection de la famille d'Hippolyte Weisse en celle de la famille Goguel, l'absence de soucis matériels dont il jouissait à Phalsbourg, mais il lui manquait sa brasserie du soir, ses auditeurs familiers et respectueux, devant qui il aurait pu développer ses récits et ses opinions; il lui manquait aussi l'impression de vacances qu'il ressentait quand il quittait Paris; enfin il lui manquait Chatrian.

L'année 1870 avait commencé pour Chatrian, sous de fâcheux auspices que ne démentirent pas les événements. Sa villa du Raincy fut pillée par les

---

([61]) *ibidem*, p. 34.
([62]) *ibidem*, p. 59.
([63]) Emile Hinzelin, *Erckmann-Chatrian et la Métapsychie* (Marches de l'Est, 1922, p. 537). Erckmann s'amusait à interroger Cicéron en latin, ce qui mettait son interlocuteur en grand embarras.

Prussiens; dans les barricades des environs, il retrouvait ses persiennes et ses grilles. Il compte sur la reprise du *Juif Polonais* pour réparer tout cela : « Il » faut que ce pauvre Juif répare la maison de fond en comble » [64]. Mais les représentations du théâtre de Cluny déçoivent ses espérances. Sans doute les revenus littéraires de ces années sont des plus honorables et ses appointements à la Compagnie de l'Est ne cessent d'augmenter, mais il s'est accoutumé à ce que chaque année, chaque « campagne », lui apporte une vague nouvelle d'argent frais. Et de plus en plus se précise en son esprit l'idée de mettre à la scène l'*Ami Fritz*, pour réparer les brèches que la guerre et la maladie ont faites dans sa fortune.

Toutes ces conditions : résidence en banlieue, soucis d'argent, de famille, travail de bureau, projets de théâtre, font que Chatrian n'a pas beaucoup de temps à consacrer à Erckmann, lorsque celui-ci vient à Paris. Erckmann sent, lui aussi, les atteintes de l'âge : « Mon ventre, écrit-il, devient pré- » dominant » [65]. Le séjour à Paris commence à lui être pénible, la nourriture du restaurant ne lui convient plus; il est forcé de se contenter d'omelettes à midi et le soir. Cruelle privation pour l'ami Fritz! Après chaque séjour, c'est toujours avec plus de satisfaction qu'il regagne Saint-Dié : « Me voilà » dans mon nid; tout va bien. On respire ici; on voit de la verdure et l'on » mange comme un homme doit manger » [66]. Aussi renonce-t-il bientôt à ses voyages d'hiver à la capitale et à la dernière habitude qui le reliait au passé, la brasserie du Faubourg Saint Denis. « Cette existence de Paris, » seul, dans une petite chambre froide au cinquième, sans autre distraction » que de boire des chopes le soir avec deux ou trois Juifs et des quantités » d'imbéciles, m'est devenue insupportable » [67].

Renoncer, c'est le mot qui revient à chaque instant dans les lettres d'Erckmann à cette époque. Une renonciation qui dut lui être particulièrement pénible, ce fut celle de la scierie du Grosshammerweyer, dans sa chère vallée de la Zinsel, acquise avec les premiers gains de son travail littéraire, lors de ses plus grands succès. Depuis que, loin du pays, il n'en pouvait plus surveiller l'exploitation, elle ne lui rapportait que des ennuis. Il la vend en 1877 et ainsi se dénoue le dernier lien matériel qui le reliait encore à Phalsbourg. C'est bien la fin d'une des périodes de sa vie, la liquidation des habitudes de sa maturité, tant à Paris qu'à Phalsbourg, habitudes qui n'ont pu résister aux conséquences de la secousse de 1870.

Mais Chatrian, lui, ne renonce pas et c'est à cette époque qu'il est sur le point de réaliser leur vieux rêve commun des succès théâtraux. Dès la fin de 1875, l'*Ami Fritz* est reçu à la Comédie Française et les répétitions commencent, à la grande fatigue de Chatrian, « mais, lui écrit Erckmann, pour

(64) *Chatrian à ses frères, 18 mars 1871.
(65) *Erckmann à Chatrian, septembre 1873.
(66) *du même au même, 28 novembre 1875.
(67) *ibidem.
(68) *Erckmann à Chatrian, 3 janvier 1876.

» le réconforter, lorsque les choses vont bien, très bien, il ne faut pas se » plaindre. Nous avons travaillé bien des années avec grandes peines et peu » de succès d'abord et nous n'espérions pas en obtenir de pareils. Mieux vaut » tard que jamais. Seulement, cela nous serait bien venu en 1858 et nous en » aurions eu un bien autre enthousiasme. Enfin, voilà! Soyons contents, » nous avons de bonnes raisons pour cela » [68]. Chatrian est plein d'espoir : « L'*Ami Fritz* marche, tout permet d'espérer un grand succès. La petite » Suzel est adorable. Maréchal a fait sur les couplets du second acte une » mélodie exquise. Perrin, Got, Febvre, Barré, Reichenberg, et tous les autres » travaillent avec une ardeur extraordinaire. Enfin, ça ira, ça ira » [69]. Et Erckmann à ces bonnes nouvelles sent redoubler son ardeur au travail. C'est le moment où il écrit *Annette et Jean Claude*, une de ses nouvelles les mieux réussies, où la tendance anticléricale se trouve perdre de son âpreté dans le cadre des plus frais paysages du pays de Dabo.

Ce qui réjouit nos deux auteurs, ce qui leur donne ce regain de courage, ce n'est pas seulement la perspective du succès théâtral; c'est encore la lutte engagée autour de la pièce depuis qu'elle est reçue à la Comédie Française. A cette époque les passions politiques sont ardentes; les élections de février 1876 ont envoyé à la Chambre une forte opposition républicaine qui ne tarde pas à entrer en conflit avec Mac-Mahon, alors Président de la République. Erckmann-Chatrian n'ont pas manqué de prendre parti dans le débat : à l'automne 1875, le *Rappel* a publié *Maître Gaspard Fix, histoire d'un conservateur*, dans lequel les profiteurs de la politique sont cruellement cinglés : bonapartistes, royalistes, démocrates populaciers y sont dépeints sans ménagements. Ce roman, paru à la veille des premières élections sénatoriales (30 janvier 1876) et législatives (20 février 1876) qui aient lieu depuis la guerre, arrivait « comme marée en carême » [70]. Il était complété par l'*Education d'un féodal*, nouvelle dans laquelle Erckmann rappelait à la fois le péril de l'ogre germanique et celui de la féodalité. Enfin leur position politique se trouvait précisée par une *lettre aux Paysans* que le *Rappel* refusa de publier et qui parut dans le *Siècle* le 16 janvier 1876. Comme pour la lettre d'un électeur à son député (1872), dont elle reprend les arguments [71], Erckmann-Chatrian autorisent tous les journaux à la reproduire gratuitement. Ceux-ci ne s'en font pas faute; certains comités la répandent en brochures à un sou; Chatrian estimait à un million et demi le nombre des exemplaires de ce petit opuscule « à la Franklin », essaimés à travers la France pendant la période électorale : « Partout où il a été répandu, il a été l'agent décisif des élections répu- » blicaines » [72].

Vive fut donc la colère des journaux conservateurs, le *Figaro* en tête,

---

([69]) *Chatrian à Erckmann, 28 juillet 1876.
([70]) *du même au même, 18 novembre 1875.
([71]) *L'intérêt des Paysans*. Lettre d'un cultivateur aux paysans de France. Paris, 1876, par Erckmann-Chatrian, cultivateur à l'Ermitage, in-4°, p. 4.
([72]) *Chatrian à Erckmann, 14 mars 1876.

lorsqu'ils apprirent que la Comédie Française recevait une pièce de ces auteurs républicains. Ils ne manquèrent pas d'y voir un acte de favoritisme du nouveau gouvernement qui avait succédé à celui du duc de Broglie [73]. C'est à ce moment que le *Gaulois*, faisant flèche de tout bois, révèle aux Parisiens le mariage de la nièce d'Erckmann avec un médecin militaire allemand, mariage vieux de quatre ans et s'attire de la part des deux auteurs une réponse qu'il ne publia pas intégralement [74].

La première de l'*Ami Fritz* s'annonce donc dans une atmosphère de combat. Cependant Chatrian est tout à fait rassuré : « La pièce est bonne, » écrit-il à Erckmann, les décors sont magnifiques, la musique est charmante » et les interprètes excellents. Ils travaillent tous comme des enragés. La » petite Reichenberg est merveilleuse. On l'aurait faite exprès pour le rôle » qu'on ne l'aurait pas mieux réussie. Quant à Got, c'est un comédien hors » ligne, le premier peut-être de la Comédie Française... Si les Bonapartistes » lèvent le nez le jour de la représentation, les Alsaciens-Lorrains de Paris » leur taperont sur le museau comme ils savent taper et tout sera dit... Ce » sera une belle bataille et dont on parlera dans les trois parties du monde. » Rien que d'y penser, cela me réjouit d'avance, oui, cela me réjouit » [75].

Cette ardeur belliqueuse n'obtint pas satisfaction. L'*Ami Fritz* fut joué devant une salle frémissante, parcourue de courants contraires, mais sans que les spectateurs en viennent au choc. Les acteurs soutinrent vaillamment la pièce et Got annonçant, selon la coutume, le nom de l'auteur à la fin de la représentation, insista sur l'« honneur » qu'ils avaient eu de la jouer. Leur talent, l'ardeur des partisans d'Erckmann-Chatrian, le renom des auteurs et leur qualité d'Alsaciens-Lorrains, le souvenir des provinces perdues et

---

([73]) Voir le *Figaro*, 19 août, 9 sept., 11 sept. 1876 et le *Gaulois* des 6, 8, 13, 14 et 19 septembre 1876.

([74]) Voici les passages supprimés de la lettre d'Erckmann-Chatrian : « Oui, » Monsieur, votre correspondant a raison; le premier mariage d'une Française et » d'un Prussien à Phalsbourg a été celui de Mlle Emma Weissé, nièce d'Erckmann, » mais il oublie d'ajouter qu'après avoir fait tout ce qui était humainement pos- » sible de faire pour empêcher cette union contre nature, M. Erckmann a quitté » Phalsbourg, qu'il a exigé qu'on effaçât le nom de son père de l'enseigne de la » maison de commerce connue sous la raison sociale Weissé-Erckmann et que de- » puis ce jour il n'a plus de relations, ni avec sa nièce, ni avec son beau-frère. » Ainsi par suite de la guerre de 1870-71, M. Erckmann a perdu, non seulement » son foyer, sa ville natale, mais encore la moitié de sa famille.

» Oui, M.M. les Prussiens ont envoyé la musique du régiment de Brunswick » à ce mariage exécrable. Ils ont saisi avec un empressement facile à comprendre » l'occasion d'aiguiser la douleur de l'un des auteurs du *Plébiscite*, de lui retour- » ner le fer dans le cœur. C'était tout naturel de leur part. Ils nous détestent com- » me nous les détestons.

» Mais vous, M.M. les Bonapartistes, vous les seuls auteurs de cette guerre fu- » neste, vous seuls responsables des larmes, du sang, des morts, des ruines, des hon- » tes sans nom, du démembrement, des misères innombrables qu'elle a coûtées à la » France, de quel droit venez vous nous reprocher le mal que vous nous avez fait? » Le bourreau insulte la victime, ils verse du fiel dans ses blessures. En vérité c'est » trop fort et pour faire justice de telles choses, il suffit de les signaler aux honnêtes » gens de tous les partis ». Signé: Deux Alsaciens-Lorrains, restés français malgré l'Empire : Erckmann-Chatrian.

([75]) *Chatrian à Erckmann, 29 août 1876.

celui que les auditeurs avaient gardé du roman, suppléèrent aux faiblesses de l'intrigue, à l'insuffisance de la psychologie et assurèrent le succès pour de longues représentations. Qu'on se représente l'œuvre jouée en 1860, avant le roman, la critique n'aurait pas manqué d'y voir un simple tableau de genre, aux détails pleins de charme sans doute, mais superflus, de dénoncer la lenteur de l'action et la naïveté du dénouement. Le souvenir du roman était pour une bonne part dans le succès de la pièce.

A ce moment et en même temps que l'*Ami Fritz* aux Français, Chatrian fait représenter à l'Opéra-Comique *Les Amoureux de Catherine*, avec musique de Maréchal, tandis que l'Ambigu reprend le *Juif Polonais* avec Paulin Meunier. Nos auteurs tiennent ainsi, dans une même saison, l'affiche de trois grands théâtres, cependant que *Gaspard Fix* paraît au *Rappel*, la *Lettre aux Paysans* dans le *Siècle*, l'*Education d'un féodal* à la *Revue des deux mondes* et en volume les *Souvenirs d'un chef de chantier au Canal de Suez*, faisant à Erckmann-Chatrian une rentrée sensationnelle dans le monde des lettres : « La machine pneumatique est cassée; la conspiration du silence est en » déroute; on parle plus de nous depuis un mois qu'on n'en a parlé depuis » six ans » [76]. Le résultat pécuniaire répond aussi aux espérances de Chatrian; l'année 1877 leur rapportera cent mille francs [77], dont plus de soixante mille fournis par le seul théâtre; la théorie de Chatrian d'après laquelle le livre fait vivoter son homme, mais le théâtre seul « rapporte des écus » [78], se trouvait ainsi confirmée. Et dans la collaboration, c'est lui qui paraît maintenant prendre la première place.

* * *

Erckmann, demeuré à Saint Dié, se réjouit avec Chatrian du « grand » succès de l'*Ami Fritz* », tout en se plaignant des sollicitations pécuniaires que lui vaut ce regain de célébrité, de la part de trop nombreux compatriotes. Ce succès, auquel il s'attendait peu [79], ranime ses espérances et sa verve théâtrales; il conçoit l'idée et le plan d'un drame : *Le Fils unique* dont la tendance moralisante et les tableaux qui surgissent devant ses yeux [80], rappellent la comédie larmoyante, le drame bourgeois de Diderot et les scènes de famille de Greuze. Pour en parler avec Chatrian, il retournera à Paris. Ce sera son dernier effort avant de quitter complètement la partie : « Il s'agit » de pousser sa pointe de manière que nous puissions nous retirer dans trois

(76) *Chatrian à Erckmann, 29 août 1876.
(77) Exactement: 99, 311, 69.
(78) *Chatrian à Erckmann, 10 novembre 1876. Cf. plus haut p. 139.
(79) Il écrivait à Chatrian, le 16 septembre 1876 : « *Le sujet me paraît toujours bien mince. C'est un tableau de mœurs, mais qui peut avoir grand charme « au théâtre ».
(80) D'après l'exposé qu'il en fait à Chatrian dans une lettre du 23 février 1877.

» ou quatre ans, après avoir largement accompli notre tâche » [81]. En attendant, il envoie à Chatrian des contes qui montrent que son talent n'a pas faibli, *Annette et Jean Claude*, le *Vieux tailleur* et le *Trompette des hussards bleus* [82]. Il raconte le combat de Nompatelize en 1870, sur lequel il se documente soigneusement auprès des témoins de la bataille [83]. Bref pendant tout ce printemps de 1877, Erckmann montre un élan au travail et une possession de son talent dignes de ses meilleures années.

Mais une série d'événements vient éteindre cette ardeur : c'est, le 25 juin 1877, la dissolution de la Chambre, le 3 septembre la mort de Thiers. En même temps, le bon vieux Sichel, le troisième dans leur amitié, Sichel qui, au printemps précédent, était encore venu à Saint Dié respirer une dernière fois l'odeur des sapins, Sichel vient d'entrer, pour n'en plus sortir vivant, à la Maison Dubois où Erckmann et Chatrian payent sa pension. Toutes ces nouvelles influent de façon funeste sur la santé d'Erckmann. La moindre émotion l'agite : « J'ai trop fumé, trop travaillé et » trop pris de part aux événements qui s'accomplissent sous nos yeux et » qui hélas, annoncent des catastrophes terribles dans un temps plus ou » moins rapproché » [84]. Il lui faudrait le calme et la tranquillité; malheureusement l'Ermitage a cessé d'être un asile de paix et de repos. L'entente ne règne pas toujours entre Madame Goguel et son fils Montézuma, dont les récriminations sont retentissantes. Erckmann qui ne connaît des questions d'intérêt débattues entre le fils et la mère que la version de celle-ci, prend parti pour elle et projette, après avoir vainement tenté de rétablir la concorde, d'aller vivre ailleurs, « soit en Suisse, soit en Algérie » [85]. Il charge son notaire de lui trouver une petite maison aux environs de Saint Dié ou de Raon l'Etape; en même temps, il demande à Chatrian de lui procurer la ménagère indispensable. Chatrian, soucieux de la santé de son ami, approuve ces projets : « Tu pourras te faire là un bon nid où tu vivrais comme un » coq en pâte, maître absolu chez toi, bien soigné et dorloté... Réfléchis, tu » n'es plus jeune. Il te faut des soins et la bonne maman Boyer ne sera pas » toujours là... Avec une femme près de toi, je serais tranquille... Pense à » l'avenir, à la vieillesse, il est temps, il est temps » [86]. Mais malgré ces exhortations et son propre désir, Erckmann, prisonnier de ses habitudes, trouve, comme lorsqu'il dut quitter Phalsbourg, des prétextes pour demeurer encore : « En ce moment, tout le monde est malade à l'Ermitage... Dans » cette situation ce serait un vrai cas de conscience à se faire, que d'annoncer » mon départ à ces excellentes gens » [87]; le temps est trop mauvais pour se

(81) *Erckmann à Chatrian, 24 février 1877.
(82) *du même au même, 21 avril 1877.
(83) L'ensemble formera le volume des *Contes Vosgiens*.
(84) *Erckmann à Chatrian, 20 septembre 1877.
(85) *ibidem.
(86) *Chatrian à Erckmann, 4 février 1878.
(87) *Erckmann à Chatrian, 7 février 1878.

rendre chez son notaire; comme il s'agit d'un établissement définitif, il ne prendra pas la première maison venue. Bien qu'« il ne pense qu'à cela », il lui en coûte d'annoncer son départ. Puis il change d'avis; c'est à Paris qu'il veut s'établir : « les sapins des Vosges commencent à lui sembler mono- » tones » [88], et cette phrase, blasphématoire sous sa plume, nous révèle la vérité : Erckmann est malade, fatigué, « aigri », disent ceux qui l'ont connu à cette époque, et le changement qu'il projette dans sa vie ne lui sourit guère : « Je t'avoue que ces pérégrinations, ces changements de domicile et » d'habitudes me fatiguent à la longue; un arbre déraciné et transplanté » vingt fois reprend difficilement. Après avoir renoncé à mon pays, je » comptais me fixer ici pour toujours. Maintenant, à cinquante-six ans, il » faut encore une fois modifier ma manière d'être du tout au tout... C'est » pénible » [89]. Cette idée de départ « lui saigne le cœur » [90]. Finalement, il invoque l'état de sa santé pour demeurer à l'Ermitage cet été encore : « Ici, » je descends quand cela me plaît, une, deux fois par jour et je cause à table » avec de vieilles gens de mon pays, et puis je monte à mon bureau, je » n'entends plus le moindre bruit. Je regarde à droite, à gauche par mes » fenêtres, je vais faire un tour au jardin et jamais, jamais, il n'est question » de mon ouvrage » [91]. Mais ce qui l'effraie le plus, c'est d'avoir autour de lui une femme dont il devra s'occuper. Jusqu'à présent les soucis ménagers lui ont été épargnés, à Paris par Chatrian, à Phalsbourg par la famille Weissé, à Saint Dié par la famille Goguel : « Ma plus grande inquiétude, avoue-t-il, est » de ne pouvoir travailler avec une femme à mes côtés » [92].

Enfin il se décide à tenter l'aventure. Il annonce à ses hôtes son départ pour Paris... et huit jours après il est de retour à l'Ermitage. Ce petit voyage semble l'avoir rétabli; ses palpitations ont presque cessé et il se met au travail avec une ardeur nouvelle. Il commence « le roman de ses amours avec la » petite Charlotte et un ouvrage philosophique qui s'annonce très bien » [93]. Mais Chatrian lui ayant conseillé de donner à ce dernier la forme de roman, il combine ensemble les deux ouvrages qui formeront plus tard l'*Histoire du Grand-Père Lebigre*.

L'année 1878 s'achève dans la lutte entre le Président et la Chambre. Erckmann et Chatrian se gardent bien d'échanger leurs idées sur ce sujet, car, dit Chatrian, « on ouvre toutes mes lettres » [94]. Ils préfèrent se tenir au courant de leur santé, qui n'est pas brillante. Cependant Erckmann pousse activement son roman qui prend des titres différents selon la tendance que l'auteur veut plus ou moins accentuer : *l'Orléanisme et les Jésuites*, avec un

(88) *du même au même, 15 février 1878.
(89) *ibidem.
(90) *ibidem.
(91) *Erckmann à Chatrian, 20 février 1878.
(92) *ibidem.
(93) *Erckmann à Chatrian, 4 avril 1878.
(94) *Chatrian à Erckmann, 7 juillet 1877.

sous-titre comme Erckmann les aimait : *Histoire d'un Spiritualiste*; puis la *Grande conspiration des Jésuites* [95], enfin *Histoire d'un vieux juge de paix.*

Cet ouvrage terminé, Erckmann pense écrire une trilogie, un roman en trois parties qui comprendrait d'abord sa propre vie jusqu'à sa rencontre avec Chatrian; une deuxième partie aurait dépeint la vie de son ami jusqu'au même moment, dans une troisième enfin, ils auraient traité leur histoire « ensemble ». Ce roman autobiographique aurait sans doute eu autant de succès que les autres, qui le sont tous plus ou moins. Mais, une partie seulement de ce vaste projet vit le jour; elle parut en 1881 sous le titre : *les Vieux de la Vieille.*

La santé d'Erckmann, assez bonne pendant l'été 1878, fléchit aux premiers froids; mais la nouvelle de la chute de Mac-Mahon [96], annoncée télégraphiquement par Chatrian, le ragaillardit : « Nous avons donc enfin » gagné la grosse partie qui se joue depuis 1871; un vrai républicain, un » homme vertueux [97] à la tête de la nation, un homme de génie [98] président » de la Chambre, et tous les pouvoirs publics d'accord pour veiller aux » intérêts de la patrie; c'est ce qu'il fallait et nous l'avons... C'est un grand » soulagement de penser que pendant vingt ans on a fait tout son possible » pour assurer un pareil résultat. Ceux qui viendront après nous, seront plus » heureux que nous et ils défendront bravement, je l'espère, cette république » que nous avons eu tant de mal à fonder » [99].

Par suite du triomphe du parti républicain, Erckmann et Chatrian renoncèrent à la publication de l'*Histoire d'un vieux juge de paix* : « J'avais » écrit ce roman pour favoriser les élections sénatoriales dans le sens répu- » blicain. Il arriverait maintenant comme moutarde après dîner » [100]. Chatrian lui répond : « La publication de ce roman nous ferait plus de mal que » de bien... Le parti républicain n'est plus dans l'opposition. Il gouverne » [101]. Ainsi au gré de l'opportunité politique, s'élève ou se tait la voix de nos auteurs. Et Chatrian ajoute : « Je crois que le meilleur, le plus prudent, le » plus sage et le plus profitable serait de faire maintenant quelques bonnes » œuvres d'art qui nous ramèneraient une partie des lecteurs que nos der- » nières œuvres ont effarouchés » [102]. Qu'Erckmann entreprenne cette histoire de sa vie, dont il lui a parlé, mais en la limitant à celle de « son enfance avec » le capitaine Florentin », ce qu'il appelle la « première étape » : « Tu creuses, » tu t'assombris, tu te fais du mal; regarde un peu du côté de ta première » jeunesse » [103]. « Quel beau et bon livre tu feras avec ce bonhomme épique si

---

([95]) *« Le discours de Gambetta à Romans est, sous une autre forme l'expression de mon ouvrage ». (*Erckmann à Chatrian, 24 septembre 1878).
([96]) 30 janvier 1879.
([97]) Jules Grévy.
([98]) Gambetta.
([99]) *Erckmann à Chatrian, 31 janvier 1879.
([100]) Erckmann à Chatrian, 31 janvier 1879.
([101]) *Chatrian à Erckmann, 28 février 1879.
([102]) *ibidem.
([103]) *ibidem.

» tu veux t'en donner la peine et si tu ne cherches pas à l'embrigader dans » le régiment de l'âme immortelle » [104].

Cependant, Chatrian est très occupé. A Erckmann qui se plaint de la rareté de ses lettres, il répond : « Nous avons perdu de mois en mois l'année » dernière... et je travaille pour réparer le temps perdu. Voilà le secret de » mon silence. A quoi bon te dire que je prépare pour le théâtre la pièce qui » aurait dû être jouée cet hiver et que je n'ai pas pu fournir?... Quand tout » sera prêt, je te le dirai en quatre mots » [105]. Cette pièce c'était *Alsace*.

Alsace, ou *les Fiancés d'Alsace*, c'est *l'Histoire du Plébiscite* mise à la scène en quatre actes, tandis qu'un cinquième représente l'exode des Alsaciens d'après les souvenirs de Chatrian. Le dialogue est tiré presque mot pour mot du roman Mais la scène donnait aux diatribes contre les Prussiens, déjà assez violentes dans le volume, un retentissement beaucoup plus considérable. Aussi le gouvernement français interdit-il la représentation. Chatrian l'annonça à Erckmann en termes désabusés : « Après une lutte de deux mois, » dont je ne veux rien te dire, tant elle a été cruelle, les *Fiancés* sont définitivement interdits. J'ai reçu ce matin *l'ukase* du nouveau ministère » [106].

Cette interdiction venant du premier ministère qui fût vraiment républicain [107], frappa fortement l'esprit de Chatrian. Il avait cru que l'avènement des républicains au pouvoir rendrait plus active la propagande pour la revanche. Erckmann lui dit à ce moment, à propos du fameux chant : « *Dis moi quel est ton pays?* » que vient d'écrire Chatrian : « Il faut... que la musique » soit semblable aux vers : rien de pleurard, de dolent, de recherché. Nous » avons assez patienté; maintenant que la France est redevenue forte, qu'elle » a des soldats, du matériel, des chefs républicains, nous pouvons relever la » tête » [108]. Or le nouveau ministère montre vis à vis de l'Allemagne la même prudence, pour ne pas dire plus, que les gouvernements réactionnaires précédents. Dès lors, Chatrian ne parlera plus qu'avec amertume du gouvernement de la République; les ministres lui deviendront suspects de pactiser avec Bismarck, d'exécuter à son égard les volontés de l'ennemi héréditaire. En même temps, nous trouvons à la fin d'*Alsace*, la première expression du jugement que porte Chatrian sur ses compatriotes demeurés au pays : « Si » l'on pouvait emporter sa terre et sa maison, comme on emporte son sac, » demain il n'y aurait plus personne là-bas, il n'y aurait plus... que les » Placiard » [109]. Demain « ceux qui n'auront pas pu passer la frontière seront

---

(104) *du même au même, 17 avril 1879. Encore une « *idée* » de Chatrian.
(105) *du même au même. 28 février 1879.
(106) *Chatrian à Erckmann, 12 mars 1880.
(107) Ministère de Freycinet (21 déc. 1880) dans lequel Jules Ferry était à l'Instruction Publique et Goblet à l'Intérieur.
(108) *Erckmann à Chatrian, 11 avril 1879.
(109) Placiard, dans l'*Histoire du Plébiscite*, joue le rôle du traître rallié aux Allemands, flagorneur de tous les régimes.

» Allemands » [110], ce qui dans l'esprit de Chatrian, est à peu près synonyme de « traîtres ».

Cette affaire de l'interdiction d'*Alsace* aigrit Chatrian, mais ne le découragea pas; malgré cet échec, malgré la mauvaise santé persistante de ses enfants, il se sent plein d'ardeur et de courage; il traverse en ce moment une période d'« euphorie » : « J'ai plus d'énergie et de volonté qu'à trente » ans » [111] dit-il et puisqu'Alsace n'a pu voir les feux de la rampe, il va mettre au théâtre un autre roman, *Les deux frères* qui y paraîtront sous le nom des *Ranzau* (1882).

Cependant à Saint Dié, Erckmann déploie une activité qui surprend après ces années de silence; l'agitation au sujet des lois d'enseignement, la lutte qui se livre autour du fameux *Article Sept* raniment son ardeur. Ce gouvernement républicain, que Chatrian n'est pas loin d'accuser de pactiser avec Bismarck, remplit Erckmann de confiance; sans attendre d'avoir terminé le « roman du père Florentin », il en entreprend un autre « dramatique et pathétique » dans lequel il exprimera toutes les souffrances de son cœur d'exilé : « Une famille d'Alsaciens, vieux paysans, père, grand-père, femme, » enfants, ont quitté le pays. Le vieux ne pense qu'au village; il meurt de » chagrin et pourtant il ne veut pas y retourner, éprouver encore plus de » haine pour les figures allemandes que de regret et de passion pour sa terre » natale. Un fils part chercher des nouvelles; il est pris, incorporé, puis un » autre. Enfin le vieux va là-bas en cachette; il va sans rien dire; il trouve » sa maison, ses champs, sa vigne au pouvoir des autres; il revient et meurt. » Voilà l'histoire de deux cent mille hommes au dix-neuvième siècle » [112].

Ainsi, tandis que pour Chatrian, la question d'Alsace-Lorraine était un thème d'énergie, un motif de guerre et de revanche, c'est la douleur qui l'emporte dans le cœur d'Erckmann. Une lutte terrible se livre en son âme entre « sa haine pour les figures allemandes » et « sa passion pour sa terre natale ». Chatrian recule devant un drame aussi poignant : « L'histoire du » vieil Alsacien qui retourne dans son pays nous déchirerait le cœur à tous » les deux. Nous ferons cela plus tard » [113]. Pour le moment, ils reviennent à la politique intérieure et pour appuyer le vote par le Sénat de l' « *Article* » *Sept* », Erckmann propose à Chatrian de publier *le Grand-Père Lebigre*. Le moment lui semble propice : « Pense à cela et ne perds pas de temps... » nous voulons contribuer pour notre part au succès de l'affaire. Donc ne » tarde pas trop » [114]. « Les Jésuites ne nous en voudront jamais plus qu'ils » ne nous en veulent, nous n'avons pas à les ménager » [115].

Pendant les années précédentes, au cours des longs loisirs que lui impor

(110) *Alsace*, in-8°, p. 252. Acte V. Scène I.
(111) *Chatrian à Erckmann, 18 janvier 1880.
(112) *Erckmann à Chatrian, 11 avril 1879.
(113) *Chatrian à Erckmann, 17 avril 1879. Ce sera le *Banni*.
(114) *du même au même, 16 août 1879.
(115) *Chatrian à Erckmann, 11 septembre 1879.

saient la situation politique et le régime de l'Ordre Moral, Erckmann a lu quelques philosophes, « Auguste Comte, Kant, Darwin, etc. »; il y a vu que « rien de clair, rien de positif, et surtout rien de concluant ne s'est dit sur » l'esprit de la Nature et de l'Homme et que rien de concluant ne pouvait » être dit, attendu que ni l'observation, ni le raisonnement, ni l'expérience » ne sont à notre portée sur l'Infini, sur l'Immuable, sur le Nécessaire et » sur l'Absolu. Ces études font plus de mal que de bien et j'y renonce après » avoir poussé fort loin mes investigations. Il faut revenir à la bonne et douce » nature comme tu me le conseilles et tout ira bien » [116]. Erckmann se consolera de sa déconvenue philosophique en composant un petit traité, fruit de ses recherches et de ses méditations : « *Quelques mots sur l'esprit* » *humain* » [117]. Mais Hetzel hésita longtemps à éditer une œuvre aussi différente du genre Erckmann-Chatrian. Ce n'est qu'en 1882 qu'elle paraîtra sous la couverture habituelle de la collection.

* * *

A ce moment Erckmann n'habite plus Saint Dié. Il a quitté l'Ermitage et s'est établi à Toul. Dans les lettres qu'a publiées M. Lange, il indique comme motif de son départ les « discussions et les disputes », entre Madame Goguel et son fils Montézuma, qu'il qualifie « d'être insolent, braillard et » stupide » [118]. Depuis plusieurs années, il était excédé de ces discussions d'intérêt. En 1879, à la suite d'une crise plus violente que les autres, il pense un moment résoudre la question en rachetant l'Ermitage à Montézuma. « Il » m'aurait été bien pénible, à cinquante sept ans, de changer ma manière » d'être et de m'établir dans un autre milieu. A force d'être déraciné et trans- » planté, l'arbre perd ce qui lui reste de vie » [119]. Mais les charges qui pèsent sur la propriété empêchent Erckmann de l'acquérir. « Ce n'est pas à mon âge » qu'on achète des fonds perdus » [120]. Son départ était donc décidé en principe : il avait mis, pour s'accoutumer à l'idée de partir, le temps nécessaire à un timide pour se préparer à une décision.

Erckmann nous indique deux motifs immédiats qui auraient déterminé son départ : l'acquisition par Goguel au nom d'Erckmann et sans le prévenir, de deux actions de l'Ecole Professionnelle de l'Est, de Nancy, une discussion avec Montézuma, à propos de l'honnêteté de Jules Ferry dans l'expédition de Tunisie. Ces incidents nous paraissent aujourdhui bien minces et ne justifient pas le bouleversement complet qu'Erckmann apporta, à son corps défendant, dans les conditions de son existence. Il dit, il est vrai, dans une

(116) *Erckmann à Chatrian, 1er mars 1879.
(117) D'abord : *Un coup d'œil sur l'Esprit humain.*
(118) *Revue de Paris*, loc. cit., p. 280.
(119) *Erckmann à Chatrian, 16 août 1879.
(120) *du même au même, 17 août 1879.

autre lettre : « Une autre raison me décida à quitter la partie » [121]. Cette troisième raison, il ne nous l'indique pas, mais nous croyons l'apercevoir, lorsque nous apprenons que, quelques semaines après son arrivée à Toul, Emma Flotat, l'intendante de l'Ermitage, vint l'y rejoindre.

Erckmann avait choisi Toul, à cause de sa qualité de forteresse et de sa situation sur la grande ligne de Paris; il mettait entre lui et l'Ermitage une distance convenable; enfin il trouvait là un cousin, M. Fontaine, qui devait lui épargner le souci d'une installation. Jusqu'à présent, il a toujours vécu, à l'hôtel à Paris, en pension à Phalsbourg ou à l'Ermitage. M. Fontaine loue donc un logement, achète des meubles, de la vaisselle, du linge, etc., pour une somme de onze mille francs, qui fait pousser les hauts cris à Erckmann qui n'a jamais réfléchi à la valeur marchande des objets qui l'entourent. Ce qui lui plaît surtout à Toul, c'est la vie militaire de la petite forteresse, les défilés, les prises d'armes, et la Moselle qu'il trouve « admirable avec ses » flottes de glaïeuls et ses nénuphars » [122]. Le matin, dès quatre heures en été, il va s'y baigner, puis fait sa promenade le long de l'eau en compagnie de sa chienne Diane.

Pour s'occuper de son ménage, chose à laquelle il n'entendait rien, il lui fallait une servante; à Phalsbourg, Weissé lui en avait trouvé une, nommée Gretel. Mais Gretel (pourquoi?) ne fit pas son affaire et bientôt Emma Flotat vint le rejoindre. Elle avait été à l'Ermitage une intendante, que la santé de plus en plus chancelante de Madame Goguel et de sa mère avait rendue indispensable. Elle détenait les clefs des armoires et des tiroirs, encaissait et payait les factures, ouvrait la correspondance et y répondait. Bref, elle était la maîtresse de la maison; d'aucuns chuchotent même qu'elle aurait été celle du maître de la maison, M. Goguel père et ensuite de son fils Montézuma. Fut-elle celle d'Erckmann et leur départ presque simultané de l'Ermitage fut-il un enlèvement, sans qu'on puisse dire au juste lequel des deux enlevait l'autre? Il est bien difficile d'y répondre et rien dans les écrits d'Erckmann, ne nous autorise à le supposer. Il est vraisemblable qu'Emma Flotat quitta l'Ermitage à cause des intentions matrimoniales de Montézuma Goguel. Depuis longtemps Erckmann, lui aussi, considérait cette éventualité comme devant lui donner le signal du départ [123]. Il fut fort content de trouver en Emma une gouvernante à la société de laquelle il était habitué et dont il avait pu déjà apprécier les services, car elle l'avait accompagné aux eaux plusieurs fois; elle, de son côté, n'était pas moins satisfaite de trouver le « monsieur seul », dont rêvent les servantes sur le retour.

Quelques mois après son arrivée à Toul, Erckmann fut saisi par une maladie, d'après lui « étrange et terrible » [124], mais qui était simplement la

---

(121) *Erckmann à Alfred, 14 novembre 1889.
(122) *Erckmann à Chatrian, 2 juin 1882.
(123) *Erckmann à Chatrian, 20 février 1878.
(124) **Erckmann-Chatrian*, par Erckmann seul, p. 19 du manuscrit.

jaunisse. C'était, il est vrai, une jaunisse exceptionnelle et un de ses parents, le docteur Weiss, de Nancy, appelé en consultation, n'était rien moins que rassuré : « Contrairement à l'opinion de Chatrian, écrit-il au neveu d'Erck- » mann, Alfred Erckmann, ton oncle est sérieusement malade. Une jaunisse » qui date de six semaines, qui ne s'est nullement amendée, qui est accom- » pagnée d'amaigrissement prononcé, de violentes douleurs à l'estomac, de » vomissements incessants, une telle jaunisse, dis-je, ne doit plus être prise » à la légère... Quant à un dénouement fatal, rien ne l'annonce encore » [125]. Le dévouement d'Emma Flotat s'affirma dans ces circonstances et contribua beaucoup à accroître l'attachement d'Erckmann pour elle.

Parmi les causes de cette maladie douloureuse et qui faillit emporter Erckmann, la nostalgie du pays natal jouait un rôle capital. Après l'espoir d'un prompt retour de l'Alsace à la France, les années s'étaient suivies, apportant de successives déceptions. Pendant ces dix années d'exil, les sentiments de vaincu impuissant, les idées de nihilisme moral qu'il avait exprimées dans le *Brigadier Frédéric*, s'étaient enracinées dans son esprit. Elles s'y étaient d'autant plus développées qu'Erckmann ne pouvait les communiquer à personne : finies les réunions de la taverne de *Gambrinus*, dispersé le cercle des amis, mort le plus intime, Sichel, et Chatrian lointain, inaccessible, toujours affairé par ses entreprises théâtrales : « Si j'avais pu parler, » crier, je ne serais pas malade, mon cœur se serait soulagé » [126]. C'est cet état d'âme qu'Erckmann exprime dans le *Banni* [127].

Le *Banni*, suite du *Brigadier Frédéric*, est, comme lui, un livre désespéré. Dans les nouvelles qu'écrivit Erckmann entre ces deux romans, la *Vision merveilleuse de M. Poirier*, *Les trois amoureux de la grand-mère*, etc., il avait expliqué clairement sa conception pessimiste du monde, confiant à l'illusion et à ses bons effets, ce qu'il pouvait sauver de son optimisme d'avant 1870. Dans *Le Banni*, l'illusion bienfaisante elle-même a disparu. Tous les thèmes de désespoir du *Brigadier Frédéric* y sont repris, avec, en plus, celui de voir le pays tant aimé s'adapter peu à peu aux habitudes, aux mœurs des conquérants. Le remplaçant allemand du *Brigadier Frédéric* ne vit plus comme un pestiféré : « Il s'est fait des amis dans la vallée. On se donne maintenant » des poignées de main, on chasse ensemble, on s'offre des chopes ». Bref la vie, la vie puissante des jeunes générations s'élève et triomphe du souvenir endeuillé de la patrie. Sans pactiser avec le vainqueur, sans le laisser pénétrer dans sa vie intime, les habitants de ce coin d'Alsace s'accommodent de sa présence. La France pour eux n'est plus qu'un cher souvenir et les braves gens du Graufthal, en répétant au cours de leurs conversations l'expression : « De votre temps », brisent par ces simples mots le cœur du vieux Frédéric.

---

(125) *Jules Weiss à Alfred Erckmann, 23 août 1882.
(126) *Erckmann à Chatrian, 11 avril 1879.
(127) Paru au *Glove*, automne 1881.

Mieux que les réalités qu'il ne peut plus voir, ils apprennent à l'aveugle que l'époque qu'il a connue et qu'il voudrait continuer, est désormais révolue.

Voilà l'idée qu'Erckmann se faisait de l'Alsace-Lorraine en 1881 et l'on comprend que ces pensées douloureuses, revenant sans cesse à son esprit, aient pu l'abattre. C'est pour le sauver que son cousin Fontaine, sur le conseil de M. le Docteur Weiss, de Nancy, demanda pour lui au gouverneur d'Alsace-Lorraine, l'autorisation de rentrer à Phalsbourg. Son neveu, Hippolyte Weissé, venait d'acquérir et de restaurer la maison du capitaine Manfredy, dans la rue Lobau. Erckmann devint son locataire.

Erckmann quitta Toul à la fin de septembre 1882. Il allait à Phalsbourg pour y « finir ses jours », qu'il croyait comptés. Et voici que le pays natal produit son miracle : « Dès Sarrebourg, sur le plateau, je me réveillais et » je me sentis revivre » [128]. Cependant, malgré l'affection de ses parents, et le dévouement de ses vieilles domestiques retrouvées, il ne recouvra jamais sa force et son énergie antérieures. Les habitants se rappellent la haute silhouette de ce vieillard à la martiale barbiche blanche, parcourant les rues de la cité, précédé de ses chiens et suivi à distance par sa gouvernante. Mais ces petites courses l'épuisaient. Bien entendu, il n'était plus question pour lui d'aller à la brasserie et la vie d'un Phalsbourg diminué, sans remparts, sans garnison française, d'où ses meilleurs amis étaient morts ou partis, n'était pas pour le faire sortir de sa solitude. La visite mensuelle qu'il devait faire au commissaire de police lui rappelait d'ailleurs que dans sa ville natale, il n'était qu'un étranger toléré. Il menait donc une vie de reclus : « Le fait est » que depuis mon arrivée à Phalsbourg, je n'ai fréquenté personne; d'abord » étant malade, j'ai besoin de repos; ensuite je ne sais pas assez d'allemand » pour entretenir une conversation dans cette langue et, quant aux Français » restés dans ce pays... on ne peut parler avec eux ni de littérature, ni de » philosophie, ni d'histoire, ni de sciences... Donc je reste chez moi; je » m'abstiens des cafés et des brasseries et ne vais passer une heure ou deux par » jour que dans mon jardin avec Hippolyte, dont la bonne humeur me » réjouit et un ancien instituteur des Baraques, M. Enel, homme fort intel- » ligent, aujourd'hui commerçant, et fort occupé d'horticulture, d'agricul- » ture et même d'astronomie. ...Voilà toute ma société, M. Violland, mon » voisin, est aussi un très brave homme; je l'ai invité quelquefois à dîner; » prochainement, il compte aller à Paris et pourra te confirmer tout ce que je » te raconte » [129].

Erckmann ne quitte Phalsbourg que pour se rendre chaque année aux eaux en compagnie d'Emma Flotat, soit à Carlsbad, soit à Vichy. Au cours de ce dernier voyage, il s'arrête quelques jours à Paris où il voit Chatrian; une seule fois, en 1883, il se rend exprès à Paris, mais retourne précipitamment à Phalsbourg, avertissant à peine Chatrian de son départ. « Si j'étais

(128) *Erckmann à Chatrian, Phalsbourg, 28 octobre 1882.
(129) *Erckmann à Chatrian, 30 mai 1883.

» resté, lui écrit-il ensuite, je serais retombé malade » [130]. Paris, lui aussi, passe au nombre des souvenirs des temps abolis. Il arrive parfois que Chatrian pousse jusqu'à Phalsbourg, mais c'est généralement à Lunéville qu'ils se rencontrent. Ces entrevues s'espacent du reste avec les années; leur conversation y roule sur la politique intérieure et extérieure, l'établissement de leurs comptes, sur les difficultés que Chatrian rencontre au théâtre, plutôt que sur des sujets littéraires et des projets d'avenir.

Au cours des six années qu'Erckmann passe ainsi à Phalsbourg deux livres sortiront de sa plume dont un seul : *L'Art et les grands idéalistes* [131] sera édité (1885). L'autre : *Un Volontaire de l'an VII* sera utilisé par lui, de façon fragmentaire, dans le volume qu'il publiera, sans Chatrian, en 1895 : *Alsaciens et Vosgiens d'autrefois.*

* * *

Tous ces changements survenus dans l'existence d'Erckmann, jusqu'alors paisible, régulière, presque monotone, n'avaient pas trop ému Chatrian. Comme d'habitude il avait approuvé les modifications apportées par son ami à son genre de vie. Il avait prévu comment devait finir le séjour à l'Ermitage; mais il n'avait pas suivi Erckmann dans sa brouille et était demeuré en bons termes avec la famille Goguel. La maladie d'Erckmann ne l'émeut pas outre mesure; il n'en voit pas la gravité. Il a, du reste, « déjà eu cela » [132] et comme il ne croit pas plus à la médecine que son ami, il lui recommande toutes sortes de remèdes de bonne femme qu'Erckmann n'est déjà que trop enclin à prendre. Il va le voir à Toul, il lui envoie des raisins et des pêches de son jardin, et le félicite d'avoir pris à son service quelqu'un de confiance : « Je » suis content d'avoir vu comment Emma te soigne; cela m'a fait plaisir. » Je sais maintenant que tu n'es plus seul, ce qui me tourmentait depuis » longtemps, que tu as un être bon et dévoué. C'est autre chose que de se » trouver à la merci d'une mercenaire [133]. Salue-la pour moi, cette brave » fille » [134]. Et jusqu'à la fin de leur amitié, le « bonjour à Emma » ne manquera à aucune de ses lettres. Lorsque Erckmann retourne à Phalsbourg, rien n'indique que Chatrian désapprouve la décision de son ami.

Chatrian continue à mener à Paris la vie trépidante des années précédentes, partageant son temps entre son travail à la compagnie de l'Est, la mise en œuvre, avec Hetzel, des ouvrages que lui envoie Erckmann et surtout l'adaptation à la scène de leurs romans, le tout au milieu des soucis que lui cause la santé précaire de ses enfants. L'année 1882 surtout est féconde : En

(130) *Erckmann à Chatrian, 4 septembre 1883.
(131) Avait paru auparavant en extraits dans *Le Temps*.
(132) *Chatrian à Erckmann, 1er août 1882.
(133) Emma Flotat était-elle donc pour Erckmann plus qu'une mercenaire?
(134) *Chatrian à Erckmann, 2 septembre 1882.

janvier a lieu à l'Opéra-Comique la première de la *Taverne des Trabans*, inspirée du *Jambon de Mayence*. Fin mars, les *Ranzau* triomphent à la Comédie française. Mais en décembre, *Madame Thérèse* est froidement accueillie au Châtelet, malgré « ses soixante-dix danseurs, ses cinquante chevaux et » plus de trois cents figurants » [135]. Au début de l'automne 1883, le *Fou Chopine*, tiré de *Gretchen*, obtient un joli succès à la Renaissance avec la musique de Sellenick.

Chatrian se sent accablé par tous ces travaux et c'est à ce moment qu'il songe à abandonner ses fonctions au chemin de fer : « Je n'ai plus une » minute de repos, plus même pour penser à mon travail et à mes affaires » personnelles. D'un autre côté, je ne suis plus assez jeune pour me lever » tous les jours à quatre heures du matin comme je l'ai fait pendant une » vingtaine d'années. Il fallait donc choisir entre le travail administratif qui » m'a toujours déplu et le travail littéraire qui a été le charme et la conso- » lation de toute ma vie » [136]. Les quinze mille francs que lui rapportait à ce moment son poste de chef de bureau seraient, à son avis, doublés, s'il avait tout son temps à consacrer à ses entreprises dramatiques. Erckmann, bien entendu, approuve sa décision : « Ta résolution de quitter le chemin » de fer est bonne » [137]. Le premier mars 1884, Chatrian remet ses comptes à son successeur et se retire en la villa Plaisance, qu'il vient d'acquérir à Villemomble, avec une retraite de six mille francs par an, une gratification d'autant et une carte de circulation gratuite entre le Raincy et Paris.

Son avenir dramatique lui paraissait assuré. La vieille pièce de 1866, *Souwarof* était reçue au Châtelet; il avait remanié *Alsace* « pour rendre la » pièce possible » [138] et en juillet 1884, le ministre donne l'autorisation de jouer. Enfin la Gaîté monte pour le mois de mars 1885 un opéra-comique en trois actes, *Myrtille*, par Erckmann-Chatrian et Maurice Drack, tiré du conte du même nom. « C'est une bonne pièce, écrit Chatrian, originale, » touchante et gaie » [139]. Il met son espoir en ces trois pièces qui doivent être représentées incessamment et commence à travailler le *Fils unique* dont Erckmann lui donna naguère la première idée, ainsi qu'une autre pièce *Le Traître*. L'avenir s'annonce sous d'heureux auspices. Mais le Chatrian de 1885 n'est plus celui du milieu du siècle, qu'aucun échec, aucune déconvenue ne rebutait; l'accueil fait à la représentation de *Myrtille*, suffit à lui faire tout abandonner. Voici la lettre par laquelle il annonçait à Erckmann sa décision, qu'il prit avec la même brusquerie que celle de sa retraite aux chemins de fer :

---

(135) *du même au même, 18 septembre 1882.
(136) *Chatrian à Erckmann, 10 décembre 1883.
(137) *Erckmann à Chatrian, 23 février 1884.
(138) *Chatrian à Erckmann, 7 janvier 1884.
(139) *du même au même, 22 janvier 1884. La musique était de Lacôme.

« Villemomble, 28 mars 1885.

» Mon cher ami,

» La première représentation de Myrtille a eu lieu vendredi. Malgré » l'hostilité sourde de ce qu'on appelle le public des premières, tout s'est » très bien passé : morceaux bissés, rappels, etc...

» Mais ce matin, la presse est mauvaise, si mauvaise, si injuste, si » haineuse, que cela me dégoûte [140].

» J'en ai assez; je ne veux rien avoir à démêler avec tout ce monde. » Je vais vendre mes deux propriétés, réaliser ma petite fortune et j'irai » m'établir là-bas, du côté de Raon l'Etape; c'est un pays qui ressemble au » mien. Je vivrai dans ce coin de montagne du produit de ma retraite; le » reste sera pour l'instruction et l'éducation des enfants.

» Au moins, nous pourrons nous voir de temps en temps et reprendre » l'œuvre interrompue des *Romans Nationaux* qui nous a valu tant et de si » cruels ennemis.

» Voilà ce que je viens de décider dans ma caboche et cela sera; mais » il me faut un peu de temps pour réaliser sans trop perdre et pour trouver » des acquéreurs à des prix raisonnables. Je te dis tout cela entre nous.

» Tout ce monde me dégoûte à un point que je ne saurais te dire. Si je » m'obstinais à rester ici, je finirais par faire quelque chose de très mauvais. » Je connais mon caractère et je m'en défie.

» Je t'embrasse de cœur.

» Ton ami : Chatrian.

» P. S. Veux-tu que je te renvoie le *Volontaire*. Si tu y tenais le moins » du monde, j'irais là-bas causer avec toi. Compliments à Emma ».

Chatrian se réjouit fort de pouvoir se rapprocher d'Erckmann et reprendre leurs habitudes : « Nous allons pouvoir nous remettre au travail, comme » deux vieux compagnons. Nous étions trop loin, loin l'un de l'autre » [141]. Cela le consolera des déboires qu'à Paris lui ont procurés les adversaires du nom et du renom d'Erckmann-Chatrian : « Quant à la mauvaise race, tu peux » taper dessus à ton aise. Quelques égards que tu mettes à tes coups, tu ne » frapperas jamais trop fort; si tu connaissais cette clique comme je la » connais, si tu savais comme elle nous exècre, parce que nous n'avons jamais » imité, flatté, ni volé personne, tu passerais ta vie à la piétiner » [142].

([140]) *Inexact. La presse est quelconque. Le *Figaro* du jour, dont le compte-rendu est le plus défavorable, se borne à opposer la qualité de la musique et des acteurs à celle du livret. Les autres journaux que j'ai pu lire, résument leur opinion en un mot anodin : «charmant».

([141]) *Chatrian à Erckmann, 2 mai 1885.

([142]) *Chatrian à Erckmann, 28 octobre 1885. Même idée dans une *lettre du 8 février : « Quant à nos ennemis, je ne t'en dis rien pour le moment. Ils sont » innombrables et plus venimeux que le plus malhonnête homme ne pourrait » l'imaginer. C'est l'envie poussée aux dernières limites. Du reste, les trois quarts

Erckmann répondit à Chatrian le 4 avril :

« Mon cher ami,

» J'ai reçu les mille francs que tu m'as envoyés et j'attends avec impa-
» tience le plaisir de te voir. Nous avons bien des choses à nous dire et qui
» nous intéressent à tous les points de vue. Arrive donc quand tu pourras;
» le plus tôt sera le mieux.

» Je t'embrasse de cœur.
Ton ami ».

A lire cette correspondance, personne n'aurait le soupçon d'un dissentiment quelconque entre les deux amis. Cependant Erckmann dira, après la rupture, qu'il était alors très en colère contre Chatrian et qu'il « lui intima » l'ordre de venir immédiatement le voir ». Cette colère serait tombée en voyant arriver son vieil ami, « tellement défait qu'il semblait vieilli de dix » ans et laissant tomber sa tête demi-chauve.

» — Voyons lui dis-je, remets-toi, *Myrtille* n'est pas une œuvre?

» — Oh, non, fit-il.

» — C'est mon vieux conte de *Myrtille* que tu as habillé pour la Gaîté?

» — Oui.

» — Alors ce n'est rien; ce conte ne pouvait faire une bonne pièce...
» Mais pourquoi diable as-tu joint le nom d'Erckmann-Chatrian à celui de
» Maurice Drack? C'est absurde.

» — Il avait presque tout fait; je n'ai pu refuser.

» — Mais il fallait t'adresser à moi.

» — Je te croyais encore malade et je tenais à te ménager » [143].

Telle est la relation que nous fera plus tard Erckmann de cette entrevue, relation certainement influencée par la rancune qu'il entretenait alors contre Chatrian. Mais sur le moment même, l'incident se liquida rapidement. Néanmoins cette dissonance, la première depuis vingt-cinq ans, ne fut pas sans laisser dans l'esprit d'Erckmann un germe de défiance à l'égard de son collaborateur.

Chatrian vint s'installer à Saint Dié, au numéro 2 de la place Stanislas. De là, il pense pouvoir gérer encore les comptes de la communauté, mais non plus celui, particulier, d'Erckmann. En février 1886, il se rend donc à Phalsbourg et remet à Erckmann son portefeuille. Au début de juin [144], avant le départ d'Erckmann pour Carlsbad, les deux amis se rencontrent encore une fois à Lunéville sans que rien puisse faire croire à un affaiblissement de leur amitié.

» des journalistes républicains s'entendent sur ce chapitre comme de bons frères
» avec les cléricaux, les bonapartistes et les royalistes. Nous avons trop de talent,
» mon pauvre vieux et nous sommes de trop honnêtes gens, c'est le pire des crimes».

[143] **Erckmann-Chatrian* par Erckmann seul, p. 21 du manuscrit.

[144] Le 9 juin 1886.

C'est pendant ce séjour d'Erckmann à Carlsbad que la santé de Chatrian commence à devenir inquiétante. Erckmann lui ayant écrit de sa ville d'eaux, que, se sentant parfaitement rétabli, il irait le voir à Saint Dié pour entreprendre ensemble une nouvelle série de romans, Chatrian lui répond sur un ton découragé qui surprend chez cet homme rempli d'audace et de confiance en lui-même : « Quant à moi, je suis tout patraque; les luttes de ces dernières » années ont laissé dans mon esprit des traces profondes; les insomnies, les » cauchemars ne me laissent guère de repos; je suis dans le noir. Franche- » ment, mon cher ami, on a beau dire : la vie n'est pas couleur de rose et » les hommes laissent à désirer sous bien des rapports. Si tu viens me voir, » tu me feras plaisir, je serai heureux de causer avec toi, très heureux » [145].

Ce « noir », où se débattait Chatrian, ne devait cesser d'augmenter jusqu'à la fin, interrompu par des périodes de clarté de plus en plus troubles et de plus en plus brèves. Erckmann, bien qu'étonné du ton de cette lettre, ne montre pas, à l'égard de son ami malade, une compréhension plus grande que celui-ci n'en avait témoignée pour lui, lors de sa maladie de Toul : « Un jour haut, un jour bas ne signifient rien » [146]. Il trouve, lui aussi, que l'état de santé de Chatrian « présente les plus grandes analogies » avec le sien, quatre ans auparavant. Il attribue l'affaiblissement de son ami aux « émotions successives et au travail excessif qu'il a fallu fournir au milieu de » tous nos désastres » [147]. Il lui conseille comme remèdes, la philosophie épicurienne, les bains de rivière, le bromure de potassium et le vin pur. A son retour de Carlsbad, Erckmann ne manqua pas d'aller voir Chatrian à Saint Dié (1er septembre 1886). Il le trouva déprimé, prostré [148]. Pour le remonter il l'emmena avec lui à Lunéville.

Au cours de cette entrevue de Lunéville, Chatrian passa de la prostration à une agitation extrême : « Dans la cour de la brasserie Henry,... tout le » monde tournait la tête et je ne parvenais pas à le calmer » [149]. Il déclamait contre la République, contre le ministère, contre ce gouvernement de traîtres qui régissait la France disant que Napoléon III accordait plus de liberté aux Français que ce ministère qui venait d'interdire à nouveau la représentation de *Souwarof*. Ces déclamations outrées contribuèrent à accroître la défiance d'Erckmann à son égard.

Il semble bien qu'à ce moment, Chatrian donne aux questions dont il s'occupe une importance trop grande. Que ce soit par un excès de scrupules, par une hypertrophie maladive de sa personnalité, ou pour prouver à Erckmann qu'il veille toujours à la prospérité de l'association, il le tient au courant de difficultés et d'affaires, dont il ne lui aurait parlé auparavant que

---

(145) Chatrian à Erckmann, 10 août 1886, reproduite en appendice dans : Hinzelin. *Erckmann-Chatrian*, (op. cit.).
(146) *Erckmann à Chatrian, 27 août 1886.
(147) *du même au même, 14 septembre 1886.
(148) *Erckmann à Alfred, 3 avril 1887.
(149) Probablement sous l'influence de l'alcool. Ils avaient bu une bouteille de champagne. *Erckmann à Alfred, 13 janvier 1889.

pour lui dire qu'il les avait résolues. Et comme, depuis l'incident de Maurice Drack, la défiance d'Erckmann sur ce chapitre est en éveil, celui-ci ne suit plus aveuglement son collaborateur. Deux affaires, minimes au fond, mais amplifiées par Chatrian, marquent les étapes vers la rupture. La librairie Hetzel faisait paraître alors une collection de récits militaires pour la jeunesse. Chatrian, à coup de ciseaux, avait préparé pour elle un volume extrait des *Vieux de la Vieille*. C'était pour lui « quinze cents francs de trouvés » et « de la réclame par échantillons » [150]. Mais Erckmann était d'un autre avis. Créer était son plaisir et il détestait tout ce qui était adaptation, remaniement. En outre, il estimait que le procédé d'Hetzel « eunuquant » une de leurs œuvres pouvait, en se généralisant comme le projetait Chatrian, leur porter un grave préjudice au bénéfice unique de leur éditeur. Erckmann refusa de signer le contrat. Chatrian n'étant pas suivi, ne s'occupa plus de l'affaire et c'est Erckmann qui fit part à Hetzel de son refus, en l'informant que, Chatrian étant malade, c'était lui qui, désormais « prenait en mains » les affaires communes.

A cette lettre du 9 septembre 1886, Chatrian ajouta un post-scriptum d'un ton lamentable : « Mon cher Jules, écrit-il à Hetzel, c'est vrai, je suis » malade, très malade, et je m'estime heureux qu'Erckmann veuille bien » prendre le fardeau qui m'accable depuis si longtemps ». Ce ton affaissé contraste avec un autre post-scriptum d'une lettre à Erckmann, quelques jours après : « Je ne vois pas la nécessité d'avoir à Paris un fondé de pouvoirs. » Nous ne sommes pas encore morts, que diable; avec du repos, tout peut » se remettre. On dirait que nous ne pouvons plus bouger, ni l'un ni » l'autre » [151]. Ainsi l'esprit de Chatrian oscillait entre la confiance en soi-même et la prostration complète.

Dans une lettre du 8 février 1886, Chatrian annonçait en ces termes à Erckmann la seconde affaire : « J'ai aussi à te parler de plusieurs choses » sérieuses, notamment d'un procédé du papa Hetzel; ce brave homme a pris » sans façons une vingtaine de clichés de l'*Histoire d'un Paysan* pour en » illustrer l'*Histoire de la Révolution*, de Michelet ».

En 1884, Chatrian avait conclu avec Hetzel une nouvelle convention, « rectificative de certains articles de l'ancienne. Elle est tout à notre avan- » tage et d'une simplicité parfaite pour l'établissement et le règlement de » nos comptes. Je t'en enverrai prochainement une copie. Entre autres avan- » tages, elle nous permet de toucher *tout de suite* les droits d'auteur sur » tout ce qui est tiré, au lieu d'attendre l'épuisement complet des éditions, » comme cela se pratiquait sous le régime de l'ancienne convention. Elle te » faciliterait aussi la gestion de tes affaires littéraires, si je venais à mourir

(150) *Chatrian à Erckmann, 25 août 1884.
(151) *Chatrian à Erckmann, 18 septembre 1886.

» avant toi » [152]. Par ce traité de 1884, le partage des bénéfices est supprimé et les auteurs perçoivent un droit fixe par volume imprimé. Hetzel excipait de ce fait, pour disposer à sa guise du matériel servant à l'édition. Chatrian, au contraire, soutenait que ce matériel ayant été acquis à frais communs [153], leur appartenait de façon indivise. Erckmann, lui, n'était pas éloigné de trouver juste la thèse d'Hetzel et il en accusait ce traité de 1884, qu'il avait, comme toutes les conventions antérieures, approuvé sans le lire. Dans une lettre du 17 septembre 1886, il écrit à Chatrian : « ...On peut être participant aux bénéfices » d'une entreprise sans être copropriétaires de l'entreprise elle-même, témoins » les chemins de fer... Nous étions réellement copropriétaires des livres en » magasin avant la révision du traité de 1868... Mais depuis cette révision, » nous rentrons dans la classe des vendeurs ordinaires. Tu m'as tant pressé » par deux lettres coup sur coup, de signer cette révision du traité de 1868, » que je n'ai même pas eu le temps de la lire attentivement [154] et de te faire » mes observations. Etant malade, j'ai signé de confiance, comme d'habi- » tude, pensant que tu avais tout pesé et que mes doutes, mes hésitations » pouvaient nous faire manquer une bonne affaire. Tu me disais que c'était » surtout pour me faciliter les opérations complexes du comptage des exem- » plaires etc., etc., dans le cas où tu viendrais à disparaître. Je pensai que » tu avais raison et voilà comment M.M. Hetzel père et fils se sont débarrassés » de nous, en nous soldant, une fois pour toutes, les livres en magasin » [155].

On perçoit dans cette lettre un certain ressentiment d'Erckmann à l'égard de Chatrian, pour la façon dont celui-ci a conclu le traité de 1884. Il lui reproche, en somme, d'avoir abusé de sa « confiance habituelle », pour favoriser les intérêts d'Hetzel. C'est en vain que Chatrian lui explique, avec pièces à l'appui, leur droit de participation à tous les bénéfices, y compris ceux provenant de la vente des clichés, c'est en vain qu'il lui répète, qu'avant comme après le traité de 1884, Hetzel leur en a toujours tenu compte [156]. Erckmann ne revient pas sur son opinion première. Il voit dans le traité de 1884, une machination, un complot contre leur propriété : « ...On méditait » de nous dépouiller en nous dispensant de surveillance. ...Je suis tout ému de » ma découverte » [157]. Et sans doute englobait-il Chatrian dans cet « On », car sa lettre du 17 septembre, au lieu de se terminer par la phrase habituelle depuis trente-cinq ans : « Je t'embrasse de cœur », finit par la formule

(152) *Chatrian à Erckmann, 22 février 1884. Dès cette époque, Chatrian est hanté par moments de l'idée d'une fin rapide et prochaine. A d'autres moments, il est vrai, il écrit : « Nous ne sommes pas encore morts ! »

(153) Voir plus haut : Ch. III, p. 132, note 164.

(154) *Le 20 avril 1884, Erckmann écrivait à Chatrian, au sujet de cette convention : « J'en ai pris connaissance; elle ne modifie nos conventions de 1868 que » que pour la forme de perception des droits d'auteur et la facilité plus grande de » vérification. Du reste, je m'en rapporte entièrement à toi, ayant eu le temps » de voir et de réfléchir sur cette affaire. Tu l'as trouvée bonne pour nous, donc » j'en suis content ».

(155) *Erckmann à Chatrian, 17 septembre 1886.

(156) *Chatrian à Erckmann, lettres des 17 et 18 septembre 1886.

(157) *Erckmann à Chatrian, 18 septembre 1886.

beaucoup moins affectueuse : « Je te serre la main ». Après la confiance dans le collaborateur, c'est l'amitié même qui est atteinte.

C'est alors que se place, dans la correspondance entre Erckmann et Chatrian, une lacune de plusieurs mois, du 18 septembre 1886 au 10 février 1887. Dans une lettre, citée plus loin [158], adressée par Erckmann à son neveu Alfred, le 11 janvier 1887, Erckmann se plaint du silence de Chatrian : « Chatrian ne me donne plus signe de vie... Depuis quatre ou cinq mois, nos » rapports sont interrompus ». Que s'est-il passé pendant ce temps? Est-ce à ce moment, comme le prétend sa famille et comme je le crois, que Chatrian fut atteint d'une congestion, première attaque violente du mal qui devait l'emporter? Après le refroidissement de leurs relations, marqué par le changement de la formule de la fin de leurs lettres, les deux amis se boudèrent-ils, aucun des deux ne voulant faire un premier pas vers l'autre? Il est bien difficile de le dire. En tous cas, c'est dans un sens défavorable à Chatrian qu'Erckmann interpréta ce silence.

Lorsque reprend la correspondance, le 10 février de l'année suivante, Erckmann annonce à son ami son intention de se rapprocher de lui pour continuer la tâche commune : « Peut-être irai-je m'établir à Saint Dié ». Mais en même temps il prend soin de préciser leur façon de collaborer, comme s'il voulait renseigner le public sur leurs parts respectives : « Si nous tra- » vaillions encore ensemble, tout irait bien comme par le passé. Nous dis- » cuterions chaque chapitre, je l'écrirais ensuite, tu le reverrais et tu t'occu- » perais de la publication » [159]. Il précise ainsi ce qu'il avait jusqu'alors soigneusement dissimulé. Nous sommes loin des précautions qu'il prenait cinq ans auparavant, lorsqu'il léguait à Chatrian ses papiers, y compris sa correspondance, « pour éviter, si je meurs avant toi, toutes ces contestations » dégoûtantes qui nous obsèdent depuis trente ans, de la part d'individus » dont le but unique est de nous diviser pour nous diminuer de moitié. Il a » fait ceci, il n'a pas fait cela... Hé, faites donc quelque chose, vous autres, » et ne vous inquiétez pas tant » [160].

Sur les conseils d'Alfred Erckmann, l'affaire des clichés fut soumise à l'arbitrage de Maître See, avocat à la Cour d'appel de Paris. Sa décision, qui donnait tort à Hetzel, fut rendue le 22 février 1887 et d'un commun accord, Chatrian et Erckmann décidaient de s'en tenir là, sans demander de dommages-intérêts à leur éditeur.

Cependant les derniers incidents avec Hetzel avaient démontré à Erckmann la nécessité d'avoir un représentant auprès de lui. Le 6 mars 1887, il écrit à Chatrian : « Dis-moi si tu peux encore te charger de vérifier » nos comptes avec Hetzel... Si tu ne le peux plus ou si tu ne t'en soucies » plus, j'en chargerai mon neveu pour moi, en ce qui me concerne. J'ai

(158) Cf. pages 189 ss.
(159) *Erckmann à Chatrian, 10 février 1887.
(160) *du même au même, 18 mai 1882.

» toujours pensé que tu finirais par te remettre; mais comme à notre der-
» nière rencontre à Lunéville, tu ne m'en as rien dit, je pense maintenant
» que ta décision est prise. Dans ce cas, dis-le moi; car il ne faut pas que
» mes affaires avec Hetzel restent en suspens, il faut que quelqu'un s'en
» charge... Donc, réponds-moi... Mon neveu Alfred se trouvant sur les lieux,
» et connaissant bien d'ailleurs les affaires commerciales, pourra me rendre
» le service de me représenter. Il est d'ailleurs intéressé à ce que notre
» collection ne soit pas vendue pour un morceau de pain, comme tu le
» disais »[161].

A cette lettre, Chatrian répondit par la suivante :

« Saint Dié, le 13 mars 1887.

» Mon cher ami,

» Tu me demandes si je peux encore vérifier nos comptes avec Hetzel et
» la Société des auteurs dramatiques. Je crois t'avoir dit déjà que non, que
» ma santé et par moments la faiblesse de ma tête, ne me permettaient plus
» de prendre la responsabilité de ce travail.

» En tous cas, je te confirme ce que je pensais t'avoir déjà dit. Charge
» donc ton neveu de tes intérêts. Je n'y vois aucun inconvénient.

» Et pour qu'il puisse remplir sa mission en connaissance de cause,
» prie le de vérifier mes livres. Je suis prêt à lui remettre, à lui envoyer mon
» registre et toutes les pièces comptables.

» En les étudiant avec soin, il se rendra compte des choses dans tous
» leurs détails. Je lui recommande particulièrement la question de collabora-
» tion et de soumettre sans pitié à ton avocat, tout ce qui ne lui paraîtrait
» pas absolument clair. Voici du reste comment j'ai procédé :

» Pour toutes les pièces que nous avons faites ensemble, nous avons
» chacun la moitié des recettes.

» Pour toutes les pièces que nous avons faites avec des collaborateurs,
» nous avons chacun la moitié de la part qui revient à Erckmann-Chatrian.

» Pour toutes celles que j'ai faites seules, l'*Ami Fritz* par exemple, je
» t'ai attribué la moitié des recettes. Tout cela est très régulier, mais voilà
» le point sur lequel j'appelle votre attention :

» Pour les pièces que j'ai faites seul, avec un collaborateur qui ne signait
» par (*Madame Thérèse* et les *Ranzau*), j'ai prélevé la part de ce confrère
» sur la seconde moitié des recettes, après avoir prélevé la première moitié
» pour mon propre compte.

» Ai-je eu tort? ai-je eu raison?

» Au point de vue de la justice, cela ne fait pas le moindre doute. Ayant
» été seul à la peine, au travail, aux amertumes, j'avais le droit de prendre
» ma moitié d'abord et de payer sur l'autre moitié le confrère qui avait

(161) *Erckmann à Chatrian, 12 mars 1887.

» remplacé, dans la mesure de ses forces, mon collaborateur absent. Le contraire serait absurde.

» Je crois donc avoir eu raison. Mais où j'avais tort, et je le reconnais, » c'était de faire cela sans te prévenir. Là, j'ai commis une faute et je prie » ton neveu de vouloir bien soumettre cette question à ton avocat. Si je t'ai » fait tort, je suis prêt à le réparer. Qu'on nomme des arbitres, j'accepte leur » jugement. Tout le reste est absolument correct.

» Voilà, mon cher ami, ce que je voulais te dire. Réfléchis et réponds-» moi; je te serre la main.

» P.S. Si tu te décides à charger ton neveu de tes intérêts, j'écrirai à » notre agent dramatique, M. Roger, de faire notre compte en duplicata et » de tenir ta part à la disposition de M. Alfred Erckmann ».

Telle est la dernière lettre de Chatrian à Erckmann, le point final d'une correspondance de près de quarante ans. Erckmann n'y répondit pas.

CHAPITRE V.

LA RUPTURE. LE PROCES. LES DERNIERES ANNEES (1887-1899)

I. La rupture de l'amitié a précédé pour Erckmann celle des relations avec Chatrian. Ses griefs à l'égard de son collaborateur.

II. Les causes profondes de la rupture de l'amitié entre Erckmann et Chatrian: Changement d'habitudes après la guerre de 1870. Réactions différentes, à la longue, en présence de la défaite; divergences de vues en politique intérieure et sur la question d'Alsace-Lorraine; changement dans leur façon de collaborer; différence de leur fortune et de leur genre de vie; orientation vers de nouvelles sphères d'amitié; influences s'exerçant sur eux en des sens différents; état mental de Chatrian. Résumé et examen critique des griefs d'Erckmann à l'égard de Chatrian. Fautes de chacun des deux amis à l'égard de l'autre. Leur excuse.

III. Négociations entre Chatrian et Alfred Erckmann par devant Me Sée. Le « trait d'Allemand » d'Erckmann. L'avis de l'arbitre; la rupture définitive.

IV. Existence d'Erckmann et de Chatrian après la rupture. Projets de vengeance de Chatrian. Georgel et l'article du *Figaro* (1889). Chatrian se solidarise avec son secrétaire. Erckmann vient s'établir à Lunéville. Le procès. Erckmann obtient gain de cause. Mort de Chatrian.

V. Les dernières années d'Erckmann. Dernières œuvres : *Alsaciens et Vosgiens d'autrefois* et les *Fables*. Mélancolie et misanthropie. La fête Emile Erckmann des *Romans Nationaux* (1897). Mort d'Erckmann.

C'est à cette date du 13 mars 1887 que semble s'être consommée la rupture entre Erckmann et Chatrian. Mais les incidents successifs qui l'avaient amenée, avaient fait naître chez Erckmann une désaffection croissante pour son collaborateur. Nous en trouvons la preuve dans la lettre suivante qu'il adressait *dès le 11 janvier 1887* à son neveu :

« Mon cher Alfred,

» Je reçois à l'instant ta bonne lettre qui me fait le plus grand plaisir... [1].

» ...Je ne suis jamais allé chez Hetzel que pour signer les actes débattus » entre Chatrian et lui... Ce n'est pas que je sois impropre aux affaires, mais » elles m'ennuient; je ne puis entendre rabâcher toujours d'intérêts purement » matériels sans m'endormir.

» Si je n'avais pas eu Chatrian, je n'aurais pas le sou; mais connaissant » ma propre nature et prévoyant ce qui pourrait m'arriver, je l'avais choisi

(1) Ici Erckmann expose son différend avec Hetzel.

» pour défendre mes intérêts en le rendant solidaire de notre œuvre sous tous » les rapports.

» Tant que je continuai d'écrire, tout alla bien; pas un seul de mes » ouvrages ne passait inaperçu et je n'éprouvai jamais de défaite. Malheureu- » sement, les événements de 1870 m'exilèrent du pays où j'allais me retrem- » per de temps en temps et reprendre de nouvelles forces, et la nostalgie » s'empara de moi; je tombai gravement malade. Tu le sais : les médecins » eux-mêmes ne croyaient pas à mon rétablissement.

» Chatrian, lui, dès le principe, me jugeait perdu et pendant que j'écri- » vais encore *Maître Gaspard Fix*, *le Brigadier Frédéric*, *le Banni*, *les Vieux* » *de la Vieille*, il préparait déjà *l'Ami Fritz* sans rien m'en dire, et c'est l'ami » Sichel qui m'annonça de sa part, sa réception et son succès au Théâtre » Français.

» Chatrian, grisé par ses succès, ne répondait même plus à mes lettres. » Après la mort de Sichel, il me fit répondre par un de ses employés du » chemin de fer : M. Auguste Georgel. Ce procédé me blessa profondément, » mais j'étais trop fier pour m'en plaindre.

» Après les grands succès de Chatrian dans l'*Ami Fritz*, les *Rantzau*, » sont arrivés les revers.

» Si j'avais été là, j'aurais facilement réparé et peut-être prévenu la » débâcle...

» Mais Chatrian ne s'inquiétait plus de moi; il ne me consultait sur rien » et finit même par me donner un collaborateur au théâtre, M. Maurice » Drack, sans m'en informer.

» Depuis quarante ans, j'aurais pu donner un collaborateur à Chatrian, » et même le remplacer dans mes romans sans inconvénients. Toupié, Sichel » n'auraient pas demandé mieux. Mais Chatrian ne pensait pas à cela; ce » n'est qu'après la chute de *Myrtille*, en apprenant que M. Maurice Drack » était mon collaborateur, que j'écrivis à Chatrian de venir sans retard, que » nous avions à causer ensemble...

» Il vint alors sur ma sommation, et le voyant si défait, je n'eus pas le » courage de lui adresser un reproche; il me remit tous mes comptes, tous » mes titres de rentes, mes obligations du chemin de fer, dont je lui donnai » quittance.

» Et nous nous séparâmes bons amis.

» Je le plaignais, mais je le croyais bien moins malheureux qu'il n'était » réellement.

» Au mois de juillet dernier, étant à Carlsbad, j'écrivis à Chatrian que » me sentant rétabli, j'irais le voir à Saint Dié et que nous commencerions » ensemble une nouvelle série de romans nationaux, qu'après avoir raconté » les défaites de l'Empire, nous raconterions les victoires de la République.

» L'accent de sa réponse m'étonna; elle se terminait par ces mots : « Je » serai heureux, bien heureux, si tu viens me voir ».

» Dès mon retour, je me rendis à Saint-Dié et je reconnus que mon vieux » camarade était réellement fort mal; son esprit si net me parut avoir baissé » considérablement; il n'avait plus de volonté et sa femme le conduisait » comme un enfant... Chatrian disait à tout : amen...

» J'en fus tout à fait révolté.

» Chatrian, avant son départ de Paris avait consenti plusieurs actes qui » me paraissaient mauvais, entre autres le traité de 1884 par lequel nous » consentions à substituer au partage des bénéfices, un droit d'auteur fixe » selon le chiffre du tirage... Chatrian, déjà faible d'esprit, avait accepté ce » contrat par les obsessions de M. Hetzel fils et comme j'ignorais son état, » j'avais contresigné sur ses instances.

» De plus, Chatrian avait consenti pour une somme de quinze cents » francs à mutiler les *Vieux de la Vieille* en vue d'en faire un livre d'enfant, » entrant dans la collection Hetzel... Et comme il me parlait de poursuivre » une pareille destruction au profit des écornifleurs, je m'y refusai carré- » ment...

» J'emmenai Chatrian à Lunéville, malgré la résistance de sa femme, » et je lui remontai le moral de mon mieux...

» Depuis, Chatrian m'envoya toute la collection de nos actes avec » Hetzel..., il se déclarait incapable de gérer nos affaires, vu l'état de sa santé » et voulait me charger du tout.

» Je lui proposai de te nommer notre fondé de pouvoir pour surveiller » nos intérêts dans l'exploitation Hetzel, il me répondit que nous n'étions » pas encorts morts.

» Et depuis quatre ou cinq mois nos rapports sont interrompus. Je ne » sais s'il est encore à Saint-Dié, dans l'état de prostration où je l'ai vu..... » .....

» Tout cela, mon cher Alfred, est entre nous. Tu comprends que le nom » d'Erckmann-Chatrian ne peut plus se séparer. Cela ferait trop de plaisir » à la canaille et l'on dirait que l'amitié ne résiste pas à la fortune.

» Je plains mon ami Chatrian d'avoir manqué à ce qu'il me devait, » mais j'attribue tout à un dérangement cérébral, ce qu'on appelle la folie » des grandeurs qui, dans ce temps, hante tant de cerveaux.

» Espérons qu'il se rétablira comme je me suis rétabli..., au moins » à peu près.

» Et là dessus, je t'embrasse de tout cœur avec ta femme et Alice.

Phalsbourg, le 11 janvier 1887. »

Ainsi, dans l'esprit d'Erckmann, l'amitié et la collaboration sont dès ce moment ruinées. Il n'en reste qu'une façade qu'il laisse subsister pour le public; la lettre de Chatrian du 13 mars 1887 suffit pour la renverser. En la lisant, Erckmann entra dans une violente colère, qu'il exprima à son neveu dans la lettre suivante :

« Phalsbourg, le 14 mars 1887.

» Mon cher Alfred,

» Je t'adresse une lettre de Chatrian ci-incluse, qui t'explique pourquoi » il avait tardé si longtemps à te remettre la gestion de nos affaires.

» Tu remarqueras certaines expressions qui m'ont fait sourire. Ainsi » il dit, avec un aplomb rare, qu'il a cru pouvoir disposer de mes droits » d'auteur au profit d'un tiers inconnu et s'en adjuger une autre part à » lui-même, attendu qu'il avait été seul à la peine, à l'amertume, pendant » que je me trouvais malade.

» Il ne parle pas des trente-sept ans précédents où j'écrivis seul nos » romans quand il n'avait, lui, que la peine de les copier ou de les faire » copier, en touchant la moitié de ce qui me revenait comme auteur des dits » romans, chez les libraires et dans les journaux.

» Il ne dit rien de cela. Quelle était sa collaboration? Nulle. Il ne m'a » jamais donné une idée et il n'a pas écrit cinquante lignes de nos trente-six » volumes.

» Je l'avais pris à Phalsbourg comme collaborateur, dans un temps où » mon idée de suivre la carrière littéraire était définitivement arrêtée... Et je » le conduisis moi-même à Paris. Je l'établis à mes frais dans une chambre, » rue Saint Eustache, pour apprendre à connaître la capitale. Je l'entretins là » pendant deux ans, lui envoyant cent cinquante francs par mois.

» Il n'a jamais couru le moindre risque dans la carrière si difficile que » je tentais; il avait sa place, son gagne-pain assuré dès le début, ayant obtenu » au bout de deux ans, par l'intermédiaire de Chevandier, sa place au chemin » de fer de l'Est.

» Donc j'ai eu tous les risques, tout le travail et tout le talent, et voilà » qu'en mettant mes romans au théâtre, il ne m'accorde pas même la part » qui me revenait; il se donne des collaborateurs inconnus et finalement il » prétend justifier tout cela par son aplomb. C'est abominable, mais je suis » calme, je suis philosophe...

» Ce que je souhaite, c'est que tout cela ne fasse pas de bruit...

» Il faut qu'au moins dans cette carrière des lettres, on croie que deux » hommes ont réellement été justes, qu'ils ont pu vivre en frères. C'est une » illusion, mais les bonnes illusions valent mieux et font plus de bien que » les tristes vérités.

» Je t'écris tout cela sous l'impression du moment. Mais je sens pour- » tant que c'est bien et que je fais bien de ne pas vouloir d'esclandre. Après » trente-huit ans de collaboration, se déchirer en public, les coquins seraient » trop heureux, ils triompheraient.

» Je finis en vous embrassant, etc.... ».

Il suffit de rapprocher cette lettre de celle du 11 janvier 1887, pour voir que la révélation de l'existence de collaborateurs anonymes n'apporte à

Erckmann aucun grief nouveau à l'égard de Chatrian. Cette révélation n'est pour lui qu'une occasion de réaliser en fait une rupture déjà consommée dans son esprit et dans son cœur. Nous trouvons dans ces deux lettres les éléments qui vont créer — (côté Erckmann) — la légende des relations des deux collaborateurs : Chatrian est un pauvre diable, sans formation intellectuelle, recueilli et entretenu par pitié et bien inférieur à l'étudiant en droit de Phalsbourg. Sa collaboration fut « nulle »; elle se bornait à des travaux de copiste. Erckmann a eu « tous les risques, tout le travail, tout le talent ». Il ne reste donc rien de la personnalité littéraire de Chatrian.

Il ne subsiste pas davantage de sa personnalité morale. Préoccupé d'établir, de façon incontestable, son droit à une moitié entière des bénéfices de l'activité théâtrale de Chatrian, Erckmann veut démontrer qu'il a été le seul auteur des romans et des contes et en a toujours partagé les droits avec son collaborateur. Il reprend donc les lettres de Chatrian qu'il a conservées, en notant au passage ce qu'il appelle les « accusés de réception » de celui-ci [2]. Mais si, par moments, l'évocation des souvenirs de jeunesse, des luttes soutenues en commun et des victoires remportées ensemble, l'attendrit, en général le spectacle de ce qu'il appelle sa naïveté l'exaspère. « Maintenant j'ai sous les »yeux ma vie littéraire et je vois que Chatrian a toujours fait de la politique »avec moi, qu'il n'a jamais été franc, qu'il s'est toujours ménagé une porte » de derrière pour s'éclipser si l'affaire avait mal tourné, et pour réclamer » sa part de collaboration en cas de succès [3]. Cette « porte de derrière », c'est le « fond du sac » qu'Erckmann reprochait à son collaborateur dès 1858 [4].

De sa tâche en librairie, qui était son domaine propre, Chatrian ne s'est pas mieux acquitté : il n'a pas toujours eu le souci de la prospérité commune : le traité de 1864 réglant les bénéfices des *Romans nationaux* attribuait à Hetzel la moitié, « la part du lion » [5]. En signant et faisant signer par Erckmann le traité de 1884, « il s'est montré canaille; ayant besoin d'argent, » il a vendu toute ma collection de livres qu'il n'avait eu que la peine de » signer, sacrifiant ainsi mon intérêt au sien, sans scrupule et sans pudeur » [6]. A ce point de vue, « Chatrian n'a jamais visé qu'à se rendre indispensable », Erckmann l'a subi comme « un mal nécessaire », il a notablement exagéré l'importance de sa tâche : « Dans quinze jours, écrit Erckmann à son neveu, » tu seras plus au courant des affaires de librairie que Chatrian ne l'a jamais » été. Tu es un commerçant, et lui purement et simplement un imbécile, » qui s'en est fait accroire énormément sur son mérite, hélas! » [7].

Mais, objectera-t-on à Erckmann, comment se fait-il que cette « canaille »,

---

(2) Ce sont des phrases éparses dans les lettres de Chatrian comme : « J'ai reçu » le conte »; « J'ai reçu le début, la première partie, ou la fin de tel roman ».
(3) *Erckmann à Alfred, 17 mars 1887.
(4) Voir chapitre III, p. 95.
(5) *Erckmann à Alfred, 11 janvier 1887.
(6) *du même au même, 16 avril 1887.
(7) *du même au même, 21 mars 1887.

cet « imbécile », ait pu si longtemps abuser de votre générosité et de votre bienveillance, sans que vous rompiez une amitié dont vous faisiez tous les frais? Car Erckmann déclare avoir été la dupe de Chatrian : « Je n'étais à ses » yeux qu'un imbécile qu'on pouvait exploiter impunément et qui se laisse- » rait dépouiller jusqu'à la fin » [8]. « Dès le début, dit-il, le gueux abusait » de ma crédulité » [9]. Pour expliquer cette naïveté persistante, Erckmann a recours à un moyen mélodramatique. Pour la première fois, dans sa correspondance, nous voyons apparaître un prétendu « serment », une « parole » qu'il aurait donné vers 1850 à son ami, « de ne jamais l'abandonner » [10]. « Et jamais, ajoute-t-il, personne n'a entendu de ma bouche, un mot capable » de mettre en doute la collaboration de Chatrian » [11].

Telle est l'idée que, dans sa fureur, Erckmann se fait de Chatrian. Mais ce n'est pas sans hésitations qu'il se construit cette image, et souvent ses sentiments combattent ce que lui dicte sa colère : « A mon âge, on ne fait plus » de nouveaux amis; les anciens sont morts, et de perdre celui sur lequel on » comptait le plus, c'est terrible, surtout de cette manière. Je suis forcé de » m'arrêter tant ma main tremble... Je ne lui ai pas répondu moi-même. » Je ne pouvais plus l'appeler mon cher ami et je n'avais pas le courage de » l'appeler Monsieur. Quand on s'est tutoyé si longtemps, c'est terrible » [12]. A de certains moments, il est plein d'indulgence et l'on a l'impression que si quelqu'un avait pu profiter de ces moments pour tenter une réconciliation, celle-ci eût été possible : « Je viens de relire une partie de ma correspondance » et je vois que pendant des années, Chatrian m'a été réellement dévoué. » C'est terrible d'exécuter un vieux camarade. On voit bien ce qu'on éprouve » avant d'avoir frappé; on se sent dans son droit, on se donne raison et on a » raison. Mais sait-on quels sentiments s'empareraient de vous ensuite si » l'on voyait l'autre malheureux. Sait-on si on n'éprouverait pas d'horribles » regrets? » [13]

Malheureusement, l'intermédiaire qui aurait pu mettre à profit ces moments favorables ne s'est pas rencontré, et la colère ne tarde pas à l'emporter de nouveau dans le cœur d'Erckmann : « Tu conçois, mon cher ami, » qu'après la première émotion, je me suis vite morigéné moi-même et que

---

([8]) Erckmann à Alfred, sans date.
([9]) *du même au même, 20 mars 1887.
([10]) *Erckmann à Alfred, 10 avril 1887.
([11]) *ibidem, et du même au même, 19 mars 1887. Ce prétendu serment, Erckmann l'aurait trahi au moins trois fois : une première fois en essayant, en 1852, de remplacer Chatrian par Toupié; une seconde, en 1869, en déclarant au journaliste allemand Eckstein, venu l'interviewer au Raincy, que lui seul tenait la plume; (Cf. Eckstein, *Ein Besuch bei Erckmann-Chatrian*, *Daheim*, VI[e] année, N° 5, 30 octobre 1869); une troisième fois, lorsque, dînant chez Bartholdi avec Gambetta et d'autres, le 28 nov. 1875, le tribun lui demanda : « Lequel de vous deux écrit? », et qu'Erckmann répondit : « C'est moi ». (*Erckmann à Alfred, 23 nov. 1889). Je préfère croire à l'inexistence de ce serment.
([12]) *Erckmann à Alfred, 17 mars 1887.
([13]) ibidem.

» mon indignation m'a remis de ma douleur. J'ai connu un Chatrian hon-
» nête, et un Chatrian escroc, je ne veux pas le connaître » [14].

Ainsi, Erckmann reconnaît qu'il y eut un « Chatrian honnête». A partir de quel moment celui-ci a-t-il cessé d'exister pour faire place au « Chatrian » escroc »? Erckmann nous l'a déjà indiqué : « Tant que je continuai » d'écrire, tout alla bien » [15], c'est-à-dire à partir de sa maladie de Toul et de son retour à Phalsbourg. « Dès qu'il me vit malade, et qu'il me crut inca-
» pable de me relever, il ne songea plus qu'à tout happer. Il ne se gêne
» même plus, de mon vivant il me donne déjà des collaborateurs. Je l'avais
» appris dans mon lit et j'en frémissais. Je m'indignais de voir qu'un hon-
» nête homme était forcé d'assister à ses propres... » [16]. Il est vrai qu'à d'autres moments, il fait remonter à la guerre de 1870 ou aux représentations de l'*Ami Fritz*, préparé « sans rien lui en dire », le début de la trahison de Chatrian. Si celui-ci, en effet, a mis à la scène ce roman, puis d'autres, sans faire appel à la collaboration d'Erckmann, c'est « qu'il lui fallait des succès
» personnels; il lui fallait paraître seul pendant quelque temps pour faire
» dire : Voilà le producteur, l'autre est le frelon » [17]. Sans l'échec de *Myrtille*, c'en était fait : « Si *Myrtille* avait réussi, il m'aurait en quelque sorte mis
» à la porte de mes œuvres... Si j'étais mort à Toul, je passerais aujourd'hui
» pour un écornifleur de Chatrian » [18].

Dans l'exposé de ses griefs, Erckmann, on le voit, ne cherche pas à mettre un lien logique. Il ne s'embarrasse pas de certaines contradictions de dates et la façon dont il interprète les faits est visiblement tendancieuse. C'est qu'il écrit sous l'empire de la colère, de l'indignation, dans la solitude, qui est, elle aussi, mauvaise conseillère. Il « idéalise » sa thèse comme il le fait dans ses romans. Mais si les faits sont arrangés pour les besoins de la cause, l'ensemble n'en est pas moins l'expression sincère de ce que pensait Erckmann dès avant de connaître l'existence des collaborateurs anonymes. Nous pouvons en conclure qu'il vit avec une certaine impatience Chatrian réussir au théâtre, à peu près au moment où lui-même devait renoncer au roman, qu'il commença dès lors à suspecter son collaborateur et que, quand des difficultés de librairie vinrent s'ajouter à l'échec de *Myrtille*, elles trouvèrent l'esprit d'Erckmann préparé à une interprétation défavorable de l'activité de Chatrian. Dès lors leur amitié était à la merci d'un incident : celui des collaborateurs anonymes la tua.

Erckmann ne tira pas de cette affaire la leçon qu'elle semblait comporter; pas plus après qu'avant, il ne songe à s'occuper lui-même de ses intérêts. Il s'en remet complètement à son neveu et à Maître See, avec les mêmes formules qu'il s'en remettait naguère à Chatrian : « J'ai la tête pleine de

(14) Erckmann à Alfred, 19 mars 1887.
(15) *du même au même, 17 mars 1887.
(16) *incomplet, du même au même, 19 mars 1887.
(17) *du même au même, 6 avril 1887.
(18) *du même au même, 17 mars 1887.

» cette histoire à laquelle j'étais loin de m'attendre. Maître See m'inspire » toute confiance. Tout ce qu'il fera sera bien fait » [19]. « Je t'envoie le tout » en bloc, puisque tu m'engages à ne pas me tourmenter, en te chargeant » de l'affaire dans l'ensemble et dans les détails » [20]. Ainsi conciliait-il son égoïsme, son amour de la tranquillité, avec ce qu'il appelait son « désintéressement ».

* * *

Nous pourrions à bon droit nous étonner de voir rompue subitement, pour une question pécuniaire, une amitié de quarante ans si la lettre que nous avons citée, en date du 11 janvier 1887, ne nous dévoilait les sentiments véritables d'Erckmann à l'égard de Chatrian. L'examen de la vie des deux amis depuis 1870 va nous révéler les causes profondes qui amenèrent progressivement la ruine de leur amitié.

Dès le début de 1870, l'établissement de Chatrian au Raincy avait relâché leurs relations. Erckmann avait passé l'été précédent dans la propriété de son ami. Ayant manifesté l'intention d'y retourner pour la belle saison de 1870 [21], Chatrian l'en détourne en ces termes :

« Je suis au Raincy depuis quinze jours, mais je crois que tu aurais tort » d'y revenir. Rappelle-toi l'année dernière, tu t'y es embêté; je m'y suis » embêté et j'ai dépensé un argent fou à goberger des gaillards dont je me » fichais comme du Grand Turc... Tu sais très bien qu'il te faut des chopes » le soir; moi, cela ne me va plus... Mon estomac demande grâce, et comme » notre travail peut très bien marcher sans cela, nous reprendrons notre » vieux train-train. Nous déjeunerons à Paris tous les jours; nous aurons » deux heures pour causer de nos affaires, c'est suffisant et puis nous irons » chacun à notre tâche. Qu'en penses-tu? » [22] Leurs entrevues deviennent ainsi plus courtes et moins fréquentes, Chatrian décommandant souvent ses rendez-vous. C'est que depuis cette année 1870 il n'est plus aussi libre : il habite au Raincy avec sa femme, sa belle-mère et ses enfants; aussi ses fréquentations avec ses amis s'espacent-elles.

Les événements de 1870-71 affectèrent Erckmann et Chatrian de façon différente, sans qu'ils en eussent d'abord conscience. Ce n'est qu'avec les années que cette divergence se développera et finira par les orienter, sur le domaine politique, dans des directions opposées. Ceux qui ont connu Chatrian nous disent qu'il prenait volontiers les allures d'un ancien militaire; c'est

---

(19) *Erckmann à Alfred, 19 mars 1887.
(20) *du même au même, 21 mars 1887.
(21) « J'aimerais habiter la campagne et si tu es retourné au Raincy, mon tra- » vail n'en sera que plus facile et probablement meilleur ». (Erckmann à Chatrian, 20 avril 1870).
(22) *Chatrian à Erckmann, 23 avril 1870.

ce côté de son caractère qui fut surtout affecté par notre défaite, par la honte d'avoir perdu la bataille, par l'humiliation de voir la France vaincue. On ne veut pas dire par là que la perte de l'Alsace-Lorraine fut indifférente à cet enfant de Soldatenthal : il ressentait péniblement l'obligation d'écrire *Albersweiler* au lieu d'Abreschwiller et serrait les poings, lorsqu'il allait au pays, en présence de l'envahisseur. Mais enfin ses vingt ans de Paris avait fait de lui un Parisien, ses séjours au pays chaque année (une quinzaine de jours au maximum) n'étaient que des vacances dans une région avec laquelle il avait de moins en moins d'affinités. Ses frères habitaient la Belgique, sa sœur s'était retirée à Cirey, ses parents étaient morts, lui-même avait quitté Soldatenthal depuis près de trente ans. C'est donc en Parisien, plutôt qu'en Alsacien du terroir, qu'il ressent la défaite de 1870, aussi sincèrement d'ailleurs que quiconque, mais d'une façon peut-être moins physique, moins sentimentale, plus intellectuelle, plus abstraite qu'Emile Erckmann.

A première vue, Erckmann, pas plus que Chatrian, ne semble ressentir profondément le coup porté. Mais à mesure que les années s'écoulent, la nostalgie ronge de plus en plus son cœur. On peut dire que c'est dans sa chair et dans son sang qu'il ressent la privation de son cher Phalsbourg et de ses environs, avec qui il ne faisait qu'un. Plus d'une fois dans ses lettres, il réclame pour lui le droit, reconnu à tous ses concitoyens, de « vivre et de » mourir en Français, dans son pays natal » [23], et il en donne une expression poignante sous sa volontaire sécheresse administrative : il voudrait vivre et mourir, dit-il, « à Phalsbourg, arrondissement de Sarrebourg, département » de la Meurthe, France ». « Jamais désignation géographique n'a paru plus » émouvante » [24].

Avec le temps et au fur et à mesure que recule l'espoir d'une proche revanche, Chatrian va davantage s'indigner de la défaite et de la honte de 1870, Erckmann va de plus en plus souffrir de ce divorce entre sa grande patrie et sa terre natale. Chez Chatrian, cette indignation se traduira par une exaspération des manifestations patriotiques, ainsi que par un soupçon maladif de l'espionnage prussien qu'il croyait rencontrer partout, premier symptôme du mal qui devait l'emporter [25]. Convaincu d'être une des forces de la résistance au germanisme, il se figurera, surtout après le succès de l'*Ami Fritz*, que Bismarck met tout en œuvre pour arrêter son influence. Il y a tels passages de ses lettres où il semble qu'il s'agisse d'un duel entre lui et le chancelier de fer [26]. Bientôt il considérera comme suspect, sinon de trahison,

---

(23) *Erckmann à Alfred, 9 octobre 1889.

(24) Hinzelin, op. cit., p. 8.

(25) *Chatrian à ses frères, 28 mai 1872 : « Mes deux voisins de campagne » sont deux Prussiens. Ils sont probablement chargés de m'observer ». Or, les départements de la Seine, Seine-et-Oise, Oise et Seine-sur-Marne avaient été évacués dès septembre 1871.

(26) A propos d'une tentative de faire représenter en Angleterre *Alsace*, interdit en France : « Je crois que le résultat de cette interdiction ne sera pas du

du moins de complaisance envers l'ennemi, quiconque ne partagera pas sa haine de tout ce qui est allemand et son désir d'une revanche immédiate. Nous l'avons vu, avant 1870, traiter de canailles et de malhonnêtes gens, ceux qui ne reconnaissaient pas la valeur littéraire de l'œuvre d'Erckmann-Chatrian. Maintenant, il les soupçonne de préparer les voies à une nouvelle invasion, de se faire les fourriers de Bismarck et de ne pas avoir « plus de » patriotisme que des chiens » [27], en empêchant Erckmann-Chatrian de mener à bien leur œuvre d'éducation et de relèvement politique, condition préalable de la grande revanche. Il se montrera particulièrement sévère pour ceux de ses compatriotes demeurés au pays. Son esprit s'exaltera de plus en plus sur ce chapitre [28].

Cependant Erckmann s'est fixé à Saint-Dié et dans la solitude de l'Ermitage, rumine ses souvenirs et ses douleurs. L'*Histoire du Plébiscite, le Brigadier Frédéric, le Banni,* nous montrent l'évolution de ses sentiments sur ce sujet : « Chaque pensée nous tue », dit le Brigadier Frédéric [29], et c'est bien exact pour Erckmann. Finalement, n'ayant plus que le souffle, il ira, sans espoir, respirer encore une fois qu'il croit la dernière, l'air forestier de sa ville natale.

Cependant ces différences ne sont pas immédiatement sensibles. Jusque vers 1880, Chatrian comme Erckmann, Erckmann comme Chatrian, s'indignent et souffrent en commun. C'est l'évolution politique des années suivantes qui précisera la divergence de leurs opinions sur ce point.

Jusqu'à la chute de Mac Mahon [30], Erckmann et Chatrian demeurent unis dans une attitude d'opposition aux gouvernements réactionnaires de cette époque menant le bon combat pour la République contre les retours offensifs des partis déchus. Mais à partir de l'arrivée au pouvoir de Jules Ferry [31], des divergences profondes commencent à se faire jour entre eux, comme d'ailleurs dans tout le parti républicain. S'ils sont d'accord sur l'application que fait Jules Ferry du mot d'ordre de Gambetta : « le cléri- » calisme voilà l'ennemi », par contre Chatrian condamne complètement sa politique coloniale. « Tu vois ce qui se passe en Afrique, la bêtise épou- » vantable de nos ministres et de notre stupide président, plus acharnés » en quelque sorte que Bismarck à la ruine de notre pays. Après avoir » accepté la Tunisie, ils font tout ce qu'ils peuvent pour nous africaniser, » pour pousser toutes nos forces, toute notre activité et toute notre argent » de l'autre côté de la Méditerranée. Quand Bismarck, qui tient le Sultan

goût de M. de Bismarck » (*Chatrian à Erckmann, 18 janvier 1880). Sur le même sujet : « Le vieux Schinderhannes de Berlin sait très bien que je me f... de lui et de toute sa bande. Il ne pense qu'à nous susciter des ennuis ». (*Du même au même, 12 nov. 1881), et passim.

(27) *Chatrian à ses frères, 20 décembre 1872.

(28) Cf. la fin de la pièce *Alsace.*

(29) *Brigadier Frédéric*, in-8°, p. 53.

(30) 30 janvier 1879.

(31) janvier 1883.

» sous sa griffe, nous verra bien enferrés là-bas, aux prises avec la grande » révolte religieuse qu'il prépare depuis dix ans, ils nous tombera sur le » dos et nous écrasera sous le nombre, mais cette fois pour des siècles. » Nous serons conquis, hommes et choses. Il nous arrivera ce qui est arrivé » à nos ancêtres au V^e^ siècle. Toutes les légions romaines étaient en Afrique » quand les Francs sont entrés en Gaule. L'Afrique a perdu l'Empire romain, » l'Afrique nous perdra. Pendant que nous envoyons nos forces au loin, que » nous les éparpillons, Bismarck tient les siennes ramassées, compactes, en » colonnes serrées de la Moselle à la Baltique. Il est impossible d'être plus » horriblement bête que les gens qui nous gouvernent. La crise approche. » Pousse le cri d'alarme. Expose tout cela dans un conte. Tu pourrais faire » développer le plan de Bismarck par un ancien républicain allemand, un » de ces bandits convertis moyennant finances au césarisme germanique; » il raconterait la chose cyniquement à un brave Alsacien resté fidèle à la » France. Tu vois cela d'ici : Vous êtes perdus, nous vous tenons, vos imbé- » ciles de ministres ont accepté la Tunisie, comme une compensation de » l'Alsace et de la Lorraine. Le tour est joué. Nous allons recommencer ce » qui s'est fait glorieusement au V^e^ siècle; pendant que vos forces seront » là-bas de l'autre côté de la Méditerranée, comme autrefois les légions » romaines, à garder ce que vous appelez si spirituellement la France afri- » caine, nous, nous prendrons la France française, le pays de France » [32].

Cette lettre nous montre nettement l'orientation politique de Chatrian. Chez lui, le désir de la revanche de 1870 prime tout, il n'hésite pas à combattre la politique coloniale de Jules Ferry qui semble vouloir détourner les Français de cette tâche. Il rejoint dans cette opposition les partis réactionnaires qui condamnaient Ferry pour sa politique scolaire et anticléricale.

Ce moment semble capital dans l'évolution des partis de la troisième République. Jusqu'alors et depuis 1870, le parti républicain s'opposait nettement aux partis de réaction, non seulement sur le terrain de l'instruction du peuple, mais encore sur celui de la revanche. C'est lui qui avait, après Sedan, ramassé les tronçons du glaive. C'est lui qui avait sauvé l'honneur. On reprochait au contraire aux partis réactionnaires de diviser les Français pour satisfaire les ambitions des prétendants, au besoin avec l'appui de l'étranger. Mais à partir des expéditions coloniales de Tunisie et du Tonkin, ils deviennent les champions de la revanche, que le parti républicain sacrifiait, disaient-ils, à des expéditions lointaines, coûteuses et inutiles. La lettre de Chatrian reflète exactement ce que pensaient sur ce point un grand nombre de républicains incontestables, comme Clémenceau. Cette crise passée, la revanche sera l'apanage des partis réactionnaires, tandis que les partis républicains opposeront à l'idée de revanche, celle de la « Justice immanente », dont ils attendront la réparation du droit violé.

(32) *Chatrian à Erckmann, s. l. n. d., mais après le 3 septembre 1883.

Erckmann, en Jacobin qu'il était, donnait le pas à la politique intérieure sur la politique extérieure. Il n'abandonne certes pas l'Alsace-Lorraine, mais il ne veut engager la lutte qu'à coup sûr : « Quant à l'Alsace-Lorraine, j'y tiens » autant que toi-même. J'ai toujours admiré la réponse de Masséna aux » émissaires de la Convention qui le sommaient de livrer la bataille de Zurich » pendant trois mois : « Je ne veux pas livrer la bataille, je veux gagner la » bataille. Si quelqu'un veut la perdre, qu'on me l'envoie. Si la France » gagnait la bataille, elle serait alors la première nation du monde. Mais si » elle la perdait, elle serait la dernière. Et j'en dis autant pour l'Allemagne : » si elle gagnait cette bataille, il n'y aurait plus qu'elle en Europe, si elle la » perdait, elle serait effacée. Aussi cela mérite-t-il réflexion. Et je crois que » les Allemands, autant que nous, sont prudents, qu'ils ne se presseront pas » de mettre tout leur Saint-Frusquin au jeu » [33].

Ainsi, pour Erckmann, treize ans après la perte de l'Alsace-Lorraine, la question s'est singulièrement élargie. Tandis que Chatrian continue à ne voir dans l'antagonisme franco-allemand qu'une lutte pour la possession des provinces perdues, Erckmann se rend compte qu'une nouvelle guerre mettrait en question l'existence même des deux nations, et devant l'importance de l'enjeu, recule l'échéance de la partie. Cette différence entre les conceptions des deux amis est représentative; elle n'est pas seulement celle de leurs opinions personnelles, elle départage tous les Français; elle se répète sous une forme différente entre les Alsaciens qui ont quitté leur pays et ceux qui y sont restés : « Vous avez bien aisé de nous conseiller de tenir ferme sous » l'oppression allemande, disent les uns, vous qui êtes allés tranquillement » vous mettre à l'abri dans l'intérieur de la France, nous abandonnant, sans » appuis et sans chefs, à la tyrannie des envahisseurs; ils vous est bien » commode de prêcher une revanche dont nos personnes et nos biens » seraient, avant toute opération militaire, les premières victimes ». Et les autres de répliquer : « Nos souffrances à nous, ne sont pas moindres : pour » demeurer Français, nous avons tout sacrifié, tout abandonné; il a fallu » tout refaire, tout rebâtir dans notre nouvelle résidence; cependant notre » cœur vit toujours en cette Alsace que nous avons quittée et où nous » espérons bien revenir un jour. Et nous trouvons que votre excessive » prudence cache mal votre résignation au fait accompli, votre accommoda- » tion au régime du traité de Francfort, et pour tout dire, votre assimilation » au vainqueur ». C'est cet instant que Bismarck, toujours à l'affût du « moment psychologique », saisit pour créer le régime des passeports (1er juin 1888).

Ainsi les deux conceptions qui s'établissaient peu à peu dans l'opinion française au sujet de l'Alsace-Lorraine, celle de la Revanche, et celle de

(33) *Erckmann à Chatrian, 20 avril 1884.

la Justice immanente, trouvaient leur écho de l'autre côté de la frontière. Les habitants du territoire annexé, qui touchaient tous les jours du doigt la puissance militaire de l'Allemagne, hésitaient évidemment à souhaiter une nouvelle guerre dont l'issue leur paraissait au moins douteuse. Pour un esprit aussi tranchant que celui de Chatrian, déjà hanté par la manie de voir partout conjurations, la constatation de cet état d'esprit lui faisait condamner à la fois les ministères qui abandonnaient l'idée de revanche, les partisans de la « Justice immanente », les résignés à l'occupation allemande et les ennemis de la gloire et du nom d'Erckmann-Chatrian.

L'on comprend maintenant que le retour d'Emile Erckmann à Phalsbourg n'ait pas reçu l'approbation des milieux intransigeants. Chatrian se fait l'écho de leurs jugements dans une lettre dont nous ne connaissons qu'un fragment : « Je crois devoir te prévenir que ton neveu Alfred trouve mau- » vais... » [34]. Ce qui pouvait suivre, nous le devinons par ce que dira Siebecker, dans son article de la *République française* du 1er septembre 1889 : Il reprochera à Erckmann d'être rentré à Phalsbourg, le pays conquis, « le » pays d'où on expulse impitoyablement tous ceux qui ont conservé le » souvenir de la mère-patrie, du pays pour l'entrée duquel on exige, après » longue enquête, un passeport visé par l'ambassade d'Allemagne, même de » la part des gens les plus obscurs, les moins mêlés à la lutte ». Et il se » demande « par suite de quelles capitulations de conscience, l'un des » auteurs de l'*Histoire d'un plébiscite*, du *Brigadier Frédéric*, du *Banni*, ces » romans enflammés de haine contre les conquérants, avait obtenu de » l'administration allemande une exception à la règle si impitoyable appli- » quée à tous ».

Tels étaient les reproches que, dans certains milieux alsaciens, l'on adressait à Erckmann. La réponse de celui-ci à cette lettre de Chatrian le confirme : « Tout ce que tu me racontes de la prochaine campagne qu'on médite contre » nous m'étonne. Mais je m'en moque. Nos œuvres sont là pour répondre » à la ripopée. Qu'on m'accuse de fréquenter des Allemands, des Russes ou » des Chinois, c'est le cadet de mes soucis. Le fait est que, depuis mon arrivée » à Phalsbourg, je n'ai fréquenté personne... Qu'on nous attaque donc. Nous » répondrons si nos adversaires sont dignes de réponse. Au cas contraire, » nous leur laisserons avaler leur bave sans tourner la tête, comme nous » avons toujours fait avec raison ». Et il continue, mais en transposant, suivant son tempérament, la question sur le terrain de la politique intérieure : « ...Chose bizarre. Nous, vieux républicains de quarante ans, n'ayant » produit que des œuvres républicaines, traduites dans tous les pays d'Europe, » n'ayant jamais rien demandé ni obtenu pour les services incontestables que » nous avons rendus à notre cause, nous sommes attaqués et calomniés par des » gens sans convictions, des gens autrefois dévoués à l'Empire, à la Royauté,

(34) *Chatrian à Erckmann, 28 mai 1883.

» lèche-c... de tous les régimes, occupant aujourd'hui des positions éminentes » et lucratives, après avoir passé avec armes et bagages dans nos rangs et » toujours prêts à repasser dans ceux des vainqueurs... Ne crois pas du reste » que mon neveu Alfred soit de cette bande... ce serait vraiment trop bête » et trop indigne. Je pense, moi, que le grand succès des *Ranzau* à Berlin » est cause de tout... C'est de là sans doute que partent tous ces petits mou- » vements que tu me signales dans la colonie alsacienne et qui nous présa- » gent de nouveaux ennuis. Enfin, restons calmes. Quant à moi, j'en ai vu » tant d'autres que toutes ces farces me laissent indifférent. Que le Seigneur » Dieu nous donne la santé, c'est tout ce que je demande » [35].

Lettre précieuse, parce qu'elle précise les vues d'Erckmann sur la politique du moment. La dernière phrase surtout est caractéristique. Depuis sa maladie de 1881, Erckmann se considère comme se survivant à lui-même et, pour employer son vocabulaire pythagoricien, comme retournant à la vie végétative. Il vit donc en dehors des mouvements d'opinion. Loin de Paris, il ne s'est pas rendu compte de l'évolution des idées, du reclassement des partis autour de la politique de Jules Ferry. A aucun moment il ne croit qu'on l'attaquera sur le terrain de la fidélité nationale, mais sur celui de son loyalisme républicain. Et sur ce point il est tranquille, leurs œuvres parlent pour eux. Il ne lui vient pas à l'esprit qu'on puisse lui reprocher son séjour à Phalsbourg, lui qui y vit d'une vie toute française, disant et écrivant « nos députés », « nos ministres », pour désigner ceux de Paris et non ceux de Berlin, ne s'intéressant en rien à ce que les Allemands font à Phalsbourg, par exemple la transformation du Collège en Ecole Normale [36]. Il ne lui vient surtout pas à l'esprit que Chatrian puisse le soupçonner de passer à l'ennemi et le considérer comme un traître.

Dans ces divergences de vues sur la politique intérieure et la question d'Alsace-Lorraine, la différence des tempéraments des deux amis entrait pour une bonne part : Chatrian avait le goût de l'opposition, il lui fallait un adversaire; il s'accommode mal de figurer dans les rangs d'un gouvernement quelconque. Le triomphe de ses idées politiques le poussait, sous couleur de ralliement, à se rapprocher de ses adversaires. A partir du moment où le parti républicain n'est plus dans l'opposition, il a une tendance à le quitter.

Erckmann ,au contraire, esprit critique, mais positif, partisan convaincu de la République, Jacobin quelque peu étroit, tempérament d'ordre et de gouvernement, « honnête chien de chasse », comme il le disait lui-même, était tout l'opposé, et prétendait s'en tenir sans compromission à ses principes, voyant un danger dans l'envahissement de la République par ses

---

([35]) *Erckmann à Chatrian, 30 mai 1883.

([36]) Les seules phrases de la correspondance d'Erckmann que l'on puisse interpréter comme favorables aux choses d'Allemagne sont au nombre de deux : Erckmann se félicite dans l'une de l'ouverture de la ligne Lutzelbourg-Phalsbourg, qui lui permet d'être au lit dès 8 heures du soir en revenant de Paris; dans l'autre d'avoir trouvé des W. C. dans un wagon allemand.

ennemis de la veille. Il est donc assez normal qu'unis contre ce dont ils ne voulaient pas, ils se soient séparés lorsqu'il s'agit d'établir ce qu'ils voulaient. Ce sont ces divergences qui inspireront Chatrian dans les attaques qu'il dirigera plus tard contre Erckmann.

Parmi les autres causes qui firent s'éloigner l'un de l'autre Erckmann et Chatrian, l'une des plus importantes est la nouvelle forme que prit leur collaboration après 1870.

A partir de cette époque, en effet, Erckmann ne travaille plus directement avec Chatrian. Il lui envoie ses manuscrits et quelquefois, mais rarement, il se rencontre à Paris avec lui pour fixer les points sur lesquels ils n'ont pu se mettre d'accord par écrit. La discussion préparatoire, l'examen critique de chaque chapitre ont disparu. Par contre, Erckmann ne prend aucune part à l'activité dramatique de Chatrian. Il approuve cependant toutes ses initiatives sur ce chapitre, le félicitant des succès, le consolant des échecs. Peut-être soupçonnera-t-on sous la brièveté de ses approbations une petite pointe de jalousie en voyant son collaborateur créer quelque chose, part qui avait été jusqu'ici son apanage, et réussir en une voie qu'il avait vainement tentée [37]. Chatrian se considère du reste comme le principal collaborateur : « *Nous* avons perdu de mois en mois l'année dernière... et *je* travaille » pour rattraper le temps perdu » [38].

La correspondance qui résulte de ce mode de collaboration a du moins le mérite de nous en indiquer le caractère, en confirmant ce que nous en avant dit déjà : Chatrian trouve certains titres : Celui de l'ouvrage sur le *Canal de Suez*, celui du *Grand-père Lebigre*, celui des *Amoureux de la Grand'-mère*, et certains dénouements : « Il faut un bon dénouement et ton conseil » ne me serait pas inutile », lui écrit Erckmann le 24 septembre 1878, à propos du *Père Lebigre*. Il sollicite les avis de Chatrian et se réjouit lorsqu'il les lui apporte lui-même : « J'attends avec impatience ton arrivée ici, pour te » lire (ce que j'ai écrit)... Tu verras et je pense que tu seras content » [39]. « Nous causerons de cela en fumant une pipe sous les sapins » [40]. Il continue d'avoir pleine confiance en son collaborateur éloigné. « Je m'en rapporte » complètement à toi sous ce rapport. Ce que tu fais est accepté d'avance » [41]. Il est des moments de son travail où il ne peut se passer de lui : « Tâche de » venir bientôt, car je suis arrêté maintenant. Il faut que nous nous entendions, que je m'occupe des détails et que tout soit refondu, si c'est nécessaire. Il faut que ce soit un chef d'œuvre complet dans son genre et que » j'apporte maintenant tous mes soins au style et à la partie artistique... Or

(37) **Erckmann-Chatrian* par Erckmann seul, p. 19 : « Il me conduisait aux » répétitions de ses pièces, et je n'en revenais pas, me disant : « Je le croyais » beaucoup plus bête qu'il n'est; il tire parti de toutes mes vieilles défroques ».

(38) *Chatrian à Erckmann, 28 février 1879.

(39) Erckmann à Chatrian, 23 août 1878.

(40) *du même au même, 20 mai 1876.

(41) *Erckmann à Chatrian, septembre 1873.

» je ne puis m'occuper de cela, qu'après avoir reçu ton avis » [42]. On voit par cette dernière phrase que, de l'aveu d'Erckmann, le rôle de Chatrian était loin d'être aussi secondaire qu'il l'a prétendu après la rupture. Chatrian lui envoie, par retour du courrier, titres et dénouements, lui conseillant surtout d'élaguer « la branche gourmande » [43]. Comme lui, il regrette le temps de leur collaboration directe : « Si j'avais le temps de m'absenter, j'irais passer » vingt-quatre heures à Saint-Dié et nous arrangerions la chose séance » tenante » [44]. Mais à de certains moments, on a l'impression qu'ils cherchent à se débarrasser au plus vite de la mise au point de leurs romans, Erckmann, lorsqu'il est à Paris, pour revenir à Saint-Dié, Chatrian, pour retourner à son activité théâtrale. Car celui-ci n'accorde plus aux romans qu'une importance secondaire, surtout depuis qu'Erckmann ne peut plus en produire aussi régulièrement qu'à la belle époque. Sa grande préoccupation, pendant cette période, c'est le théâtre, dont il apprécie les revenus, bien supérieurs à ceux de la littérature. Depuis l'*Ami Fritz* (1876) jusqu'à l'échec de *Myrtille* (1886), il s'efforcera de donner ses pièces à la cadence des romans de la période précédente, à raison d'une par an.

Ainsi la véritable collaboration n'existe plus : Chatrian fait les pièces de théâtre sans Erckmann; celui-ci écrit sans Chatrian les romans, son collaborateur se contentant de lui signaler les passages à reprendre, au point de vue du succès et de l'opportunité politique.

Mais pourquoi, dira-t-on, Chatrian s'obstinait-il à écrire ces pièces de théâtre, adaptations plus ou moins réussies des romans produits en commun? Pourquoi, puisqu'ils étaient « le vieux Erckmann et le vieux Chatrian » [45], ne pas avoir sagement pris sa retraite comme son ami, se contentant de ses appointements aux chemins de fer de l'Est, une quinzaine de mille francs, et de ses revenus de librairie qu'on peut estimer, bon an mal an, au moins à la moitié de cette somme. Avec ces ressources, à cette époque, Chatrian pouvait élever sa famille. A ce moment, Erckmann vit paisiblement des revenus de son œuvre littéraire. En supposant que Chatrian ait dépensé pour les siens tout ce qu'il gagnait par an, il semble du moins que son existence fût régulièrement assurée.

Sur ce point on peut concevoir des doutes. Bien entendu, il ne saurait être question d'établir un parallèle entre les économies qu'a pu faire un célibataire comme Erckmann, vivant en province sans aucun luxe, sans aucun besoin, et un homme comme Chatrian, ayant une femme, trois enfants, sa belle-mère à sa charge, fréquentant les milieux des théâtres et des journaux, obligé à des relations qui demandent naturellement quelques fonds de roulement. Peu après avoir conclu avec Hetzel la convention de 1884, il arrête les comptes de la communauté Erckmann-Chatrian. La

(42) du même au même, 11 septembre 1876.
(43) *Chatrian à Erckmann, 2 janvier 1876.
(44) *Chatrian à Erckmann, 14 mars 1876.
(45) *Chatrian à Erckmann, 11 octobre 1884.

fortune d'Erckmann, s'élève à 363,375 frs. 29. La part des gains littéraires de Chatrian a donc été sensiblement égale, sans compter ses appointements au chemin de fer. Chatrian a-t-il dépensé cette part? Outre ses deux villas du Raincy et de Villemomble, qui représentaient à l'époque environ cent mille francs, a-t-il fait d'autres placements? Ces placements ont-ils toujours été heureux? Il est bien difficile de le dire [46]. Toujours est-il que Chatrian fait constamment figure, dans ses relations avec Hetzel, d'un homme pressé d'avoir de l'argent, de « réaliser » immédiatement. Nous l'avons constaté lors de la vente de la première partie de l'œuvre en 1868; la nouvelle convention avec Hetzel est exposée par lui avec des motifs analogues : « Cette » nouvelle convention nous donnera les mêmes avantages que l'ancienne, » seulement elle nous les donne *tout de suite* » [47].

Au moment où Chatrian quitte la Compagnie de l'Est, il se rend bien compte des répercussions qu'aura pour lui la perte de ses appointements : « Sans doute, dit-il, je perdrai de l'argent, et dans ma situation, avec mes » charges de famille, les pertes d'argent sont choses sérieuses » [48]. Et c'est avec une pointe d'amertume et peut-être de jalousie, que, rendant compte à Erckmann de l'emploi de certains fonds, il lui dit : « Après avoir géré ta » fortune depuis vingt ans, beaucoup mieux que la mienne, je suis surtout désireux de m'éviter des reproches » [49].

Ainsi, à ce moment de sa vie, après trente-cinq ans de luttes dans la fournaise parisienne, Chatrian voit, au tournant redoutable de la soixantaine, les soucis s'accumuler sur lui : soucis d'argent, soucis de théâtre, soucis de librairie, soucis de famille, soucis politiques et patriotiques. Mais il se targue d'y tenir tête vaillamment : « J'ai plus d'énergie et de volonté qu'à trente » ans » [50]. S'il est vrai que dans l'évolution de la maladie dont il était atteint, il se trouve une période d'excitation, qui se traduit par une activité débordante et s'exprime par l'emploi des superlatifs, c'est bien cette période que traverse à ce moment Chatrian. Et cette activité extraordinaire le remplit de fierté, d'orgueil. Nous avons vu qu'il se considérait comme l'Antibismarck, le Français capable de contrebalancer la personnalité du chancelier de fer; ses succès au théâtre le confirmeront dans cette haute opinion de lui-même et son caractère s'en ressentira. Auparavant jovial, aimable et serviable, il deviendra violent, arrogant et brusque. Ses subordonnés à la Compagnie de l'Est ne le reconnaissaient pas : les uns en riaient, les autres se fâchaient. En même temps et par une déduction bien naturelle, il en arrive à croire qu'un homme de sa valeur, représentant la France sous deux de ses aspects

(46) Il semble bien que Chatrian ait fait des spéculations en Bourse. (Cf. Ch. III, p. 146 : « j'ai perdu de l'argent »). Erckmann, sur la foi de Goguel, le prétend dans ses lettres et nous en trouvons trace dans la brochure de Saint Brice : *Au pilori de l'Histoire*, p. 19, (op. cit.).

(47) *Chatrian à Erckmann, 17 avril 1884.

(48) *du même au même, 10 décembre 1883.

(49) *Chatrian à Erckmann, 25 avril 1883.

(50) *du même au même, 18 janvier 1880.

les plus brillants, le théâtre et la littérature, jouissant d'un crédit et d'une influence qu'il croyait importants, était le but d'une conspiration menée par Bismarck qui groupait contre lui tous ceux qui contrariaient son activité, depuis les ministres qui interdisaient ses pièces jusqu'aux journalistes ennemis d'Erckmann-Chatrian. Hypertrophie du moi, décisions brusquées, activité fébrile, tendance à la manie de la persécution, dès ce moment un psychiâtre eut diagnostiqué le mal qui devait emporter Chatrian.

Erckmann, au contraire, menait à Phalsbourg une vie de plus en plus rétrécie. Ses forces s'affaiblissaient, le rayon de ses promenades diminuait; il lui fallait une voiture pour aller à la Scierie. Ses amis avaient disparu. Pendant le long hiver phalsbourgeois, il passait des heures à regarder le reflet de la flamme du fourneau lutter sur le plancher ciré contre les ténèbres et il prenait plaisir à cette lutte symbolique. Aucun excitant intellectuel pour ce vieillard, dans cette solitude dont il ne sortait qu'une fois par an, pour aller faire une cure à Carlsbad, Vichy ou Niederbronn. Mais il avait renoncé et ne prétendait plus qu'à vivre, sans plus, et à finir ses jours au pays qui l'avait vu naître.

Ainsi, tandis que dans ces années de 1870 à 1885 la personnalité et le rôle de Chatrian, demeuré à Paris, vont s'épanouissant, nous assistons pour Erckmann, à une évolution en sens inverse. En même temps, les personnes qui contribuaient à les unir : Nathan Sichel, Hetzel père, disparaissent; chose plus grave, tandis que Chatrian demeure lié avec la famille Goguel, Erckmann est brouillé avec elle depuis son départ de l'Ermitage, ce qui les met sur ce point l'un par rapport à l'autre dans une fausse situation. La vie, les habitudes, les idées et les fréquentations des deux vieux amis évoluent ainsi en des directions divergentes, desserrant les liens de leur collaboration et de leur amitié. Celle-ci pourtant semble subsister jusqu'aux incidents de 1886. Comme dans la période précédente, leurs lettres sont émaillées de « Tu as raison », « Ta résolution est bonne » etc. Ils échangent des conseils de santé et de mode de vie, toujours d'accord. C'est sur un ton d'affectueuse inquiétude qu'Erckmann, en 1879, reproche à Chatrian de le laisser sans nouvelles : « Depuis les premiers jours de novembre, il y a trois mois, tu ne » m'as pas écrit un mot et sans ta dépêche pour m'annoncer l'élection de » Grévy et de Gambetta, je te croirais malade. Peut-être n'es-tu pas assez » complètement rétabli... Enfin, quoi qu'il en soit de mes suppositions, tu » devrais m'écrire de temps en temps et me donner des nouvelles de là-» bas » [51]. Après l'échec de *Myrtille*, Chatrian se réjouit de travailler encore avec Erckmann : « Nous allons pouvoir nous remettre au travail, comme deux » vieux camarades » [52], et Erckmann, de son côté, même au moment où il se contente de « serrer la main » à son ami, « songe à se réunir » à lui,

(51) *Erckmann à Chatrian, 2 février 1879.
(52) *Chatrian à Erckmann, 2 mai 1885.

à aller s'établir à Saint-Dié [53]. En apparence donc et jusqu'au dernier moment — deux mois avant la lettre de Chatrian qui devait amener la rupture — l'amitié semble subsister intacte, à peine attiédie dans les six derniers mois.

Telles sont les conditions matérielles et morales qui devaient amener la rupture de cette amitié, fameuse dans les milieux littéraires. Ces conditions cependant n'auraient pas suffi à la provoquer, si elles n'avaient été exploitées par l'entourage de chacun des deux amis.

La gouvernante d'Erckmann, Emma Flotat, paraît avoir eu sur lui une forte influence, encore que discrète, accrue du fait de son dévouement à son maître, qui fut incontestable, et notamment du souvenir des soins qu'elle lui prodigua, lorsqu'il fut malade à Toul. Fut-elle pour lui plus qu'une servante? Certains indices permettent de le supposer : le départ presque en commun de Saint-Dié, sa présence même, en contradiction avec la crainte d'Erckmann de ne pouvoir travailler avec une femme autour de lui, une lettre de Chatrian qui le félicite de son choix, en lui disant : « que c'est autre chose que d'être » soigné par une mercenaire » [54]. Mais nous n'avons sur ce point aucune preuve péremptoire, et nous ne pouvons affirmer que l'Ami Fritz ait fini à peu près comme le lui avait prédit un jour son vieil ami le Rabbin, en conclusion de son apologue sur le cheval devenu baudet [55].

Emma Flotat, établie auprès d'Erckmann, s'efforça, comme il arrive généralement en pareil cas, de l'isoler de ses amis [56] et le séjour à Phalsbourg lui rendit la tâche facile. Elle n'aimait pas Chatrian, probablement un peu trop renseigné à son gré sur un passé orageux et demeuré en bons termes avec la famille Goguel. Chatrian, de son côté, malgré « les compliments à » Emma » qui terminent chacune de ses lettres, semble s'être tenu avec elle sur la réserve; il n'accepte qu'avec une répugnance visible de lui rendre service, sur la demande d'Erckmann, en faisant entrer le frère d'Emma aux chemins de fer de l'Est; il refuse de prendre à son service la sœur d'Emma, « car, dit-il, il ne faut pas mettre de femmes dans les vieilles amitiés » [57]. Cette animosité réciproque apparaît clairement après la rupture. Erckmann nous le dit dans une lettre du 28 novembre 1888 à son neveu Alfred : « Tu me » dis qu'il en veut terriblement à Emma... La physionomie et les airs bourrus » de l'Italien ne lui revenaient pas (à Emma). C'est une Française pur sang, » intelligente et complètement dévouée à nos intérêts », et il donne la mesure de la confiance qu'il accordait à Emma en lui disant de Chatrian : « Il me » dégoûte, il est ignoble, triste républicain. Comment ai-je pu m'y tromper

(53) *Erckmann à Chatrian, 10 février 1887.
(54) *Chatrian à Erckmann, 2 septembre 1882.
(55) *Ami Fritz*, in-8°, p. 30.
(56) Il était très difficile de parvenir jusqu'à lui, aussi qu'en témoigne une lettre de M. Rodolphe Koechlin à Alfred Erckmann, du 25 janvier 1892 : Un ancien condisciple d'Emile Erckmann, M. Hegelbacher, de passage à Phalsbourg en 1885, avait d'abord été éconduit par Emma Flotat; il était parvenu cependant à faire connaître sa présence à Erckmann qui l'avait « reçu à bras ouverts ».
(57) *Chatrian à Erckmann, 9 mars 1883.

» depuis 1847. J'étais aveugle » [58]. Emma avait sans doute contribué à l'opérer de cette cécité.

On est en droit de se demander si Emma, en s'efforçant de séparer Erckmann de Chatrian, agissait pour elle-même ou pour le compte de certains parents de « l'oncle Emile ». Il est sûr que, du jour où Emma est entrée à son service, Erckmann se rapprocha de sa famille, qu'il avait ignorée jusque là. Lors du succès de l'*Ami Fritz*, elle avait fait une première tentative de rapprochement, à laquelle il n'avait pas répondu : « Mes neveux, » mes nièces, tous m'ont écrit, tous veulent se raccommoder avec moi; ils » oublient généreusement les trente années d'ennuis, d'opposition, de moque- » ries qu'ils m'ont fait subir. Bref, ils me pardonnent tout le mal qu'ils » m'ont fait... ou voulu faire. Je ne leur réponds pas » [59]. Sur l'invite même d'Erckmann, Chatrian lui signalait leurs projets, leurs « complots », leurs propos comme ceux de son neveu Alfred; il lui rend compte qu'un autre parent « est allé voir ton neveu Alfred et lui a proposé de s'enten- » dre, de combiner leur influence pour happer ton héritage. Il paraît qu'il » est déjà d'accord avec le gendre de ton frère... et que tout ce monde aspire » au bonheur de te manger » [60]. Le rapprochement d'Erckmann avec sa famille mettait donc Chatrian dans une position assez fausse. Ce rapprochement, dont nous pouvons trouver les premiers signes dans les visites que la famille d'Erckmann lui fit lors de sa maladie de Toul, se manifeste, dès son rétablissement, en 1882, par la rédaction d'un nouveau testament, qu'il n'écrit du reste qu'avec une certaine répugnance. « C'est » embêtant de disposer de ses biens en faveur de gens qui, dans le » fond, sont de parfaits égoïstes et qui ne vous ont jamais rendu le moindre » service. Mais on doit toujours aux anciens qui vous ont donné la vie... de » respecter leurs volontés... Mes parents, malgré tout, ne déshériteraient » aucun de leurs enfants » [61]. Chatrian, qui, d'après le projet de testament de 1862 [62], aurait été l'héritier d'Erckmann, voyait sa part réduite aux papiers et à la correspondance, pour les motifs que nous avons indiqués [63]. Il est d'ailleurs probable que lui-même, avec ses charges de famille, avait repris sa liberté sur ce point. En tous cas nous avons là un témoignage matériel, dès 1882, d'un rapprochement d'Erckmann avec les siens.

La guerre de 1870 avait fait d'Erckmann-Chatrian les maîtres incontestés du roman alsacien-lorrain, les représentants de l'Alsace-Lorraine dans le domaine littéraire. Cela ne laissait pas d'impatienter certains émules. On trouvait le moyen de faire parvenir à Erckmann, dans sa solitude, des propos de madame Chatrian, parlant des œuvres théâtrales de son mari :

(58) *Erckmann à Alfred, 13 janvier 1889.
(59) *Erckmann à Chatrian, 22 janvier 1877.
(60) *du même au même, 4 octobre 1878.
(61) *Erckmann à Chatrian, 18 mai 1882.
(62) *Chatrian à Erckmann, 11 juillet 1862. Cf. supra p. 118.
(63) Cf. supra, p. 184.

« Puisque c'est toi qui fais tout, pourquoi lui donnes-tu la moitié? » [64], ou de Chatrian lui-même, qui aurait dit « conserver là-bas, en province, un » ami de ses jeunes années qu'il aurait promis de ne pas abandonner » [65]. Il est vrai que, si nous en croyons M. Laquintinie, l'entourage d'Erckmann aurait tenu des propos analogues : « Je ne comprends pas qu'il partage » sa gloire avec Chatrian qui l'exploite, qui se moque de lui » [66]. On peut en conclure qu'il existait, dans l'entourage immédiat des deux amis, des gens qui s'efforçaient de les séparer. Parmi eux, un de leurs commensaux de brasserie, poëte aux fêtes de l'Arbre de Noël de l'Association d'Alsace Lorraine, auteur d'articles et de romans dans certains journaux notamment dans la *République Française* de Gambetta, Edouard Siebecker [67], aurait aimé voir, semble-t-il, son nom associé à l'un de ceux des grands auteurs : Erckmann-Siebecker ou Siebecker-Chatrian. Erckmann nous rapporte à plusieurs reprises, qu'il lui répétait : « Vous portez Chatrian sur vos » ailes. Vous faites tout; il ne fait rien; jetez-le à terre. Tout Paris en rira » [68]. Son article de la *République française* nous montre qu'il devait tenir des propos analogues à Chatrian, dont il était le collègue à la Compagnie de l'Est et l'hôte assidu au Raincy. Aussi, lorsque Chatrian, après l'arbitrage de Me See, exhalera devant lui sa rancœur contre Erckmann. Siebecker croira trouver l'occasion favorable de rompre à son profit l'union des deux amis, et lorsque paraîtra l'article de Georgel, il écrira celui qui, dans la *République française* du 1er septembre 1889, couvrait Erckmann d'imputations invraisemblables et rendait tout rapprochement impossible.

Georgel, lui aussi, qui prétendait marcher, en littérature comme aux bureaux du chemin de fer, sur les traces de Chatrian, n'aurait sans doute pas été fâché de trouver en lui un guide et un protecteur, un Erckmann dont il aurait été le Chatrian. Toujours est-il qu'en cette année 1886, nous voyons la vie d'Erckmann et celle de Chatrian, si étroitement parallèles jusqu'ici qu'elles s'identifiaient l'une à l'autre, évoluer depuis 1870 dans des sens opposés : divergence des vues politiques, différence du genre de vie, examen réciproque et sans indulgence de leur situation respective au point de vue littéraire et financier, relations affaiblies, rencontres raréfiées, altération des caractères et des habitudes en des sens différents et, qui plus est, attraction vers de nouvelles sphères d'amitié. Ainsi les éléments d'une rupture s'étaient créés peu à peu, et nous avons vu qu'il ne manquait pas de gens pour les utiliser. Leur origine demeure la guerre de 1870, par les bou-

(64) *Erckmann à Alfred, 19 mars 1887.
(65) *du même au même, 17 mars 1887.
(66) Saint Brice, *Au pilori de l'histoire*, op. cit., p. 16.
(67) Voir sa biographie, par Erckmann-Chatrian dans *Galerie contemporaine artistique et littéraire*, (Baschet éd.).
(68) *Erckmann à Alfred, 31 octobre 1889. La phrase revient maintes fois dans les lettres d'Erckmann à son neveu. Le 6 février 1890, il lui écrit : *« Je me rappelle l'intrusion de Siebecker dans toutes mes affaires, en vue de se substituer » à Chatrian dans la collaboration ».

leversements qu'elle apporta dans leur mode de vie à un âge où l'habitude devient une seconde nature. Désormais leur amitié était à la merci d'un incident.

Cet incident, celui des clichés de Théophile Schuler, était insignifiant. Si Hetzel avait emprunté à l'œuvre d'Erckmann-Chatrian quelques clichés pour l'*Histoire de la Révolution* de Michelet, c'est que Schuler, annoncé comme un des illustrateurs de l'ouvrage, était mort avant d'avoir pu y collaborer [69]. La valeur du litige ne dépassait pas quelques centaines de francs. Si Hetzel avait présenté l'affaire par son côté sentimental, exposant que son emprunt était un hommage à la mémoire de leur ami commun, il n'est pas douteux qu'il n'eût obtenu satisfaction. Mais l'incident mettait en jeu toute la convention de 1884, Chatrian ne renonçait pas facilement au moindre bénéfice et Erckmann, de son côté, prit l'affaire beaucoup plus à cœur que d'habitude, d'autant que Chatrian, au lieu de l'atténuer, l'amplifiait par des superlatifs et des jugements peu tendres à l'égard de Hetzel.

Le résultat fut qu'Erckmann, au lieu de se sentir en sécurité du côté de son éditeur, en cas de disparition de Chatrian, crut découvrir dans la convention de 1884 un nid à procès, une source d'ennuis auxquels rien ne l'avait préparé jusqu'ici. L'automatisme de la perception de ses droits lui apparut comme un piège destiné à endormir sa vigilance. Si Erckmann et Chatrian s'étaient rencontrés comme auparavant, une conversation d'une heure, « en fumant une bonne pipe », aurait terminé cette controverse; au lieu de quoi, une longue correspondance s'engagea qui tint Erckmann en alarmes pendant toute une année, jusqu'au moment où M. See fit connaître sa sentence. Pendant tout ce temps, Chatrian entremêle ses discussions avec Hetzel de plaintes parfois navrantes sur sa santé.

De ces deux données, la mauvaise santé de Chatrian et l'insuffisance de la convention de 1884, Erckmann tire la conclusion qu'il lui faudra à Paris un représentant de ses intérêts. Après quelques tergiversations, Chatrian finit par le comprendre lui aussi, et sa lettre du 13 mars 1887 marque la fin de leur collaboration.

Mais pour Erckmann, leur amitié avait cessé dès auparavant. Nous en avons eu le témoignage formel dans sa lettre à son neveu Alfred, du 11 janvier 1887. Qu'avait-il donc, dès lors, à reprocher à Chatrian?

Des « manquements » de Chatrian, selon l'expression qu'il emploie dans cette lettre, les uns concernent la gestion de son collaborateur : le traité de 1884, l'incident Maurice Drack, le découpage des romans en vue des éditions pour la jeunesse, l'incident des clichés de Théophile Schuler. Ces griefs sont-ils d'une importance telle qu'ils puissent justifier une rupture? Ces questions purement matérielles paraissent-elles suffisantes à Erckmann, pour

---

(69) Théophile Schuler est mort le 26 janvier 1878. Son nom figure sur la page de titre de l'ouvrage, avec ceux de Vierge, de Clerget et de Philippoteaux comme illustrateurs, mais aucun dessin de lui ne s'y trouve.

répudier Chatrian, le relever de ses fonctions comme on renvoie un comptable devenu vieux et incapable, sans tenir compte de sa fidélité antérieure et des services qu'il avait rendus? Erckmann lui-même sentait la faiblesse de ces motifs, qui n'auraient pas été à son honneur, aussi s'est-il efforcé de justifier la rupture de son amitié par des raisons d'un ordre plus élevé, qui constituent la seconde sorte des « manquements » qu'il attribue à Chatrian.

Erckmann reproche à Chatrian d'avoir préparé la pièce de l'*Ami Fritz* seul, en secret, sans avoir eu recours à lui, « car il savait que je l'aurais mis » moi-même (au théâtre) et il voulait se poser comme un véritable colla- » borateur, ayant pris effectivement part aux contes et aux romans » [70]. Certains passages des lettres de Chatrian, comme celui dans lequel il déclare vouloir regagner seul le temps qu'ils ont perdu ensemble [71], tendaient à confirmer cette opinion auprès d'Erckmann. L'incident des collaborateurs anonymes, venant après celui de Maurice Drack, acheva de l'en persuader. Il se vit relégué par Chatrian loin de la scène littéraire, au profit d'inconnus qui s'introduisaient dans leur union. Cette manœuvre de Chatrian aurait commencé, d'après lui, dès la guerre de 1870, à partir de laquelle il aurait jugé Erckmann perdu et désormais incapable de produire. C'est pour cette raison que lui-même aurait travaillé à mettre au théâtre l'*Ami Fritz*. L'attitude de Chatrian lors de la maladie d'Erckmann à Toul, viendrait à l'appui de cette opinion : « Lorsque je tombai malade... Chatrian me dit : « Puis- » que tu ne peux plus rien faire, ce n'est pas une raison pour que je me » croise les bras » [72]. Dès qu'il me vit malade au point de ne plus pouvoir » bouger de mon lit, il se dit : « Erckmann est perdu; voici le moment de tout » happer et de me faire passer pour l'auteur des contes et romans qu'il a eu » la bonhomie de me laisser signer avec lui. Et aussitôt il se mit à l'œuvre » avec d'autant plus d'ardeur qu'il venait de faire des pertes considérables... » Il me croyait mort, mais l'événement trompa son attente » [73]. La représentation triomphale des *Ranzau* (17 mars 1882) confirma sans doute cette idée, car il reconnaît qu'à ce moment, « forcé d'assister au triomphe d'un » être nul que j'avais inventé pour remplir mes commissions de librairie, » j'éprouvai un sentiment de dégoût insurmontable » [74].

Ainsi les griefs d'Erckmann, à l'égard de Chatrian, avant même leur rupture avouée, se rapportent les uns à des faits matériels, patents, actuels, les autres à des attitudes, à des intentions passées qu'il attribue à son collaborateur. Les premiers à notre avis n'auraient pas seuls amené la rupture. Les seconds, eux, furent déterminants. Etaient-ils légitimes? Chatrian a-t-il vraiment « manqué » à Erckmann?

En ce qui concerne le premier point, le silence gardé par Chatrian sur

---

(70) *Erckmann à Alfred, 18 mars 1887.
(71) Cf. supra, p. 209.
(72) *Erckmann à Alfred, 3 avril 1887.
(73) *du même au même, 13 janvier 1889.
(74) **Erckmann-Chatrian* par Erckmann seul, p. 19 du manuscrit.

son activité théâtrale, Erckmann se trompe manifestement, lorsqu'il dit que Chatrian ne lui en a pas parlé. A l'époque où Chatrian prépare la représentation simultanée de l'*Ami Fritz* aux Français, des *Amoureux de Catherine* à l'Opéra-Comique, du *Juif Polonais* à l'Ambigu (fin 1875, début 1876), il en informe Erckmann : « Tout marche, tout roule, mais quelles fatigues! » [75]. Il rend compte à Erckmann de la reprise du *Juif Polonais* (janvier 1876), de la première des *Amoureux de Catherine* (9 mai 1876), cependant qu'Erckmann s'informe (10 mars 1876) si l'*Ami Fritz* est à l'étude, et le remercie des « bonnes nouvelles » qu'il lui donne des répétitions; il l'encourage et le rassure : « Sichel me dit que tu n'étais pas sans inquiétudes au sujet de la » pièce du Théâtre français... Il ne faut pas que cela te tourmente trop. Quand » même nous n'obtiendrions pas un succès, nous n'en serions pas beaucoup » plus mal et... nous irions de l'avant, comme un bon vaisseau qui a reçu » bravement sa bordée... » [76]. Ils répondent ensemble le 6 septembre à l'article odieux du *Gaulois* [77]. Et la correspondance sur ce sujet continue jusqu'à la première (4 décembre 1876), après laquelle Erckmann écrit à Chatrian : « Tout ce que tu me dis du grand succès de l'*Ami Fritz* me fait » plaisir » [78]. L'affirmation d'Erckmann que Chatrian prépara la pièce de l'*Ami Fritz* « en secret », à « son insu » et qu'il n'en apprit l'existence que par son succès, n'est donc pas exacte.

Le deuxième grief d'Erckmann ne tient pas davantage. Nous avons suffisamment cité de leur correspondance pour montrer que rien n'y apparaît, ni après l'*Ami Fritz*, ni pendant ou après la maladie de Toul, qui puisse déceler la pensée abominable qu'Erckmann attribue à Chatrian. Cependant ces deux griefs reviennent si souvent dans la correspondance d'Emile Erckmann avec son neveu Alfred que le lecteur qui ne connaîtrait qu'elle, serait tenté d'en admettre la vérité. Mais que penser alors d'une telle jalousie et d'une telle dissimulation, tenues par Erckmann au fond de son cœur pendant dix ans et cachées dans la correspondance sous les formules d'une amitié à toute épreuve? Non, ces interprétations malveillantes de la conduite de Chatrian n'ont commencé à prendre corps dans l'esprit d'Erckmann qu'au moment où il « serre la main » à Chatrian au lieu de l'« embrasser ». C'est par raisonnement et déduction, non par observation directe qu'il y arrive.

Ainsi, la convention de 1884 n'aurait été que l'instrument juridique forgé pour éliminer Erckmann de l'association; les pièces de théâtre de Chatrian, l'affaire Maurice Drack, auraient été des tentatives, avortées il est vrai, dans le même sens et ce projet de « le mettre à la porte de ses œuvres »,

---

(75) *Chatrian à Erckmann, 2 janvier 1876. Voir plus haut, p. 164, la réponse d'Erckmann.
(76) *Erckmann à Chatrian, 27 août 1876.
(77) Cf. plus haut, p. 166.
(78) *Erckmann à Chatrian, 30 décembre 1876.

aurait failli réussir lors de sa maladie de Toul [79]. Mais ce moment de la maladie de Toul est aussi celui où commence à s'exercer exclusivement et sans entraves l'influence d'Emma Flotat et tout nous porte à croire qu'elle fut prépondérante sur la conception qu'Erckmann se fit du rôle de son collaborateur. Ce n'est pas de lui-même qu'il en est venu à ces conclusions sévères à l'égard d'un ami de quarante ans, qui lui avait donné, il le reconnaît à de certains moments, des preuves d'une amitié fidèle et sûre. Ce ne peut être que sous une influence extérieure qu'il a conçu l'activité dramatique de Chatrian comme une trahison à son égard; et comme il vivait dans la solitude, que sa porte était sévèrement gardée par sa gouvernante, dont il appréciait, nous l'avons vu, l'intelligence et le dévouement, nous sommes bien obligés de conclure qu'Emma Flotat fut le facteur principal de la rupture de leur amitié.

Sans doute, comme tous les timides, Erckmann se cabrait devant une pression trop ouverte, mais il se montrait assez docile aux insinuations d'aspect désintéressé, aux conseils donnés de façon détachée, aux paroles lancées comme au hasard, mais qui déposent dans l'esprit le germe de l'action qu'elles veulent provoquer. Chatrian savait employer tous ces moyens en vue de la prospérité commune, jusqu'au jour où il se trouva quelqu'un, vivant bien plus que lui dans l'intimité d'Erckmann, pour démontrer par les mêmes moyens à celui-ci, affaibli par l'âge et la maladie, que Chatrian s'en était servi pour ses seuls avantages personnels. La honte et la colère d'être dupe, la crainte de se voir éliminer de son œuvre littéraire, lui firent donner raison aux ennemis de son collaborateur. Il ne regarda plus les services de Chatrian, il ne considéra plus le soutien que lui avait procuré son amitié pendant près de quarante ans, il ne vit que les fautes, les « manquements » du dernier moment, et n'hésita pas à rompre, sans considérer que cette rupture coïncidait précisément avec le moment où Chatrian, malade et affaibli lui aussi, ne pouvait plus continuer la tâche qu'il avait assumée dans la collaboration et qu'elle jetait par là un jour fâcheux sur la part que lui, Erckmann, apportait dans leur amitié.

Ainsi, Erckmann a remplacé dans sa vie Chatrian par Emma Flotat. Il a toujours eu besoin — Chatrian le lui disait lui-même —, de quelqu'un pour l'encourager, le soutenir et s'occuper de ses besoins matériels [80]. Pendant longtemps, Chatrian à Paris, Hippolyte Weissé à Phalsbourg, les Goguel à Saint-Dié, jouèrent ce rôle. Maintenant, une amitié nouvelle rejette dans l'ombre celles du passé. Elle lui convient, elle est adaptée à son existence réduite, mais cette amitié est ombrageuse et le rend sévère pour les anciennes.

Les motifs d'ordre moral qu'invoque Erckmann pour justifier la rupture de son amitié avec Chatrian ne nous paraissent donc pas plus fondés que

---

([79]) Les deux pièces pour lesquelles Chatrian eut recours à des collaborateurs anonymes, *Madame Thérèse* et *Les Ranzau* ont paru à la scène pendant qu'Erckmann était malade à Toul (1882).

([80]) *Erckmann à Alfred, 18 février 1890 : « Chatrian me disait : « Il te faut » toujours quelqu'un pour te dire si tu fais bien ou mal ».

les motifs d'ordre matériel. Ce sont des interprétations tendancieuses, conçues par Emile Erckmann longtemps après l'événement et sous une influence extérieure, de l'attitude de Chatrian à son égard, et que leur éloignement, la rareté de leurs rencontres l'empêchèrent de corriger. Si, après 1870, ils avaient continué à vivre comme auparavant, s'ils s'étaient vus plus souvent, ils auraient mis d'accord leurs idées politiques, leur collaboration théâtrale et littéraire, et la gestion de la fortune commune. Le caractère même de chacun, au lieu d'évoluer loin de l'amitié de l'autre, se serait modelé sur celui de son ami. Aucune des causes de leur rupture n'aurait résisté à quelques heures de conversation à cœur ouvert, « en fumant une bonne pipe ».

La rupture devint officielle lorsque Chatrian, remettant ses comptes à Alfred Erckmann, dut avouer l'existence de collaborateurs anonymes et leur rétribution par un prélèvement sur la part de son ami [81].

L'examen de la comptabilité de Chatrian depuis 1860 par Alfred Erckmann ne révéla aucune autre irrégularité et l'on peut se demander comment Chatrian fut amené à répartir de cette façon surprenante les bénéfices des deux pièces en question [82]. Il nous l'a dit dans sa dernière lettre, il le répète dans son mémoire à Me See : « Je croyais sincèrement qu'en matière de » collaboration dramatique, celui qui créait la pièce, qui la faisait recevoir, » monter, jouer, pouvait légitimement jouir de certains avantages propor- » tionnés à l'importance de son travail... Je n'étais plus seul; des confrères » m'avaient aidé. Je ne trouvais pas extraordinaire de les rétribuer sur la » part du collaborateur absent ou empêché ». Nous croyons à la sincérité de cette thèse, mais c'est là précisément que fut la faute de Chatrian. Ce ne sont pas les quelques milliers de francs qui sont ici en jeu, c'est la distinction qu'il établit entre Erckmann et lui, alors que jusqu'à présent, dans les tractations commerciales comme dans la collaboration littéraire, ils n'avaient fait qu'une seule et même personne, quelle qu'eût été la différence de leurs tâches respectives. Il rompait par là le pied d'égalité sur lequel s'était tenue leur collaboration jusqu'à présent. Il diminuait, se subordonnait la personnalité littéraire d'Erckmann. Il détruisait le trait d'union entre leurs deux noms. Erckmann, le connaissant fertile en subterfuges, mis en éveil par des incidents antérieurs, vivant loin de son influence et de son amitié, y vit une manœuvre destinée à l'évincer des ses œuvres.

Les autres « manquements » qu'Erckmann reproche à Chatrian sont plutôt des fautes de tactique que des manœuvres frauduleuses. En état de santé normal, Chatrian aurait tu à Erckmann l'incident des clichés Schuler et l'aurait réglé directement avec Hetzel. Il aurait eu recours à la colla-

---

([81]) *Extrait d'un mémoire fourni par Chatrian à Me Sée et montrant la répartition faite par Chatrian:

Part de Chatrian :	42 %
Part des collaborateurs anonymes :	33 %
Part d'Erckmann	25 %

([82]) *Madame Thérèse* et les *Ranzau*.

boration d'Erckmann plutôt qu'à celle de Maurice Drack et des praticiens anonymes de *Madame Thérèse* et des *Ranzau*. En admettant même qu'« au » point de vue de la justice », il eût pu répartir les bénéfices comme il l'a fait, il aurait dû ne pas s'en tenir à ce point de vue étroit, avoir une conception plus large, un geste plus beau pour son vieil ami qui n'avait jamais compté avec lui. C'est cette faute qu'Erckmann lui fit expier durement. A l'un comme à l'autre, l'idée de justice dont ils s'étaient faits les fidèles, joua un mauvais tour.

Une faute plus générale de la part de Chatrian est d'avoir méconnu le caractère ombrageux d'Erckmann et par suite la nature délicate de leur amitié. Accoutumé aux approbations aveugles de son ami dans les périodes de succès, il n'a pas prévu que dans les moments difficiles la confiance ne lui serait accordée que sous bénéfice d'inventaire. Erckmann, à la fois timide et fougueux, ne fut en effet sincèrement, complètement et sans réserves l'ami de Chatrian, que jusqu'en 1852. L'impression qu'il eut alors que Chatrian « s'était gobergé » à ses dépens pendant les dix-huit mois de son séjour à Paris, s'estompa sans doute peu à peu de son esprit, elle ne s'en effaça jamais complètement. L'habileté de Chatrian à introduire les premières œuvres, sa maëstria à administrer les affaires communes jusqu'en 1870, et, il faut bien le dire, son irréprochable dévouement rétablirent l'amitié. Mais il y eut de la part d'Erckmann, même pendant cette époque, tant soit peu de réserve. Il regardait du rivage Chatrian conduire la barque portant la fortune commune, et souriait de son habileté à la mener à bon port. Dès ce moment, Chatrian apportait plus à l'amitié qu'Erckmann et l'on a l'impression qu'au point de vue sentimental, celui-ci s'est laissé aimer par Chatrian sans le lui rendre toujours avec la même générosité. Lorsque les circonstances favoriseront son impression de 1852, celle-ci renaîtra avec une nouvelle vigueur.

Cette absence de finesse dans ses rapports d'amitié a poussé Chatrian à des « imprudences » dont il ne prévoyait pas la répercussion. Imprudence qu'aller habiter Le Raincy et ne plus voir Erckmann que deux heures par jour; imprudence que renoncer à l'accompagner à la Brasserie du Faubourg Saint-Denis; imprudence que l'engager à travailler « chacun de son côté », et lui mander : « *Je* répare le temps que *nous* avons perdu ». L'amitié d'Erckmann, inquiète de tous temps, devenait plus exigeante avec l'âge et la solitude, elle avait besoin d'être cultivée. Chatrian au contraire, à partir de 1870, la regarda de plus en plus, et au fur et à mesure qu'il agissait davantage seul à Paris, comme une réserve de tendresse, un trésor sentimental dont il se croyait sûr, sans qu'il y eût nécessité de l'entretenir. Il fut tout stupéfait de constater un beau jour que ce trésor, d'autres l'avaient détourné à leur profit.

L'excuse que nous accordons à Chatrian, c'est d'avoir été depuis longtemps au bord de la folie et la mort.

Nous avons signalé au passage les principaux symptômes de son état de santé, son inquiétude de la persécution dont le premier indice apparaît dès 1872, ses périodes d'euphorie, d'hypertrophie de la personnalité, le sentiment maladif de sa responsabilité qui lui fait donner sa démission à la Compagnie de l'Est parce que le souci du milliard (en titres!) déposé dans son coffre-fort l'empêchait de dormir, enfin aux derniers temps, la « baisse » de son esprit si net » que constata Erckmann lorsqu'il le vit à Saint-Dié en 1886, la « faiblesse de sa tête », le « noir », les insomnies, les cauchemars et finalement la congestion cérébrale. Les manifestations extérieures de cette évolution étaient renforcées par sa conception même de la vie, celle de *George* et de *Daniel Rock*, d'un individu supérieur, mais isolé, en lutte contre une horde d'ennemis à qui tous les moyens sont bons. C'est cette fin lamentable et toute proche qui nous fait apprécier avec quelque regret et quelque sévérité la « justice » d'Erckmann à son égard.

L'excuse d'Erckmann est de ne pas avoir connu et admis la maladie de son ami. Sans doute, dans sa lettre du 11 janvier 1887, il « attribue tout à » un dérangement cérébral, ce qu'on appelle la folie des grandeurs », mais il n'a jamais soupçonné la cause physiologique de ce dérangement. Il n'en connaît pas l'implacable évolution; il pense au contraire qu'une bonne leçon guérira Chatrian de « s'en être fait accroire ». On peut tenir pour certain qu'Erckmann, renseigné sur le mal terrible de son ami et son degré d'évolution, non seulement n'aurait pas songé à employer contre lui les moyens extrêmes dont il s'est servi, mais aurait eu à son égard toutes les attentions d'un ami sincère. D'autre part, si l'on relit les lettres d'Erckmann à ce moment et après la rupture, on est frappé de le voir devenir jusqu'au dernier jour, de plus en plus méfiant, pessimiste et misanthrope. Il semble bien que lui aussi, ait commencé à souffrir, dès la fin des années 80, de la manie de la persécution. Sa rupture avec Chatrian ne serait alors qu'une des premières manifestations de cet état d'esprit, une réaction contre le « complot » qui l'entourait, lui et ses œuvres, et dans lequel Chatrian aurait trempé. Ainsi, chacun d'eux aurait été victime de leur conception commune de la vie, chacun d'eux, à force de ne voir autour de lui que des ennemis [83], aurait fini par y ranger son ami.

Leurs deux noms sont cependant indissolublement unis et personne aujourd'hui ne songe à faire sauter le trait d'union qui les soude. M. Hinzelin observe, avec raison, quel son inconnu rend le nom d'Emile Erckmann seul, mis en tête du volume d'*Alsaciens et Vosgiens d'autrefois* [84], et dans une lettre du 16 janvier 1914, M. Alfred Erckmann dit très justement : « ...Quel

---

([83]) *Erckmann à Chatrian, 11 septembre 1876, à propos de l'*Ami Fritz*. «Tous » les honnêtes gens sont pour nous et tous les gueux, les voleurs, les filoux (sic), » les assassins contre nous ». *Chatrian à Erckmann, 8 février 1886 : « Quant à » nos ennemis... il sont innombrables et plus venimeux que le plus malhonnête » hommes ne pourrait se l'imaginer ».

([84]) Hinzelin, *Erckmann-Chatrian*, op. cit., p. 20.

» succès eût obtenu Erckmann sans Chatrian, et qu'eût été Chatrian sans » Emile Erckmann? Poser la question, c'est la résoudre ».

Erckmann, sans Chatrian, fût sans doute devenu avocat au barreau de Saverne. Il y eût vécu en épicurien, « faisant venir des huîtres à tous les » mois où se trouvent des R » [85], chassant, pêchant et menant joyeuse vie avec d'autres célibataires. De temps en temps, il eût écrit sous un pseudonyme un conte ou une nouvelle qu'un journal de Strasbourg eût inséré gratuitement. Sa notoriété n'aurait pas dépassé les limites du département.

Chatrian, de son côté, eût fait carrière à la Compagnie de l'Est, sans arriver toutefois à la position qu'il occupait à la fin de sa vie, car il est incontestable que son avancement a profité de sa renommée littéraire. Il eût, lui aussi, écrit quelques nouvelles, contes, romans, piécettes, publiés par des journaux, jouées sur des scènes d'importance secondaire. Jamais leur rêve de jeunesse, leur « idéal », paraître à la *Revue des Deux Mondes* et sur la scène de la Comédie française, ne se fût réalisé.

* * *

A partir du moment où il a pris position, Erckmann devient irréductible. « Sans doute, écrit-il à Alfred, on ne s'arrache pas du cœur avec calme de » vieilles affections et de vieilles habitudes, des façons de sentir qui ont pris » racine en vous depuis des années; ce n'est pas possible; mais un homme » doit être un homme... Il faut se respecter soi-même en se faisant respecter » de tous » [86]. C'est en vain qu'on lui allègue que Chatrian regrette sa faute, qu'il ne possède plus sa lucidité d'esprit, que des spéculations malheureuses ont ébréché sa fortune, Erckmann se montre intraitable : « Je ne crois absolu- » ment pas à ses remords... il n'est réellement pas malade, mais il a peur » [87]. « A-t-il eu raison? Dans ce cas, je n'ai rien à réclamer. A-t-il eu tort? Dans » ce cas qu'il me rende la moitié... Je veux tout ce qui me revient ou rien. » J'ai droit ou j'ai tort. Les questions de sentiment sont terminées; elles ont » duré trop longtemps... Il n'a pas été malade pour prendre, il ne sera pas » malade pour rendre » [88]. « Chatrian n'est pas malade, il n'est pas fou, il » n'est pas ruiné... C'est un coquin » [89].

Heureusement son neveu, Alfred Erckmann, ne partageait pas cette exaltation et c'est dans une atmosphère plus calme, on pourrait presque dire cordiale, que les négociations s'engagèrent entre lui et Chatrian, par devant Me See, choisi comme arbitre d'un commun accord. Lorsque, après l'avis rendu par ce dernier dans l'affaire des clichés Hetzel, son oncle l'avait chargé

(85) *Gaspard Fix*, in-8°, p. 100.
(86) *Erckmann à Alfred, 24 avril 1887.
(87) *du même au même, 17 mars 1887.
(88) *ibidem.
(89) *du même au même, 10 avril 1887.

de ses intérêts, Alfred Erckmann en avait informé Chatrian en ces termes : « Le mandat, tel que je le comprends, consiste à établir bien exactement tous » les comptes dont vous possédez les éléments, afin d'éviter entre vous tout » sujet d'irritation et de brouille.

» Il est de l'intérêt de tous deux, à mon avis, que tout cela soit réglé » sans intervention étrangère, sans aucune arrière-pensée, avec le souvenir » des longues et bonnes relations qui ont toujours existé entre vous.

» Je m'efforcerai, en tous cas, qu'il en soit ainsi et vous pouvez m'y » aider, en me confiant de votre côté la mission que je tiens de mon oncle. » Le nom d'Erckmann-Chatrian doit conserver l'auréole de gloire dont il » est entouré depuis tant d'années et ce sera le but principal de mon inter- » vention » [90].

C'est dans ce même esprit qu'Alfred Erckmann s'engage dans cette nouvelle affaire : « En me chargeant du soin de ses intérêts, mon oncle » Emile Erckmann m'a transmis votre lettre du 13 courant, dans laquelle une » phrase, un mot malheureux, ont mis votre vieux camarade dans une » agitation inouïe, bien plus grande et plus pénible que ses griefs contre » Hetzel et C^ie^, que je suis parvenu à réduire, avec l'aide de M^e^ See, à des » proportions plus vraies.

» Le mot « conduite correcte », que vous avez placé dans votre lettre » à Emile, a mis cet excellent homme dans un état de surexcitation indescrip- » tible : les conseils les plus topiques que j'ai transmis à mon oncle, ne sont » malheureusement pas encore parvenus à le calmer et je vois le moment » où il m'échappera. Si l'affaire sort de nos mains, c'en est indéniablement » fait de votre vieille amitié et tous les secrets de vos relations fraternelles, » qui ont duré près de quarante ans, risquent d'être livrés en pâture à la » badauderie et à la médisance des bons camarades.

» A la mort de mon père, vous m'avez écrit : « Je me souviendrai » toujours que vous êtes le fils de mon ami Charles ». C'est sous l'égide de » cette bonne parole que je m'adresse à vous, mon cher Chatrian, pour vous » prier de m'accorder votre confiance et d'entrer en rapports avec moi. Vous » pouvez être persuadé que je ferai tous mes efforts pour amener, avec le » réglement du litige qui existe entre vous, une réconciliation que je verrais, » pour mon compte, avec la plus grande joie » [91].

A cette lettre, Chatrian répond en ces termes : « Mon cher monsieur » Erckmann. Vous avez très bien fait d'accepter... Sitôt mon permis reçu, » je partirai pour Paris avec toutes les pièces. Je vous serre la main » [92]. Le 31 mars 1887, il débarque à Paris « prêt à soumettre toutes les pièces en » question » [93].

([90]) *Alfred Erckmann à Chatrian, s. l. n. d., mais avant le 13 mars 1887.
([91]) *Alfred Erckmann à Chatrian, s. l. n. d., après le 13 mars 1887.
([92]) *Chatrian à Alfred Erckmann, 24 mars 1887.
([93]) *du même au même, 29 mars 1887.

Au début du mois d'avril commencent les négociations. Les quelques billets que nous possédons, adressés à cette époque par Chatrian à Alfred Erckmann, respirent le calme et la correction. Ils se terminent tous par la formule : « Je vous serre la main ». On pouvait donc espérer voir l'affaire s'orienter vers une réconciliation. Mais un incident vint changer complètement les dispositions réciproques des deux négociateurs.

Emile Erckmann avait, — nous l'avons vu —, expédié à son neveu les lettres de Chatrian qui lui paraissaient établir sans conteste son droit à se dire le seul auteur des œuvres autres que les pièces de théâtre. Parmi ces lettres, s'en était glissée une, à dessein ou par inadvertance, qui ne contenait aucune allusion littéraire, mais dont la deuxième page se terminait par le début d'un paragraphe ainsi conçu : « Je crois devoir te prévenir que ton » neveu Alfred trouve mauvais... » [94]. Le reste de la phrase figurait sur le deuxième feuillet (page 3) qui ne fut pas envoyé par Erckmann à son neveu. Celui-ci fut très froissé de cette sorte d'espionnage de la part de Chatrian, pour le compte d'un oncle qui lui avait été jusqu'ici assez lointain; il le fut d'autant plus que la coupure habilement faite pouvait laisser supposer bien des choses, bien des paroles imprudentes prononcées peut-être par le neveu sur le compte de l'oncle Emile. Alfred Erckmann ne put y tenir et à la première rencontre qu'il eut avec Chatrian, il lui montra cette lettre. Jusqu'ici Chatrian avait supporté patiemment ce qu'Erckmann écrivait à son sujet et dont les échos lui parvenaient, nous ne savons comment, sans doute par de bons amis communs. Il attendait le moment favorable pour « en appeler » d'Erckmann irrité à Erckmann en possession de lui-même. Il n'est pas » possible, disait-il, que tout ce qu'il a écrit sur mon compte dans les der- » niers temps soit sorti de son âme ». A peu près comme Erckmann lui-même, il se demande : « A quoi bon venir en aide à ceux qui poursuivent, » du dedans et du dehors, ce but : diviser Erckmann-Chatrian ». « Il voudrait » s'adresser à Erckmann directement et lui dire : « Je croyais avoir raison. » Tu penses le contraire. Tu réclames le partage égal. Eh bien soit, j'accepte, » mais pour l'amour de Dieu, que ce débat finisse, qu'on n'en parle plus » et qu'on règle bien vite, à l'amiable, tous les points qui pourraient le » renouveler ou seulement le rappeler. C'est le vœu sincère d'un ami de » trente ans » [95]. Ce vœu ne parvint jamais jusqu'à Erckmann.

Lorsque Chatrian constate qu'Erckmann se sert de ses lettres contre lui, il bondit : « Voilà bien un trait d'Allemand » [96], s'écrie-t-il et à partir de ce moment son attitude change complètement. Autant il se montrait auparavant disposé à la conciliation, tout en défendant ses intérêts, autant maintenant « il crie, il se fâche, il se redresse » [97]. C'est qu'il a, lui aussi, un grief,

(94) *Chatrian à Erckmann, 28 mai 1883.
(95) *Note de Chatrian pour Me Sée.
(96) **Erckmann-Chatrian*, par Erckmann seul, p. 24 du manuscrit.
(97) *Erckmann à Alfred, 3 avril 1887.

un motif de colère contre Erckmann. Celui-ci lui avait reproché de le trahir au profit d'autres collaborateurs, Chatrian lui reproche à son tour d'avoir trahi le secret de leur amitié et de leur collaboration. Lorsque Me See rend son avis, le 20 avril 1887, par lequel il déclare que « Chatrian s'est mépris » sur l'étendue de ses droits d'auteur et qu'il avait à payer la somme de » 22.127 fr. 85 pour réparer cette erreur », la querelle des deux anciens amis a bien dépassé la question d'argent. Chatrian repart pour Saint-Dié, le cœur ulcéré, ruminant dans son esprit déjà ébranlé des projets de vengeance, se persuadant qu'il est tombé dans un guet-apens et que toute cette affaire a été montée par ses « ennemis », auxquels s'est joint Erckmann, pour révéler au public son rôle dans la collaboration et détruire leur amitié.

* * *

Après cette liquidation de son différend avec Chatrian, Erckmann se retira encore davantage du monde. Confiné dans sa maison de Phalsbourg, il n'y laisse entrer que les visiteurs de lui connus et ne la quitte que pour de rares promenades en voiture aux environs, pour sa cure annuelle aux eaux de Vichy, Carlsbad ou Niederbronn. Dans les premiers mois qui suivent la rupture avec son ami, il sent encore quelques velléités d'énergie, il veut démontrer à la « canaille », par le style de son prochain ouvrage, qu'il est bien l'unique auteur des œuvres antérieures. Il projette de combattre le mouvement naturaliste, alors triomphant. Il pense aller pour cela s'établir à Paris au début de 1889; il a un roman tout prêt et un ouvrage sur la mémoire. Il a l'intention également d'écrire un autre roman sur les mœurs politiques contemporaines : « Je ne veux pas, écrit-il à Alfred, être le philo- » sophe stoïcien du tableau de Couture, qui regarde de son coin l'orgie de » Rome de la décadence. Je veux donner un grand coup de pied dans ce » fumier et je le donnerai » [98]. La littérature et la politique sont toujours ses préoccupations dominantes.

Il s'agit bien entendu de la politique et de la littérature françaises. Lorsqu'Erckmann dit « notre gouvernement », « nos députés », il entend ceux de Paris et non pas ceux de Berlin. Il suit de près cette politique française si agitée à cette époque. Il se félicite de l'élection du Président Carnot, réprouve l'attentat d'Aubertin contre Jules Ferry et les trafics de Wilson. La débâcle du Panama lui inspire une profonde pitié pour M. de Lesseps qui « avait une si belle page dans l'histoire » [99]. Bien entendu, il combat le boulangisme et salue comme « le premier pas dans la voie du bon sens », le retour au scrutin d'arrondissement : « Nommer des gens sur une liste qu'on » vous présente, sans les avoir jamais vus, c'est absurde. Les paysans gaulois

(98) *Erckmann à Alfred, 22 décembre 1887.
(99) *Erckmann à Alfred, 18 décembre 1888.

» ne sont pas des métaphysiciens... Il leur faut des faits positifs et palpables. » Les abstractions ne font pas leur affaire » [100].

Il juge sévèrement la morale de cette politique. Lors du procès Wilson il s'écrie : « Cet exemple devenait absolument nécessaire, car la bassesse, » l'intrigue éhontée, le trafic des choses les plus sacrées et le mépris ouvert » de tout sentiment honnête devenaient tels, qu'on se demandait où nous » allions » [101]. La République, pour lui, c'est toujours la « Justice », « le » règne de la vertu ». Ses jugements sur la littérature ne sont pas moins sévères : « Les romans pornographiques se sont emparés de la vogue... Ces » livres sont la honte de la France et de la démocratie. C'est une triste note » pour notre pays que d'avoir vu triompher en plein la littérature porno- » graphique, dès que la presse eut été déclarée libre » [102].

Les vues d'Erckmann sur la vie française contemporaine sont donc loin d'être optimistes. En même temps, sa santé s'affaiblit. La vision de son œil gauche, « qui a écrit tant de lignes », diminue de façon inquiétante; il souffre chaque hiver d'une bronchite chronique; enfin en novembre 1888, apparaissent les premiers symptômes de la maladie qui l'emportera dix ans plus tard : le diabète. Il se résigne difficilement à ces infirmités de vieillesse : « Il est » fort désagréable d'être vieux, surtout quand on a été fort, énergique, » toujours actif et décidé. Le souvenir de ce beau temps passé ne vous embellit » par l'existence » [103]. Il s'effraie de ce que l'avenir lui réserve : « Chaque » matin, je suis plein de force; mon esprit est net et lucide. Je vois les choses » d'un œil gai; mais les forces physiques ne se soutiennent pas longtemps » et le soir je suis tout abattu; je vois les choses avec tristesse... Pourvu que » les bons moments se soutiennent encore quelque temps et que l'ennui ne » commence pas dès l'aurore » [104]. Il se sentait dépérir de la même langueur que sa petite ville de Phalsbourg qui n'arrivait pas à se remettre des blessures que lui avaient faites l'invasion allemande et l'exode de ses habitants : « Nous » vivons ici dans les catacombes; rien ne remue et depuis que tout est démoli, » rien ne change, la mousse seule s'empare des décombres. Dans vingt ans » d'ici, nous serons dans le même état que le Haut-Barr et le Geroldseck. » *Sic transit gloria mundi* » [105].

Cependant Chatrian, revenu à Saint-Dié, n'avait pas tardé à sombrer dans une profonde mélancolie, d'où il ne sortait que pour entrer en fureur contre son ancien ami, le traitant de « gâteux » et de « ramolli » qui se laissait conduire par sa gouvernante et qui « buvait des bocks avec les offi- » ciers allemands de la garnison de Phalsbourg » [106]. Dans ces moments,

---

(100) *du même au même, 14 février 1889.
(101) *du même au même, 3 mars 1888.
(102) *du même au même, 1er juin 1887.
(103) *Erckmann à Alfred, 18 mars 1889.
(104) *du même au même, 25 février 1889.
(105) *du même au même, 22 avril 1887.
(106) Propos rapportés à Erckmann par un M. Violland, dans une lettre *du 12 novembre 1888.

il roulait des yeux égarés, mais d'habitude demeurait solitaire et prostré, restant à la brasserie des heures entières sans dire un mot, « le regard » noyé » [107]. Lorsque quelqu'un, ignorant leurs dissentiments, lui parlait d'Erckmann, il n'avait qu'une parole : « C'est un Allemand, c'est un Alle- » mand » [108]. Et c'est alors que naît dans son cerveau troublé la légende (côté Chatrian) de ses relations avec Erckmann. Pour la première fois nous voyons apparaître l'idée que si Chatrian a fait du théâtre, c'était pour empêcher son ami de se germaniser en résidant à Phalsbourg : une pièce surtout devait produire ce résultat, *Alsace*, dans laquelle les attaques contre l'Allemagne et son empereur étaient si violentes qu'elles devaient amener infailliblement l'expulsion d'Erckmann [109]. Malheureusement le ministère — un ministère de trahison — interdit la pièce et Erckmann continua à devenir Prussien.

Telle est désormais l'idée que se font d'Erckmann, Chatrian et les siens. Et puisque Erckmann n'avait pas gardé le secret de leur correspondance, Chatrian ne se croit pas tenu à plus de discrétion. Il retrouve une lettre dans laquelle Erckmann daubait sur ses compatriotes demeurés à Phalsbourg et déclarait que lui Chatrian était le seul auteur de la pièce des *Ranzau*. A ce double titre, cette lettre répondait à ses désirs : Erckmann calomnie les Phalsbourgeois, donc c'est un Prussien. Il reconnaît que Chatrian est l'unique auteur des *Ranzau*, or il en a perçu les droits d'auteur, donc c'est un voleur. Cette lettre, Chatrian la fait photographier et en montre la reproduction à tout venant. Il en envoie un exemplaire à son ancien employé, Auguste Georgel, qui lui servait de secrétaire à la Compagnie de l'Est : « C'est » révoltant. Je l'ai fait photographier et je porte l'original toujours sur moi, » depuis que je l'ai retrouvée par le plus grand des hasards. Si le malheureux » savait qu'il l'avait écrite. Enfin je l'ai retrouvée, la voici.

» Pourriez vous venir me voir pour la Pentecôte. Je serais heureux de » causer avec vous de cette terrible affaire » [110].

C'est probablement au cours de cette visite que fut décidée, et peut-être élaborée, la réponse que Chatrian voulait donner « à la bande » : « Si la » bande s'agite, je répondrai à la bande, son chef en tête. Ne redoutez rien;

([107]) ibidem. Chatrian, à de certains moments, se rendait compte de son état. Le 6 mai 1888, il écrit à ses neveux de Bruxelles : *« Vous savez bien que je ne me possède plus moi-même ».

([108]) *Lettre de Violland à Erckmann, 12 novembre 1888.

([109]) Le simple examen des dates contredit cette idée. *Alsace* était écrit dès 1879, c'est-à-dire trois ans avant le retour d'Erckmann à Phalsbourg. « Le raison- » nement de Chatrian a dû être le suivant : 1) Les journaux boulangistes, en parti- » culier le *Figaro*, attaquent Erckmann-Chatrian; 2) Or, moi, Chatrian, je suis en » communion d'idées avec eux sur le chapitre de l'Alsace-Lorraine et du patrio- » tisme; 3) Donc c'est Erckmann qui est le but de leurs attaques; 4) Ces attaques » sont justifiées par sa conduite .

([110]) *Chatrian à Georgel, St. Dié, 20 mai 1889. Nous publions cette lettre dans *Un inédit d'Emile Erckmann, Erckmann et Chatrian par Erckmann seul.* Réponse d'Erckmann à l'article du Figaro du 19 août 1889 (Metz, 1932).

» je ne suis pas mort » [111]. Georgel ne paraît d'abord nullement pressé d'entrer dans cette affaire. On a l'impression qu'il s'est laissé attendrir à Saint-Dié par l'état lamentable de son ancien chef et qu'il s'est engagé un peu rapidement, dans l'émotion du moment, à le venger. Chatrian le presse par des billets de plus en plus laconiques et impératifs. Le 6 juillet, l'article est fait : « C'est très bien » écrit Chatrian. Le 10 juillet, il le gourmande : « Publiez donc et à la grâce de Dieu ». Le 14 juillet, Chatrian lui écrit en style télégraphique : « Article paraîtra-t-il bientôt? Quand et comment? Reste » importe peu. Réponse presse ». Mais c'est le 19 août seulement que le Figaro publie l'article intitulé : *Erckmann et Chatrian*, qui condense la *légende* d'Erckmann selon Chatrian [112] :

ERCKMANN ET CHATRIAN.

Il nous a paru intéressant de publier dans le *Figaro* quelques détails curieux et inédits sur la rupture de la collaboration Erckmann-Chatrian.

.....

Tout le monde sait que ces deux écrivains ont donné plusieurs pièces à différents théâtres. ..... Mais, ce qu'il y a d'étrange, c'est que M. Erckmann n'a jamais mis une virgule dans les dix ou douze pièces qui portent son nom et qu'il ne connaît même pas encore aujourd'hui celles d'entre ces pièces qui ne sont pas imprimées.

Aussi longtemps qu'il y eut des recettes fructueuses, Erckmann se contenta d'empocher la part que Chatrian lui faisait; mais une fois le succès épuisé, l'excellent Phalsbourgeois chercha à Chatrian une querelle d'Allemand et lui dépêcha un neveu, — son futur héritier sans doute —, M. Alfred Erckmann.

Le moment choisi était propice : Chatrian venait d'avoir une congestion.

.....

M. Alfred Erckmann déclara que son oncle ne voulait entrer pour aucune part dans les sommes allouées par Chatrian à ses collaborateurs et il réclama de Chatrian, *à titre d'indemnité*, de lui signer l'abandon complet de ses droits sur l'œuvre entière, *édition et théâtre*...

Le grand coup n'ayant pu réussir, le neveu offrit à Chatrian de le conduire chez un arbitre qui jugerait le différend.

.....

Après avoir épluché tous les comptes, que Chatrian avait spontanément remis au neveu de son collaborateur honoraire, Me See déclara gravement que Chatrian devait rendre à Erckmann les sommes attribuées aux autres collaborateurs... .....

([111]) *du même au même, St. Dié, 28 juin 1889.

([112]) Nous le reproduisons in-extenso dans : *Erckmann-Chatrian par Erckmann seul* (op. cit. Metz. 1932).

Naturellement le neveu accepta l'argent, il fit lestement un reçu et il encaissa ce que Chatrian lui offrait si bénévolement.

Mais que pensez-vous d'un pareil arbitrage?... .....

Que pensez-vous encore de M. Erckmann, qui cherchait à dépouiller un ami de quarante ans; de ce collaborateur qui a perdu le sentiment de la patrie, puisqu'il vit à Phalsbourg sans être inquiété, alors que les Allemands se montrent si cruels à l'égard des malheureux Alsaciens qu'ils soupçonnent d'être sympathiques à la France?

Il est vrai que M. Erckmann vit là-bas au milieu de sa famille, devenue allemande par son choix, à côté d'une nièce qui a épousé un médecin-major du régiment de Brunswick, et qu'il a eu l'honneur de recevoir dans sa maison le gouverneur de la Lorraine et qu'il a serré la main de cet Allemand.

Nous avons sous les yeux une lettre de ce bon patriote, dans laquelle nous coupons le passage suivant :

« Les Français restés en Alsace-Lorraine sont de véritables imbéciles, des » crétins que je connais depuis quarante ans et que je n'ai jamais fréquentés. » Ces gens se dénoncent les uns les autres à l'autorité allemande ».

Quelle honte!...

Et ce cupide qui mange en Allemagne l'argent que Chatrian lui a gagné en France, ne serait pas un mauvais Français.

Nous en appelons à tous les patriotes.

En revanche, nous voyons Chatrian à Saint-Dié refuser de traverser la frontière, pour aller, à quelques kilomètres de là, revoir le tombeau de son père, où sa place est marquée, mais où il a défendu qu'on le portât, aussi longtemps que les bottes allemandes fouleront l'Alsace-Lorraine.

Car c'est Chatrian qui a écrit seul l'*Alsace*, ce drame jusqu'alors interdit, où se trouve la propre condamnation de M. Erckmann.

Et si l'on veut savoir pourquoi Chatrian s'acharnait à vouloir faire jouer quand même l'*Alsace*, un mot va l'expliquer : il espérait que la représentation de cette pièce rendrait impossible le séjour d'Erckmann avec les Allemands...

« ...C'est à Phalsbourg que les biographes amis nous montrent » Erckmann en 1870, pleurant les désastres de la patrie, pleurant sa propre » sœur, devenue idiote et infirme pendant le bombardement de 1814, et qui » mourut abandonnée par lui, pendant le bombardement de 1870. .....

» Eh bien! la légende est finie; voilà la vérité :

» Un jour, en revenant d'une promenade, au moment de rentrer dans » sa maison, il avait entendu crier l'approche des Allemands : aussitôt, sans » s'arrêter, il avait pris le chemin de la montagne, sans se soucier de la » malheureuse qui devait souffrir encore et qui mourut pendant ce nouveau » siège...

» Et tandis que Phalsbourg brûlait, il respirait le même air que les » officiers de la batterie allemande, il côtoyait chaque jour les envahisseurs » de la patrie, il chantait la *Marseillaise* pour distraire les assassins de sa » sœur...

» Nous ne sommes donc pas surpris de voir M. Erckmann vivre en paix » avec les Allemands...

» Mais M. Erckmann comme écrivain est un homme public, dont la vie » et les actes appartiennent au jugement de ses concitoyens et nous avons le » droit de lui dire :

De deux choses l'une : ou vous êtes Français ou vous êtes Allemand.

Dans le premier cas, expliquez-nous votre existence à Phalsbourg, la bienveillance et même la déférence que les Allemands vous témoignent.

Dans le second cas, que faites-vous dans les sociétés patriotiques d'Alsace-Lorraine?

Quant à Chatrian, la droiture même, le patriote ardent et convaincu, qu'il vive en paix à Saint-Dié, entre sa courageuse femme et son plus jeune fils qui doit bientôt aller retrouver ses frères au régiment, et qu'il laisse au temps, ce grand justicier des hommes et des choses, le soin de le venger des infamies qu'il a subies.

* * *

Le lecteur de cet article ne manquera pas d'être frappé par la similitude de certains reproches que s'adressent Erckmann et Chatrian. « Sa collabora- » tion était nulle », dit Erckmann. « Il n'a jamais mis une virgule aux » pièces de théâtre », répond Chatrian. « Tant que je continuai d'écrire, tout » alla bien, Chatrian empochait sa moitié ». « Aussi longtemps qu'il y eut » des recettes fructueuses, réplique Chatrian, Erckmann se contenta d'em- » pocher ». Pour tous deux, l'« escroc » a profité de la maladie de l'autre pour accroître indûment sa part. Enfin, du point de vue politique, chacun considère l'autre comme un traître, Chatrian étant passé à la Réaction et Erckmann aux Prussiens. De part et d'autre, ne manquaient pas non plus les petits arrangements de la vérité, coupures habiles, décalages de dates etc. Si Erckmann eût été aussi peu sage que Chatrian et eût saisi de leur débat le public, celui-ci aurait probablement souri de cette querelle de vieillards, qu'il eût mise sur le compte de l'âge, mais l'article du *Figaro* contenait les accusations les plus graves à propos de l'attitude d'Erckmann pendant et après la guerre de 1870.

Ces accusations étaient du genre qui pouvait, à ce moment, nuire le plus à Erckmann. Depuis trois ans, la France était agitée par la politique du général Boulanger et le patriotisme exalté des Parisiens se montrait extrêmement susceptible sur le chapitre de l'Alsace-Lorraine. Accuser un homme dont les œuvres étaient aussi connues que celles d'Erckmann, de pactiser avec l'ennemi, de « fraterniser » avec lui, d'« être un mauvais Français », c'était le détruire complètement dans l'opinion publique. Et quels arguments Chatrian employait pour cela! Il aurait pu reprocher à Erckmann de s'être laissé assimiler peu à peu, d'avoir, par besoin de société, ouvert sa porte aux

Allemands, de s'être, à la longue et avec l'âge, résigné, sinon à la conquête, du moins à la cohabitation avec le conquérant, s'en remettant aux générations de l'avenir du soin de réparer la grande injustice. C'eût été faux, mais explicable. Mais non, il en faisait un traître de la première heure, un lâche qui n'avait même pas attendu la fin de la guerre pour se rallier au vainqueur et rechercher ses faveurs par les flagorneries les plus basses, un être égoïste et sans dignité, insensible aux souffrances de sa patrie, de son petit pays, de sa propre famille. L'image de Maître Placiard de l'*Histoire du Plébiscite* a certainement flotté à ce moment devant les yeux de Chatrian.

En temps ordinaire, l'énormité même de ces accusations en eût rendu suspecte la vraisemblance. Mais dans un pays en proie depuis de longs mois aux excitations chauvines du parti boulangiste, avec la tendance, si répandue en France après 1870, de trouver des traîtres partout, elles pouvaient rencontrer crédit, surtout venant d'un journal de la valeur du *Figaro*. Erckmann ne pouvait rester sur cette injure.

Ce n'est que par hasard, cependant, qu'il l'apprit. Son neveu, M. Alfred Erckmann en fut informé par un voisin, alors qu'il se trouvait en vacances dans sa propriété de Fénétrange, à quelque vingt kilomètres de Phalsbourg [113]. Dès qu'il eut pris connaissance de l'article du *Figaro*, il se rendit auprès de son oncle qui entra dans une colère violente, qui ne l'empêcha pas du reste, de sentir le piège : au lieu de se laisser aller à la polémique qui lui était offerte, il adressa au *Figaro* la lettre suivante :

Le 3 août 1889.

Monsieur le Rédacteur en chef du journal le *Figaro*,

L'article signé Auguste Georgel paru le 19 août dans le *Figaro*, sera prochainement déféré aux tribunaux.

Emile Erckmann.

Le 27, le *Figaro* y répondit par une nouvelle lettre de Georgel dans laquelle Chatrian couvrait complètement son ancien secrétaire : « ...M. Erck- » mann ne discute pas et ne nie rien... Donc ce que nous avons publié est » vrai! Et, pour que le public n'en doute pas, voici la lettre que M. Chatrian » vient de m'adresser :

Paris, le 26 août 1889.

Mon cher Auguste,

» Tout ce que vous avez dit dans le Figaro est exact, tout [114].

Chatrian.

([113]) Cf. Hinzelin, *Erckmann-Chatrian*, op. cit., p. 125.

([114]) exactement : « Tout ce que Vous avez dit dans le *Fgar* est *exct*, tout est... »

» Entre la parole du patriote Chatrian et l'attitude d'Erckmann, le public » jugera.

» Agréez, Monsieur le Rédacteur en chef, l'expression de mes meilleurs » sentiments.

Georgel Auguste.

Après cette lettre, il fallut bien comprendre Chatrian dans les poursuites. Pendant que s'engage la procédure, Erckmann songe à organiser sa défense et pour ce faire, commence un mémoire destiné à son avocat Me Durier. Dès le 29 août, ce travail est terminé, il « consiste tout simplement, dit-il, » dans l'exposition des faits depuis mon association avec le sieur Chatrian » jusqu'au dernier jour » [115]. Erckmann lui donne comme titre *Erckmann et Chatrian par Erckmann seul.* Nous l'avons cité souvent [115bis]. Sous une forme romancée, comme on dirait aujourd'hui, qui permet à l'auteur certaines libertés, concentrations suggestives, omissions utiles, accentuation de certains traits, allégement de certains autres, c'est le récit, fait par Erckmann en 1889, des relations entre les deux collaborateurs. Le style en est vif et alerte, digne des meilleures pages d'Erckmann, mais l'ensemble ne nous apprend rien que nous ne connaissions déjà par les lettres adressées à Alfred depuis la rupture. C'est la somme des griefs que nous avons trouvés épars dans la correspondance. La publication de cet opuscule fut remise, sur l'avis de Me Durier, après le procès. Mais Chatrian étant mort à ce moment, Erckmann y renonça.

Un autre souci d'Erckmann fut d'enlever à ses adversaires l'argument qu'ils détenaient du fait de sa résidence à Phalsbourg. Depuis que Bismarck avait institué en Alsace-Lorraine le régime des passeports (juin 1888), Erckmann sentait plus que jamais la fausseté de sa situation. Toléré seulement dans sa ville natale par l'autorité allemande, il n'avait jamais pu obtenir, malgré les appuis les plus hauts et les interventions les plus pressantes, le visa de son passeport par l'ambassade d'Allemagne. Lorsqu'il allait aux eaux de Vichy, il était obligé de rentrer par la frontière suisse, par Dijon et Bâle, pour éviter le risque de se voir « refouler » à Avricourt. En même temps, une autre nostalgie s'emparait de lui, non plus celle de son petit pays, mais celle de la grande patrie, de l'air, des voix, de la vie de ses compatriotes. Mortelle alternative, douloureux calvaire que gravissaient avec lui depuis vingt ans, tant d'Alsaciens-Lorrains restés chez eux ou « chassés, le cœur » navré, de leur pays, quand les autres Français rentraient paisiblement dans » leurs foyers » [116]. Aussi, dans ces dernières années, avait-il sondé le terrain auprès de parents et d'amis, pour venir s'établir au delà de la nouvelle frontière, à Nancy, à Lunéville, ou à Dijon.

([115]) *Erckmann à Alfred, 29 août 1889.

([115bis]) Nous l'avons publié sous le titre : *Un inédit d'Emile Erckmann, Erckmann et Chatrian par Erckmann seul. Réponse d'Erckmann à l'article du Figaro* du 19 août 1889 (Metz, 1932).

([116]) **Erckmann-Chatrian*, par Erckmann seul, p. 16 du manuscrit.

Ces tentatives avaient préparé son esprit à la décision qu'il prit à ce moment. Dès le 29 août, Emma Flotat a loué à Lunéville une maison, au 111 de la rue d'Alsace, pour le prix de 1500 francs par an. Le 9 octobre, il s'y installe : « Enfin, c'est fait et ce soir je couche chez moi. Les gueux qui » n'avaient qu'un reproche à me faire, celui de vivre dans ma petite ville » natale, comme des millions d'autres Français vivent chez eux, perdent leur » unique argument » [117]. Il ne tarda pas du reste à se plaire à Lunéville : « J'y suis très bien, écrit-il à Alfred, le 31 octobre, et je compte y rester. » L'air me convient; il est aussi pur, mais beaucoup moins rude qu'à Phals- » bourg. L'appétit m'est revenu. La nourriture est aussi bien meilleure, plus » variée et même moins chère qu'à Phalsbourg ». Mais ce qui lui plaît surtout dans sa nouvelle résidence, c'est cette atmosphère de liberté et de cordialité que respirait tout voyageur, même étranger, une fois franchie la frontière d'Avricourt, comme au sortir d'un long tunnel : « Nous voyons » ici des figures humaines, nous pouvons causer avec des compatriotes sans risquer d'être mis à la porte du jour au lendemain » [118]. Phalsbourg, du reste, n'a plus rien qui le retienne : « Depuis le démantèlement, les eaux » n'ayant plus de conduit dans les fossés que l'on a comblés, l'air de ce » rocher est devenu fort humide et malsain. D'autre part, vivant complète- » ment isolé parmi ces Allemands, j'en avais conçu un fond de tristesse invin- » cible. J'étais là comme dans un cachot » [119]. Il n'y connaissait plus que « quelques malheureux, vieillis et misérables » [120]. Son Phalsbourg était bien mort et dût-il redevenir français qu'il n'y retournerait plus, « pour la bonne » raison que le cimetière même est plein d'Allemands avec lesquels je ne » voudrais pas dormir mon dernier sommeil. C'est fini et bien fini. Je ne » regrette de là-bas que les tombes de mes parents. Je les regardais de temps » en temps en passant par dessus les haies où elles donnent et je m'écriais » du fond du cœur : « Quels braves gens c'étaient! » Maintenant que la haie » va bientôt refleurir, je me figure la petite urne de marbre blanc et je » m'écrie la même chose. C'est la seule nostalgie que je puis avoir encore, » la nostalgie des vieux. Mais on repose bien partout. L'oubli est notre con- » solation suprême » [121].

* * *

Le 22 janvier 1890, après plusieurs remises provoquées par Me Tézenas, défenseur de Chatrian et de Georgel, les débats s'ouvrirent à la neuvième chambre correctionnelle de la Seine, devant le Président Toutée. Me Durier,

(117) *Erckmann à Alfred, 9 octobre 1889.
(118) *Erckmann à Alfred, 3 novembre 1889.
(119) *du même au même, 15 novembre 1889.
(120) *du même au même, 6 mars 1890.
(121) *du même au même, 10 février 1890.

l'avocat d'Erckmann dégage de suite le sens de l'affaire : « La tristesse du » procès remonte au diffamateur et non à celui qui demande justice de la » diffamation ». Sans entrer dans la discussion de la thèse de l'adversaire, il réfute ses deux griefs : exploitation de Chatrian par Erckmann; attitude antipatriotique de ce dernier. Ces deux griefs ont été formulés par Georgel avec l'intention de nuire. Ces éléments suffisent, en droit, pour établir la diffamation [122].

Me Durier met hors de cause Chatrian considéré comme irresponsable. L'examen de ses derniers billets [123], son exaltation flagrante dans les dernières années, la déclaration de son médecin, le docteur Herpin [124], éclairent complètement ce point. Me Durier en attaquait d'autant plus violemment Georgel et le *Figaro*, « plate-forme » offerte aux avocats des bonnes comme des mauvaises causes. L'avocat de Georgel, Me Tezenas, au contraire, sachant bien que l'état de santé de Chatrian vaudrait à celui-ci l'indulgence du tribunal, s'efforce de le représenter comme le principal auteur du délit : « Georgel » n'a été qu'un instrument. Il n'y a pas d'autre initiative que celle de » Chatrian ». Pour la collaboration, Me Tezenas réfute, bien entendu, la thèse de « Chatrian, homme d'affaires d'Erckmann ». Pour cela il utilise les lettres de 1870 à 1886, époque où l'éloignement rend, dans la correspondance, la collaboration plus sensible, et très habilement il entremêle les lettres de Chatrian à celles d'Erckmann, en évitant d'en citer l'auteur, de sorte qu'il était très difficile à l'auditeur de savoir au juste lequel des deux collaborateurs avait écrit les paroles qu'il citait.

Enfin Me Tezenas en vient à la conduite d'Erckmann en 1870 et depuis lors, en reprenant les accusations de la lettre de Georgel. Mais devant les démentis formels de Me Durier, il n'insiste pas. Cependant il maintient le reproche fait à Erckmann de résider à Phalsbourg : « Ce n'est pas un crime » d'habiter l'Alsace, ...ce qui est mal, c'est d'y retourner quand on l'a » quittée, parce que quand, ayant abandonné l'Alsace, ayant opté pour la » France, on veut retourner dans son pays d'origine, nous savons tous qu'on » est obligé à des capitulations de conscience et de patriotisme auxquelles un » cœur un peu élevé ne saurait se résoudre ». Qu'on n'invoque pas l'excuse de la nostalgie : « Quand on a la nostalgie, on en meurt! ».

C'est cette attitude d'Erckmann qui a poussé Chatrian à vouloir la rupture : « Les idées allemandes de M. Erckmann avaient fait scandale à » Paris... De tous côtés les amis de M. Chatrian lui apprenaient ce qu'ils » entendaient dire de M. Erckmann, le scandale qui était le résultat de son » séjour prolongé à Phalsbourg, des explications étaient demandées à Cha- » trian... M. Chatrian qui, ayant toujours fait son devoir de la façon la plus

---

([122]) Nous analysons dans cette partie la sténographie des débats, communiquée par Madame Alfred Erckmann.

([123]) Cf. Hinzelin, *Erckmann-Chatrian*, op cit., p. 127.

([124]) ibidem.

» correcte, souffrait cruellement de cette situation », résolut de faire du théâtre pour obliger Erckmann à revenir en France.

« Le véritable motif de la rupture a été précisément le chagrin profond » que la conduite d'Erckmann avait causé à Chatrian ».

Cette rupture, c'est Chatrian qui l'a voulue. « Il est arrivé un moment » où M. Chatrian a voulu que les comptes fussent réglés. Il a voulu cette » rupture d'un façon générale ». Pour les comptes, la théorie que Me Tézenas attribue à Chatrian est la suivante : « Erckmann, par suite de sa conduite » antipatriotique, m'est devenu étranger. J'ai jugé que j'avais le droit de » faire avec mon ancien collaborateur des choses que je n'avais pas le droit de » faire avec l'ami ». Cette affaire de comptes a été du reste maladroitement grossie par les « amis » d'Erckmann dont « les propos étaient devenus si » généraux, couraient de façon si persistante et si précise le monde des » lettres, dans les milieux des théâtres, que M. Chatrian ou ceux qui ont » souci de sa mémoire, comme M. Georgel, ont été matériellement obligés » de faire ce procès ».

La lecture de la plaidoirie de Me Tézenas laisse une impression pénible. Il ne plaide pas au fond, fait flèche de tout bois, ramassant également les arguments importants ou minimes. Il tourne court aux répliques de la partie adverse avec des phrases comme : « Je m'exprimais mal ». « Je ne suis pas » bien renseigné ». Il laisse l'impression de n'être nullement convaincu de la justice de sa cause.

C'est le substitut Lombard qui, requérant au nom du ministère public, donne la vraie note de l'affaire. Lui aussi, il met hors de cause Chatrian « dont la responsabilité n'existe plus ». Mais Georgel n'en est que plus coupable « d'avoir accueilli les divagations d'un malade dont l'affaiblissement » intellectuel était visible pour son entourage depuis 1887 ». Affamé de réputation, il a cherché la réclame. Il y a réussi et, « dans cette journée du » 19 août, il a gagné définitivement ses éperons parmi nos diffamateurs les » plus en vue ».

Examinant les « affirmations sans preuves » reprises par Me Tézenas après Georgel, il montre par les lettres versées au dossier la part de Chatrian dans la collaboration, part qu'il limite à des conseils et à des encouragements. Il attribue leur différend à l'âge des deux anciens amis : « Lorsque l'âge vient » (c'est peut-être l'âge le plus coupable dans ce qui arrive) chacun des deux » collaborateurs tend à exalter sa part de travail au détriment de l'autre ».

La façon dont Georgel incrimine la probité d'Erckmann à propos du réglement de comptes est un « tissu de mensonges et de faussetés ». C'est Chatrian lui-même qui avait offert, pour s'acquitter, sa part de droits d'auteurs sur la deuxième partie de l'œuvre; c'est Erckmann qui a refusé. Quant à la thèse de Me Tézenas, d'après laquelle l'initiative du règlement de comptes et de la rupture viendrait de Chatrian, elle ne résiste pas à l'examen du dossier.

Me Lombard aborde enfin la question du patriotisme d'Erckmann et après avoir réfuté sans peine les faits matériels à lui imputés, élève le débat à un niveau plus général. Malgré la réserve, dit-il, à laquelle il est tenu en tant que représentant du gouvernement, il condamne la conception que Georgel et Chatrian ont des Alsaciens-Lorrains demeurés au pays, « con-» ception qui dénote l'ignorance la plus singulière de la situation malheureuse » de nos compatriotes d'Alsace-Lorraine ». Et si d'après eux, Erckmann et tous les Alsaciens habitants leur pays natal sont des traîtres, que penser des 1.500.000 Alsaciens-Lorrains qui depuis vingt ans, émettent les votes que l'on sait et sont représentés au Reichstag « par des gens qui ne le cèdent en » rien en patriotisme français aux représentants des Chambres françaises?... » Le caractère de la diffamation contre Erckmann est donc odieux parce que » général ».

Si la « trahison » d'Erckmann, si sa « lâcheté sans nom accompagnée » d'une bouffonnerie servile » étaient vraies, comment expliquer que Chatrian n'ait pas rompu les relations avec lui dès après 1870? A ce moment, et même après le retour d'Erckmann à Phalsbourg, Chatrian lui a toujours écrit « dans des termes qui montrent qu'il n'en a conçu aucun ombrage ».

« De tout cet échafaudage d'indignes calomnies, dit Me Lombard, il ne » reste absolument rien... Vous noterez surtout comme une circonstance » aggravante cette audace avec laquelle M. Georgel vous a apporté des docu-» ments qui n'étaient pas sincères, parce que toutes les citations étaient des » citations incomplètes et qui ne pouvaient, en aucune façon, donner le » véritable sens des mots tombés de la plume de M. Erckmann.

» Quant à Chatrian, vous l'acquitterez, car ce n'est pas le vrai Chatrian » qui est impliqué dans cette triste affaire.

» Il est tombé entre les mains d'un intrigant qui a échafaudé dans un » but personnel tout un édifice de mensonges, qui a eu ensuite, par les pièces » mêmes qu'il a versées au débat, le démenti de toutes ses calomnies et qui » cependant, pour conserver son attitude dramatique et théâtrale, a cru » devoir vous parler au nom du patriotisme. Tristes patriotes que ceux-là! ».

Le tribunal suivit le substitut Lombard dans ses conclusions et rendit, le 26 mars 1890, un jugement mettant hors de cause Chatrian, et condamnant Georgel à un mois de prison et deux mille francs d'amende, tandis que le *Figaro* s'en tirait avec cinq cents francs d'amende. Tous deux solidairement devaient payer à Erckmann dix mille francs de dommages-intérêts [125].

Georgel et le *Figaro* firent appel. La Cour rendit son arrêt le 11 août 1890. Il confirmait le jugement de la neuvième Chambre, mais suivant les conclusions de l'Avocat général Sarrut, elle « en réduisait les proportions, » élaguant les parties inutiles et s'efforçant de faire que son arrêt ne contienne » rien qui puisse froisser la susceptibilité légitime d'Erckmann et de Chatrian,

---

([125]) Cf. *Gazette des Tribunaux*, Nos des 31 mars et 1er avril 1890; *Gazette du Palais*, No du 28 mars 1890.

» de telle sorte que ce document judiciaire ne soit pas un obstacle au » rapprochement des deux amis et de leurs familles, séparés un instant par » un incident sans portée, envenimé par l'intervention malveillante de » Georgel ».

Malgré le choix d'une tribune aussi haute que celle du *Figaro*, ce procès n'eut pas le retentissement qu'en attendait celui qui l'avait provoqué. Le public ne s'émut guère, hors des milieux alsaciens-lorrains. D'autres événements, d'autres faits-divers sollicitaient son attention : l'Exposition Universelle de 1889, le boulangisme et les élections de 1890, le Panama, la nouvelle politique de l'Italie avec Crispi, l'affaire Gouffé, etc., tenaient l'opinion en haleine. Durant cette période si agitée de la politique française, les procès en diffamation étaient des plus fréquents. Dans le seul mois de janvier 1890, le *Temps* en annonce en moyenne trois par semaine. Enfin, si les œuvres d'Erckmann-Chatrian trouvaient toujours un grand nombre de lecteurs, si leur nom était toujours connu, il commençait cependant à appartenir au passé. Il traversait cette période ingrate où sans être entré encore dans l'histoire, il avait cessé de faire partie de l'actualité. Aussi la tempête soulevée par l'article de Georgel ne tarda-t-elle pas à s'apaiser.

Chatrian n'eut aucune connaissance de tous ces débats. Lorsqu'il mourut, le 3 septembre 1890, il avait sombré depuis un an dans l'inconscience complète. Il repose maintenant à Villemomble, près de Paris. On dit que, lorsque ses obsèques civiles passèrent devant l'église du pays, le curé de la paroisse fit sonner les cloches, « ayant toujours connu M. Chatrian comme » un parfait honnête homme » [126].

* * *

Erckmann ne fut pas désarmé par la mort de Chatrian. Il s'en attriste, mais sans indulgence. Il est heureux de n'avoir rien à se reprocher à l'égard de son ancien collaborateur. Confiné dans un sentiment de justice impitoyable, il n'abandonne rien de ses griefs et invoque même contre son ancien ami, au lendemain de sa mort, la justice divine : « Si Dieu n'est pas un vain » mot, son jugement entre Chatrian et moi sera encore plus motivé, sera » encore plus juste que celui de la Cour d'appel. Je le demande et je le » réclame » [127]. Beaucoup plus tard seulement, il reconnaîtra, dans une certaine mesure, les services que Chatrian lui rendait. Mais ce n'est qu'en 1897 qu'il consentira à admettre son irresponsabilité. En 1890, Chatrian demeure : « le grand homme qui lui cirait les bottes » [128].

Pour Erckmann, l'affaire n'est pas terminée par le jugement de la

(126) G. St. Brice, *Au pilori de l'Histoire*, op. cit., p. 13.
(127) Erckmann à Alfred, 5 septembre 1890.
(128) *Erckmann à Alfred, 8 novembre 1890.

neuvième Chambre et celui de la Cour d'appel. Il lui reste à fournir la preuve qu'il est vraiment le seul auteur des contes et romans parus sous le double nom. Il se met au travail aussitôt. Dès le 6 septembre 1890, il écrit à son neveu : « Je suis en train d'écrire un roman tout à fait contemporain, qui » cassera le nez de tous les gueux présents, passés et futurs, en présentant » les choses comme elles sont. On y reconnaîtra le style et la façon de voir » d'Erckmann, qui se sera passé, cette fois, du visa de Chatrian » [129]. Il termine aussi un autre roman, du genre historique, intitulé *l'An VIII* : la campagne de son père en Helvétie. Il projette de relier l'*Histoire du Paysan* au *Conscrit de 1813* par le récit des campagnes de « Marengo, Austerlitz, » Iéna, Wagram, la Moskowa, d'après les récits des vieux braves de Phals- » bourg » [130]. Il met la dernière main à un « traité de philosophie nouvelle » complément de *Quelques mots sur l'esprit humain* et de *l'Art et les grands idéalistes*, tout en commençant un « nouveau roman de mœurs, qui, pour » l'originalité, vaudra l'*Ami Fritz* » [131]. « Toute ma verve primitive semble, » dit-il, m'être revenue, et j'éprouve une réelle satisfaction d'écrire. Il ne » fallait que m'y remettre » [132].

Kâleb et Khora et *La campagne du grand-père Jacques* parurent dans le *Temps* en juin 1891 et mai 1892. Ces deux ouvrages n'étaient pas des romans, mais des nouvelles un peu étendues. Pour compléter le volume, Erckmann mit en un conte l'histoire de ses relations avec Chatrian, qu'il désignait sous le nom de Dominique Frangipani : « Mon ex-collaborateur s'y » trouve remis à sa place et moi à la mienne... Y sera mis en relief son rôle » ignominieux »[133]. Sur les conseils de son neveu, il renonça à le publier. En vain essaie-t-il alors de remanier une comédie écrite par lui à Toul en 1882 : *la soirée du Mardi-Gras;* en vain pense-t-il étoffer son livre par les deux premiers chapitres du *Fou Yégof*, tels qu'il les avait conçus primitivement. Rien de tout cela ne réussit. Enfin « le succès du *Grand-père Jacques* lui indique » la direction à prendre... Les récits de bataille passeront toujours chez nous en première ligne » [134]. Mais ce n'est que le 6 mars 1893 qu'il peut adresser à son neveu « la nouvelle de l'*Oncle Jean* qui fera suite à la *Campagne du grand-père Jacques* » [135]. Et c'est seulement le 11 juin 1895 qu'il corrige les premières épreuves du volume, définitivement complété par l'aventure de la *Mère Hulot*.

« On me retrouve tout entier dans ces nouvelles » disait Erckmann. Et sans doute, c'est de l'Erckmann, mais de l'Erckmann vieilli. Les défauts de ces dernières œuvres éclatent à tous les yeux : la tendance didactique s'y étale

(129) *Erckmann à Alfred, 6 septembre 1890.
(130) *du même au même, 7 septembre 1890.
(131) *du même au même, 8 novembre 1890.
(132) *du même au même, 13 novembre 1890.
(133) *Erckmann à Alfred, 12 mai 1891.
(134) *du même au même, 16 juin 1892.
(135) *du même au même, 6 mars 1893.

sans entraves, la géographie et la stratégie indispensables, au lieu d'apparaître, comme dans le *Conscrit* ou *Waterloo*, au cours du récit, dépouillées de leur caractère technique, sont présentées par l'auteur comme monition préliminaire : « Quand on parle de guerres ou de voyages, la première chose à faire » est de jeter un coup d'œil sur la carte » [136]. Erckmann abuse de ces coups d'œil, qui remplacent trop souvent les vues sur le paysage. La composition aussi laisse à désirer; à de certains moments on croit lire des notations sèches et sans lien, non encore fondues dans le récit; la trame transparait vraiment trop. C'est une gravure en fin de tirage : certains détails demeurent bien venus, mais les blancs se sont multipliés, certains traits se sont écrasés, d'autres amincis. Les personnages sont gris comme des fantômes résurgis, comme le dit l'auteur lui-même, « d'un monde antédiluvien » [137]. Et sur le tout flotte une impression de tristesse : l'idée de la vieillesse et de la mort hante l'esprit d'Erckmann.

Dans quelle mesure Chatrian, s'il eût été là, eût-il remédié à ces insuffisances? Sans doute il eût élagué les excroissances superflues; il eût certainement concentré l'action et mis en relief le personnage principal, amélioré en un mot la composition. Enfin, il eût trouvé un autre titre. Il n'aurait pu rendre vigueur au style d'un homme affaibli par l'âge et les maladies, privé des sources vives de son inspiration et retranché de la base de ses souvenirs, qui semblent flotter dans l'espace, sans contact avec la réalité.

Erckmann a donc mis près de cinq ans pour terminer le dernier volume de ses œuvres. Il a publié aussi, en tirage restreint, un volume de *Fables* : « A soixante treize ans, dit-il, on peut bien s'offrir une plaquette de fables » alsaciennes » [138]. Certaines remontent à bien des années : ce sont des vers qu'Erckmann notait dans son carnet, au fil de l'inspiration, au cours de ses promenades [139]. Ecrits au courant de la plume, ces poèmes ne sont pas exempts de fautes de prosodie, ni de libertés assez grandes. Mais Erckmann se retranche derrière l'exemple de La Fontaine. « J'avais autrefois un exem- » plaire de la première édition des Fables de La Fontaine, que j'ai perdu au » cours de mes pérégrinations depuis 1871. Je le regrette beaucoup, car » j'avais remarqué dans cet exemplaire bon nombre de négligences proso- » diques, corrigées depuis par les grammairiens, négligences qui ne faisaient » qu'ajouter à la grâce de l'expression et à l'originalité des vers... Du moment » que la rime existe, il faut s'y soumettre, mais c'est une invention des » barbares. ...Au fond la poésie n'est qu'une musique; c'est l'oreille qui en » est l'arbitre » [140]. Ce n'est pas une petite surprise que de retrouver sous la plume d'Erckmann quelques uns des principes de l'*Art poétique* de Verlaine. Mais cette musique que perçoit Erckmann dans la nature et qu'il

---

([136]) *Alsaciens et Vosgiens d'autrefois*, in-18°, *L'Oncle Jean*, p. 143.
([137]) *ibidem.*, p. 251.
([138]) *Erckmann à Alfred, 23 mars 1895.
([139]) *Erckmann à Alfred, 26 mars 1895.
([140]) *du même au même, 3 avril 1895.

exprime dans ses vers, n'a pas la richesse d'harmonie de celle de ses contemporains, de Wagner ou de Berlioz. C'est la musique un peu grêle, au dessin géométrique de Mozart ou de Haendel, la musique du XVIII[e] siècle. Ces fables rappellent beaucoup plus Florian ou J. B. Rousseau que nos romantiques. Ici encore il demeure fidèle aux maîtres de sa première jeunesse [141].

La morale de ces fables est nettement pessimiste et de ses vues sur le monde, Erckmann tire la conclusion que chacun de nous mange et est mangé. L'épreuve du Deux décembre, les événements de 1870, le souvenir de son procès contribuent à cette conception et l'on retrouve facilement Napoléon III sous les traits du chat, le Prussien dans le loup et Chatrian sous la peau du renard, tous vivant sans vergogne sur le gibier et la volaille :

Le droit quelquefois se discute
Mais la force jamais.

La nature est une harmonie, soit, mais l'homme dans cette harmonie n'est qu'une note indifférente dans l'ensemble de l'accord.

O farouche nature! où donc est ta bonté?
De la voûte du ciel jusqu'au fond de l'abîme
Nous voyons triompher la violence et le crime
L'égoïsme féroce et le vice éhonté.
Comme le bruit des mers au milieu du silence,
S'élève jusqu'à toi notre clameur immense,
A ton œil impassible, il n'est ni bien, ni mal
Et notre seul refuge est un monde idéal.

C'est dans ce monde supérieur que nous trouvons la consolation des vicissitudes de cette existence :

La justice en ce monde
Est une illusion profonde.
Amis, croyons à l'immortalité!

Et Erckmann, au déclin de sa vie, affirme une fois de plus sa foi pythagoricienne :

Pour moi ce n'est pas un mystère,
Je me souviens d'avoir vécu,
Je suis aussi vieux que la terre,
La mort ne m'a jamais vaincu.
La vie est une renaissance,
Et la mort n'est qu'un long sommeil,
Rien ne finit, tout recommence,
Après la mort vient le réveil.

Cependant l'âge et les infirmités pèsent de plus en plus sur lui et des crises successives marquent les étapes de son affaiblissement général. La volonté de travail est toujours vivante dans son esprit, mais son corps refuse le service : « Chaque matin, après avoir bien dormi, je suis en possession

(141) On trouvera un exemple de ces vers d'Erckmann dans *Kaleb et Khôra, Alsaciens et Vosgiens d'autrefois*, in-18° p. 238 ss.

» de toute mon énergie et de toutes mes facultés comme à trente ans, mais » la fatigue vient plus vite aujourd'hui et après trois ou quatre heures de » travail, je suis extrêmement fatigué » [142].

Il accepte assez philosophiquement de vieillir : « J'ai vu la dégringolade » des autres et la mienne ne m'étonne pas trop » [143]. Mais s'il se résigne, ce n'est pas joyeusement : « La vieillesse est une triste chose et la nature » aurait bien fait de l'abréger... Je voudrais m'endormir définitivement » [144]. Le vieux pythagoricien se sent d'année en année retourner à la vie des plantes : « Mon organisme, fort éprouvé par le travail et les émotions » de tout genre, suit maintenant les phases de la végétation qui se dépouille » et se remonte chaque année. Après le solstice d'hiver, je me remonte un » peu, quelques feuilles repoussent, mais toujours moins. Telle est ma situation. Du reste je ne souffre pas, je m'ennuie » [145].

L'âge et la maladie achèvent en effet de détacher Erckmann d'un monde qui lui est étranger. « La vieillesse est une sorte d'exil au milieu » d'un monde nouveau ». Et ce monde nouveau, Erckmann ne le juge guère favorablement : « J'ai vu bien des misères dans ma vie, depuis l'affaire » Teste Cubière jusqu'à nos jours. Mais ce qui se passe maintenant me paraît » plus triste, plus dégoûtant » [146]. Aussi se désintéresse-t-il de la politique; la prétendue trahison de Dreyfus en décembre 1894 l'émeut moins que la perte de sa dernière dent, survenue à la même date. L'affaire Zola, en 1898, lui semble obscure et Zola, « le dindon de la farce ». Mais sur la question d'Alsace-Lorraine, il demeure intransigeant : « Le traité de Francfort est » nul. La République une et indivisible ne peut céder l'Alsace-Lorraine. Et » l'Alsace-Lorraine doit savoir qu'elle n'est pas abandonnée » [147]. Il apprécie très justement la valeur de son œuvre à ce point de vue : « Mes contes et » romans nationaux et populaires ne permettront pas à la France d'oublier » que l'Alsace et la Lorraine lui ont appartenu » [148]. Sur le domaine littéraire Erckmann montre un égal pessimisme. Avant 1895, il songe encore à combattre la vogue du naturalisme, mais ces intentions demeurent à l'état de projet et c'est en spectateur qu'il assiste au déclin de l'école de Zola : « Aujourd'hui les idées manquent sur toute la ligne : on ne fait plus que » rabâcher et le dégoût est venu » [149], « les décadents ont disparu, les natura- » listes aussi... et la critique fonctionne à vide » [150]. De même qu'en politique, Erckmann regarde la vie littéraire en spectateur désabusé et comme il le dit, de loin, « à la lorgnette ».

---

(142) *Erckmann à Alfred, 11 mai 1891.
(143) *du même au même, 5 octobre 1891.
(144) *du même au même, 5 avril 1897.
(145) *Erckmann à Alfred, 27 novembre 1893.
(146) *du même au même, 21 janvier 1896.
(147) *Erckmann à M. Dusacq, Vénérable de la Loge *Alsace-Lorraine*, 15 avril 1895.
(148) *Erckmann à Alfred, 29 juillet 1895.
(149) *Erckmann à Alfred, 17 mars 1893.
(150) *ibidem.

Ayant ainsi renoncé à ses deux grandes activités intellectuelles, Erckmann succombe à l'ennui, sans avoir la force physique ou même, semble-t-il, la volonté d'en sortir : « Je dors beaucoup et c'est ce que j'ai de mieux à » faire. L'ennui, voilà la plus grande infirmité de la vieillesse. Quand on » ne peut plus causer avec de vieux camarades, ni lire, ni écrire, j'estime » que les anciens qui ont pris le chemin de la bascule [151] ont de la chance; » ils n'ont pas connu le chemin de l'exil » [152].

Peu à peu, il arrive à ne plus sortir de sa maison. Chaque année, il rétrécit la promenade qu'il avait coutume de faire l'après-midi autour du Champ de Mars, lorgnant les évolutions des soldats de la garnison de Lunéville. Ce spectacle le réconfortait : « Si les Allemands comptent encore nous envahir, » ils trouveront à qui parler » [153]. Dans les premières années de sa retraite, il va encore faire régulièrement sa cure à Vichy, voire à Carlsbad, mais, peu à peu, il se contente de stations plus rapprochées : Niederbronn, Vittel, Gérardmer, Raon-sur-Plaine, où il retrouve la nature vosgienne et les senteurs forestières des environs de Phalsbourg. Mais il a toujours hâte de rentrer chez lui et se fait une fête de coucher « dans son lit » [154]. Ce n'est pas que le séjour de Lunéville l'enchante; il en déplore la poussière l'été, la boue l'hiver, et l'incurie de la municipalité : mais il y est, il y demeure, il y mourra.

Et dans sa petite maison du 111 de la rue d'Alsace d'abord, puis au 10 de la rue de l'Est, Erckmann mène une existence de plus en plus retirée; il en écarte soigneusement tout ce qui pourrait la troubler. Hanté par le souvenir de la « trahison » de Chatrian [155], isolé dans cette ville inconnue, il tient en suspicion toute personne qui cherche à l'approcher. Il se croit environné d'un réseau d'espions qui doivent renseigner la famille de son ancien collaborateur sur ses faits et gestes. Le traducteur anglais de leurs œuvres, M. Mallesson, lui ayant écrit pour déplorer leur rupture, Erckmann se plaint « de cette agression d'un partisan de Bismarck » [156]. M. Enel, son voisin de Phalsbourg, sollicité par Chatrian, lors du procès, de fournir un témoignage sur la question du domicile, a répondu à cette demande par une lettre embarrassée, dans laquelle il évite visiblement de prendre parti, se bornant à énoncer des faits : « Erckmann a déménagé tel » jour; sa maison est vide. Reviendra-t-il à Phalsbourg? Les uns disent oui, » les autres disent non ». Cela suffit pour qu'Erckmann le considère comme un traître « qui avait combiné son coup avec les autorités allemandes pour

(151) Le chemin de la bascule (poids public) à Phalsbourg est aussi celui qui mène au cimetière.
(152) *Erckmann à Alfred, 23 décembre 1897.
(153) *du même au même, 16 février 1895.
(154) *Erckmann à Alfred, de Vichy, 29 août 1891.
(155) *Erckmann à Alfred, 19 janvier 1892 : « Cette triste histoire me revient tous les jours »; 20 septembre 1894 : « J'y pense malgré moi tous les jours et j'en » suis révolté ».
(156) *du même au même, 4 novembre 1890.

» me faire arrêter » [157]. Le journal *Le Temps* lui est « hostile » et lui inspire une « juste défiance » [158]. La poste est pleine d'« écornifleurs », qui violent le secret des correspondances et « font leurs choux gras » des « idées » qu'ils y ramassent. Finalement il ne veut plus entendre parler de rien ni de personne : il refuse à Mascagni l'autorisation de faire un opéra des *Ranzau*, à M. Saint Mesmin de mettre le *Conscrit de 1813* au théâtre, à Erlanger de faire représenter l'opéra-comique que celui-ci a composé sur le *Juif Polonais*, au *Théâtre Alsacien* de Strasbourg, de publier une traduction en dialecte de l'*Ami Fritz*. Sa qualité d'Alsacien-Lorrain lui vaut d'être sollicité par d'innombrables emprunteurs qui se disent ses compatriotes et qu'il finit par écarter impitoyablement [159]. Il refuse même mille francs à son vieil ami Hertzberg, qui avait eu le tort de lui conseiller de se « remettre avec Cha- » trian » : « Quoique brave homme, il est trop bête » [160].

Erckmann se contente donc des plaisirs chantés par Béranger : en hiver au « coin du feu », en été « sous la treille » et de la compagnie de ses chiens. Il écoute « bourdonner son feu » et rêve en contemplant la lutte de l'ombre et de la flamme sur le plancher. Le printemps venu, « quand son petit jardin » verdoie, que les feuilles de vigne, de framboises couvrent déjà les murs, » lorsque les hirondelles bâtissent leurs nids, sous la corniche du toit », il vient y rêver « de ses vieilles forêts des Vosges, de la scierie, de la pêche et » des bonnes figures d'autrefois » [161]. Le souvenir de ces dernières le console de celles de l'époque qu'il caractérise assez justement : « Le malheur de notre » temps, c'est qu'on ne rit plus. On déblatère, on ergote, on se prend aux » cheveux, on envie, on enrage, on prévoit toutes les misères du monde... » Depuis soixante ans, je n'ai pas vu les gens aussi mélancoliques et aussi » bêtes » [162].

Erckmann n'avait jamais été ambitieux et croyant être oublié, s'en consolait facilement : « Je n'ai jamais eu qu'une ambition, celle de remplir » largement tous mes devoirs envers le pays. Je ne me suis nullement senti » humilié d'être oublié, sachant bien que d'autres plus capables et plus » méritants que moi par leur génie et leurs découvertes, ont subi le même » sort » [163]. Il prenait facilement son parti de ne pas être de la Légion d'Honneur, le ministre n'ayant pas trouvé le temps d'examiner ses titres. Cette modestie, chez lui, n'était pas feinte; il n'en ressentait que davantage les échos qui lui parvenaient du succès de son œuvre : le titre de « conteur de

---

(157) *Erckmann à Alfred, 10 février 1890.
(158) *du même au même,26 mars 1891.
(159) *Dans la seule année 1897, et seulement d'après sa correspondance, les sommes qu'on sollicite d'Erckmann de cette façon se montent à cinq mille francs, un peu de plus du tiers de son revenu annuel.
(160) *du même au même, 8 décembre 1894.
(161) *Erckmann à Claretie, 5 février 1898.
(162) *Erckmann à Alfred, 18 février 1895.
(163) *du même au même, 25 juillet 1895.

génie » à lui décerné par J. J. Weiss [164], la mise au répertoire de la Comédie française du *Juif Polonais* [165] suffisent à sa satisfaction d'auteur. Cependant, avant son heure suprême, il devait recevoir un témoignage plus tangible de la popularité de son œuvre.

Un certain nombre de républicains de Nancy, parmi lesquels les avocats Grillon, Krug, l'ingénieur Keller, le journaliste Goutière-Vernolle, d'accord avec le maire et les Alsaciens-Lorrains de Lunéville, prirent l'initiative d'une fête en l'honneur de l'auteur des *Romans nationaux*. A vrai dire, il s'agissait encore d'autre chose : la lutte politique à propos de l'affaire Dreyfus battait son plein et les partis de gauche n'étaient pas fâchés de pouvoir opposer un écrivain de la valeur d'Erckmann à Maurice Barrès, candidat à la députation à Nancy, dont les partis de droite faisaient le parangon du patriotisme, de l'âme lorraine et des espérances nationales à l'égard des provinces annexées. De cela, Erckmann ne se douta jamais et cette fête conserva d'un bout à l'autre le caractère d'un hommage rendu à l'écrivain par ses admirateurs et ses compatriotes. Elle eut lieu au théâtre de Lunéville, le 3 janvier 1897. Le programme comportait l'exécution de divers morceaux de musique et de chant, entre autres *Dis moi quel est ton pays*, puis une conférence de M. Emile Hinzelin et la représentation de l'*Ami Fritz*. Erckmann s'y rendit en voiture en compagnie d'Emma Flotat et prit place dans la loge d'honneur. Son entrée fut saluée par tout le public; pendant la pièce il reçut dans sa loge, M. Hinzelin, les notabilités de la cité et de nombreux compatriotes. La Suzel de la pièce lui remit des fleurs en un vase de la célèbre faïencerie de la ville, et Erckmann rentra chez lui vers dix heures et demie pour fumer une pipe, en pantoufles, avant de se mettre au lit [166]. Cette fête eut sur son esprit le plus heureux effet : « La soirée d'avant hier a été admirable; c'est une des bonnes journées que » j'ai passées depuis longtemps... Je m'attendais à quelque anicroche, car » nous avons des ennemis nombreux et, sans aucune préparation, j'étais prêt » à leur river leur clou; mais rien de pareil ne s'est produit; au contraire, la » sympathie était universelle... Puis la conférence de M. Hinzelin eut lieu; elle » était fort éloquente, enthousiaste même. Je m'étonnais d'avoir fait tant de » choses; il connaissait mes œuvres mieux que moi-même; j'en avais les » larmes aux yeux et ne pouvais applaudir pour ma propre cause, mais toute » la salle y suppléait. Il y a pourtant dans la vie de beaux moments... » [167]. « J'étais bien loin de m'attendre, à la fin de ma carrière, à cette ovation, mais » j'avais pourtant la conscience d'avoir fait de mon mieux et ce que M. Hin- » zelin m'a dit des nombreux partisans restés fidèles à mon œuvre et » l'approuvant de tous points, m'a démontré que toutes les intrigues du

(164) J. J. Weiss. Au Pays du Rhin, p. 191.
(165) 1892.
(166) Voir à propos de cette soirée le récit qu'en fait M. Hinzelin, dans la brochure : *La Fête Emile Erckmann, des Romans Nationaux*, éditions de la Lorraine Artiste, (Nancy, 1897).
(167) *Erckmann à Ifred, 25 janvier 1897.

» monde ne peuvent supprimer un fait accompli, que ni la ruse, ni la » mauvaise foi, ni la calomnie ne sauraient prévaloir contre la justice » [168].

Cette fête rendit à Erckmann la sérénité et la joie : Ce fut, au couchant de sa vie, un dernier rayon de soleil qui l'aida à supporter les suprêmes épreuves. Sa vue baisse « horriblement », son côté gauche s'ankylose peu à peu et si Emma Flotat ne lui faisait pas la lecture de ses journaux, il serait réduit à « rêvasser toute la journée, au coin du feu ». La dernière lettre qu'il peut écrire lui-même est du 8 décembre 1898. Les lettres suivantes sont dictées par Erckmann à Emma Flotat et ne contiennent guère que des détails de santé, constatant un affaiblissement progressif des forces, de la vue, et l'augmentation de somnolences invincibles. Le 6 mars 1899, ces somnolences commencent à être à peu près continuelles; c'est à peine s'il se réveille pour prendre quelque nourriture. Après un légère amélioration les 11 et 12 mars, il tombe dans le coma diabétique le lendemain et le 14 mars, à huit heures du matin, Erckmann, sans avoir souffert, restitue à l'esprit universel la parcelle de souffle qui avait été son âme. De sa tombe, au cimetière de Lunéville, le soir, par temps clair, on peut voir onduler, du Schneeberg au Donon, les sommets bleuâtres de cette première chaîne des Vosges qu'il a tant aimée et qu'il a tant parcourue.

([168]) *Erckmann à Alfred, 2 février 1897

DEUXIÈME PARTIE

L'ŒUVRE.

CHAPITRE I.

LE PAYS ET LES PAYSAGES.

I. Le pays d'Erckmann-Chatrian; son centre, Phalsbourg. Les environs : zones concentriques de précision topographique décroissante. Les limites du pays. Caractéristiques de cette région.

II. Topographie des romans d'Erckmann-Chatrian. Transpositions germaniques. Ce qu'Erckmann cherche dans la montagne et ce qu'il y trouve.

III. Itinéraires favoris d'Erckmann : l'Oberhof, le Nideck, Dabo et le Grand Soldat. Ses saisons favorites : l'hiver et le retour du printemps.

IV. Annexes : le Nideck fantastique; Saverne joyeux; Paris « grandiose et terrible ».

V. Talent de description d'Erckmann. Son amour pour son petit pays, sa nostalgie. Fusion de la personnalité d'Erckmann avec son pays.

Leyde en Hollande [1], les rivages du Kurisch Haff [2] près de Königsberg, le canal de Suez [3] et la Kabylie [4] sont les points extrêmes où Erckmann-Chatrian a placé l'action de ses contes ou de ses romans. Cependant, si à l'intérieur du quadrilatère ainsi déterminé, nous précisons les quatre points les plus voisins du périmètre, ils engendrent une nouvelle surface singulièrement plus petite, dont les angles se trouvent à Waterloo [5], à Leipzig [6], à Zurich [7] et en Vendée [8], quatre champs de bataille reliés entre eux par la

(1) *La pêche miraculeuse.* (*Contes des Bords du Rhin*, in-18°, p. 49).
(2) *L'éducation d'un féodal* (à la suite de *Maître Gaspard Fix*, in-8°, p. 101).
(3) *Souvenirs d'un ancien chef de chantier au Canal de Suez.*
(4) *Une campagne en Kabylie* (en tête du même volume in-8° que les *Années de Collège de Maître Nablot*).
(5) *Waterloo.*
(6) *Le Conscrit de 1813.*
(7) *Première campagne du Grand-Père Jacques*, (*Alsaciens et Vosgiens d'autrefois*, in-18°, p. 1).
(8) *Histoire de la Révolution française racontée par un Paysan*, 3e partie, in-8°, p. 70 ss.

personnalité d'un même héros : un jeune soldat; ce conscrit est, du reste, complètement étranger à ces lieux : seuls, les hasards de la guerre l'y ont conduit. Son pays, où il a laissé ses parents, sa maison, son métier et ses amours, c'est Phalsbourg, c'est le pays d'Emile Erckmann.

Nombreux sont les romans d'Erckmann-Chatrian, dans lesquels les auteurs nous ont donné une description de Phalsbourg, sous son nom véritable ou sous un pseudonyme. Ils nous l'ont dépeint de l'extérieur, soit qu'on y arrive, comme Hullin, en venant des bois de Dabo [9], soit qu'on le quitte un matin d'hiver, comme le Conscrit de 1813, par la route de Bitche [10]. Lorsque nous avons traversé ses ponts et pénétré sous ses portes « trapues, » garnies de herses à dents de fer » [11], nous n'avons qu'à monter au clocher de l'église en compagnie de Joseph Bertha ou du joyeux Aloïus [12] pour en avoir une vue cavalière [13]. A l'intérieur de la ville, « les maisons se distri- » buent par quartiers réguliers; elles sont basses, bien alignées, construites » en pierre de taille » [14]. Et le « cachet militaire » que porte toute la cité, n'est pas sans lui donner « un certain caractère de grandeur » [15].

Malgré le temps écoulé depuis l'époque où Erckmann le décrivait, Phalsbourg a peu changé. Le bastion de l'hôpital a disparu pour faire place à la gare, mais il subsiste encore assez de l'enceinte, surtout sur le front est, pour que nous puissions en reconnaître les grandes lignes. L'intérieur de la ville est pour ainsi dire intact, et nous y retrouvons, aujourd'hui encore, l'aspect des gravures dont Riou et Théophile Schuler ont illustré l'œuvre des deux romanciers. Voici les deux casernes, l'une d'infanterie, l'autre de cavalerie, voici le collège, ancienne capucinière, la mairie, avec son couloir voûté, son corps de garde, son escalier terminé en plate-forme extérieure et au premier étage, la grande salle : Conseil de Guerre, en cas de siège [16], salle de danse en temps de paix [17]. En face de la mairie, de l'autre côté de la Place d'Armes, au café Hoffmann-Forty, les peintures murales continuent à représenter, sous des arceaux romans, « des paysages de la Suisse, avec des » lacs bleu-indigo, des montagnes vert-pomme, des sentiers rouges », si souvent évoqués par Erckmann. Depuis 1857, la vieille synagogue a disparu, mais sa cour où se tenaient les plantureuses agapes de la *Taverne du Jambon de Mayence*, où demeurait le vieux rabbin Sichel, l'ami de Fritz Kobus, subsiste encore, bien que rétrécie. Le coin de Fouquet, où tournait la diligence, la boutique du père Goulden, dans la rue de la Porte de France, sont encore facilement reconnaissables.

---

(9) *Fou Yegof*, in-8°, p. 10.
(10) *Conscrit de 1813*, in-8°, p. 30. (Cf. *Ami Fritz*, in-8°, p. 18).
(11) *Fou Yegof*, ibidem.
(12) *Le rêve d'Aloïus*, (*Contes populaires*, in-18°, p. 6).
(13) *Conscrit de 1813*, in-8°, p. 14-15.
(14) *Fou Yegof*, in-8°, p. 10.
(15) *ibidem*.
(16) *Le Blocus*, in-8°, p. 61-66.
(17) *La Comète*, (*Contes populaires*, in-18°, p. 39 ss).

Malheureusement un bâtiment a disparu qui joue un rôle capital dans l'œuvre d'Erckmann-Chatrian, C'est la vieille halle, remplacée en 1845 par le bâtiment sans style auquel est adossé aujourd'hui le monument des deux conteurs. Cette vieille halle, « coiffée d'un toit en forme d'éteignoir, posé » sur de lourds piliers » [18] en cœur de chêne, était située en arrière de l'emplacement actuel et avait pour parvis vers le nord, une petite place plantée d'acacias, ornée d'une fontaine [19], autour de laquelle s'installaient les paysans d'Alsace et de Lorraine, qui apportaient leurs denrées au marché [20]. Sous cette halle, on voyait des échoppes de revendeurs de vieux fer et de vieux habits [21], des savetiers [22], des fruitiers et des bouchers, débitant leur viande à l'étal [23]. La dernière de ces cassines était « la vieille baraque décré- « pite » [24] du sonneur de cloches Brainstein, dont les deux fils étaient tisserands et dont la femme, « aux mains sillonnées de grosses veines bleues » [25], élevait une pie qui joue un rôle épisodique dans certaines œuvres d'Erckmann-Chatrian [26].

Juste en face de cette vieille halle, à l'autre coin de la rue Lobau, se trouve la maison natale d'Emile Erckmann. La boutique du rez-de-chaussée [27] a été agrandie : la cloison qui séparait le magasin du cabinet de lecture, a disparu. Cependant, au premier étage, on peut retrouver les logements du père Erckmann et de son voisin de palier, Meyer Heymann, marchand de fer et rabbin de la communauté israëlite. Mais c'est surtout la cave qui n'a pas changé; on peut y suivre pas à pas l'Ami Fritz rendant visite au caveau des bonnes bouteilles [28]. A l'angle opposé du carrefour se trouve la maison qui appartint longtemps au notaire Hitschler, neveu d'Erckmann par alliance [29] et où il occupa lui-même, au premier étage, une grande chambre à deux fenêtres donnant sur la rue. Ce carrefour, par le rôle qu'il joue dans l'œuvre d'Erckmann-Chatrian, est vraiment le cœur de Phalsbourg. C'est lui qui a fourni à nos auteurs les lieux et les spectacles qui reviennent le plus fréquemment dans leurs contes et leurs romans.

A l'intérieur de la maison, ce qu'Erckmann nous décrit le plus volontiers,

---

(18) *Esquisse mystérieuse* (*Contes fantastiques*, in-18°, p. 24).
(19) Aujourd'hui disparue.
(20) Le bâtiment qui porte aujourd'hui le nom de « halle », est construit sur l'emplacement de la place des Acacias, tandis que la vieille halle occupait celui de la petite place actuelle, entre la nouvelle halle et la mairie; elle était séparée de cette dernière par un étroit passage.
(21) *Le Blocus*, in-8°, p. 16.
(22) *Conscrit de 1813*, in-8°, p. 14.
(23) *ibidem*, p. 14 et 16.
(24) *Conscrit de 1813*, p. 14.
(25) *ibidem*, et *La Pie*, (*Contes fantastiques*, in-18°, p. 54).
(26) *ibidem*.
(27) Occupée aujourd'hui par un marchand de cycles.
(28) La cave de la maison Erckmann passe pour une des plus belles de Phalsbourg. Hanté par le souvenir des sièges de 1814 et 1815, Philippe Erckmann, dont la famille avait eu à souffrir des obus et de la promiscuité des casemates, en avait fait un véritable abri de bombardement.
(29) Il avait épousé en 1856, Amélie Weissé, fille de Julie Erckmann (sœur d'Emile) et d'Hippolyte Weissé.

c'est la cuisine « avec ses plats fleuronnés, ses soupières rebondies » [30], sur le ventre desquels « dansent cinquante petites flammes, semblables à celles » du foyer » [31]. Mais il nous montre aussi la grande salle de parade, qu'on n'ouvre qu'aux jours solennels et où « le jour grisâtre laisse voir dans l'ombre » de vieux meubles, des fauteuils jaunes, une cheminée de marbre blanc et » le long des murs de grands cadres couverts de percale blanche » [32], sa propre chambre à coucher avec l'alcôve à rideaux, et le vieux clavecin, « antique épinette qui occupe l'intervalle entre les deux fenêtres », et qui n'a que cinq octaves. Tous ces logements, tous ces mobiliers sont ceux de la maison Hitschler ou de la maison Erckmann; toutes les caves sont celles de la maison paternelle, tandis que la baraque du sonneur de cloches Brainstein servira de modèle pour tous les intérieurs de pauvres artisans.

Mais c'est surtout la vieille halle que l'on voit apparaître à peu près dans chaque œuvre d'Erckmann-Chatrian. Nous la reconnaissons même à Suez, où elle prend le nom de bazar, « vieille halle affaissée, le toit en auvent sur » des piliers vermoulus » [33]. Quant à la petite place, dite aussi des Acacias, on l'identifie, non seulement dans les romans qui se passent à Phalsbourg même, mais dans toutes les petites villes, voire les villages où Erckmann situe l'action de ses récits.

De la fenêtre de son deuxième logement, comme du fond de la boutique paternelle, Erckmann occupait un poste d'observation de premier ordre [34]. Sans doute la vie de Phalsbourg était en général assez ralentie : « Sauf, les » mercredis et les vendredis, nous dit-il, jours de marché... on passait à » Phalsbourg la vie à se morfondre » [35]. Mais en revanche, ces jours-là, il avait sous les yeux toute l'activité de la petite ville. Dans bien des romans, dans bien des contes, il nous a narré ce qu'il en voyait et aussi ce qu'il en entendait, lorsque paressant le matin au lit, derrière les rideaux de son alcôve, comme l'ami Fritz, il percevait le murmure croissant des marchands et des acheteurs [36]. Immédiatement sous ses yeux, il avait l'étal du boucher Sépel dont les animaux suspendus lui ont inspiré des descriptions aussi réalistes que les peintures des bœufs écorchés de Rembrandt ou de tel autre peintre néerlandais. Sans quitter son lit, il pouvait voir, sur le toit en face, « le pot » de fleurs de la voisine, le chat qui se remet en route sur les gouttières, les

(30) *Myrtille*, (*Contes des Bords du Rhin*, in-18°, p. 4).
(31) *Madame Thérèse*, in--8°, p. 44. (Cf. *Crispinus*, Contes fantastiques, in-18°, p. 81).
(32) *Ami Fritz*, in-8°, p. 10.
(33) *Histoire d'un chef de chantier au Canal de Suez*, in-8°, p. 50.
(34) « Pendant le marché, le meilleur point d'observation serait la fenêtre de » notre ancienne bibliothèque; il verrait défiler dans la boutique tous les bonnets, » les robes, les souquenilles, les bottes, les paniers qui m'ont inspiré depuis quinze » ans ». (*Erckmann à M. Hitschler, 23 février 1865, pour lui recommander le dessinateur Riou).
(35) *Vieux de la Vieille*, in-8°, p. 3.
(36) *Esquisse mystérieuse*. (*Contes fantastiques*, in-18°, p. 25). L'*Ami Fritz*, in-8° p. 35 et passim.

» moineaux criards qui recommencent leurs batailles » [37], épisodes repris maintes fois dans ses œuvres et qui contribuent par leur répétition même, à nous rendre familier le rythme de la vie de la cité.

L'image qu'Erckmann nous donne de sa ville natale, c'est Phalsbourg vu du carrefour où il passa son enfance, sa jeunesse et son âge mûr jusqu'en 1870. C'est ce carrefour et ses maisons qui, dans son œuvre, tiennent le premier plan. Viennent ensuite, au second plan, la chambre et la cour de son logement de la rue des Capucins, le café Hoffmann-Forty, la place d'Armes, la mairie et l'église, le Collège, la cour de la Synagogue, les fortifications avec les portes d'Allemagne et de France; enfin, dans le fond, on distingue les casernes, l'hôpital, les rues secondaires avec leurs auberges pour soldats et paysans et les ruelles d'où il fait surgir parfois toute une population hétéroclite et pittoresque.

* * *

Les environs immédiats de Phalsbourg occupent dans l'œuvre d'Erckmann-Chatrian une place aussi grande que la ville elle-même. Que nous sortions par la porte de France ou par celle d'Allemagne, nous saluons d'abord au passage les fortifications de l'avancée, où retentissent si souvent les coups de fouet des postillons. Sur les glacis et dans les fossés voici les petits jardins, soignés avec amour, des vétérans et des officiers en retraite. Nous reconnaissons le cimetière des Juifs, avec la fontaine du Château, et l'autre cimetière « derrière la bascule »; le long de la route de Saverne, c'est le cabaret du Panier Fleuri, guinguette de banlieue voisine de la Poste aux chevaux, dont les carrés de fumier sont fréquentés par des bandes de moineaux innombrables. Au nord de cette route, à portée de canon des remparts, se trouve la tuilerie et la chapelle du petit Saint-Jean [38]. En cherchant bien, on découvrirait aussi les allées des Houx et des Sureaux, qui reviennent si souvent dans les œuvres d'Erckmann. Si nous voulions pousser plus loin et transformer notre promenade en excursion, nous pourrions descendre à la Zorn, près de Lutzelbourg ou aller à la Bonne-Fontaine par la forêt. Mais si nous voulons suivre le chemin qu'Erckmann aimait entre tous, nous prendrons le sentier qui, par la Côte des Genêts, le fond de Fiquet, la vallée des Ablettes derrière le Posthal, la roche des Tourterelles et la caverne de la Bande Noire, aboutit à l'Oberhof, dans la vallée de la Zinsel et de là à la scierie du Grosshammerweyer.

Nous pouvons ainsi tracer autour de Phalsbourg, une première zone dans laquelle les descriptions sont d'une exactitude topographique rigoureuse et

---

([37]) *Ami Fritz*, in-8°, p. 4.

([38]) On ne peut citer les œuvres d'Erckmann-Chatrian dans lesquelles ces noms reviennent, il faudrait les citer toutes.

qui constitue « le pays intime » [39] de l'auteur. Limitée au nord par la vallée de la Zinsel, d'Hangwiller à Dossenheim en passant par le Graufthal, pays du docteur Mathéus, le Grosshammerweyer et l'Oberhof, résidence du brigadier Frédéric, au sud par la vallée de la Zorn et Lutzelbourg, sa frontière orientale serait à peu près celle de la Lorraine et de l'Alsace, au Holderloch et au Fâlberg. Vers l'ouest, où la montagne fait place au plateau et la forêt à la campagne cultivée, où, par conséquent, le pittoresque est moindre, les limites de cette zone sont celles de la vue qu'on embrasse du haut des remparts de Phalsbourg. Au premier plan, la prairie de l'Eichmatt, prolongeant les glacis de la forteresse et à l'horizon, Saint Jean Kourtzerode, la poste de Haut-Martin, les Maisons Rouges et Mittelbronn.

Au delà de cette zone et concentrique à elle, s'en étend une seconde où Erckmann-Chatrian prennent plus de liberté avec la géographie, rapprochant les vallées ou les éloignant, augmentant ou diminuant les distances, y introduisant tel détail étranger, en passant tel autre sous silence. C'est, vers le Nord, la région de la Petite-Pierre, pays de la mère d'Erckmann, cadre de l'action de *Madame Thérèse*, résidence de Maître Nablot et dont la résistance aux alliés en 1814 nous est jovialement contée dans *Pourquoi Hunebourg ne fut pas rendu*. Au sud, c'est l'immense massif forestier de Dabo que limitent à l'horizon les sommets de la chaîne du Schneeberg au Donon. Cette seconde zône se présente dans l'œuvre d'Erckmann-Chatrian, comme un paysage dont chaque détail est exact, mais dont l'ensemble est composé, sans du reste que la vraisemblance ait à en souffrir; au contraire, le caractère vosgien du pays ressort peut-être davantage de cette synthèse topographique.

Dans cette nouvelle zône, un point cependant est décrit avec la même exactitude que Phalsbourg et ses environs. C'est le village forestier qu'Erckmann-Chatrian désignent sous le nom de village des Charmes, ou des Chaumes, ou du Chêne-Fendu, avec son annexe des Bruyères ou des Roches. La description de la localité, sa situation géographique, les lieux-dits des environs nous permettent d'y reconnaître le bourg d'Abreschwiller et son annexe du Grand Soldat, le pays de Chatrian. Abreschwiller fournira à nos auteurs le type du village forestier, comme Phalsbourg leur a donné le type de la petite ville militaire.

A ces contrées, nous pouvons rattacher la partie du plateau lorrain cultivé, comprise entre Phalsbourg et la Sarre avec le « pays protestant », et plus loin « le pays de Nassau », qui n'est autre que le comté de Nassau-Saarwerden, dont faisait partie Altwiller, pays de l'arrière grand-père d'Erckmann. Hirschland, à peu près à mi-chemin entre Droulingen et Fénétrange, fournit à nos auteurs le type du village arriéré, aux habitants durs et bornés. C'est, avec Saint Jean Kourtzerode, le seul endroit de ce côté qu'Erckmann mentionne assez fréquemment. D'autres localités de cette région ne fournis-

(39) *Die engere Heimat*, diraient les Allemands.

sent guère que leur nom, employé souvent sans souci de la réalité topographique, mais toujours avec celui de placer de façon harmonieuse dans la phrase française ces noms de consonance germanique.

Le pays d'Erckmann-Chatrian s'étend ainsi en un quadrilatère dont les angles se trouvent à la Petite-Pierre, sur les hauteurs à l'est de Fénétrange, au Donon et au Schneeberg. Si de ces quatre points, on regarde vers le centre, on distingue sur une éminence légère, mais régulière et nette, une tour trapue, noire, couronnée par la saillie de sa plate-forme. C'est la tour de l'église de Phalsbourg. Eloignons-nous de quelques pas, elle disparaît. Le pays d'Erckmann-Chatrian s'arrête là où l'on cesse d'apercevoir le clocher de Phalsbourg.

* * *

Au voyageur qui se rend en chemin de fer de Paris à Strasbourg, rien n'indique, passé Sarrebourg, l'approche d'une chaîne de montagnes. Sans changement dans le paysage, sans que cessent les longues ondulations du plateau lorrain, il parvient par une pente insensible jusqu'au tunnel d'Arzwiller. Il y entre en plaine; il en sort en montagne, le long d'une vallée étroite et sinueuse, suivie par un torrent aux eaux fraîches et bondissantes, où des rochers de grès rouge, qui semblent sanglants sous la pluie, supportent les ruines de châteaux-forts émergeant de l'océan des hêtres et des sapins. Si le touriste aborde le pays par la route, la différence lui sera moins sensible encore et l'on peut dire qu'entre la Lorraine et l'Alsace, il franchirait les Vosges sans s'en apercevoir, n'était la fameuse descente de Saverne.

Cependant à ce voyageur qui vient de passer la Sarre, certains détails ont révélé son entrée dans une région différente de la rive gauche de cette rivière. Dans les villages, la maison du plateau lorrain, basse, profonde et peu large, diminue de profondeur pour gagner en largeur et en hauteur; la tuile plate se substitue à la tuile creuse; le toit des maisons, bas et à faible pente jusqu'ici, se relève; les maisons à un étage, rares dans les villages lorrains, deviennent plus fréquentes. Enfin et surtout, elles cessent d'être accolées l'une à l'autre, de former une rue. Si nous voyons encore devant chacune d'elles, en un désordre apparent, le fumier, le tas de fagots, les chariots et les instruments aratoires, on trouve maintenant à côté de chaque maison, un espace libre, cour ou jardin, généralement planté d'un arbre, un noyer le plus souvent. Ainsi se révèle, entre la Sarre et l'Alsace, un type de localité tenant à la fois du village lorrain par la présence des « usoirs » devant les maisons et du village alsacien par la répartition de celles-ci sur le terrain. Ces maisons se caractérisent par leur longue façade et leur peu de profondeur, comme il convient à des constructions édifiées sur un espace étroit, entre le torrent du fond de la vallée et les premières pentes de la montagne.

C'est le village vosgien, c'est la maison vosgienne. On les retrouve de Bitche à Remiremont [40].

Tandis que les prairies du plateau lorrain conservent, même dans leur plus beau moment, quelques reflets jaunâtres dans leur verdure, dès que l'on arrive à la vallée de la Sarre, les prés prennent une teinte d'un vert plus nourri; l'herbe y paraît plus épaisse et révèle un sous-sol plus riche en eau que le calcaire perméable du plateau. Les arbres ont une frondaison plus régulière, plus harmonieuse que ceux des routes lorraines, toujours échevelés par le vent d'Ouest. Une forêt de hêtres apparaît, droits, touffus, élevés, réguliers, dont l'ordonnance cossue contraste avec les maigres taillis du plateau. C'est l'orée des Vosges, qui se révèlent ainsi par leur végétation plus tôt que par leur relief. Bientôt s'amorce devant nous une vallée en pente douce; c'est la montagne qui commence. Depuis Dabo jusqu'à la Petite Pierre, le pays se présente ainsi à qui vient de l'ouest, comme la continuation boisée du plateau lorrain, plateau qui va se relevant légèrement vers l'Est pour tomber à pic sur la plaine d'Alsace et que ravinent de plus en plus profondément les ruisseaux et les rivières affluents du Rhin [41]. Plateau sur les sommets, c'est dans les vallées qu'on a l'impression de la montagne. « Etrange pays », dit M. Ardouin-Dumazet, « où, pour trouver » la montagne, il faut descendre » [42].

Au delà de la Petite-Pierre, vers le Nord, le relief, sans augmenter d'altitude, se modifie, s'accentue en se morcelant. Considérées du haut de l'Altenberg ou du Kirschberg [43], les Vosges se présentent dans cette direction, comme un pêle-mêle de petites montagnes isolées, buttes, cônes, rocs, sans grandes lignes qui les relient. Vers le Sud, au contraire, au delà de la chaîne Donon-Schneeberg, la longue échine du Champ du Feu, nous donne un nouveau type de montagne, tandis que le Donon, le Climont, annoncent par leurs formes régulières, les ballons de la fin de la chaîne. Entre ces deux types de montagne vosgienne, le pays d'Erckmann constitue une unité géographique bien caractérisée.

Mais ce pays a aussi sa variété. Au nord de Phalsbourg les Vosges sont

---

(40) La proximité de l'Alsace a fait surgir aussi quelques maisons du type alsacien. Le village des Quatre-Vents, entre Phalsbourg et Saverne, réunit les trois types de maisons, lorrain, alsacien et vosgien. Lorsque le Dr Jacob, de *Madame Thérèse*, va reconnaître le cadavre du Croate, le long couloir qu'il suit et les différents locaux qu'il côtoie sont ceux d'une maison lorraine.

(41) Entre la sortie ouest du tunnel d'Arzwiller et Saverne, c'est-à-dire sur 15 km., la vallée de la Zorn descend de 100 m., tandis que les hauteurs qui l'encadrent passent de la cote 325 à la cote 460 (Haut Barr). La différence de niveau, insensible au tunnel, est donc de 235 m. à Saverne.

(42) *Voyage en France. Les provinces délivrées*, III, Lorraine, 1re partie, p. 89. (Paris, 1921). Cet aspect du pays est frappant, lorsqu'on le considère d'un point favorable, des terrasses de Valette, par exemple, entre Biberkirch et Abreschwiller. De ce point, la chapelle de Dabo, qui, du fond de la vallée de la Zorn, pitonne si joyeusement dans le ciel sur son piédestal de rochers, semble naviguer sur une mer de feuillage absolument plate. Même impression pour Phalsbourg vu de la Petite Pierre.

(43) Hauteurs qui encadrent la Petite Pierre.

traversées par de longues vallées ayant leur origine sur le plateau lorrain : passages commodes du Rhin à la Sarre. Pour défendre et surveiller ces couloirs, le Moyen-Age avait construit une quantité de châteaux-forts, dont les ruines mêlées aux rochers de grès coiffent d'une écume rougeâtre le sommet de chaque vague de cet océan de verdure. Certains ont subsisté jusqu'en 1870 comme petite forteresses : Bitche, Lichtenberg, la Petite-Pierre; une route stratégique, toujours en forêt, les relie l'une à l'autre, aboutissant à Phalsbourg, la plus méridionale d'entre elles.

Dès les premières pentes de la vallée de la Zorn au contraire, les Vosges devenaient impénétrables avec l'épais massif forestier de Dabo, alors sans routes carrossables [44], sans chemins forestiers, où l'on ne pouvait guère circuler que par des sentiers pénibles. C'est le Wildland de l'*Ami Fritz*. L'importance de Phalsbourg était donc de commander et interdire au besoin, le passage le plus méridional des Vosges du Nord, où se groupent pour les franchir les routes venant de Bitche, de Sarrebrück, de Metz, de Paris, avant de s'épanouir, passé Saverne, vers Strasbourg, Molsheim ou Haguenau. Passage et barrage, ce sont les raisons d'être de Phalsbourg qu'indique fort exactement Hullin dans le *Fou Yégof* : « Phalsbourg, forteresse et bureau de poste ».

Situé à la jonction de deux régions vosgiennes de caractère différent, Phalsbourg était donc aussi le point de passage obligé entre l'Alsace et la Lorraine et s'ouvrait aux influences de ces deux provinces. Cette petite ville était comme le cœur d'une fleur à quatre pétales; Vosges du Nord, massif de Dabo, plateau lorrain, plaine d'Alsace s'y réunissaient et y entraient en contact.

* * *

Il est exceptionnel qu'Erckmann-Chatrian ne situent pas leurs contes ou leurs romans à Phalsbourg ou dans les Vosges. Au début, lorsque le succès du *Bourgmestre en bouteille* à l'*Artiste* leur eut ouvert les portes des journaux parisiens, ils placent en Allemagne le théâtre de leurs contes fantastiques. N'étaient-ils pas les disciples d'Hoffmann? Et ne fallait-il pas faire honneur au subterfuge de Chatrian? Mais leurs désignations ne sont que des étiquettes; dans leurs œuvres, ni Munich [45], ni Mayence [46], ni Nuremberg [47], pas plus que Tubingue [48], Kreuznach [49] ou Bergzabern [50] ne nous révèlent rien de ce

(44) La première route qui y pénétra, de Lutzelbourg à Dabo, fut construite en 1859. Vers 1850, le médecin de Phalsbourg, qui desservait cette contrée, avait une voiture spéciale pour le pays de Dabo, une sorte de tilbury à hautes roues, à la fois léger et solide.

(45) *Trésor du Vieux Seigneur*, (*Contes des bords du Rhin*).

(46) *La voleuse d'enfants* (*ibidem*).

(47) *L'Auberge des Trois pendus*, (*Contes populaires*).

(48) *Le bouc d'Israël*, (*ibidem*).

(49) *Hans Storkus*, (*Contes fantastiques*).

(50) *Taverne du Jambon de Mayence*, *Combat d'ours*, *Combat de coqs*, etc.

qui caractérise ces villes dans la réalité. Bien mieux, nous retrouvons, presque dans chacune d'elles, quelque détail emprunté à Phalsbourg; le plus souvent c'est la petite place avec la halle et la fontaine, ses acacias et au coin, la boutique paternelle [51]; c'est parfois la décoration helvétique du café Hoffmann-Forty. D'autres fois, on assiste à des rapprochements inattendus : nous découvrons à Erfurt une caserne de la Finckmatt [25], et le Holderloch près de Tubingue; un habitant de Munich vante les mérites et la simplicité des domestiques du « Pitscherland » [53], c'est-à-dire du pays de Bitche; les peintres de Nuremberg font des paysages de Sainte Odile [54] et les plantureux repas, les combats d'ours et de coqs de l'auberge du *Jambon de Mayence* se déroulent à Bergzabern dans une cour de vieille synagogue, toute pareille à celle de Phalsbourg. Le château de Hugues le Loup, bien que placé dans la Forêt Noire, s'identifie aisément avec le Nideck vosgien dont il porte le nom. Quelquefois un lapsus de l'auteur nous révèle que même au delà du Rhin, il n'a jamais perdu de vue son pays [55]. Cette transposition germanique n'a pas d'autre motif qu'une certaine recherche d'exotisme et correspond à la première période d'Erckmann-Chatrian. Ils n'ont pas tardé à y renoncer.

Mais il arrive aussi, qu'à l'intérieur même du pays que nous avons délimité, Erckmann-Chatrian masquent sous un pseudonyme les localités qu'ils veulent dépeindre. Nous avons vu quels noms ils donnent à Abreschwiller et au Grand Soldat. Sous leur plume, la Petite Pierre devient Richepierre [56], Hunebourg [57] ou Anstatt [58], Lutzelbourg se change en Felsenbourg [59] ou Clairefontaine [60], tandis que Phalsbourg s'intitule Saint-Suzanne [61], Saarstadt [62] ou Hunebourg [63].

Qu'on puisse identifier exactement ces localités imaginaires avec celles qui ont servi de modèles, les distances et les relations entre elles, à défaut des détails pittoresques ou géographiques nous le prouveraient [64]. Si nous prenons l'*Ami Fritz* pour exemple, aucun doute n'est possible sur l'identité

([51]) Par exemple, dans la *Maison forestière*. Le héros, le peintre Théodore fait admirer au vieux garde une vue de Pirmasens. On y voit « la vieille halle » avec la vieille fruitière Catherine au coin et la maison de l'épicier Froelig ». (*Maison forestière*, in-18°, p. 32).

([52]) Célèbre caserne de Strasbourg, aujourd'hui disparue.

([53]) *Trésor du Vieux seigneur.*

([54]) L'*Auberge des Trois pendus.*

([55]) Dans *Hugues le Loup*, par exemple, il est fait allusion au grès rouge *vosgien* et d'une fenêtre du château, on découvre les vallées situées autour de Lutzelbourg, (p. 13, in-8°) et les « brumes lointaines des Vosges » (p. 17, in-8°).

([56]) *Années de Collège de Maître Nablot.*

([57]) *Pourquoi Hunebourg ne fut pas rendu.*

([58]) *Madame Thérèse.*

([59]) *Daniel Rock.*

([60]) *Loïs.*

([61]) *Grand-père Lebigre, Loïs.*

([62]) *Maître Nablot.*

([63]) *Ami Fritz.*

([64]) Généralement Erckmann ne change que le nom de la localité où se passe l'action. Les environs conservent les noms de ceux du pays choisi comme modèle. Je ne connais à ce procédé qu'une seule exception: *Maître Gaspard Fix*, situé sans aucun doute à Abreschwiller.

de Phalsbourg avec Hunebourg; nous y trouvons la place des Acacias, sur laquelle donne la maison de Kobus et où les officiers en retraite « chauffent » leurs rhumatismes »; l'emplacement de la caserne, du cimetière, de la vieille cour de la synagogue, la présence d'une garnison, de remparts et d'un nid de cigognes sur le clocher de l'Eglise nous le confirment également. Quant Fritz sort de la ville, c'est pour aller au « Panier Fleuri », dont le jeu de quilles touche à la poste aux chevaux, en longeant les jardins des vétérans sur les glacis, ou pour gagner sa ferme de Meisenthal, par le même itinéraire qu'empruntait Erckmann pour aller à sa scierie du Grosshammerweyer. Les communes que visite Fritz, en compagnie d'Hann le percepteur, sont celles du canton de Phalsbourg : Hackmatt, Lixheim et Mittelbronn « tout pays » protestant »; le « Wildland » catholique, avec « sa centaine de masures » décrépites, sur la montagne en face, à mi-côte et dominée par une chapelle » tout en haut des nuages », ne peut être que Dabo, tandis que la bourgade de Bischem, par les costumes, les mœurs et les coutumes de sa fête, se révèle comme Saverne.

Toute petite ville est donc Phalsbourg [65] et lorsqu'Erckmann-Chatrian situent l'action en un autre endroit précis, c'est à Phalsbourg qu'ils empruntent les détails [66], sans se donner la peine d'en imaginer de nouveaux. Dans le conte *les Bohémiens*, la maison de Monsieur le Maire, Hans Loerig est « sur la petite place, au coin de la fontaine, juste en face de la vieille » halle » [67]. L'intérieur de la bonne auberge, où se réunissent les notables, que ce soit à Vieux-Brisach [68], ou sur la route de Mulhouse à Bâle [69], ou encore à Bischem [70], est toujours décoré des redoutables paysages suisses du café Hoffmann-Forty [71].

Mais, objectera-t-on, puisque toute petite ville est toujours Phalsbourg, puisque toute région décrite est celle de leur pays, pourquoi les auteurs ont-ils éprouvé le besoin de le dissimuler sous des pseudonymes? Ne pouvaient-ils pas, comme ils l'ont fait parfois, surtout après 1870, employer les noms réels des lieux qu'ils nous présentent? A quoi bon ce décalage transparent, qui ne résiste pas à l'examen? Est-ce une précaution? Voulaient-ils donner le change?

---

(65) Dans une lettre *du 4 décembre 1893, adressée à un M. Mallet, Erckmann déclare : « Vous désirez savoir pourquoi j'ai mis, dans l'*Ami Fritz*, Hunebourg, » nom de fantaisie, à la place de Phalsbourg, mon pays natal. C'est qu'alors Phals- » bourg appartenait à la France et que j'avais l'intention de dessiner en passant » la physionomie des Prussiens et des Bavarois, comme je l'ai fait. Mes compa- » triotes n'auraient pas manqué de crier à l'invraisemblance, si j'avais placé la » scène du village dans nos environs ».

(66) Nous négligeons à dessein, dans ce chapitre, les *Confidences d'un Joueur de Clarinette*, dont nous aurons à nous occuper plus loin.

(67) *Les Bohémiens* (à la suite de la *Maison forestière*, in-18°), p. 275.

(68) *Le blanc et le noir*, (*Contes des Bords du Rhin*, in-18°) p. 200.

(69) *Les amoureux de Catherine*, in-8°, p. 90.

(70) *Ami Fritz*, in-8°, p. 77.

(71) C'est « derrière la bascule » comme à Phalsbourg, qu'on enterre les gens des petites villes, tandis que ceux des villages reposent « sur la côte, au pied du grand if », comme à Abreschwiller.

Sans doute Erckmann a visé, surtout au début, à une pointe d'exotisme, qui lui fait situer de l'autre côté de la frontière franco-allemande la scène de certains de ses romans; la guerre de 1870-71, en plaçant son pays au delà de cette frontière, le débarrassa, hélas! de ce souci; cependant ce motif est secondaire. Erckmann était Phalsbourgeois, non seulement de naissance, mais de cœur et de relations. Chacun de ses retours de Paris, chacun de ses ouvrages était un événement pour ses compatriotes. Et comme l'époque qu'il décrivait dans ses livres n'était pas complètement abolie, qu'il en subsistait de nombreux témoins, il était obligé d'en tenir compte. Lui-même avait une tendance à s'interdire la moindre licence avec la réalité. Chatrian était obligé parfois de l'encourager à se dégager de ce scrupule excessif, en lui rappelant qu'il avait d'autres lecteurs que les Phalsbourgeois [72]. En donnant des noms imaginaires aux localités citées dans son livre, en les transposant, comme dans l'*Ami Fritz*, au delà des frontières nationales, en égrenant les détails phalsbourgeois sur d'autres cités, Erckmann recouvrait sa liberté d'écrivain. Il échappait aux lisières des faits et des lieux, du temps et de l'espace. Il ménageait la susceptibilité de ceux de ses compatriotes qui auraient pu se reconnaître dans ses personnages ou critiquer les péripéties de l'action. Car pour les épisodes, comme pour les gens et pour les lieux, c'est toujours et uniquement Phalsbourg et sa région qui fournissent matière à l'imagination de l'auteur [73].

* * *

Ces limites, que nous avons tracées au pays d'Erckmann-Chatrian, les auteurs eux-mêmes nous les ont précisées en des indications fort nettes. L'auberge du *Mouton d'Or*, à Phalsbourg, est connue « dans tout le pays, » de Saverne à Sarrebourg, de la Petite Pierre à Dabo » [74]; les habitants de Dabo vont vendre « leurs fagots à Saverne et les produits de leur basse-cour » à Sarrebourg » [75]; lorsque l'invasion menace d'y pénétrer, « tout le pays » est en l'air, de la Houpe à Saint-Sauveur » [76]. Ce pays, ce sont les Vosges au Nord et au Sud de Phalsbourg, non pas la « haute montagne » qu'il faut

---

([72]) *Chatrian à Erckmann, à propos du *Blocus :* « la tradition, les anciens, tout cela est bel et bon, mais nous n'écrivons pas pour une demi-douzaine de Phalsbourgeois; nous écrivons pour tout le monde » (31 août 1866).

([73]) L'inscription suivante faite sur la couverture d'un des livres de sa bibliothèque, (*Esquisse historique des principaux événements de la Révolution*), 1789-1814), (Paris, 1823), montre le procédé qu'employait Erckmann pour rebaptiser de noms fantaisistes les localités de son pays :

Phalsbourg=Laroche | Hildehouse=Blincourt | Haselbourg=Henrimont
Mittelbronn=Trois Fontaines | Lutzelbourg=St Urbin | Vilsberg=Frenay

Ceci devait servir sans doute à la topographie d'un roman qui ne fut jamais écrit.

([74]) *Kâleb et Khora*, (*Alsaciens et Vosgiens d'autrefois*, in-18°, p. 201).

([75]) *Annette et Jean-Claude*, (*Contes Vosgiens*, in-8°, p. 2).

([76]) *Fou Yégof*, in-8°, p. 36.

aller chercher « vers le Hôneck et la Schlucht » [77], mais les plateaux de grès rouge déchiquetés par l'érosion.

Ce pays séduit actuellement le touriste, non seulement par la luxuriance de ses forêts, la fraîcheur de ses ruisseaux, le grand nombre, les formes étranges, la position hardie de ses rochers et de ses ruines, mais aussi par la facilité de la promenade. Car ces montagnes n'ont rien d'écrasant; elles sont aimables et souriantes [77bis]; lorsqu'Erckmann nous parle des « abîmes » et de la « cime » des airs », il faut entendre ces termes en proportion d'un paysage dont les sommets et les vallées présentent des différences d'altitude de deux cent cinquante mètres environ. Mais Erckmann les voyait en astigmate direct, avec un regard qui accentue les lignes verticales, et avec le souvenir des vues romantiques de sa jeunesse, comme celles des albums de Taylor. Ainsi la nature et l'esprit de son époque l'avaient prédisposé à amplifier le relief modeste de son pays; de là la fréquence, dans ses œuvres, des vues plongeantes, de là des expressions qui nous semblent parfois exagérées.

Erckmann s'intéresse à son pays dans tous ses éléments, aussi est-il remarquable de constater que, dans ses descriptions des Vosges, les vestiges du passé, les monuments de la nature et de la main de l'homme, si nombreux dans la région, ne jouent qu'un faible rôle. Si nous exceptons, dans des œuvres de début, la reconstitution à la Walter Scott du Nideck [78] et l'utilisation romantique du vieux château de Lutzelbourg [79], les ruines des burgs qui environnent sa ville natale ne sont pour lui que des « tas de décombres », « vieux tas de murs sur une roche, entourés d'orties » et de broussailles, vrais nids de hiboux » [80]. Dans le château de la Petite Pierre, qui fait si bonne figure sur son promontoire, il ne voit, après Vauban, qu'un « nid à rats » [81]. Rien ou presque rien non plus des monuments gallo-romains qui abondaient à cette époque dans ces forêts et dont les débris ont enrichi les musées de Sarrebourg, de Saverne et de Metz [82]. Pas davantage il ne mentionne les formations géologiques curieuses, comme le rocher de l'Ochsenstein, pareil à un navire sur sa cale de lancement, le Calice, en forme d'urne ou le curieux portique (Türgestell) qui se trouve entre le Grossmann et le Narion. Les rochers, grottes, châteaux-forts n'apparaissent jamais pour l'amour pur du pittoresque. Erckmann ne les ignorait cependant pas [82bis]. Mais ce qu'il recherchait dans la montagne, ce n'étaient ni les vestiges

---

([77]) *Le Tisserand de la Steinbach*, (*Contes de la Montagne*, in-18°, pp. 29-30).

([77bis]) *Sans exagération alpine*, nous dit Michelet dans son Journal (G. Monod, *Michelet*, p. 138, Hachette, 1905).

([78]) *Hugues le Loup.*

([79]) *Daniel Rock.*

([80]) *L'Oreille de la Chouette*, (*Contes fantastiques*, in-18°, p. 123); *Maison forestière*, in-18° p. 18 et 109; *Fou Yégof*, in-8°, p. 2.

([81]) *Revue de Paris*, loc. cit., p. 253.

([82]) Le cimetière du Hohwalsch, par exemple, mentionnée à la fin de *Maître Gaspard Fix.*

([82bis]) Il les énumère succinctement dans *Maître Daniel Rock*, in-8°, p. 144 : la chapelle du Dagsberg, les ruines du Nideck et du Haut-Barr, la grotte de Walscheid et les verreries de Vallerysthal.

historiques, ni les curiosités naturelles, c'était l'émotion artistique et religieuse, l'exaltation nécessaire à la conception de son œuvre.

La montagne lui fournit, de ses sommets, les vues d'ensemble, les horizons illimités, l'impression de dominer le monde des vallées et de s'élever vers l'infini, en « embrassant l'immense horizon bleuâtre du regard, avec toutes » les cimes inférieures, les vallées verdoyantes, les rochers et les pics et la » plaine du Palatinat [83] sur sa gauche à perte de vue » [84]. « Ce ciel bleuâtre, » les plaines d'Alsace et de Lorraine et tout au bout à l'horizon, celles de la » Champagne [85], toute cette immensité sans bornes où se perd le regard, » lui donne des éblouissements d'enthousiasme » [86]. Et il s'écrie avec Michel Bastien, le paysan : « Ah, c'est encore la vue de ces montagnes qui me remue » le cœur, ces vieilles montagnes bleues qui seront encore là quand nous » n'y serons plus depuis des siècles, que nos enfants et nos petits-enfants » verront après nous et salueront comme nous les avons saluées » [87]. Voilà le genre d'émotion dont vibrait le cœur d'Erckmann dans la montagne; il n'avait que faire des « curiosités » de l'histoire et de la nature, des quelques particularités inattendues qu'elles avaient pu y enfanter, quand son âme embrassait en ces lieux l'Univers tout entier.

La forêt détermine en lui la même exaltation : « En présence du spec- » tacle grandiose, des sombres colonnades de la forêt, des flèches innombra- » bles des sapins pressés sur la pente des abîmes comme l'herbe des champs », il sent « sa poitrine se dilater, son cœur battre avec une force inconnue » [88] et, sur la fin de sa vie, il nous répète encore une fois : « Jamais je n'ai pu » quitter mes vieux sapins des Vosges, jamais aucune musique au monde » n'a valu pour moi le bourdonnement des torrents ni le chant des oiseaux » forestiers aux mois d'avril et de mai. La forêt n'est alors qu'une immense » volière et le concert de tous ces êtres, reprenant possession de leurs nids, » me fait vivre de la vie universelle » [89].

On comprend qu'avec cette conception de la forêt et de la montagne, Erckmann ne nous en ait pas donné de description minutieuse. Il ne les voyait pas en spectateur, de l'extérieur, mais en homme participant de leur propre vie [90]. Certains détails, certains motifs cependant l'ont frappé : ce sont

---

([83]) Comprendre : Alsace.

([84]) *Maison forestière*, in-18°, p. 9, 16 et 217. Voir aussi *Hugues le Loup*, in-18°, p. 139.

([85]) Ici Erckmann exagère quelque peu. Cependant, ,du sommet du Donon, en regardant vers le promontoire de Sion, la « Colline inspirée » de Barrès, on perçoit, par temps très clair, la ligne des côtes de Meuse, vers Neufchâteau et Domrémy.

([86]) *Fou Yégof*, in-8°, p. 86. Cf. aussi : *Années de Collège de Maître Nablot*, in-8°, p. 53 et le *Sous Maître*, in-8°, p. 31.

([87]) *Histoire d'un paysan*, IV, in-8°, p. 11. Voir aussi *Revue de Paris :* loc. cit., p. 256.

([88]) *Myrtille, Contes des Bords du Rhin*, in-18°, p. 11 et 12.

([89]) *Alsaciens et Vosgiens d'autrefois*, in-18°, (*Kaleb et Khôra*), p. 290.

([90]) Cf. *Fiancés de Grindelwald*, (*Contes fantastiques*, in-18°, p. 146) : « L'im- » mense murmure des insectes sur la côte, dans les prairies, sur les eaux, le rou-

ceux qui donnent à la région son caractère par leur fréquence plutôt que par leur singularité.

Ce sont les vieilles scieries, si nombreuses alors, comme celle du Grosshammerweyer, la sienne ou celle qu'il voyait à chacune de ses visites à Soldatenthal, en face de la maison des parents de Chatrian [91]. C'est la rencontre qu'il fait des chars à bœufs dans les chemins creux de la montagne [92]; il a vu le soir, un feu illuminer les sapins qui semblent « beaucoup » plus verts, les rochers plus rouges », tandis que « l'eau du ruisseau coulant » sous les ronces brille comme de l'or » [93]; il a respiré avec bonheur et recueillement les « âpres parfums des bois » [94], en écoutant l'appel vespéral des hautes grives et « l'immense bourdonnement des insectes qui sortent de » terre aux premiers beaux jours » [95].

Mais ce qu'Erckmann nous décrit surtout, c'est la vie de cette montagne, à la solitude peuplée. « Quelle existence et quel mouvement, même dans ces » lieux qu'on croirait abandonnés » [96]. Avec les scieries, il nous montre les fermes forestières, tenues par des anabaptistes, comme celle de l'*Ami Fritz* [97]. Il nous en dessine la cour tranquille avec les « bottes de paille pendant entre » les poutres de la grange », le colombier avec son entrée « garnie de pointes » contre les fouines » [98] et ses pigeons qui se replient « comme un éven- » tail » [99] au cri de guerre du busard ou de l'épervier, la basse-cour avec « le coq qui grasseye au milieu de ses poules endormies le long du mur » [100]. C'est l'étable, « où le jour pénètre en longues traînées d'or au milieu des » ombres tremblotantes, effleurant les poutres noires, les harnais suspendus » à la muraille, les crèches hérissées de fourrage » [101]. Et voici le corps de logis, avec sa cuisine et sa chambre commune, inspirées de celles de la maison de Chatrian, « une grande salle blanchie à la chaux, haute de huit » à neuf pieds, et le plafond rayé de poutres brunes. Trois fenêtres, à vitres » octogones s'ouvraient sur la vallée, une autre petite derrière prenait jour

---

» coulement lointain des ramiers blottis sous le dôme sombre des hêtres et des » chênes, formaient une si grande harmonie que l'âme..... se fondait dans ce » concert universel ».

(91) Cf. *Revue de Paris*, loc. cit., et passim dans les œuvres.

(92) *Maison forestière*, in-18°, p. 6.

(93) *Bohémiens* (à la suite de la *Maison forestière*, in-18°, p. 265). Voir aussi *Le tisserand de la Steinbach*, (*Contes de la Montagne*, in-18°, p. 34-35).

(94) *Ami Fritz*, in-8°, p. 23.

(95) *ibidem*, p. 21.

(96) *Les deux frères*, in-8°, p. 54.

(97) *Ami Fritz*, in-8°, p. 19-20. Voir aussi : l'*Héritage de l'oncle Christian*, (*Contes de la Montagne*, in-18°, p. 32), *Fou Yégof*, in-8°, p. 2 et 41; *Histoire d'un Sous Maître*, in-8°, p. 39.

(98) *Joueur de clarinette*, in-8°, p. 7; *Histoire d'un homme du peuple*, in-8°, p. 10.

(99) *Ami Fritz*, in-8°, p. 19.

(100) *Fou Yégof*, ibidem.

(101) *Illustre Docteur Matheus*, in-8°, p. 21. Cf. *Rêve d'Aloïus*, (*Contes populaires*), in-8°, p. 10.

» sur la côte » [102]. A côté se trouve la salle, « haute et vaste pièce boisée » jusqu'au plafond, avec ses armoires de vieux chêne à ferrures brillantes, » son poêle de fonte en pyramide s'ouvrant sur la cuisine, sa vieille horloge » marquant les secondes dans son étui de noyer et son grand fauteuil à » crémaillère, usé par dix générations de vieillards » [103].

Dans les descriptions de la contrée, les maisons forestières jouent un rôle important, moindre cependant qu'on ne croirait, car elles étaient moins nombreuses alors que de nos jours [104]. Comme aujourd'hui, elles servaient d'auberges et Erckmann ne regardait pas « comme une petite affaire, au » milieu des bois, de savoir où l'on pourra s'asseoir en face d'une miche » de pain et d'un cruchon de kirschenwasser » [105]. Ces maisons forestières se ressemblent toutes entre elles, car elles ont toutes un seul et même modèle, l'« Oberhof » de la Zinsel, voisine du Grosshammerweyer.

De cette maison forestière, « le village s'aperçoit au fond de la vallée, » comme encadré dans les petites fenêtres de la maisonnette » [106]. Cette vue verticale sur un village forestier, nous la retrouvons dans bien des contes et bien des romans d'Erckmann-Chatrian, toujours animée de quelque détail précis et minutieux, comme dans une tableau flamand [107]. C'est généralement Abreschwiller qui lui a servi de modèle [108]. Mais d'autres localités, Dabo, Lutzelbourg, le Graufthal, ont aussi inspiré nos auteurs. Tous ces villages présentent des caractères communs : l'isolement, la pauvreté, le labeur pénible de leurs habitants, en contraste avec les riches labours et les grasses prairies des localités de la plaine d'Alsace ou du plateau lorrain. La mairie, le presbytère, l'école, la scierie, y sont les bâtiments principaux autour desquels se déroule l'action, tandis que l'église n'apparaît que rarement. Ces villages sont entourés de maigres cultures réparties de façon caractéristique, les prairies dans la vallée, les bois sur le versant [109], les labours sur le plateau. C'est la répartition habituelle des cultures de tous les villages vosgiens situés autour de Phalsbourg, notamment dans les vallées des Sarres.

* * *

(102) *Ami Fritz*, in-8°, p. 20. A rapprocher de *Revue de Paris*, loc. cit., p. 261, description de la maison de la famille de Chatrian.
(103) *Fou Yégof*, in-8°, p. 15.
(104) *Tisserand de la Steinbach*, (*Contes de la Montagne*, in-18°, p. 31) : « Il » arrivait tous les jours de nouveaux gardes... ou bâtissait de nouvelles maisons » forestières ».
(105) *Maison forestière*, in-18°, p. 11.
(106) *Myrtille*, *Contes des Bords du Rhin*, in-18°, p. 4.
(107) *Fou Yégof*, in-8°,p . 18.
(108) Le centre de la localité ayant été détruit par l'incendie en 1848, il est difficile d'y retrouver l'aspect décrit par Erckmann.
(109) Trop raide pour être cultivé.

Cette contrée vosgienne forme, avons-nous dit, un paysage composé, dont la topographie ne se précise que sur certains points. C'est qu'Erckmann a parcouru cette région, non pas au hasard, ni complètement, mais suivant des itinéraires déterminés et presque toujours identiques. Vers le Nord, c'est le trajet de Phalsbourg à la Petite Pierre en passant par l'Oberhof et la scierie du Grosshammerweyer; c'est celui que suit Erckmann enfant, en allant voir ses oncles à Lutzelstein [110]. C'est le chemin de Maître Nablot, adolescent, venant faire ses études au Collège de Saarstadt, et celui qu'emprunte le brigadier Frédéric, prenant le chemin de l'exil, après 1870. C'est la route de l'Ami Fritz pour aller à la ferme de Suzel, c'est celle que suit le vieux juge Zacharias en compagnie de la jolie Charlotte [111], ou Ladislas et Timothée allant voir le vieux garde Perlot, père d'une Charlotte fort semblable à la précédente [112]. C'est celle enfin que, par un matin d'hiver, Erckmann vieilli suivra aussi loin que ses forces lui permettront d'aller, pour jeter un adieu sans écho au paysage qu'il a chéri entre tous [113]. C'est le chemin de l'amour, de la douleur, du souvenir.

Cet itinéraire quitte la grande route de Saverne, en face de la vieille poste aux chevaux et longeant le versant Est du fond de Fiquet, au flanc de la côte des genêts, entre sous bois le long d'un petit torrent qui passe au pied de la caverne de la Bande Noire, où Erckmann loge si souvent ses Bohémiens [114]. Il débouche ensuite dans une vallée plus large, celle du ruisseau des Ablettes [115], qui ne tarde pas à se jeter dans la Zinsel à l'Oberhof, l'auberge forestière de Mathis, toute voisine de la maison du brigadier Frédéric, « deux » maisonnettes, perdues dans la solitude; l'une, petite auberge entourée de » vergers, près d'un sentier sablonneux, non loin d'un vieux pont qui franchit » la rivière; l'autre solide maison de garde forestier, adossée à la montagne » en face, la toiture en mansarde, le pignon tapissé de vignes, les fenêtres » scintillantes dans la verdure » [116]. Quelques centaines de pas en amont, en face de la Roche des Tourterelles, se trouve le Grosshammerweyer, la « scierie », propriété d'Erckmann, à l'intersection de la vallée de la Zinsel, et de celle qu'il nomme la Frohmühle (joyeux moulin) [117]. Celle-ci remonte vers la Petite-Pierre en longeant une série d'étangs où viennent « s'abreuver » les chevreuils » [118].

Ce double confluent et les maisons qui l'égaient, combien de fois Erckmann ne l'a-t-il pas fait figurer dans ses œuvres, sous son nom ou sous un

---

([110]) *Revue de Paris*, loc. cit., p. 254.
([111]) *Les fiancés de Grindelwald*, (*Contes fantastiques*, in-18°, p. 141).
([112]) *Kaleb et Khôra*, (*Alsaciens et Vosgiens d'autrefois*, in-18°, p. 230).
([113]) *ibidem*, p. 291-293.
([114]) *Kaleb et Khora*, (*Alsaciens et Vosgiens d'autrefois*), in-18°, p. 244, ss.
([115]) Erckmann y vit un jour un héron à la pêche, s'enfuir devant la menace d'un oiseau de proie; image qu'il a souvent utilisée (p. ex.: Fable citée dans *Kaleb et Khora* et *Fou Yégof*, in-8°, p. 78).
([116]) *Le Banni*, in-8°, p. 2.
([117]) La scierie est aujourd'hui transformée en auberge.
([118]) *Fou Yégof*, in-8°, p. 47.

nom d'emprunt? C'est pour lui le prototype des vallées vosgiennes, des maisons, fermes et auberges forestières. C'est par cette vallée qu'il fait entrer les Prussiens en Lorraine, après la bataille de Woerth [119], et c'est là qu'il réunit les volontaires du canton de Phalsbourg à leur départ pour Bitche en 1792 [120]. C'est de ce vallon, « un des paysages les plus doux, les plus har- » monieux qu'il soit possible de se figurer », qu'il garde la nostalgie en son exil sous les sévères sapins de l'Ermitage. « Oh, si je pouvais seulement revoir » ce petit vallon une seule fois. Qu'il est beau, mon Dieu, qu'il est beau et » combien d'heures j'ai passées à me le représenter. Combien de fois je l'ai » revu en rêve » [121]. C'est, pour Erckmann, l'oasis, l'asile du repos, du calme, de la rêverie et c'est de cette même note d'apaisement qu'il marque les villages du Graufthal [122] et de Dossenheim, limites en amont et en aval de cette partie de la vallée de la Zinzel, chère à son cœur et qu'à force de voir et d'admirer, sous tous ses aspects, à tous les moments du jour et de l'année, il a incorporée à son âme.

Vers le Sud, au delà de la crête qui court du Donon au Schneeberg, les ruines du Nideck et le village voisin d'Oberhaslach constituent un pôle d'attraction symétrique à celui de la Petite Pierre. Erckmann-Chatrian ont, pour s'y rendre, deux itinéraires, constitués par les deux trajets, aller et retour, de la première grande excursion qu'ils firent ensemble, en 1847. L'un, partant de Phalsbourg et passant par Lutzelbourg, s'engage dans le pays de Dabo par le défilé de Spartzbrod. De cette vallée riante, à peine rétrécie à l'auberge de Bourdonnaie, Erckmann fait un coupe gorge dangereux, où l'on assaille le bon curé Christophe [124], où le brave Marc Divès se fait « dévaliser de fond en comble » [125]. En passant au pied du curieux village circulaire de Haselbourg, puis par celui du Schaeferhof (qu'Erckmann orthographie phonétiquement Chèvrehof), on aperçoit devant soi le piton, surmonté d'un rocher, de la chapelle Saint Léon, qui domine Dabo, « le plus » dévot et le plus pauvre pays de la montagne » [126]. Après ce village, le chemin passe au pied du sommet du Schneeberg, pour redescendre par un sentier difficile, « le plus dur des Vosges » [127], sur la maison forestière, la cascade et les ruines du Nideck et aboutir à Haslach. C'est le sentier que suivent avec Matheus et Coucou Peter les pèlerins de Lorraine allant vénérer les reliques de Saint Florent [128]. C'est par ce chemin difficile, mais le plus direct pour le voyageur à pied, qu'Erckmann établit les relations entre

---

([119]) *Histoire du Plébiscite*, in-8°, p. 46 ss.
([120]) *Histoire d'un Paysan*, in-8°, II, p. 100-101.
([121]) *Le Banni*, in-8°, p. 33.
([122]) A propos du Graufthal, ce curieux village de troglodytes, on pourra juger d'après les descriptions qu'en donnent Erckmann-Chatrian, combien nos auteurs visent peu à l'exploitation des particularités et du pittoresque.
([124]) *Histoire d'un paysan*, in-8°, II, p. 87.
([125]) *Fou Yégof*, in-8°, p. 91.
([126]) *Matheus*, in-8°, p. 29.
([127]) *Le Banni*, in-8°, p. 23.
([128]) *Matheus*, in-8°, p. 29.

Phalsbourg et la haute vallée de la Meurthe, vers Saint Dié [129]. Un autre itinéraire pour atteindre Haslach est constitué par l'autre branche du trajet de la promenade que firent ensemble Erckmann et Chatrian aux vacances de 1847, en partant de Soldatenthal, par Frâmont et Schirmeck.

Au Grand Soldat, nous nous trouvons dans un pays à l'orographie quelque peu différente de celle du pays de Dabo. Tandis que la région dont Dabo est le centre apparaît comme un plateau lumineux descendant en pente assez régulière de la crête Schneeberg-Grossmann jusqu'à la Zorn, la région de Soldatenthal est sillonnée de longues et sombres vallées parallèles; des croupes les séparent, dont l'altitude croît régulièrement d'aval en amont et se relève tout-à-coup pour atteindre la ligne Grossmann-Donon. Chacune de ces crêtes est suivie par un chemin : chemin des Bornes, chemin de la pierre Saint-Quirin, encore jalonné de pierres miliaires romaines, chemin d'Allemagne, chemins qui, après le premier effort de l'escalade, offrent au touriste d'agréables et faciles promenades, à travers des forêts magnifiques. Si ces vallées et ces crêtes ne sont pas pénibles à parcourir, elles sont très monotones, sans coups d'œil imprévus, dévoilant à chaque tournant un paysage semblable à celui qu'on vient de quitter. Leur seul intérêt réside dans la luxuriance de leurs forêts, l'activité humaine qui les exploite et les effets d'ombre et de lumière qui y jouent [130].

C'est là, et ce n'est que là, autour de leur pays natal, et sur les itinéraires que nous venons de déterminer, que le pèlerin d'Erckmann-Chatrian retrouvera les traces des héros de leurs romans. Ces lieux et ces chemins, il faut en convenir, sont admirablement aptes à nous donner du pays une impression vivante, à en faire ressortir le caractère et la beauté.

* * *

Erckmann-Chatrian nous ont présenté leur pays sous tous ses aspects et à tous les moments du jour et de l'année. Mais le moment qu'ils préfèrent c'est le retour du printemps, « avec ses fleurs et ses alouettes; quand on » regarde ce beau ciel bleu, quand on sent la douce chaleur vous entrer dans » le cœur et qu'on voit les dernières neiges se fondre derrière les haies, alors » on est heureux de vivre et de louer le Seigneur » [131].

Ce « Vorfrühling », cette anticipation du printemps, il n'est guère d'années où Erckmann ne l'ait passée à Phalsbourg. Il prend plaisir à voir la

---

([129]) Le *Brigadier Frédéric*; le *Banni*; le *récit du père Jérôme*, (*Contes vosgiens*, in-8°, p. 37).

([130]) *Erckmann à Alfred : « C'est dans ce pâté de montagnes, entre Soldatenthal, Dabo, Haslach, Framont que j'ai encadré mes premiers romans: le *Fou Yégof*, *Hugues le Loup* et plus tard, les *deux Frères*, le *Sous-Maître*, etc. Ces » paysages sombres s'harmonisaient bien avec de pareils sujets. Ils étaient peints » dans mon œil et me donnaient la couleur locale ». (2 décembre 1888).

([131]) *Joueur de Clarinette*, in-8°, p. 43.

neige « s'écouler en ruisseaux limpides de la cime lointaine du Schnee-» berg » [132]. Par dessus les remparts de Phalsbourg passent de petits coups de vent tiède, qui viennent soulever les rideaux de l'ami Fritz, tandis qu'« aussitôt après, le souffle de la montagne, refroidi par les glaces qui » s'écoulent lentement à l'ombre des ravines, remplissait de nouveau la cham-» bre » [133]. « Aussi loin que pouvaient s'étendre les regards, on ne voyait » que de jeunes pousses d'un vert tendre sur les haies, sur les arbres des » vergers et les allées de peupliers...; au loin, bien loin, les montagnes bleues » des Vosges conservaient à leur sommet quelques plaques blanches, presque » imperceptibles et par là dessus s'étendait le ciel immense, où voguaient de » légers nuages dans l'infini » [134]. Au Grand Soldat, « on voit tout reverdir » sur la côte; les genêts à boutons d'or et les bruyères roses s'étendaient » jusque sous les roches, où la myrtille, la ronce, grimpaient à foison » [135]. Et toute cette activité, cette renaissance de la nature et de l'humanité aux premiers rayons du soleil, transportent Erckmann d'enthousiasme; pour un peu, il entonnerait le *Te Deum laudamus* [136].

L'été et l'automne ont aussi inspiré à Erckmann des pages magistrales, comme la lente montée de l'orage et son déchaînement, dans le conte des *Bohémiens*, mais ce sont surtout les descriptions de l'hiver qui témoignent le mieux de son talent. Phalsbourg, exposé sur son plateau à tous les vents, sans autre protection que ses remparts, a un climat d'hiver très rude. Sans parler des années extrêmement rigoureuses, comme 1813-14, qu'Erckmann nous décrit au début du *Conscrit*, la mauvaise saison commence tôt et finit tard : il n'est pas rare de constater dans l'évolution de la végétation une différence d'une huitaine de jours entre Phalsbourg et Nancy, d'une quinzaine entre Phalsbourg et Saverne, distants seulement d'une dizaine de kilomètres. « Les effluves du printemps dont tu me parles, écrivait Erckmann à » son neveu Jules, le 17 mai 1886, n'ont pas encore fait leur apparition à » Phalsbourg; nous sommes ici en Sibérie »; et Mars en ce pays s'appelle « le rude, car souvent ce mois vous donne de la neige ou de la glace quand » on croit tout fini » [137]. L'on ne peut dire le printemps venu à Phalsbourg, tant qu'il demeure quelque filet de neige sur le Schneeberg, baromètre de la région [138].

C'est cette saison, si rude en ces parages, qu'a toujours préférée Erckmann. Même dans les dernières années de sa vie, sa venue le réjouit. « Depuis » ce matin, nous avons la neige à Lunéville; ces gros flocons qui voltigent

---

([132]) *Maître Daniel Rock*, in-8°, p. 108; *Ami Fritz*, in-8°, p. 18.
([133]) *Ami Fritz*, in-8°, p. 4.
([134]) ibidem.
([135]) *Histoire d'un Sous-Maître*, in-8°, p. 37.
([136]) *ibidem.*
([137]) *Annette et Jean Claude*, (*Contes Vosgiens*, in-8°, p. 10).
([138]) *Erckmann à Alfred, 16 avril 1888 : « Nous avons ici un rayon de soleil; » mais les neiges du Schneeberg ne sont pas fondues et le fond de l'air restera » froid quelques jours encore ». Voir aussi *Blocus*, in-8°, p. 3, et passim.

» devant mes fenêtres me raniment. Il me semble être à Phalsbourg » [139], et il ajoute : « J'ai toujours aimé les scènes d'hiver » [140]. Ce sont celles aussi que nous rencontrons le plus souvent dans ses livres, celles qui sont le plus vivantes et le mieux réussies, par le contraste entre le froid extérieur et le bien-être des pièces chauffées, par la netteté des descriptions en noir et blanc, par la précision des impressions auditives qui se détachent nettement dans le grand silence hivernal [141].

* * *

Tel est le pays d'Erckmann-Chatrian. Mais ce pays a des annexes, les unes limitrophes, les autres plus lointaines, chacune ayant dans l'œuvre un rôle déterminé, un caractère immuable.

L'une est le versant méridional de la chaîne qui va du Donon au Schneeberg. Le centre en est pour nos auteurs le château du Nideck. De cette région, Erckmann a dû garder une impression d'étrangeté, de mystère, car c'est sur ce versant lointain qu'il situe la plupart des éléments fantastiques qui entrent dans son œuvre; c'est sur ces pentes que le fou Yégof et les deux sorcières, la petite Cateline et la grande Berbel vivent dans la caverne de Luitprand [142]; ce sont ces régions que parcourt la vieille Irmengarde, dépositaire de l'âme des ruines, dont l'existence est liée si curieusement à celle de la grande tour du château [143]. C'est à Haslach, que le bon docteur Mathéus fait son miracle [144] et le seul conte d'Erckmann-Chatrian, d'allure purement romantique, avec fantômes et revenants, *La Fiancée du Nideck* [145] a pour théâtre ces parages. C'est vers les ruines du Nideck que se dirige la vieille Fuldrade, le livre des chroniques sous le bras, lorsque la mort de Daniel Rock au tunnel de Felsenbourg, a fait disparaître de cette région le dernier représentant des vieux temps [146].

Une autre annexe, c'est Saverne; Erckmann connaissait bien cette agréable cité; il nous le prouve dans certaines parties du *Blocus* et de l'*Homme du Peuple*. Cependant, lorsqu'il s'agit d'y dérouler une action complète, nous voyons les détails phalsbourgeois venir se nicher, pour ainsi dire, dans le cadre topographique de la ville de la Licorne [147]. C'est qu'Erckmann n'a vu Saverne que superficiellement, en touriste, sans avoir pénétré dans sa vie intime et quotidienne. Et si la région du Nideck lui fournit le théâtre du merveilleux, Saverne a dû lui laisser une impression de fête et de joie.

---

(139) *Erckmann à Alfred, 15 janvier 1896.
(140) **ibidem*.
(141) Voir surtout *Madame Thérèse* et le *Fou Yégof*.
(142) *Fou Yégof*, chap. XVIII.
(143) *Une nuit dans les bois*, (*Contes de la montagne*, in-18°, p. 18).
(144) *L'Illustre Docteur Matheus*, in-8°, p. 43.
(145) Voir la Revue : *Curiosités d'Alsace*, 1863, p. 40-43.
(146) *Maître Daniel Rock*, in-8°, p. 179.
(147) Dans l'*Histoire d'un homme du peuple*, par exemple.

Dès qu'on en approche, « le bruit des grelots égaie le paysage et semble » annoncer la ville des petits pains blancs, des saucisses et de la bière » mousseuse » [148]. Erckmann dut y être aussi l'hôte du Casino et il est intéressant de rapprocher de la description qu'il en donne dans *Mathéus* [149], une gravure conservée au Musée de Saverne et représentant le Casino vers 1856. Mais ce qui caractérise Saverne, c'est la fête qui se trouve décrite dans l'*Ami Fritz* sous le nom de fête de Bischem, avec la présence caractéristique de la *Madamehütte* [150], salle de danse réservée à la société savernoise, tandis qu'une autre est destinée aux paysans des environs.

Une troisième annexe, plus lointaine, c'est Paris. Nous avons vu les sentiments qu'inspirait à Emile Erckmann la ville « grandiose et terrible ». Il ne l'aimait pas; il s'y sentait dépaysé; aussi pour en décrire les beautés, se sert-il de l'intermédiaire d'un « Homme du Peuple » ou d'un « Paysan » dont le langage inhabile prend à son compte son absence d'émotion [151]. Un seul coin de Paris paraît l'avoir touché, c'est le Jardin des Plantes, « lorsque après six » mois de brume, de boue, de pluie, de neige, un matin qu'il faisait un peu » de soleil », il y vit « les premières feuilles sortir des bourgeons. Mon » émotion fut telle, dit-il, qu'il me fallut m'asseoir et fondre en larmes » comme un enfant » [152].

En dehors du Jardin des Plantes, Erckmann ne nous parle guère que de son quartier, le quartier latin, tel qu'il l'a connu en 1842, et qui, « encaissé dans ses rues profondes et tortueuses, pleines d'ombre en été, de brouillard » et d'humidité en hiver, ressemblait au Quartier latin d'aujourd'hui, comme » une forêt vierge d'Amérique peut ressembler au Jardin des Tuileries » [153]. Mais ce qui lui plaît surtout au Quartier latin, c'est d'y retrouver, en certains coins, l'aspect familier de son pays natal; le cloître Saint-Benoît ressemble à la cour de la vieille synagogue et les rues, les ruelles, les places de Paris un jour d'émeute, avec « les mille et mille boyaux qui se croisent, ressem- » blaient à nos pauvres villages, où le fumier, la boue, les tas de fagots, les » enfoncements, les hangars sont aussi des barricades » [154] C'est la seule raison qui le ferait se plaire dans ce quartier solitaire, « entre le Panthéon, le » Val de Grâce et le Jardin des Plantes, où les maisons sont hautes et décré- » pites, les rues fangeuses, les habitants déguenillés » [155]. « En remontant la

---

([148]) *Illustre Docteur Matheus*, in-8°, p. 54.
([149]) *ibidem*, chapitre XVIII.
([150]) Voir Edmond About. *Madelon*, 1, p. 210. (Paris, Hachette 1863) et Klein : *Saverne et ses environs*, p. 212. (Strasbourg, 1849). Voir aussi au Musée de Saverne une gravure représentant la fête et sur laquelle figure la *Herrenhütte*, autre version de *Madamehütte*, toujours par opposition à la salle de danse populaire (*Bauernhütte*).
([151]) « Je ne me sens pas capable de vous dépeindre Paris », dit le Paysan en revenant de Vendée. L'homme du peuple est « ébloui d'admiration ».
([152]) *Le cabaliste Hans Weinland*, (*Contes des Bords du Rhin*, in-18°, p. 264). *Histoire d'un Homme du Peuple*, in-8°, p. 69.
([153]) *Le Grand-père Lebigre*, in-8°, p. 27.
([154]) *Histoire d'un homme du peuple*, in-8°, p. 95.
([155]) *Le cabaliste Hans Weinland*, (*Contes des Bords du Rhin*, in-18°, p. 263).

» vieille rue de la Harpe, toute grise, toute décrépite, je lui trouvai un air » de vieux Saverne » [156]. La maison où loge son héros est toujours la même, que ce soit dans l'*Homme du Peuple*, le *Paysan*, *Hans Weinland* ou le *Grand-père Lebigre* et l'impression qu'il nous donne de tout cela se trouve résumée dans les adjectifs « vieux, humide, gris et décrépit » qui reviennent constamment [157].

* * *

Sorti de son pays, Erckmann devient sec et sans force d'évocation. Qu'on lise ce qu'il dit de Strasbourg dans le *Docteur Mathéus*, ou de Nancy dans l'*Homme du Peuple* et l'*Histoire d'un Paysan*. Il connaît cependant ces villes, mais il n'y a pas vécu, il n'y a éprouvé ni joies, ni souffrances; plus proches de son pays que Paris, elles lui sont plus étrangères. En Vendée, rien ne caractérise les lieux parcourus par le héros ,non plus qu'au canal de Suez ou dans la campagne en Kabylie; mais si au cours de celle-ci, Goguel rencontre un coin qui rappelle le pays, immédiatement, nous voyons surgir l'image, comme celles des fermes françaises et de la Fontaine des Turcs, qui ressemble si curieusement à celle de la côte de Saverne [158].

Le pays d'Erckmann-Chatrian est donc une région étroite, aux frontières très précises, avec laquelle l'auteur s'est complètement identifié, qui se confond avec lui, qui lui est, pour ainsi dire, passée dans le sang. Le centre en est le carrefour de la maison natale d'Erckmann. Au fur et à mesure qu'on s'éloigne de ce point, les descriptions se font moins précises et moins pittoresques, et lorsqu'on franchit les limites que nous avons indiquées, elles n'ont plus rien de vivant, plus rien d'évocateur.

Dans ces descriptions, nous ne rencontrons jamais le besoin d'étonner le lecteur par l'étrangeté du site ou la précision de la topographie; les auteurs se soucient peu de faire montre de la sagacité de leur coup d'œil par la description de détails, intéressants peut-être, mais accessoires. Jamais, le paysage n'est décrit pour lui-même, en morceau de bravoure et s'il forme le fond ou le cadre de l'action, jamais il ne l'emporte en importance sur les événements du récit, qui demeurent toujours au premier plan. En outre, Erckmann ne décrit que les paysages qu'il connaît bien, qui sont passés en son âme, qui lui sont devenus familiers au point qu'il n'en remarque plus les détails; ceci lui permet de nous les présenter d'une façon profonde et essentielle, synthétique, avec, à la fin, un détail unique, mais tellement suggestif que l'on *voit* d'un coup ce qu'il a voulu nous montrer. Les émotions

---

([156]) *Histoire d'un homme du peuple*, in-8°, p. 44.

([157]) Outre les descriptions de ce quartier, Paris a fourni à Erckmann ces vues vertigineuses, plongeant dans des cours profondes, que l'on retrouve dans certains contes fantastiques : l'*Esquisse mystérieuse*, l'*Œil invisible*, la *Montre du Doyen*, souvenirs de ses logis d'étudiant.

([158]) *Une campagne en Kabylie*, in-8°, p. 11.

qu'en ressent l'auteur, joie, admiration, enthousiasme, tristesse, accompagnent toujours ces descriptions; aussi comprenons nous pourquoi, avec si peu de mots, Erckmann a pu faire revivre devant nous sa ville natale et les Vosges, leur caractère, leur beauté; c'est que ses évocations sont totales, vivantes, saisies d'ensemble et qu'il y ajoute toute sa personnalité, tout son cœur, tout son amour.

Cet amour pour son pays est certainement le facteur principal du talent descriptif d'Erckmann. Dès le début de son deuxième volume de contes, il lui crie sa fierté et sa tendresse. « Quand on a eu le bonheur de naître dans les » Vosges, entre le Haut-Barr, le Nideck et le Geierstein, on ne devrait jamais » songer aux voyages. Où trouver de plus belles forêts, des hêtres, des sapins » plus vieux, des vallées plus riantes, des rochers plus sauvages, un pays » plus pittoresque et plus riche en souvenirs mémorables...

» Mais non, tout est mis à l'écart... On se glorifie de son ignorance et » l'on néglige surtout l'étude de notre bonne vieille Alsace... Franchement » tous ces touristes ressemblent aux maris jeunes et volages, qui délaissent » une bonne et honnête femme, pour courir après des laiderons... » [159].

Et le même volume de contes se termine par une exaltation parallèle, non plus des richesses naturelles et historiques de la région, mais de ses ressources en pittoresque et en abondance : « Quand on a eu le bonheur de » naître à Bergzabern, entre les superbes vignobles du Rheingau et les belles » forêts de Hundsrück, est-ce qu'il faut songer aux voyages? Dans quelle » partie du monde trouvera-t-on d'aussi beaux jambons... de plus nobles » vins... de plus jolies filles? Où trouve-t-on des physionomies plus dignes » d'être transmises à la postérité, que dans notre bonne petite ville?... » [160]

Un peu plus tard, Erckmann relèguera au second plan les caractéristiques historiques ou truculentes de son pays, dans la manière de Walter Scott ou de Rabelais, mais il conservera toujours l'amour profond de sa nature et de ses paysages. Il n'y a pour ainsi dire pas de volume, où il ne l'ait exprimé, depuis la conclusion du *Docteur Mathéus*, le premier en date [161], jusqu'au dernier, *Kaleb et Khora*, où Erckmann lance à son pays un salut suprême[162], en passant par l'*Ami Fritz*, « qui partout ailleurs peut être assez content, mais » jamais aussi calme, aussi paisible que dans son vieux Hunebourg... [163] » Quel bonheur de vivre en un pareil endroit » [164]. Aussi quelle tristesse et quelle émotion lorsqu'il faut s'en séparer. « Tout me paraissait beau, tout

---

([159]) *Une nuit dans les bois, Contes de la Montagne*, in-18°, p. 2.
([160]) *Contes de la Montagne, Combat d'ours*, in-18°, p. 343-345.
([161]) *L'Illustre Docteur Matheus*, in-8°, p. 74. « ...Je ne savais pas combien ces arbres, ces maisonnettes, cette jolie Zinsel qui murmure, ces grands sapins qui se balancent, je ne savais pas combien tout cela était nécessaire à ma vie ».
([162]) *Alsaciens et Vosgiens d'autrefois*, in-18°, p. 293: « Et tout à coup, » élevant la voix je pousse un cri, un cri immense : « Adieu, adieu », et ce cri fait » le tour de la montagne au loin... bien loin. Pas un soupir, pas une feuille morte » n'y répond... C'est fini... bien fini ».
([163]) *L'Ami Fritz*, in-8°, p. 27.
([164]) *ibidem*, p. 32.

» m'attendrissait. J'ouvrais les yeux tout grands pour emporter dans mon » cœur l'image de ces choses et de mille autres que j'avais vues cent fois » sans les remarquer. Ah, que je m'étais attaché à ce pays, que je » l'aimais » [165]. Voilà ce que ressentait Erckmann lorsqu'il quittait Phalsbourg pour aller continuer ses études à Paris et l'on comprend la nostalgie qui l'étreignait dans cette ville : « Je me sentais dépérir. La nuit et le jour, » je ne revoyais que Saverne, la côte et les bois de sapins, la rivière, les » ombres du soir; je sentais l'odeur des forêts, j'entendais les hautes grives » s'appeler... Tout me paraissait beau, tout m'attendrissait » [166]. Et l'émotion du retour au pays l'émeut si fort qu'il peut à peine l'exprimer; il le regarde « de ses grands yeux remplis de larmes, sans pouvoir avancer, ni dire un » mot. La vue du pays nous avait bouleversés et nous étions contents de » penser que nos os reposeraient un jour en paix dans le cimetière de notre » village » [167].

Cet espoir, cette consolation devaient être refusés à Erckmann. Si la tristesse de la séparation, si la joie du retour lui causaient de telles émotions, on comprend la profondeur de sa douleur lorsqu'après 1870, il dut abandonner Phalsbourg. Il l'avait pressentie lorsqu'il écrivait dans la *Maison Forestière* : « Il (Hohneck) avait alors quarante ans et si c'est terrible d'arracher » un arbre à cet âge, pour le transporter ailleurs, combien les racines du » cœur de l'homme sont plus profondes! On peut dire qu'elles tiennent à » toutes les pierres de la maison où nous avons été élevés » [168]. C'est cette maison qu'il lui faut maintenant quitter : « Regarde ce coin du monde » paisible où s'est passée ta jeunesse, et quil te faut quitter, la tête grise, sans » savoir où aller... Regarde et rappelle-toi les instants si calmes, où ta vie » s'est écoulée au milieu de braves gens » [169]. « Oh! ma vieille ville de Phals- » bourg..., que nous avons souffert et que nous avons pleuré... C'est donc » fini... La même terre ne porte plus les mêmes enfants » [170]. Et avant la séparation, il a la douleur suprême de voir les Allemands dépouiller Phalsbourg de son caractère de forteresse : «Les Allemands vont démanteler notre » petite ville. Les six bastions seront abattus, aplanis. Du milieu de la place, » on verra par toutes les rues l'horizon ouvert sur Mittelbronn, les Quatre » Vents, Vilsberg, Lutzelbourg; nous ne serons plus qu'un grand village » [171]. « Les remparts sont rasés, les fossés sont remplis d'éboulements; les rues » s'ouvrent en plein champ. Des maisons sur un rocher nu, sans eau, sans » ombre, sans arbres pour les abriter du vent, à quoi cela ressemble-t-il? Ce » n'est pas un hameau, ce n'est pas un village, ce n'est plus rien. Un vieux

(165) *Histoire d'un Sous-Maître*, in-8°, p. 50.
(166) *Histoire d'un homme du peuple*, in-8°, ch. XVIII.
(167) *Waterloo*, in-8°, p. 111.
(168) *Maison Forestière*, in-18°, p. 250.
(169) *Le Brigadier Frédéric*, in-8°, p. 30.
(170) *Histoire du Plébiscite*, in-8°, p. 99.
(171) *Erckmann à Chatrian, 10 juin 1871.

» nid d'éperviers qui pend entre deux roches représente encore quelque » chose; mais cette pauvre forteresse ne signifie plus que l'abomination de » la désolation; avant quinze ans, Phalsbourg abandonné sera comme les » ruines du Haut-Barr et du Géroldseck : un tas de décombres; les ronces et » les épines s'étendront partout » [172]. « Ce n'est plus une ville et ce n'est pas » encore une ruine », disait-il quelque vingt ans auparavant [173], de Vieux-Brisach, autre forteresse déchue, sans se douter que cette sinistre constatation s'appliquerait un jour à sa ville natale.

Dans l'exil redouble l'amour d'Erckmann pour son pays; nous avons cité plus haut l'expression de sa nostalgie de l'Oberhof et de la Zinsel. Il va répétant : « Je n'ai jamais aimé que nos montagnes, nos vieux sapins, nos » rochers, nos rivières, nos moulins, nos scieries » [174]. Après son voyage en Egypte, les yeux encore éblouis de la lumière d'Orient, il écrit à Chatrian : « Il n'y a rien décidément qui vaille notre pays » [175]; dans le mémoire qu'il avait préparé pour son procès, il redit les raisons de cet attachement exclusif : « Mes racines plongent dans ce sol riche, plantureux, souriant à l'ombre des » Vosges; je m'y plais, je ne puis m'en éloigner sans regrets » [176].

C'est cet amour, cette intimité, cette fusion de l'auteur avec son pays qui lui permettent de l'évoquer d'une façon aussi vivante. Ce n'est pas de l'extérieur, en peintre, en technicien de la description qu'il le fait surgir devant nous. Non, c'est de son subconscient, après une intégration complète en sa propre personnalité qu'il nous le restitue, tel que ses sens, son émotion, sa pensée l'ont perçu, tel que son esprit l'a compris et modelé, tel que son âme l'a saisi, tel que son cœur l'a aimé.

Par cette intégration dans sa personnalité de toute la vie de son pays, Erckmann est arrivé à créer pour longtemps, en quelques traits de burin, par des moyens fort simples et limités, le type de la petite ville des confins alsaciens-lorrains, le type du village vosgien, de la montagne et de la forêt vosgiennes, et à les animer d'une vie tellement intense et véridique, qu'ils résistent aux erreurs de couleur locale et que, plus d'un demi-siècle après, le touriste croit les retrouver tout le long et sur les deux versants des Vosges, de Bitche à Remiremont, de Thann à Wissembourg [177].

([172]) *Le Banni*, in-8°, p. 31.
([173]) *Le Trésor du Vieux Seigneur*, *Contes des Bords du Rhin*, in-18°, p. 85.
([174]) *Erckmann à Alfred, 30 novembre 1888.
([175]) *15 avril 1873.
([176]) *Erckmann-Chatrian par Erckmann seul*, p. 24 du manuscrit.
([177]) Hansi, *L'Alsace*, (Arthaud, éd., Grenoble, 1928) : « Wissembourg est un » exemple si typique de la petite ville alsacienne, qu'il me semble qu'Erckmann » pensait à elle, quand il décrivit les amours de l'Ami Fritz et de Suzel, etc..., (p. 199).

CHAPITRE II.

LES PERSONNAGES.

I. Silhouettes hoffmannesques des premières œuvres.
II. Les protagonistes des grands romans : l'homme, la femme, le jeune homme, la jeune fille. Absence de la famille. La psychologie d'Erckmann.
III. Les comparses: habitants de Phalsbourg; population militaire. Les paysans des environs. Les Juifs, les Bohémiens; les habitants du pays de Dabo. Les « gueux ».
IV. Origine réelle des personnages d'Erckmann.

Au début de sa carrière littéraire, lorsque Erckmann subit encore la réputation d'auteur germanique que lui a value le subterfuge de Chatrian, les personnages de ses contes semblent s'apparenter par leur type et leur couleur à ceux d'Hoffmann. Cependant ces notables de petite ville, ces fonctionnaires de chef-lieu de canton, médecins, avocats, notaires, juges de paix, maîtres de chapelle, organistes, ingénieurs, réunis dans l'antichambre du docteur Selsam [1] ou le soir à la brasserie Brauer [2] ne viennent pas d'au-delà du Rhin. Ils sont de Phalsbourg et c'est là qu'Erckmann a pu les observer. Il leur a simplement donné une teinte en harmonie avec l'idée qu'on se faisait en France, vers 1860, du caractère des Allemands.

Certains de ces personnages sont des grotesques, comme le petit peuple qui habite le château du Nideck [4], ou le borgne, le boîteux et le bossu de *Messire Tempus* [5]. Mais généralement les anomalies de costume, de physique et de caractère sont réservées aux héros mêmes du récit : médecins aux remèdes étranges, comme Selsam [5] ou Haselnoss [6], gens doués de double vue ou de puissance d'évocation, de faculté de réminiscence, comme le cousin Elof [7], le cordier Zulpick [8], l'organiste Théodore Blitz [9], des inventeurs, des

(1) *Contes des Bords du Rhin*, in-18°, p. 38.
(2) *ibidem*, p. 199.
(4) *Hugues le Loup*, ch. II.
(5) *Contes populaires*, in-18°, p. 223, ss.
(6) *Contes populaires*, in-18°, p. 102, ss.
(7) *Contes fantastiques*, in-18°, p. 93.
(8) *Contes des Bords du Rhin*, in 18°, p. 75.
(9) *ibidem*, p. 199.

savants méconnus, comme celui de l'*Oreille de la Chouette* [10], Hans Schnaps [11] ou Storckus [12], voire des fous authentiques comme Kasper Noss [13]. Tous ces personnages ont dans leur physique, dans leurs allures, dans leurs habitudes et dans leurs paroles quelque chose d'étrange et de surhumain. Ils possèdent des facultés plus étendues que le commun des mortels et c'est cette supériorité qui fait d'eux des êtres fantastiques; mais, loin d'être complètement empruntés à Hoffmann, ils sont surtout le résultat de la combinaison des théories métaphysiques de l'auteur avec ses observations de la réalité. Nous connaissons, tout au moins de nom, celui qui a servi de modèle aux types les plus fantastiques des contes. C'est un nommé Gabel, qui vivait à Phalsbourg vers 1860, que, dans ses lettres, Chatrian fait saluer par Erckmann et qu'il retrouve « poussé à la quatorzième puissance » [14] dans Wolfgang Scharf, le héros des *Trois âmes* [15].

Certains autres contes ont pour héros des personnages d'une teinte plus douce et plus conventionnelle, qui apparaissent aussi chez Hoffmann, mais s'apparentent aussi bien aux troubadours de Walter Scott et au Rodolphe de la *Vie de Bohême*, dont ils portent parfois le béret de velours. Erckmann les nomme Christian ou Théodore [16]; ils sont artistes, musiciens ou peintres et sous ce nom et sous ce costume, c'est sa propre personnalité qu'il nous présente. Ce sont les difficultés de sa situation, les théories et les sentiments de sa jeunesse qu'il nous expose dans les contes dont les personnages de ce genre sont les héros.

Cet élément réaliste, personnel, va se développer de plus en plus dans la création des personnages d'Erckmann-Chatrian. Les aventures des deux héros de leur premier roman, le docteur Mathéus et Coucou Peter, sont la projection sur un plan fantaisiste, de celles des deux amis à travers les événements de 1848. Si *Daniel Rock* contient encore des personnages fantastiques comme la vieille Fuldrade, si le caractère de Daniel Rock lui-même subit encore l'influence romantique de *George*, les autres personnages sont empruntés à la réalité; dans une lettre à Erckmann, M. Perrot nous dit que le plaisir de sa lecture redouble pour lui du fait qu'il connaît les originaux, qu'il est « dans le secret de la comédie » [17]. Mais c'est dans l'*Invasion* qu'apparaissent les types de personnages qui vont caractériser désormais les romans d'Erckmann-Chatrian. Laissant de côté le Fou Yégof, incarnation suprême et la mieux réussie des personnages fantastiques, nous trouvons dans ce roman les quatre personnages qui seront désormais, sur des plans différents et en

(10) *Contes fantastiques*, in-18°, p. 121.
(11) *ibidem*. p. 59.
(12) *ibidem*. p. 317.
(13) *ibidem*. p. 31.
(14) **Chatrian à Erckmann*, 27 juin 1859.
(15) *Les trois âmes*, *Contes fantastiques*, in-18° p. 231.
(16) dans *Gretchen*, la *Taverne du Jambon de Mayence*, etc.
(17) *Perrot à Erckmann, 22 avril 1861.

des rôles d'importance variable, les protagonistes des œuvres de la belle époque : l'homme, la femme, le jeune homme, la jeune fille [18].

Les héros masculins d'Erckmann-Chatrian sont tous de petites gens : sabotiers, forgerons, horlogers, vignerons. Par leur caractère et leurs habitudes, des médecins comme le docteur Mathéus ou le docteur Jacob se classent avec eux. Au physique, deux modèles semblent avoir inspiré Erckmann; l'un, « homme trapu et charnu, avec des yeux gris, de grosses lèvres, » un nez court, fendu par le bout, et d'épais sourcils grisonnants » [19] est probablement le père de Chatrian; l'autre, « élancé, le front haut, surmonté » de sa belle chevelure blonde dessinant ses larges tempes avec grâce, le nez » légèrement aquilin, les yeux bleus, le menton arrondi, les lèvres tendres » et bonnes » [20] est le père d'Emile Erckmann. C'est lui, son fils nous l'a dit, que nous retrouvons dans le père Goulden et dans Chauvel tandis que maître Daniel Rock et l'oncle Stavolo sont des personnages composés d'éléments empruntés à ces deux modèles.

Au moral, ces hommes forment deux groupes : les hommes d'action, Hullin, Stavolo, Daniel Rock, Perrignon, qui ne s'embarrassent pas de raisonnements et, ayant déduit logiquement des circonstances ce qu'ils ont à faire, en poursuivent la réalisation sans broncher; les raisonneurs, père Goulden, oncle Jacob, amoureux de la paix, d'esprit observateur et spéculatif, pleins d'indulgence aux défauts d'autrui, mais aussi fermes que les premiers sur leurs principes, et capables, si les circonstances l'exigent, d'avoir recours à la force pour appuyer la justice et la raison. C'est l'histoire du père Goulden et du docteur Jacob pendant la Révolution.

Une fois la décision prise, ces spéculatifs savent s'y tenir et l'exécuter, rejoignant ainsi le groupe des hommes d'action. Tous, ils ont une haute idée de leur honneur personnel, de leur devoir professionnel, de leurs obligations envers leur famille et leur patrie. Comme Hullin, leur prototype, ils sont tous « hommes de la vieille souche gauloise, aimant les aventures extraordinaires, » les entreprises héroïques, mais cloués au travail par le sentiment du devoir » depuis le Jour de l'An jusqu'à la Saint Sylvestre » [21]. C'est ce sentiment d'honnêteté, de probité envers les autres et envers soi-même, qui forme le

([18])	Roman	Homme	Femme	Jeune homme	Jeune fille
	Fou Yégof	Hullin	Cath. Lefèvre	Gaspard	Louise
	Joueur de Clarinette	Stavolo	?	Kasper	Margrédel
	Conscrit et Waterloo	Goulden	Tante Gredel	Joseph Bertha	Catherine
	Ami Fritz	Sichel	Katel	Fritz	Suzel
	M^me^ Thérèse	D^r^ Jacob	Lisbeth	D^r^ Jacob	M^me^ Thérèse
	Homme du peuple	Perrignon	Mère Balai	Clavel	Annette
	Paysan	Chauvel	Mère Bastien	Michel Bastien	Marguerite

([19]) *Fou Yégof*, in-8°, p. 2, portrait de Claude Hullin.
([20]) *Madame Thérèse*, in-8°, p. 2.
([21]) *Fou Yégof*, in-8°, p. 2.

fond commun de leur caractère; c'est à celui de son père qu'Erckmann l'a emprunté.

Cependant cette sévérité n'est pas un trait uniforme et continu du caractère de ces personnages. Si, dans les circonstances importantes, elle leur dicte leur devoir sans appel, ils se révèlent dans la vie quotidienne, comme de braves gens pleins de bon sens et d'humanité, enclins à l'indulgence et à la pitié, cachant une réelle tendresse sous leur rigueur apparente, et remplis d'une honnête jovialité, nullement ascètes, toujours disposés à faire bonne chère et à rire d'une bonne plaisanterie. Il n'en est pas de même des femmes du même âge, qui ont généralement « quelque chose de sombre et d'amer » [22]. C'est Catherine Lefèvre de l'*Invasion*, c'est la tante Gredel du *Conscrit*, c'est la mère Balai, c'est la mère de Michel Bastien. Toutes sont pareilles dans leur stature, leur visage et même dans leurs gestes familiers comme celui, si fréquent, « de » fourrer ses cheveux gris sous le bonnet », jusque dans leurs réactions musculaires, comme « le nez qui se recourbe » dans les moments d'émotion.

Leur esprit est, en général, plus borné que celui des hommes; elles ne voient pas au-delà des circonstances présentes. Mais à l'intérieur de ce cercle restreint, elles font preuve de plus de bon sens, de prévision, de finesse que les hommes. Leur physionomie annonce un caractère « ferme, tenace », qui ne s'amollit ni dans l'adversité ni dans l'erreur, avec « je ne sais quoi de » grand et de triste, qui inspire le respect et la crainte » [23]. Ces femmes en général sont veuves, comme les hommes étaient veufs ou célibataires. Lorsqu'elles sont mariées, elles sont de véritables tyrans de ménage. En de certaines circonstances enfin, elle se révèlent de vraies « louves » qui « ne » tiennent qu'à la nichée » [24]. Rien d'aimable, de gracieux, ne vient corriger la sévérité de leur caractère, et leur réelle bonté a quelque chose de rigide qui arrête tout effusion.

En face de ces figures sévères, celles des jeunes gens ou des jeunes filles, jettent une tout autre note. Les garçons n'ont pas le caractère à vives arêtes des hommes de la génération qui les précède. Ils sont mous, plastiques, soumis aux influences, bonnes heureusement, des hommes et des femmes plus âgés avec lesquels ils sont en contact et qu'ils se résignent à subir; c'est sans aucune ardeur qu'ils se décident à l'action et même lorsqu'ils sont amoureux, ils se montrent hésitants et incertains. Ces jeunes gens ne se haussent pas aux idées générales et désintéressées, ils ne voient pas plus loin que leur intérêt particulier, immédiat, ce qui leur fait souvent donner raison aux femmes plutôt qu'aux hommes. Leur absence d'ardeur étonne et l'enthousiasme de J. P. Clavel aux journées de février 1848 a quelque chose de bien artificiel. Il se guinde, pour ainsi dire, aux grands sentiments révolutionnaires [25], à

([22]) *Fou Yégof*, in-8°, p. 6. On trouve des mères dans l'œuvre d'Erckmann-Chatrian, on n'y trouve pas de *mamans*.
([23]) *Fou Yégof*, in-8°, p. 6.
([24]) *Histoire d'un homme du peuple*, in-8°, p. 88.
([25]) *Histoire d'un homme du peuple*, in-8°, p. 95.

peu près comme Matheus, sur le point de s'endormir, louait en bâillant les bontés du Démiurge [26].

Ce contraste entre hommes d'âge différent, Erckmann l'a voulu. Ce qui lui importe, en effet, c'est l'éducation. En opposant ainsi les hommes de deux générations, il veut nous montrer celle d'un jeune sentimental instinctif par un homme fait, élevé dans les idées du XVIII[e] siècle. Ici encore nous retrouvons ses expériences personnelles; c'est sa propre éducation qui l'inspire.

Mais si les jeunes hommes ne montrent que rarement un caractère formé, si leurs instincts et leurs sentiments les dominent encore, s'ils subissent assez passivement les influences extérieures, les jeunes filles offrent des qualités contraires : justesse du raisonnement, bon sens, prévision de l'avenir, sentiment de ce qui est grand, beau et juste, se rencontrent chez elles plus souvent que chez les jeunes gens, mais à l'état naïf, sans aucune éducation. Leur type est celui de Suzel de l'*Ami Fritz*, dont les qualités sont « naturelles ». « On n'a jamais eu besoin de lui dire : « Suzel, il faut s'y prendre de telle » manière. C'est venu tout seul » [27]. D'autres ont peut-être des vues moins élevées, et se montrent assez près de leur bien, comme la Gredel du *Plébiscite*. Lorsqu'il s'agit d'amour, elles ne sont pas toujours exemptes de ruse, comme l'« innocente » Margrédel du *Joueur de Clarinette*, mais toutes ont en commun le bon sens, la gaîté et l'activité. Point de caractères bas ni de paresseuses parmi elles; et lorsqu'elles se marient, toutes deviennent de maîtresses femmes de ménage qui mènent leur mari par le nez. Et Erckmann trouve cela très bien. « Vous pouvez vous vanter d'avoir une femme maligne, dit le vieux sergent à Moïse, plus maligne que vous. Il faut ça, il faut ça » [28].

Toutes, du reste, malgré leur esprit de décision, sont gracieuses, aimables, honnêtes et se rattachent de près ou de loin au type de Suzel de l'*Ami Fritz* [29] : On sent qu'un seul modèle a flotté devant les yeux de l'auteur, celui de son amour de jeunesse, la petite Charlotte. Et le caractère de toutes ces jeunes filles présente une parenté frappante avec certaines héroïnes de Molière, avec la saine lignée des Henriette, comme le type des hommes à la Goulden rappelle celui des « raisonneurs » de notre grand auteur comique.

Il est assez curieux de constater, dans les romans d'Erckmann-Chatrian, l'absence presque complète de la famille. Ses héros, hommes ou femmes, sont veufs ou célibataires et les liens d'affection qui les unissent à ceux qui les entourent, n'ont rien de commun avec ceux du sang. Les rares fois où Erckmann nous présente une famille, elle est tyrannisée par un de ses membres, Daniel Rock ou la mère de Michel Bastien. Dans le *Blocus* seulement, nous voyons une famille heureuse et unie, mais c'est une famille juive, prétexte à la description de mœurs particulières plutôt qu'à l'exposition de rapports familiaux. Partout ailleurs, la famille est au second plan; c'est que la vie de

---

(26) *L'Illustre Docteur Matheus*, in-8°, p. 28.
(27) *Ami Fritz*, in-8°, p. 24.
(28) *Blocus*, in-8°, p. 26.
(29) *Ami Fritz*, in-8°, p. 13.

famille n'a pour ainsi dire pas existé pour le jeune Erckmann; elle se borne pour lui aux souvenirs de son enfance jusqu'à l'âge de dix ans; elle s'est ensuite limitée à ses rapports avec son père; ce sont ces relations d'homme mûr à jeune homme qui expriment seules dans ses romans l'affection familiale.

Tels sont les protagonistes des romans d'Erckmann, dans la période d'épanouissement de son talent. Lorsque, dans ses œuvres, la propagande prendra le pas sur la tendance, ce même besoin d'exposer ses idées, de les défendre, d'attaquer celles de l'adversaire, qui lui fait rétrécir ses descriptions, lui fera négliger aussi le développement des caractères et la présentation de ses personnages. Ceci nous est sensible dès l'*Histoire d'un Homme du Peuple* et surtout dans les romans de la guerre de 1870 où la grandeur tragique des événements semble rabaisser l'homme à un rôle complètement passif. Cependant, même après 1870, des types de riches campagnards comme les deux frères, de maîtres d'école comme le père Florence ou le jeune Sous-Maître et la puissante personnalité féodale d'un Gaspard Fix, sans parler des classiques grognards des *Vieux de la Vieille*, nous offrent des caractères aussi vivants, quoique tracés d'un burin plus âpre, que ceux de Goulden ou de l'Ami Fritz.

C'est cette prédominance, à partir d'un certain moment, de la polémique qui a permis de dire la psychologie d'Erckmann-Chatrian rudimentaire. Nos auteurs, il faut bien le reconnaître, ne visaient pas à la psychologie. Enclin par son éducation classique à rechercher dans l'âme humaine les traits de l'homme en général, tel que ses conceptions philosophiques le lui faisaient comprendre, poussé par sa tendance didactique, Erckmann souligne dans ses personnages les traits de ressemblance ou de différence avec ce type idéal, plutôt que l'origine ou l'évolution de caractères singuliers. Il admire le génie de Shakespeare, qui a réussi à varier avec tant d'intensité et de couleur les personnages de ses drames [30]. D'ailleurs les caractères ne sont pour Erckmann-Chatrian qu'un élément du roman, une donnée du problème. « Il faut » poser les caractères dès le début, tout en découle ensuite » [31]. Ces caractères une fois posés, n'évoluent plus [32]; ils réagissent suivant leur nature, aux différents événements qui surviennent. C'est que le but de l'œuvre est tout autre que l'analyse psychologique. Ce que nos auteurs prétendent écrire, ce sont des œuvres d'action éducatrice; on ne saurait donc y chercher des analyses de l'âme humaine comparables à celles qui se déploient dans les romans de M. Bourget, « comme une trousse de chirurgien étalée » [33].

Du reste, Erckmann va chercher les éléments de sa psychologie ailleurs que dans l'observation directe; ce sont ses conceptions métaphysiques

---

([30]) Cf. supra, p. 156. *Erckmann à Chatrian, 23 avril 1872.
([31]) *Erckmann à Alfred, 24 septembre 1889.
([32]) « Nous sommes dès le principe ce que nous serons toujours », (*Revue de Paris*, loc. cit., p. 255).
([33]) Jules Lemaître, *Les Contemporains*, tome VI, p. 323, (Paris, s. d.).

qui les lui fournissent. Convaincu de la vérité de la métempsychose, il croit que tout être, avant de revêtir la forme humaine, s'est incarné dans une longue suite d'êtres inférieurs, dont certains traits persistent en lui, dans son physique parfois, plus souvent dans son caractère : « Il y a, dit le bon docteur » Matheus, autant d'espèces d'hommes que d'espèces animales ». Dès lors pourquoi pousser si loin l'analyse de l'âme humaine? Il est si simple d'expliquer notre caractère par nos existences antérieures. Erckmann ne s'en est pas fait faute.

Enfin le choix de ses héros parmi les petites gens limitait pour Erckmann la possibilité des développements psychologiques. Courbés sur leur tâche « depuis le jour de l'an jusqu'à la Saint Sylvestre », ils n'ont pas le loisir de ratiociner sur leurs états d'âme et ceux de leurs voisins. Est-ce à dire qu'ils sont complètement étrangers au monde des idées et des sentiments? Il n'en est rien : souvent de rudes combats se livrent dans leur âme : chez Hullin entre la pitié et le devoir de la résistance; chez le docteur Jacob, et avec quelle finesse!, entre l'amour de la paix et l'amour tout court; chez le père Goulden entre sa tendresse pour son fils adoptif et les nécessités d'airain de l'ère napoléonienne. Avec quelle vérité, la psychologie du rêve est indiquée dans le *Juif Polonais*, avec quelle fraîcheur « de bouton de rose, de chèvre-» feuille » dit Chatrian, avec quelle richesse, quel bonheur d'expressions neuves, Erckmann a su nous rendre le sentiment de l'amour naissant, dans des contes comme *Gretchen*, des nouvelles comme les *Amoureux de Catherine*, des romans comme l'*Ami Fritz*. Qu'on suive le développement de l'amour dans le cœur de Fritz depuis la première rencontre jusqu'à la demande en mariage. Trouve-t-on là une seule faute de psychologie, dans la croissance inconsciente de ce sentiment dans l'âme de Kobus? Le vieux Sichel, lui, ne s'y est pas trompé. Dès le début du roman, lorsque, dans la déroute du festin finissant, il a vu Fritz accueillir ses idées sur le mariage, non plus en éclatant de rire, mais intéressé d'abord, puis attendri, puis rêveur [34], il lui a annoncé qu'il était mûr pour prendre femme. Le sentiment qui a germé à ce moment même dans le cœur de Fritz se développe ensuite avec une telle logique, d'une façon tellement « organique », que l'auteur est obligé de nous ramener en arrière pour que nous en remarquions l'évolution : lorsque Fritz, après avoir accompagné le percepteur Haan dans sa tournée, rentre chez lui, « sa vieille » Katel, heureuse de le revoir, voulut mettre toute la cuisine en feu pour » célébrer son retour, mais il n'avait pas faim.

» Non, dit-il, laisse cela; j'ai bien dîné, j'ai sommeil.

» Il alla se coucher.

» Ainsi ce bon vivant, ce gros gourmand, ce fin gourmet de Kobus, se » nourrissait d'une tranche de jambon le matin et d'un vieux lied le soir; » il était bien changé » [35].

([34]) *Ami Fritz*, in-8°, p. 15.
([35]) *Ami Fritz*, in 8°, p. 55.

* * *

Autour des protagonistes évolue tout un monde pittoresque de personnages secondaires, empruntés au pays même. Il faut bien le reconnaître, cette figuration est, avec les paysages, ce qui donne aux romans d'Erckmann-Chatrian leur saveur de terroir, leur caractère distinctif, ce qui fait qu'aujourd'hui encore on y voit l'expression, la physionomie d'un pays et d'une époque. Tous les premiers rôles pourraient être étrangers à ce coin de Lorraine. Erckmann a voulu leur donner ce caractère général, humain, qui fait leur force et leur vie. Mais ce qui les situe dans l'espace comme dans le temps, ce sont le cadre et les comparses.

Phalsbourg fournit les habitants de la petite ville observés dans leurs occupations journalières : « le ferblantier Schwartz, taillant son fer blanc, les » bésicles sur son nez camard et les yeux écarquillés; le tourneur Sporte faisant » siffler sa roue et dévidant ses ételles en ruban sans fin; le tisserand Koffel, » tout petit et tout jaune, devant son métier, lançant sa navette avec un bruit » de ferraille interminable; le forgeron Nickel ferrant le cheval du gendarme » Hiertès à la porte de sa forge, et le tonnelier Schweyer enfonçant les douves » de ses tonnes à grands coups de maillet, au fond de sa voûte retentis- » sante » [36]; le personnel administratif de la ville : maire, adjoints, secrétaire de mairie, appariteur; les fonctionnaires de la justice : le juge de paix, son greffier, les gendarmes « Keltz et Werner » et le gardien de prison, les professeurs du Collège, le médecin et le pharmacien, le curé, le pasteur et surtout le rabbin Sichel, type devenu classique depuis l'*Ami Fritz*. Par l'œuvre d'Erckmann-Chatrian, on pourrait certainement reconstituer toute la population de Phalsbourg depuis ses autorités civiles et militaires jusqu'à ses mendiants et à sa populace, habitants les petites ruelles qui serpentent entre les rues principales, et dont, en de certaines occasions, on voit surgir les silhouettes inquiétantes [37].

Mais dans toutes les petites villes de France on trouve des notables, des artisans et de la « canaille ». Ce qui, autour de 1840, fait la caractéristique de Phalsbourg, ce sont les anciens soldats de la République et de l'Empire qui y ont pris leur retraite et, condamnés à l'inaction ou à la parodie de la garde nationale, demeurent fidèles au culte de Napoléon. Le type le plus accompli que nous en donnent nos auteurs, c'est le capitaine Florentin, qui avait élevé Erckmann, le héros des *Vieux de la Vieille* [38]. « La ville » fourmillait de ces vieux soldats [39]... Presque tous avaient un petit jardin, » sur les glacis, entouré de haies vives, planté d'espaliers, garni de légumes,

---

([36]) *Ami Fritz*, in-8°, p. 27.
([37]) Cf. *Les Vieux de la Vieille*, in-8°, p. 33-34, l'épisode de la Carmagnole. Le passage a été repris par Paul Adam : *Au soleil de Juillet*, p. 93. (Paris, Lafitte, Idéal Bibliothèque).
([38]) *Les Vieux de la Vieille*, in-8°, p. 2.
([39]) *ibidem*. p. 2.

» de fleurs, avec une petite baraque, au fond, qu'ils tapissaient de vieilles » gravures, s'occupant sans cesse de l'embellir et de la compléter » [40]. C'est là qu'ils passaient en revue leurs marches et leurs contremarches, leurs rencontres, leurs combats de Madrid au Kremlin. Et c'est là aussi qu'ils complotaient le retour de la dynastie napoléonienne, autour d'une bouteille de vin d'Alsace ou d'un carafon de kirsch. Ils avaient presque tous épousé des demoiselles de Phalsbourg, « restées en friche depuis l'an XII de la Républi- » que : de fines mouches, alertes, souriantes, bonnes ménagères, touchant » la pension et la croix de leurs maris, qui ne s'occupaient de rien » [41] et qu'elles conduisaient par le bout du nez, eux qui avaient fait trembler l'Europe.

Au-dessous de cette aristocratie militaire, vivaient les anciens sous-officiers et soldats, qui scandalisaient les familles bien pensantes par leur façon de célébrer le dimanche au cabaret, faisant leur partie de billard au passage de la procession et mangeant de la viande le vendredi... quand ils en avaient. La plupart avaient repris le métier qu'ils exerçaient avant leur départ pour le régiment, comme le tailleur Lapointe, mais un certain nombre s'étaient établis « maîtres d'armes, de danses et de grâces françaises », ce qui leur valait des duels sans nombre avec les prévôts du régiment du Roy en garnison à Phalsbourg. Ils habitaient les petites rues latérales, ne faisaient pas de politique, d'abord parce qu'ils étaient étroitement surveillés et aussi parce qu'ils n'avaient pas d'inquiétude pour leur avenir personnel, « ayant toujours » leur fusil graissé et garni de sa baïonnette dans un coin; cela les rassurait » complètement » [42].

Telle était cette curieuse population d'anciens officiers et soldats qui renforçait le cachet militaire de la petite forteresse. Elle a fourni à Erckmann-Chatrian un trait particulier qui manque aux autres écrivains des provinces françaises. Actifs ou en retraite, les militaires jouent dans leur œuvre un rôle considérable. Les mâles spectacles que la garnison offrait à Erckmann, les exemples d'honneur, de discipline silencieuse et de sacrifice sans tapage que les anciens avaient donnés, que les jeunes suivraient un jour, ont contribué certainement à valoir à son œuvre ce caractère de sérieux et d'optimisme, de confiance en l'homme et en son labeur, qui le distingue des auteurs réalistes, ses contemporains.

De la boutique de son père ou des fenêtres de sa chambre, Erckmann voyait défiler devant lui, outre les habitants de la petite ville, toute la population des environs venant au marché : forestiers, bûcherons, sabotiers, charbonniers des forêts de Dabo ou de la Petite Pierre, gros paysans de la plaine d'Alsace en costumes du Kochersberg, tricornes et gilets rouges, les femmes en coiffes à rubans et petites jupes coquelicot, cultivateurs du plateau lorrain

---

(40) *ibidem.* p. 3.
(41) *ibidem.* p. 2.
(42) *Contes vosgiens*, in-8°; *Annette et Jean Claude*, p. 31.

en blouse bleue et bonnets de coton, « mauvaise race » du pays de Dabo, contrebandiers et fraudeurs; il y avait aussi les errants, qui parcourent le pays, allant de foire en foire, juifs, bohémiens, des porteurs de balle comme Pinacle, des entrepreneurs de pèlerinages comme la vieille Marie-Anne : « les colporteurs, les rouliers, les chaudronniers, toute cette population flot- » tante qui va sans cesse de la montagne à la plaine et de la plaine à la mon- » tagne, apportant chaque jour une foule de nouvelles » [43], des fous enfin, Kasper Noss et Yégof, à la pensée et à la parole « grossières pour les gens » ordinaires, profondes pour les âmes délicates et les sages » [44]. De temps à autre, il tire du rang un de ces comparses pour en faire le protagoniste d'une de ses œuvres : le maire villageois *(Bohémiens)*, le garde forestier *(Maison forestière)*, le juif commerçant (le *Blocus*), le fou *(Invasion)*. Il y avait là, sur ces confins forestiers de l'Alsace et de la Lorraine, vers 1840, toute une population pittoresque, variée, inattendue, dont Erckmann et Chatrian, dès le début de leur activité littéraire, espéraient, en la mettant en scène dans leurs ouvrages, un grand succès auprès des Parisiens [45]. Ces personnages, qu'Erckmann connaissait bien, fournissent, pour les environs de Phalsbourg, la figuration pittoresque que l'auteur trouvait, pour sa ville natale, parmi les *Vieux de la Vieille*.

Au moment où Erckmann vit à Phalsbourg, la communauté juive de la ville est très prospère, ainsi qu'en témoigne l'importance de la nouvelle synagogue qu'elle fit élever en 1856. Depuis sa fondation, Phalsbourg comptait une forte proportion d'israëlites; la Lorraine, puis la France s'étaient montrées beaucoup plus tolérantes à leur égard qu'envers les sujets calvinistes du comte palatin. A Phalsbourg comme ailleurs, la présence de nombreux israëlites était un gage de prospérité; dans cette région, divisée à l'extrême entre de petits souverains, chacun d'eux s'efforçait de maintenir sur son territoire un certain nombre de ces commerçants avisés et ingénieux, auxquels ils avaient recours pour leurs besoins d'argent, comme le commun de leurs sujets. Erckmann ne pouvait se dispenser de les faire figurer dans ses œuvres. Mais d'autres motifs l'y incitaient encore, dont l'un, et non le moindre, était la sympathie que les auteurs du XVIII[e] siècle avaient témoignée aux Juifs et à leurs souffrances, sœurs de celles des calvinistes au cours des siècles. En bon disciple, Erckmann suivait l'enseignement de ses maîtres.

Chatrian, au contraire, avait de bonnes raisons de ne pas ressentir à l'égard des Juifs la même sympathie. Lors de la déconfiture de la verrerie de Soldatenthal, les « Juifs d'Imling » s'étaient abattus sur les dépouilles de sa famille et avaient engagé le « Signor », comme il nommait son père, dans une suite d'opérations qui avaient consommé sa ruine. Aussi, lorsqu'Erck-

---

([43]) *Fou Yégof*, in-8°, p. 23.
([44]) *ibidem*. p. 3.
([45]) *Chatrian à ses frères, 12 novembre 1848 : « Nous allons commencer un » drame en douze tableaux; nous y peindrons les Juifs et les Bohémiens ».

mann fait part à Chatrian de son projet d'écrire l'histoire d'une famille juive pendant le blocus de 1814, son ami lui répond : « Ce n'est pas facile de » peindre (en beau) [46] une famille de Juifs alsaciens. Autant vaudrait pein- » dre une nichée de renards qui vit aux dépens de la ferme et du village. S'il » s'agissait d'éreinter une bonne fois toute cette clique abominable, je serais » ton homme. Quant à vouloir les présenter comme de petits saints, comme » d'honnêtes patriarches et comme de bons citoyens français, cela me paraît » terriblement faux et surtout terriblement hasardeux pour le succès du » livre » [47]. Certains passages des œuvres montrent qu'Erckmann a tenu compte des observations de Chatrian. Les deux tendances se retrouvent du reste dans l'œuvre entier et s'expriment surtout, l'une dans le personnage d'Elias Bloum, de *Daniel Rock*, l'autre dans la double incarnation du vieux Meyer Heymann : le rabbin idéaliste, le « Schadchen » [47bis] infatigable de l'*Ami Fritz* et le marchand de fers, le commerçant retors du *Blocus*.

Les autres juifs qui apparaissent dans les récits d'Erckmann-Chatrian sont ceux qu'ils ont pu voir à Phalsbourg et aux environs. Au carrefour paternel même, Erckmann avait sous les yeux les israélites marchands des halles, qui achetaient aux conscrits leurs habits civils, et aux soldats libérés leurs habits militaires, les marchands de bestiaux comme le Schmoule de l'*Ami Fritz*, type phalsbourgeois sans doute, car nous le retrouvons dans l'*Illustre docteur Matheus* et dans les *Deux Frères*; d'autres encore, figures épisodiques, comme le petit juif Salomon qui gagne sa vie et celle de sa famille en jouant aux cartes avec les « Goïm » [48].

Outre les Juifs, c'étaient les Bohémiens, les « Zigeiners » qu'Erckmann et Chatrian s'étaient proposé d'introduire dans leurs romans, mais on ne les rencontre guère que dans les œuvres du début. Vers 1840, tous ne s'étaient pas encore conformés à l'obligation de résider dans un village et bien des troupes venaient encore gîter l'hiver dans les « roches creuses » des environs de Phalsbourg, attendant le printemps pour aller faire de la musique aux fêtes des villages alsaciens. Erckmann avait certainement rencontré de ces « romanis » et « allmanis » dans la boutique paternelle, il savait peut-être même quelques mots de leur langue [49], mais il ignorait leurs usages et leurs mœurs; il ne les connaissait en somme que de l'extérieur; aussi n'apparaissent-ils qu'en comparses, comme le Jôsef de l'*Ami Fritz* et la vieille Waldine du *Joueur de Clarinette*, ou en renfort de pittoresque, principalement au cours d'une halte, autour d'un feu, au coucher du soleil [50]. Dans les premiers temps, l'indépendance de leurs mœurs et de leurs principes, même

---

([46]) raturé dans le texte.
([47]) *Chatrian à Erckmann, 10 novembre 1864.
([47]bis) Courtier matrimonial.
([48]) *Le Blocus*, in-8°, p. 67.
([49]) Le nom de Yégof, qu'Erckmann donne au héros de l'*Invasion*, est le nom par lequel les Bohémiens se désignent entre eux.
([50]) *Les Bohémiens* dans le volume in-18°, de la *Maison forestière* ou *Matheus*, in-8°, p. 51.

à l'égard de la propriété agricole, semble séduire Erckmann, mais il ne tarde pas à leur « retirer son estime » [51] et sa sympathie pour cette race « pillarde et voleuse » ira s'affaiblissant. Il la remplacera par une population qu'il connaissait mieux, celle du pays de Dabo.

Cet énorme massif forestier, qui commençait alors aux glacis mêmes de Phalsbourg, était habité par une population misérable, dont une partie vivait dans des huttes ou des abris sous roches, absorbant des quantités incroyables d'eau-de-vie, regorgeant de richesses forestières et privée de toute autre ressource, au point que, pour utiliser le bois de certains coins de forêt inaccessibles, on était obligé de brûler les arbres sur place et d'en transporter la cendre, à dos d'homme, aux verreries du Haarberg, de Saint Quirin ou de Soldatenthal. Dans ce pays, à part les métiers de la verrerie et de la forêt, il n'est pas d'autres occupations possibles que la contrebande et le braconnage. C'est le « Wildland », le repaire de la « mauvaise race », menteuse, sournoise, dévote, hypocrite, voleuse, servile, violente et fanatique, que la peur de l'enfer et des gendarmes parvient seule à maintenir dans le devoir : « des » êtres rudes et secs, déguenillés, marchant pieds nus, les cheveux hérissés, » la barbe en broussaille; et leurs femmes, crasseuses, les cheveux emmêlés, » les yeux sauvages, les bras jaunes, les coudes pointus, la peau tannée...; » ce sont elles qui portaient les fardeaux; eux, ils n'avaient que leurs bâtons » et leurs pipes.

» Tous ces gens n'étaient pas maîtres de leurs mains; on les surveillait » dans notre boutique comme des voleurs de profession; on ne leur faisait » jamais crédit, car ils niaient toujours et, quoique fort dévots, ils levaient » la main en Justice » [52].

« Mais quand on voulait avoir du gibier en temps prohibé, du poisson » ou de la contrebande, on n'avait qu'à leur dire deux mots et ils vous » l'apportaient sans faute » [53].

Malgré ces défauts, les habitants du pays de Dabo, comme presque tous les personnages d'Erckmann respirent une profonde honnêteté. Leur immoralité est naïve et naturelle; mais, au second plan des romans, nous trouvons d'autres personnages que les auteurs désignent sous le nom général de « gueux », uniquement préoccupés de leurs intérêts personnels et prêts à tout pour les satisfaire. Ce sont eux qui, à l'abri derrière leurs petites vitres, se moquent de la défaite de Catherine Lefèvre [54], c'est le Richter de *Madame Thérèse* et son ami Spick le cabaretier, c'est le colporteur Pinacle du *Conscrit de 1813*, le secrétaire de mairie du *Blocus*, l'employé d'octroi du *Paysan*. C'est l'essaim des « frelons » de la ruche qui vivent aux dépens de la communauté et la trahiront au besoin pour sauver leurs misérables intérêts.

([51]) *Matheus, ibidem.*

([52]) Sur le caractère « sauvage » de cette population, voir *Revue d'Alsace*, 1878, p. 195, *Le Schneeberg et le comté de Dabo en 1778*, par A. Benoit.

([53]) *Les Vieux de la Vieille*, in-8°, p. 51.

([54]) *Fou Yégof*, in-8°, p. 85.

La présence de ces « gueux » dans les romans d'Erckmann-Chatrian atténue un peu ce que l'action et les personnages auraient de trop idyllique, trop « image d'Epinal ». Ces gueux sont d'ailleurs pris, comme les autres personnages, dans la réalité; le Fou Yégof a existé, Richter et Spick ont eu leurs prototypes à Phalsbourg, tandis que celui du colporteur Pinacle était un certain Schlachter, des Baraques. On a l'impression qu'Erckmann utilisait comme modèles, pour ce genre de personnages, les gens qui n'étaient pas en bons termes avec sa famille, de même qu'il satisfaisait une vieille rancune en faisant de Hirschland le type du village arriéré.

Voilà les personnages des romans d'Erckmann-Chatrian tels qu'ils nous apparaissent dans les romans de la belle époque, entre 1860 et 1870. Ces personnages, ce sont ceux de leur pays et rien que ceux-là; comme les paysages, ils perdent toute couleur et toute vie lorsqu'ils ne se rattachent pas, par un lien quelconque, au terroir de Phalsbourg et de ses environs. Leurs modèles sont les gens qu'Erckmann et Chatrian ont vus, connus, fréquentés, observés. Pour certains d'entre eux, nos auteurs ont pris soin de nous renseigner et nous avons pu mentionner à plusieurs reprises le rôle de modèle qu'ont joué Erckmann et son père. La lettre d'Erckmann à son neveu Alfred au sujet de l'*Ami Fritz* nous édifie pleinement à cet égard : « Tous les personnages de » l'*Ami Fritz* sont pris de ma propre existence : 1° l'ami Fritz, c'est moi; » 2° Suzel, c'est Charlotte..., elle ressemblait à l'accordée de village de » Greuze...; le vieux rabbin Sichel, c'est le rabbin Heymann de Phalsbourg, » notre voisin et l'ami intime de mon père... Les anabaptistes sont des gens » de Kortzerode où mon père avait quelques propriétés..., le percepteur Haân » était mon ami Brion, mort en 1857... Enfin il n'est pas une seule figure » de ce roman que je n'aie prise sur nature » [55].

Cette lettre, Erckmann aurait pu l'écrire pour chacun de ses romans qui tous portent ainsi, plus ou moins, un caractère autobiographique. Nous pouvons l'affirmer : pour chacun des personnages de son œuvre, comme pour ses paysages, un modèle précis à surgi dans sa mémoire. Non pas dans son imagination, car pour les uns comme pour les autres, Erckmann n'a rien inventé, rien imaginé. Il a combiné les données que lui avaient fournies ses observations, fondant en un seul certains personnages, en dédoublant d'autres. Il les a plus ou moins « idéalisés », comme il dit, accusant certains traits de leur caractère, en négligeant d'autres, selon les besoins de son ouvrage. Il n'en est pas qu'il ait créé de toutes pièces et c'est pour cela qu'aujourd'hui encore, ils nous paraissent aussi vivants. Qu'Erckmann nous les présente d'emblée, comme Hullin, le docteur Jacob ou Maître Daniel Rock, qu'ils se présentent eux-mêmes en quelques anecdotes ou réflexions groupées au début du récit, comme l'Ami Fritz et Maître Gaspard Fix, ou que leur caractère se révèle progressivement à la faveur d'incidents appropriés, comme celui

(55) *Erckmann à Alfred, 11 février 1887.

du père Goulden ou de l'oncle Stavolo, Erckmann a su les voir, les observer, les saisir et nous les restituer, par des procédés extrêmement simples, par le « détail qui résume » l'ensemble de leur personnalité, accompagné du ton, des paroles, de l'allure, du costume et des gestes familiers du personnage.

CHAPITRE III

L'HISTOIRE, LES MŒURS, L'EPOQUE.

I. Le Moyen-Age. Sources d'Erckmann. Sa conception de cette époque.
II. La Révolution et l'Empire. Sources du *Conscrit de 1813* : Le carnet du Capitaine Vidal. Thiers : Histoire du Consulat et de l'Empire. Sources orales pour les épisodes. La vérité des romans historiques d'Erckmann.
III. Conception qu'a Erckmann de l'histoire. Les deux races. Le Peuple. La guerre de 1870.
IV. Les romans d'Erckmann sont des « documents ». 1840, époque favorite d'Erckmann. Mœurs et usages de Phalsbourg du point de vue d'Erckmann. La joie des romans : vient de l'époque et non du pays : « les beaux jours de la province ».
V. Le pays d'Erckmann, ses mœurs, ses usages, sont-ils lorrains ou alsaciens? Rencontre des deux provinces sur le plateau de Phalsbourg. Phalsbourg. Les Vosges « françaises ». Ce qu'Erckmann a connu de l'Alsace. Fausse couleur locale du *Joueur de clarinette*. Valeur documentaire de l'œuvre d'Erckmann-Chatrian.

Le sol de la petite patrie d'Erckmann et de Chatrian est riche en monuments et souvenirs historiques. De la période gallo-romaine subsistent, dans les hautes vallées de la Zorn et de la Sarre, les traces d'une population dense. A cette époque, d'après un dicton local, « un chat pouvait aller de Saverne » à Sarrebourg, en passant par Dabo, sans descendre des toits », et bien des lieux-dits, (Altdorf, Heidenstadt), bien des lieux de sépulture (Limmersberg, Hochwalsch) témoignent de la vie qui animait jadis ces contrées où règne aujourd'hui en maîtresse la solitude de la forêt [1].

Erckmann et Chatrian ont certainement connu ces souvenirs et ces monuments. Outre les traditions orales, ils avaient, pour les renseigner, le docteur Marchal, de Lorquin, parent de Chatrian. Celui-ci, que nous retrouvons dans le *Fou Yégof* et *Daniel Rock* comme médecin ami des pauvres, a inspiré dans l'*Histoire d'un Paysan* l'épisode de la vaccine, dont il était l'ardent promoteur. C'était aussi un grand amateur de vieilles pierres et d'antiquités, dont il encombrait sa demeure [2]. C'est ce côté de sa personnalité que nous retrouvons dans celle du docteur Franz, du *Juif Polonais* et du bon savant Bernard Herzog, le héros d'une *Nuit dans les Bois*. Le docteur

(1) Voir : Colle : *Notice sur le comté de Dabo*, (Sarrebourg, 1852) et de Baulieu. *Le comté de Dagsbourg*, 2e éd., Paris, 1858.
(2) Le musée de Metz a hérité de ses collections.

Marchal n'avait certainement pas manqué d'entretenir ses amis de ses découvertes, et c'est à lui que nous sommes redevables de la belle évocation de la vie et des luttes du Prémoyen-âge dans cette région, telles que nos auteurs nous les ont décrites dans le *Fou Yégof*.

Pour le Moyen-âge, Erckmann a connu la *Chronique alsacienne* de Bernhard Herzog, dont le nom revient dans quelques uns de ses récits, et l'*Histoire d'Alsace* du Père Laguille, qui figure parmi les livres de sa bibliothèque [3]. Il a pu avoir entre les mains le livre de Stöber « Die Sagen des Elsasses », les *Légendes d'Alsace*, auquel il doit le détail des trois crapauds, armoiries des premiers rois mérovingiens, qui se seraient ensuite transformés en trois fleurs de lys [4]. C'est de là aussi qu'il tire, en la transposant au château de Felsenbourg ou à la grotte de Luitprand, la vision des vieux héros germaniques sortant de leur tombe pour défendre le pays contre l'envahisseur [5]. Bernhard Herzog lui aurait fourni, en mentionnant l'origine lupéenne de la famille des Nideck, l'idée première de *Hugues le Loup*, en harmonie avec ses théories métaphysiques, celle de la *Fiancée du Nideck* et l'épisode des Loups du *Fou Yégof* [6]. Il est possible, du reste, qu'il n'ait pas eu connaissance directe de ces sources, et les ait simplement trouvées reproduites dans des almanachs ou même entendu raconter. Les récits de cette sorte étaient courants dans la région vers 1840. On les racontait aux veillées et le romantisme florissant en faisait la mode du jour; les livres de colportage, les almanachs de l'époque en sont pleins [7]. On en fabriquait même et M. Variot rapporte que selon son arrière-grand-oncle « chaque village d'Alsace était devenu une usine à légendes » [8]. En adaptant à ses ouvrages les récits des vieux chroniqueurs, Erckmann ne faisait que suivre la mode de sa jeunesse, qu'employer un procédé usité par tous les conteurs populaires du moment et de la région. Il gardait du reste, dans l'emploi de ces données, toute la liberté du littérateur. Quant à sa conception d'ensemble du Moyen-Age, c'est celle des historiens romantiques de l'époque. Nous en trouvons l'expression la plus précise dans le dernier chapitre de *Daniel Rock*, lorsque l'ingénieur Horace vient prendre congé du vieux curé Niklausse. Pour Erckmann-Chatrian, le Moyen-Age est l'époque de la misère du peuple [9].

Mais lorsqu'on évoque le caractère historique des romans d'Erckmann-Chatrian, on pense, non pas au Moyen-Age, mais à la période de la Révolution

---

(3) R. P. Laguille, de la Compagnie de Jésus, *Histoire de la province d'Alsace*, Strasbourg, 1727. A rapprocher ce que l'auteur dit à la page 63 de cet ouvrage, des paroles de la vieille Irmengarde dans *Une nuit dans les bois*, (*Contes de la montagne*, in-18°, p. 14-15).

(4) Stöber, *Die Sagen des Elsasses*, II, p. 8, 240 et 279 (11e édition, Strasbourg, 1896). La 1er édition est de 1851.

(5) Cf. Stöber, *ibidem*, p. 85.

(6) Cf. Variot, *Légendes d'Alsace*, III, 6e éd. Paris, 1920, p. 184-185.

(7) Encore aujourd'hui, le *Messager boiteux* en apporte au moins un chaque année.

(8) Variot. *Légendes d'Alsace*. Tome III, Basse Alsace, p. 133 et 184.

(9) *Maître Daniel Rock*, in-8°, p. 179.

et de l'Empire traitée dans les ouvrages qui ont établi la réputation de nos auteurs : l'*Invasion*, *Madame Thérèse*, le *Conscrit de 1813* et *Waterloo*, les romans « nationaux », complétés par quelques contes et les quatre tomes de l'*Histoire d'un Paysan*. Erckmann n'avait en les écrivant aucune prétention historique : « Jamais, dit-il, je ne me suis posé en historien, et les » nomenclatures de notes au bas des pages dont on fait aujourd'hui si grand » cas, m'ont toujours paru une supercherie pitoyable » [10]. Cependant ces œuvres respirent un tel air de vérité que Lamartine se demandait si les auteurs en étaient, non pas ceux qui les avaient signées, mais leurs pères, témoins des faits qui y sont rapportés. C'est là, disait-il, qu'il faut chercher la véritable histoire [11]. Cependant pour *Madame Thérèse*, l'action est « composée » comme le paysage d'un peintre; nulle part nous n'avons retrouvé la trace des mouvements de ce bataillon, flanc-garde de l'armée de Hoche; le *Fou Yégof*, inspiré par la résistance dans la vallée de la Bruche du chef de partisans Wolf en 1814[12], s'écarte notablement de la réalité, la plupart des combats livrés par Wolf s'étant passés sur la rive sud de la rivière et non pas sur les pentes du Donon. Mais le caractère épisodique des faits rapportés dans ces deux romans autorise l'auteur à prendre toute liberté avec la vérité historique.

Il en est autrement d'œuvres comme le *Conscrit* et *Waterloo* qui traitent de la grande histoire, plus aisément vérifiable. L'on admet généralement que l'impression de vérité que nous donnent ces œuvres, elles la doivent à la source qu'a consultée Erckmann, le carnet de route du capitaine Vidal (oncle maternel d'Hippolyte Weissé, son beau-frère), pour les années 1813, 1814 et 1815. C'est à ce document qu'Erckmann pense lorsqu'il dit : « Parfois j'avais la » bonne fortune de trouver comme guide quelque manuscrit de l'époque, » cahier de notes, journal intime, carnet de route. Alors tout allait à sou- » hait » [13]. Mais ces trouvailles, assez rares du reste, ne lui étaient utiles que dans une faible mesure : elles lui fournissaient la réaction personnelle de l'auteur et le détail négligé par les historiens. C'est ce qu'il a trouvé dans les notes prises par le pasteur Bresch, de Hangwiller, lors de l'invasion prussienne de 1870 [14] et celles que lui a fournies Montezuma Goguel pour écrire la *Campagne en Kabylie* et l'*Histoire d'un chef de chantier au canal de Suez*.

C'est ce qu'il trouve dans le carnet du capitaine Vidal [15]. Le régiment de cet officier, le 6e léger, faisait partie de la division Souham, du 3e corps,

---

(10) *Erckmann à Alfred, 15 mars 1895.

(11) Lamartine, *Cours familier de littérature*, 135e et 136e entretiens.

(12) Voir sur ce point : Ch. Nerlinger : *Nicolas Wolf et la défense des Vosges*, (1897).

(13) Hinzelin, *La vérité sur Erckmann-Chatrian*, La Revue, 1er février 1911.

(14) et qu'il a utilisées pour l'*Histoire d'un Plébiscite*. Cf. L. Schoumacker. *Fragment du Journal du Pasteur de Hangwiller en 1870*. Revue d'Alsace, 1927, tome 74, no 487 (mars-avril).

(15) Le titre est le suivant, écrit de la main d'Emile Erckmann : *3e Bataillon du 6e léger. Notes prises par le Capitaine Adjudant Major Vidal*, du *1er janvier 1813 au 31 octobre 1820.*

commandé par le Maréchal Ney, division qui joua un rôle important dans les deux campagnes de Saxe de 1813. C'était donc une bonne aubaine pour Erckmann de posséder le témoignage d'un officier qui y avait pris part. Mais ce carnet est d'une concision désespérante. Visiblement écrit comme aide-mémoire, il ne fait que mentionner les dates et les étapes, s'étendant au plus en une douzaine de lignes sur les faits importants. Voici ce qu'il dit par exemple, de la bataille de Lutzen, qui, dans le *Conscrit de 1813*, est le centre du roman : « L'ennemi est venu nous attaquer dans notre position de Gross-» görchen; à la suite de cette attaque, a eu lieu la fameuse bataille de Lutzen, » gagnée par les Français. Le village de Kaya a été pris, repris plusieurs fois » avec acharnement et ayant (*sic*) enfin resté au pouvoir des Français, le » gain de la bataille fut décidé pour nous. L'Empereur des Français, celui » de toutes les Russies et le roi de Prusse y commandaient en personne. Nous » n'eûmes aucun résultat de cette bataille, vu que nous manquions de » cavalerie pour poursuivre l'ennemi. Le général Chemineau, qui comman-» dait la brigade, eut la jambe cassée par un boulet; un sapeur du bataillon » eut la tête emportée, étant dans le carré, et sa hache alla casser le bras » à un autre sapeur. Il y eut beaucoup de mal de part et d'autre; ma jument » fut blessée au cou, étant dans le carré » [16].

Nous sommes loin, on le voit, de la magnifique description d'Erckmann-Chatrian. Le récit des autres combats, Leipzig, Ligny, n'est pas plus étendu. Quant à Waterloo, le capitaine Vidal n'en dit rien et pour cause, le troisième bataillon du 6e léger, rattaché au corps du maréchal Grouchy, n'ayant pas pris part à cette suprême bataille.

Qu'a donc emprunté Erckmann-Chatrian au carnet du capitaine Vidal?

1°) le calendrier, c'est-à-dire les étapes et leurs dates, puis des données numériques et géographiques, la composition des corps de troupes, les noms de leurs chefs, les rencontres avec l'Empereur, la mort ou les blessures des généraux;

2°) un certain nombre de détails pittoresques comme la traversée du Rhin sur la glace, l'humeur des troupes (« Nous n'étions pas trop contents, » à cause de la pluie ») ,la hache du sapeur Merlin, cassant le bras de son voisin, le passage à gué de l'Elster, la confusion de la demoiselle Steinbrenner au passage du duc de Berry à Phalsbourg;

3°) trois passages seulement sont directement reproduits du carnet du capitaine Vidal : ce sont, chaque fois, des récits faits à Joseph Bertha par des camarades retrouvés après une longue absence; ils le mettent ainsi au courant des événements survenus pendant leur séparation. Le premier passage se rapporte aux mouvements du 3e corps en Silésie pendant le séjour du conscrit à l'hôpital de Leipzig; le second est le récit, fait par Zébédé, à son retour à Phalsbourg, de la campagne de France; le troisième, l'explication, par le fils

---

([16]) A propos de l'utilisation de ce carnet, voir : Huisman, *Erckmann-Chatrian*, Revue de France, 15 juin 1922. Pages 778 à 783.

du tourneur Martin, de la manœuvre du corps Grouchy, à la bataille de Waterloo. Erckmann les a empruntés presque mot pour mot au carnet du capitaine Vidal, simplement pour faire court et ne pas s'attarder à des données que le lecteur doit connaître, mais qui ne sont pas essentielles à l'action.

Le carnet du capitaine Vidal est donc pour Erckmann-Chatrian plutôt un guide qu'un inspirateur. Erckmann, du reste, ne manque pas, quand il lui est expédient, de l'abandonner, abrégeant les itinéraires, concentrant les dates, remplaçant la campagne de Silésie par un séjour à l'hôpital, allant même, le soir de Ligny, jusqu'à égarer le troisième bataillon du 6e léger pour lui faire prendre part à la bataille du Mont Saint Jean, tandis qu'en réalité il marchait sur Wâvre, avec le maréchal Grouchy, à la poursuite des Prussiens, et n'hésitant pas à commettre l'invraisemblance initiale de l'incorporation d'un boîteux dans un régiment d'infanterie légère [17].

Pour la tactique, pour les batailles, Erckmann a utilisé une autre source, que nous indique son admiration pour l'auteur [18]. C'est l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* de Thiers. Le lien entre ces deux documents est constitué par le rôle de la division Souham, au début de la campagne de Saxe au printemps : « C'était toujours la division Souham, dit Thiers, qui marchait la première, » et avec une excellente attitude » [19]. Ayant ainsi, réunis dans sa main, les vues d'ensemble que lui fournissait Thiers et les détails de l'unité engagée, racontés par un témoin, Erckmann possédait les éléments nécessaires pour construire son récit avec toutes les apparences de la vérité.

Dans quelle mesure Erckmann s'est inspiré de Thiers, on peut s'en rendre compte en lisant chez les deux auteurs le récit de la bataille de Lutzen. Erckmann, dans son exposé, suit manifestement le plan de Thiers. Certains emprunts sont visibles, comme le portrait en deux coups de crayon, du maréchal Ney, l'arrivée de Napoléon, ou les dispositions tactiques de la division Souham. Mais avec quel art, Erckmann sait développer tel fait que Thiers, en historien préoccupé de l'ensemble, ne mentionne qu'occasionnellement! Des deux phrases de Thiers : « Napoléon arrive sur ces entrefaites, parcourant » les files de blessés qui, les membres brisés, crient : Vive l'Empereur » et : « Au milieu de nos conscrits... au milieu des balles et des boulets qui tom- » bent autour de sa personne, il fait avancer la jeune garde » , Erckmann construit son tableau grandiose de la contre-attaque de Kaya [21], dans lequel la vérité historique est largement dépassée; c'est la vie même que nous avons devant nous. Combien semble mesquin alors le rôle des « sources »

---

(17) L'infanterie légère était destinée, en principe, à appuyer les divisions de cavalerie, elle devait donc être bonne marcheuse pour pouvoir les suivre: c'est ainsi qu'en 1806, après Iéna, l'infanterie légère rejoignait chaque soir la cavalerie au cantonnement.

(18) « Je me contente d'être clair, simple et correct, comme du reste tous les écrivains dignes de ce nom : Pascal, Voltaire, Thiers, Guizot. C'est la bonne école. Je tâche de m'y tenir ». (A Alfred, 6 février 1891).

(19) Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, Paris, 1857, tome XV, p. 464.

(20) Thiers, *Histoire du Consulat et de l'Empire*, tome XV, p. 481 et 485.

(21) *Conscrit de 1813*, in-8°, p. 55.

en présence de cette évocation où se révèle tout le génie de l'écrivain! Documents de première main, œuvres d'ensemble, récits de témoins oculaires, tout cela n'est rien sans le souffle qui les anime d'une vie nouvelle.

Sur le canevas que lui fournissent ses sources, Erckmann n'a pas manqué de broder les anecdotes des vieux braves qui fréquentaient la boutique de son père. C'est grâce à eux qu'il a pu remplir son œuvre de scènes pittoresques et caractéristiques, comme celles des cantonnements de Mayence ou de Schweinheim, celle du duel de Zébédé avec le hussard, d'autres encore. Chez ces vieux, ces récits revenaient, toujours les mêmes, racontés avec les mêmes formules et selon les mêmes préférences. Ces répétitions ont laissé des traces dans bien des œuvres d'Erckmann-Chatrian, qui n'hésitent pas à reproduire de volume en volume tel épisode, telle attitude (par exemple, l'officier à cheval, clouant d'un coup de pointe son adversaire sur sa monture) [22], qui les a particulièrement frappés.

Pour les autres romans d'allure historique, Erckmann a utilisé la même méthode que pour le *Conscrit* ou *Waterloo* : recherche scrupuleuse des faits, des dates et des lieux, documentation de détails caractéristiques ou pittoresques, liberté d'utilisation de ces données. D'où vient donc que certains ouvrages comme le *Conscrit* donnent l'impression d'avoir été vraiment vécus par le conteur, tandis que d'autres, comme le *Paysan*, laissent apparaître l'auteur derrière le héros?

Ce qui donne au *Conscrit* et à *Waterloo* leur accent de vérité, c'est l'équilibre qui y règne entre les faits et la personnalité du héros. D'autres auteurs nous ont fait le récit de la bataille de Waterloo : Hugo [23] nous présente le combat comme un duel entre Napoléon et la Providence. Le Destin y joue le rôle principal. L'individu n'y est rien. Dans le récit de Stendhal [24], au contraire, l'individu est tout, la bataille n'est rien : Fabrice la traverse sans s'en apercevoir, en amoureux aveuglé par la passion, à la recherche de son idole. Dans le récit d'Erckmann-Chatrian, il règne un équilibre constant entre les événements et le héros. C'est un homme qui vit intensément les circonstances les plus tragiques, sans que celles-ci parviennent à l'absorber complètement. Cette indépendance de sa personnalité, ce maintien de son libre arbitre d'artisan modeste, confiant dans son bon sens, au milieu des événements les plus écrasants, les réactions de sa personnalité engagée dans l'effroyable machine dont il n'est qu'un des plus humbles rouages, voilà ce qui donne l'accent de la vérité. En le regardant agir, en l'entendant parler, nous nous disons : « c'est bien là ce que j'attendais de lui, » c'est bien cela que j'aurais fait, dit et pensé à sa place en pareilles circon» stances ». C'est cet élément humain, plus que l'observation scrupuleuse des

---

([22]) *Madame Thérèse*, in-8°, p. 13; *Les trois amoureux de la grand-mère*, (à la suite du *Grand-père Lebigre*, in-8°, p. 64); *l'Oncle Jean (Alsaciens et Vosgiens d'autrefois*, in-8°, p. 99)

([23]) dans *Les Misérables*.

([24]) dans *La Chartreuse de Parme*.

faits qui crée l'impression de vérité historique que Lamartine ressentait à la lecture du *Conscrit de 1813*. Cette vérité historique est, en réalité, la véracité psychologique du héros et l'art de l'écrivain consiste, après avoir fait passer par son âme simple des événements gigantesques, à nous les restituer sans qu'ils aient rien perdu ni de leur sincérité ni de leur grandeur.

Lorsque cet équilibre cesse, la vie paraît se retirer. Dans la *Guerre*, malgré l'exactitude de la topographie qu'Erckmann est allé vérifier sur place, malgré la ponctualité des dates, des faits, de la stratégie et de la tactique, et bien que l'espion Ogisky ait existé [25], l'absence d'un héros sur lequel puisse se concentrer l'attention du lecteur, fait de l'ouvrage une sorte de récit historique grandiloquent, mais froid. Dans l'*Histoire d'un Paysan*, les digressions politiques, les préoccupations de la propagande dispersent l'attention; le caractère du héros est comme écrasé par les événements qui bientôt passent au premier plan. D'une exactitude matérielle aussi scrupuleuse que les autres œuvres, celle-ci justifie bien son titre exact : *Histoire de la Révolution française racontée par un paysan*, plutôt qu'Histoire du Paysan lui-même; elle manque de la vie que lui aurait donnée le *roman* personnel de son héros.

* * *

Des œuvres d'Erckmann-Chatrian peut-on tirer une conception générale de l'histoire? Y a-t-il unité de conception entre les quelques évocations qu'ils nous ont données du Moyen-Age, et l'époque, abondamment traitée par eux, de la première République et de l'Empire, de la Révolution de 1848, de l'invasion de 1870, de la perte de l'Alsace-Lorraine?

Il est facile de répondre par l'affirmative. Toutes ces invasions, depuis la première, contée par le Fou Yégof, jusqu'à la dernière, celle des Prussiens de Bismarck, ne sont que les épisodes d'une longue lutte livrée par la race gallo-romaine, dépositaire des idées de droit et de justice, de liberté et d'égalité, à elle léguées par Rome et le christianisme, contre l'oppression d'une autre race, qui n'a jamais connu directement la civilisation antique, qui n'a accepté le christianisme que tard, par force, frémissante et à contre-cœur. Pour cette dernière, le droit et la justice ne sont rien; chez elle la liberté n'existe pas, l'égalité est un non-sens. Quant au christianisme, ce n'est pour elle qu'une religion superficielle, un moyen commode de domination, prêchant la résignation aux faibles qui ne peuvent faire autrement et la modération aux puissants qui s'en moquent. Pour elle la confiance, l'honnêteté sont pure sottise et la pitié une « vertu française ». Les gens de cette race ne croient pas à l'immortalité de l'âme et à la rétribution dans l'autre

(25) Nous le retrouvons dans : *Alsaciens et Vosgiens d'autrefois*, sous les traits de Garnier, de *la première campagne du Grand-père Jacques*. C'était un parent éloigné de la famille d'Erckmann.

monde : « La mort est la fin de tout et il n'y a rien après » [26]. Ceux d'entre eux, comme Yégof, qui croient à une survie, n'y voient que la possibilité de continuer leur existence terrestre, telle qu'ils auraient voulu la vivre, sans aucune idée supérieure. Pendant quatorze siècles, cette race impie, « matérialiste », qui ne connaît et n'aime que la force, a opprimé la race gallo-romaine. Il en était encore ainsi en 1789 lorsque le roi, ouvrant les Etats Généraux, faisait la grâce « à l'humble postérité des vaincus de s'asseoir à côté » des fiers successeurs des conquérants » [27]. Mais, comme dit Hullin, nous avons pris notre revanche; cette revanche, c'est la Révolution.

Nous reconnaissons ici la conception d'Augustin Thierry, celle des deux races, l'une étrangère et conquérante, l'autre nationale et opprimée. L'aboutissant de cette conception, pour Erckmann-Chatrian comme pour les historiens romantiques, c'est le souci exclusif du peuple. Le peuple, l'opprimé de quatorze siècles, est pour lui l'essence de la France, le seul objet intéressant dans l'histoire, qui ne devient elle-même intéressante que lorsqu'il y fait son apparition. « Que serait, dit Quinet, une histoire de l'ancienne France pour » le peuple? Un souvenir de servitude, une occasion de haine » [28]. C'est bien là aussi l'idée d'Erckmann-Chatrian, nous la retrouvons dans tous leurs écrits. Des défenseurs de cette époque abolie, de ses traditions, de son organisation, ils font des fous comme Yégof, ou des exaltés-concentrés comme Daniel Rock, des traîtres ou des égoïstes comme les Richter, les Pinacle et autres. C'est donc au peuple qu'Erckmann-Chatrian veut raconter l'histoire du peuple. « Qu'importe au peuple, dit encore Quinet, une histoire où il ne » paraît jamais? » [29], et l'*Homme du Peuple* développe cette idée en disant : « Qu'est-ce que me faisait le roi David ou le prophète Jonas... Il est clair » qu'on veut nous abrutir en nous faisant croire que nous sommes respon- » sables de ce qu'Adam a mangé des pommes, au lieu de nous parler de nos » droits et de nous apprendre à aimer et à respecter nos anciens, qui ont » fait toutes ces grandes choses dont nous jouissons maintenant. Oui, c'est » clair et c'est abominable » [30].

La défaite de 1870 va confirmer de façon éclatante les idées d'Erckmann sur le conflit éternel des deux races, dont il trouvait le symbole dans le bas-relief du Donon où l'on voit s'affronter un loup et un sanglier [31]. Aussi la conquête de l'Alsace-Lorraine, l'exode de ses habitants, la destruction de ses places fortes, le pillage de ses campagnes, ne furent rien d'inattendu pour lui. Si Chatrian s'en étonnait, disant qu'on n'avait rien vu de semblable depuis la révocation de l'édit de Nantes [32], Erckmann admettait toutes les terribles

(26) Voir à ce propos surtout l'*Education d'un féodal*.
(27) *Histoire d'un Paysan*, in-8°, tome I, p. 93.
(28) Quinet, *La Révolution*. Préface, p. 6.
(29) ibidem. C'était déjà l'idée de l'abbé Grégoire : « l'histoire des rois, » martyrologe des peuples ».
(30) *Histoire d'un Homme du Peuple*, in-8°, p. 68.
(31) *Le Banni*, in-8°, p. 53.
(32) *Chatrian à ses frères, septembre 1872.

conséquences d'une guerre avec la race maudite : « Nous avons déclaré la » guerre... Nous voulions les bombarder, ils nous bombardent, donc il n'y » a rien à dire » [33]. Pour lui, cette guerre était la revanche cherchée de la race conquérante sur la race soumise, de la barbarie germanique sur la civilisation gallo-romaine. C'est dans cet esprit qu'il faut lire les œuvres de cette époque, surtout l'*Education d'un féodal*. Nous y retrouvons le contraste, l'opposition entre les deux races, non plus sous la forme poétique du *Fou Yégof*, mais sous une forme polémique beaucoup plus âpre et plus ardente, dictée par des événements récents qu'Erckmann a profondément ressentis. Et comme les oppresseurs du peuple sont en même temps « l'étranger », les ennemis de la France, l'amour du peuple se confond avec celui de la patrie. Mais lorsque la « mauvaise race » des hobereaux et des nobles aura été détruite en Europe, rien n'empêchera alors tous les peuples, trop longtemps opprimés, de se réunir et de fraterniser. La patrie se fondra dans l'humanité libre. C'est l'idéal jacobin.

* * *

Au moment de la grande vogue du réalisme, on parlait beaucoup d'ouvrages « documentés », et Erckmann disait : « Mes histoires, selon l'expression » à la mode, ne sont pas documentées, mais ce sont des documents » [34]. Que voulait-il dire par là?

Sans doute pensait-il à l'utilisation directe, dans ses romans historiques, de sources, écrites ou orales, dont il ne mettait pas en doute la vérité; peut-être avait-il en vue ses expériences personnelles, comme celles de la Révolution de 1848. Les événements de 1870 aux environs de Phalsbourg, rapportés dans l'*Histoire du Plébiscite*, le *Brigadier Frédéric* et *le Banni*, malgré l'abus de la tendance qui règne dans ces ouvrages, constituent aussi, par leur ensemble comme par leurs détails, des « documents » certains sur les faits de la guerre et la mentalité du vainqueur et du vaincu après la conquête. Peut-être enfin a-t-il pensé à l'exactitude des innombrables détails dont ses ouvrages sont émaillés. Ne voulant pas, de son propre aveu, faire œuvre d'historien, Erckmann est à son aise pour négliger l'aspect général des événements et faire apparaître leurs traits particuliers et locaux; c'est ainsi que nous trouvons épars dans ses œuvres, une foule de détails historiques sur Phalsbourg de 1813 à 1815. Tout cela constitue des documents qui nous présentent l'aspect quotidien de l'histoire. Mais ce ne sont pas les seuls.

Lorsque la notoriété des événements n'oblige pas Erckmann à situer exactement ses récits, lorsqu'il est libre de leur assigner une époque, il en est une pour laquelle il montre une prédilection incontestable, c'est celle de

(33) *Revue de Paris*, loc. cit., p. 277.
(34) *Erckmann à Alfred, 26 décembre 1887.

1840, celle, ou à peu près, de cette année de vacances que lui accorda son père entre le Collège et la Faculté de Droit, et qu'il mit singulièrement à profit en vivant, aussi intensément que possible, la vie de son cher Phalsbourg. On peut dire que la plus grande partie de ses observations, de ses idées, datent de cette année, la plus belle de sa jeunesse et de sa vie et c'est par une pente naturelle de son esprit qu'il y revient constamment. C'est la date de *Daniel Rock*, celle du *Joueur de Clarinette*, c'est l'époque de la *Taverne du Jambon de Mayence*, celle de nombreux contes, et surtout celle de ce roman de mœurs si caractérisées : l'*Ami Fritz*. Erckmann ne complèta guère par la suite la moisson d'observations qu'il fit cette année-là; c'est là pour lui, le bon « temps de la jeunesse », « qui embellit tout » [35], « quand le ciel » paraît plus bleu, le feuillage plus vert, l'eau des torrents plus fougueuse et » plus sonore, celle des lacs plus calme et plus limpide; quand tout se revêt » de grâces mystérieuses à nos regards, quand tout chante dans notre cœur » et nous parle d'amour, d'art, de poésie » [36]. « Comme tout brille à vos » yeux! que la lumière est pure! que le parfum des fleurs est pénétrant! et » que vos sensations sont vives! » [37]. « Le bon temps, la belle vie... comme » tout rit dans votre âme... comme on voit l'avenir s'étendre devant soi loin, » bien loin... quelle existence, mon Dieu, quelle existence » [38].

C'est cette époque de 1840, avec ses mœurs et ses usages, que nous allons trouver décrite dans les œuvres d'Erckmann-Chatrian; c'est sur elle qu'ils nous fourniront des « documents », d'ordre social, politique et économique.

Erckmann-Chatrian ne nous présentent que rarement les coutumes pittoresques spéciales de leur pays; de même que dans leurs descriptions, il laissent de côté les « curiosités ». Ce n'est qu'après 1870 qu'ils y viennent et en trois occasions seulement : visite des Rois Mages [39], coutume des Schibés [40] et visite de Saint Nicolas aux enfants le soir du 5 décembre [41]. C'est à peine si dans l'*Ami Fritz*, il mentionne brièvement le salut au Printemps : « ra, ri, ro, l'été vient encore une fois, you, you, l'été vient encore » une fois » [42] que les populations de langue française des vallées de la Sarre interprètent en patois : « Tri mâ so, tri mâ so, çô lo mâ et lo tri mâ, ço lo

---

([35]) *Grand-père Lebigre*, in-8°, p. 23.
([36]) *Maison forestière*, in-18°, p. 1 et 2.
([37]) *Vieux de la Vieille*, in-8°, p. 21.
([38]) *Waterloo*, in-8°, p. 26.
([39]) *Les deux frères*, in-8°, p. 6.
([40]) *Histoire d'un Sous-Maître*, in-8°, ch. V, p. 23 ss. *Schibé :* prononciation patoise de l'allemand Scheibe=disque. Il s'agit de la survivance d'une coutume solsticiale. Erckmann-Chatrian la mélange avec la coutume du « dônage » ou mai, qui a lieu au printemps et où l'on dénonce les amours réelles, imaginaires ou burlesques des garçons et des filles du village. Ces coutumes n'ont, je crois, rien de spécialement vosgien; je les ai retrouvées, avec des variantes de Sierck à Luxeuil.
([41]) *Vieux de la Vieille*, in-8°, p. 5 ss.
([42]) *Ami Fritz*, in-8°, p. 31, en patois allemand : ra, ri, ro, der Summertag isch do.

» tri mâ so » [43]. Bien plus que sur les coutumes, c'est sur les usages de la vie quotidienne de Phalsbourg et de ses environs que les romans d'Erckmann-Chatrian nous renseignent.

Phalsbourg, nous l'avons dit, voit son rôle et son importance nettement définis par les paroles de Hullin, dans le *Fou Yégof* : « Phalsbourg, place » forte et bureau de poste ». Aussi constatons-nous la part énorme qu'y prennent les événements militaires, la répercussion profonde qu'ils ont dans toute la population, la mentalité particulière qu'ils lui impriment. Mais nous voyons aussi toutes les populations environnantes y venir aux nouvelles en même temps qu'au marché, tandis que sa position sur la grande route de Paris à Strasbourg y fait défiler sans cesse les lourdes voitures du roulage et les légères chaises de poste, les diligences de Lafitte et Caillard et les berlines particulières, dont les postillons annoncent l'arrivée, « par des coups de fouet » qui retentissent dans l'avancée ». Il faut des événements extraordinaires, la Révolution de 1830, le retour de Napoléon de l'île d'Elbe, pour l'isoler du reste du monde et les bourgeois de Phalsbourg font, dans l'ensemble, figure de gens au courant de la vie universelle.

L'existence de ces bourgeois de Phalsbourg, Erckmann nous l'a décrite maintes fois, en évoquant la sienne et celle de sa famille, notamment dans l'*Ami Fritz* : la richesse accumulée par des générations prévoyantes, les plaisirs et les occupations, le travail et les distractions, les fêtes et les anniversaires, les causeries avec les voisins, la lecture du journal sous la lampe, la veillée avec les amis. Nous y trouvons aussi la vie de toute la petite ville avec ses plus notables comme ses moindres incidents : passage de personnages importants, retour des cigognes, fêtes du mardi-gras, revues dominicales, potins, cancans, paroles inutiles de ces « diseurs de rien » dont parlait Champfleury, activité de tous les corps de métier que les récits d'Erckmann-Chatrian contribuent à nous restituer. Nous apprenons aussi que la petite ville compte des hommes remarquables et méconnus, comme certains héros des contes fantastiques ou le professeur Burguet. Nous sommes instruits du mépris où l'on tient les Juifs, que tout le monde tutoie et qui ne prêtent pas serment comme le commun des mortels, ainsi que de la défiance observée à l'égard des militaires : « les bourgeois, sont toujours bien avec les militaires... sans frayer pourtant » ensemble, ni les recevoir dans leur famille, chose toujours dangereuse » [44].

Enfin, les œuvres d'Erckmann-Chatrian nous renseignent aussi sur la vie qu'Erckmann menait dans sa ville natale, ses stations et ses conversations le soir à la brasserie avec ses amis et les notables. Que de fois il nous l'a décrit, ce café Hoffmann-Forty avec son éclatante décoration de paysages suisses! Il se présente lui-même dans ses jeunes années, faisant les honneurs du salon

---

([43]) *Les deux frères*, in-8°, p. 35. Sur cette coutume du Trimâso, voir de Westphalen: *Le culte de l'arbre dans nos coutumes populaires*. Annuaire de la Société d'Histoire et d'Archéologie de la Lorraine, 36e année, tome XXXII, p. 143 à 260. (Metz, 1923).

([44]) *Ami Fritz*, in-8°, p. 60.

de telle de ses parentes [45] au milieu de la société venue pour admirer le neveu revenu de la capitale. Nous le verrons quelques années après « rentrer dans » ses habitudes » à son retour de Paris, le plus souvent à l'improviste, et reprenant son existence phalsbourgeoise sans difficultés, à peu près comme, une fois rentré dans sa chambre, il se débarrassait de son habit pour passer les manches de sa vieille capote [46]. A ce point de vue, l'*Ami Fritz*, roman autobiographique, est un document de premier ordre sur la vie que pouvait mener autour de 1840, dans une petite ville de l'est, un célibataire aisé. Les principes de vie qu'il nous expose, au premier chapitre, les plaisirs qu'il se promet de l'automne et des autres saisons, sont ceux d'Erckmann lors de ses séjours à Phalsbourg.

Le lecteur ne manquera pas d'être frappé par le grand nombre de réjouissances qui figurent dans ces récits. Le travail lui-même se transforme en fête pour l'Ami Fritz : « Tous ces beaux jours lui passaient devant les » yeux... les moissons, la cueillette du houblon, les vendanges » [47]. En pleine fenaison, faucheurs et paysannes dansent au cabaret de la « Léchefrite » [48]. Hitzig, le secrétaire de mairie et le professeur Speck ont la liberté, le samedi matin, de faire une partie de quilles en mangeant une friture. On a l'impression que tous ces gens ont du temps de reste : l'abondance de la population, le bon marché de la vie, le cercle restreint de leurs possibilités d'action leur procurent des loisirs. A cette époque, ce que demandent pour les habitants les sous-préfets de la région, c'est du travail par l'établissement d'usines et de manufactures. Dans l'égalité : le temps c'est de l'argent, on a beaucoup de temps et peu d'argent [49].

Il est vrai que les séjours d'Erckmann à Phalsbourg étaient des séjours de vacances, où tout lui apparaissait joyeux et beau. Il ne dédaignait pas de prendre part aux travaux de la campagne, en amateur bien entendu. Ainsi tout lui souriait dans sa ville natale; mais cette impression de fête s'exprime surtout dans le domaine de la cuisine. On pourrait reprocher à Erckmann-Chatrian la place que la « mangeaille » tient dans son œuvre. Pour les purs esprits parisiens, surtout après 1870, quand la France se mit à faire pénitence pour ses débauches du Second Empire, cette « joie » de gueule » qu'Erckmann tenait de Rabelais, cette truculence bourgeoise fit scandale. Cependant il convient de ne pas exagérer : dans bien des cas, Erckmann nous montre surtout l'appétit des convives, aiguisé par l'air de la montagne ou du plateau de Phalsbourg, s'exerçant sur les mets les plus simples autant que sur les plus raffinés. Naturellement, comme le vieux rabbin

(45) *Contes fantastiques*, in 18°, p. 96 et 327.
(46) *Ami Fritz*, in-8°, p. 30.
(47) *Ami Fritz*, in-8°, p. 7.
(48) *Docteur Matheus*, in-8°, p. 10.
(49) Vidal de La Blache, (*La France de l'Est*, Colin, Paris, 1919), confirme par de nombreuses citations des rapports des Préfets et Sous-préfets la vérité de la vie des romans d'Erckmann-Chatrian.

Sichel, tous aiment mieux « avoir un beau brochet qu'une queue de vache » sur leur assiette » [50], mais bien souvent les paysans mangent, avec le même appétit que les amis de Fritz leurs gelinottes, le lait caillé et les pommes de terre en semaine, la choucroute et le lard « tremblotant dessus », le dimanche. Les menus du père Goulden soit loin d'égaler, même les jours de fête, la splendeur gastronomique de ceux de Kobus. Enfin ces festins ne sont pas quotidiens; Erckmann nous les rapporte comme des exceptions remarquables, en de rares et grandes occasions, toujours en l'honneur d'amis et d'invités, car l'ami Fritz n'est pas égoïste. Et l'on ne manque jamais, à la fin, d'y remercier le Seigneur de « ses grâces innombrables » et des « excel- » lentes choses qu'il a faites pour ses enfants ».

Toutes ces descriptions de repas nous apprennent une foule de détails sur l'heure et l'ordonnance du festin, la vaisselle, la verrerie, l'argenterie en usage dans la bourgeoisie de cette époque, les nappes blanches à filets rouges, le vin que l'on met chauffer dans les serviettes, les assiettes et soupières fleu- ronnées, sans compter les goûts d'Erckmann, ses préférences pour l'omelette au lard, la poitrine de veau farcie et l'anguille à la moutarde.

Il se dégage de tout cela une impression de facilité de vie qui est due, sans doute en grande partie, à la situation particulière d'Erckmann et des siens à Phalsbourg : bourgeois d'une honnête aisance [51] qui font la fête chaque fois que le grand homme de la famille revient en vacances au pays. Mais cette facilité d'existence et cette joie de vivre ont encore d'autres causes qu'Erckmann nous a mentionnées [52] : le plaisir que chacun a d'être réchappé de la grande tourmente, l'ardeur au travail, la sécurité du lendemain. Cela n'était pas particulier à Phalsbourg et à ses environs : nous retrouvons cette même note joyeuse et optimiste dans les livres de Paul de Kock qui nous décrivent les mœurs de la petite bourgeoisie parisienne vers la même époque. C'est le même monde que celui de Phalsbourg, plein de bonhomie et de simplicité, sachant s'amuser lui-même sans attendre de l'être par des amuseurs à gages, plein de gaîté, d'insouciance et de rire gaulois, et composé de gens sentimentaux, affectueux, un peu plus légers chez Paul de Kock, un peu plus sévères chez Erckmann-Chatrian. Il faut bien croire que ce monde a existé. Ce double témoignage nous le prouve et le caractère même du talent d'Erckmann, riche en observation et restitution, mais presque complètement dépourvu d'invention, nous le confirme.

On serait tenté de reconnaître dans cette vie facile et plantureuse une qualité du terroir : bien des gens, aujourd'hui encore, l'hospitalité locale

---

(50) *Ami Fritz*, in-8°, p. 29.

(51) Cette aisance bourgeoise est exprimée parfois de façon curieuse : la ser- vante du Docteur Haselnoss se vantait de ne faire la lessive que tous les six mois « et je le croirais volontiers, car les chemises du docteur étaient marquées de taches » jaunes, ce qui prouvait la quantité de linge enfermée dans ses armoires ». (*Contes populaires*, in-18°, p. 104).

(52) Cf. 1er partie, ch. I, p. 10.

aidant, se représentent les habitants des Vosges et de l'Alsace se gobergeant tous les jours avec les menus de l'*Ami Fritz*. Les choses ont bien changé depuis 1840. La facilité de vie des romans d'Erckmann-Chatrian, c'est, plus que la région, l'époque qui la fournit.

En 1815, lorsqu'enfin s'établit la paix, d'une façon que l'on put croire définitive, le paysan français se mit avec ardeur à travailler ces terres qu'il avait acquises vingt-cinq ans auparavant et dont une grande partie était restée en friche pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire. Il se mit à la besogne avec l'acharnement du propriétaire, avec une âpreté au travail et au gain qui n'a pas faibli depuis lors. Vers 1840, vingt-cinq années de labeur commencent à porter leurs fruits. Les produits de la terre se font de plus en plus abondants, ceux de la chasse et de la pêche sont à la portée de tous. Et cette richesse naturelle demeure au pays, faute de voies de communication pour en sortir. C'est alors que l'on commence à créer les chemins vicinaux, grâce auxquels les produits du sol peuvent quitter leur village d'origine, mais sans dépasser le chef-lieu du canton ou de l'arrondissement, marché que l'on peut atteindre et d'où l'on peut revenir dans une journée. C'étaient là pour Phalsbourg des conditions éminemment favorables. Placée à la rencontre de deux régions agricoles et d'une zone forestière, pointe du plateau lorrain cultivé poussée à travers la sylve vosgienne presque jusqu'au contact des côteaux alsaciens, la ville offrait aux paysans toutes possibilités d'échange des produits de ces diverses régions. Elle leur offrait encore davantage, ce qui leur manquait le plus : l'argent liquide; ville de garnison et de fonctionnaires, de petits commerçants et d'artisans, la richesse de ses habitants consistait surtout en monnaie, bienvenue des paysans, riches en denrées de toutes sortes, mais pauvres en fonds de roulement. Erckmann-Chatrian nous ont rapporté tout cela : la rareté de l'argent liquide et l'étonnement des campagnards devant les gens « qui paient tout comptant » sans attendre la Saint Jean ou la Saint Martin, l'isolement des villages par suite des mauvaises routes, la véritable révolution économique qu'apporta la création des chemins vicinaux : « Autrefois, quand les routes étaient rares, quand il n'existait pas de chemins » vicinaux, on ne voyait pas circuler tant de commis-voyageurs, pour offrir » dans chaque village, les uns leur poivre et leur canelle, les autres leurs » étrilles et leurs brosses, les autres leurs étoffes de toutes sortes. Vous n'aviez » pas à votre porte l'épicier, le quincaillier, le marchand de drap. On atten- » dait dans chaque famille, telle fête pour faire les provisions du ménage : » ...Aujourd'hui, la foire est perpétuelle et jusque dans les plus petits villages » on trouve de tout pour son argent » [53]. Les seuls soucis d'ordre général se résument alors en celui de la « soudure » à faire entre les récoltes de l'année et celles de l'année suivante. Les rapports des sous-préfets de cette époque sont remplis de cette préoccupation capitale [54] : comment nourrir la population de

([53]) *Ami Fritz*, in-8°, p. 67. Voir aussi : *les Deux frères*, in-8°, p. 39.
([54]) Vidal de la Blache, *La France de l'Est*, *op. cit.*, passim.

l'arrondissement pendant la mauvaise saison? Nous la voyons apparaître à chaque instant dans les œuvres d'Erckmann-Chatrian : « Mars, avril et mai » sont encore bien durs à passer, car alors les pommes de terre, le grain et le » fourrage étant presque épuisés, il faut attendre les nouvelles récoltes » [55]. Mais ce souci n'atteignait guère les bourgeois commerçants tels que les parents d'Erckmann à Phalsbourg.

Ce « temps de chemins vicinaux et de prospérité nouvelle » [56] fut, de l'avis d'Erckmann, « le beau temps, les beaux jours de la province... Ils ne » reviendront plus » [57]. Et de fait, ce concours de circonstances économiques si heureux pour Phalsbourg, ne devait pas se maintenir longtemps. C'est en 1843, nous dit Erckmann, lorsque parurent les *Mystères de Paris* que « com- » mença la débâcle » [58]. Ce serait faire beaucoup d'honneur à cet ouvrage, que de le croire capable, par sa seule apparition, de modifier les rapports économiques d'une région. Il ne faut voir dans l'assertion d'Erckmann-Chatrian qu'une boutade reposant sur une coïncidence. Avec les chemins vicinaux, la cellule des échanges économiques, auparavant constituée par le village, était devenue le canton, l'arrondissement. Avec les chemins de fer, cette cellule devient le pays tout entier. Erckmann nous présente de façon symbolique et saisissante cette transformation dans ce passage de *Maître Daniel Rock* où la population de la montagne, vieux métiers, vieux costumes, accourue pour voir les ingénieurs du chemin de fer et leurs petites dames, défile devant eux au son de la musique; tout un monde qui disparaît en acclamant son successeur : « Morituri te salutant » [59].

Cette nouvelle société, qui naît du machinisme vers le milieu du XIX[e] siècle, Erckmann-Chatrian la répudient. Elle fait naître une nouvelle aristocratie, celle des hommes d'affaires, qui se sépare du peuple et veut se distinguer dans ses « casinos » [60], aussi dure au peuple dont elle est issue que l'ancienne dont on s'est débarrassé à la Révolution, aussi injuste, aussi pillarde. Le type de ces nouveaux aristocrates, c'est Gaspard Fix, aux mâchoires de tigre; son régime politique, sa belle époque, c'est le Second Empire.

Tous ces détails, précis et vrais, sont présentés de façon naturelle, comme allant de soi, sans nul souci d'attirer ou de surprendre l'attention du lecteur par ce qu'ils ont de particulier ou de pittoresque. Aussi passent-ils souvent inaperçus. Mais si un historien des mœurs et des coutumes locales voulait rechercher tel trait de l'époque de 1840, il est presque sûr de le trouver dans l'œuvre d'Erckmann-Chatrian qui devient ainsi, selon la parole de ses auteurs, un « document ».

* * *

(55) *Les deux frères*, in-8°, p. 35.
(56) *ibidem*, p. 45.
(57) *Le Grand-père Lebigre*, in-8°, p. 2.
(58) *ibidem*.
(59) *Maître Daniel Rock*, in-8°, p. 143.
(60) *Maître Gaspard Fix*, in-8°, ch. II, p. 4.

« *Un chant vosgien s'élève, mêlé d'Alsace et de* » *Lorraine* ».
(M. Barrès, *Au service de l'Allemagne*).

La situation du pays d'Erckmann-Chatrian aux confins de l'Alsace et de la Lorraine nous oblige à nous demander de laquelle de ces deux provinces relèvent les mœurs qu'ils nous présentent? Sont-elles alsaciennes, sont-elles lorraines? Sont-elles allemandes, sont-elles françaises, comme on disait avant 1870, au temps où ces qualificatifs ne s'appliquaient qu'aux différences d'usages et de langage, sans qu'on en tirât de déductions sur la légitimité de l'allégeance politique?

Phalsbourg est une ville artificielle. Fondée en 1570 pour servir de « refuge » à ceux « de la religion » persécutés dans les pays voisins, elle perdit bientôt ce caractère lorsque le prince palatin l'eut cédée au duc de Lorraine, qui ne se crut pas engagé par les promesses de son prédécesseur [61]. Le cours des guerres et des traités y fit fluctuer émigrants et immigrants. Ce n'est qu'une fois devenue forteresse de France que la population y connut quelque stabilité [62]. Mais cette population n'avait rien d'autochtone et les mœurs et habitudes de chaque famille étaient celles de sa province d'origine. Cette forteresse française, située au milieu d'un pays de langue et de mœurs germaniques, était largement ouverte aux apports de l'occident où rayonnait alors un centre de civilisation extrêmement puissant, dont l'influence dépassait de beaucoup les limites politiques du royaume. Aussi tous les voyageurs qui traversent cette région en signalent le double caractère [63] : ceux qui viennent de l'ouest trouvent, dès la Sarre, les premiers signes des pays « allemands », ceux qui viennent de l'Est au contraire s'aperçoivent, une fois parvenus en haut de la côte de Saverne, dès le village des Quatre Vents, qu'ils entrent en pays français. Ainsi les deux choses qui frappent d'abord le voyageur, le langage et la structure des maisons, se mélangent dans cette contrée. A Phalsbourg même, d'après Grimm, « les palefreniers et les domestiques sont les seuls à parler quelque peu » l'allemand. Quant aux habitants, ils ne parlent que le français »; d'autres témoignages confirment cette assertion. Tous les voyageurs du XVIII[e] siècle sont d'accord sur deux autres points encore : l'élégance et la force des fortifications de Phalsbourg, l'impression de vie et de gaîté ressentie au passage dans la ville. « En traversant la ville, nous dit Goethe, dans *Dichtung* » *und Wahrheit*, c'était un dimanche vers neuf heures, nous entendîmes

(61) Voir *Histoire d'un paysan*, in-8°, tome I, ch. I, p. 3.
(62) Après la paix de Ryswick, (1697).
(63) Voir, à ce sujet, le curieux volume d'Arthur Benoît : *Vers les Vosges, Phalsbourg et Sarrebourg*, (Strasbourg, 1876). Compilation des récits de divers voyageurs ayant parcouru la région. C'est à ce volume que nous empruntons les citations de ce paragraphe. Voir aussi Michelet, Journal, Voyage d'Allemagne (1842) publié par G. Monod dans *Jules Michelet, sa vie, ses œuvres* (Hachette, 1905), p. 137.

» de la musique, à l'auberge on valsait déjà à cœur joie ». « Les édifices » de cette petite ville snt si jolis et la régularité des remparts qui l'entourent » lui donne une telle apparence d'ordre et de convenance calculée, que » c'est avec plaisir qu'on s'y arrête ». Au coucher du soleil, on y voit « flâner » les soldats et jouer les enfants ». « Les jeunes gens très bruyants et très » gais, les jeunes filles dont plusieurs étaient charmantes, marchaient lente- » ment d'ici-là, folâtrant et badinant ». Impression de gaîté, de paix, d'air pur et de soleil, que nous retrouvons dans l'œuvre d'Erckmann-Chatrian et que nous pouvons goûter encore aujourd'hui sur ce haut plateau de Phalsbourg.

Ce double caractère lorrain et français, alsacien et allemand, comment apparaît-il dans l'œuvre d'Erckmann-Chatrian?

A Phalsbourg même, l'élément français est prépondérant. Les premiers réfugiés, venus pour la plupart du Cambrésis et du pays messin, avaient été renforcés ensuite par ceux du duché de Lorraine ou de la province des Trois Evêchés. Lorsque Phalsbourg, en devenant lorrain, puis français, devint aussi catholique, la différence de religion avec les petits états environnants empêcha l'afflux de gens du voisinage immédiat [65]. La présence de fonctionnaires royaux et d'une garnison française, qui changeait tous les quatre ou cinq ans, affirme le caractère général français, encore plus que lorrain, de la cité. La langue française y était d'usage courant et des pays de dialecte germanique, on venait l'y apprendre, parfois de fort loin.

Ce double caractère faisait de Phalsbourg une région particulière, pour laquelle la Lorraine, comme l'Alsace sont des provinces extérieures : les Lorrains, « gens de la plaine » [66], et les Alsaciens, ne sont pas du pays. De Phalsbourg, on *va* en Lorraine et on *va* en Alsace. Lorsque Erckmann-Chatrian nous décrivent ces régions, c'est toujours dans le lointain, du haut d'un belvédère vosgien; l'Alsace « avec ses longues lignes d'arbres et ses » petits villages », la Lorraine, « avec ses étangs qui luisent au soleil comme » des miroirs », ne nous apparaissent que dans les « perspectives bleuâtres » de l'horizon. Lorsque nos auteurs y pénètrent, leurs descriptions, limitées aux grandes villes, Strasbourg ou Nancy, sont sèches et superficielles [67]. Comme Matheus, ils ne s'y attardent pas et rentrent bien vite dans leur coin vosgien.

Mais ces Vosges sont françaises. Lorsqu'Hetzel projetait une édition illustrée du *Fou Yégof*, Chatrian demandait à Erckmann de lui envoyer, avec des vues du Donon, de la haute Sarre et du Blanc Rû une vue d'une ferme des Vosges « françaises » [68], et quelques costumes de gala des Vosges « fran- » çaises » [69]; il lui conseillait d'aller les chercher à Nancy plutôt qu'à

(65) Nassau-Sarrewerden, Lutzelstein, pays protestants.
(66) *Docteur Matheus*, in-8°, p. 29.
(67) *ibidem*, p. 67 et *Histoire d'un Homme du Peuple*, in-8°, p. 39.
(68) *Chatrian à Erckmann, 2 avril 1863
(69) *ibidem.

Strasbourg, car les « Lorrains sont chez eux dans la première chaîne » [70], celle qui va du Schneeberg au Donon.

Ce caractère français, lorrain, nous le retrouvons dans l'aspect général des villages, dans l'intérieur de la maison avec ses particularités inconnues en Alsace, son long couloir [71], la trappe pour descendre à la cave et surtout l'âtre à flamme visible, avec le tuyau de fer coudé pour souffler le feu, et la grande hotte de la cheminée [72]. Les mets qu'on y prépare sont lorrains, eux aussi, les « quiches » et l'omelette au lard, si différente de l'*eierkuchen* alsacien, et surtout les préparations variées que le Lorrain, « mangeur de » lard », sait tirer du cochon, les andouilles notamment, inconnues des campagnes alsaciennes. De la cuisine spéciale à l'Alsace, nous ne reconnaissons guère dans l'œuvre d'Erckmann que la choucroute, qui avait déjà largement pénétré en France, les *dampfnoudels* et les friandises, *Kougelhopf* et *Küchlen*. Quant aux vins, les vins rouges lorrains de Thiaucourt, de Lironcourt, des côtes de Toul, les vins gris de Vic et de Metz apparaissent au moins aussi souvent dans les récits de nos auteurs que les vins blancs d'Alsace, depuis les nobles crus de Riquewihr jusqu'au petit vin d'Eckersthal « qui ferait » danser des chèvres » [73].

Le caractère des personnages est aussi beaucoup plus lorrain qu'alsacien. Si nous trouvons parfois des gens possédant l'orgueil de l'Alsacien, sa vanité, sa facilité au coup de tête, suivi quelquefois de regrets, son sens de la solidarité provinciale : — « J'aurais pu tout lui demander en alsacien, » nous dit Joseph Bertha, en parlant de son camarade Zimmer, il m'aurait » tout donné, s'il avait eu quelque chose » [74], nous rencontrons beaucoup plus souvent le calme du Lorrain, l'habitude de considérer les choses en face et, au contraire de la tendance alsacienne à dramatiser les moindres incidents, une tendance à ramener les événements, même extraordinaires, aux proportions de son propre esprit, celles du sang-froid et de la raison. En bons Lorrains, ces gens sont peu expansifs, surtout dans l'expression de leurs sentiments, même avec ceux qui leur tiennent de plus près. Lorsque le vieux Materne, après l'attaque des Autrichiens, retrouve ses deux enfants sains et saufs : « lui qu'on ne pouvait pas accuser d'être tendre, il embrassa » fortement ses fils, ce qui les surprit. Ils entendirent quelque chose bouil- » lonner dans sa poitrine, comme des sanglots intérieurs; tous deux en » furent émus et ils se disaient : « Comme il nous aime; nous n'aurions » jamais cru cela » [75]. Mais cet attendrissement ne dure pas et bientôt le vieux, revenant à lui, s'écrie : « Allons boire un coup, j'ai soif » [76]. Cette

---

(70) *du même au même, 7 avril 1863.
(71) *Madame Thérèse*, in-8°, p. 31.
(72) *Fou Yégof*, in-8°, p. 6 et passim.
(73) *Ami Fritz*, in-8°, p. 46.
(74) *Conscrit de 1813*, in-8°, p. 62.
(75) *Fou Yégof*, in-8°, p. 61. Cf. *Années de Collège de Maître Nablot*, in-8°, p. 43.
(76) *ibidem*.

discrétion sur ses sentiments profonds, cette paralysie par l'émotion même de l'expression de cette émotion est quelque chose de lorrain.

Que reste-t-il donc de spécialement alsacien dans les œuvres d'Erckmann-Chatrian? Ce que les auteurs ont vu de l'Alsace, et plus particulièrement le pittoresque des « lieder », des costumes et des fêtes : « le joli » costume des Kokesberg (*sic*) avec leurs tresses garnies de rubans; celui » des *Bourengredel* [77] avec leurs cravates de moire qui retombent sur la » nuque, leurs jupes rouges, leurs bas blancs bien tirés et leurs souliers » à hauts talons; les Alsaciens en tricorne, habit carré, gilet écarlate et » culotte courte » [78]; en somme les costumes de la plaine des environs de Saverne.

Ce sont aussi les coutumes de Saverne que nous rencontrons dans les descriptions de fêtes populaires, notamment dans celle de Bischheim de l'*Ami Fritz* que caractérise le bal à la *Madame Hütte :* Cette salle de danse, Klein, dans son livre sur *Saverne et ses environs*, l'appelle la *Herrenhütte*, « la baraque des Messieurs » [79]. Sur une curieuse gravure que possède le Musée de Saverne, elle se dénomme en français : « Bal de Société », par opposition au « bal champêtre » *(Bauernhütte)*, qui se trouve en face. Klein nous renseigne sur cette distinction : le bal de société, comme son nom l'indique, est réservé aux « dames », aux « messieurs » de la société savernoise et à leurs amis. On y danse des danses modernes comme le quadrille, on y boit du punch, du « bischof » et du champagne. Le bal champêtre est réservé aux paysans des environs et au petit peuple savernois; les allures y sont plus libres que dans l'autre salle, on y boit de la bière et du vin blanc : on y danse, sur les airs de vieux *Volkslieder*, la valse, le *hopser*, le *Rheinländer*, danses populaires, comme on ne sait les danser qu'en Alsace. Le soir venu, la séparation des deux sociétés se maintient jusqu'après dix heures, moment où les jeunes filles, les dames se retirent. Alors le public des deux baraques se confond jusqu'au matin.

Ceci est un usage purement savernois, tandis que le « You » des danseurs [80] et le prix du tir du mouton [81] sont plus généralement alsaciens. Erckmann se trompe du reste sur certains points : lorsqu'il fait danser l'après-midi les paysans à la *Herrenhütte* ou qu'il prend le *Treieleins*, pour une danse [82]. Mais ce sont là des détails. Là où il erre complètement, c'est lorsqu'il transpose ces coutumes savernoises dans le vignoble haut-rhinois, comme il le fait dans les *Confidences d'un Joueur de clarinette.*

Ce roman fut conçu par Erckmann à la suite d'une visite qu'il fit à son

---

(77) Bauergretel: Marguerite la paysanne.
(78) *Docteur Matheus*, in-8°, p. 37.
(79) Klein, *Saverne et ses environs*, Strasbourg, 1849. Cf. aussi About, *Madelon*, II, p. 210. Paris, 1865.
(80) *Ami Fritz*, in-8°, p. 82.
(81) *Joueur de Clarinette.*
(82) Le *Treieleins* (drei allein) n'est pas une danse particulière. C'est une danse quelconque, mais qui n'est dansée que par trois couples à la fois.

neveu Hitschler, établi notaire à Colmar, et au cours de laquelle il excursionna à Vieux Brisach, à la Schlucht, et dans le vignoble, notamment à Hunawihr où M. Hitschler avait des parents [83]. Erckmann n'a pas eu le temps, au cours de son séjour, d'observer à fond ce pays. Aussi n'en utilise-t-il dans son roman que la topographie et la principale activité de la région : la viticulture. Encore commet-il des erreurs : comme de planter des peupliers le long des routes, alors qu'on évite soigneusement toute ombre capable de nuire à la vigne; de placer des fumiers entre les maisons, comme s'il était aux Quatre-Vents, alors que, dans le vignoble rhénan, de Thann à Mayence, les maisons sont jointives et les cours closes de murs. Les luttes de l'oncle Stavolo sur les places publiques, les jours de fête, sont inconnues dans la région. C'est la transposition des exploits du père Chatrian et non pas une « mode alsa-» cienne » [84]. On n'a jamais fait la distinction de *Mädamehütte* et de *Bauern-hütte* aux *Kilbes* du vignoble, où, du reste, on danse en plein air. Le jeu du *rampô* est un contre-sens comme le *treieleins*. Si le jeu du mouton est encore en honneur dans certains coins de cette région [85], celui du coq y est inconnu, tandis qu'il se pratiquait encore, il y a quelques années en Lorraine, de façon moins brutale qu'à Kirschberg [86]. Le costume de gala du Joueur de Clarinette n'a rien d'alsacien. Sa chemise brodée de rouge, ses boucles d'oreilles en or, sa boucle d'argent sur le devant de la chemise, ses bretelles brodées larges comme la main, son habit vert à boutons de cuivre forment le costume d'un de ces musiciens allemands ambulants qui parcouraient le pays avant 1870, et non pas celui du neveu du respectable vigneron Stavolo. Les musiciens des fêtes de village n'ont pas d'autre tenue spéciale que de se mettre en manches de chemise. Il en est de même des autres costumes alsaciens qu'Erckmann-Chatrian fait figurer dans ce roman. La Révolution française les avait abolis dans le Haut-Rhin. On n'en trouve plus guère que dans le fond de la vallée de Munster et à ceux-ci il manque la coiffe caractéristique à grands rubans. Ce costume alsacien, que nos auteurs apprécient pour son pittoresque et qui jette une note si vive dans leurs descriptions de foule, est d'ailleurs un costume de fête et Erckmann abuse en le faisant revêtir quotidiennement à ses personnages. Il le sait bien lui-même; lorsqu'il se trouve, par suite des événements de 1870, débarrassé du souci de « faire pittoresque », lorsque les Alsaciens sont devenus intéressants pour un public français pour d'autres raisons, hélas, que leur costume, Erckmann les en dépouille et nous

(83) Erckmann à Hitschler, septembre 1864 : « ...J'aurais la satisfaction de » revoir la Schlucht, de parcourir la vallée de Munster et de St Amarin... Gustave » ne refusera pas de me conduire encore une fois au pont volant du Rhin... Bref, » je me fais un véritable plaisir de repasser par les mêmes endroits ». (Publiée par Maurice Betz dans la *Vie en Alsace*, décembre 1924).

(84) *Joueur de clarinette*, in-8°, p. 23.

(85) A Turckheim par exemple, en 1929. C'est un concours de tir dont le prix est un mouton.

(86) Je l'ai vu, vers 1910, à Bouxières-aux-Dames, près de Nancy. Le coq sur sa perche y était remplacé par une bouteille qu'il s'agissait de faire voler en éclats. Un coq était la récompense du gagnant.

déclare que « les Alsaciens ont toujours eu la blouse et le grand chapeau, » depuis que je me souvienne » [87].

Nous dirons, pour conclure, que les mœurs, coutumes, usages du pays d'Erckmann-Chatrian, sont des mœurs, des coutumes, des usages vosgiens, comme la région de Phalsbourg est vosgienne. On n'a qu'à constater le rôle que jouent la montagne et la forêt dans la vie des héros de nos auteurs, pour en être convaincu. Mais ces gens habitent un coin très particulier de la chaîne vosgienne, l'endroit où elle s'abaisse au point de ne plus être un obstacle, mais un pont entre l'Alsace et la Lorraine. Donc, tout en gardant les caractères généraux de la montagne, tout en subissant, autant que les autres vallées ouvertes vers l'ouest, l'influence lorraine (et pour Phalsbourg l'influence directe, encore que lointaine, de la France et de sa capitale), la région reçoit de l'Alsace voisine quelques infiltrations, qu'Erckmann-Chatrian n'ont pas manqué de mettre en valeur, en les plaquant, pour ainsi dire, sur le fond des mœurs autochtones, même parfois au prix d'une fausse couleur locale. Mais ce fond est vosgien, lorrain, français et lorsque nos auteurs ont à parler de leur province, c'est la Lorraine qu'ils citent, ce sont ses artistes, Callot, Claude Lorrain, qu'ils prisent. C'est « notre pays de Lorraine » qu'ils vantent [88], « notre cher pays de Lorraine... qui garde le souvenir de la patrie » française » [89].

Ce coin de Lorraine a son caractère à lui, différent de la Lorraine mosellane de Maurice Barrès, de celle de Bar le Duc et de l'Ornain d'André Theuriet, pour ne parler que de celles qui ont trouvé leur expression littéraire. De ce coin et de ses habitants, à une époque déterminée, nos auteurs ont su faire revivre l'âme d'une façon si profonde et si intense, si immédiate et sans recherche, qu'aujourd'hui encore leurs œuvres constituent le meilleur viatique à qui veut en goûter le charme, à qui veut en retrouver l'image et la vie. Quant à la valeur documentaire de leur œuvre, c'est celle de la monographie romancée d'une petite forteresse vosgienne et de ses environs de 1814 à 1870, celle d'une description de la vie de ses habitants à la même époque, surtout vers 1840. Le recul depuis lors, est suffisant et l'évolution générale a été assez rapide pour que cette description prenne aujourd'hui toute sa valeur historique et que le chercheur, curieux des mœurs locales, puisse y trouver son profit.

---

(87) *Histoire du Plébiscite*, in-8°, p. 11.
(88) *Histoire d'un paysan*, in-8°, p. 27.
(89) *Vieux de la Vieille*, in-8°, p. 61.

CHAPITRE IV.

LES IDÉES.

I. Idées philosophiques. *Quelques mots sur l'esprit humain* et l'*Art et les grands idéalistes*. Définition de l'esprit humain. Le soleil et le système planétaire. L'harmonie universelle et l'harmonie humaine. L'échelle des êtres. La connaissance humaine. L'infini, l'absolu. La loi morale; l'homme, être moral. La loi de Justice. Bases de l'ordre social. Les étapes du progrès : les grands inspirés. Idéalisme d'Erckmann.

Sources des idées philosophiques d'Erckmann : Jean-Jacques Rousseau et Pythagore. Conciliation par Pythagore des idées de Jean-Jacques avec celles des Encyclopédistes.

II. Erckmann et les religions. Le Christ et les Evangiles. Attaques contre les religions positives. Calvinisme d'Erckmann. Le paradis et l'enfer. Les successeurs du Christ : Luther et Rousseau. Le clergé et l'Eglise catholiques. La religion d'Erckmann.

III. Politique intérieure. Les deux pôles des idées d'Erckmann: la Révolution et Bonaparte. Rôle fondamental des biens nationaux. La Patrie, l'Etat et ses devoirs. Erckmann, Chatrian et la troisième République. Ingratitude des républicains. Gambetta et Jules Ferry.

IV. Politique extérieure : La guerre, la gloire militaire. La paix. Pacifisme d'Erckmann-Chatrian.

Rapports de la France et de l'Allemagne. Conception qu'en ont les Français et surtout les républicains. Germanisme littéraire d'Erckmann-Chatrian vers 1850. Son évolution dans les œuvres. La Prusse et Sadowa. l'immanence du conflit. Persistance de l'idée d'Erckmann : le salut de l'Europe par la « fusion du génie des deux nations ».

V. Idées sociales. Les Journees de Juin 1848. Erckmann déplore la rupture entre la bourgeoisie et le peuple. Idée qu'a Erckmann du prolétariat, de la propriété. Esquisse d'une conception de l'évolution sociale. Insuffisance des idées d'Erckmann sur ce sujet.

VI. L'instruction du peuple. L'ignorance. L'instituteur. Etat de l'enseignement primaire dans le pays d'Erckmann-Chatrian. Leur programme scolaire. Les livres pour les paysans. L'enseignement postprimaire.

VII. Evolution dans l'œuvre des idées d'Erckmann-Chatrian. Retard de ces idées.

I. — IDÉES PHILOSOPHIQUES.

Il est impossible de comprendre exactement l'œuvre d'Erckmann-Chatrian sans connaître les conceptions philosophiques qui en sont la base[1]. C'est d'elles que découlent leurs idées religieuses, politiques et sociales; elles apparaissent

(1) Quand nous parlons des idées d'Erckmann-Chatrian, ce sont celles d'Erckmann dont il s'agit. Chatrian les a adoptées dès les premiers temps de leur rencontre, et les conservera jusqu'à la fin, mais c'est Erckmann qui en est le père.

dans les contes comme dans les romans, et la forme même des œuvres s'en est profondément ressentie.

Erckmann nous a laissé deux exposés de ses théories philosophiques. Ce sont : *Quelques mots sur l'esprit humain* (1881) et *l'Art et les Grands idéalistes* (1885). Bien qu'écrits à la fin de sa vie, ils résument les idées qu'il portait en lui depuis sa jeunesse : ses lettres comme ses œuvres en font foi. Ils ne prétendent pas, du reste, à un exposé complet de sa doctrine; leur titre même pose leurs limites; mais ils en disent assez pour que nous puissions nous représenter sa conception du monde, de l'homme, de la divinité et des rapports qui existent entre eux.

Tout d'abord, qu'est-ce que l'esprit humain? Pour Erckmann, ce n'est pas ce que le vulgaire entend d'habitude sous ce nom, ce n'est pas le fonctionnement du cerveau, mais le principe qui le fait agir, qui se sert de cet organe comme d'un instrument : « Ce qui perçoit les sensations par les sens, » ce qui les transforme en souvenirs, ce qui les organise en pensées, ce qui » les ressuscite à volonté, ce qui les associe, ce qui nous en fait saisir les » rapports innombrables avec nous, ce qui s'élève d'observations en obser- » vations et de réflexions en réflexions à la connaissance des lois plus géné- » rales de la nature, ce n'est pas le cerveau lui-même, c'est le principe qui » le met en mouvement, et ce principe, quel qu'il soit, je l'appelle esprit, » âme, volonté, selon l'action qu'il exécute.

» Ce principe existe à la fois en nous, sous la forme humaine, et hors de » nous, dans chaque être, sous des milliers de formes différentes.

» Oui! un esprit immense est répandu dans l'univers, il s'individualise » dans chaque être, il prend toutes les formes que l'imagination peut con- » cevoir et toute créature revêt un esprit » [2].

En somme, pour Erckmann, l'esprit humain est une parcelle de l'esprit de l'univers : psychologie et métaphysique ne font qu'un [3]. Les hommes ne sont pas seuls à y participer : tous les êtres en reçoivent une part, la part compatible avec leur développement physique.

Erckmann ne s'attarde pas à nous démontrer l'existence de cet esprit de l'Univers : il suffit qu'il en voie les manifestations dans la création entière; ces manifestations, qui aboutissent à donner aux êtres la conscience de leur personnalité, Erckmann les dénomme forces organiques. Ce ne sont pas des émanations de l'esprit universel, c'est cet esprit lui-même dans ses manifestations perceptibles à nos sens, à notre intelligence : « Qu'on les appelle esprit, » âme, ou de tout autre nom, elles existent. Une force capable d'organiser la » vie, l'intelligence, la raison, de donner à l'être qu'elle anime son unité, » le sentiment de sa responsabilité, n'est pas rien. C'est un principe actif, » qui s'assimile la matière et prend par elle une force visible, tangible et,

---

(2) *Esprit humain*, in-8°, p. 5.
(3) *ibidem*, p. 245.

» par des transformations successives, se rapproche d'un type idéal sans » l'atteindre jamais » [4].

Donc l'esprit et la force organique « sont un seul et même principe, » considéré à deux points de vue différents » [5]. Force organique en dehors de l'homme, esprit, âme ou volonté en nous, c'est l'esprit universel dans ses manifestations sensibles à l'homme.

Mais cette force organique ne s'exerce pas directement sur l'homme, « elle vient d'une organisation plus vaste que la nôtre, elle vient de l'ensemble » des choses plus solidement organisées que nous. Elle vient de notre système » planétaire qui communique à tous les êtres inférieurs sa propre force, dont » ils vivent » [6].

Le lecteur d'Erckmann-Chatrian n'a pas manqué d'être frappé du rôle singulier que tient le soleil dans certains de leurs ouvrages : la *Taverne du Jambon de Mayence* ou l'*Ami Fritz* par exemple. Nous savons aussi par sa correspondance avec Chatrian qu'Erckmann projetait d'écrire un conte sur le *Dieu Soleil* [7]. C'est qu'il assigne à cet astre une place prépondérante dans son système :

« Tous les êtres forment un ensemble immense et sont conditionnés l'un » par l'autre.

» Les unités de premier ordre, telles que le soleil, sont par leurs phéno- » mènes, les conditions d'existence des unités de deuxième ordre, comme » notre globe; celles-ci sont les conditions d'existence des unités de troisième » ordre, etc...

» Donc tout notre monde se rattache au soleil. Donc non seulement nous » avons fait partie du soleil, mais nous en faisons encore partie, étant baignés » dans le fluide qui émane de lui. Notre vie est sous sa dépendance absolue, » c'est un de ses nombreux phénomènes. Tous les êtres sont soumis à la force » centrale; certains comme les corps bruts y sont même asservis, mais d'autres » ont en eux un principe propre qui résiste à son action. Ce principe est » plus ou moins développé en eux : ainsi les végétaux montent, opposant » leur force propre à celle de l'attraction terrestre qui tend à tout niveler, » les animaux se détachent complètement du sol en vertu de l'énergie du » principe individuel, ils se déplacent; l'homme en vertu de sa volonté, » devient libre par la pensée, c'est l'instrument de son affranchissement » [8].

La vie, sur notre globe et dans tout notre système planétaire, est donc une dans son origine : elle provient des vibrations solaires [9]. Ses apparences variées sont le résultat de la différence de notre soumission à ses lois.

---

(4) *Esprit humain*, in-18°, p. 179.
(5) *ibidem*, p. 164.
(6) *Esprit humain*, in-18°, p. 117.
(7) *Chatrian à Erckmann, 8 octobre 1861. « N'oublie pas d'apporter le *Dieu* » *Soleil*. Le commencement est trop beau pour ne pas essayer d'en tirer parti ».
(8) *Esprit humain*, in-18°, p. 30-31.
(9) *ibidem*, p. 275.

Ainsi, par notre volonté, (*alias* notre âme, notre esprit), nous échappons plus ou moins aux lois de notre système, de notre condition, nous sommes plus ou moins libres : « Entre les hommes eux-mêmes, il y a des degrés de » perfection » [10]. Tandis que la force aveugle obéit à des lois immuables, la « force libre choisit entre ces lois ».

Quelle est donc la place de l'homme dans le monde? L'harmonie que l'homme voit régner dans le système planétaire et qu'il a fini par découvrir, n'est que l'aspect perceptible pour nos sens, de l'harmonie universelle, qui a produit l'organisation du monde et celle de notre être humain.

« L'homme a son harmonie propre; il en est de même des autres êtres : » tous, végétaux, animaux, humains forment des harmonies distinctes, » construites sur un autre plan.

» Et ces harmonies sont en quelque sorte inscrites les unes dans les » autres; elles forment un cercle immense qui va se rétrécissant de plus en » plus jusqu'à l'homme, dont l'organisation résume toutes les autres selon » l'ordre le plus parfait, celui de sa propre nature » [11].

« Tout ce qui est au-dessous de nous est compris en nous et ce qui se » trouve au-dessus nous comprend.

» Notre globe terrestre réunit toutes les harmonies du monde et lui-même » est englobé dans l'harmonie de notre système planétaire, partie infinitési- » male de l'harmonie universelle.

» L'harmonie résulte donc des rapports de notre être sensible avec le » milieu que nous habitons, le globe terrestre, et des rapports de celui-ci avec » le soleil, centre de notre système planétaire, et des rapports de ce système » avec une unité plus haute échappant à tous nos sens et même à notre » pensée » [12].

Ainsi l'homme occupe, dans le système universel, la première place sur la terre, Au-dessus de lui, il n'y a que des unités astrales, notre globe en premier lieu, mais au-dessous de lui s'échelonnent en une longue série, tous les êtres qui peuplent notre planète et qu'Erckmann répartit en deux groupes :

La plante qui n'a que la vie organique.

Les animaux qui ont en plus la vie de relations [13].

Mais l'homme n'a pas toujours été ce qu'il est, de même qu'il ne demeurera pas toujours dans son état actuel. Comme on peut penser qu'il s'élèvera toujours de plus en plus dans la connaissance de l'esprit universel, de même il est passé par les états antérieurs que nous retrouvons dans les plantes et dans les animaux : « Chaque être a sa force organique en germe; » dans les êtres inférieurs, elle s'arrête à la sensibilité; sa force est épuisée par » la production de l'organe qui la donne; d'autres germes atteignent jusqu'à

---

(10) *ibidem*, p. 276.

(11) Voir l'effet fantastique qu'Erckmann a tiré de cette conception dans le conte des *Trois Ames*.

(12) *L'Art et les grands idéalistes*, in-18°, p. 25.

(13) *Docteur Matheus*, in-8°, p. 5.

» l'instinct par l'évolution organique, d'autres vont jusqu'à l'intelligence. » Celui de l'homme produit le cerveau complet et par lui, la raison, la » conscience de lui-même et de ses rapports avec le monde.

» Plus on s'élève dans l'échelle des êtres, plus les lois générales perdent » de leur empire, plus la complexité et la contingence des êtres augmente [14].

» Notre être physique est soumis aux mêmes lois générales que tous les » êtres physiques; notre être intelligent, aux mêmes lois que tous les êtres » intelligents et notre être moral aux mêmes lois que tous les êtres moraux. » Il n'y a d'autres différences entre les êtres animés que leur plus ou moins » grand développement, selon les lois communes à tous, d'où résulte l'har- » monie universelle; tous passent par les mêmes transformations, étant » animés du même principe actif et soumis aux mêmes lois; enfin l'Esprit » universel a donné ses propres lois à tous les êtres créés par lui, c'est-à-dire » les lois qui régissent le monde, selon son immuable volonté » [15].

Nous retrouvons ici cette échelle des êtres qui avait inspiré à Erckmann, trente ans avant d'écrire l'*Esprit humain* , *les Aventures de l'Illustre Docteur Matheus* et nombre de contes fantastiques. C'est cette forme littéraire qu'a choisie Erckmann pour faire mieux comprendre ses idées au public qui y aurait pris peu d'intérêt, s'il les lui avait présentées sous la forme philosophique [16].

Est-ce à dire que l'homme, par sa prééminence sur les autres êtres animés de notre globe, par sa supériorité intellectuelle et morale sur eux, s'est élevé à la connaissance exacte et complète de l'harmonie universelle?

Non, car précisément ce champ agrandi d'expériences et de sensations le rend sujet à l'erreur plus que d'autres êtres plus simples. L'animal, lui, « n'agit pas à la suite de réflexions, il agit avec promptitude : soit qu'il » faille fuir ou qu'il faille poursuivre, sa résolution est instantanée et cette » résolution, qu'elle vienne de lui-même ou d'un esprit étranger est toujours » sage, profonde, et en rapport avec la nature, les circonstances et le milieu » de l'être. L'homme en est étonné, car il ne conçoit pas qu'on puisse avoir » d'autre esprit que le sien » [17].

Eh bien, cet instinct, l'homme le perd : « Plus l'être s'élève intellectuelle- » ment, plus il se rend indépendant du génie universel, plus il est sujet à se » tromper sur les choses nécessaires à la vie.

» Le principe intelligent grandit dans l'être, mais le génie de la nature » en prend moins de soins » et Erckmann tente de cette théorie, empruntée à Rousseau, l'explication physiologique suivante : « Le développement céré-

---

(14) *Esprit humain*, in-18°, pp. 32 et 260-262.
(15) *ibidem*, p. 10.
(16) *Erckmann à Alfred, 18 avril 1892 : « Il faut donner à nos idées une forme visible et tangible, ce qui est la tâche de l'imagination ». « Si j'avais écrit le *Dr Matheus*, l'*Auberge des Trois pendus*, l'*Oreille de la Chouette* et mes autres contes sous la forme abstraite du traité philosophique, les inventeurs de la suggestion n'y auraient rien compris ». (*Au même, 11 mai 1892).
(17) *Esprit humain*, in-18°, p. 132.

» bral, correspondant à l'intelligence étant excessif, restreint la partie qui se » rapporte à la perfection de nos sens » [18].

La morale est indépendante de la connaissance scientifique. Le perfectionnement de nos sens, leur prolongement pour ainsi dire, par des instruments qui nous révèlent la présence de force inconnues, ne contribue que dans une faible mesure à notre progrès intellectuel : « On s'imagine généra- » lement que si nos sens étaient plus étendus, notre intelligence le serait » aussi. C'est une erreur. Il faut, pour connaître les choses, s'en faire des » idées justes, il faut que l'équilibre entre nos sens et nos facultés intellec- » tuelles existe pour que nos conclusions soient exactes.

» Plus vous multipliez la puissance de vos sens, plus vous sortez de votre » point de vue habituel, c'est-à-dire des rapports que vous avez eus jusqu'alors » avec la nature, plus vous entrez dans un monde inconnu, soumis à d'autres » lois que celles dont vous avez l'expérience, et par conséquent, plus vous » courez le risque de vous tromper » [19].

« L'abus de la connaissance du passé n'est pas moins nuisible et l'érudi- » tion est une autre source d'erreur, car l'essentiel n'est pas de savoir ce que » d'autres ont pensé; l'autorité dans ces matières vous empêche d'avoir la » clarté, l'indépendance nécessaires à la recherche du vrai » [20].

Du reste, le champ des connaissances à acquérir par l'homme est infiniment plus vaste que celui que nous possédons : « Nous ferions un bien plus » gros livre, avait coutume de dire Erckmann, avec ce que nous ne savons » pas qu'avec ce que nous savons » [21]. C'est sur ce domaine inexploré que nous devrions porter nos investigations. C'est par la découverte de nouveaux principes, plutôt que par le développement de ceux qui sont acquis, que nous pourrons nous rapprocher de la solution de l'énigme de l'Univers. « Quant » à moi, dit Erckmann, je suis convaincu qu'il existe infiniment plus de » choses matérielles qui se dérobent à nos sens que d'autres, et c'est précisé- » ment celles que nous ne voyons pas qui pourraient nous expliquer la nature » et la composition des corps » [22]. Et conformément au principe de sa théorie solaire, il en vient à recommander le retour à l'étude de l'Astrologie, par des méthodes modernes : « Les rapports de la vie individuelle avec la vie » universelle établis par le temps sont innombrables; ils sont fixes et peuvent » fonder une science.

» D'où vient que cette science n'existe pas? Il est présumable que » l'Astrologie, en faisant de l'homme le centre de l'Univers, en cherchant » dans le mouvement des astres des rapports absurdes avec la destinée sociale » de chaque individu, au lieu de chercher ces rapports dans les phénomènes » de la vie en général, a discrédité cette étude pour longtemps; mais l'Astro-

---

([18]) *ibidem*, pp. 139 et 183.
([19]) *Esprit humain*, in-18°, p. 183.
([20]) *ibidem*, p. 187.
([21]) *Erckmann à Alfred, 14 novembre 1887 et septembre 1890.
([22]) *Esprit humain*, in-18°, p. 215.

» logie comme l'Alchimie, avait un principe réel qui pouvait donner matière » à des observations sérieuses » [23].

Cependant il est un concept philosophique dont la réalité échappe et échappera toujours à l'homme, c'est l'infini. L'infini, pour Erckmann, n'existe pas plus que la matière dite inorganique; il n'y a rien d'inorganique, mais chez certains êtres l'organisation est tellement embryonnaire qu'elle échappe à l'infirmité de nos sens. C'est l'infiniment petit, mais existant encore, tandis qu'une matière sans organisation ce n'est rien, cela nous est proprement inconcevable. Il en est de même de l'infini : comprendre c'est définir : « Comme nous ne pouvons rien comprendre sans le définir, l'infini » est la négation de notre esprit lui-même » [24]. « Si l'on définissait l'infini, » il ne serait plus infini » [25]. Ce que nous appelons l'infini, après Pascal, n'est qu'une création de notre intelligence : « L'infini est une conception » intellectuelle, sans aucune réalité objective » [26], c'est « la négation de ce » qui est » [27]. Cette conception est du reste radicalement fausse, car « notre » intelligence bornée ne peut imposer ses lois à l'infini » [28]. Aussi « le fini et » l'infini ne se rencontrent-ils jamais que dans les cerveaux troubles » [29].

Jusqu'à quel degré de la connaissance du monde, l'homme peut-il donc parvenir?

Erckmann répond nettement à cette question. L'homme étant doué de sensibilité comme les plantes, d'instinct et d'intelligence comme les animaux, d'esprit enfin en sa qualité d'homme, ne peut acquérir que les connaissances accessibles à ces facultés.

Jusqu'où peuvent aller ces facultés? Si l'homme ne peut comprendre l'infini, du moins peut-il saisir l'absolu.

» De tous les êtres, l'homme est le seul qui conçoive l'absolu, l'idée » claire d'une loi supérieure à tous les faits, loi dégagée de toute réalité » terrestre » [30].

C'est donc l'idée de loi, l'idée d'un rapport nécessaire, qui est l'idée suprême à laquelle puisse atteindre l'humanité. Erckmann nous en donne l'exemple suivant : le rapport de la circonférence à son rayon est constant, absolu. Il n'y a sur terre, dans la nature, aucune circonférence parfaite. Une telle circonférence est déjà un produit de notre esprit, mais toutes les circonférences venant à disparaître du monde réel et l'idée même venant à s'effacer des connaissances humaines, il n'en resterait pas moins vrai que le rapport de la circonférence à son rayon sera constant et toujours égal à : 6,2831853. C'est ce genre de rapports qu'Erckmann appelle l'absolu : « Quand il n'exis-

(23) *ibidem*, p. 280.
(24) *Esprit humain*, in 18°, p. 82.
(25) *ibidem*, p. 223.
(26) *ibidem*, p. 122.
(27) *ibidem*, p. 82.
(28) *ibidem*, p. 223.
(29) *ibidem*. p. 122. Cf. *Grand-père Lebigre*, in-8°, p. 42.
(30) *Esprit humain*, in-18°, p. 105.

» terait pas un seul cercle dans l'univers, la loi n'existerait pas moins comme » idée pure » [31]. C'est cette loi absolue, « qui ne peut être que l'énoncé d'un » esprit absolu », qui nous donne l'idée de « Dieu, hors du temps et de » l'espace : condition lui-même de tout et conditionné par rien » [32].

« Si donc le soleil est la condition d'existence de tout notre monde, » toutefois, intellectuellement, il y a quelque chose de plus nécessaire, de » plus absolu que notre condition d'existence, c'est la loi pure, puisque notre » soleil et tous les soleils venant à disparaître, le rapport du rayon avec la » circonférence d'un cercle n'en sera pas moins fixe, immuable » [33].

Mais Erckmann ne s'attarde pas à cette hauteur, sur laquelle il semble éprouver un certain malaise : « Laissons de côté l'absolu; nous l'avons défini, » cela suffit » [34]. Et il revient à l'homme.

Cette conception de l'absolu, c'est ce qui fait le propre de l'homme, c'est la loi fondamentale de la personnalité humaine, c'est la loi morale : « Le cerveau humain est le sens de l'absolu, c'est-à-dire non de ce qui est, » mais de ce qui doit être. C'est la loi morale qui fait l'homme, comme la » conception des lois mathématiques fait le mathématicien.

» Tous les cerveaux sont conformés à la concevoir. Quand elle leur est » présente, c'est l'état d'équilibre de toutes les facultés; dès que l'homme la » perd de vue, son organisme est troublé, quand il la viole de manière à ne » plus pouvoir y revenir, il cesse d'être un homme et rentre dans l'anima- » lité » [35]. Cette loi propre à l'homme ,cette loi morale est « attestée en nous » par notre conscience. Dès que nous n'obéissez plus à votre conscience, vous » n'avez plus de volonté propre, vous tombez sous une loi étrangère à vous, » la loi de l'animalité. L'être humain existe donc en vertu de sa loi, comme » tous les autres êtres, avec cette différence qu'il la connaît en raison de son » développement cérébral, ce qui le rend l'arbitre de sa propre destinée » [36].

Nous avons vu que la conscience métaphysique et la conscience psychologique ne font qu'un; nous constatons ici l'identité de la conscience psychologique et de la conscience morale. Etre homme, c'est avoir conscience des lois absolues qui régissent l'humanité et s'y conformer. « Au point de vue » de la pensée pure, l'homme est un homme comme le cercle est un cercle; » il est tenu de remplir sa condition pour être ce qu'il est; et sa condition » à lui, c'est de se conformer à l'idéal du droit et du devoir toujours présent » à sa conscience » [37].

Telle est cette loi morale qui distingue l'homme de tous les autres êtres.

---

(31) *ibidem*, p. 93.
(32) *ibidem*, p. 97.
(33) *Esprit humain*, in-18°, p. 97.
(34) *ibidem*.
(35) *ibidem*, p. 110. Cf., les nombreux cas de retour à l'animalité dans les contes, notamment les *Trois Ames*, la *Montre du Doyen*, le *Requiem du Corbeau*, etc... et l'effet fantastique qu'en tire Erckmann.
(36) *Esprit humain*, in-18°, p. 93.
(37) *ibidem*, p. 105.

« Qu'il puisse la formuler ou non, elle existe; comme le cercle existe même » pour ceux qui ne connaissent pas le rapport du rayon avec sa circonfé- » rence » [38].

« Ainsi l'homme a deux existences; l'une, physique, dépend des lois de » l'harmonie universelle, exprimées par celles du système solaire, l'autre » dépend de son propre esprit individuel. Au premier point de vue, nous » sommes un effet de l'Univers, partie intégrante du monde extérieur. Au » deuxième, une cause, seconde il est vrai, mais libre et indépendante, notre » monde à nous-mêmes » [39].

« L'homme vit donc en vertu des lois communes à tous les êtres orga- » nisés et pense en vertu des lois qui lui sont propres » [40]. Mais tous les hommes ne pensent pas avec la même profondeur et la même intensité, et c'est ce qui fait la différence de leur valeur morale : « Moralement, les hom- » mes diffèrent par leur volonté de suivre la loi morale dont ils ont cons- » cience » [41]. C'est ce moment individuel qui fait leur personnalité et crée leur liberté et leur responsabilité : « Si les hommes pensaient en vertu de » l'organisation universelle, tous les hommes penseraient de même... ils » penseraient comme ils digèrent, leur cerveau fonctionnerait comme leur » estomac » [42]. Mais la volonté est là, développée à différents degrés selon les individus. Ainsi l'homme, résultat jusqu'à présent de l'énergie universelle, devient à son tour une cause, dès qu'il agit; car dans ses actions il ne suit ni mécaniquement, ni aveuglément la loi morale. Il y a lutte en lui, entre son organisme conditionné par le système solaire et qui l'incite à agir constam- ment en machine, et son esprit ,parcelle de l'esprit universel, qui le pousse à prendre de plus en plus conscience de lui-même, de la loi morale et à agir en conséquence. Par cette lutte, qui est une souffrance, l'homme progresse constamment dans l'échelle des êtres, il perçoit de plus en plus les vérités essentielles, il est de plus en plus *homme* : c'est la loi du progrès [43] qui dépend elle-même d'une autre loi : la loi de justice absolue.

« Que notre soleil et notre globe aient eu une influence puissante sur » l'organisation des êtres, qu'ils constituent leur milieu indispensable, qu'ils » agissent sur eux en masse et que par l'ordre universel, ils favorisent et » maintiennent leur développement, c'est incontestable. Mais que cette » influence d'où découlent les règnes, les espèces, les genres, soit tout et le » principe individuel rien, je le nie et je soutiens que chacun est ce qu'il » mérite d'être en vertu d'une loi beaucoup plus absolue, beaucoup plus

---

(38) *ibidem*, p. 105.
(39) *ibidem*, p. 105.
(40) *Esprit humain*, in-18°, p. 34.
(41) *ibidem*, p. 128.
(42) *ibidem*, p. 34. Cf. *La vision de M. Nicolas Poirier*, où le chimpanzé s'écrie : « Je digère... donc je suis ! »
(43) C'est en vertu de cette loi de progrès que nous assistons au triomphe de Spiridion, (*Science et Génie*) et à la défaite de Daniel Rock. Cf. 1re partie, ch. II, p. 66.

» rigoureuse que toutes les lois physiologiques du monde et cette loi je » l'appelle *loi de Justice* et j'affirme, malgré toute opinion contraire, que » tous les hommes, même les plus bornés en ont conscience et se considèrent » comme libres et responsables » [44].

Erckmann ne nous démontre pas autrement l'existence de cette loi, il ne produit comme preuve que le sentiment que nous en avons : « Dans l'état » naturel, dit-il, l'homme est juste. Ce qui le prouve sans réplique, c'est que » si la justice est violée à son égard, il le ressent profondément. Rien ne peut » l'aveugler, il dit : « Je suis victime; l'harmonie universelle est violée dans » ma personne et contre moi » [45]. Si l'homme se trompe quelquefois sur l'application du principe, « c'est que son intelligence, souvent faussée par » la superstition et les enseignements d'une éducation vicieuse, l'égare au » lieu de l'éclairer » [46].

Cette compréhension des lois de la destinée humaine, dicte sa conduite pratique à l'homme vraiment digne de ce nom : « Le sentiment de justice » absolue est donc ce qu'il y a de plus grand dans l'humanité, et l'homme le » plus juste, quel que soit son rang dans le monde, est nécessairement le » plus grand, le plus développé dans le sens de la loi universelle, absolue, » celui qui s'en rapproche le plus est par conséquent, le plus heureux, le plus » parfait, le plus complet selon l'ordre moral.

» L'injustice de nos semblables et les autres misères de la condition » humaine ne peuvent l'abattre, car la plus grande, la plus réelle satisfaction, » c'est de remplir son devoir et c'est aussi la seule qui nous reste dans le » malheur » [47].

« L'être humain ayant constitué l'organe de la pensée, l'esprit, sous cette » forme, atteint à la connaissance des lois de la nature, dont la plus haute » est celle de la Justice absolue ».

« Son mérite est de s'y conformer, de ne pas sacrifier ses plus nobles » facultés à des instincts inférieurs, et puis de s'élever quelquefois par la » pensée à la cause immense, indéfinissable, qui, par la loi de Justice, lui » donne le pouvoir de mériter, de se rapprocher indéfiniment de la perfec- » tion, d'où résulte son bonheur.

» L'ordre social doit tendre à se rapprocher sans cesse de cette loi; alors » seulement régnera parmi les hommes la stabilité qu'on ne peut obtenir par » aucun autre moyen [48].

» Tout ce qui n'est pas conforme à l'ordre universel ne peut durer :

---

(44) *Esprit humain*, in-18°, p. 193-104.
(45) *ibidem*, p. 283.
(46) *ibidem*.
(47) *Esprit humain*, in-18°,p . 168.
(48) Souci de tous les bourgeois qui s'occupaient de politique dans les premières années de la III^e^ République, après tous les changements de régime et les agitations du XIX^e^ siècle.

» l'humanité n'est grande que parce qu'elle comprend cet ordre de plus en » plus, et que la civilisation s'efforce de l'établir sur terre » [49].

C'est l'effort vers cet idéal qui fait les grands artistes, les grands savants, les grands génies [50] qui parviennent parfois à nous entr'ouvrir les « sphères » des mondes invisibles » [51] et qui, au cours des âges, se sont appelés Moïse, Homère, Pythagore, la Sybille, le Christ, Mahomet, Dante, Jean-Jacques Rousseau [52]. Ces hommes favorisés ont eu du monde, de l'univers, une lumière qui précède celles de leur temps. L'avenir pour eux s'est révélé et ils ont fixé le but à atteindre. Du reste, une fois l'humanité parvenue à ce point, surgit une nouveau prophète qui lui assigne une nouvelle étape, car « il faut un point de ralliement aux hommes, et ce point de ralliement, » qu'on le sache bien, n'est jamais réel, il est toujours idéal, car il n'y a pas » de réalité autre dans ce monde que l'idée qu'on se fait des choses et la valeur » qu'on attache à leur possession » [53].

C'est en ce sens qu'Erckmann est idéaliste. L'idéal précède notre action et lui sert de but; les grands hommes qui nous le révèlent « décrètent les » idées que d'autres exécutent sans le savoir » [54].

Résumons :

Le monde est une harmonie soumise à des lois absolues, qui gouvernent tous les êtres, depuis les plus grands comme les systèmes planétaires, jusqu'aux plus petits. Un immense esprit y est répandu dont l'action se révèle à nous dans l'Univers sous forme de forces organiques.

L'homme est une partie du système solaire; il est contenu en lui, mais à son tour il contient tout ce qui lui est inférieur; au sortir de la matière brute, il fut successivement végétal, puis animal; devenu homme il continue à tenir en sa personnalité les éléments de ces différents états antérieurs.

Tous les hommes sont formés de trois éléments : le corps, l'intelligence (dont l'instinct est une forme primitive), et l'esprit, appelé aussi âme ou volonté. Les deux premiers éléments sont matériels et dépendent du système solaire. Le troisième participe de l'esprit universel. C'est par lui que nous prenons conscience de notre personnalité et que celle-ci s'efforce d'échapper aux lois du système solaire pour saisir les lois supérieures de l'harmonie universelle qui régissent et l'homme dans sa vie spirituelle et le système stellaire dont il est une partie. Cette partie de notre être est immortelle : le sentiment d'une existence antérieure [55] est pour nous le gage d'une vie future.

([49]) *Esprit humain*, in-18°, p. 181.
([50]) *ibidem*, p. 109.
([51]) *Mon illustre ami Selsam*, *Contes des Bords du Rhin*, in-18°, p. 23 ss.
([52]) *L'Art et les Grands idéalistes*, in-18°, p. 336. Cf. *L'oreille de la chouette*, (*Contes fantastiques*, in-18°), p. 137 ; « un de ces élus, que l'Etre Suprême envoie » sur la terre, pour éclairer les générations futures ».
([53]) *L'Art et les Grands idéalistes*, in-18°, p. 240.
([54]) *ibidem*, p. 336.
([55]) Erckmann possédait ce sentiment. Il l'exprime bien souvent dans ses œuvres. Nous le trouvons dans les *Souvenirs d'un Alsacien*, (*Revue de Paris*, loc. cit.): « Regarde bien ces hauteurs, ces rochers, ces sentiers! Tes anciens les ont

La connaissance complète de ces lois est impossible à l'homme, mais il lui est donné d'accéder à la connaissance de la loi qui régit l'humanité : la loi morale, c'est-à-dire le sentiment du bien et du mal, des devoirs et des droits. En la suivant, d'après la loi de progrès, certains esprits supérieurs parviennent à saisir la loi de justice, loi suprême qui gouverne l'Univers.

L'homme a donc un double caractère : il est déterminé, passif lorsqu'il se contente de subir la loi du système solaire. Il est libre, actif dans son effort pour suivre la loi morale. Il exerce sa liberté par le choix qu'il fait entre ces deux attractions et par le degré de sa conformité à la loi morale. Libre, il est responsable de ses actes; d'effet, il est devenu cause.

* * *

La préparation de son livre sur l'esprit humain a inspiré à Erckmann un certain nombre de contes qui parurent à la même époque. *Les trois amoureux de la grand-mère, la vision de M. Nicolas Poirier* contiennent sous une forme littéraire, quelques unes des réflexions qu'il faisait en l'écrivant, tandis que *Le grand-père Lebigre* en est, pour ainsi dire, la forme pamphlétaire. Ces idées obsédaient alors Erckmann, et Chatrian était obligé de le ramener à des sujets plus romanesques : « Quel beau livre tu peux faire avec » ce bonhomme épique (le capitaine Florentin) pourvu que tu renonces à » l'embrigader dans le régiment de l'âme immortelle » [56].

En rapprochant ces idées de celles qui animent le fantastique des premiers contes [57], nous avons l'exposé des idées d'Erckmann sur le monde et sur le rôle que l'homme y joue. Ce système est, pour une partie, celui qu'on attribue à Pythagore, la doctrine de la palingénésie et de la métempsychose : nous naissons pour mourir et mourons pour revivre. La façon dont, au cours de notre existence, nous avons suivi et respecté la loi morale, telle qu'elle nous a été révélée par le dernier grand inspiré paru sur terre, détermine le degré du rapprochement de notre âme avec l'esprit universel après notre mort et la réincarnation de cette âme dans un organisme plus ou moins développé, plus ou moins susceptible d'humanité. Ainsi la rémunération de nos mérites, la punition de nos fautes n'est pas extérieure à la vie terrestre; le ciel et l'enfer sont sur terre et la vie de chacun de nous est la punition ou la récompense d'une existence antérieure.

L'autre partie de la doctrine d'Erckmann est empruntée à Jean-Jacques Rousseau, qu'il considère comme le prophète des temps modernes, le plus récent des inspirés. Ces théories de Jean-Jacques, nous les retrouverons, plus ou moins modifiées, dans les chapitres suivants consacrés aux idées religieuses,

---

» vus bien des siècles avant toi et maintenant ils les regardent encore par tes yeux » et les admirent par ton âme ».

(56) *Chatrian à Erckmann, 17 avril 1879.

(57) Cf. 1re partie, Ch. III, p. 93 ss.

politiques, sociales et pédagogiques d'Erckmann. Ce que nous pouvons reconnaître dès maintenant, c'est qu'elles sont un des points de départ de sa pensée. Il admet avec le Genevois la bonté naturelle de l'homme, bien qu'il la conçoive autrement, sa liberté morale, l'« ordre divin », les lois de la nature, l'impossibilité de connaître Dieu autrement que par ses œuvres, l'importance enfin de la conscience, non seulement comme criterium moral, mais encore comme moyen de connaissance de ce que ne peut nous expliquer la raison, par l'intuition directe, par le « sentiment » des vérités philosophiques. Il adopte la théorie de l'indépendance réciproque de la morale et de la religion et la suffisance de la religion naturelle dans nos rapports avec la divinité. Il partage enfin l'amour de Rousseau pour le « peuple » et les institutions démocratiques et croit avec lui que l'augmentation des moyens artificiels mis à la disposition de l'humanité par le génie humain a pour rançon la diminution des aptitudes naturelles .

Comment Erckmann est-il arrivé à cette idée surprenante d'allier dans un système unique et qui semble cohérent les conceptions du philosophe de Genève à celles du philosophe de Samos, à vingt-quatre siècles d'intervalle? Sans doute obéissait-il à ce besoin commun à bien des hommes de sa génération, d'asseoir ses opinions, d'établir ses pensées, ses actions, sa vie sur un système philosophique personnel. L'influence de son professeur de philosophie M. Perrot nous apparaît comme probable; nous en retrouvons les traces dans le style même de certaines parties du livre, par exemple les paragraphes affirmatifs introduits par un « Oui! » qui dispense de démonstration, les « J'affirme, je prétends » et autres termes qui sentent la dissertation du bon élève de rhétorique et de philosophie. Mais M. Perrot n'a jamais montré de préférence pour la doctrine pythagoricienne; il faut donc que celle-ci ait trouvé dans le cœur d'Erckmann un terrain propice d'éclosion. L'absence d'influence sérieuse de la part de toute religion positive y prédisposait ce calviniste de naissance, spectateur ravi dans sa prime jeunesse des pompes catholiques, auditeur assidu d'un vieux rabbin plus ou moins cabbaliste. Au moment où une influence sérieuse aurait pu se faire sentir sur ce domaine de la part de sa mère, protestante convaincue, celle-ci meurt et les pénibles incidents qui marquèrent son enterrement [58] éloignèrent encore Emile Erckmann de toute religion. Dès ce moment, rien ne contraria plus l'influence de son père et de ses auteurs favoris, les écrivains du XVIII[e] siècle. Comme disciple des Encyclopédistes, comme franc-maçon [59], Philippe Erckmann était enclin, d'une part à voir dans toute religion « l'imposture » voltairienne, d'autre part à chercher des explications rationalistes aux faits qui pouvaient apparaître comme des manifestations de l'au-delà. Or la doctrine de Pytha-

([58]) Cf. 1[re] partie, ch. I, p. 17, note 56.

([59]) Emile Erckmann était lui-même franc-maçon du rite écossais, depuis 1849. Il fut, du reste, peu assidu, car, invité en 1892 à assister à une tenue de la loge *Alsace-Lorraine*, il déclare être fier de rentrer en loge, « après une interruption de quarante trois ans ». Chatrian devint maçon en 1874.

gore a été de tous temps, et est encore aujourd'hui, semblable aux ruines de ces cités antiques auprès desquelles s'est établie une ville moderne; c'est la carrière où les spiritualistes avides d'au-delà et que ne satisfont point les vérités officielles, vont chercher les matériaux de leur croyance. Ajoutons l'influence possible du Saint-Simonisme (acquise peut-être au cours de Michel Chevalier) [60], la croyance à la métempsychose étant assez répandue chez les disciples du « Père » Enfantin. On voit que les influences hétérodoxes n'ont pas manqué autour du jeune Erckmann. Mais ce ne sont là que des influences; plus précis est l'intermédiaire que semble avoir été entre Pythagore et lui le philosophe genevois Charles Bonnet, dont l'ouvrage : *La Palingénésie philosophique ou idées sur l'état passé et l'état futur des êtres vivants* (Genève, 1769) se trouve au nombre des volumes conservés de la bibliothèque d'Erckmann [61]. Nous y rencontrons, en effet, en des termes identiques, les idées principales de notre auteur sur ces questions [62].

Ces réflexions sur l'Esprit humain, Erckmann les a faites toute sa vie. Dans le manuscrit préparatoire du *Grand-père Lebigre*, il nous indique le moment de la genèse de sa pensée philosophique : « C'est à ce moment (1847), » pendant les vacances, que j'eus le premier pressentiment de l'explication » possible de l'énigme de l'esprit et de la matière, de la vie et de la mort, » de la veille et du sommeil [63], du génie et de la stupidité, de la science et » de l'ignorance, du bien et du mal, de la force et de la faiblesse, du vrai et » du faux, du temps et de l'espace, avec leurs attributs infinis et finis, » absolus et relatifs, nécessaires et contingents. C'est en ce temps que j'entre- » vis la solution du grand problème de la Destinée, générale et individuelle, » non seulement de l'homme, mais de tous les êtres animés et inanimés; la » conciliation certaine des systèmes philosophiques les plus opposés, de » Socrate et d'Epicure, de Platon et d'Aristote, de Descartes et d'Auguste » Comte, et non seulement leur conciliation, mais leur fusion absolue, leur » identité sous des formes différentes concourant à une seule et même » démonstration, la religion émanant du sentiment, la science passive » émanant de l'observation, de la réflexion, de la méthode d'induction et » de démonstration, en un mot, l'explication claire de tout et cela, d'après » des faits indiscutables, que chacun peut constater en soi et chez les autres » journellement, chaque fois qu'on veut y arrêter sa pensée. La question » étant toujours présente et trouvant sa solution dans chaque acte de l'esprit,

---

(60) Cf. Charléty. *Histoire du Saint Simonisme*, (Paris, 1896).

(61) Nous n'y trouvons cependant aucune remarque de la plume d'Emile Erckmann.

(62) Il semble qu'on puisse accorder à Bonnet une influence considérable sur toute une branche de la pensée du XIX^{e} siècle, notamment sur le Saint-Simonisme.

(63) Erckmann rêvait beaucoup et se souvenait de ses rêves avec une lucidité surprenante. C'est au cours du sommeil que se produit le dédoublement de la personnalité dont il tire de si curieux effets fantastiques. Il arrive aussi que sous le coup d'une émotion violente, l'âme se sépare du corps et aille où elle désire. Cf. le *Cabaliste Hans Weinland, Contes des Bords du Rhin*, in-18°, p. 276-277.

» à quelqu'objet physique, intellectuel ou moral qu'il s'applique. J'entrevis » ce fait, mais sans pouvoir le préciser; il me fallut encore toute l'expérience » de la vie, pour le discerner clairement, pour en sentir la portée et pouvoir » le signaler à mes semblables. Et chose singulière, c'est en écrivant ces » dernières lignes de ce volume, que je viens seulement d'en être frappé » [64].

Ce passage nous indique ainsi l'origine et l'aboutissant de la pensée philosophique d'Erckmann. C'est l'année même de sa rencontre avec Chatrian, pendant les vacances de 1847, qu'il « entrevit » sa conception du monde. Il la déposa alors dans les *Brigands des Vosges*, qui contenaient à la fois le *Bourgmestre en bouteille* et *le Docteur Matheus*. Quelque trente ans après, il en avait une vision « claire » à propos du *Grand-père Lebigre*, et il l'exprimait dans son volume sur l'*Esprit Humain*. Pendant ces trente années, Erckmann a approfondi sa théorie, l'a étayée, l'a vérifiée d'après des « faits » indiscutables » avant d'en proclamer enfin la vérité.

De cette théorie, nous ne retiendrons qu'une chose : qu'elle est une solution, la délivrance d'une contradiction : elle « concilie », elle « fusionne » des systèmes opposés [65]. Mais que concilie-t-elle? Que fusionne-t-elle? Les contradictions de la philosophie antique, telles que nous les énumère Erckmann? Notre philosophe n'était pas si classique. En réalité, elle s'applique à concilier les théories de Jean-Jacques avec les idées des autres philosophes du XVIII[e] siècle, à propos notamment de l'idée de progrès et de civilisation.

Les idées de Rousseau ne s'expriment pas dans ses ouvrages sous une forme parfaitement systématisée. Ce sont bien plutôt des questions, des observations de faits généraux, profonds et durables, des solutions rapides et quelque peu en l'air. Or Erckmann était, par tempérament et par éducation, un rationaliste; tout son œuvre le prouve, et son fantastique lui-même est raisonnable. A vrai dire, il trouvait dans la raison d'un Diderot, dans l'esprit et l'ironie d'un Voltaire, un charme plus grand que dans les effusions sentimentales d'un Rousseau. Bref, en approuvant les idées de Rousseau, il en déplorait l'incohérence, le manque de fondement logique et l'opposition tant à celles des autres philosophes du XVIII[e] siècle [66] qu'à la réalité qui l'entourait. Sur un point surtout, la question du progrès et de la civilisation [67], cette contradiction lui était pénible. Alors que les Encyclopédistes croient au progrès et voient dans l'évolution humaine une amélioration constante et indéfinie de l'homme et de l'humanité, Rousseau faisant le bilan de cette

---

([64]) Fin du manuscrit, de l'*Histoire d'un Vieux Juge de Paix**, première forme du *Grand-père Lebigre*.

([65]) « Elle concilie les irréconciliables ». (*Erckmann à Chatrian, 4 avril 1878).

([66]) « Le discours de l'*Origine de l'inégalité parmi les hommes*, stupéfia, puis » consterna les Encyclopédistes ». (*L'Art et les Grands idéalistes*, in-16°, p. 224-225).

([67]) La civilisation s'efforce d'établir sur terre l'ordre universel. (Cf. supra, p. 309).

évolution, le trouve négatif : tout ce qui écarte l'homme de la nature est mauvais ou tout au moins inutile.

Erckmann, contemporain des réalistes, partageant leur confiance dans la science moderne, témoin avec eux des facilités prodigieuses que les inventions et les découvertes de son époque apportaient à la vie matérielle, morale et intellectuelle, surtout en province, ne pouvait croire à la régression de la valeur de l'homme, précisément sous l'influence de tels facteurs. Aussi corrigea-t-il à sa façon la théorie de Rousseau : oui, l'homme est *bon*; mais par homme, il faut entendre, non un être bien déterminé et invariable, caractérisé par sa forme physique, mais un ensemble de facultés que la nature nous donne en germe et qui sont susceptibles de développement. L'homme primitif porte encore en lui-même beaucoup de l'état animal, d'où il émerge à peine. La moindre circonstance l'y fait retomber; il affleure à peine au niveau humain. Ce qui est bon en lui, ce sont ses possibilités de développement, sa volonté, et il ne sera vraiment homme que lorsqu'il sera devenu conscient de la loi morale de l'humanité; lorsqu'il aura conscience d'être homme. Cette conscience, poussée à son point extrême, réalise la perfection humaine. Mais alors l'homme affleurera à un niveau supérieur à celui de l'humanité. De nouvelles facultés naîtront en lui; de nouvelles lois lui seront révélées : il sera en marche vers le Surhomme.

Ainsi l'idée de la bonté de l'homme se concilie, dans l'esprit d'Erckmann, avec celles du progrès indéfini et de la civilisation. Ce n'est donc pas en retournant sur ses pas, en revenant à l'état primitif de l'humanité, en renonçant aux conquêtes de l'esprit humain qu'on découvrira l'homme bon et juste, c'est en allant de l'avant, en progressant dans l'amélioration de l'être humain qu'on arrivera à le réaliser complètement [68]. La conception pythagoricienne des existences successives, de la palingénésie, de l'unité des êtres et de leur échelle interdit le retour en arrière. La marche du progrès sans doute n'est pas régulière, il y a des mouvements de flux et de reflux. Dans ce dernier cas, il faut « jeter l'ancre » [69], pour rétrograder le moins possible. Mais le retour à la nature primitive est impossible : si loin que l'homme recule, il y a des causes physiologiques qui l'empêcheront de retomber complètement dans l'animalité : ce serait contraire à la bonté divine et aux lois physiques : « Les âmes ne peuvent pas rétrograder d'un règne à l'autre; ...l'âme humaine » ne peut exister dans le corps d'un animal, elle ne trouverait pas une place » suffisante au cerveau » [70].

Ainsi la doctrine de Pythagore donne aux principes de Jean-Jacques Rousseau ce qui leur manquait aux yeux d'Erckmann le rationaliste. Non seulement elle explique le rôle providentiel du philosophe, de l'inspiré de

---

([68]) « Pauvre nature humaine, que tu es loin de la perfection et qu'on à » besoin de te bonifier ». *Années de Collège de Maître Nablot*, in-8°, p. 47.
([69]) *Histoire d'un Homme du Peuple*, in-8°, p. 80-81.
([70]) *Illustre Docteur Matheus*, in-8°, p. 22.

Genève, mais elle réduit l'opposition entre ses principes et ceux des autres philosophes du XVIII[e] siècle. Par l'extension de la destinée humaine au delà des limites terrestres, par l'identité de la conscience morale, psychologique et métaphysique, par la conception évolutive de l'homme, elle fait des doctrines de Rousseau un système satisfaisant pour la raison.

* * *

Telles sont les conceptions philosophiques d'Emile Erckmann. Aucun autre système ne pourra l'en détourner. Vers 1860, il se moque de l'« habit d'Arlequin » de l'éclectisme [71], et de la trilogie : « thèse, antithèse, synthèse » de Hegel [72]. A la fin de sa vie, lorsque ses loisirs de Saint-Dié lui permettent de longues lectures, il referme Auguste Comte, Kant, Darwin, sans en avoir rien retenu : « J'ai vu que rien de clair, de positif, et surtout de concluant » ne s'est dit sur l'esprit de la nature et de l'homme et surtout que rien de » concluant ne pouvait être dit... Ces études font plus de mal que de bien » et j'y renonce après avoir poussé fort loin mes investigations » [73].

Cette conception n'a pas été pour lui un simple jeu d'esprit, une théorie séduisante, mais superficielle, un moyen commode de produire l'impression fantastique, un essai peu poussé d'explication du monde. Il ne l'a acquise qu'à l'âge mûr, après maintes réflexions, il en a été profondément convaincu toute sa vie et lui est resté fidèle jusqu'au dernier jour. Elle lui a servi d'explication des faits contemporains [74], elle a souvent inspiré ses actions; la théorie de la justice absolue lui a servi notamment à couvrir à ses yeux d'un prétexte valable la dureté de sa conduite envers Chatrian, lors de la rupture [75]. Le pardon, « fleur des grandes âmes » [75bis], l'indulgence n'entraient pas dans son système.

Cette conception philosophique, nous la retrouvons, plus ou moins explicite, sous mille visages différents, éparse dans l'œuvre entier et le lecteur averti l'apercevra désormais, dans des remarques, dans des paroles qui ne suggèrent rien au non-initié. Citer tous ces points nous entraînerait trop loin. Nous laissons au lecteur le plaisir de ces trouvailles : le papillon que l'illustrateur des *Aventures de l'Illustre Docteur Matheus* fait voltiger autour de la tête du héros, deviendra alors pour lui tout autre chose que le symbole qu'y voit le vulgaire, des idées un peu « papillonnantes » du bon médecin du Graufthal.

---

(71) *Le cabaliste Hans Weinland, Contes des Bords du Rhin*, in-18°, p. 259 ss.
(72) *Mon illustre ami Selsam,ibidem*, p. 41.
(73) **Erckmann à Chatrian*, 1[er] mars 1879.
(74) du Coup d'Etat du 2 décembre 1851, par exemple.
(75) *Erckmann à Alfred, 17 mars 1887 : « Un homme juste, le maximum de « ce qu'un homme peut être en ce monde. On a bien souvent lieu de se repentir » d'avoir été trop bon, mais jamais d'avoir été trop juste. C'est impossible ».
(75bis) Cf. page 59.

II. — ERCKMANN ET LES RELIGIONS.

A la lumière de cette conception, on comprend mieux l'indifférence ou l'hostilité d'Erckmann à l'égard des religions positives de notre époque. Cependant cette attitude ne fait pas tort à sa foi chrétienne. Parmi les grands inspirés qui ont fait réaliser quelques progrès à l'humanité, Erckmann place Jésus-Christ : « Un nouvel idéaliste venait de paraître en Orient. Les anciens, » Moïse, Homère, la Sybille, ne s'étaient adressés qu'à leur peuple, qu'à leur » race : celui-ci s'adressait à l'humanité! Il avait eu le courage de mourir » pour son idéal! Aussi la Révolution qu'il allait produire dans le monde » embrassait-elle toutes les autres; elle les contenait toutes. C'est au monde » des opprimés, des malheureux de tous les temps qu'il s'était adressé et » celui-ci se renouvelle sans cesse.

» L'idée nouvelle, c'était la foi dans une vie future, où les derniers » seraient les premiers et les premiers les derniers. » [76]. C'est donc l'établissement de la Justice absolue, mais dans une autre vie, que prêche le Christ en s'adressant avant tout au sentiment : « Les Evangiles sont des œuvres de » sentiment, c'est au cœur qu'ils s'adressent.

» Le plus ancien, la légende primitive, l'évangile de Saint Matthieu, » s'adresse à tous les vaincus du monde, aux esclaves, à la plèbe; les formes » sont directes; il cite les discours textuellement.

» Ceux de Saint-Marc et de Saint-Luc s'adressent à la classe moyenne, » aux soldats, aux gens de commerce et de métier — populo — aux citoyens » romains comme Saint-Paul, qui se réclamait de ce titre devant le juge et en » appelait à César.

» Le troisième, l'évangile de Saint-Jean, s'adresse aux penseurs, c'est » le plus parfait, le plus complet, le plus beau.

» Ce livre de trente pages a vaincu l'Empire romain et civilisé les Bar- » bares : jamais il n'en a été fait de plus profond, de plus habile, de plus » pathétique » [77].

Aussi Erckmann, dans ses œuvres, n'attaque-t-il nulle part le christianisme dont les doctrines primitives annoncent et contiennent, selon lui, celles de 1789 [78]. Mais il s'en prend très souvent à ceux qui sont chargés de le représenter : en face de prêtres sympathiques, qui rappellent plus ou moins le Vicaire Savoyard sous les traits de l'abbé Thony, il place des prêtres ambitieux, autoritaires, égoïstes, dissimulés, comme le curé Fischer [79] ou M. de Pierreville [80]. Ceux qu'il déteste le plus, ce sont les moines de

---

([76]) *L'Art et les Grands Idéalistes*, in-18°, p. 81.
([77]) *L'Art et les Grands Idéalistes*, in-18°, p. 108.
([78]) Cf. *Education d'un féodal*, in-8°, p. 108.
([79]) *Contes Vosgiens* : *Annette et Jean Claude*.
([80]) *Grand-père Lebigre*.

toutes robes, les congréganistes mielleux et fourbes, comme la sœur Adélaïde du Chêne Fendu [81], et avant tout les Jésuites : « ces célibataires ambitieux, » qui troublent le monde depuis des siècles et qui n'ont de commun que la » robe noire avec les vrais prêtres du Christ » [82].

C'est que, pour Erckmann, tous ces gens sont, sinon des imposteurs, du moins des ennemis de la vérité. Ils se réclament du Christ, c'est vrai, mais ils conçoivent et enseignent sa doctrine d'une façon étroite, utilitaire, et qui doit profiter avant tout à ses représentants. Cette doctrine du Christ, du reste, si vénérable qu'elle soit, n'a été « qu'un simple pressentiment « de la vérité » [83], elle ne doit pas exclure le respect dû aux autres grands esprits qui, avant et après Jésus, ont éclairé l'humanité : « Malheureu- » sement, dit Erckmann, toutes les religions se hâtent de fermer le système » pour emprisonner les esprits dans le dogme et les discipliner dans un intérêt » de caste; elles se hâtent d'en exclure ceux qui ne marchent pas sous leur » bannière et le Dieu humain se trouve ainsi bientôt hors de la Science » [84].

Cette attitude d'Erckmann à l'égard des religions positives est largement influencée dans son œuvre par le souci de l'actualité politique, sa tendance au didactisme, son prosélytisme laïque et anticlérical. Elle l'est aussi, mais dans une moindre mesure, par son origine protestante. Bien qu'on ne voie presque jamais apparaître de ministre du culte protestant dans ses œuvres, bien que sa prédilection pour les images et les citations de l'Ancien Testament puisse être attribuée au moins autant à l'influence du rabbin Meyer Heymann qu'à celle de sa famille, lorsqu'il en vient à mettre en question des points de dogme ou de discipline, c'est le calviniste qui reparaît en lui et non pas le laïque indifférent. On le voit bien lorsqu'il a l'occasion de porter un jugement sur les doctrines et les pratiques de l'Eglise catholique, notamment la théorie des fautes, des sanctions, et de la réversibilité des mérites, de la « Communion des Saints ». Il réprouve la confession, moyen dont usent les prêtres pour se rendre maîtres des familles par l'intermédiaire des femmes, qui « vont, quand il leur plaît, raconter en secret, dans un petit pavillon, » leurs péchés et leurs plus secrètes pensées [85]. Ce que la jeune fille cache » à son père, ce que la sœur cache à son frère, ce que la femme cache à son » mari, elles vont le dire en secret à un célibataire en robe noire » [86]. « Ainsi » le sort de tous les mariages catholiques, oui, de tous, est entre les mains » du prêtre » [87].

Quant à l'enfer, sanction suprême de l'Eglise, Erckmann n'a sur ce chapitre qu'ironie : pour lui, l'enfer, comme le paradis, est sur cette terre.

([81]) *Histoire d'un Sous-Maître*.
([82]) *Grand-père Lebigre*, in-8°, p. 54.
([83]) *Illustre Docteur Matheus*, in-8°, p. 39.
([84]) *Esprit humain*, in-18°, p. 209.
([85]) *Chef de Chantier à l'Isthme de Suez*, in-8°, p. 34.
([86]) *Grand-père Lebigre*, in-8°, p. 6.
([87]) *Grand-père Lebigre*, in-8°, p. 50.

La menace du châtiment infernal ne vaut que pour les hommes encore enchaînés dans l'animalité : « Il existe des loups, des tigres, des panthères, » des serpents à face humaine, et des êtres pareils ne peuvent être dominés » que par la peur. Tous les sentiments moraux leur sont étrangers. L'idée » de l'enfer a seule pu mettre un frein à la férocité des Barbares » [88]. Mais « la peur d'être brûlé vous rend le cœur tendre », et c'est « lorsqu'on voit » de loin reluire les flammes de l'enfer », qu'« on fait du bien à l'Eglise », qui profite de cette terreur : « Oh! sans l'enfer, on ne verrait pas tant de » bons chrétiens; c'est ce qu'il y a de plus beau dans notre sainte religion » [89].

Ainsi Erckmann négligeant la religion protestante, sympathisant avec l'israëlite, s'attaque uniquement à l'Eglise catholique, se conformant sur ce dernier point à la tendance générale des républicains de son temps. Il lui « reproche son orgueil, qui commande d'un mot à la multitude et la courbe » sous ses pieds dans la poussière » [90]. Il la blâme d'être toujours prête à accorder au privilège « la sanction d'en haut » dont il a besoin pour se justifier [91], d'exploiter à son profit les plus nobles sentiments et les hauts faits de l'humanité [92], de favoriser les individus ou les collectivités, non d'après leur valeur morale, mais d'après les services qu'ils peuvent rendre à l'Eglise. Pour lui « la religion catholique est une institution politique, une » sorte de discipline morale, qui prépare les gens à la discipline réelle...; » en défendant au peuple de lire les Evangiles, où l'on trouve les maximes » les plus révolutionnaires; en lui donnant l'ordre de croire tout ce que » décide l'Eglise, sans raisonner, sous peine d'aller en enfer; en défendant » aux prêtres de se marier, pour les attacher exclusivement à leur état..., » en exigeant des fidèles la confession de leurs péchés, pour prévenir de loin » toute révolte; en maintenant la langue latine dans toutes les cérémonies, » pour en dérober le sens aux ignorants et conserver au culte un caractère » mystérieux qui frappe toujours les esprits faibles, cette religion est une » institution admirable... Tant qu'elle a régné chez nous, la race noble et le » clergé se sont parfaitement entendus, le peuple n'a pas bougé... Ils avaient » un intérêt commun; celui de ne pas éveiller les convoitises de la brute en » l'instruisant sur ses prétendus droits naturels... Quand je pense à cette » glorieuse époque féodale... je ne puis m'empêcher de reconnaître que » Luther... nous a fait un mal irréparable; ses principes de libre discussion, » de libre conscience, de droit pour chacun d'interpréter les livres saints à sa » manière, sont le renversement du sens commun; il est le père légitime des » Droits de l'Homme, cet évangile monstrueux de la canaille » [93].

Ce réquisitoire porte la marque de l'époque où il a été écrit (1876); nous

(88) *Alsaciens et Vosgiens d'autrefois*, in-18°, p. 317.
(89) *Contes populaires*, in-18°, p. 48. (*La Comète*).
(90) *Grand-père Lebigre*, in-8°, p. 42.
(91) *Gaspard Fix*, in-8°, p. 20.
(92) La prise d'Alger, par ex. (*Les deux frères*, in-8°, p. 36).
(93) *L'Education d'un Féodal*, in-8°, p. 109.

y trouvons réunis tous les arguments d'Erckmann contre l'Eglise catholique, notamment le principe de vouloir tenir « fermé le cercle » qu'ont rompu successivement Luther et Rousseau. Ce sont là arguments ordinaires des anticléricaux. Un argument particulier à Erckmann, est celui par lequel il combat le monopole du spiritualisme que s'arroge l'Eglise catholique: elle traite de « matérialistes » et de « panthéistes » [94] ceux qui croient à Dieu, à l'Ame et au Libre Arbitre, sans se conformer cependant à son dogme : « Il n'est pas mauvais de s'occuper un peu de Dieu et de l'âme soi-même et » de faire concurrence aux Evêques de Rome, qui s'attribuent ce sujet, d'un » fort beau revenu pour l'Eglise. Il est temps de leur ôter ce monopole... Je » trouve que c'est pour avoir laissé la question entre les mains des Jésuites » que nous sommes en décadence sous plusieurs rapports essentiels » [95]. Les écrits de cette époque sont tous empreints de cette tendance, qui s'exprime dans le sous-titre qu'Erckmann voulait donner au *Grand-père Lebigre* : Histoire d'un spiritualiste.

Sans doute le clergé catholique compte dans ses rangs bon nombre de prêtres respectables; mais on ne les trouve qu'au fond des campagnes, sans crédit, sans influence. Ils ne seront jamais « évêque, ni cardinal, ni pape, » ni général des Jésuites » [96]. « Pour moi..., je ne considère comme dignes » de respect que nos simples curés, nos bons prêtres réguliers (*sic*) [97] qui » remplissent leurs devoirs sans bruit, sans ostentation, ne se mêlant pas de » politique. Ceux-là sont les vrais disciples du Christ qui disait : « Mon » royaume n'est pas de ce monde »; les autres, en masse, aspirant aux jouis- » sances du pouvoir, aux honneurs, à la fortune, « pour la plus grande gloire » de Dieu », je les considère tout bonnement comme des Jésuites; s'ils ne » sont pas de la Compagnie, ils méritent d'en être. D'après cette façon de » voir, je suis sûr de ne pas me tromper » [98].

Erckmann ne se montre donc pas tendre pour les représentants de l'Eglise. Il reproche au clergé sa dureté envers les faibles [99], son orgueil qui lui fait aimer l'humilité des autres, en même temps que sa servilité à l'égard des puissants de ce monde, son avidité, son égoïsme, son intervention dans la politique, sa puissance tyrannique usurpée qui, au village, tient en échec la légitime autorité du gouvernement lui-même : « Le Sous-Préfet criera » peut-être un peu, dit le Maire, mais le curé sera content... Voilà le prin- » cipal, ceux qui ont le curé dans leur manche n'ont rien à craindre » [100].

([94]) *Grand-père Lebigre*, in-8°, p. 15.
([95]) *Erckmann à Chatrian*, 20 juin 1881.
([96]) *Contes Vosgiens*, in-8°, *Annette et Jean Claude*, p. 14.
([97]) Erckmann veut dire ici *séculiers*. Le clergé des paroisses lui apparaît comme le clergé *régulier*, par opposition aux moines qu'il considère comme un clergé *irrégulier*.
([98]) *Grand-père Lebigre*, in-8°, p. 18.
([99]) *Contes Vosgiens*, in-8°, p. 14.
([100]) *Les Orateurs de mon village*, (à la suite de l'*Histoire d'un Sous-Maître*), in-8°, p. 73.

Aussi lorsqu'il arrive à Erckmann quelque chose de fâcheux, il l'attribue au clergé : « C'est un coup de prêtre » [101], et lorsque le succès de leurs œuvres vient à se ralentir, c'est à la « conjuration du silence» dirigée par le clergé qu'il l'attribue, tandis que la force de la publicité catholique fait le succès d'auteurs médiocres : « Si vous voulez réussir... mettez-vous dans la calotte..., » avec un brin de talent, ils en feront des montagnes » [102].

Les réguliers ne sont pas mieux traités. Nous les voyons capter des testaments [103], vivre en mendiants aux dépens du corps social qu'ils dirigent et qu'ils exploitent, favoriser par des superstitions grossières la « bêtise » du peuple dont ils profitent. Les Jésuites en particulier sont fort malmenés et le *Grand-père Lebigre* n'est qu'un long pamphlet contre eux : « Avec ces » messieurs... c'est un véritable miracle de rencontrer des gens qui croient » encore à quelque chose ». Et Erckmann fait dire à un curé de campagne : « La France n'est plus catholique... elle ne croit plus... Les Jésuites ont tué la religion » [104]. C'est sur eux surtout qu'il concentre le reproche principal qu'il adresse à l'Eglise : son manque de patriotisme. L'opposition entre l'Eglise et la République s'augmentait sur ces confins du fait que la région comprenait des territoires ayant appartenu avant 1789 à des princes allemands; leurs revendications n'étaient pas encore éteintes au milieu du siècle dernier, et le clergé catholique, lui aussi « dépossessionné », les soutenait. Les protestants de la région, acquéreurs notoires de biens nationaux, se sentaient des premiers menacés par ces revendications. Ainsi la lutte des principes religieux devenait en cette région une lutte politique, nationale, et aussi une lutte d'intérêts entre les bénéficiaires de la Révolution française et ceux de l'ancien régime.

C'est avec l'*Histoire d'un Paysan* que commence à se manifester de façon précise la tendance anticléricale, épanouie ensuite dans les œuvres postérieures à 1870. Au début de leur activité littéraire, c'était plutôt par prétérition que se révélait l'hostilité d'Erckmann-Chatrian à l'égard de l'Eglise [105]. Mais sous l'Empire, les républicains alliaient dans une même réprobation Rome et le gouvernement de Napoléon III; aussi, après 1870, l'Eglise partagea-t-elle avec l'Empereur déchu la responsabilité du désastre. L'occupation de Rome, qui avait immobilisé loin du Rhin une partie de nos troupes — assez faible, d'ailleurs —, qui avait empêché l'Italie d'entrer dans la lutte à nos côtés, faisait identifier patriotisme et anticléricalisme.

L'attitude d'Erckmann-Chatrian vis-à-vis des religions révélées et de leurs représentants est donc purement négative. A leurs yeux, toutes les « grandes vérités » religieuses sont plus ou moins périmées et ne peuvent plus

(101) *Histoire d'un Sous-Maître*, in-8°, p. 48.
(102) *Grand-père Lebigre*, in-8°, p. 23.
(103) *Chef de Chantier au Canal de Suez*, in-8°, p. 55-56.
(104) *Les deux frères*, in-8°, p. 39.
(105) Cf. le *Fou Yégof*, in-8°, p. 70.

porter de fruits [106]. Ces croyances sont pourtant respectables et utiles aux gens qui n'ont pas reçu de révélation supérieure : « Les uns meurent pour » les Droits de l'Homme, d'autres en pensant à leur mère, d'autres à l'exemple » des hommes justes qui se sont sacrifiés pour le genre humain, (d'autres » dans la croyance au Père, au Fils et au Saint-Esprit), tout cela est une » seule et même chose qu'on appelle autrement, selon sa manière de voir » [107]. Ainsi chacun de nous a une conception religieuse, un « idéal » à réaliser auquel il peut se sacrifier, idéal plus ou moins élevé, selon notre degré d'évolution morale. Mais depuis Jésus, il y a eu Luther et J. J. Rousseau et ce sont les principes de ce dernier que prétend suivre Erckmann, en religion comme sur les autres domaines.

Religion naturelle, dépourvue de tout appareil théologique, spiritualisme modeste, tolérant et éclairé, dogme large, variable entre des limites vagues et se bornant à un christianisme moral orienté vers les vertus sociales, respect de la parole et de la personne de Jésus-Christ; un Dieu créateur, ordonnateur, justicier et dispensateur, reconnu dans ses œuvres, notamment dans l'aspect du ciel étoilé, dans l'ordre providentiel constaté dans l'Univers, mais inconnaissable à notre raison; à l'égard de ce « Dieu des bons cœurs » [108] si proche du « Dieu des braves gens » de Béranger, notre seul culte possible consiste en admiration et reconnaissance : on doit « le louer de ses grâces » et le « remercier des bonnes choses qu'il a créées pour ses enfants ». Quant à la morale, elle résulte des révélations successives des grands inspirés, dont les derniers en date, le Christ, Luther et J. J. Rousseau, n'ont fait que développer, en la confirmant, la révélation initiale, celle de Pythagore. C'est, en somme, la religion du Vicaire Savoyard, la croyance d'« un protestant » déguisé ». Elle n'apparaît d'ailleurs que rarement dans les œuvres et jamais autrement que dans une intention polémique. La vraie religion d'Erckmann, c'est sa philosophie.

III. — POLITIQUE INTÉRIEURE.

En politique intérieure, Erckmann suit naturellement les idées de Rousseau; il les adopte sans restrictions, se contentant d'en modifier l'application selon l'état particulier de son pays et de son temps. Comme Rousseau, il règle les relations de l'individu et du corps social par un contrat, dont le but est la garantie des droits que l'homme tient de la nature : vivre, se développer librement, pour réaliser ce qui est le propre de l'homme. Or ce qui fait

---

([106]) Cf. supra, son opinion sur les religions, à son retour d'Orient, p. 161.
([107]) *Waterloo*, in-8°, p. 73.
([108]) *Maison forestière*, in-18°, p. 79-80
([109]) Passim.

l'homme, c'est la loi morale. Donner à l'individu la possibilité de la réaliser en lui et autour de lui, tel doit être le but, tel est le devoir de l'Etat.

Avec Rousseau, Erckmann admet la volonté générale comme l'âme du corps social; l'autorité réside dans la nation, indivisible et inaliénable, car ceux qui la composent ne peuvent renoncer à leur indépendance sans renoncer à leur qualité d'hommes, c'est-à-dire, pense Erckmann, sans reculer de quelques degrés vers l'animalité. Cette volonté générale s'exprime par la Loi, générale et égale pour tous. Comme Rousseau, Erckmann fait l'apologie du peuple et lutte contre le privilège de la naissance et de la fortune. Ainsi, en politique, Erckmann suit les principes édictés par « le fondateur de l'idéal » révolutionnaire » [110], idéal qui a commencé à se réaliser à la fin du XVIII[e] siècle, et a trouvé son expression dans la Déclaration des Droits de l'Homme.

Toute sa vie, Erckmann proclama sa prédilection pour les principes et les hommes de la Révolution. Il en a écrit l'histoire, vue de Phalsbourg par un homme de son rang; son admiration et sa sympathie pour elle s'expriment d'un bout à l'autre de son œuvre; depuis son envoi à l'Académie de Metz [111], jusqu'aux *Vieux de la Vieille*, il n'y a guère d'œuvre dans laquelle il ne la magnifie avec enthousiasme. A travers toutes ses allusions à la situation du moment, on le voit en exalter les principes, en admirer l'expression : Droits de l'Homme, Catéchisme républicain, Marseillaise, s'enthousiasmer pour ses grands faits : levée en masse, Constituante, Convention, calendrier républicain; en excuser les excès : Terreur, massacres de Septembre, dont il rejette la responsabilité sur ses adversaires. Il a des euphémismes pleins d'humour et d'indulgence pour désigner les abus qui se produisirent dans la région de Phalsbourg, « la grande dispersion des objets d'art » [112], le « règne de la » vertu » [113], les « assignats et encore autre chose » [114] et les « retours à la » mère patrie » après quinze cents ans de « séparation abominable » [115]. Danton et Robespierre, ce dernier surtout, bien qu'il ne l'avoue pas, sont ses grands hommes; les Jacobins avec leur idéal d'ordre sévère et de justice à l'intérieur, de paix universelle et d'indépendance nationale à l'extérieur, sont le parti sous les enseignes duquel il se range.

Parmi les résultats de la Révolution, celui qu'il apprécie le plus, c'est la possibilité donnée à chacun de « s'élever » [116] par son propre mérite, sans qu'il soit nécessaire de faire partie d'une caste quelconque. Dans le bouleversement général, « toutes les places sont à prendre » [117] et c'est pour les prendre et les conserver que les Républicains savent si bien se battre, « pour » garder leurs champs et les Droits de l'Homme qu'ils aiment mieux que

(110) *L'Art et les Grands idéalistes*, in-18°, p. 224.
(111) Cf. 1[er] partie, ch. I, p. 29 ss, note 108.
(112) *Maison forestière*, in-8°, p. 42. Cf. sur ces pillages, l'*Ami Fritz*, in-8°, p. 9 et *Daniel Rock*, in-8°, p. 142.
(113) *Contes populaires*, in-18°, p. 217.
(114) *Les Vieux de la Vieille*, in-8°. p. 34.
(115) *Madame Thérèse, in-8°*, p. 83.

» les yeux de leur tête » [118]. Aux plus déshérités, la Révolution a donné l'espoir de sortir de leur misère. C'est là son principal mérite, car l'absence d'espoir crée la pire des conditions humaines. Sous l'ancien régime, « pas » d'espoir... d'obtenir un meilleur sort parce que c'était l'ordre, parce que » les uns venaient au monde nobles et devaient tout avoir, et que les autres » naissaient vilains, et devaient rester misérables dans tous les siècles... » sans autre espoir que les récompenses de la vie éternelle » [119]. C'est cette même absence d'espoir que Jean-Pierre Clavel, l'Homme du Peuple, rencontre à Paris en 1847, « où l'on travaille des années et des années sans espérer que » cela finisse » [120], et lorsque la catastrophe de 1870 vient briser l'âme du Brigadier Frédéric, celui-ci ne peut mieux exprimer sa ruine morale qu'en blasphémant l'espérance, « ce mensonge qui dure toute la vie » [121].

Le moyen concret que la Révolution procure au peuple d'échapper au désespoir, c'est la possibilité d'accéder à la propriété, par la mise des biens nationaux à la portée de tous. « Les champs et les droits de l'Homme » sont les biens communs du peuple. On n'a pas besoin de rappeler ici l'identité des principes du philosophe genevois avec ceux de la Déclaration. Le partage des biens nationaux en procède aussi, inspiré par le modèle de la République genevoise, de petits artisans et de petits agriculteurs.

Pour Erckmann, l'idéal révolutionnaire s'exprime dans cette phrase du *Contrat Social* : « Trouver une forme d'association qui défende et protège, » de toute la force commune, la fortune et les biens de chaque associé, et » par laquelle chacun s'unissant à tous, n'obéisse pourtant qu'à lui-même » et reste aussi libre qu'auparavant » [122].

Cette formule représente pour Erckmann la loi de Justice sous sa forme accessible à l'humanité actuelle. Le rôle de l'Etat est de la réaliser : « L'ordre » social doit tendre à se rapprocher sans cesse de cette loi; alors régnera » parmi les hommes la stabilité qu'on ne peut obtenir par aucun autre » moyen » [123].

Mais pour que tous les associés défendent et protègent ensemble le bien commun, il faut que chacun d'eux y ait part, il ne faut pas que les uns possèdent tout, les autres rien. Ainsi la formule du *Contrat Social*, qui ne semble viser que la liberté et la fraternité, contient aussi le troisième terme de la trilogie républicaine, l'égalité. Ce n'est que par une possibilité, également ouverte à tous, de participer aux biens communs, qu'on pourra faire

---

(116) *Histoire d'un Paysan*, in-8°, p. 26.
(117) *Madame Thérèse*, in-8°, p. 9.
(118) *Waterloo*, in-8°, p. 90.
(119) *Histoire d'un Paysan*, in-8°, p. 7.
(120) *Histoire d'un Homme du Peuple*, in-8°, p. 46.
(121) *Le Brigadier Frédéric*, in-8°, p. 61.
(122) J. J. Rousseau. *Contrat Social*, (p. 41, tome VI, Œuvres comp. Paris, 1932), cité par Erckmann dans l'*Art et les Grands idéalistes*, in-18°, p. 260.
(123) *Esprit humain*, in-18°, p. 181.

naître en chacun des participants le motif du dévouement qui le poussera au sacrifice pour la communauté.

Quels sont ces biens qu'il s'agit de défendre en commun? Avant la Révolution, le peuple, d'après Erckmann, n'en possédait pas. Il n'avait donc rien à protéger. Mais pour réaliser les nouvelles idées, « il a fallu pousser la » Révolution jusque dans ses dernières conséquences, en partageant, au » moyen des assignats, les terres de la noblesse et du clergé aux paysans, » pour les intéresser à la défense du territoire. Alors tous marchèrent, tous » défendirent avec enthousiasme le nouvel idéal...

» Vingt ans de luttes formidables, suivirent la proclamation de l'idée » nouvelle..., mais c'est toujours au nom de la propriété des biens nationaux » menacés par les envahisseurs, que la France repoussa toutes les attaques.

» Et quand, de guerre lasse, elle permit aux rois de rentrer, il fallut » déclarer formellement que les biens nationaux étaient irrévocablement » acquis à leurs nouveaux possesseurs » [124].

Ainsi pour Erckmann, les biens nationaux deviennent la base de l'existence de l'Etat en France. C'est par eux que l'on peut intéresser la masse des paysans de France à la réalisation de l'idéal de Jean-Jacques. Ce sont eux qui forment le lien entre les « associés » du peuple français et nous comprenons mieux maintenant pourquoi, en 1870, il voulait attribuer à Guillaume de Prusse l'intention de les faire restituer à leurs propriétaires antérieurs à 1789 [125].

A l'opposé de ces doctrines républicaines, issues de J. J. Rousseau, se dressent celles des partis d'autorité qui en diffèrent par leur base philosophique. Alors qu'Erckmann, avec Rousseau, proclame la bonté de l'homme, pour elles, « la nature humaine est mauvaise, mauvaise par essence » [126]. Et l'ordre social doit comporter une hiérarchie pour tenir en bride ces mauvais instincts, appuyée sur une religion qui menacera de sanctions dans l'autre monde ceux qui les portent. Parmi les représentants de ces théories, Erckmann néglige quelque peu légitimistes et orléanistes, ces « renards » [127], pour s'en prendre surtout aux Bonapartes, à ces « loups », à ces « fauves ». Les circonstances le forcent, au moment où il écrit, à n'attaquer Napoléon III que par allusions, mais il s'en montre d'autant plus violent à l'égard de Napoléon I^er^, sachant bien que lorsqu'il vise l'oncle, c'est le neveu qu'il atteint. Ces attaques ne sont donc pas dépourvues d'un souci de polémique contemporaine; cependant elles sont sincères : pour Erckmann, Napoléon I^er^ a interrompu le cours régulier de la Révolution, arrêté l'évolution normale

(124) *L'Art et les Grands idéalistes*, in-18°, p. 260.

(125) Dans l'*Histoire d'un Paysan*, (p. 69, II° partie, in-8°), Erckmann nous dit qu'on avait touché là « la vraie corde sensible des paysans ».

(126) *Maître Gaspard Fix*, in-8°, p. 13.

(127) *Lettre d'un électeur à son député*. (A la suite de l'*Histoire d'un Sous-Maître*), in-8°, p. 68.

de l'homme et de l'humanité et fait rétrograder l'un et l'autre de plusieurs siècles en arrière.

« L'Europe et le monde entier ont vu l'évolution complète de ce Jacobin, » sorti des rangs de la foule, s'élever jusque sur le pavois de Clovis.

» Ce fut comme une récapitulation historique de plusieurs siècles s'ac- » complissant en dix ans sous la figure d'une seul pillard, qui disait au début » à ses soldats : « Je vais vous conduire dans les plaines les plus fertiles du » monde » et qui finit par dire : « Nos peuples » et par réclamer à son » couronnement l'huile de la Sainte Ampoule » [128].

C'est surtout dans l'*Histoire d'un Paysan* qu'Erckmann-Chatrian fait le procès de Bonaparte [129], il blâme son jeu politique avec les différents partis, ses proclamations où le pillage — « gloire, honneur et richesse » — est élevé à la hauteur d'un idéal, son « audace à compter sur la bêtise et la lâcheté » des autres », son « mépris du genre humain » sur les faiblesses duquel il bâtit sa renommée, ayant soin de rejeter dans l'ombre les victoires des autres généraux, qui, « eux, mettent le devoir et le salut de la patrie au » dessus de leur renommée », son égoïsme ambitieux que révéla, dès avant le 18 brumaire, son attitude à la veille de la canonnade de vendémiaire, son effronterie à demander des comptes après le retour d'Egypte, alors qu'il y avait abandonné son armée; il relève son égoïsme familial qui fait de la France et de l'Europe une colonie de la famille Bonaparte. En quoi consiste sa supériorité? Uniquement dans ce fait : « il savait que personne en France, » n'était capable de la même barbarie, de la même malhonnêteté que lui- » même, et voilà, depuis le commencement jusqu'à la fin tout le secret de » sa force ». « Schinderhannes! sans foi ni loi, sans cœur ni honneur! » [130].

Les lecteurs de cette diatribe, parue en 1869, comprenaient bien à qui Erckmann en voulait; des rapprochements inévitables se faisaient dans leur esprit. Déjà *le Conscrit de 1813* avait remué l'opinion à ce sujet, bien que sous une forme infiniment plus modérée, et corrigée, amendée par la vision de scènes militaires émouvantes. Ce n'est qu'après la chute de Napoléon III qu'Erckmann-Chatrian purent s'attaquer directement non plus à lui, mais à son système de gouvernement, qui malgré Sedan, conservait des défenseurs. Ils le font avec les mêmes armes qu'ils avaient employées contre Napoléon Ier. L'*Histoire d'un Plébiscite*, le *Brigadier Frédéric* et le *Banni* sont remplis d'invectives contre le « mauvais génie de la France » [131]. Dès 1866 Chatrian voit dans l'humiliation du pays la revanche de la justice immanente sur Napoléon III : « Il commence à payer cher ce qu'il a fait endurer aux hommes » de cœur depuis dix sept ans » [132]. Après 1870 nous trouverons surtout dans *Maître Gaspard Fix* ce qu'Erckmann-Chatrian reprochent au régime du Deux-

---

(128) *L'Art et les Grands idéalistes*, in-18°, p. 15.
(129) *Histoire d'un Paysan*, IVe partie, in-8°, p. 64 à 101.
(130) *Histoire d'un Paysan*, IV, in-8°, p. 105.
(131) **Chatrian à Erckmann*, 30 mars 1867.
(132) **ibidem.*

Décembre, insistant sur l'abaissement moral que vaut au peuple français, « intelligent et fier », la privation de sa liberté, remplacée par le culte de l'or, et son abandon aux mains d'un gouvernement d'aventuriers.

Ainsi Erckmann, inspiré par son éducation républicaine, entraîné par les circonstances du moment, s'efforce de battre en brèche le gouvernement de Napoléon III, en détruisant l'idole que fut pour les Français Napoléon I^er^. « On aurait cru que c'était un Dieu, qu'il faisait respirer tout le monde et » que si par malheur il mourait, tout serait fini » [133]. Mais Dieu s'est montré dans la retraite de Russie, « Dieu est las » et Erckmann combat la *Légende*, « cette espèce de religion brutale de la victime pour le bourreau » [134]. Sa haine de la guerre, c'est surtout sa haine des Bonaparte qui la lui a inspirée.

Tels sont les deux pôles, positif et négatif, des idées d'Erckmann en politique intérieure : l'amour de la Révolution, considérée comme l'ouverture d'une ère de nouveaux progrès humains, et la haine de l'Empire qui a arrêté ce progrès.

C'est en conformité avec l'un, en opposition absolue avec l'autre, que nos écrivains établissent leur conception de la Patrie, de l'Etat et du Gouvernement.

Erckmann distingue soigneusement la Patrie de ceux qui prétendent la représenter ou l'incarner en leur personne : le Roi, l'Empereur ou tels hommes politiques. « Nous avons le malheur en France de nous attacher aux » hommes, qui finissent tous par croire qu'on ne peut plus se passer » d'eux » [135]. Il la sépare également de l'Armée, son expression militaire, et c'est ironiquement qu'il admet l'uniforme comme marque de l'« esprit national » [136]. Ce ne saurait être par des conquêtes que l'on démontre aujourd'hui la supériorité d'un peuple sur un autre, et si Chatrian fait preuve de quelque nationalisme en plaçant le peuple français au-dessus de ses voisins, Erckmann refuse de le suivre dans cette voie; la haine qu'il voue aux Allemands après 1870 [137] n'est pas seulement causée par les maux infligés à son pays, mais encore par le recul que le triomphe de la politique bismarckienne fait subir aux idées de la Révolution française.

La patrie, pour Erckmann-Chatrian réunit en elle tout ce que nous aimons sur terre, son amour résume et absorbe tous les autres : « l'amour du » village, de la vieille baraque, du père, de la forge, de Marguerite » [139]. Et cet amour est accessible à tous : « Ceux qui n'ont pas de famille, pas » de richesses, pas d'amour..., eh bien, ils ont la patrie; ils ont quelque » chose de plus grand, de plus beau, de plus éternel : ils ont la France!

---

(133) *Conscrit de 1813*, in-8°, p. 3.
(134) *Maître Gaspard Fix*, in-8°, p. 61.
(135) *Histoire d'un Homme du Peuple*, in-8°, p. 76.
(136) *Ami Fritz*, in-8°, p. 73.
(137) *Brigadier Frédéric*, in-8°, p. 43.
(139) *Histoire d'un Paysan*, in-8°, II, p. 82.
(140) *Histoire d'un Homme du Peuple*, in-8°, p. 66.

» Qu'elle prenne seule notre vie! Et puisque nous sommes pauvres, » qu'elle soit pour nous l'amour, les richesses et la famille » [140]. Aussi devons-nous tout sacrifier pour la défendre; ce sentiment existe dans les âmes les plus humbles : « De pauvre gens, on peut le dire, des malheureux du Dags- » berg, qui n'avaient rien à garder et qui vivaient dans leurs huttes de » bûcherons et de charbonniers... avaient pourtant l'amour de la liberté, de » la justice et de la patrie » [141]. Dans le désastre de Waterloo, l'idée de « Catherine, de M. Goulden, de Phalsbourg », ne vient pas à Joseph Bertha, c'est la voix seule de la Patrie qu'il entend : « A moi, mes enfants, je » meurs » [142]. Celui qui meurt pour elle repose en terre sainte : « Partout » où tombe un brave pour la patrie et l'honneur de son drapeau, la terre est » sacrée... et sans eau bénite encore! » [143].

Si Erckmann et Chatrian aiment ainsi leur patrie, c'est qu'ils se sentent des raisons d'être fiers de leur qualité de Français. Ils reconnaissent les défauts de leur peuple, « nation vaniteuse et peu chaste » [144], « aimant à suivre les jolies filles »[145], le peu d'amour des Parisiens pour le travail [146], le manque de bon sens, la nervosité, l'engouement pour tout ce qui est nouveau et merveilleux, l'absence de persévérance du peuple gaulois, sa « bêtise », sa « naïveté » [147], rançon de son idéalisme, de sa foi en la justice comme loi du monde et en la bonté des humains, son attachement aux hommes plutôt qu'aux principes. Mais en revanche, ils en vantent la propreté, la gaîté naturelle, « fond de leur caractère » [148], l'absence d'hypocrisie, sur le domaine religieux en particulier, et surtout son idéalisme et son courage, « né dans la race française » [149], parmi ces gens, qui « marchent à la guerre » comme on court à la noce » [150].

Pour Erckmann, la France n'est donc pas une expression géographique; ce n'est pas non plus tel régime politique : sa conception est plus humaine. La France, pour lui, c'est avant tout les Français, la Nation, cette nation « courageuse et fière, qui, pendant vingt-cinq ans, a porté ses idées de » liberté, d'égalité et de fraternité dans tout l'Univers, à force de bon sens » et de victoires..., qui, dans quelques années, a produit autant de grands » capitaines, de grands orateurs, de grands savants et de génies de toute » sorte, que les races nobles en deux mille ans » [151] et qui tient au sol natal par une possession réelle, celle des biens nationaux fécondés par son travail. Sa destinée est de conduire les peuples en leur montrant le chemin de l'avenir :

---

(141) *Histoire d'un Paysan*, in-8°, II, p. 97.
(142) *Waterloo*, in-8°, p. 101.
(143) *Annette et Jean Claude, Contes Vosgiens*, in-8°, p. 29.
(144) *Conscrit de 1813*, in-8°, p. 40.
(145) *Madame Thérèse*, in-8°, p. 84.
(146) *Histoire d'un Paysan*, in-8°, p. 30.
(147) *Brigadier Frédéric*, in-8°, p. 29.
(148) *Madame Thérèse*, in-8°, p. 74.
(149) *Conscrit de 1813*, in-8°, p. 53.
(150) *Fou Yégof*, in-8°, p. 38.
(151) *Waterloo*, in-8°, p. 32.

« Elle marche bien loin en avant des autres depuis 89; ses instants de halte » ne sont que de petits repos pendant un long voyage » [152]. Aussi, être Français n'est pas une simple dénomination ethnographique, c'est un « honneur » dont il faut se montrer digne. A Leipzig, dans une situation désespérée, le Conscrit de 1813, qui est loin d'être un fanatique, songe qu'on a « l'honneur d'être Français et qu'il faut vaincre ou mourir » [153].

La Patrie exige de nous un amour sans restrictions. Mais en retour de cet amour, elle a des devoirs envers l'individu, dont elle s'acquitte par l'intermédiaire de l'Etat : « L'amour de la Patrie est en proportion du bien » que la Patrie vous fait, et un Français à vingt ans doit s'écrier en lui-» même : « Quel bonheur pour moi d'être né en France plutôt qu'en Russie, » en Espagne ou partout ailleurs ». Mon pays m'a donné de l'instruction; » il m'a montré mes droits et mes devoirs; ailleurs je ne serais qu'une brute; » ici je suis un homme » [154]. « Le devoir de tous les gouvernements est de » faire des citoyens. Celui qui ne répand pas l'instruction ne fait pas de » citoyens; il est responsable envers la patrie, envers le genre humain, envers » Dieu, du bien qu'il ne fait pas et qu'il pourrait faire » [155]. Aussi, pour les Français, n'y a-t-il qu'un régime possible, la République, où députés et fonctionnaires sont les serviteurs, non pas d'un homme, mais du peuple qui les a désignés, où la morale règne en politique sous le contrôle de la nation, où l'instruction est répandue jusque dans les couches les plus profondes du peuple, réalisant l'idéal jacobin « d'ordre, de liberté, de justice et de paix » [156]. Grâce à cette instruction, le peuple écartera du pouvoir les intrigants et les « fauves » qui considèrent la politique comme un terrain de chasse, et dont *Gaspard Fix* est un des exemples les plus puissants. Ces démagogues, comme Baragouin, ces exploiteurs intéressés de toute forme de gouvernement, ces « écornifleurs » sont les ennemis du bien public, aussi dangereux que les soutiens des autres régimes ou ceux de l'Eglise catholique.

Pour Erckmann, comme pour Montesquieu, comme pour Rousseau, comme pour Robespierre, la République est donc le régime de la vertu [157]. « Le gouvernement de tous par tous, au profit de la nation » [158]. Aussi ne vaudra-t-elle que ce que vaudront les Républicains, ces gens « que rien » n'arrête et qui méprisent toutes les souffrances, toutes les misères pour » accomplir leur devoir » [159]. On n'a que le gouvernement que l'on mérite,

---

(152) *ibidem.*, p. 114.
(153) *Conscrit de 1813*, in-8°, p. 84.
(154) *Histoire d'un Homme du Peuple*, in-8°, p. 79.
(155) *ibidem.*
(156) *Waterloo*, in-8°, p. 51.
(157) Montesquieu, *Esprit des lois*, liv. III, ch. 3. J. J. Rousseau, *Contrat Social*, livre III, ch. IV. *Erckmann à Chatrian, s. l. n. d. vers 1887, à propos de l'Affaire Wilson.
(158) *Maître Gaspard Fix*, in-8°, p. 44.
(159) *Madame Thérèse*, in-8°, p. 75.

et si la République n'a pu se maintenir en 1848, c'est que « nous n'étions pas » encore dignes de l'avoir » [160].

La troisième République, succédant au second Empire, apporta-t-elle à Erckmann et à Chatrian les réalisations qu'ils en attendaient? Ils en célèbrent d'abord le courage : fondée dans un moment critique, celui où « les paysans » vont chercher le médecin, quand le malade est à l'agonie, cette république » avait eu pourtant le courage de prendre le fardeau de tous ces dangers » dont elle n'était pas cause, pendant que ceux qui nous avaient jetés dans » la guerre, se mettaient au sec à l'étranger » [161]. Erckmann et Chatrian se vantaient d'avoir, par leurs œuvres, contribué grandement à sa fondation : « Je crois avoir contribué à fonder la République en France pour ma large » part » [162], tout en se tenant au-dessus des dissensions politiques : « Nous » sommes restés en dehors de tous les partis et je m'en félicite. Nous n'avons » songé qu'à la Patrie » [163]. Ils excusent les fautes du nouveau régime : « On » ne peut nous reprocher que de l'imprudence, de l'inexpérience » [164]. Mais ils ne tardent pas à se plaindre, à bien des reprises, de l'ingratitude des républicains à leur égard, tandis que les faveurs vont aux ralliés qui volaient au secours de la victoire. Ils s'en montrent peinés, attristés, aigris. Il entrait dans cette tristesse et cette acrimonie un peu de déception. Non qu'Erckmann ou Chatrian eussent désiré occuper une de ces « positions éminentes et lucra- » tives » [165] que détiennent leurs anciens adversaires. Mais Erckmann surtout pensait, je crois, qu'on le considérerait comme le théoricien du nouveau régime, le Jean-Jacques de la troisième République. Il montre quelque dépit d'avoir été oublié par Gambetta au 4 septembre : « Gambetta distribua tous les » rôles et ne pensa pas à moi » [166]; quelques années plus tard, lors d'un dîner chez Bartholdi avec le tribun, il se sentira froissé de ce que, sur les questions d'instruction populaire, Gambetta écoute les discours de « je ne » sais quel professeur de l'Université » sans demander son avis à l'auteur de l'*Histoire d'un Sous-Maître* [167]. Ce sentiment de désenchantement se trouve renforcé par le recul que subit la vente de leurs ouvrages, et dans lequel il voit un indice de désaffection. Ainsi Erckmann comme Chatrian ont l'impression qu'il se forme autour d'eux la « conspiration du silence », que la « machine pneumatique » fonctionne pour faire le vide autour de leurs œuvres. Les « Jésuites » selon Erckmann, les « Prussiens » pour Chatrian,

(160) *Histoire d'un homme du peuple*, in-8°, p. 114.
(161) *Brigadier Frédéric*, in-8°, p. 38.
(162) *Erckmann à Alfred, 15 octobre 1887.
(163) *Erckmann à Chatrian, 9 novembre 1874.
(164) *du même au même, 28 septembre 1875.
(165) J. Ferry, ayant demandé un jour à Erckmann : « quelles étaient ses ambitions : « Mais, lui dis-je, je me trouve bien comme je suis, indépendant et honnête homme, bon républicain de vieille date ». *Erckmann à Alfred, 22 décembre 1887.
(166) **Erckmann-Chatrian*, par Erckmann seul.
(167) *Erckmann à Chatrian, 28 novembre 1875.

l'indifférence des républicains, selon tous deux, en sont la cause. Dans leur correspondance, ils reviendront bien souvent sur cette ingratitude des républicains envers eux : « Que les Impérialistes, les Monarchistes et les Jésuites m'en » aient voulu d'avoir répandu l'idée républicaine dans nos campagnes, c'est » tout naturel. Je ne m'attendais pas à leur reconnaissance pour ce service, » mais que les Républicains m'aient excommunié sans raison, et livré à des » ennemis que je m'étais faits en défendant la cause commune, voilà ce qui » me dépasse » [168].

Cette ingratitude des gens de son parti ne rapproche cependant pas Erckmann de ses adversaires. En 1872 comme en 1880, « leur aveuglement » l'étonne, leur avidité le dégoûte, leur conduite l'indigne » [169]. « Pourvu » que les Jésuites continuent à gouverner et tout ira bien, très bien. Jamais » on n'a vu de dégoût pareil » [170]. Chatrian écrit à ses frères, vers la même époque : « Vous êtes de trop braves gens pour comprendre la scélératesse de » nos cléricaux royalistes. Ils n'ont pas plus de patriotisme que des chiens. » Ils ne connaissent que leurs privilèges; tout le reste leur est bien égal » [171]. Cette attitude persistera jusqu'au triomphe de la République, la fin de l'Ordre moral, la démission du président Mac-Mahon (30 janvier 1879).

C'est à partir de ce moment que se produisent entre Erckmann et Chatrian sur les questions du jour les divergences d'opinion dont nous avons parlé plus haut [172]. Différences qui iront en s'accentuant entre le Parisien cocardier, revanchard, au tempérament d'opposition qu'est Chatrian, et le provincial plein de bon sens, patriote raisonnable, constructeur, qu'est Erckmann. Le premier subordonne tout à la reprise des provinces perdues; le second s'oriente davantage vers les questions de politique intérieure : l'instruction du peuple et l'organisation de la République.

C'est ainsi que Chatrian demeure l'admirateur de Gambetta, au lieu qu'Erckmann déclare dès 1875 « en rabattre prodigieusement sur son » compte »[173]. Il lui reproche (et ce jugement est caractéristique de sa formation et de ses conceptions politiques) de n'avoir en vue que Paris, le peuple parisien, voire la populace parisienne, de « prendre son point » d'appui sur les quartiers de Belleville au lieu de le prendre sur la » nation » [174]. Avec le scrutin d'arrondissement, en effet, « notre sort à tous » est entre les mains des paysans » [175]. Ce sont eux qui « sont nos maîtres » [176]. Cette « République des paysans, cette République française » Erckmann l'oppose à la « République parisienne », à la « République de Belleville » [177] de

(168) *Erckmann à Alfred, 10 janvier 1889.
(169) *Erckmann à Chatrian, 30 novembre 1872.
(170) *Du même au même, 12 mars 1880.
(171) *Chatrian à ses frères, 20 décembre 1872.
(172) Cf. p. 196 ss.
(173) *Erckmann à Chatrian, 28 novembre 1875.
(174) *Erckmann à Alfred, 15 octobre 1887.
(175) *Erckmann à Chatrian, 28 novembre 1875.
(176) *Chatrian à Erckmann, 5 février 1876.
(177) *Erckmann à Alfred, 15 octobre 1887.

Gambetta, « meute parisienne qui ne fait pas peur à la province » [178]. Cette République des paysans. Erckmann revendique avec raison l'honneur de l'avoir instruite : « Il serait bien tard pour démocratiser les paysans, si nous » n'avions pas pris l'avance depuis vingt ans. Je crois que nous avons plus » fait dans ce sens que tous les autres républicains ensemble » [179].

« Comme homme d'Etat », Erckmann trouve Jules Ferry « dix fois » supérieur à Gambetta » [180]. Outre sa valeur politique, il a pour Erckmann l'avantage d'être un de ses compatriotes, d'être resté comme lui lorrain, vosgien, provincial, renfermé, solitaire, taciturne, « portant ses roses en » dedans », de correspondre enfin aux idées et à la mentalité sévère et peu liante d'Erckmann. « Je connais personnellement le président du Conseil des » Ministres. C'est un homme de la plus grande valeur, sous tous les rapports » et d'une énergie indomptable. Entre ses mains, la France ne peut que » grandir et prospérer. C'est pourquoi je soutiendrai toujours sa politique, » n'ayant jamais d'autre intérêt dans tout cela que celui de notre pays » [181]. Erckmann vante sa probité et son désintéressement, lorsque Ferry s'efface devant Sadi Carnot pour la présidence de la République [182], et il ressent une émotion profonde, lorsque, quelques jours après, Aubertin le blesse d'un coup de couteau. Son émotion est telle « qu'il ne peut pas fermer l'œil » de la nuit » [183]. « Je ne connais pas de plus honnête homme, ni de meilleur » républicain que M. Jules Ferry. Toutes les haines accumulées contre lui ne » résultent que du sentiment de sa supériorité qui s'impose à tous ses adver- » saires. Ils ne peuvent lui pardonner de valoir mieux qu'eux » [184]. Et, chose unique dans son existence, il fait déposer sa carte au domicile de Jules Ferry, il lui écrit pour lui exprimer ce qu'il ressent en cette circonstance : « Croyez, » Monsieur et cher compatriote, que personne n'a frémi d'indignation plus » que moi, en apprenant l'attentat dont vous avez été victime, ni a été plus » heureux de vous en savoir réchappé.

» Le danger que vous venez de courir pour la cause de la justice et de » la patrie vous rendra plus cher encore à tous les honnêtes gens et patriotes » dignes de ce nom » [185].

Quelques années après, il considère l'élection de Jules Ferry à la présidence de la Chambre comme « un commencement de réparation dû à cet » honnête homme pour toutes les diffamations, toutes les avanies dont on » n'a pas cessé de le poursuivre depuis des années. Et pourquoi? Parce qu'on » avait le sentiment de sa supériorité, de son énergie, de sa volonté ferme, » inébranlable, de gouverner un pays qui ne demande que cela et s'indigne

(178) *Du même au même, 5 décembre 1887.
(179) *Erckmann à Chatrian, 28 novembre 1875.
(180) *Erckmann à Alfred, 15 octobre 1887.
(181) *Erckmann à son neveu Jules Erckmann, 24 novembre 1883.
(182) *Erckmann à Alfred, 5 décembre 1887.
(183) *Erckmann à Alfred, 12 décembre 1887.
(184) *ibidem.
(185) *Erckmann à J. Ferry, 12 décembre 1887.

» d'être conduit par des imbéciles. Lui seul a fait quelque chose. Nous lui » devons l'instruction laïque, gratuite et obligatoire. Nous lui devons la » Tunisie et le Tonkin » [186]. Il est le seul « qui réellement eût fait quelque » chose en faveur du progrès. Tous les autres n'ont que des discours à leur » actif » [187]. Et lorsque la mort vient saisir Jules Ferry, en mars 1893, Emile Erckmann sent disparaître avec lui, l'intérêt qu'il portait à la politique. Sa foi en l'avenir de l'humanité chancelle : « J'apprends à l'instant avec une » douleur profonde la mort de M. Jules Ferry. C'est une de ces fatalités qui » me portent à croire qu'il existe un esprit hostile à tout ce qu'il y a de » grand, de noble, de généreux dans l'homme, et contre lequel le génie » suprême tutélaire de l'humanité ne peut rien. Oui, cette idée m'a frappé » bien souvent, l'Esprit du mal domine [188]. J'avais l'intention d'écrire » encore une lettre aux paysans, comme celle de 1877, aux prochaines élec- » tions générales; mais aujourd'hui, à quoi bon? Je me désintéresse de la » politique, comme de la littérature, de l'art, de la science. A la façon dont » vont les choses, on est heureux de pouvoir se dire : J'ai soixante ans » d'honneur et de probité, de dévouement à la patrie derrière moi, que les » coquins de tous les pays et de toutes les opinions ne pourront pas m'enlever, » car elles sont constatées par mes œuvres et ont pris place dans l'histoire, » comme un grain de sable a sa place dans l'espace et dans le temps » [189].

La mort de Jules Ferry marque ainsi pour Erckmann la fin de son activité politique. Des événements des années si agitées qui vont suivre (1893-99), il ne concevra que dégoût : « Oh, mes chères illusions sur le » règne de la vertu, qu'êtes-vous devenues? » [190].

IV. — POLITIQUE EXTÉRIEURE.

En politique extérieure, Erckmann-Chatrian adopte la position suggérée au parti républicain par les expériences de la première République et du premier Empire. La France est en Europe le représentant de l'esprit révolutionnaire, qui s'exprime sur le terrain international par la fraternité des peuples contre la conjuration des rois; Erckmann-Chatrian se déclarent donc les ennemis des pays qui se trouvent à la tête de cette conjuration, Russie et Angleterre. Quant aux autres, Allemagne, Autriche, Hongrie, Italie, Belgique, ils ont montré, plusieurs fois depuis 1815 et notamment en 1848, qu'ils étaient sensibles à l'idéal révolutionnaire. Erckmann néglige l'Espagne, c'est un pays mort, les Jésuites l'ont tué.

Ces peuples opprimés, il faut les délivrer en les arrachant à la contrainte

---

(186) *Erckmann à Alfred, 25 février 1893.
(187) *du même au même, 16 janvier 1889.
(188) Nous verrons plus loin l'aversion d'Erckmann pour les ornements muraux; seul le portrait de Jules Ferry décorait sa chambre.
(189) *Erckmann à Alfred, 18 mars 1893.
(190) *du même au même, 20 février 1893.

que font peser sur eux l'Angleterre et la Russie, en rejetant la première vers l'Océan, la seconde vers l'Asie, leurs domaines naturels. Les autres nations se débarrasseront alors aisément de leurs rois et l'on pourra créer sans difficultés la libre République des Etats-Unis d'Europe, sur le modèle de celle d'Amérique [191].

L'amour incontestable, ardent, qu'ils ont de leur pays, n'empêche pas Erckmann-Chatrian de souhaiter aux conflits de peuple à peuple d'autres solutions que la guerre. La guerre et ses horreurs, ils nous l'ont décrite tout au long dans leurs livres, celles de la Révolution et de l'Empire comme celle de 1870. Cependant, « par tempérament, disait Erckmann, j'aime la bataille; la » raison et le bon sens seuls m'en éloignent » [192]. C'est par là que s'explique cette contradiction apparente de romans militaires écrits par un pacifiste. Pour parler son langage, nous dirons que les descriptions de guerre sont d'un Erckmann naïf, naturel, et que la tendance pacifique si nettement affirmée est celle d'un Erckmann éduqué, humain.

Les descriptions qu'il nous donne de la guerre sont amples, colorées, et si vivantes qu'elles paraissent vraies encore, dans bien des cas, au combattant de 1914-18, comme lui paraît également vraie la psychologie des soldats et des officiers. Elles ne visent du reste pas à l'horreur et ne s'attardent pas plus que le récit ne l'exige aux côtés sombres de la lutte. C'est peut-être pour cela que la fureur et l'ivresse du combat, l'horreur des hôpitaux, les ruines du champ de bataille, la vermine, la misère ne nous émeuvent pas autant qu'on pourrait s'y attendre. Pour nous ranger à son opinion, Erckmann fait appel à notre cœur, à notre bon sens, à notre raison plutôt qu'à l'exaspération de nos nerfs. Aussi s'attarde-t-il aux misères morales de la guerre plus qu'aux lamentables conditions matérielles des soldats ou des civils. La guerre, pour Erckmann, c'est « la mort et la destruction, la fureur » et la haine » [193], c'est « tout ce qu'il y a plus abominable sur terre », mais surtout c'est « l'oubli de tous sentiments humains », le recul vers l'animalité.

La guerre, en effet, remet l'homme au niveau de la bête et nous connaissons la signification précise de ce fait aux yeux d'Erckmann. En guerre, les hommes sont « des loups, des renards, des éperviers, des hiboux » [194]. Malheur à ceux qui rendent ainsi « les hommes semblables à des animaux » féroces »! [195]. « Par la guerre, on voit les mauvais instincts prévaloir : le » meurtre, la rapine et le reste. Aussi tous les hommes de mauvaise vie » aiment la guerre : c'est le seul moyen pour eux de paraître quelque

---

(191) Erckmann-Chatrian, montrent toujours, dans leurs lettres comme dans leurs œuvres, une sympathie non déguisée pour les Etats-Unis et leurs institutions. La conception d'Erckmann-Chatrian sur les rapports entre eux des états européens est une conception romantique; on la retrouve notamment dans *Le Rhin*, de V. Hugo.

(192) *Erckmann à Chatrian, 10 février 1887.

(193) *Madame Thérèse*, in-8°, p. 19.

(194) *Histoire d'un Plébiscite*, in-8°, p. 38.

(195) *Waterloo*, in-8°, p. 84.

» chose » [196]. « La pitié, la honte du crime, le remords de la conscience sont » abolis » [197]. « La misère vous fait commettre des lâchetés » [198]. Le Conscrit de 1813 a beau voir du « sang, toujours du sang », ...il y demeure insensible : « cela ne me touchait presque plus » [199]. Il vit dans le moment présent, et la préoccupation de ce moment est de manger. Les valeurs courantes sont renversées : on plaint les jeunes gens bien portants; on jalouse les garçons mal bâtis qui échapperont au massacre [200]; « personne n'a plus envie de » travailler » [201]. L'activité intellectuelle disparaît, « les idées ne sont rien, la » consigne est tout » [202]. « Même stupeur, même mouvement matériel, même » inertie intellectuelle et morale », écrivait Erckmann à Chatrian au début de la campagne de 1870, reconnaissant le visage de cette Guerre qu'il avait tant combattue [203]. Rien ne subsiste que l'idole monstrueuse de la « Force ». Le seul espoir, le seul désir de ceux qui participent à la guerre et qui n'ont pas perdu toute humanité, c'est de « reposer un jour en paix dans le cimetière » de leur village » [204] et cet idéal même de la mort, qui semble affreux en temps normal, leur apparaît comme un bonheur lointain, inaccessible. « Qu'est-ce donc que les hommes pour se détruire ainsi, pour se tourmenter, » se déchirer, se ruiner? Que se sont-ils fait pour se haïr? Et quelle est l'âme » féroce qui les excite, si ce n'est le démon lui-même? » [205].

Non, la guerre n'est pas un « jeu », comme le prétendent ceux qui la déchaînent ou la dirigent, un jeu où l'on cherche à « rouler » l'adversaire [206]. Les moyens en sont trop brutaux et l'enjeu trop élevé, car il ne s'agit de rien moins que d'« arracher l'âme de nos voisins » [207], sans profit du reste pour le vainqueur, qui finit par succomber à son tour : « Tous les joueurs » finissent par perdre » [208].

A l'époque où écrit Erckmann-Chatrian, sous le règne de Napoléon III, la gloire militaire était considérée comme le gain le plus certain des guerres napoléoniennes, comme une valeur positive, réelle, qui augmentait le patrimoine de la nation française et celui de chaque Français en particulier. C'est à détruire cette idée que s'appliquent Erckmann-Chatrian. La gloire demeure l'apanage de quelques uns : « La gloire est pour Souwarow et les mauvais » chemins pour tout le monde » [209], dit la vieille Hattouine. « La gloire est » pour d'autres que nous, s'écrie le Conscrit de 1813. Ceux-là vivent bien,

---

(196) *Madame Thérèse*, in-8°, p. 5.
(197) *Le Brigadier Frédéric*, in-8°, p. 54.
(198) *Le Banni*, in-8°, p. 61.
(199) *Waterloo*, in-8°, p. 83.
(200) *Conscrit de 1813*, in-8°, p. 21.
(201) *ibidem* p. 28.
(202) *ibidem, p. 42.*
(203) *Erckmann à Chatrian, 6 août 1870.
(204) *Waterloo*, in-8°, p. 111.
(205) *Fou Yégof*, in-8°, p. 80.
(206) *Brigadier Frédéric*, in-8°, p. 15.
(207) *Brigadier Frédéric*, in-8°, p. 15.
(208) *ibidem*, p. 16.
(209) *La Guerre*, in-8°, p. 30.

» mangent bien et dorment bien. Ils ont des danses et des réjouissances, » comme on le voit dans les gazettes, et par dessus le marché, la gloire, » quand nous l'avons gagnée, à force de jeûner, de suer et de nous faire » casser les os. Les pauvres diables comme nous, qu'on force de partir, » lorsqu'ils rentrent à la fin, après avoir perdu l'habitude du travail et » quelquefois un membre, n'ont pas besoin de gloire. Bon nombre de leurs » anciens camarades, qui ne valaient pas mieux qu'eux, et qui travaillaient » même moins bien, ont gagné de l'argent pendant les sept ans; ils ont » épousé les amoureuses des autres, ils ont eu de beaux enfants, ils sont des » hommes posés, des conseillers municipaux, des notables. Et quand ceux qui » reviennent de chercher la gloire en tuant des hommes, passent avec leurs » chevrons sur le bras, ils les regardent par dessus l'épaule, et si, par malheur » ils ont le nez rouge, à force d'avoir bu de l'eau-de-vie, pour se soutenir » le cœur dans la pluie, dans la neige, dans les marches forcées, tandis que » les autres buvaient du bon vin, ils disent : « voilà des ivrognes... ». Voilà » ce que je pense... je ne trouve pas cela tout-à-fait juste et j'aimerais mieux » voir les amis de la gloire aller se battre eux-mêmes et nous laisser tran- » quilles » [210].

La gloire militaire n'est donc qu'une duperie, l'éternelle duperie des guerres, l'éternelle duperie des combattants par les profiteurs; ce sont les petits qui en font les frais. « Je sais bien qu'on appelle cela la gloire, mais les » peuples sont bien bêtes de glorifier des gens pareils » [211]. Par malheur, l'amour des Français pour ce genre de gloire est extraordinaire [212] et c'est ce qui les amène à tout sacrifier, même les biens les plus chers, la Justice et la Liberté, à celui qui la leur procure. Mais il y a une autre sorte de gloire, celle qui résulte du sacrifice à une idée, à une œuvre féconde, celle des « Hoche, des » Kléber, des Marceau », qui « se sacrifient avec des milliers d'autres pour la » liberté, l'égalité et la fraternité; oui, la gloire était leur seule récom- » pense » [213]; celle des « martyrs de la Science », celle des « perceurs d'isthmes » [214]. Mais qui la connaît, qui la célèbre? « S'ils avaient tiré des » coups de fusil ou de canon, à la bonne heure! Le moindre d'entre eux » mériterait de figurer en lettres d'or sur les tables du temple de la » gloire » [215].

Ennemis de la guerre et de la gloire, Erckmann-Chatrian s'avèrent adversaires résolus du système qui les met en valeur : le militarisme, c'est-à-dire la prédominance dans l'Etat, dans le gouvernement, de l'élément militaire, des intérêts militaires, des solutions militaires, telle qu'elle s'est manifestée dans les deux Empires français, telle que nos auteurs l'ont décrite à la fin

(210) *Le Conscrit, de 1813*, in-8°, p. 35.
(211) *Waterloo*, in-8°, p. 86.
(212) *Le Banni*, in-8°, p. 98.
(213) *Histoire d'un Paysan*, in-8°, p. 98, IV[e] partie.
(214) *Maître D. Rock*, in-8°, p. 180.
(215) *Isthme de Suez*, in-8°, p. 64.

du quatrième volume de l'*Histoire d'un Paysan* : « Comme ils (les militaires) » vous traitaient les bourgeois! On aurait dit qu'ils étaient d'une autre race, » qu'ils nous avaient conquis; le dernier d'entre eux se regardait comme bien » au-dessus d'un ouvrier, d'un paysan ou d'un marchand qui vivait de » son travail » [216]. Ces bourgeois, pour eux, c'est un ennemi, contre lequel on trouve « l'occasion de se distinguer » [217]. « Quand l'ordre arrive, il faut » que tout marche; vous auriez père, mère, frère et sœur devant vous, on » passe dessus comme sur du fumier » [218]. Bien que les soldats soient « des » fils d'ouvriers et de paysans » [219], la discipline, la consigne remplacent chez eux bon sens et raison, liens du cœur et du sang. Malheur aux pays qui laissent prendre chez eux une telle suprématie aux militaires! Il leur arrive comme à la France en 1813 : « puisque les soldats étaient tout chez nous et » que nous n'avons plus de soldats, nous ne sommes plus rien » [220]. On l'a bien vu en 1870; après la destruction des armées impériales à Sedan et à Metz, c'est en vain que Gambetta voulut réveiller de sa torpeur une nation engourdie. « Oui, voilà la gloire, voilà les grandes nations militaires » [221].

On admet aujourd'hui la vérité de ces idées, mais sous le Second Empire, il fallait un certain courage pour prêcher la fraternité des peuples, combattre la gloire militaire, dénoncer l'exploitation de l'homme par l'homme au moyen de la guerre. Il en fallait davantage encore pour rendre les gouvernements responsables de ces abus. C'est pourtant ce que font Erckmann-Chatrian. « Est-ce que ce n'est pas une véritable abomination de penser qu'un roi, un » empereur, au lieu de surveiller les affaires de son pays, d'encourager le » commerce, de répandre l'instruction, la liberté et les bons exemples, vienne » nous réduire par centaines de mille en cet état » [222]. Et dans la catastrophe de 1870, c'est encore le gouvernement qu'ils accusent : « Heureux ceux qui » ne prévoient pas le lendemain et que l'Eternel gouverne seul, sans rois, » sans ministres » [223].

En face de la guerre dévastatrice, destructrice de tous les biens matériels, de toutes les richesses intellectuelles et morales, régression de l'humanité vers les degrés inférieurs de l'échelle des êtres, Erckmann dresse le doux tableau de la paix et de ses féconds travaux. Il nous montre Leipzig, ville commerçante, « pleine de gens industrieux cherchant à gagner leur vie, leur aisance » et leur richesse; où chacun veut s'élever, non pas au détriment des autres, » mais en travaillant, en imaginant nuit et jour des moyens de prospérité » pour sa famille; ce qui n'empêche pas tout le monde de profiter des inven-

(216) *Histoire d'un Paysan*, in-8°, IV, p. 106 et 107.
(217) *ibidem*, I, p. 49.
(218) *ibidem*.
(219) *Histoire d'un Homme du Peuple*, in-8°, p. 85.
(220) *Le Conscrit de 1813*, in-8°, p. 19.
(221) *ibidem*, p. 13.
(222) *Waterloo*, in-8°, p. 86.
(223) *Le Brigadier Frédéric*, in-8°, p. 34.

» tions et des découvertes. Voilà le bonheur de la paix! » [224]. Cette paix est d'essence divine : « La paix, la paix, voilà ce qu'il nous faut. C'est la paix » qui fait prospérer les hommes, et qui remet tous les êtres à leur place » véritable... L'homme a été créé par Dieu pour la paix, pour le travail, » l'amour de la famille et de ses semblables » [225].

Cette paix n'a, du reste, rien de particulièrement brillant, surtout à la campagne, et Erckmann comprend très bien que des peuples peu éclairés se laissent séduire par le mirage de la gloire : « Un jour ressemble à l'autre » [226], « oh le bon temps! comme tout était calme, paisible autour de nous, comme » tout se faisait régulièrement! Jamais le moindre trouble : le lundi, le » mardi, le mercredi, tous les jours de la semaine se suivaient exactement » pareils » [227]. C'est dans cette tranquillité monotone que se rencontre le » vrai bonheur : « On n'est jamais plus heureux que par la paix, la liberté » et le travail » [228]. C'est dans la continuité, dans la possession sans trouble de la même maison, « habitée autrefois par mon père et mon grand-père » [229], que consiste ce bonheur modeste, domestique, quotidien, où « les semaines, » les mois et les années se passent dans la tranquillité comme un seul » jour » [230].

Ce bonheur cependant a besoin d'être défendu, et malgré sa haine de la guerre, Erckmann-Chatrian admet, proclame qu'il en est une juste, sainte, sacrée. C'est celle dont le but n'est pas de faire des conquêtes, « d'arracher » l'âme des voisins », mais de défendre la nôtre. Cette âme, c'est la personnalité, le bien suprême des humains, selon Goethe [231]. Le maintien de sa propre personnalité à travers toutes les vicissitudes, le respect de celle du voisin, voilà, d'après Erckmann-Chatrian, la règle, non seulement des hommes, mais des peuples. C'est cette âme collective, et non plus seulement les biens de la terre, qui est devenue le formidable enjeu de la guerre. Aussi le pacifisme d'Erckmann-Chatrian n'a-t-il rien de « bêlant » : « Tout le monde » n'a pas goût au métier de mouton » [232], répond Catherine Lefèvre aux arguments évangéliques de l'anabaptiste Pelsly. Lorsque les biens les plus sacrés du peuple sont en péril, personne ne doit rester en arrière : « il n'y a » qu'une chose pour laquelle un peuple doit marcher, les hommes, les fem- » mes, les enfants, les vieillards, c'est quand on attaque notre liberté, comme » en 92, alors on meurt ensemble ou l'on gagne ensemble... La victoire n'est » pas pour quelques uns, elle est pour tous; le fils et le père défendent la

---

(224) *Waterloo*, in-8°, p. 67.
(225) *Madame Thérèse*, in-8°, p. 5.
(226) *Maître Daniel Rock*, in-8°, p. 108.
(227) *Madame Thérèse*, in-8°, p. 2.
(228) *Le Conscrit de 1813*, in-8°, p. 96.
(229) *Madame Thérèse*, in-8°, p. 58.
(230) *Le Brigadier Frédéric*, in-8°, p. 2.
(231) *Westöstlicher Divan*, Goethes Werke, p. 162, vol. 6. Weimar, 1888.
« Höchstes Glück der Erdenkinder,
» Bleibt immer noch Persönlichkeit ».
(232) *Fou Yégof*, in-8°, p. 52.

» famille; s'ils sont tués, c'est un malheur, mais ils sont morts pour leurs » droits. Voilà, Joseph, la seule guerre juste, où personne ne peut se plaindre; » toutes les autres sont honteuses, et la gloire qu'elles rapportent n'est pas » la gloire d'un homme, c'est la gloire d'une bête sauvage ».

« Ainsi parlait le bon Monsieur Goulden et je pensais comme lui » [233].

Le succès qui accueillit le *Conscrit de 1813* prouve que bien des gens en France partageaient les idées du vieil horloger de Phalsbourg [234]. Mais en 1864, ces idées passaient pour subversives et révolutionnaires. Il est curieux cependant de constater que le gouvernement n'osa pas sévir contre leur manifestation, tandis qu'il donna à nos auteurs un avertissement très sérieux à propos de l'*Histoire d'un Homme du Peuple*, qui se rapportait à l'actualité politique immédiate.

Un peuple libre renoncera donc spontanément aux relations hostiles avec les autres nations. La guerre est le fait des rois : « Les rois seuls ont intérêt » à la guerre; les peuples n'ont pas besoin de se conquérir, pourvu qu'ils se » fassent du bien par la liberté du commerce, voilà le principal » [235]. Aucun prétexte à conquête n'est valable, ni les théories germaniques de la prétendue supériorité d'une race sur une autre ou de la communauté de langage, ni les « grands principes » ou les « limites naturelles » des Français, ni la « protection du genre humain » à la façon des Anglais. Ces beaux mots ne servent qu'à couvrir le désir de tous ces gens de « happer » le bien d'autrui : « Ces » Français qui parlent sans cesse de grands principes, d'idées sublimes, de » sentiments nobles, tiennent au solide. Pendant que les Anglais veulent » toujours protéger le genre humain et qu'ils ont l'air de ne pas s'inquiéter » de leur sucre, de leur poivre, de leur coton, eux, ont toujours à rectifier » une ligne, tantôt elle penche trop à droite, tantôt trop à gauche : ils appel- » lent cela leurs limites naturelles. Quant aux gras pâturages, aux vignobles, » aux prés, aux forêts qui se trouvent entre ces lignes, c'est le moindre de » leurs soucis : ils tiennent seulement à leurs idées de justice et de géométrie. » Dieu nous préserve d'avoir un morceau de Champagne en Saxe ou dans » le Mecklembourg, leurs limites naturelles passeraient bientôt de ce côté-là! » Achetons leur donc plutôt quelques bouteilles de bon vin et conservons » notre équilibre! » [236].

Telles sont les relations que les peuples, désormais majeurs, doivent entretenir entre eux : que chacun garde sa personnalité, son « âme », et respecte celle de son voisin. Cette personnalité, du reste, ne s'affirme que par un acte de volonté générale et non par la dépendance plus ou moins

---

(233) *Conscrit de 1813*, in-8°, p. 19.

(234) Après Sadowa, Jordan, dans le *Siècle* du 25 juillet 1866, critique cette conception. Dans leur réponse, parue le 6 août 1866, Erckmann-Chatrian précisent leur point de vue en s'appuyant sur leurs œuvres mêmes, *Le Conscrit* et *Waterloo* condamnant les guerres de conquête; *Madame Thérèse* et le *Fou Yégof* justifiant celles de « légitime défense ».

(235) *Waterloo*, in-8°, p. 47.

(236) *Ami Fritz*, in-8°, p. 84.

légitime de tel ou tel souverain. C'est avec ironie, lorsqu'il s'agit d'étrangers devenant Français, avec indignation, lorsqu'il s'agit de Français devenant étrangers [237], qu'Erckmann-Chatrian considèrent le changement de nationalité. Ils affirment avec Hullin qu'« il y a des hommes de cœur dans tous » les pays » [238] et, avec le père adoptif de Myrtille : « J'ai vu des Russes, » j'ai vu des Italiens, des Allemands et des Juifs, les uns étaient bruns, les » autres noirs, les autres roux; les uns avaient le nez crochu, les autres le » nez camard, et partout, oui, partout, j'ai rencontré de braves gens » [239]. C'est entre ces « braves gens » qu'il faut conclure la fraternité des peuples, en les débarrassant de leurs ennemis : « Ah! si les peuples pouvaient s'enten- » dre, s'ils pouvaient se débarrasser des gueux qui les divisent, nous aurions » le paradis sur la terre » [240].

Telle est la conception générale que se font Erckmann-Chatrian de la situation et de l'évolution de l'Europe. Telles sont les solutions qu'ils préconisent. Mais il est un point qui nous intéresse particulièrement, c'est la façon dont ils ont conçu, avant et après 1870, les rapports de la France et de l'Allemagne.

Depuis 1815, l'idée d'une Europe unie en République, hantait les cerveaux de tous les libéraux, à un point qui nous surprend aujourd'hui par sa hardiesse. Il est certain que la guerre de 1870, triomphe du nationalisme agressif, a fait reculer de plus d'un demi-siècle, la réalisation de cet idéal. Encore aujourd'hui, après la sanglante guerre de 1914-18, les tentatives de rapprochement entre les différents états européens nous semblent bien timides, les solutions proposées bien fragmentaires, en comparaison des enthousiasmes de l'époque. Tout alors était, dans les milieux républicains, à la fraternité des peuples, à la fusion des nations dans le creuset de la liberté européenne, et en particulier à la réunion des nations française et allemande, chargées toutes deux du flambeau de la civilisation, toutes deux éprises de liberté.

A la suite de M^me^ de Staël, les Français avaient découvert dans le peuple allemand le peuple philosophe et les républicains exaltaient ce caractère intellectuel, idéaliste, en l'opposant à la force, à la violence du Corse qui avait fini par succomber devant lui. L'Allemagne avait produit les plus grands écrivains, les plus grands philosophes, les plus grands musiciens de la fin du XVIII^e^ siècle et du début du XIX^e^; les guerres de libération de 1813 faisaient pendant aux guerres de l'époque révolutionnaire. Le souvenir du despotisme éclairé de Frédéric II, l'ami de Voltaire, celui de l'« Aufklärung » rendaient cette nation sympathique aux disciples des philosophes

(237) *Madame Thérèse*, in-8°, p. 82; *Plébiscite*, *Brigadier Frédéric*, *Banni*, passim.
(238) *Fou Yégof*, in-8°, p. 99.
(239) *Contes des Bords du Rhin*, in-18°,; *Myrtille*, p. 6.
(240) *Histoire d'un Paysan*, in-8°, tome III, p. 23.

du XVIII[e] siècle. Dans la période même où écrivent Erckmann-Chatrian, sous notre second Empire, la lutte entre le Landtag prussien et Bismarck continue la Révolution de 1848, et remplit d'admiration les républicains français qui n'ont pas semblable tribune pour dire ses vérités à Napoléon III. Cette sympathie n'est du reste pas spéciale aux partis d'opposition : dans les milieux officiels, les relations entre les deux pays ne sont pas moins cordiales, et les officiers de la garnison prussienne de Sarrelouis sont conviés aux bals du gouverneur de la place de Metz. Les luttes du premier Empire sont, de notre côté, bien oubliées. Tout le monde, républicains en tête, chante, à la suite de Lamartine et oubliant l'alerte de 1840 qui les a fait naître, les strophes fraternelles de la « Marseillaise de la Paix».

Erckmann et Chatrian partagent cet idéal d'une Europe continentale pacifiée, dans laquelle France et Allemagne seraient les guides de la civilisation. Leur voisinage d'une province de dialecte germanique les porte à croire qu'ils sont prédestinés à y travailler. Dès 1838, nous avons vu Erckmann concevoir un moyen de fusionner l'esprit des deux pays : « On pourrait » établir à Strasbourg un centre de civilisation entre la France et l'Allemagne » où se confondraient (*sic*) le génie des deux races et je me dis qu'on pour- » rait y parvenir par le théâtre » [242].

C'est le moment où Erckmann, à la fin de ses études secondaires, s'initie à la littérature allemande, par traductions probablement, car il ne savait pas assez d'allemand pour goûter directement une œuvre littéraire [243]. Goethe, Schiller et Hoffmann sont à ce moment les auteurs à la mode et nous avons vu l'influence que ce dernier a exercé sur les premières œuvres d'Erckmann. Dans Goethe, c'est le même côté ténébreux qui séduit alors les Français et *Faust* leur sera plus familier que la classique *Iphigénie en Tauride*. Quant à Schiller, il est pour la génération française de cette époque le représentant le plus typique des tendances libérales allemandes; des *Brigands* à *Guillaume Tell*, il a chanté la liberté et l'indépendance. Ce sont ces éléments qui, en 1860, constituent pour les Français, « l'âme allemande »; ils retrouvent dans Goethe l'intensité poétique et la profondeur philosophique, dans Schiller le souffle de la liberté, dans Hoffmann une fenêtre ouverte sur l'au-delà et dans tous trois, à travers les traductions, cette profondeur vague, génératrice de contre-sens, qu'y avait déjà découverte M[me] de Staël. Libéralisme des guerres de 1813, rayonnement de la littérature allemande, charme de la vie paisible des « Biedermeier » de 1840, tels sont les aspects par lesquels l'Allemagne séduit Erckmann et tous les Français de son époque.

Chatrian sur ce point montre quelque réserve; fort d'expériences plus

(242) *Erckmann à Alfred*, 27 novembre 1888.

(243) Erckmann savait-il l'allemand? et dans quelle mesure? La question a été souvent posée. Dans sa famille, on ne parlait que le français, tout en comprenant la patois germanique des environs, pour l'usage courant et commercial. L'allemand que parlait Erckmann était un patois amélioré, dont il se servait, sans facilité, avec les gens de sa région qui n'entendaient pas le français.

concrètes, ses premières expressions à l'égard des membres de la nation germanique sont loin d'être tendres : « J'appréhendais depuis longtemps la » tournure qu'ont prise les affaires du Signor [244]. Cela vient encore à l'appui » de la définition que je me suis faite des Allemands, ce sont de braves gens » quand il y a impossibilité matérielle ou morale d'être des fripons; donc ce » sont des lâches... Ce sont de braves soldats, lorsqu'ils se sont gargarisé le » gosier plus qu'à l'ordinaire, ou qu'ils ont en face d'eux un ennemi d'une » force numérique bien inférieure ».

Je n'ai pu découvrir par quel Allemand, le *signor* Chatrian s'était fait rouler cette fois-là. Du reste Chatrian ne tarde pas, sous l'influence de Perrot et d'Erckmann, à s'orienter vers la « mine d'or » de la littérature allemande, surtout vers le théâtre allemand [245]. La Révolution de mars à Berlin lui rend les Allemands sympathiques et lorsqu'il apprend que les Prussiens ont chassé leur roi, il s'écrie : « Vive Dieu, vive la France, vive le peuple » [246].

Lorsque Chatrian se rend à Paris, en 1850, son enthousiasme pour tout ce qu'on appelle alors allemand ne diminue pas : « Je préfère le Munster » à Notre Dame et la bière forte de Strasbourg au vin de Paris » [247]. « Nous » sommes allemands, plus allemands que les Germains de l'école moderne » qui abandonnent le filon de la pensée nationale pour s'atteler au cabriolet » littéraire de maître Scribe et Cie » [248], et il aspire au jour ou il pourra « planter le drapeau de la littérature allemande au fronton de la Comédie » française ». Tous deux persistent dans leurs visées sur le théâtre de Strasbourg pour « construire leur édifice entre la France et l'Allemagne » [249]. « Notre mission est là » [250].

Il entre dans tout cela beaucoup d'attitude littéraire, beaucoup d'amour de l'exotisme, beaucoup de recherche juvénile de se singulariser. Sans doute, dans les premières œuvres d'Erckmann-Chatrian, les fourneaux sont de Nuremberg, les pipes d'Ulm et les horloges de la Forêt Noire, mais tout ce mobilier est importé à Phalsbourg. Sans doute les sympathies des auteurs vont au peuple allemand dont ils opposent la « Gemütlichkeit », le flegme « flamand », la jouissance paisible de la vie aux agitations de la nation française : « Pourvu qu'on leur joue des valses et des hopser pendant qu'ils » boivent des chopes, ils ne demandent pas autre chose; c'est un bon » peuple » [251].

---

(244) C'est ainsi qu'il désigne son père. *Chatrian à ses frères, 2 mai 1846.
(245) *Chatrian à ses frères, 30 mars 1848.
(246) *du même au même, début d'avril 1848.
(247) *Chatrian à ses frères, fin août 1850.
(248) *Chatrian à Erckmann, s. l. n. d., début de 1851.
(249) *du même au même, s. l. n. d., de Paris, entre 4 et 14 décembre 1850. C'est bien plutôt Michel Carré qui avec *Faust* et les *Contes d'Hoffmann*, arbora le pavillon allemand sur le théâtre parisien (1851-1855).
(250) *du même au même, 14 décembre 1850. C'est Chatrian qui écrit ces lignes, mais nous pouvons supposer Erckmann d'accord avec lui.
(251) *Les Bohémiens d'Alsace sous la Révolution*, *Contes populaires*, in-18°, p. 222.

Ces bons Allemands, un peu conventionnels, et qui semblent tirés du chœur des *Contes d'Hoffmann*, c'est le travestissement dont Erckmann revêt ses compatriotes de Phalsbourg. Dans l'*Ami Fritz* cependant, dès 1864, il marque déjà une différence entre les Allemands représentés par les pseudo-Bavarois de Hunebourg, et les Prussiens qui assistent à la fête de Bischeim. Les tendances réactionnaires de Bismarck, les revendications territoriales de la Prusse commencent à lui inspirer quelque méfiance à l'égard des gens d'Outre-Rhin. Déjà dans l'*Invasion*, il avait fait du Fou Yégof le porte-paroles du pangermanisme, dans ce qu'il a à la fois de primaire et de démesuré : « C'est, bien sûr, un de ces maîtres d'école allemands, qui se farcissent la » tête de vieilles histoires de ma tante l'Oie et vous les débitent gravement. » A force d'étudier, de rêvasser, de ruminer et de chercher midi à quatorze » heures, leur cervelle se détraque, ils ont des visions, des idées biscornues » et prennent leurs rêves pour des vérités » [252]. En 1865, ils en haussent les épaules : « Là-haut, dans une pièce occupant tout le premier, s'est tenu plus » tard le club des Allemands, qui chantaient en chœur des airs mélancoliques, » et parlaient de réunir l'Alsace et la Lorraine à l'Allemagne, au moyen du » suffrage universel. J'en ris encore chaque fois que j'y pense » [253].

Mais l'année suivante, Erckmann-Chatrian ne rient plus. Sadowa leur ouvre les yeux et à partir de ce moment, ils vont se déclarer contre la Prusse et les Prussiens, cette « descendance de loups » [254]. A la lutte qui dès lors s'annonce, ils sont prêts à participer dans leur sphère et par leurs moyens; Chatrian écrit à ses frères le 2 août 1866 : « Vous avez vu que les Allemands » revendiquent l'Alsace dans tous leurs journaux, dans toutes leurs réunions » politiques. Nous avons proposé au gouvernement de provoquer en Alsace » une démonstration antigermanique afin de fermer le bec à tous ces brail- » lards de la rive droite. Il a refusé net ».

Ce refus du gouvernement est bien regrettable. La démonstration eût fourni un témoignage précieux de l'état des esprits en Alsace à cette époque. Sans doute le gouvernement impérial ne voulait-il rien devoir à ces républicains, dont les écrits étaient une propagande constante contre le régime. Et Chatrian se lamente sur l'abaissement de la France : « On s'occupe beaucoup » des agrandissements de la Prusse, à Paris et je crois dans toute la France. » Nous sommes dans la nasse. Notre empereur, qui passait pour le malin des » malins, a fourré sa tête comme un imbécile dans la bricole tendue par » Bismarck. Il commence à payer cher ce qu'il a fait endurer aux hommes » de cœur depuis dix-sept ans. Notre pays n'est plus rien à côté de la Prusse. » Quelle honte! Ah! quand les peuples abandonnent leur liberté, le châtiment » ne se fait pas attendre. Parlons d'autre chose; notre humiliation me crève » le cœur. Ces Bonaparte sont le mauvais génie de la France » [255].

([252]) *Fou Yégof.* in-8°, p. 8.
([253]) *Histoire d'un Homme du Peuple*, in-8°, p. 87.
([254]) *Madame Thérèse*, in-8°, p. 55 et 71.
([255]) *Chatrian à son père, 30 mars 1867.

Ce conflit qui, à partir de Sadowa, devenait aigu, Erckmann-Chatrian ne l'avaient jamais ignoré. Ils le jugeaient naturel, permanent et l'avaient exposé plus ou moins longuement dans leurs écrits antérieurs, notamment dans le *Fou Yégof* [256]. On trouvait noté là l'antagonisme fondamental, instinctif entre les Germains et « la vieille souche gauloise » [257], les luttes séculaires, éternelles des deux adversaires. Le Gaulois déteste d'autant plus cette race, qu'elle se prétend supérieure à lui et qu'elle l'a tenu en esclavage pendant treize siècles : « classe d'étrangers qui, depuis des centaines d'années, » vivaient à nos dépens, et s'efforcent encore de nous retenir dans la » servitude » [259].

Nous voici loin de l'enthousiasme de 1850; les réalités politiques ont tué l'engouement littéraire. Entre la France et l'Allemagne, incarnée dans la Prusse, l'instinct commande la lutte. Mais cet instinct est primitif et, pour employer le vocabulaire d'Erckmann, « animal », sous-humain. La raison, au contraire, commande l'entente et la réconciliation. C'est entre ces deux pôles qu'oscille l'attitude politique d'Erckmann-Chatrian vis-à-vis de l'Allemagne et lorsque celle-ci triomphera en 1870, Erckmann souffrira, non seulement comme Français vaincu, comme Alsacien-Lorrain sacrifié, mais encore comme philosophe qui assiste à la régression de l'humanité, au retour offensif de l'animalité instinctive.

Après 1870, Erckmann-Chatrian partagent la rancune de tous les Français contre l'Allemagne. Il serait trop long de s'arrêter aux jugements qu'ils portent sur elle et sur les Allemands. Ils se reprochent à eux-mêmes d'avoir joué un rôle de dupes en les prenant pour un « peuple de spiritualistes » [260]. Nous renvoyons sur ce point le lecteur aux œuvres de l'époque : *Plébiscite*, *Brigadier Frédéric*, *Le Banni*, le *Pâté de lapin* etc.

Tandis que Chatrian voue une haine pour ainsi dire personnelle à Bismarck, Erckmann s'attaque surtout aux anciens républicains allemands qu'il avait rencontrés à Paris depuis 1848, et que leur haine déclarée contre la Prusse et son ministre réactionnaire n'avait pas empêchés de rejoindre leur corps au moment de la mobilisation. Aujourd'hui, ils chantent les louanges de ce même Bismarck qui a fait l'unité de leur pays en sacrifiant sa liberté. Et Erckmann prédit à l'Allemagne le même destin que celui qui vient d'échoir à la France : « Quant aux Allemands ils récolteront ce qu'ils ont semé. » Maintenant ils sont au pinacle, ils font trembler l'Europe, et ils ont la » bêtise de s'en réjouir. C'est très dangereux de faire peur à tout le monde; » nous l'avons appris à nos dépens; ils l'apprendront à leur tour. Parce que » Bismarck a réussi dans ses entreprises, ils le considèrent comme une espèce » de Dieu; ils ne veulent pas reconnaître que cet homme n'a employé que

---

([256]) **Fou Yégof*, in-8°, p. 7 : « le sursaut de la race ».
([257]) **ibidem*, p. 2. Cf. plus haut, p. 115, note 89.
([259]) *Histoire d'un Paysan*, in-8°, I, p. 102.
([260]) *Le Pâté de lapin*, (suite aux *Années de Collège de Maître Nablot*, in-8°, p. 80).

» des moyens malhonnêtes : la ruse, le mensonge, l'espionnage, la corruption » et la violence... Ce qu'on bâtit là-dessus n'est jamais solide... Mais tout » ce qu'on pourrait dire aux Allemands ou rien, ce serait la même chose; » ils sont grisés par leurs victoires et ne se réveilleront que lorsque l'Europe » fatiguée de leur ambition et de leur insolence, se lèvera pour les remettre » à la raison. Alors ils seront bien forcés de reconnaître, comme nous l'avons » reconnu nous mêmes, que « si la force prime quelquefois le Droit, la » Justice est éternelle » [261].

Telle est la conception à laquelle parvient Erckmann sur nos rapports avec l'Allemagne et avec l'Europe en général; car il demeure fidèle à sa défiance envers la Russie et l'Angleterre : « Nous vivons près d'un bois plein » de loups, de sangliers et d'ours blancs. Voilà comme je résume la » chose » [262]. Du reste, la politique étrangère lui semble alors subordonnée à la politique intérieure : l'affermissement de la République en France est le meilleur moyen de résister aux empiètements de l'étranger.

Ainsi, après 1870, Erckmann et Chatrian sont d'accord dans l'attitude à tenir envers l'Allemagne nouvelle, Chatrian mettant la Revanche en première ligne, Erckmann voulant d'abord organiser la République. Nulle part nous ne trouvons trace des prétendus sentiments germanophiles que, d'après Georgel et Chatrian, Erckmann aurait commencé à manifester à partir du moment ou il se fut retiré à Phalsbourg; sentiments non précisés d'ailleurs dans le fameux article du *Figaro*, dont tous les arguments se résument en celui-ci : « Erckmann vit en paix dans un pays occupé par les Allemands, » donc il leur a donné des gages » [263].

Nous pensons avoir fait justice, après les juges, de cette calomnie. Cependant, au fond de son cœur, malgré la main mise sur l'Allemagne par une Prusse brutale et matérialiste, Erckmann conservait du génie de cette nation, l'image de ses jeunes années. Il pensait que l'Allemagne se délivrerait du manteau d'acier de la Prusse, qu'elle reviendrait aux activités intellectuelles désintéressées. Reprenant son idée de 1840, c'est avec ce fantôme, qui s'efface de plus en plus de la réalité, qu'il pense, après la restitution de l'Alsace-Lorraine, condition indispensable, pouvoir renouer les relations intellectuelles, toujours par ce même moyen du théâtre de Strasbourg. C'est dans la « fusion » du génie des deux nations » qu'il voit le salut de l'Europe. « Cette idée n'a » pas cessé de me poursuivre, malgré les événements de 1870 : j'espère » qu'elle se réalisera plus tard, à moins que l'esprit de haine, d'envie, de » calomnie et de destruction ne prenne définitivement le dessus et ne fasse » reculer l'Europe au-delà des temps mérovingiens » [264]. Malgré les plus

---

([261]) *Le brigadier Frédéric*, in-8°, p. 75-76.
([262]) *Erckmann à Chatrian, 30 avril 1877. Lorsque se réalisera l'alliance franco-russe, Erckmann détruira les plans d'ouvrages anti-russes qu'il projetait d'écrire. (Cf. Hinzelin, op. cit., p. 90).
([263]) Cf. 1e partie, ch. V, p. 221 ss.
([264]) *Erckmann à Alfred, 27 novembre 1883.

cruelles déceptions, malgré la disparition de l'esprit européen, il conserve toujours un reste de tendresse pour l'image qu'il s'était faite de ce pays qui lui avait donné jadis tant d'espérances et d'illusions.

V. — IDÉES SOCIALES.

Nous avons vu avec quel enthousiasme Emile Erckmann a salué la Révolution de 1848. Lorsqu'elle se révéla incomplète et insuffisante, il n'hésita pas à prendre parti pour ceux qui voulaient la continuer, et il se rendit même à Paris pour la manifestation organisée par Ledru-Rollin le 13 mai 1849. La fondation de son journal, le *Républicain alsacien* et sa collaboration au journal de Kuss, *le Démocrate du Bas-Rhin*, prouvent également sa sympathie pour les révolutionnaires. Chatrian, dans les lettres qu'il adresse à ce moment à ses frères, ne se montre pas moins « avancé » et nous savons de quelles effusions lyriques il accueille la proclamation de la République [265]. Mais les tentatives d'Erckmann et de Chatrian pour fonder un club à Phalsbourg échouent. Les élections donnent de mauvais résultats. Tout est à refaire : « O peuple, lave tes mains dans le ruisseau, enterre tes » morts, embrasse ta femme et descends dans la rue. L'œuvre est à recom- » mencer » [266].

Ce recommencement, on le sait, échoua. Ce furent les Journées de Juin où, pour la première fois, on vit la bourgeoisie et le peuple de part et d'autre de la barricade. Le peuple fut vaincu, une répression impitoyable s'ensuivit et c'est à cette époque que fut forgé cet arsenal de lois (lois de 49), où puisèrent depuis lors tous les gouvernements d'autorité. Puis ce fut l'élection du prince Louis Bonaparte à la Présidence de la République, l'échec de *Georges* et les deux amis renonçant à la politique active pour se consacrer uniquement à la littérature.

Nous connaissons la théorie d'Erckmann sur les faits historiques, produits des époques antérieures. Le siècle de Louis XIV, par exemple, a produit, dit-on « une foule d'hommes de génie ». Erckmann rectifie : « Il les a vus » paraître, oui, mais il n'a pas eu la gloire de les produire. Ce n'est pas à » ceux qui récoltent, c'est à ceux qui sèment que revient l'honneur de la » moisson » [267]. Or le peuple, qui, en 1848, voulait gouverner, n'a pas été « ensemencé »; c'est un terrain inculte; lorsque, comme en juin, ses conducteurs naturels l'abandonnent, il ne peut qu'échouer dans la tâche qu'il a entreprise.

Le Coup d'Etat du 2 décembre 1851, achève de consommer le divorce de la bourgeoisie et du peuple. Cette scission est le cauchemar d'Erckmann-

(265) Cf. 1e partie, 2e chapitre, p. 54 ss.
(266) *Chatrian à ses frères, 21 mai 1848.
(267) *L'Art et les Grands Idéalistes*, in-8°, p. 219.

Chatrian, comme de tous les républicains de cette époque. Ils y voient le triomphe de la réaction : « Notre union a fait notre force, elle nous a donné » la victoire » [268]. Mais lorsque la guerre éclate entre « la bourgeoisie et le » peuple, quel malheur! Il ne peut pas en arriver de plus grand! » [269]. « Le » peuple n'a plus de tête, les bourgeois n'ont plus de cœur, ni de bras » [270], au plus grand dam de l'un et de l'autre : « les bourgeois ont perdu par là leur » influence sur le peuple et le peuple sa véritable direction dans les affaires » générales; car, au fond, leurs intérêts étaient communs; ils étaient de la » même famille, nés sous le même rayon de soleil de 89; les plus avancés » devaient soutenir les derniers venus. L'orgueil, la vanité, la sottise de » quelques uns, furent cause de ce grand malheur » [271]. Et les « travailleurs » ne tiendront plus à la patrie, qui se moque d'eux » [272]. En 1870, à propos du plébiscite, Erckmann juge sévèrement la « bêtise et l'immoralité des » bourgeois. Pendant dix-huit ans, Louis Bonaparte les a ruinés, humiliés, » détruits, et maintenant qu'il a besoin d'eux pour faire sa guerre à Bismarck, » il lui suffit d'un simulacre de régime parlementaire pour les mettre dans sa » manche. A-t-on jamais vu de bêtise et de lâcheté pareilles? Plus je vis, plus » je prends cette race en horreur : canailles! Enfin ils paieront tout cela, » je l'espère, un jour » [273]. Après la guerre, en 1874, il répète qu'« on ne » trouve de patriotisme et de dévouement que dans le peuple » [274], et en 1882 : « Il y a terriblement de choses à dire sur le monde bourgeois, depuis les » affaires de juin 1848... Je n'ai pas voulu le faire jusqu'à présent par un » sentiment de réserve et d'humanité, pour ne pas mettre aux prises deux » classes qui devraient marcher ensemble » [275]. Jusqu'à la fin de sa vie, Erckmann demeurera fidèle à cette conception : l'alliance nécessaire du peuple et de la bourgeoisie contre les nobles et le clergé. En s'alliant avec ceux-ci, la bourgeoisie a non seulement trahi le peuple qui l'avait toujours soutenue, mais elle s'est condamnée elle-même à entrer au service de ces deux puissances. Elle a abdiqué à la fois son indépendance et son rôle de chef, elle s'est remise sous le joug qu'avaient brisé ses pères en 1789; pour conserver des avantages matériels que le peuple l'avait aidée à conquérir et dont il réclamait sa part, par égoïsme et courte vue, elle a renoncé à être elle-même.

Mais tous les bourgeois n'ont pas suivi cette évolution. Il reste encore, « de ces anciens bourgeois, qui savaient quelque chose » [276] et « avaient le » bon sens de se mettre à la tête du peuple ». Erckmann insiste sur cette distinction entre bons et mauvais bourgeois : il ne veut pas être confondu

---

([268]) *Histoire d'un Paysan*, in-8°, p. 122.
([269]) *ibidem*, II, p. 60.
([270]) *ibidem*, IV, p. 74.
([271]) *Maître Gaspard Fix*, in-8°, p. 17.
([272]) *Histoire d'un Plébiscite*, in-8°, p. 17.
([273]) *Erckmann à Chatrian, de Phalsbourg, 21 avril 1870.
([274]) *du même au même, 11 août 1874.
([275]) *Erckmann à Chatrian, 2 juin 1882.
([276]) *Les deux frères*, in-8°, p. 23.

avec ces derniers; il fait partie de ces « honnêtes bourgeois qui se souvien-
» nent que leur père, leur grand-père, le charpentier, le menuisier, le
» forgeron étaient du peuple..., il existe encore de ces bourgeois, c'est même
» le grand nombre : malheureusement il en existe aussi d'autres, des êtres
» bornés, vaniteux, qui voudraient faire oublier leur origine, qui trouvent
» que le peuple ne les respecte pas assez et qu'il est temps de s'en séparer,
» de tirer l'échelle, pour empêcher ceux qui les suivent de monter à leur tour
» et garder ainsi les bonnes places, les hauts grades, les distinctions, les
» honneurs pour les transmettre à leurs fils par voie d'héritage » [277]. « Nous,
» bourgeois sérieux, cultivateurs, industriels, commerçants, gens de science,
» quel est notre intérêt? C'est l'ordre, le progrès, la liberté. Nous avons
» l'instruction, l'expérience des affaires, et beaucoup ont la fortune. Le
» peuple ne demande pas mieux que de nous voir à sa tête, pourvu que nous
» soyons toujours dignes de le conduire et que nous lui procurions l'instruc-
» tion, tout ce qui peut l'aider à s'élever lui-même par le travail. En rem-
» plissant ces devoirs, nous aurons la sécurité; si nous ne le faisons pas, les
» révolutions se suivront... Séparés du peuple, nous sommes un état-major
» sans armée; avec le peuple, nous avons la force, nous sommes invincibles
» au dedans comme au dehors... Nos avantages nous resteront : seulement
» il ne faut pas vouloir les garder pour nous seuls. Et d'abord, c'est impos-
» sible; malgré l'ignorance où on l'a tenu jusqu'à ce jour, le peuple com-
» mence à voir clair : il veut sa part des avantages gagnés par nous tous
» ensemble en 1789 : c'est juste » [278].

Ainsi Erckmann, dans ses œuvres de caractère politique fortement accentué, de l'*Homme du Peuple* à *Gaspard Fix*, prêche la réconciliation entre le peuple et la partie demeurée saine de la bourgeoisie, celle-ci servant de guide au premier, pour le plus grand bien des deux partis. Là encore, il reprend une idée de Rousseau : la bourgeoisie doit fournir au peuple ces « vénérables » sénateurs » qui, pouvant consacrer tout leur temps à l'administration des affaires publiques, soutiendront mieux le crédit de l'état qu'« une multitude » inconnue ou méprisée » [279]. C'est cette théorie qu'il exprime en 1865, dans l'*Homme du Peuple*, c'est ce rôle de guide qu'il s'attribue à lui-même.

Si l'on n'emploie pas ce moyen, l'avenir restera trouble et incertain : « la révolution recommencera, jusqu'à ce que les bourgeois se séparent des
» aristocrates et des intrigants qui prennent leur nom, et se réunissent fran-
» chement au peuple, pour réclamer avec lui la liberté, l'égalité, la justice,
» et reconnaître la république comme le seul gouvernement possible avec le
» suffrage universel » [280].

C'est Chauvel le Conventionnel qui parle ainsi, après l'établissement de la Constitution de l'An III. Mais Erckmann-Chatrian pensent à la situation

---

([277]) *Maître Gaspard Fix*, in-8°, p. 20.
([278]) *ibidem*, in-8°, p. 43.
([279]) J. J. Rousseau, *Contrat social*. Livre III, ch. V.
([280]) *Histoire d'un Paysan*, in-8°, IV, p. 39 et passim.

de 1869 et c'est cette seule solution, solution purement politique, qu'il donne à la question sociale. Grâce aux institutions républicaines, « chaque citoyen » aura le rang qu'il mérite par son travail, son intelligence et sa vertu » [281]. Il est curieux de constater que nos auteurs négligent complètement la fortune, l'argent et les conditions économiques dans leur système d'organisation de la cité. Ce n'est pas qu'ils les ignorent; ils ne demeurent pas aveugles au développement prodigieux de l'industrie et au rôle qu'y joue le capital, mais ils manquent de normes pour juger, pour comprendre ces problèmes inouïs. Les solutions proposées à l'époque ne les satisfont pas, et ils vont en chercher d'autres dans un passé qui n'a plus rien de commun avec le présent.

Qu'est-ce donc que le peuple pour Erckmann-Chatrian? Leur conception oscille entre celle d'Odilon Barrot : « les étudiants, les ouvriers, les bourgeois, » enfin tous les braves gens » [282] ou « les gagne-petits » [283], et celle de la Révolution russe de 1917, « soldats, ouvriers, paysans » [284]. En somme, ils le considèrent comme un quatrième état, en-dessous de la noblesse, du clergé et du tiers. C'est le peuple qui travaille, le peuple qui se bat, le peuple qui paie. « Nous autres qui travaillons, qui ne demandons rien, c'est toujours » nous qui payons » [285]. Ce peuple a pour Erckmann toutes les qualités : « La vraie noblesse, celle qui vient du désintéressement et de l'héroïsme, » se réfugie dans le peuple » [286]. « Le vrai patriotisme est dans le peuple » [287]. « La patrie ne vous a rien donné, pas un liard. Vous ne lui devez que la » lumière du jour et cela suffit pour nous la faire aimer » [288]. « Les plus » pauvres, les plus malheureux, ne sont pas toujours les plus bêtes » [289], et l'instinct du peuple, souvent juste, le serait toujours si les castes dominantes ne le maintenaient, par défiance et par égoïsme, dans une ignorance, dans une « bêtise » qui assure leur force : « Le peuple est bête, ...bête! Il ne sait » rien, il écoute ceux qui crient le plus fort, qui se mettent en avant!... Ah! » si le peuple connaissait ses intérêts..., s'il écoutait les raisons, au lieu » d'écouter les belles paroles!... » [290]. Mais « les ânes tiennent à leur licou » et les mulets à leurs clochettes... » [291], le peuple à l'alcool et au tabac [292]. Les gouvernements, issus de classes étrangères au peuple, le trompent constamment, comme en 1870, sous prétexte de faire son bonheur : « C'est » toujours pour notre bonheur qu'on fait les injustices, pendant qu'on se » moque de nous et qu'on nous traite comme de véritables bûches ». L'atti-

(281) *ibidem.*
(282) *Histoire d'un Homme du peuple*, in-8°, p. 84.
(283) *Waterloo*, in-8°, p. 45.
(284) *Histoire d'un Paysan*, in-8°, III, p. 110.
(285) *Waterloo*, in-8°, p. 38.
(286) *Madame Thérèse*, in-8°, p. 58.
(287) *Histoire d'un Paysan*, in-8°, II, p. 91.
(288) *Histoire d'un Paysan*, in-8°, II, p. 59.
(289) *Maître Gaspard Fix*, in-8°, p. 38.
(290) *ibidem.*
(291) *Alsaciens et Vosgiens d'autrefois*, in-18°, p. 69.
(292) *Blocus*, in-8°, p. 69.

tude constante que doit tenir le peuple à l'égard de tout gouvernement, c'est la méfiance.

Ainsi Erckmann n'offre pas d'autre solution à la question sociale que la solution politique; il ne conçoit pas non plus d'autre forme de propriété que celle créée par les biens nationaux. Pour lui la grande Révolution a résolu le problème social comme tous les autres. Il suffit de revenir aux principes qu'elle a édictés et de s'y tenir pour supprimer toute revendication populaire.

Erckmann reconnaît donc l'existence du prolétariat, il admet le quatrième état : « Les rois de France et de Navarre ne reconnurent jamais que » trois ordres, la noblesse, le clergé et le tiers état, en excluant la masse » immense du peuple » [293]. Mais ce quatrième état, l'enfant de Phalsbourg a de la peine à le concevoir autrement que comme l'ensemble que pouvaient former, vers 1840, les paysans et les artisans. Le mouvement ouvrier des grandes villes, la vie du prolétariat des usines et des manufactures lui demeure étranger. Son héros de l'*Histoire d'un Homme du Peuple*, bien que vivant à Paris de son travail manuel, est un paysan débarqué de sa province et qui travaille, non comme un ouvrier moderne, mais comme un artisan, dans un petit atelier encore patriarcal, où le patron besogne avec trois ou quatre compagnons, où la fille de la maison suffit à tenir la comptabilité. Certes, Erckmann soutient les revendications des ouvriers : il approuve leurs sentiments de solidarité, en opposition avec l'individualisme paysan : « Au lieu de vivre sur leur propre cave, comme les paysans, ils » s'inquiètent les uns des autres; en s'inquiétant des autres, ils s'inquiètent » pour eux-mêmes et je me rappelle que dans ce temps, ils avaient déjà des » idées de s'associer. Ces idées sont devenues plus fortes de jour en jour. Moi, » malgré tout ce qu'on dit contre, je trouve ces idées justes » [294]. Mais c'est là tout ce qu'il dit de la question des syndicats. Il ne dépasse pas le « Secours » mutuel ». Dans *Maître Gaspard Fix* on aperçoit en toile de fond une véritable usine, la verrerie de Tiefenthal; Erckmann à ce propos nous indique son opinion sur les « promesses d'augmentation » et les « caisses de retraite » patronales; mais ce ne sont que des allusions [295]. Et lorsqu'il reconnaît : « la moitié de la Révolution est faite : les paysans ont leur part; l'autre moitié » reste à faire; il faut que les ouvriers aient aussi leur part comme les paysans, » qu'ils jouissent du fruit de leur travail », c'est seulement « par l'instruc- » tion et la liberté » [296] qu'il prétend y parvenir.

Sa conception de la misère procède des mêmes observations que sa conception du prolétariat. « La terrible misère » [297], « qui rabaisse les hom- » mes » [298], « qui rabaisse les malheureux » [299], ce n'est pas dans les taudis

(293) *Erckmann à Chatrian, 20 avril 1870.
(294) **Histoire d'un Homme du Peuple*, in-8°, p. 76.
(295) *Maître Gaspard Fix*, in-8°, p. 12.
(296) *Histoire d'un Paysan*, in-8°, IV, p. 28.
(297) *Histoire d'un Plébiscite*, in-8°, p. 73.
(298) *Histoire d'un Paysan*, in-8°, I, p. 7.
(299) *Les deux frères*, in-8°, p. 5.

et les assommoirs des grandes villes qu'il va la chercher, c'est à la campagne, à l'intérieur des misérables cassines des « bûcherons, charbonniers, souvent » sans travail et sans pain, le toit de chaume percé par la pluie, la femme et » les enfants grelottant de froid » [300]. Des grandes villes, il ne connaît que la misère de la rue qu'il a pu côtoyer à Paris : « cinq ou six mendiants, des » femmes à demi-nues, leurs petits enfants dans les bras, ou des vieux tout » grelottants, assis sous le réverbère qui tremblote » [301]. Il en est de même pour le travail et sa peine, il ne connaît que celui des paysans : « au prin- » temps, où l'homme à la charrue souffle des journées entières auprès de ses » bœufs, à l'été où il fauche nuit et jour, les reins serrés dans son mouchoir, » tout brisé de fatigue » [302], ou celui du médecin de campagne : « existence » pénible, surtout à l'époque des grandes neiges » [303]. Quant aux grandes entreprises, comme le canal de Suez, Erckmann ne conçoit que ce qu'il appelle « le travail libre », c'est-à-dire à la tâche [304]. Mais il ne se préoccupe nullement du rapport entre le travail, le salaire et le coût de la vie.

Du reste, ce médecin de campagne, ce paysan, Erckmann lui-même, lorsqu'il nous dit : « le travail est ma vie et je n'ai jamais connu de plus » grande joie » [305], c'est pour eux-mêmes qu'ils travaillent et non pour un patron, c'est avec *ses* bœufs que ce paysan laboure *son* champ. Ils possèdent quelque chose, travaillent avec l'espoir d'améliorer leur sort ou l'idée de remplir un devoir. Cet espoir qui, selon Erckmann, doit être le mobile de tous nos actes, le plus grand crime des classes dirigeantes est de l'enlever aux misérables. « S'il existe (à Paris) des palais... on trouve aussi des endroits » où le soleil ne luit jamais, où l'on travaille des années et des années sans » espérer que cela finisse » [306]. « Quel courage et quelle misère de travailler » toujours, sans autre espoir que les récompenses de la vie éternelle... Com- » bien se consument sans jamais voir la fin de leur peine » [307]. Or c'est là la condition de l'ouvrier; plus tard, à Saint-Dié, le défilé des ouvriers sortant des tissages et des filatures, l'impressionnera désagréablement [308], comme une fausse note dans sa symphonie sociale. C'est pour cette raison, entre autres, qu'il n'a pas donné de suite à l'*Histoire d'un Homme du Peuple* : le premier soulèvement du prolétariat, les journées de Juin lui sont demeurées un mystère redoutable : il n'ose les aborder, il les effacerait volontiers de sa mémoire qu'elles hantent et s'écrierait avec Michelet, « Excidat illa dies! » [309].

---

(300) *La maison forestière*, in-18° p. 116.
(301) *Histoire d'un Homme du Peuple*, in-8°, p. 75.
(302) *Histoire d'un Homme du Peuple*, in-8°, p. 84.
(303) *Le coquillage de l'Oncle Christian*, Contes populaires, in-18°, p. 256.
(304) *Isthme de Suez*, in-8°, p. 7.
(305) *Alsaciens et Vosgiens d'autrefois*, in-18°, p. 293.
(306) *Histoire d'un Homme du Peuple*, in-8°, p. 46.
(307) *Histoire d'un Paysan*, in-8°, 1, p. 7.
(308) *Erckmann à Alfred, 3 janvier 1892.
(309) Michelet, Journal. Cf. G. Monod. La vie et la pensée de J. Michelet, p. 249, (Champion éd., Paris, 1923).

C'est à la lumière de cette conception qu'il faut examiner les jugements qu'ont portés Erckmann-Chatrian sur les problèmes sociaux. Si étrangers et fragmentaires que ces problèmes aient pu leur apparaître, si troublants pour l'harmonie de leur système politique, ils n'ont pu refuser de les voir et de les envisager. Si la solution qu'ils prétendent leur donner est jugée aujourd'hui inopérante et dès ce moment surannée, des questions comme les rapports d'ouvriers à patrons, de capital à travail, de l'opulence et de la misère, de la propriété et de l'héritage, ainsi que les solutions préconisées alors par les différents réformateurs sociaux, n'ont pas manqué de solliciter leur jugement. Ce sont ces opinions que nous allons examiner, sans vouloir les grouper en un système cohérent, auquel nos auteurs n'ont jamais pensé.

Erckmann ne conçoit pas la propriété sous une autre forme que celle de la propriété foncière, héréditaire, patriarcale. Elle se légitime à ses yeux non par des titres, mais par le travail qui l'a mise en valeur de génération en génération. L'opération des biens nationaux, en partageant la terre entre ceux qui la cultivent, n'a fait que l'attribuer à ses possesseurs légitimes : « Nous sommes chez nous, dit le Brigadier Frédéric, la terre, les maisons, » les arbres, les rochers, sont à nous de père en fils » [310].

Mais même sous cette forme légitime, la propriété a des abus. Elle endurcit le cœur de certaines gens qui, au lieu de remercier le Seigneur d'une telle abondance, manquent d'esprit chrétien au point d'en refuser la moindre part à plus pauvre qu'eux. Tels les gens de Hirschland que, « l'amour » de la propriété rend plus féroces que des sauvages » [311] et qui « pardonnent » plutôt à quelqu'un de dire qu'il n'y a pas de Bon Dieu que de passer à » travers une haie » [312]. Les *Zigeiners* qui, comme les lys ne filent ni ne tissent, « sont de meilleurs chrétiens que ces gens là » [313].

Cette propriété, si solidement établie qu'elle paraisse, est d'ailleurs très précaire : « la terre, les vergers, les prairies ne passent pas, mais les propriétaires passent » [314] très rapidement, tel ce maire de village, « qui s'arrondit » le ventre comme un bouvreuil, et souffle dans ses joues rouges en disant : « Moi, je suis Hans Aden, j'ai dix arpents de beaux prés, j'ai deux maisons, » j'ai une vigne, mon verger, mon jardin, hum! hum!, j'ai ceci, j'ai cela!... » Le lendemain, il lui arrive une petite colique et... bonsoir! » [315].

Mais ce ton de scepticisme sur la valeur de la propriété et l'abus qu'en font certaines gens, c'est, chez Erckmann, opinion de jeunesse, lorsqu'il lutte encore avec la destinée. Au fur et à mesure que sa situation financière s'améliore, l'instinct du propriétaire se développe chez lui. Il approuve « la

---

(310) *Le Banni*, in-8°, p. 11. Cf., aussi *Contes Vosgiens*, in-8°, p. 11 et 12 et le *Brigadier Frédéric*, in-8°, p. 31.
(311) *Les Bohémiens*, à la suite de la *Maison forestière*, dans le volume, in-18°.
(312) *ibidem*.
(313) *Myrtille*, *Contes de Bords du Rhin*, in-18°, p. 17.
(314) *L'Héritage de l'Oncle Christian*, *Contes de la Montagne*, in-18°, p. 79.
(315) *Fou Yégof*, in-8° p. 22.

» colère de l'honnête homme qu'on vole » [316] et la fureur de Moïse, témoin du pillage de ses eaux de vie, car « les hommes les plus prudents deviennent » aveugles quand on attaque leurs biens » [317]. Gaspard Fix lui-même, cesse de lui être antipathique quand il préfère mourir en défendant son bien plutôt que de fuir en l'abandonnant [318]. Mais devant les formes que prend la propriété moderne, Erckmann fait montre d'une incompréhension complète. Ce qu'il dit du rôle et de l'activité des banques, par exemple, nous le démontre clairement : « Ces sociétés, établies pour prêter de l'argent et n'en » ayant pas, étaient d'abord forcées d'en emprunter, ce qu'elles faisaient » d'une façon assez comique. Le gouvernement les autorisait à vendre quatre » ou cinq cents francs pièce, de petits carrés de papier qui ne valaient pas » un centime. Ces petits carrés de papier s'appelaient des actions : ils étaient » cotés à la Bourse et devaient rapporter, aux dires des administrateurs, dix, » quinze, vingt pour cent. Cela s'appelait dividende. Tant qu'il se présentait » des acheteurs, les petits carrés de papier montaient à la Bourse, les caisses » de la société se remplissaient d'écus et l'on payait de gros dividendes aux » actionnaires pour en attirer d'autres; mais quand les petits carrés de papier » étaient vendus ou que les gens n'en achetaient plus, ils tombaient à zéro, » ceux qui ne s'en étaient pas débarrassés se trouvaient ruinés à moitié, aux » trois quarts, tout-à-fait; ceux qui les avaient vendus pendant la vogue, en » hausse, se trouvaient enrichis » [319]. Telle était la conception qu'avait Erckmann d'une des formes les plus fécondes de la vie économique moderne et de l'honnêteté des conseils d'administration; c'est en vain qu'on chercherait dans son œuvre une contre-partie à ce tableau. On comprend mieux maintenant pourquoi, parmi les règles de vie que se fixe l'*Ami Fritz*, au début du roman, figure celle de ne pas « prendre d'actions industrielles » [320].

Cette idée de la petite propriété légitimée par le travail, Erckmann la doit aussi à J. J. Rousseau qui ne concevait pas dans son Etat idéal, d'autres activités économiques que celle du paysan, à production et consommation familiale, et celle de l'artisan de petite ville. Erckmann y ajoute la propriété littéraire, pour éviter que « des voleurs habiles ne s'emparent des œuvres » des écrivains, et ne s'en attribuent le profit » [321]. Petit trait à l'adresse d'Hetzel!

Cette propriété a des ennemis, elle est attaquée à la fois par des adversaires d'en haut et d'en bas. En haut, par les aristocrates de naissance, en bas « par les aristocrates d'en bas, auxquels il ne manque que » l'argent pour être des aristocrates d'en haut et qui veulent le prendre dans

(316) *Histoire d'un Homme du Peuple*, in-8°, p 24.
(318) *Maître Gaspard Fix*, in-8°, p. 34.
(317) *Le Blocus*, in-8°, p. 37.
(319) *ibidem*, p. 18-19.
(320) *Ami Fritz*, in-8°, p. 2.
(321) *Histoire d'un Paysan*, in-8°, III, p. 121.

» la poche des paysans qui le gagnent à la sueur de leur front » [322]. Ce sont eux qui, en flattant les pires instincts populaires, poussent à la Révolution sociale. Mais la bourgeoisie ne les craint pas : « il n'est pas facile d'anéantir » des classes nombreuses, énergiques et résolues à se défendre jusqu'à la der- » nière extrémité » [323]. Lui-même n'hésiterait pas, au déclin de la vie, à se lancer dans la mêlée : « Je suis un de ces bourgeois qui ont gagné une petite » aisance à force de travail, de persévérance, d'énergie... Malgré mes soixante- » treize ans, j'irais encore défendre mes droits le mousquet au poing dans les » rues de Paris ou ailleurs » [324]. Le socialiste de 1848 ne reconnaissait plus les théories qui avaient enthousiasmé sa jeunesse, ne retrouvait plus « l'eau » pure » [325] du socialisme, dans les massacres de la Commune ou « la propa- » gande par le fait » des années 1890-95.

Erckmann ne propose donc, pour la question sociale, que des solutions timides, surannées et inopérantes. Cependant, il a esquissé, sur un point particulier, sa conception du rôle économique du capitalisme. Reprenant une image de Saint Simon, il appelle les profiteurs de la société, les frelons de la ruche. « Ils entrent de force dans une ruche pour en manger le miel » et tout ravager » [326]. Il range également parmi les frelons les « hommes » de sentiment », c'est-à-dire les réactionnaires romantiques [327], qui s'oppo- sent au progrès moderne et dans l'*Ami Fritz*, il soupçonne les célibataires, eux aussi, d'en faire partie. Mais on sait ce qui arrive aux frelons : « si les frelons » ne veulent pas s'en aller ni travailler, le Bon Dieu veut que les abeilles s'en » débarrassent, ce qu'on a toujours vu, et ce qu'on verra toujours jusqu'à la » fin des siècles » [328].

Cependant les frelons ont leur utilité et Erckmann tire de leur rôle une théorie de la production. C'est le *Mauser* qui nous l'expose dans *Madame Thérèse* [329] : « L'année dernière, comme je regardais travailler mes » abeilles, je vis que, tout à coup, ces petits êtres, doux et même jolis, se » mettaient à tomber sur les frelons, à les piquer et à les entraîner hors de » la ruche. Cela revient tous les ans. Ces frelons font les jeunes, et les » abeilles les entretiennent tant que la ruche a besoin d'eux : mais ensuite, » elles les tuent. C'est quelque chose d'abominable et pourtant c'est écrit. » En voyant cela, je pensais aux Républicains; ils sont en train de tuer » leurs frelons, mais soyez tranquilles, on ne peut jamais se passer d'eux; » il en reviendra d'autres; il faudra les remplumer et les nourrir : après cela » les abeilles se fâcheront encore et les tueront par centaines. On croira que

---

(322) *Note de la main d'Erckmann au dos d'une brochure sur *Robespierre*, par J. Lodien. (Paris, 1850).
(323) *Erckmann à Alfred, 28 juin 1894.
(324) *du même au même, 20 janvier 1895.
(325) Cf. plus haut, p. 62.
(326) *Histoire d'un Paysan*, in-8°, III, p. 34.
(327) Daniel Rock, in-8°, p. 180.
(328) *Madame Thérèse*, in-8°, p. 63.
(329) *ibidem*, in-8°, p. 5.

» tout est fini, mais il en reviendra d'autres... Ainsi de suite; il en faut, il » en faut ».

Ainsi Erckmann admet l'utilité des frelons. Ils seraient indispensables à certaines périodes de l'évolution économique : c'est ainsi que la noblesse et le clergé ont eu leur raison d'être lors de la mise en valeur, par le couvent et le château, des terres de France, quand, au Moyen-Age, on défricha les forêts, on dessècha les marais. La bourgeoisie actuelle qui met en valeur les richesses du sous-sol et les forces naturelles, créant des œuvres utiles et grandioses comme les chemins de fer ou le Canal de Suez, voit son rôle également justifié. Là où ce rôle cesse d'être légitime, c'est lorsque, ayant créé un état de choses qui leur est favorable, ces classes arrêtent le développement de leurs créations, pour éviter que d'autres en profitent. A ce moment, elles se condamnent elles-mêmes, séparent leurs intérêts de ceux de la communauté et préparent ainsi la Révolution, seul moyen de rétablir la Justice outragée.

L'organisation capitaliste moderne, la propriété mobilière et industrielle, qui ressemble, sur plus d'un point, à la féodalité médiévale, agricole et immobilière, se justifie donc aux yeux d'Erckmann, en tant que système de *mise en exploitation* : ce sont les frelons qui fécondent la ruche. Mais il arrive un moment où ils se révèlent inutiles, puis nuisibles : l'exploitation, stabilisée, parvenue aux limites de son extension, peut se faire sans eux. On les entretient encore un certain temps, par souvenir des services rendus, et finalement on les élimine comme organes superflus. C'est ce qui est arrivé à la Révolution française.

Cette théorie n'est qu'esquissée et, une seule fois, au début de *Madame Thérèse*. Elle a ceci d'intéressant qu'elle nous montre qu'Erckmann a entrevu le caractère dynamique du capitalisme et reconnu qu'il est condamné à grandir ou à mourir. Elle nous fait mieux comprendre aussi les jugements négatifs qu'il porte sur les différents réformateurs sociaux dont il a pu connaître les théories. Il condamne le communisme, « commode pour les fai- » néants, les voleurs et les imbéciles, pour les lâches et les envieux » [330] et qui causerait de « terribles batailles », ainsi que Fourier et son phalanstère [331], Barbès, Raspail, Cabet, Blanqui, Louis Blanc et surtout Proud'hon, avec ses formules effrayantes : « la propriété, c'est le vol, Dieu c'est le mal, le vrai » gouvernement, c'est l'anarchie »; elles réjouissent les réactionnaires « jus- » qu'au fond de l'âme » [332]. Tous ces théoriciens lui semblent des « individus » qui ont jeté dans le public leurs utopies et leurs illusions, sans s'inquiéter » d'autre chose que de se faire la réputation de grands penseurs et d'écrivains » remarquables » [333]. C'est d'eux que sont venus « la confusion et les désas- » tres » [334]. « Ces Saint-Simoniens, ces Cabétiens, ces Fouriéristes, ces Com-

(330) *Histoire d'un Homme du Peuple*, in-8°, p. 77.
(331) *Maître Gaspard Fix*, in-8°, p. 44.
(332) *Ibidem*, p. 39.
(333) *Erckmann à Chatrian, 11 novembre 1878.
(334) *ibidem.

» munistes... ne peuvent pas tous avoir raison; nous serons forcés de choisir » entre eux, et les autres nous tomberont dessus » [335]. « Or, la République » n'est pas le fouriérisme ni le communisme, ni le socialisme : c'est la » République, c'est-à-dire le gouvernement de tous par tous, au profit de » toute la nation, autrement dit, la démocratie » [336]. De la formule « démo- » cratique et sociale » de la Révolution de 1848, Erckmann n'accepte donc que le premier terme : il ne veut pas ignorer ou condamner le second, mais il le laisse dans le vague et écarte les solutions trop précises. Il se tiendra à ce point de vue toute sa vie, en 1876 comme en 1848, car il est, comme Perrignon, un « vieux de 89, pour qui il n'y a rien au-dessus de la liberté » [337]. L'inégalité sociale est pour lui, non le fait d'une législation injuste, mais le résultat de l'inégalité naturelle des tempéraments et des capacités. Il n'y a rien à ajouter aux conquêtes de la Révolution, il s'agit uniquement de procurer aux déshérités de la nature, *l'espoir* de sortir de cette situation. Les principes de la Révolution suffisent à le leur donner.

Non qu'Erckmann s'oppose à toute réforme et que la société actuelle lui semble irréprochable; il plaint les pauvres, qui ont tant de mal à demeurer honnêtes. « C'est facile de rester honnête quand on est riche, mais quand on » est pauvre, quand on a besoin de sa place pour vivre, il faut supporter bien » des iniquités » [338]. La société est organisée de telle façon que les pauvres en supportent tout le poids, « tout fond sur les pauvres, tout est contre » eux » [339]. Et si l'argent permet de réaliser de grandes œuvres matérielles, comme le canal de Suez ou les chemins de fer, en y attirant les travailleurs par une rétribution convenable. (« Oh! l'argent, l'argent, quelles merveilles » il fait faire!) » [340], cet amour du lucre, « fond de la nature humaine » [341], amène souvent la ruine morale de bien des individus : « Voilà ce qu'un » honnête homme, un homme de cœur est capable de penser quand la richesse » arrive » [342]. « C'est le gueux d'argent qui fait tout le mal, quand il vient » par une porte, le bonheur s'en va par l'autre » [343]. Mais ces assertions ne dépassent pas en portée sociale l'apologue du *Savetier et du Financier*.

Ainsi Erckmann n'a fait qu'entrevoir le problème social; il ne peut refuser d'en reconnaître l'existence, mais on sent qu'il en est gêné, comme par quelque chose qui détruit la belle structure de son système républicain démocratique. Aussi n'offre-t-il que des solutions démocratiques républicaines, sans jamais vouloir aller plus loin. Audacieux en paroles pour flétrir et invectiver, il est timide, gauche et désuet dans les remèdes qu'il propose.

---

(335) *Histoire d'un Homme du Peuple*, in-8°, p. 111.
(336) *Maître Gaspard Fix*, in-8°, p. 44.
(337) *Histoire d'un Homme du Peuple*, in-8°, p. 77.
(338) *Histoire d'un Sous-Maître*, in-8°, p. 50.
(339) *Histoire d'un Paysan*, in-8°, I, p. 37.
(340) *Canal de Suez*, in-8°, p. 37.
(341) *ibidem*, p. 7.
(342) *Histoire d'un Homme du Peuple*, in-8°, p. 29.
(343) *ibidem*, p. 32.

Dans une société fondée sur les biens nationaux, il estime qu'il n'y a qu'à développer ce que la République contient en germe pour réaliser la justice sociale, part de la justice universelle.

Et quand, après 1870, la République est proclamée, Erckmann ne saisit plus le sens des revendications ouvrières. Lorsque la Commune éclate, on pourrait s'attendre à le voir approuver cette tentative de revanche des Journées de Juin, à la fois populaire et patriotique. Il n'en est rien. Il la condamne sévèrement, parce qu'elle est faite sous les yeux de l'ennemi, parce qu'elle coûte la vie à son ami Chaudey, fusillé sur l'ordre de Raoul Rigault, préfet de police, et surtout parce qu'elle se produit après la chute de l'Empire. Depuis le 4 septembre 1870, « le peuple » n'a-t-il pas le plus grand bien qu'il puisse désirer? Pourquoi cette insurrection inutile? Aussi, d'après lui, ce ne sont pas les Républicains, ce n'est pas « le peuple » qui l'a provoquée; c'est la « canaille », cette canaille qui se montre si peu dans ses romans, ce « cinquième Etat » qui fait ainsi son apparition dans leurs conceptions politiques.

A partir de ce moment, les réformateurs sociaux ne seront plus pour Erckmann que bandits ou filous; il désapprouve même Gambetta d'avoir accordé l'amnistie aux insurgés de 71, et tout le reste de sa vie, il confondra dans une même horreur les partis réactionnaires et les socialistes, les anarchistes, les communistes, tous ceux qui veulent attenter à une forme de propriété qui constitue à ses yeux, de par son origine, la base même de la République.

VI. — L'INSTRUCTION DU PEUPLE.

Dès *Madame Thérèse*, Erckmann fait bénir par Koffel la Convention, qui « à voté cinquante quatre millions pour l'instruction du peuple, avec le » regret de ne pouvoir faire plus » [344]. Depuis cette époque héroïque, rien ou presque rien n'a été fait. Sans doute « les ordonnances, les arrêtés, les » circulaires sur l'instruction du peuple n'ont jamais manqué, mais l'argent. » On a toujours trouvé de l'argent pour les rois, pour les empereurs, les » princes, les évêques, les ministres, les généraux et les soldats; mais pour » éclairer le peuple et récompenser les instituteurs, les caisses ont toujours » été vides » [345]. Après 1866 et 1870, quand on considéra le maître d'école prussien comme le vainqueur de Sadowa et de Sedan, le point de vue de nos auteurs se précisa davantage, notamment dans l'*Histoire d'un Sous-Maître*, les *Années de Collège de Maître Nablot* et les *deux Frères*.

La liberté et l'instruction sont les deux bases sur lesquelles Erckmann fonde sa conception de l'Etat, la seconde étant la condition de la première.

(344) *Madame Thérèse*, in-8°, p. 63.
(345) *Histoire d'un Sous-Maître*, in-8°, p. 2.

Aussi insiste-t-il particulièrement sur les conséquences politiques de l'ignorance : la guerre, la révolution, la tyrannie et la servitude [346]. « C'est l'igno- » rance du peuple qui a perdu notre révolution. Si le peuple avait su lire, » écrire et raisonner un peu ses intérêts, jamais il n'aurait accepté la consti- » tution de l'an VIII » [347]. Aussi tous ceux qui exploitent le peuple s'efforcent-ils de le maintenir dans son ignorance : « Il est clair qu'on veut nous » abrutir », déclare l'Homme du Peuple [348], et M. de Muleroy dévoile la pensée profonde de sa caste par ces paroles : « Grâce à son ignorance (celle » du peuple), nous sommes toujours les gens nécessaires... L'ignorance, la » sainte ignorance des masses nous sauve et nous sauvera toujours » [349].

Or, dans le pays d'Erckmann-Chatrian, jusque vers 1860, « la moitié de » nos malheureux paysans ne savaient pas un mot de français. Depuis deux » cents ans, on les laissait croupir dans l'ignorance » [350]. Les petites gens des bourgs n'en savaient guère plus, et l'épicier des Chaumes « vendrait tous les » chefs d'œuvre de l'esprit humain : Buffon, Cuvier, Jussieu, l'Encyclopédie » et toutes les bibliothèques de l'Europe, à deux sous la livre, pour en faire » des cornets » [351]. « La grande misère de ce pays [352], est l'ignorance, voilà » ce qui nous tue » [353]. C'est elle qui empêche le paysan de tirer parti, non seulement des ressources de son esprit, mais encore de celles de son pays, même les plus modestes, comme les plantes sauvages, car « la science des » plantes, qui devrait être répandue jusqu'au fond des hameaux, est dans » les bibliothèques des grandes villes » [354]. C'est cette ignorance qui l'empêche de sortir de son esclavage de la glèbe, de devenir « l'homme utile », cher aux disciples de Saint Simon. « Celui qui ne sait rien et qui n'a pas le » moyen de s'instruire, passe sur la terre comme un pauvre cheval de » labour » [355], car « l'instruction fait la moitié de l'homme et peut-être » même les trois quarts. C'est le manque d'instruction qui fait la misère, » la misère fait... tous les vices » [356]. Entendons, avec Erckmann, que l'on ne peut triompher de l'animalité qui est en nous sans instruction; sans elle aucun espoir de devenir un « homme ».

---

(346) « Il faut que les peuples soient plus bornés que le dernier des paysans, » car on ne regarde pas comme de grands malins ceux qui se ruinent en procès » avant de s'entendre » (*Paysan*, in-8°, IV, p. 63). « Dans la montagne, les mal- » heureux dépourvus d'instruction demandent des choses impossibles et se livrent » à tous les excès ». (*Les deux frères*, in-8°, p. 38). « ...de pauvres êtres qu'on en- » tretient dans l'ignorance pour les faire travailler au profit des seigneurs et des » moines ». (*Paysan*, I, p. 58).

(347) *Histoire d'un Sous-Maître*, in-8°, p. 12.
(348) *Histoire d'un Homme du Peuple*, in-8°, p. 68.
(349) *Maître Gaspard Fix*, in-8°, p. 34.
(350) *Histoire d'un Plébiscite*, in-8°, p. 99.
(351) *Les deux frères*, in-8°, p. 23.
(352) *Histoire d'un Sous-Maître*, in-8°, p. 38.
(353) *Maître Gaspard Fix*, in-8°, p. 45.
(354) *Les deux frères*, in-8°, p. 4.
(355) *Histoire d'un Paysan*, in-8°, I, p. 24.
(356) *Madame Thérèse*, in-8°, p. 48. Cf. *Années de Collège de Maître Nablot*, in-8°, p. 61.

Mais ce n'est pas seulement la valeur personnelle de l'individu qui s'augmente par l'instruction, c'est celle du corps social tout entier : « L'éducation fait non seulement les individus, mais les nations tout entières; » c'est pour cela que le choix des instituteurs et des enseignements est si » grave; c'est pour cela que ceux qui veulent dominer les peuples et vivre » à leurs dépens, cherchent d'abord à s'emparer de l'enfance, à lui donner » des habitudes de penser qui durent toute la vie et empêchent les malheu- » reux de redevenir libres, de réclamer leurs droits et de secouer le joug qui » les opprime » [357]. L'instruction permet la critique du gouvernement et de l'ordre social, elle apprend à « éplucher les comptes des ministres » [359]. elle « assure la paix » [360], tout en faisant naître des « talents de guerre » [361]. Enfin elle est indispensable en un pays de suffrage universel [362], où « nul » n'est censé ignorer la loi » [363], et particulièrement dans les régions où l'emploi d'un dialecte germanique isole encore davantage les populations du reste de la nation, les tient à l'écart des idées et même de la moralité courantes. Dans un rapport au Conseil Académique de Nancy, à sa session de 1856, le premier président de la Cour impériale de cette ville, Lezaud, écrivait à propos de l'arrondissement de Sarrebourg : « Mauvaise foi dans » les marchés, tracasseries et usurpations de terrains, esprit aveuglement » processif, dispositions effrayantes au parjure et au faux témoignage, tous » ces vices caractérisent spécialement les populations allemandes » [364]. Erckmann-Chatrian n'exagèrent donc pas quand ils nous dépeignent sous des couleurs aussi sombres la « mauvaise race » du comté de Dabo et l'on voit que la tâche d'élever ces populations, au point de vue moral comme au point de vue intellectuel, est assez considérable pour qu'elle inspire le meilleur de leur œuvre.

Aussi la personne de l'instituteur joue-t-elle dans les romans d'Erckmann-Chatrian un rôle important et plein d'honneur. Sans doute, lorsque nos auteurs sacrifiaient encore aux dieux du réalisme, ils ont tracé certains portraits de maîtres d'école ridicules, comme Zacharias Mutz des *Bohémiens* ou Maître Bastian du *Joueur de Clarinette*. Mais au fur et à mesure qu'ils s'éloignent des conceptions de cette école, qu'ils accentuent leur tendance populaire et démocratique, leurs maîtres d'école deviennent des personnages sympathiques et finissent par remplacer dans leurs œuvres le savant qui a la faveur de l'époque, le médecin. Sous l'influence du souvenir de ses ancêtres, les maîtres d'école calvinistes, Erckmann nous les dépeint généralement bons et sévères et fait ressortir le contraste entre l'humilité de leur condition

---

(357) *Histoire d'un Sous-Maître*, in-8°, p. 8.
(359) *Histoire d'un Plébiscite*, in-8°, p. 9.
(360) *Waterloo*, in-8°, p. 114.
(361) *Histoire d'un Plébiscite*, in-8°, p. 41.
(362) *Histoire d'un Homme du Peuple*, in-8°, p. 77.
(363) *Maître Nablot*, in-8°, p. 60.
(364) Cité par May. *La lutte pour le Français en Lorraine, de 1792 à 1870*, p. 145. (Nancy, 1912).

et leur supériorité morale et intellectuelle sur les paysans au milieu desquels ils vivent. Ces personnages sont devenus des types : M. Florence des *Deux frères*, M. Guillaume du *Sous-Maître*, le Sous-Maître lui-même ou M. Denier des *Orateurs de mon village*, le père Mougeot de *Claude et Annette* ou Heinrich Walter, le plus heureux des *Amoureux de Catherine*.

Le sombre tableau qu'Erckmann-Chatrian nous tracent de l'état de l'enseignement primaire au village, dans sa région, peut nous paraître aujourd'hui tendancieux; cependant dans certains hameaux de montagne, on en trouve encore suffisamment de vestiges matériels pour que nous ne puissions en mettre en doute la vérité et les témoignages que rapportent les historiens, d'après les pièces officielles, coïncident complètement avec les dires de nos auteurs [365]. Ceux-ci cependant ont soin de reculer dans le temps l'action de leurs romans scolaires : ils les situent de préférence à la fin de la Restauration [366], c'est-à-dire à une époque où l'école publique et l'instituteur laïc sont dans une situation déplorable, sous la dépendance complète du clergé catholique. Ils nous dépeignent l'état misérable des écoles en contraste avec l'opulence de l'église. Si à Phalsbourg, sur la grande route de Paris, les écoles étaient assez bien tenues, aux environs, dans les villages catholiques surtout, elles étaient complètement négligées. La qualité inférieure du personnel enseignant, dont certains membres ne savaient même pas le français, le peu d'assiduité et de bonne volonté des élèves, encouragés sous main par le clergé à ne pas apprendre autre chose que le catéchisme et l'histoire sainte, le peu d'intérêt des parents qui n'envoyaient leurs enfants en classe que l'hiver, « lorsqu'il n'y avait pas de neige », tous ces facteurs étaient loin de mettre ces populations en état de recueillir directement la loi nouvelle des livres mêmes de Jean Jacques Rousseau.

L'enseignement donné dans ces écoles correspondait à cette misère matérielle : lire, écrire, et les « quatre règles » étaient tout ce que les meilleurs des maîtres pouvaient enseigner : les fractions leur paraissaient quelque chose de « terriblement difficile » [367]. Mais le service de l'église passait avant tout : sonner les cloches, balayer la sacristie, tenir l'orgue ou chanter au lutrin étaient les premiers devoirs de l'instituteur, placé sous l'entière dépendance du curé, car auprès du gouvernement, les avis de l'Evêque étaient d'un autre poids que ceux du Recteur de l'Académie [368]. Aussi l'école a-t-elle pour tâche principale de préparer à la première communion; le catéchisme et l'histoire sainte prennent les trois quarts du temps, le reste ne vient que par surcroît et comme accessoire. Dans les écoles de filles, tenues dans cette région par les sœurs de Saint Jean de Bassel, il règne une ignorance qui nous

---

([365]) May par exemple (op. cit.), ou Lévy, *Histoire linguistique d'Alsace et de Lorraine*. Publications de la Faculté des Lettres de Strasbourg, 2 vol. Paris, 1929.

([366]) *Histoire d'un Sous-Maître*; *Annette et Jean-Claude*; *les Deux frères*.

([367]) *Histoire d'un Sous-Maître*, in-8°, p. 5.

([368]) *ibidem*, p. 14.

stupéfie aujourd'hui, mais qu'on voit confirmée par les historiens, « les » chères sœurs ne leur avaient appris qu'à chanter des cantiques et à réciter » le catéchisme » [369]. Elles ne pouvaient enseigner aux enfants autre chose que ce qu'elles savaient. Quant aux méthodes, aucun renouvellement, aucune initiative; on rabâchait de père en fils les mêmes mots, et gare aux coups de trique pour les élèves paresseux ou turbulents [370]. Les livres suivaient le même principe : « les traités nouveaux sont faits avec les anciens » [371]. Aussi Erckmann est il en droit de conclure que ce qui manque aux paysans, « ce n'est pas le bon sens, ce n'est pas l'honnêteté, c'est l'instruction » [372]. Cette ignorance fondée sur le prétendu droit des pères de famille [373] est, d'après lui, voulue par les gouvernements qui ont chargé le clergé catholique de la maintenir dans le peuple : « En France, nous avons un peuple d'Espa- » gnols avec une bourgeoisie d'Anglais » [374].

Sans doute, au moment où écrit Erckmann, et dès avant 1870, les choses s'étaient bien améliorées, du moins dans les écoles de garçons. Des écoles normales avaient été fondées. Des méthodes fructueuses, spéciales à ce pays bilingue, avaient été introduites et l'« ignorance » était en voie de disparition dans cette contrée vers la fin des années *soixante*. Mais deux choses subsistaient encore, survivances de l'époque à laquelle Erckmann-Chatrian placent leurs romans scolaires et qui donnaient à ceux-ci un air de véracité : l'autorité du clergé sur le personnel enseignant et son hostilité à tout ce qui semblait devoir ouvrir aux paysans d'autres horizons que ceux de leur village, leur suggérer d'autres idées que celles de leur tradition locale.

Les rapports du curé et de l'instituteur, les conflits qu'ils engendrent, les méthodes qu'emploie le premier pour se débarrasser du second, lorsque celui-ci se montre trop peu docile ou trop hardi, forment le sujet de romans comme l'*Histoire d'un Sous-Maître* ou *Annette et Jean-Claude*. A ces conflits, qui ne sont pas spéciaux au pays d'Erckmann-Chatrian, vient s'en ajouter un autre, de caractère plus local, celui des langues, les instituteurs devant enseigner le français, les curés tenant pour l'idiome germanique, propre, d'après eux, à protéger leur troupeau de la corruption du siècle. C'est surtout dans *Annette et Jean Claude*, nouvelle parue après 1870, après que Bismarck se fut fait de l'usage du dialecte germanique dans ces régions un argument pour les annexer, qu'Erckmann nous expose ce conflit. Les raisons qu'il nous donne de l'attachement du clergé à la langue germanique et de son hostilité au français, procèdent de sa conception générale de la situation politique de ce clergé. Ecartant l'argument de la « langue de Voltaire » [375], c'est la fidélité

(369) *Histoire d'un Sous-Maître*, in-8°, p. 19.
(370) *ibidem.*, p. 6 et 13.
(371) *ibidem*, p. 7.
(372) *ibidem*, p. 14.
(373) *Histoire d'un Homme du Peuple*, in-8°, p. 78-79.
(374) *Histoire d'un Sous-Maître*, in-8°, p. 21.
(375) *Annette et Jean Claude*, (*Contes Vosgiens*), in-8°, pp. 10 à 14.

à l'Empereur, cette « autre moitié de Dieu » [376] et au régime qu'il représente, qui pousse, d'après lui, les curés de ces régions à favoriser le germanisme dont le dialecte est le signe tangible. Erckmann retrouvait sur ce point ses vieux ennemis habituels, la coalition des adversaires de la France et de la République, Rome et l'Empereur, la papauté et l'Allemagne réactionnaire.

* * *

Quand Erckmann nous parle de l'instruction, c'est uniquement de l'instruction du peuple qu'il s'agit. Le problème se posait alors avec acuité pour les républicains, qui attribuaient l'échec de la Révolution de 1848 à l'ignorance populaire. En demandant le droit au travail, en se révoltant aux journées de Juin pour l'obtenir, le peuple demandait ce qu'on ne pouvait lui donner. S'il avait *su*, il aurait évité les sanglantes échauffourées où s'est consommé le fatal divorce du peuple et de la bourgeoisie, principe du triomphe actuel de la réaction. « Le grand malheur de notre nation, ce qu'on » appelle l'antagonisme des classes, vient de là. Il n'y aurait pas d'anta- » gonisme si on avait pris soin d'instruire le peuple » [377]. Ce n'est donc que par l'instruction que l'on pourra réparer le désastre et en prévenir le retour.

Or cette instruction a été jusqu'ici réservée uniquement aux riches qui seuls avaient la possibilité de se l'offrir. « Combien (de pauvres) auraient » voulu continuer leurs études » [378]. « Combien de malheureux remplis de » dispositions, qui donneraient, avec un peu de dépense, des hommes remar- » quables, sont privés d'un pareil avantage et deviennent des êtres dangereux, » capables de tout critiquer et renverser... Je me permets de le dire : faute » d'une greffe, le meilleur, le plus sain, le plus vigoureux des sauvageons » ne donnera jamais que des fruits aigres » [379]. Quel bonheur « d'avoir un » père riche qui ne regarde pas à l'argent pour vous faire donner une bonne » instruction » [380]. Car c'est là la condition indispensable au temps d'Erckmann, pour faire des études : il faut être riche ou tout au moins aisé. Pour les riches, comme s'exprime Erckmann, « les collèges, les lycées, les univer- » sités pour instruire leurs enfants n'ont jamais manqué dans notre pays... » Aussi notre bourgeoisie s'est élevée de plus en plus depuis soixante-dix ans; » mais à mesure qu'elle montait, elle s'éloignait du peuple qui restait en » bas dans son ignorance » [381]. Aussi n'est-ce pas de l'instruction des « riches » que s'occupe Erckmann-Chatrian; lorsque, suivant la mode du

(376) Cf. dans : *Curiosités d'Alsace*, (1863), 2e vol., p. 88, l'histoire de Ganser, curé d'Ensisheim, qui en 1676, près de quarante ans après que cette ville fut devenue française (1638), remplaça après le *Salvum fac*, le nom de *Ludovicum regem*, par celui de *Leopoldum Imperatorem*.

(377) *Histoire d'un Sous-Maître*, in-8°, p. 51.

(378) *Les deux frères*, in-8°, p. 19.

(379) *Les deux frères*, in-8°, p. 45. Cf. aussi *Maître Nablot*, in-8°, pp. 37 et 38.

(380) *ibidem*.

(381) *Histoire d'un Sous-Maître*, in-8°, p. 51.

moment, il écrira sa diatribe de *Maître Nablot* sur les Collèges et l'enseignement secondaire, il estimera ces établissements « nécessaires à l'instruction de » la *petite* bourgeoisie », qu'il considère, nous le savons, comme ne faisant qu'un avec le peuple.

Toute l'activité littéraire d'Erckmann est orientée dans cette direction. Dès 1864, c'est au peuple qu'il s'adresse : « soldats, ouvriers, paysans » [382]. « J'ai toujours voulu contribuer dans la mesure de mes forces au développe- » ment du bien-être, de l'intelligence et de la moralité de mes semblables » [383]. A propos du *Grand-père Lebigre*, il écrit à Chatrian : « Il faut que ce livre, » comme les autres, produise du bien, qu'il rende service au peuple, qu'il » éclaire les questions embarrassantes » [384]. Et cette tâche lui suffit, il n'en veut pas d'autre : « Tu sais que je n'ai jamais eu qu'un but, répandre mes » idées dans le peuple et faire une œuvre sincère, complète et belle autant » que possible » [385]. Aussi son œuvre, ses « petits livres à la Franklin » [386] est toute imprégnée d'un didactisme que souvent dissimulent mal les faits du récit. Son style même, de l'avis unanime de ceux qui l'ont approché, est infiniment plus simple et moins élevé que celui de sa conversation. C'est pour se mettre davantage à la portée de son public. Et c'est pourquoi il prend si souvent le ton de l'autobiographie : « C'est pour les gens de bon sens que » j'écris cette histoire. C'est mon histoire à moi... Je l'écris pour montrer » à ceux qui nous suivront... » [387].

Pour montrer l'importance de l'instruction, Erckmann se sert constamment d'une image qui semble lui avoir été suggérée par l'acte de fondation de Phalsbourg par le Palatin Jean-Georges : « Les écoles y seront établies, dit » celui-ci, étant un jardin très excellent auquel on sème toutes sortes de » bonnes fleurs » [388]. Cette image revient très fréquemment dans ses œuvres : « Les idées qu'on vous plante dans la tête de dix à quinze ans, vous restent » toute la vie; si l'on plante de la géométrie, il reste de la géométrie; si l'on » plante des mystères, il pousse des mystères; il ne faut pas compter sur des » œillets, là où l'on a semé des carottes » [389]. Ainsi Erckmann abandonne sur ce point les principes de l'« éducation négative » de Rousseau, qui considère l'enfant comme un être bon a priori, dont il suffit d'écarter les

---

([382]) *Romans nationaux*, in-8°. Avertissement, p. 2.
([383]) *Erckmann à M. le Procureur Général Sarrut, fin 1890.
([384]) *Erckmann à Chatrian, 1er mai 1878.
([385]) *Erckmann à Alfred, 2 janvier 1887.
([386]) *Erckmann à Chatrian, 28 novembre 1915.
([387]) *Histoire d'un Plébiscite*, in-8°, p. 1. Cf. le début de l'*Histoire d'un Paysan*.
([388]) Cité au *Troisième Programme du Collège de Phalsbourg*. (Collegium zu Pfalzburg, III Programm durch welches zu der am 14. August 1874 stattfindenden öffentlichen Prüfung im Namen des Lehrer-Collegiums ergebenst einladet Der Direktor : Dr Stühlen. Inhalt : *Altes und Neues von Pfalzburg*, von Herrn Gymnasiallehrer Keller. II. *Schulnachrichten*, vom Direktor. Saarburg, 1874) ; reproduit à peu près littéralement par Erckmann-Chatrian, dans l'*Histoire d'un Paysan*, in-8°, tome I, p. 2 et 3.
([389]) *Contes Vosgiens*, in-8°, *Annette et Jean-Claude*, p. 12. Cf. *Histoire d'un Homme du Peuple*, in-8°, p. 10 et *Les deux Frères*, in-8°, p. 16 et 45.

mauvaises influences pour qu'il donne toute sa force. Pour Erckmann, l'enfant est un terrain neutre, qui ne saurait sans doute être stérile, c'est en cela que consiste sa « bonté », mais qui a besoin d'être cultivé, ensemencé. Et il semble bien qu'Erckmann accorde plus d'importance au semeur et à ses grains qu'au terrain sur lequel ils tombent.

Erckmann-Chatrian, avant et surtout après 1870, reprennent à leur compte la formule de la Ligue de l'Enseignement, *l'Instruction primaire, gratuite, laïque et obligatoire*. C'est là un des premiers devoirs de l'Etat, et nos auteurs dénoncent à la fois la prétendue « liberté des pères de famille », « qui ne sont pas plus libres de laisser leurs enfants mourir de faim, parce » que c'est contraire à la morale, que de les laisser dans l'ignorance, parce » que c'est aussi contraire à la morale » [390], et la prétendue liberté de l'enseignement : « quand les uns recevaient des legs et des donations; qu'ils » étaient nourris par les collectes, qu'on leur élevait des écoles et qu'on les » regardait comme des saints, tandis que les instituteurs laïcs, ne recevaient » rien et vivaient de la misère même » [391]. Car « l'instruction n'est pas une » entreprise commerciale, c'est un bienfait de la patrie, un droit pour tous » les Français d'en jouir, comme de respirer l'air de la France, et le gouver- » nement, s'il fait des routes pour cause d'utilité publique, ferait aussi bien » de bâtir des écoles » [392].

Dans ces écoles, les élèves seront maintenus obligatoirement jusqu'à l'âge de quatorze ans; « la grande misère de ce pays, c'est de retirer les » enfants de l'école dès la première communion » [393]. Cela sous la surveillance de bons maîtres, soigneusement recrutés et relevant uniquement de leurs inspecteurs de l'instruction publique : « Qu'on débarrasse les maîtres » d'école de la surveillance des curés, qu'on les paie bien, qu'on mette les » places d'instituteurs au concours » [394].

Mais il ne suffit pas d'avoir des maîtres et des écoles, il faut aussi savoir « ce qu'enseigneront ces maîtres d'école... On peut être très instruits et très » bêtes, cela se voit tous les jours. Est-ce que les Allemands, par exemple, » qui savent tous lire et écrire, ne sont pas le peuple le plus sournois et le » plus brutal de l'Europe?... D'où cela vient-il? De la mauvaise instruction » qu'on leur donne... La question de l'instruction est dans les choses qu'on » enseigne, bien plus que dans le reste. Tu aurais beau couvrir la France » d'écoles, si les maîtres enseignaient aux enfants que deux et deux valent » un et que les peuples sont faits pour se combattre et se détruire comme des » bêtes féroces, c'est la bêtise et la barbarie et non l'intelligence humaine que » tu développerais » [395]. « L'instruction n'est pas tout en ce monde, on peut

(390) *Histoire d'un Homme du Peuple*, in-8°, p. 78.
(391) *Histoire d'un Sous-Maître*, in-8°, p. 37.
(392) *Histoire d'un Homme du Peuple*, in-8°, p. 79.
(393) *Histoire d'un Sous-Maître*, in-8°, p. 38.
(394) *ibidem*.
(395) *ibidem*, in-8°, p. 52.

» être très instruit et très malhonnête à la fois » [396]. Ainsi, de *Madame Thérèse* au *Sous-maître*, les idées d'Erckmann ont changé, la ruée brutale du « peuple » de philosophes » en 1870 lui a fait contrôler sa foi en l'instruction. Ce ne sont plus maintenant les moyens seuls de l'acquérir, lire, écrire, compter, qu'il demande à l'école primaire, mais une tendance, et cette tendance, c'est celle de sa philosophie, celle de l'évolution de l'animalité vers l'humanité. Ainsi l'instruction a pour but de former des *hommes* [397], au sens où l'entend Erckmann, et pour cela il répudie les moyens de coercition en usage jusqu'à présent dans les établissements scolaires : Ce n'est pas « en battant les » enfants, mais... en les relevant à leurs propres yeux, en les traitant comme » des hommes et non comme des animaux » [398] que l'école remplira son but. « Par instruction il entend l'enseignement des droits et des devoirs de » l'homme aux enfants dès le bas-âge, et l'enseignement des intérêts de la » patrie, en même temps que l'humanité dans les classes supérieures » [399]. « L'histoire sainte et le catéchisme ne regardent pas l'instituteur; que le » curé les enseigne dans son église et le pasteur dans son temple, rien de » mieux; c'est leur droit et c'est aussi leur devoir. Mais c'est aussi notre » devoir d'exiger que l'instituteur apprenne à nos enfants l'histoire de la » race française et le catéchisme des droits et des devoirs du citoyen français. » Je dis l'histoire de la race française et non l'histoire des rois de France, afin » qu'on sache ce qu'était le peuple du temps des Gaulois, sous les Romains, » les Mérovingiens, les Carlovingiens, les Capétiens; ce qu'il supportait, ce » qu'il endurait, enfin ce qu'il était dans la nation. Qu'on raconte aux » enfants les améliorations, les inventions, les progrès de l'instruction, de la » liberté, de l'agriculture, du commerce, de l'industrie; qu'on grave dans » leur mémoire les noms des hommes qui ont fait ces découvertes, provoqué » ou réalisé ces améliorations; voilà les choses qu'il faut apprendre et les » hommes qu'il faut connaître, aimer et respecter dès l'enfance.

» De même pour le catéchisme des droits et des devoirs du citoyen fran- » çais. Dans un pays de suffrage universel, il faut que le peuple agisse en » connaissance de cause. Je voudrais que ce petit livre par demandes et » réponses apprît à nos enfants les droits et les devoirs qu'ils auront un jour... » Tout cela, clair et simple dans un langage à la portée de tout le monde, » peut tenir en cent pages, l'histoire du peuple français en deux cents » [400]. Instruire le peuple, lui raconter l'histoire des anciens, c'est « fonder la » Démocratie sur le roc de la nation. Hors de là, point de salut » [401].

Il faudrait surtout que cet enseignement eût un caractère pratique : « La pratique, toujours la pratique... Tout ce qu'on a vu dans les livres

---

(396) *ibidem*, p. 47.
(397) *Annette et Jean Claude*, (*Contes Vosgiens*, in-8°, p. 15).
(398) *Histoire d'un Sous-Maître*, in-8°, p. 35.
(399) *Maître Gaspard Fix*, in-8°, p. 88.
(400) *Histoire d'un Sous-Maître*, in-8°, p. 52-53.
(401) *Le bon vieux temps*, in-8, p. 64, à la suite du *Sous-Maître*, in-8°.

» passe vite. Ce qu'on a fait soi-même par l'observation et le raisonnement » ne s'oublie pas » [402]. C'est cette méthode directe, appliquée à des buts pratiques : arpentage, rédaction d'actes sous seing privé, pétitions etc., qu'emploie le père Mougeot avec ses deux élèves, c'est celle qu'appliquait le Sous-Maître du Chêne Fendu et des Bruyères, et qui lui valut, après de brillants succès, de si cruels déboires.

Avec ces écoles, il faut des livres pour le peuple, et nous touchons ici à un point cher à Erckmann-Chatrian : « Que voulez-vous qu'il comprenne » à Voltaire et à Rousseau! La langue l'arrête du premier coup. Il existe deux » langues en France, la langue du grand monde et celle du peuple. C'est pour » le grand monde qu'on fait les chefs-d'œuvre et pour le peuple on ne fait » rien : aussi n'avons-nous pas de littérature populaire, nous n'avons même » pas une bonne grammaire... Plus j'avance dans la vie et plus je vois qu'on » veut tenir le peuple dans l'ignorance; devant Dieu qui m'entend, je suis » sûr que c'est la pensée de ceux qui nous conduisent » [403]. Et il déplore que de « grands génies qui se croient démocrates, écrivent, soi-disant pour le » peuple, des livres que les plus malins ne peuvent comprendre, comme le » grec et l'hébreu, qu'à l'aide du dictionnaire » [404].

C'est donc dans la langue du peuple qu'il faut écrire pour le peuple. Les écrivains n'ont, du reste, rien à y perdre, au contraire : « Si nos écrivains, » nos hommes de talent se mettaient à faire des ouvrages et des journaux » à bon marché, au lieu de vendre leurs livres à deux ou trois mille exem- » plaires, ils trouveraient, en écrivant pour le peuple, des centaines de mille » et bientôt des millions d'acheteurs » [405]. « A l'œuvre donc, tous les hommes » de bonne volonté. Ecrivons et parlons pour le peuple des campagnes, dans » une langue simple, familière et forte, qu'il comprenne. Défions-nous des » belles phrases, des grands mots et des finesses d'académiciens. En vérité, » je vous le dis, de tous les livres qui se publient dans notre pays de France, » il n'y en a guère qu'un paysan puisse comprendre. On a fait des études, » on écrit pour les malins, et le peuple, qu'on laisse dans l'ignorance, vote » pour les intrigants et les ambitieux qui l'exploitent. Voilà le secret de » tous nos malheurs depuis soixante-dix ans » [406].

Parmi ce peuple, Erckmann ressent une tendresse particulière pour les paysans, qu'il juge spécialement exposés aux entreprises des exploiteurs de la crédulité humaine, depuis les profiteurs immédiats : marchands de biens, de bois ou de bestiaux, plus ou moins usuriers, jusqu'à ceux de grande envergure, qui siègent aux conseils du gouvernement. Il faudra donc instruire ces paysans pour qu'ils se gardent des uns et des autres, et le meilleur exemple à leur donner est celui de la grande Révolution, où ils prirent les

(402) *Histoire d'un Sous-Maître*, in-8°, p. 45.
(403) *Histoire d'un Sous-Maître*, in-8°, p. 12 et 13.
(404) *ibidem*. Erckmann-Chatrian font ici allusion probablement à V. Hugo.
(405) *Histoire d'un Sous-Maître*, in-8°, p. 52-53.
(406) *Le bon vieux temps*, à la suite du *Sous-Maître*, in-8°, p. 64.

armes pour chasser leur « frelons ». Ce programme d'enseignement se caractérise, on le voit, par ses tendances pratiques, terre à terre, immédiates. Ce n'est par Erckmann-Chatrian qui demanderaient, comme le faisait Victor Hugo, une chaire dans chaque village pour expliquer Homère aux paysans [407]. C'est un programme minimum, un programme de base, et la condition indispensable au développement intellectuel du paysan et de l'ouvrier. L'école d'Erckmann reste l'école primaire, au sens le plus précis et le plus noble du mot, l'école primordiale, sans laquelle tout enseignement n'est qu'une caricature d'instruction, un leurre de plus pour le peuple tant de fois trompé.

Cette instruction est, pour Erckmann, comme pour les autres républicains de cette époque, la condition de l'établissement de la République. C'est à son absence qu'il attribue, avec eux, l'échec de cette forme de gouvernement en 1848 et les « plébiscites de l'ignorance » qui en sont résultés. Il faut donc créer cette « génération républicaine » dont parlait à ses enfants, sur son lit de mort, le docteur Laurent, le beau-frère de Gaspard Fix [408]. Pour cela il faut renoncer au personnel enseignant congréganiste, réactionnaire et incapable; il faut des maîtres et des maîtresses instruits, préparés à leur tâche dans des écoles spéciales, bien payés par le gouvernement et non par les communes, de façon à conserver leur indépendance vis-à-vis des autorités locales; les livres qu'ils mettront entre les mains de leurs élèves seront petits, simples ,d'un style accessible à tous; les programmes que ces livres contiendront, ne concerneront, outre les connaissances fondamentales indispensables, que des choses pratiques. L'histoire y sera enseignée, non comme curiosité, mais pour donner au futur citoyen français le sens de la communauté française et de son organisation. C'est de cette histoire, qui sera la sienne, que le peuple tirera la notion de ses droits et de ses devoirs, qu'il exercera ensuite à bon escient.

Ce n'est pas qu'Erckmann méprise ou néglige l'enseignement qui fait suite à l'école primaire proprement dite : « Ne pense pas néanmoins que » je considère l'instruction secondaire comme inutile au peuple, et bonne » seulement pour les fils des gens de commerce et les bourgeois. Rien n'est » plus loin de mes idées. Je regarde au contraire cette instruction comme » indispensable, et je voudrais voir établir beaucoup d'écoles supérieures : » il n'y en aura jamais trop. Ces écoles existent déjà dans un certain nombre » de bourgades, je le sais, mais on les a malheureusement négligées jusqu'à » ce jour, elles ne produisent rien ou presque rien. Ce serait pourtant facile » d'en faire quelque chose de très bon, et cela sans grande dépense. Voici » comment : nous avons dans chaque chef-lieu de canton un juge de paix, » un pharmacien, deux et même jusqu'à trois médecins. Pourquoi ne demande-t-on pas au juge de paix de faire un cours de droit pratique, aux

---

(407) V. Hugo, *William Shakespeare*, IIe partie, livre V. Les Esprits et les Masses, VII, fin.

(408) *Maître Gaspard Fix*, in-8°, p. 89.

» pharmaciens un cours de botanique et de chimie, au médecin un cours » d'hygiène et de médecine élémentaire? Ils ne refuseraient pas, j'en suis » sûr, et se contenteraient de peu de chose pour leurs peines. Ces écoles » deviendraient ainsi de petites facultés rurales où les paysans aisés enver- » raient leurs enfants, et les communes leurs meilleurs élèves, ceux qui se » seraient le plus distingué par leur application et leur intelligence. Elles » produiraient le plus grand bien; au bout de quelques années, nous aurions » les paysans les plus instruits de l'Europe » [409]. « Et si avec cela on organi- » sait dans chaque village des bibliothèques sérieuses, où les gens trouveraient » de bons livres d'histoire, de morale, de droit, d'agriculture, de sciences » pour se perfectionner de plus en plus, à quel degré de prospérité n'arrive- » rait pas notre race? » [410].

On ne sait jusqu'à quel point les notables du chef-lieu de canton auraient consenti à enseigner aux paysans ce qui faisait de ceux-ci leurs clients, et assurait leur gagne-pain. Peut-être nos auteurs, en écrivant ceci, ont-ils eu devant les yeux un exemple précis, celui du docteur Marchal probablement. Mais lorsqu'ils parlent des écrivains populaires, c'est d'eux-mêmes qu'il s'agit, c'est leur propre exemple qu'ils donnent. On peut suivre dans leurs œuvres l'affirmation toujours plus forte du caractère éducatif et populaire qu'ils voulaient leur donner. Après 1870 surtout, lorsqu'Erckmann considère les paysans comme les arbitres de la situation politique en France, ce caractère ressort nettement. Tout l'œuvre d'Erckmann-Chatrian est orienté dans ce sens et sa forme même en est fortement influencée.

Pour en revenir aux établissement d'« enseignement supérieur », comme disent Erckmann-Chatrian, nous voyons qu'ils les conçoivent comme une forme d'enseignement primaire supérieur, à peu près tel qu'il se donne aujourd'hui dans les écoles de ce nom, une des créations les mieux réussies de la troisième République. C'est dans ce sens qu'Erckmann veut réformer l'enseignement secondaire, comme il nous l'expose dans les *Années de Collège de Maître Nablot*. Ses jugements sur les études qu'il a faites au Collège de Phalsbourg sont sévères : « la grande affaire étant d'y bâcler des bacheliers » qui deviendront ensuite ce qu'ils pourront » [411], notamment des cadres pour les mouvements révolutionnaires : « Au lieu du grec et du latin, si on » leur avait appris les langues vivantes, la comptabilité, la chimie, la méca- » nique, l'économie politique, la géographie et le droit commercial, ces » mêmes hommes iraient, comme les Allemands et les Anglais, chercher » fortune dans tous les pays du monde, et ne resteraient pas ici en masse » pour tout critiquer et tout renverser » [412]. A la fin de sa vie, Erckmann n'a pas changé d'avis : « Le grec et le latin qui nous ont coûté tant de temps

(409) *Histoire d'un Sous-Maître*, in-8°, p. 53.
(410) *ibidem*. (fin).
(411) *Années de Collège de Maître Nablot*, in-8°, p. 47.
(412) *ibidem*, p. 71.

» et de peines n'étaient pas du tout nécessaires... D'autres études, comme » celle des langues vivantes, les auraient avantageusement remplacées. La » lecture de quelques bonnes traductions aurait suffi pour nous donner une » idée complète d'Homère, de Sophocle et de Démosthène. Il semble » qu'on avait autrefois pour but de nous faire perdre sept ans de notre » jeunesse, ne sachant à quoi les employer » [413]. Mais il se peut que cette opinion n'ait été de la part d'Erckmann qu'une attitude de modernisme : lors de sa querelle avec Chatrian, il mentionnera sur un ton de satisfaction et de supériorité, qu'il a fait, lui, ses « humanités » avec grec et latin, tandis que son collaborateur n'a reçu que l'enseignement embryonnaire et terre-à-terre de la « classe industrielle » du collège de Phalsbourg.

* * *

Ces idées religieuses, philosophiques, politiques et sociales, Erckmann les a professées pendant toute sa vie; mais dans leur expression on peut distinguer une évolution du fantastique au rationalisme.

Nous avons expliqué comment ces deux éléments, qui semblent s'exclure *a priori*, se combinent dans l'esprit d'Erckmann et comment celui-ci parvient à mettre d'accord les théories de Pythagore et les principes des philosophes du XVIII[e] siècle. Dans les premières œuvres, le *Docteur Matheus*, les *Contes*, c'est surtout la partie antique de sa doctrine qu'il révèle au public sous la forme du conte ou du roman; les deux bases de sa philosophie semblent ensuite se faire équilibre dans le *Fou Yégof*. Puis, au fur et à mesure que la réputation de l'écrivain augmente, que se relâche la sévérité du gouvernement impérial à l'égard des belles-lettres, à mesure que nos deux amis se sentent à même de « parler leur langue » avec moins de danger et plus de profit, la partie pythagoricienne de la conception du monde d'Erckmann s'estompe, sans disparaître complètement. Nous l'apercevons dans l'épisode du livre de prophéties du Mauser de *Madame Thérèse*, et dans certains détails du *Conscrit*, de *Waterloo*, de l'*Homme du Peuple* et du *Paysan*, tandis qu'elle se déploie encore dans la *Maison Forestière* et le *Juif Polonais*. Mais généralement ces détails échappent au public non averti. Cette partie, ésotérique si l'on ose dire, Erckmann ne la lui communiquait que par parcelles, la rendant accessible à tous sous forme de contes ou de romans, réservant à un public d'un niveau intellectuel plus élevé, les vues plus profondes sur son système, en des livres comme *Quelques mots sur l'esprit humain* ou *l'Art et les grands idéalistes*, dont nous percevons maintenant la place et le rôle dans l'ensemble de l'œuvre.

La partie rationaliste des idées d'Erckmann subit une évolution en sens inverse, Après le *Fou Yégof*, elle va s'affirmant de plus en plus, en

(413) *Erckmann à Alfred, 5 août 1898.

fonction, après 1870, de chaque événement important de politique intérieure C'était là, ce qu'Erckmann pensait pouvoir révéler, avec quelque chance de succès, au public qu'il visait, les paysans.

Ces idées sont celles qui étaient courantes, familières au parti républicain sous le Second Empire; elles n'ont d'autre originalité que leur base philosophique [414]. Aux lecteurs de cette époque, elles ont pu paraître « avancées ». Elles nous semblent au contraire, dater parfois du « beau temps » d'Erckmann, de 1840. Certaines même sont celles pour lesquelles Béranger combattait déjà sous la Restauration. Mais nous ne devons pas oublier que, si elles ont perdu à nos yeux du caractère subversif qui effrayait les contemporains de Napoléon III, c'est qu'elles ont pu se réaliser sans dommage, autour de nous, après 1870; Erckmann-Chatrian, en les rendant familières, dès l'adolescence, aux hommes qui parviendront à l'âge mûr sous la troisième République, ont beaucoup contribué à cette réalisation. Nous pouvons regretter dans l'exposé de ces idées, l'indigence avec laquelle est traitée la question sociale. Cette carence est un des éléments, et non des moindres, de l'impression surannée que donne les théories de nos auteurs.

La façon dont ces idées sont exprimées a suivi, elle aussi, une évolution parallèle, qui apparaît clairement à qui lit successivement le *Docteur Matheus* et le *Grand-père Lebigre*. Dans ce dernier ouvrage, le ton bonhomme est devenu dur, amer, cassant, imprégné de sectarisme. Mais il est bien difficile d'éviter ce ton lorsqu'on se sait, comme Erckmann, en possession de la Vérité, d'une vérité qui est en train de recevoir la confirmation des faits, et qu'on est en bonne posture pour la proclamer.

---

(414) Cette base, cette certitude manquait aux romantiques de 1840. Musset se demandait : « Qui de nous va devenir un Dieu? »; Michelet cherchait un *Vates* pour le peuple. Erckmann avait trouvé la certitude auprès de J. J. Rousseau. Dans le *Christianisme et la Révolution* (1845) Quinet, lui aussi, voyait dans ce dernier événement la conclusion de l'évolution religieuse de l'humanité.

CHAPITRE V.

LE TALENT D'ERCKMANN-CHATRIAN.

1. Le réalisme. Courbet et Champfleury. Conseils à Duranty.
2. Erckmann et le réalisme. Conformité de goûts, différence de tendance. L'idéalisme d'Erckmann. Son optimisme. *L'Ami Fritz*, roman antiréaliste.
3. Le talent d'Erckmann, invention, composition, idéalisation. Conditions nécessaires à Erckmann pour écrire. Le sentiment. Importance du premier chapitre.
4. Le style. Le public d'Erckmann. Talent de conteur. Le « détail qui résume ». Images et comparaisons. Caractère cyclique de l'œuvre.
La langue d'Erckmann et celle de ses personnages. Son caractère populaire; ses limites. La vision d'Erckmann.
5. Diffusion de l'œuvre d'Erckmann-Chatrian. La critique. Place d'Erckmann-Chatrian dans la littérature française. Conclusion.

On arrête généralement en 1850 le mouvement romantique qui, sans opposition sérieuse, gouvernait depuis une vingtaine d'années la pensée française. Cette date est bien choisie : si la Révolution de 1848 porte en elle les espoirs politiques du romantisme, les désillusions qui la suivent infligent à celui-ci une défaite qui se répercute sur le domaine littéraire. La faveur générale du public se tourne vers les comédies du « Bon Sens », dont Scribe est le représentant le plus autorisé.

Cependant, depuis 1845 environ, grandissait une école qui répudiait à la fois la grandiloquence des romantiques et la platitude de Scribe. Pour elle les hommes n'étaient pas des héros, des demi-dieux, et si l'on pouvait à la rigueur concevoir ainsi, grâce au recul des siècles, ceux du Moyen-Age ou de l'Antiquité, on avait sous les yeux trop de Joseph Prudhomme, pour ne pas sentir le ridicule de vouloir jouer à notre époque les preux et les chevaliers. Mais les hommes étaient tout aussi différents des bons jeunes gens, des jeunes filles bien élevées, des pères attendris, des belle-mères revêches, de tous les fantoches insignifiants et sans caractère du théâtre de Scribe, toujours les mêmes sous mille costumes différents. Entre ces deux extrêmes, la nullité et l'hypertrophie, il y a place pour la vérité, pour la réalité. C'est l'expression de cette réalité qu'il faut chercher dans l'art, de là le titre de l'école : le Réalisme.

Courbet et ses tableaux, en réaction contre la peinture romantique des

Delacroix et des Géricault, ainsi que contre l'académisme d'Ingres, précédent le réalisme littéraire. Il s'agit pour l'artiste de découvrir et de reproduire la beauté qui existe dans la réalité. Cette doctrine va être transposée sur le domaine littéraire par Champfleury. La « sincérité dans l'art » est la formule qui le relie à Courbet. La matière est abondante sans qu'on ait besoin d'avoir recours aux faits extraordinaires. « Il se passe dans la journée d'un homme, » des montagnes de petits faits aussi minuscules et aussi nombreux que les » atomes de poussière traversés par un rayon de soleil... Ceux dont la vie » tranquille n'a pas été traversée par des événements extraordinaires et qui » n'en sont pas moins doués d'un regard, s'inquiètent des plus petits détails » de l'existence intérieure, y portent une attention aussi soutenue que d'autres » prennent aux grandes batailles de l'humanité. Ces natures flamandes (*sic*), » quand elles se trouvent lancées dans les arts, n'inventent rien et se servent » de leur propre vie... Qui dit réalité dit sincérité, et la sincérité est le meil- » leur sauvegardien d'une œuvre » [1]. L'activité littéraire doit se limiter, dans le temps au monde contemporain, dans l'espace à la partie du monde accessible à l'écrivain, aux faits, aux êtres qui se trouvent dans son rayon visuel, dans les limites de son horizon, dans son cercle d'expériences.

Et comme Champfleury et la plupart de ses disciples, étaient des provinciaux, (il était le fils du secrétaire de la mairie de Laon), issus de famille de petite bourgeoisie, c'est surtout la bourgeoisie de province qu'ils vont dépeindre, car c'est la seule classe humaine qu'ils aient pu étudier de près. Ces déracinés de province, jetés sur le pavé parisien, y menant une vie plus ou moins bohême, se considéraient comme faisant partie d'un monde supérieur, incompris de leurs concitoyens du pays natal; ils exhalaient dans leurs œuvres les griefs qu'ils croyaient avoir contre eux et ils peindront leur caractère et leur vie avec une laideur qui se reflètera sur leurs visages : « Est-ce la faute du peintre, dit Champfleury, à propos de l'*Enterrement à* » *Ornans*, si les intérêts matériels, la vie de province, clouent leurs griffes » sur la figure, éteignent les yeux, plissent le front, hébètent la bouche? Les » bourgeois sont ainsi. M. Courbet a peint des bourgeois... Le réalisme » apparaît sérieux et convaincu, ironique et brutal, sincère et plein de » poésie » [2].

Champfleury a bien senti le danger de sa théorie. Les natures flamandes, dit-il, n'inventent rien. N'y a-t-il donc aucun péril que cette restitution de la réalité ne devienne mécanique, comme semblent le redouter Erckmann-Chatrian dans *Science et Génie*. Non, « la restitution de la nature par l'homme » ne sera jamais une reproduction, une imitation, ce sera toujours une inter-

(1) Champfleury. *Le Réalisme*, p. 42. Lévy, Paris, 1857. Pour le réalisme, vois plus haut pages 66 et 78 ss.

(2) Champfleury. Article sur Courbet, dans le *Messager de l'Assemblée nationale*, 25-26 février 1851.

» prétation. L'homme n'étant pas une machine ne peut rendre les objets » machinalement » [3].

C'est en cette interprétation, et en elle seulement, que consiste tout l'art de l'écrivain. Il lui faudra tout d'abord faire un choix parmi les faits que lui offre la réalité, puis les utiliser « selon son talent ». La vie habituelle est » un composé de petits faits insignifiants aussi nombreux que les brindilles » des arbres; ces petits faits se réunissent et bientôt aboutissent à une branche, » la branche au tronc; la conversation est pleine de détails oiseux qu'on ne » peut reproduire sous peine de fatiguer le lecteur. Un drame réel ne com- » mence pas par une action saisissante; quelquefois, il ne se dénoue pas. » ...Le romancier choisit un certain nombre de faits saisissants, les groupe, » les distribue et les encadre. A toute histoire, il faut un commencement et » une fin. Or la nature ne donne ni agencement, ni coordonnement, ni com- » mencement, ni fin... Les partisans les plus avancés de la réalité dans l'art » ont toujours soutenu qu'il y avait un choix à faire dans la nature » [4]. « La » nature nous offre à chaque instant des drames, des comédies, des contes, » des nouvelles qui demandent une belle intelligence pour être mis en action, » mais qui frappent l'esprit du lecteur par l'accent de réalité qui en est le » cœur » [5].

Quant à l'exécution, elle doit être aussi dépouillée d'artifice que la conception; il faut renoncer à tout effort d'art, d'« artisterie », dirait Courbet, c'est-à-dire à l'emploi de tout procédé qui ne découlerait pas naturellement du sujet traité. La forme doit suivre la pensée; seuls les écrivains ayant une âme d'artiste sauront donner à leurs œuvres une forme artistique, mais qui sera vraie, personnelle, sincère, et qui devra être jugée sans l'emploi du critère des formules et des procédés.

Cette création spontanée, sans recherche, instinctive, sera le seul souci du véritable homme de lettres qui doit se tenir à l'écart de l'arrivisme parisien. Ici encore, c'est la sincérité que recommande Champfleury : « La meil- » leure ruse à Paris est de ne pas ruser ». L'important est de créer, de « produire sans cesse et toujours », sans souci des « empailleurs », des « acarus » qui exercent le « vilain métier » de critique, de produire comme un arbre fruitier : « Tout romancier devrait être aussi innocent que le » pommier : produire toujours, sans souci des lois de la nature qui veulent » que l'arbre donne certaines années de brillantes récoltes et rien l'année » suivante, qui font que certains fruits sont mangés aux vers, d'autres non » arrivés à maturité, quelques-uns volés par les maraudeurs, d'autres écrasés » par les roues des charrettes, mais jusqu'à ce que l'arbre meure et dispa- » raisse, il n'en a pas moins donné une somme de récoltes qui font qu'on » oublie et les années manquées et les fruits verts et ceux grignotés par les

(3) Champfleury, *Le Réalisme*, p. 92-93.
(4) *ibidem*, p. 96.
(5) *ibidem*, p. 98.

» oiseaux » [6]. Cette grande et inconsciente fécondité est une des marques du génie. Tandis que des médiocrités, « profitant des courants littéraires », parviennent à la gloire à la fleur de l'âge, « l'homme de génie n'arrive à » une œuvre remarquable qu'après des essais nombreux ».

Malgré son effort d'objectivité, le réalisme, tant par le choix de ses sujets que par son désir de présenter une réalité dépouillée du manteau des conventions, affirme une tendance qui se rapproche de celle du romantisme. Aux vices plus ou moins cachés, aux cupidités plus ou moins dissimulées, aux convoitises plus ou moins avouées de ces bourgeois d'apparence respectable, qui s'abritent parfois sous un faux héroïsme ridicule à la Prudhomme ou à la Tartarin, les réalistes opposent la santé morale, la vie sans convenances et sans conventions, la « sincérité » du peuple. Notons encore, parmi les traits distinctifs des réalistes, la confiance dans la science, un besoin de précision et d'observation scientifiques, un esprit général de positivisme qui domine, du reste, toute l'époque. L'influence des sciences médicales y est constante : l'évocation des « lois de la physiologie », la comparaison du travail d'analyse de l'écrivain avec celui du chirurgien armé de son scalpel, revient à chaque instant sous leur plume. Ce caractère scientifique, clinique, physiologique, est permanent chez les écrivains de cette école et le médecin va devenir dans leurs ouvrages le type du porte-parole de l'auteur, le remplaçant du raisonneur de Molière, du « penseur » solitaire des romantiques.

Le réalisme prétendait faire remonter son origine à Balzac, le créateur du roman moderne et l'on peut dire que ce sont les réalistes qui l'ont « lancé », à l'époque même de sa mort, survenue en 1850. Ils reconnaissaient dans ses romans l'annonce de leurs propres principes : l'observation permanente et serrée, sans préjugés comme sans idéalisation, de ce qui nous entoure; la codification de ces observations pour obtenir une idée générale; l'emploi de ces « documents » dans les œuvres. La tendance du roman balzacien se retrouve dans leurs ouvrages : la mise au second plan des sentiments, pour pousser au premier les intérêts. Mais Champfleury revendique pour le réalisme encore d'autres ancêtres, entre autres Rabelais qui ne craignait pas le mot propre, et qui fournit en littérature une expression analogue à celle des Flamands en peinture. L'exemple de ceux-ci est évoqué à chaque instant par Champfleury : les Flamands se sont peints, en effet, tels qu'ils étaient, dans leurs occupations les plus vulgaires, sans nul souci d'embellir leur visage, d'ennoblir leurs attitudes, sans apprentissage scolaire, sans doctrine d'académie. Quant à la poésie, les réalistes préfèrent de beaucoup la sincérité de la prose à cette forme artificielle d'expression. Champfleury consent cependant à prendre quelque plaisir aux cantates de l'époque révolutionnaire, aux chansons d'après dîner, aux couplets de Béranger, parce qu'ils

(6) Champfleury, *Le Réalisme*, fin de la préface.

précisent ce que la musique a de trop vague. Mais les poètes d'autres genres sont pour lui des « menteurs et la forme poétique une puérilité ».

Dès 1850, Champfleury avait condensé ce qu'il pensait de la vie et du travail de l'écrivain en une série de conseils qu'il publia ensuite, en 1861, les adressant à son ami Duranty [7] :

« Ne fais jamais de concessions à personne.

» Pense ce que tu écris, écris ce que tu penses.

» Ne t'assujettis pas aux lois du monde; et ne crains pas de vivre face » à face avec ta pensée, avec ta pensée pour convive, avec ta pensée pour » ami, avec ta pensée pour maîtresse.

» Ne pense pas à travailler pour les autres, mais pour toi... Il faut écrire » pour toi.

» Ne t'occupe pas de la forme de gouvernement, quelle qu'elle soit.

» Ne t'attends pas à une popularité subite. Les médiocrités seules arrivent » du premier bond.

» On nie ton œuvre; ton œuvre répond pour toi. Tu es nié, donc tu » existes.

» Isole toi sans craindre l'hypocondrie.

» Le travail est une joie.

» Une femme est un meuble dangereux dans le cabinet d'un homme qui » pense. Un chat serait préférable.

» S'il te faut un ami dévoué toujours gai, prêt à t'accompagner dans » de longues courses, prends un chien.

» Ta bibliothèque doit être pleine de dictionnaires, et non de curiosités.

» Prends garde d'avoir de l'esprit.

» Tu crois à ton art, tu es déjà un artiste.

» Les uns font des antithèses, les autres des calembours : ceux-ci veulent » amuser; ceux-là veulent paraître profonds. Une page raisonnable te fera » dominer tout de suite la foule des gens qui croient à un procédé dans les » lettres.

» Prends garde aux mystiques et accable les quand l'occasion s'en pré- » sentera.

» Tout homme aux aspirations troubles est un être dangereux, en art » comme en politique.

» Que ta nourriture soit simple et réglée. Pas de viandes et beaucoup » d'eau.

» Si tu travailles longtemps, il faut marcher longtemps.

» Change d'air et de pays un jour par semaine au moins; tu reviendras » au travail les idées plus nettes.

» Il reste beaucoup à dire. Je n'ai plus qu'un conseil à te donner : » Tiens toi le ventre libre et les pieds chauds ».

([7]) *Conseils à un jeune écrivain*, en tête de : *Grandes figures d'hier et d'aujourd'hui*, (1861).

C'est la morale de l'Ami Fritz.

Les *Conseils à Duranty* furent publiés en 1861. Le volume du *Réalisme* est de 1857. Mais au moment où Erckmann et Chatrian sont en contact avec la doctrine, c'est-à-dire vers 1850-51, les théories seules sont connues; le réalisme s'en remet à l'avenir du soin de les illustrer par des œuvres. Il est curieux de voir combien ces « réalistes » de 1850 bâtissent dans le futur. Nous avons déjà signalé dans les lettres que Chatrian écrit alors à Erckmann, le rôle important que jouent les verbes « annoncer » et « attendre ». C'est la tendance de toute l'école. Champfleury lui-même proteste contre une définition trop précise du réalisme : « mot de transition... terme équivoque » [8]. Même en 1857, il considère que « les temps ne sont pas encore venus »; « la » forteresse n'est pas bâtie, les armements se préparent en silence, il est » vrai; tout annonce un combat sérieux, mais il faut attendre » [9]. « L'art » moderne n'a pas dit son dernier mot; à cette heure surtout il est inquiet » et chercheur; il ne se contente plus des routes battues; il cherche la vérité, » il observe attentivement les faits à leur naissance, les groupe, les analyse, » essaie de les montrer dans toute leur vérité » [10].

Au vrai, ces principes, en suspension dans l'atmosphère littéraire de l'époque, ne trouvèrent pas d'œuvre de valeur autour de laquelle ils puissent se cristalliser. Champfleury n'avait pas l'envergure d'un chef d'école; son talent était nettement au-dessous de ses intentions et son insuffisance de culture première ne lui permettait pas d'y remédier. Sa documentation ne s'étendra pas au delà de ses aventures personnelles, de sa famille, des fréquentations de celle-ci et des habitants de Laon. Il ne cherche pas à la compléter : cela coûterait trop cher et serait trop long. Le style enfin, les procédés et l'action ne dépassent pas ceux du roman feuilleton.

Aussi n'a-t-il été du mouvement réaliste que le théoricien peu écouté et la minceur de sa personnalité littéraire l'empêche d'illustrer sa théorie par des exemples qui puissent servir de modèle. Bientôt le réalisme s'émiettra et il y aura autant de réalismes que d'auteurs. Pas un qui n'échappe par quelque côté à la théorie de Champfleury; Flaubert par son style et son souci de la beauté, les Goncourt, qui vont paraître comme les maîtres du roman réaliste à partir de 1860, par leur souci de « faire l'histoire » des mœurs contemporaines : « L'histoire est un roman qui a été; le roman est une » histoire qui aurait pu être » [11]. Mais tous ces écrivains ne procèdent de Champfleury qu'en le dépassant et c'est Taine qui va donner à la nouvelle école une base philosophique, une méthode scientifique, que ne lui avaient pas fournies les théories de Champfleury, bornées à des procédés d'observation et d'expression, à une technique littéraire. C'est à ce moment, du reste,

---

([8]) *Le Réalisme*, préface, p. 5.
([9]) *ibidem*, p.190.
([10]) *ibidem*, p. 284-85.
([11]) J. de Goncourt à Zola, 10 janvier 1869. *Lettres de J. de Goncourt*, p. 208 cité par Martino. *Le roman réaliste*, p. 234.

vers 1868 [12], que s'achève la carrière du réalisme, mouvement d'opposition au romantisme et au *Bon Sens*, mouvement de « transition » entre Balzac et Taine; il va, sous l'influence de ce dernier, prendre une forme plus précise sous le nom de naturalisme. A ce moment Erckmann-Chatrian l'ont quitté depuis longtemps.

* * *

En 1848, Erckmann avait vingt-six ans, c'est dire que les idées du réalisme trouvèrent dans sa jeunesse un écho favorable. Elles convenaient à son caractère : une théorie qui exempte le talent littéraire de tout don spécial autre que celui de savoir observer et rendre fidèlement, qui remplace par la prose la poésie chère aux romantiques, qui dépouille l'écrivain de son rôle de mage et d'inspiré pour en faire le chroniqueur impassible des mœurs de son époque, qui réduit l'art littéraire à une science dont il suffit de connaître les lois et leurs applications pour produire une œuvre remarquable, pareille théorie devait trouver chez un homme jeune, timide, défiant de lui-même et des autres, un accueil favorable. Elle mettait pour lui l'art littéraire à un niveau accessible; la difficulté d'arriver au succès n'était plus que d'ordre matériel et en remplaçant le don des dieux par la foi en son talent et en la sincérité, elle donnait à Erckmann ce qui manquait le plus à ce Lorrain prudent et défiant, la confiance en soi et en l'avenir.

Aussi, bien des traits de l'auteur réaliste, tel que le veut Champfleury, se retrouvent dans la personnalité d'Erckmann, et bien des *Conseil à Duranty* ont été par lui mis en pratique par pure conformité de caractère. Ceux qui se rapportent au genre de vie de l'écrivain, Erckmann les a pratiqués constamment : vie simple et frugale, amour de la solitude, de la marche, et du changement régulier de résidence; comme Champfleury, il redoutait de ne pouvoir travailler avec l'encombrement d'une femme et d'un ménage et reportait sa tendresse sur les chiens. Comme Champfleury, il aimait le travail littéraire et puisait « dans le plaisir d'imaginer » [13] ses plus grandes satisfactions. Le genre « parisien » ne lui a jamais plu; il détestait l'esprit et les intrigues du boulevard; la raideur de son caractère et la peur d'être dupe le faisaient se refuser à toute concession sur le chapitre littéraire, et c'est Chatrian qui s'acquittait des négociations avec les journaux, les revues et les éditeurs. Ce qui a été conservé de la bibliothèque d'Erckmann nous montre qu'elle était conforme aux exigences de Champfleury : peu d'œuvres d'imagination, beaucoup de documentation. Son rationalisme adoptait sans restrictions la déclaration de guerre que Champfleury avait faite aux « mystiques ». Enfin dans les premières années de son séjour à Paris, les constatations du

(12) Thérèse Raquin, le premier roman de Zola, est de 1868.
(13) **Erckmann-Chatrian, par Erckmann seul*, p. 17 du manuscrit.

théoricien réaliste sur les difficultés que l'homme supérieur éprouve à percer, fournirent des armes à sa patience. Les lettres de Chatrian à son ami, vers 1850, ne font que reproduire sous des formes diverses, ce « conseil à Duranty ».

Non moins que son caractère, le talent d'Erckmann s'adaptait par bien des côtés aux principes du réalisme. La forme naturelle de ses pensées était le conte, et sa production était aussi spontanée que celle de l'arbre fruitier, comme l'exigeait Champfleury. C'était Chatrian qui triait parmi les fruits, ceux qu'il apportait ensuite au marché littéraire. De toute la sincérité de son âme, Erckmann reproduisait les observations aiguës, mais limitées qu'il avait faites dans son petit canton provincial sur la nature et les hommes : lui qui nous dit qu'il n'a jamais bien raconté que ce qu'il avait vu [14], il ne connaissait bien que Phalsbourg et ses environs, comme Champfleury ne connaissait que Laon et ses faubourgs. Ses personnages sont conformes au canon réaliste : de petites gens, de celles que nous coudoyons tous les jours sans y prendre garde. Il partage l'amour des réalistes pour Balzac, pour la truculence de Rabelais et des Flamands. Enfin son invention se limite à l'agencement des faits : les situations, les anecdotes, comme les personnages lui sont fournis par la réalité et par sa propre vie; il n'imagine guère que les réactions de personnages donnés dans des situations données, il les « groupe, les distribue et les encadre » [15].

Tels sont les points de son talent et de son caractère par lesquels Erckmann se trouve en harmonie avec les principes de l'école réaliste et l'on comprend qu'à un moment donné, d'accord avec Chatrian, il ait voulu en « inaugurer l'esprit ». Si, ensuite, ils l'ont quitté, c'est parce qu'ils en réprouvaient, non les principes, mais la tendance. Ce n'est pas sur une divergence de conceptions littéraires, mais sur une différence d'idées morales qu'ils s'en sont séparés. Ce qu'ils reprochent au réalisme, c'est d'être à la fois « petit et crotté » [15bis]. Si les réalistes refusent, comme les romantiques, de distinguer entre sujets nobles et autres qui ne le seraient pas, ils montrent en outre une tendance constante, congénitale pour ainsi dire, à diminuer ce qui est vraiment noble et grand. Pour éviter la monotonie, ils sont amenés à la description de milieux insoupçonnés du public, de *cas* spéciaux; ils s'attardent aux milieux interlopes, notamment à celui du « demi-monde » à tous ses degrés, description qui devait connaître de Champfleury à Maupassant un succès tel qu'aujourd'hui encore on étiquète « réaliste » toute description de ces milieux [16].

---

(14) Hinzelin, *op. cit.*, p. 61.
(15) Cf. plus haut, p. 373.
(15bis) Cf., plus haut, p. 110.
(16) Dans une lettre *à Erckmann, du 21/3/66, Chatrian proteste contre cette littérature de « putains et de macroes (sic) ». La seule apparition de personnages de ce genre dans l'œuvre d'Erckmann-Chatrian, ce sont les petites femmes des ingénieurs de *Maître Daniel Rock*, qui s'apparentent plutôt aux grisettes de la *Vie de Bohême*, qu'aux fatales Nana et aux Madelons faisandées de Zola ou d'Edmond About.

Erckmann et Chatrian rejettent cette tendance; ils aiment avant tout la santé physique et morale, l'équilibre, la droiture; ils répugnent à tout ce qui n'est pas net, franc, lumineux. Timide et toujours sur la défensive, Erckmann n'aime pas ce monde douteux, dans lequel il se sent à la fois étranger et inférieur. Il n'est pas à l'aise au milieu de tous ces personnages dont la vie lui échappe par tout un côté, si différents des siens qui sont tout d'une pièce, sans demi-teintes et dont il nous cache les ombres pour ne nous en montrer que les lumières. Des disgrâces physiques, des servitudes physiologiques de l'humanité sur lesquels appuieront complaisamment réalistes et naturalistes, il se détourne avec dégoût. Joignons à cela une répugnance calviniste à l'évocation des plaisirs de la chair et nous aurons une première raison de l'éloignement d'Erckmann-Chatrian du courant réaliste. Ils préféreront la monotone honnêteté de leurs personnages, à la petitesse et à la « crotte » des héros réalistes. Ce sont de grands faits, de grandes actions, des « exemples » qu'ils choisiront pour thèmes de leurs ouvrages; et ces grands faits, ils se refuseront à les considérer par leurs petits côtés, à en faire ressortir les insuffisances et les échecs; ils ne « remâcheront » pas ce qu'il y a de bas et de sale dans la vie quotidienne; leurs personnages, petites gens moralement supérieures, ils ne les verront que sous un jour d'héroïsme et de grandeur.

Une autre raison, et non des moindres, qui a fait qu'Erckmann s'est séparé du réalisme, c'est l'idée qu'il avait des réalistes. Pour lui les réalistes, ce ne sont ni Flaubert, ni les Goncourt, ce sont les piliers de la brasserie Andler, les bohêmes incapables et jouisseurs dont l'exemple a failli faire sombrer Chatrian en 1851 [18]. Dans leur théorie de la sincérité remplaçant le talent, dans leur peur d'être la dupe de leur propre action, Erckmann ne voit que prétextes destinés à couvrir leur impuissance et leur paresse.

Mais ce qui contribue surtout à l'en éloigner, c'est cette peur constante qu'avaient les réalistes d'être dupes. Après les exaltations héroïques du romantisme, après les désillusions de 1848-50, les réalistes prétendaient ne plus se laisser piper ni aux beaux mots ni aux beaux sentiments. Ils en élaguaient leur vocabulaire et leur âme. Et comme ces beaux mots et ces beaux sentiments avaient trop souvent servi à masquer une piètre réalité, ils arrivaient à en nier constamment la sincérité; ils s'excusaient lorsque leurs actions révélaient quelque trace de sentiments élevés, de compassion, de pitié [19]. Ainsi dans ce romantisme à rebours, aucune bonne action, aucun

---

([18]) *Erckmann-Chatrian par Erckmann seul*, p. 6 du manuscrit : « Cette » espèce d'individus qui passent leur existence à discuter le mérite des autres, » sans jamais songer à rien produire eux-mêmes ».

([19]) Flaubert, (*Par les champs et par les grèves*, p. 161-162, Ed. Charpentier, Paris 1921), nous raconte avoir soigné une vieille femme blessée par un coup de râteau. « C'eût été, nous dit-il, un beau spectacle pour nos amis... Le commissaire admirait notre philantrophie...». Après avoir bandé la plaie il ajoute, pour se disculper aux yeux de ses « amis » : « Il est très possible que cette com- » pression violente eut causé la gangrène et que la patiente en soit morte ».

acte généreux, grand, ne peut être désintéressé. De tels actes ne doivent jamais réussir dans la vie, à moins qu'ils ne soient le paravent derrière lequel se dissimulent de basses convoitises et d'égoïstes calculs. C'est le destin des initiatives de Bouvard et Pécuchet, des héros d'Alphonse Daudet. De peur d'être dupe, tout réaliste préfère ne pas agir et décourager les autres de l'action.

On voit paraître cette tendance dans certaines œuvres d'Erckmann-Chatrian, notamment dans quelques contes du début [20]. Mais elle est contraire à leur tempérament : Erckmann, disciple de Rousseau, est résolument optimiste. Cet optimisme se révèle surtout dans la façon dont il décrit la province et les provinciaux. Sans doute, le cadre de l'action de ses œuvres n'est guère plus vaste que celui des romans de Champfleury, ses personnages n'ont pas plus d'importance et le cercle de ses expériences personnelles n'est pas plus large que celui du Maître. Par contre, son pays lui offrait des personnages beaucoup plus caractérisés, plus variés et plus pittoresques que la capitale du Laonnois. Le rôle de forteresse de Phalsbourg, sa population de vieux guerriers, sa garnison, le voisinage de la frontière, exaltaient l'âme dans un sens héroïque. Les contrastes entre les diverses populations de la Lorraine, de l'Alsace et des Vosges fournissaient à Erckmann une figuration et des protagonistes autrement vigoureux et pittoresques que les somnolents bourgeois de Molinchart. Aussi la population de la province phalsbourgeoise n'est-elle pas « un ramassis de sombres crétins, de sinistres monomanes, de » sycophantes et d'hypocrites, menant autour d'un clocher une vie de basses » intrigues pour arriver à des buts mesquins ». Elle semble peuplée d'épicuriens souriants, ardents au travail, dont le fruit leur procure un plaisir qu'ils dégustent en connaisseurs, bienveillants et indulgents à autrui, ironiques et désabusés vis-à-vis des puissants du jour, caractères droits, tracés au cordeau comme les rues de leur ville. On croirait que les vents qui soufflent de tous les points de l'horizon sur ce plateau y ont balayé, jusque dans les âmes, les microbes des vices et les miasmes délétères.

C'est sur ce point fondamental qu'Erckmann-Chatrian s'écartent délibérément des tendances du réalisme. « Nous sommes idéalistes », dit Chatrian dans sa lettre d'adieu à la doctrine de Champfleury, et nous avons vu en quoi consistait pour Erckmann cet idéalisme : un type d'humanité à réaliser, qu'il prend comme modèle de ses héros, contrairement aux principes de Courbet et de Champfleury. Il s'est trouvé qu'il a rencontré dans son père un homme se rapprochant de ce type, base réelle qui nous fait admettre la vérité de sa création. Tous ses autres personnages sont aussi empruntés à la réalité et tous sont « idéalisés », c'est-à-dire modifiés, « stylisés », conformément à sa tendance.

Cette tendance est foncièrement optimiste. Elle acquiesce à la vie; elle

---

([20]) Dans ces contes, quelques allusions aux « Philanthropes ».

trouve l'homme bon par nature, à condition qu'une éducation bien conduite vienne faire germer et développer cette bonté. Elle s'oppose à la doctrine de découragement et d'immoralisme des réalistes. C'est une tendance de travail, d'action, en contradiction absolue avec la critique d'estaminet, négative et stérile du réalisme, paralysé par sa peur d'être dupe. Que l'on compare les romans et les contes d'Erckmann-Chatrian avec ceux d'un autre écrivain de son époque, lu lui aussi par la jeunesse, Alphonse Daudet. Chez ce dernier, jamais rien de bien ne réussit; le courage, l'esprit d'entreprise ne s'y trouvent exprimés qu'en des caricatures comme celle de Tartarin. Si le réalisme nous a préservé des emballements trop faciles du romantisme, on ne saurait trop regretter l'influence néfaste de sa critique dissolvante sur la confiance que le Français a le droit d'avoir en sa propre valeur.

Les théories esthétiques d'Erckmann, issues de ses conceptions métaphysiques, l'écartent aussi du réalisme. Nous les trouvons codifiées dans son dernier ouvrage : *L'Art et les Grands idéalistes*. La création artistique résulte de la fusion du sentiment de l'harmonie universelle « avec la mélodie du » créateur », c'est-à-dire qu'il y faut une inspiration émanant de notre propre être, résultant « de l'accord de nos propres facultés entre elles, en même » temps qu'avec cette harmonie universelle... ».

« Sans mélodie, pas d'œuvre durable... Si vous ne sentez rien, si vous » êtes une âme vulgaire, l'étude de l'harmonie ne vous fera rien sentir; mais » si vous êtes un artiste, si vous sentez, l'étude des lois générales de l'harmo- » nie vous donnera les moyens d'exprimer votre sentiment » [21].

Or l'harmonie universelle nous a été révélée en dernier lieu par J. J. Rousseau, qui, « avec le *Contrat Social*, a assigné un nouvel idéal à l'huma- » nité » [22], et ce dans le cadre de la nation. « Le talent s'élève toujours en » traduisant une idée nationale » [23].

« David et Rude ont ouvert la voie; ... ils n'ont pris leur inspiration que » de leurs convictions et c'est ce qui fait leur immense supériorité sur » d'autres maîtres également habiles, mais inférieurs par le génie » [24]. « Car » pour être un grand artiste, il faut être un grand penseur » [25]. « Les plus » grands artistes sont ceux qui rendent le mieux l'idéal proclamé par ces » génies de premier ordre » [26]. Nous sommes loin, on le voit, de l'impassibilité et de l'impartialité chères aux réalistes, à Flaubert, par exemple, qui

---

([21]) *L'Art et les grands idéalistes*, in-18°, p. 26 à 31.
([22]) *ibidem*, p. 226.
([23]) *ibidem*, p. 292. On mesurera la distance qui sépare Erckmann de Courbet par le passage suivant: « Peut-être Barye a-t-il parmi cent lions pris celui qui » résumait en lui le plus des qualités de l'espèce, non pour le copier, mais pour le » critiquer, pour le corriger et le compléter par les qualités des autres lions qu'il » avait observés et que celui-ci ne possédait pas au même degré ». (*L'Art et les Grands idéalistes*, in-18°, p. 15). Nous sommes loin des chevreuils de Courbet, qui « n'avaient pas pour deux liards d'idéal ».
([24]) *L'Art et les Grands idéalistes*, in-18°, p. 297-98.
([25]) *ibidem*, p. 13.
([26]) *ibidem*. Conclusion.

proclamait que « l'art ne doit servir de chaire à aucune doctrine, sous peine » de déchoir... Observons, tout est là. Et après des siècles d'étude, il sera » peut-être donné à quelqu'un de faire la synthèse » [27].

En même temps que ses tendances politiques, philosophiques et esthétiques, l'atavisme pédagogique d'Erckmann lui rendait insupportable le rôle de l'écrivain selon Champfleury, simple appareil enregistreur des mœurs de l'époque. Enfin l'absence presque absolue de la vie sentimentale dans les romans réalistes, répugnait au disciple de Rousseau et de Pythagore. Vu sous ce jour, un roman comme l'*Ami Fritz* prend une signification particulière.

Fritz Kobus n'est pas un homme qui s'en laisse imposer. Comme Hans Schnaps, qui, à travers sa lunette, voyait l'intérêt particulier derrière les beaux sentiments et les belles paroles, il ne se fait pas d'illusions sur la comédie humaine : « Quelle farce, quelle bonne farce! ». Si l'on cite devant lui les traits de courage d'un militaire, l'invention d'un ingénieur, les œuvres d'un écrivain, il ne fait que rire de ces dupes et de leurs travaux désintéressés. Il a lu autrefois *Werther* et s'est tenu les côtes d'un bout à l'autre; la romance sentimentale lui fait faire du bon sang et les traditions les plus sacrées, comme celle du salut aux cigognes à leur retour, ne sont pour lui que matière à plaisanterie. Bien entendu, il est dépourvu de toute philosophie, car il ne veut pas être plus dupe des mots que des sentiments. Son programme d'existence, dans le style des « Conseils à Duranty », se termine comme eux par celui de « se tenir la tête froide, le ventre libre et les pieds chauds ». « C'est le précepte de la sagesse » car de crainte d'être dupeur ou dupé, « le mieux est de ne rien faire, pour n'avoir rien à se reprocher » [28].

On ne saurait trouver profession de foi plus conforme aux préceptes réalistes. Pas de vie intellectuelle ni sentimentale. Les seules activités de Fritz n'ont d'autre but que de se sentir vivre physiquement, ses plaisirs sont uniquement ceux de la table, de la brasserie et des parties de campagne. Il évite soigneusement de prendre femme, pour ne pas aliéner son indépendance. « C'était un exemple vivant de la bonne humeur, que nous procurent » le bon sens et la sagesse humaine ».

Mais la sagesse humaine est bornée; il en est une autre bien supérieure et qui fait sentir ses lois de façon irrésistible. Cet homme si sage, qui croit avoir tout prévu, succombe, tout comme un autre, à l'amour. Car dans l'univers, un esprit supérieur à celui de l'homme, lui impose sa loi, c'est le génie de la nature qui s'exprime par la voix de l'amour, déjoue les plans humains les mieux établis, change en esclaves ceux qui prétendent se passer de lui. L'ami Fritz lui-même finit par parler d'idéal! [29]. Ainsi ce roman qui, à première vue semble n'être qu'une idylle, est aussi la protestation d'un philosophe idéaliste contre les tendances restrictives du réalisme, contre son

---

(27) Flaubert à G. Sand, *Correspondance*, 3e vol., p. 279. Paris, 1920.
(28) *Ami Fritz*, in-8°, p. 2.
(29) A propos de beignets (*Ami Fritz*, in-8°, p. 36).

mépris de ce qu'Erckmann considère comme la forme, encore trouble pour l'homme, des vérités supérieures, le sentiment.

Erckmann-Chatrian se rattachent donc au réalisme par certains traits de leur caractère et certains points de leur technique littéraire. Ils lui échappent par leur éducation d'intellectuels, leurs idées politiques et esthétiques et leurs conceptions philosophiques.

* * *

Erckmann n'a jamais rien inventé de toutes pièces et il serait assez facile, si on en avait le temps et les moyens, de retrouver la source, écrite, orale ou vécue, de chacune de ses œuvres, le modèle de chacun de ses personnages, l'original de chacun de ses épisodes. Là où l'invention semble prendre la plus grande part, c'est dans ses contes fantastiques, par l'affabulation qu'il donne à ses idées philosophiques. Mais là comme ailleurs, ce sont des faits de sa propre existence, ce sont ses souvenirs d'enfance, d'adolescence et de jeunesse qui servent de support à ses idées : « Tous mes romans se com- » posent de souvenirs personnels et de souvenirs recueillis de la bouche de » mon père, de parents, d'amis, de connaissances. J'ai bien un peu idéalisé » les choses, mais je n'ai rien inventé... Ma biographie est répandue dans » tous mes livres » [30].

Donc personnages, lieux, faits sont tirés de la réalité; ici nulle invention dans les éléments du roman. Tout au plus peut-on s'étonner de la richesse de souvenirs et d'impressions que possède Erckmann; à soixante-dix ans, il disait avoir encore deux cents idées de romans à sa disposition et bien souvent Chatrian a été forcé de retrancher de ses livres des digressions intéressantes, mais inutiles, ce qu'il appelait « la branche gourmande ». Là où Erckmann prend ses libertés c'est dans l'agencement et le développement de l'action, dans les péripéties du drame, dans l'utilisation des matériaux qu'il manie, qu'il pétrit à sa guise, y introduisant arbitrairement tel ou tel épisode, réel sans doute, mais qui n'a dans la réalité aucun lien avec le sujet du livre. C'est en cela que consiste le « plaisir d'imaginer » qui le pousse à écrire [32].

Outre cette liberté de composition, Erckmann revendique pour l'écrivain celle d'« idéaliser » les faits, c'est-à-dire de leur donner un sens, une signification qu'ils n'ont pas par eux-mêmes [33]. « Les faits sont bêtes », disait-il; les adapter à l'ensemble de l'œuvre, les affecter, non seulement d'un coeffi-

(30) *Erckmann à Alfred, 22 juillet 1887.
(32) Cf. p. 379.
(33) « Il faut que tout soit un peu idéaliste, car la réalité plate, telle qu'on la comprend et qu'on la pratique aujourd'hui est trop assommante », (Erckmann à Alfred, 26 novembre 1890). « Sans idéalisme, il n'y a pas d'art. La copie pure et simple relève du métier». (Erckmann à Alfred, 11 février 1890). « La réalité rendue crûment n'entre pas dans mon sentiment littéraire ». (Erckmann à M. Mallet, 4 décembre 1893).

cient d'importance, mais encore d'un signe de valeur, comme on en donne à un chiffre en algèbre, c'est un droit qu'Erckmann revendique pour l'écrivain. Si on le lui dénie, s'il faut s'en tenir à la réalité pure et simple, « autant » vaudrait alors coudre bout à bout des actes notariés » [34]. Erckmann, du reste, n'abuse pas de ce droit d'idéalisation et c'est avec raison qu'il peut dire : « Au moment où on parle tant d'ouvrages documentés, les miens sont » des documents » [35].

A part ces données, Erckmann, contrairement à la plupart des réalistes, aux Goncourt par exemple, n'avait pas besoin de l'excitation d'une documentation puissante. Pour les Goncourt, « historiens du présent », le romancier « aura à feuilleter les histoires du temps, les dépositions personnelles, les » historiographes, les mémorialistes. Il recourra aux romanciers, aux auteurs » dramatiques, aux conteurs, aux poètes comiques. Il feuillettera les journaux » et descendra à ces feuilles éphémères et volantes, jouets du vent, trésors du » curieux, tout étonnés d'être feuilletés pour la première fois par l'étude : » brochures, sottisiers, pamphlets, gazetins, factums. Mais l'imprimé ne » suffira pas; il frappera à une source nouvelle; il ira aux confessions inédites » de l'époque, aux lettres autographes, et il demandera à ce papier vivant » la franchise crue de la vérité et la vérité intime de l'histoire. Mais les » livres, les lettres, la bibliothèque et le cabinet noir du passé ne seront point » encore assez pour cet historien : s'il veut saisir son siècle sur le vif et le » peindre tout chaud, il sera nécessaire qu'il le pousse au delà du papier » imprimé ou écrit. Un siècle a d'autres outils de survie, d'autres instruments » et d'autres monuments d'immortalité; il a pour se témoigner au souvenir » et durer aux regards le bois, le cuivre, la laine même et la soie, le ciseau » de ses sculpteurs, le pinceau de ses peintres, le burin de ses graveurs, le » compas de ses architectes. Ce sera dans ces reliques d'un temps, dans son » art, dans son industrie, que l'historien cherchera et trouvera ses accords » [36].

Erckmann n'a pas besoin de tant de bric-à-brac pour « se monter le » bourrichon » comme dit Flaubert, pour communier avec son héros et revivre avec lui son existence et celle de son époque. Bien au contraire, pour écrire, Erckmann tenait à éloigner tout ce qui pouvait le distraire de son sujet. Il nous le dit dans son conte de *Crispinus* : « Vous saurez, mes » chers amis, qu'il me faut le silence et le recueillement pour écrire; le bruit » d'une charrette, le grincement d'un volet, le cri nasillard d'un marchand » de bric-à-brac me mettent hors de moi » [37]. Sa vue doit être aussi tranquille que son ouïe : « Quand je pense à mes contes et romans, le moindre » objet me distrait de mes réflexions. Quatre murs blanchis à la chaux, ma

(34) Hinzelin, *op cit.*, p. 49.
(35) Erckmann à Alfred, 26 décembre 1887.
(36) Les Goncourt. *Préfaces et manifestes*, cité par Martino, *Le roman réaliste sous le second Empire*, p. 230. (Hachette, 1913).
(37) *Crispinus ou l'histoire interrompue*, (*Contes fantastiques*, in-18°, p. 80).

» chaise et mon bureau me suffisent »[38]. « Quand on écrit quelque chose, » il faut avoir l'esprit libre. La moindre distraction vous dévie » [39]. Aussi choisissait-il pour écrire une chambre à deux fenêtres, pour pouvoir placer entre elles son étroit pupitre d'écolier. Lorsque le mur était couvert d'une tapisserie dont le dessin lui donnait des distractions, il le faisait arracher, comme il faisait enlever des murailles tous les tableaux et autres ornements. Sa chambre de Phalsbourg était simplement blanchie, ou, plus exactement, bleuie à la chaux. Dans cet isolement favorable, nous dit-il, « je regarde à » l'intérieur et les scènes, les physionomies se succèdent sous mes yeux, à » ce point qu'il me semble même entendre les personnages se donner la » réplique » [40]. Là, chaque après-midi, le nez au mur, devant son pupitre de chêne, il remplissait régulièrement et presque sans ratures, les grandes pages de son papier « sans reflets », des lignes du chapitre qu'il avait mûri pendant la matinée, au lit, y fumant force pipes au risque d'y mettre le feu. Il détestait ensuite remanier ce qu'il avait écrit, « revenir, comme disait Cha- » trian, à son vomissement » [41]. On comprend qu'un écrivain qui avait besoin d'une telle tranquillité, d'une telle indépendance d'esprit pour produire, ait tenu aussi à son indépendance matérielle et morale, et même, parfois, à l'indépendance du cœur.

« Je n'ai jamais bien décrit que ce que j'ai vu », disait un jour Erckmann à M. Hinzelin [42]. Mais tout ce qu'Erckmann a vu n'a pas toujours été bien décrit, et il n'a pas non plus décrit tout ce qu'il a vu. Car ce n'est pas la sensation immédiate qui compte pour lui; il est trop sensible, trop émotif pour pouvoir jeter ses lignes sur le papier, dans le feu de la première impression. Celle-ci ne s'exprime chez lui de façon ordonnée, artistique, qu'après un certain recul, au bout d'un certain éloignement : « Pour décrire un sujet, » il m'a toujours fallu être absent de la chose, et puis un temps d'incubation » normal; en présence des événements et lorsqu'ils sont encore trop présents » à la mémoire, la masse des détails vous empêche de saisir les grandes lignes » qui, seules, forment l'ensemble » [43]. Nous avons déjà vu comment sa documentation livresque était volontairement incomplète, « instinctive » [44] comme il dit, et uniquement destinée à lui fournir quelques bases précises, à le mettre rapidement dans l'atmosphère de son roman. La documentation n'est donc pour lui qu'une excitation. Une fois atteint le degré favorable, et il y parvient facilement, c'est uniquement son imagination qui travaille, tirant non pas de la réalité immédiate, mais du fond de sa mémoire prodigieuse, les faits qui vont servir de trame au roman et d'expression aux

(38) *Erckmann à Alfred, 5 juin 1895.
(39) *Erckmann à Alfred, 18 février 1895.
(40) *du même au même, 5 juin 1895. Cf. Le *Requiem du Corbeau.*
(41) Chatrian à Erckmann, vers le 15 juin 1859.
(42) Hinzelin, *op. cit.*, p. 61.
(43) *Erckmann à Chatrian, 24 avril 1878.
(44) Hinzelin, *op. cit.*, p. 61.

caractères de ses personnages. C'est au cours de promenades solitaires aux environs de Phalsbourg, avec sa pipe et son bâton, que se précisait l'idée de l'ouvrage : « Quand je sors, c'est pour faire mes provisions d'idées et de » sentiments et j'aime être seul autant que possible » [45]. Là, « l'oiseau qui » chante, la touffe de chèvrefeuille que l'on respire, en passant, sous bois, » le ruisseau que l'on entend galoper sur les cailloux, sont des souvenirs » qu'un mot nous rappelle » [46].

Ainsi ce n'est qu'après avoir assimilé les faits, après les avoir fait passer en sa personnalité, par ses lectures, ses promenades et ses réflexions, qu'Erckmann arrive à les restituer d'une façon artistique. Si ces faits sont encore trop récents, s'ils saisissent d'une façon encore trop passionnée l'âme d'Erckmann, ou s'ils sont trop lointains et dus à une documentation trop indirecte, si en un mot il les a trop ou trop peu « vécus » de corps ou d'esprit, le récit devient trouble, comme dans l'*Histoire d'un Homme du Peuple*, ou diffus comme dans l'*Histoire d'un paysan*, ou tellement vibrant qu'il en résulte une impression pénible qui fait gémir, par ses dissonances, son âme et la nôtre, comme dans le *Plébiscite*, le *Banni* ou le *Brigadier Frédéric*.

Les rapports sympathiques, les harmonies qu'Erckmann entretient avec la réalité se situent, non pas dans le temps, comme l'exigent les réalistes, mais dans l'espace. Ce n'est pas l'époque contemporaine qui est pour lui le premier facteur de son inspiration, ce n'est pas la vie et l'atmosphère d'une époque quelconque qu'il nous restitue, mais bien le terroir, le sol dont il est issu. Les événements qui s'y sont écoulés dans le passé, ceux dont un de ses habitants a été le héros, Erckmann arrive par son imagination à nous les représenter presque sans secours livresque, simplement parce que ce sol lui parle un langage clair. Il sont pour lui plus vivants que tel événement contemporain, même auquel il a pris part, mais qui n'a pas eu lieu dans son petit pays. La comparaison entre les deux parties de l'*Histoire d'un Homme du Peuple* est édifiante à cet égard. Au lieu d'être réaliste dans le temps, Erckmann l'est dans l'espace. Son imagination est une sorte de sens supplémentaire qui lui permet une perception exacte et vivante du passé, même sur de faibles données orales, pourvu que ce passé soit celui du pays où il plonge ses racines. Erckmann, pour se documenter, a visité les pays où il promène ses héros. Rien n'en transparaît dans ses ouvrages et les lettres que nous avons citées, écrites au cours de ses voyages en Bretagne ou en Orient, nous prouvent qu'il ne voit, qu'il ne sent dans ces régions que les points de ressemblance avec son cher Phalsbourg : « Je suis Alsacien, disait-il à la fin de » sa vie, comme La Fontaine est Champenois ».

Ainsi, contrairement au principe réaliste, Erckmann n'écrira pas seule-

(45) *Erckmann à Alfred, 5 juin 1895.
(46) *Erckmann à M. Barret de Vernas, 8 avril 1890. Remarquer dans ce passage les sens impressionnés chez Erckmann par la forêt : l'ouïe, l'odorat, non la vue.

ment ce qu'il a constaté ou éprouvé lui-même; son cœur lui fait sentir l'état d'âme du Conscrit de 1813 comme celui de Daniel Rock. Il nous a dit qu'il s'identifiait avec ses personnages au point de s'attrister de leurs misères et de se réjouir de leurs succès [47]. Nous sommes ici aux antipodes de l'impassibilité réaliste : l'écrivain de cette école voit, constate, puis « rapporte » les faits comme un greffier; Erckmann lui ne se contente pas d'écrire ce qu'il ressent, il ressent ce qu'il écrit, il voit ce qu'il imagine. L'acte d'écrire est pour lui, non pas une froide restitution, mais une véritable création, une « animation »; sa personnalité se fond dans celle de ses héros, il s'identifie avec eux. Ce sont eux qui l'inspirent et qui parlent par sa voix et non pas lui qui décrit en tiers, sans y prendre part, leurs faits et gestes. C'est cette vie affective, cette vie du sentiment, si sincère et si profonde en ses œuvres, qui le différencie encore des réalistes.

Une fois « l'ensemble déterminé dans son esprit avant de prendre la » plume, les détails ne servant qu'à le colorer, à mieux en arrêter les con- » tours, à le compléter » [48], Erckmann se met à la rédaction de son œuvre, apportant tous ses soins à l'établissement du premier chapitre auquel il attache une importance capitale : « Le premier chapitre est toujours le plus » difficile à faire, car il renferme en germe tous les autres » [49]. « C'est là que » les caractères se posent et que l'action s'indique. Une fois en route, les » choses marchent rondement » [50]. « Les détails descriptifs du début peuvent » être abondants, c'est le genre roman qui l'exige, il faut avant tout poser » les caractères, les physionomies, pour qu'ils restent présents à la mémoire » du lecteur pendant tout l'ouvrage » [51]. « Les développements se produisent » ensuite naturellement selon les circonstances qui se produisent dans le » milieu historique » [52]. « Si ce premier chapitre est manqué, tout est à » recommencer, car on ne peut revenir à ce qui n'a pas été indiqué sans » rompre le cours du récit » [53]. Ainsi le premier chapitre, celui de l'exposition, débarrasse Erckmann du souci de renseigner ensuite le lecteur; une telle conception l'oblige à renoncer à l'effet facile qui consiste à introduire de façon inattendue des personnages nouveaux, mais elle lui permet de mener l'action à une allure dont la vivacité n'est pas le moindre charme.

* * *

Le style des œuvres d'Erckmann-Chatrian est conditionné par le public auquel elles s'adressent. Parmi ce public, Erckmann faisait à ses concitoyens

(47) *Erckmann à Alfred, 1er janvier 1894.
(48) *Erckmann à M. Barret de Vernas, 8 avril 1890.
(49) *Erckmann à Alfred, 20 mai 1892.
(50) *du même au même, 27 mai 1892.
(51) *Erckmann à Alfred, 24 septembre 1889.
(52) *Erckmann à Alfred, 31 décembre 1892.
(53) *du même au même, 20 février 1895.

de Phalsbourg une place de faveur. Chatrian le lui reprochait assez souvent, notamment à propos du *Blocus* : « Nous n'écrivons pas pour une demi-» douzaine de Phalsbourgeois, nous écrivons pour tout le monde » [54]. Plus qu'aux gens de Phalsbourg, Erckmann-Chatrian prétendaient s'adresser au « peuple » et avant tout aux paysans. Ce fut là le but de la grande édition illustrée en livraisons à dix centimes. « Pour la première fois on s'adressait » à la classe des paysans » [55]. Mais pour ce public fruste, qui s'éveille tout juste à la vie de la pensée, il faut des livres qu'il puisse comprendre. Ce sera l'honneur d'Erckmann-Chatrian d'avoir fait confiance au bon sens, à l'esprit, au désir de s'instruire des gens de la terre française. Dans leur effort pour se mettre à la portée de leur auditoire, ils n'ont fait entrer en ligne de compte aucun élément de bassesse ou de flagornerie; ils se sont bornés à faire simple et honnête.

Le plan du livre sera donc clair; l'ordre, chronologique, « le plus clair » de tous » [56], le développement rapide, sans hors d'œuvre, sans descriptions pour l'amour de la description, mais avec quelques touches pittoresques destinées à faire sentir au paysan les éléments, sinon les détails, de la beauté des paysages qui l'entourent, et celle de son propre travail, beauté qu'il n'a jamais eu jusqu'ici le loisir de remarquer. L'action sera une, gravitant autour d'un seul héros ou d'un seul fait et lorsqu'il y aura lieu de mettre quelque point en valeur ou de l'expliquer spécialement, le conteur n'hésitera pas à intervenir lui-même pour attirer l'attention de son auditoire par un : « figurez-vous » ...ou un « vous allez voir » etc.

Un conteur, avons-nous dit; un conteur de génie, s'il faut en croire J. J. Weiss [57]. Et de fait, si Erckmann-Chatrian sont des écrivains de talent, ils touchent au génie comme conteurs populaires. Ce ne sont d'ailleurs pas leurs contes, « ces rêves écrits » [58], qui témoignent le mieux de cet art. Ils sont trop denses, trop pleins d'intentions et, sous une forme raccourcie, visent trop à la démonstration. Ce sont leurs romans, surtout ceux de la belle période. Ecoutez les lire par quelqu'un qui les connaisse bien, dans l'atmosphère de la chambre du Docteur Jacob, de *Madame Thérèse*, un soir d'hiver, avec un éclairage discret, et vous vous sentirez reportés à l'époque des *Veillées des chaumières*. Même atmosphère familiale, intime, « au coin » du feu » en hiver, « sous la treille » en été, avec de braves gens à la Béranger, qui se reposent des travaux de la journée en écoutant le conteur du village [59]. Celui-ci se garde bien de narrer toute son histoire du premier coup; il sait que la saison est longue et excelle à faire de chaque récit quoti-

---

(54) *Chatrian à Erckmann, 31 août 1866.
(55) *Erckmann à Alfred, 11 janvier 1887.
(56) *Erckmann à Alfred, 27 novembre 188.
(57) J. J. Weiss. *Au pays du Rhin*, p. 296. (Paris, 1886).
(58) *Erckmann à Alfred, 14 février 1890.
(59) « Fortifier ce personnage conteur », est un des soucis constants de Chatrian comme d'Erckmann.

dien un tout bien bâti, un véritable chapitre, tout en éveillant chez l'auditeur le désir de connaître la suite. Outre ses interventions multiples quand il s'agit de ranimer l'attention, le conteur rapporte directement les paroles des personnages, applique à ceux-ci des épithètes constantes destinées à les rendre reconnaissables aux moins attentifs, comme faisait Homère. Il n'épargne pas non plus, là où il est nécessaire ou bien placé, cet *humour* si savoureux des paysans et lorsqu'un épisode, même étranger à l'action, peut servir à l'illustrer, il ne se l'interdit pas.

C'est dans le *Fou Yégof*, que ces procédés apparaissent le plus clairement. Dès la première phrase l'auteur semble céder aux prières d'un auditoire : « Si vous tenez à connaître l'histoire... ». Il indique les connaissances indispensables à la compréhension du récit : « Il faut savoir... Il faut se repré» senter ». Lorsque il croit son talent insuffisant pour évoquer le lieu qu'il veut dépeindre, il y envoie ses auditeurs : « Voilà ce qu'il faut voir, voilà » ce qu'on ne peut décrire ». Il les déplace avec lui pour l'intelligence du récit : « C'est là qu'il faut nous porter pour attendre les événements ulté» rieurs ». Il s'interrompt pour quelques réflexions sur des faits du récit, réflexions qu'il suppose celles de l'auditoire, comme sur la résistance des fous aux atteintes de la température. Toutes ces formules, tous ces procédés, nous les retrouverons encore en maints passages de l'œuvre, avec, dans les ouvrages à tendance plus accusée, des interruptions pour maudire l'adversaire ou exalter les hauts faits des partisans de la bonne cause.

Le style d'Erckmann se ressent donc, à la fois du public auquel il s'adresse et de la forme qu'il a choisie. Ce style est direct, bien délimité; il cherche rarement à suggérer plus qu'il ne dit, mais dit bien ce qu'il veut dire sans viser à l'effet artificiel, sans nul souci de la fioriture « qui fait bien » ou de la « belle page » inutile. « Selon mon avis, dit Erckmann, il ne faut » pas trop encombrer un discours, pas plus qu'un livre. Il faut que tout soit » clair, simple, logique. J'en ai fait la règle de tous mes écrits et je n'ai » jamais admis une image, une métaphore, que dans le cas où l'expression » directe n'aurait pu rendre ma pensée ou mon sentiment avec la même » précision » [60]. « Je n'ai pas l'habitude de ciseler mon style... J'écris sim» plement, comme les choses me viennent. La ciselure est d'invention » moderne. Quand on n'a rien à dire, on s'amuse à la phrase » [61]. Ces qualités du style d'Erckmann, simplicité, précision, clarté, ne sont pas le résultat de procédés, mais les qualités même de sa pensée, pensée lorraine et phalsbourgeoise, qui aime les situations nettes, bien débrouillées, simples et géométriques, qui préfère la sécheresse et même l'indigence, s'il le faut, à une abondance, à une richesse, à une luxuriance désordonnées. Cette sorte de sécheresse est celle qu'on a souvent reprochée aux écrivains du XVIII[e] siècle : c'est la sécheresse voltairienne.

([60]) *Erckmann à Alfred, 10 février 1890.
([61]) *Erckmann à Alfred, 1[er] février 1890.

La concision et la rapidité du style d'Erckmann sont inimitables : comment, par exemple, rendre de façon plus brève l'accoutumance aux objets familiers, qu'en disant de l'ami Fritz, à propos de son clavecin : « A force de le voir, il n'y pensait plus »? [62]. Nous sentons la simplicité de ses procédés dans les expressions qu'Erckmann emploie pour donner l'idée du temps qui s'écoule, sans que rien de saillant ne se produise : « cela durait » depuis assez longtemps » [63] ou bien : « il pouvait être cinq heures du » matin » [64] en fin de paragraphe. Lorsqu'il veut rendre l'étrangeté d'une situation inattendue, il suspend l'attention du lecteur en allant à la ligne pour un alinéa de trois mots : « C'était étrange » [65]. Cette interruption du récit rend bien la surprise attentive du personnage, dont la respiration est suspendue par le spectacle imprévu qui lui est offert.

On a pu remarquer, surtout dans les œuvres du début, qu'Erckmann ne recule pas devant certains détails chers aux réalistes : confection des boudins, vue d'un animal écorché [66], ou spectacle d'opération chirurgicale [67]. On s'imagine très bien avec quelle truculence d'abattoir un réaliste orthodoxe nous eût présenté de telles scènes. Sans les atténuer, Erckmann nous les présente sous un jour plus lumineux, un peu sec, avec sa rapidité coutumière et sans y insister. Parfois même, il les idéalise : le porc ou le bœuf écorchés n'ont rien chez lui de dégoûtant; ils sont propres comme ceux des tableaux hollandais. Mais au contraire des romans réalistes qui, n'ayant que les petits détails de la vie humaine à conter, s'y attardent et ne nous en épargnent aucun, l'action des romans d'Erckmann-Chatrian, débarrassée dès le premier chapitre du souci d'éclairer le lecteur, se hâte rapidement vers sa fin, néglige les détails dans leur ensemble et n'en retient généralement qu'un seul, qui n'est souvent ni le plus essentiel, ni le plus caractéristique, mais qui achève de peindre d'un seul coup de pinceau et met le point sur l'i à l'idée ou à la description. Nous décrivant, par exemple, un vallon vosgien vu d'un sommet, l'auteur nous montre les pentes couvertes de sapins, les crêtes qui s'« engrènent » les unes dans les autres, au fond, l'étroite prairie et son ruisseau et pour finir, sur tout cela « les oiseaux de proie tourbillonnant par couples au-dessus » des forêts » [68]. Grâce au dernier détail, les éléments de la description s'ajustent les uns aux autres, le paysage s'aère, nous percevons les distances et la profondeur du gouffre.

De ces détails nous en trouvons à chaque page dans l'œuvre d'Erckmann-Chatrian. C'est le « vieux chapeau du temps de la République » [69] au-dessus

---

([62]) *Ami Fritz*, in-8°, p. 39.
([63]) *Madame Thérèse*, in-8°, p. 6.
([64]) *ibidem*, p. 11.
([65]) *Fou Yégof*, in-8°, p. 39 et passim.
([66]) *Docteur Matheus*, in-8°, p. 14; *Madame Thérèse*, in-8°, p. 6, et les *Contes*, passim.
([67]) dans les œuvres de guerre: *Fou Yégof*, *Conscrit de 1813* et aussi *Gaspard Fix*, (fin).
([68]) *Fou Yégof*, in-8°, p. 19.
([69]) *Le Blocus*, in-8°, p. 63.

de la porte, qui résume toute une époque, la jambe de bois du pendu qui suggère les horreurs du supplice [70]. Comment pourrait-on mieux rendre la vétusté, l'abandon et la situation géographique d'un vieux manoir féodal des bords de la Baltique, qu'en en feutrant les dalles d'une couche d'arêtes de poissons apportés par les oiseaux de mer? [71] Le Conscrit, fatigué, fourbu, ne voit des rues de Mayence que les « gros cailloux luisants » qui les pavent [72]. Ce détail apparaît généralement à la fin d'un paragraphe, d'une description que le lecteur aperçoit tout à coup éclairée, grâce à lui, d'une lumière vivante, qui la synthétise. Ce qui auparavant était successif, se trouve par ce détail, groupé en un ensemble harmonieux. Chatrian l'appelait « le » détail qui résume » [73]. C'est plus que cela, c'est le détail qui anime, qui crée la vie, comme la goutte de tel liquide, tombant dans un vase où sont en suspension des éléments différents, les ordonne, et produit une substance neuve et vivante.

C'est par de semblables détails qu'Erckmann exprime souvent l'état d'âme de ses personnages. Au lieu de dissertations psychologiques, il préfère nous indiquer les émotions de ses héros par les signes physiques qu'elles produisent : « il devint pâle; il devint grave ». Nous avons déjà vu « galoper » le ventre et se « recourber le nez ». La décision qui mûrit se manifeste chez les femmes, en « fourrant les cheveux sous le bonnet ». Dans l'anxiété, on « entend son cœur qui galope ». L'inquiétude subite se manifeste par la pâleur ou par l'interruption d'un geste en cours, comme celui de Mathis qui repose son verre sans avoir bu, en entendant parler du Polonais qu'il a tué. L'amour du vieux Materne pour ses enfants s'exprime, non par des mots, mais par un bouillonnement dans la poitrine, « comme des sanglots » intérieurs ». Sous le coup de la terreur les cheveux « grésillent », dans la colère ils se dressent « comme s'ils étaient vivants », tandis que de « petits » coups de vent passent sur les joues ».

Les images et les comparaisons d'Erckmann-Chatrian sont, elles aussi, empruntées à l'observation et au vocabulaire populaires; elles en ont les qualités : pittoresque, justesse et précision. L'ami Fritz s'étonne, « la bouche » pleine d'admiration »; les joues du Paysan, fraîchement rasées, « reluisent » comme une hache neuve ». Telle rue est noire comme un « tuyau de che- » minée »; la voix du chantre remplit l'église « comme un œuf ». Les idées se pressent dans le cerveau d'un homme qui n'est plus maître de son exaspération, « comme une rivière débordée »; tandis que s'il en a perdu le contrôle par faiblesse physique, il les suit au hasard, comme « un noyé qui descend la » rivière, s'accrochant aux herbes ». Lorsque son émoi est trop grand pour qu'il puisse les rassembler, il est « comme une chandelle des prés, dont un » coup de vent disperse le duvet dans les airs ».

([70]) *Alsaciens et Vosgiens d'autrefois*, in-18°, p. 103.
([71]) *Education d'un féodal*, in-8°, p. 103.
([72]) *Conscrit de 1813*, in-8°, p. 31.
([73]) *Chatrian à Erckmann, 1er octobre 1859. « Ton esprit va naturellement « au détail qui résume ».

Nous avons déjà signalé la fréquence et le bonheur des images et des sensations auditives chez Erckmann-Chatrian. Myope, Erckmann percevait par l'ouïe avant de percevoir par la vue. Les coups de fouet qui retentissaient dans l'avancée lui suggéraient la voiture avant qu'il ne l'ait aperçue ; de son lit, il aurait pu nous décrire le marché de Phalsbourg, rien qu'aux bruits qui lui parvenaient derrière ses rideaux. Dans les champs, il perçoit l'immense bourdonnement des insectes, « qui a quelque chose de grand », et sur les sommets vosgiens, il saisit, la nuit, « les éternelles rumeurs des torrents et » des bois ». On entend, plutôt qu'on ne voit, la terre « crouler » sur le cercueil et les sabots des enfants « rouler » sur les gradins de l'école. Dans la bataille, la fusillade s'entend comme une « chute d'eau » et le tambour comme « le bourdonnement d'une mouche dans un orage ». Cette abondance des sensations auditives fait que le sens de la vue ne jouit pas dans les œuvres d'Erckmann-Chatrian d'une prédominance abusive; elles contribuent par l'étendue de leur domaine, à augmenter le caractère de vérité du récit, à nous donner une impression de vie plus entière, plus totale.

Par d'autres images, Erckmann-Chatrian anime notre corps ou les objets inanimés. Le ventre « ne fait qu'un saut du menton jusqu'aux cuisses »; il galope de rire comme galopent les mentons et les mâchoires; la langue « va toute seule » comme les jambes de l'ami Fritz. Les bûches « pleurent », le poêle « ronronne », tandis que la mairie « bourdonne » et que le cabaret « ronfle » comme un tambour. Bien d'autres objets encore s'animent sous la plume d'Erckmann : la rue « s'élance » de la nuit et le village « disparaît » d'un bond » au tournant de la route.

Le caractère limité de l'inspiration d'Erckmann-Chatrian, la répétition fréquente des mêmes détails, amènent des points de contact entre les différents ouvrages; l'œuvre entier pourrait se présenter comme l'épopée d'une petite forteresse et de ses environs, dans la guerre et dans la paix, de la fin du XVIII[e] siècle à celle du XIX[e], avec, comme centre, les campagnes de la fin du Premier Empire : *Conscrit*, *Blocus*, *Waterloo*, *Fou Yégof*. On pourrait très bien concevoir, pour en relier les différentes parties, un groupement, sinon autour d'un seul personnage, au moins autour d'une même famille, grand-père, père, fils, petit-fils, avec, comme sommets de l'action, la grande Révolution, les campagnes et les sièges de 1813-15, la Révolution de 1848 et la guerre de 1870. Ce serait le cycle phalsbourgeois.

La langue possède la simplicité qu'exige le but que poursuit Erckmann : instruire les paysans. Dans tous ses ouvrages, lorsqu'il fait parler les gens du peuple non instruits, il se sert d'expressions du terroir, les unes propres au pays lorrain [74], d'autres venant du patois vosgien [75], en somme

---

([74]) Lire *sur* le journal, *recoquillé* pour recroquevillé; *mâchuré* pour barbouillé, *tomber faible* pour s'évanouir; certaines tournures comme : il n'était *pas déjà si* laid; (*Amoureux de Catherine*, in-8°, p. 93), etc...

([75]) Le « bangard » pour le garde-champêtre; le « ségare » pour le scieur; la « tronce » pour le tronc d'un arbre abattu.

la langue parlée dans la région de Phalsbourg et d'Abreschwiller. D'autres locutions sont de véritables traductions du dialecte alsacien : tomber ensemble (*zusammenfallen*) pour s'écrouler, s'évanouir; soigner quelque chose (*etwas besorgen*) pour s'occuper de quelque chose; oser (*dürfen*) pour avoir la permission de; vivez bien (*lebt wohl*) pour adieu, etc.; des expressions caractéristiques comme la « mélancolie des chats » (*Katzenjammer*) pour exprimer l'état de quelqu'un qui a trop bu la veille, ou « on vous a donné le panier » (*einem den Korb geben*), c'est-à-dire refuser quelqu'un en mariage, des tournures syntaxiques comme « personne que vous », « attendre sur quelqu'un », « votre plus sûr », « dis seulement »; « tu as pourtant fini », des inversions « là-bas il dort », des proverbes : « Quand le diable est déchaîné » etc. Les noms propres à consonance germanique, Erckmann les transcrit phonétiquement : Annah, Zaphéri (Xavier), Foux (Fuchs), Drahenfels (Drachenfels) etc. Certains ont en allemand un sens comique comme celui du docteur Selsam (étrange) ou de la tante Wunderlich (braque), du cuisinier Hafenkouker (reluque-pots) ou du musicien Rosselkasten (boîte à ferraille).

Cette langue populaire, Erckmann la sent; il la possède jusque dans les moindres détails; voyez, par exemple, l'emploi tout à fait populaire des pronoms *ils* et *on* : les jeunes gens qui s'intéressent à ce qui se passe autour d'eux disent : on fait ceci, on fait cela; les vieux, détachés d'un monde qui n'est plus le leur, disent : ils font ceci, ils font cela. *On*, dit le Conscrit, *ils*, dit la tante Gredel.

Mais à côté de cette langue de ses personnages, riche en saveur du terroir, il y a a celle qu'écrit Erckmann, langue qu'il a voulue simple, sans ornements inutiles et qui se caractérise par une absence absolue de recherche : langue concrète, directe, qui, avec des moyens limités, peu nombreux et toujours les mêmes, arrive, à force de précision, à des résultats surprenants, bien qu'elle lasse parfois pas sa monotonie. Sa caractéristique, c'est son adaptation au sujet. Nous avons vu combien était restreint le cercle de l'inspiration d'Erckmann; son vocabulaire ne l'est pas moins; mais il est parfaitement adapté au pays, au rang social et aux activités des personnages, de telle sorte qu'à force de voir revenir toujours les mêmes choses dans les mêmes termes, nous finissons par acquérir de ce pays et de ces gens une connaissance familière et approfondie. Cette langue rend intensément la succession des petits faits quotidiens, toujours les mêmes, de la vie et contribue par là à nous donner l'illusion de la réalité. Elle renonce facilement à aller au-delà, elle arrive aisément au superlatif absolu pour des faits qui sont d'ailleurs à ce degré dans le milieu où ils se produisent; elle tourne court lorsqu'il s'agit de dépasser ce point; des expressions banales à l'époque [76] comme « terrible et grandiose », d'autres comme « on n'a jamais rien vu de pareil » sans compter l'emploi répété de

(76) V. Hugo en fait un emploi fréquent dans les *Misérables*.

l'adjectif « inexprimable », dispensent l'auteur de descriptions et d'explications qu'il estime sans doute au-dessus du niveau du public qu'il veut atteindre.

Il arrive aussi qu'Erckmann patoise en d'autres langues. Parfois on sent l'influence classique, comme dans la page où l'ami Fritz évoque la guerre de Troie ou dans l'emploi de mots comme *tumulte* et *étonné* [77] dans leur sens étymologique. Mais c'est surtout le langage biblique qui revient à maintes reprises : le « patois de Chanaan » [78] est aussi familier à notre auteur que les épisodes de la Bible ou de l'Evangile. Les mots, les tournures, les comparaisons, les images des deux Testaments reviennent à chaque instant sous sa plume, sans parler des expressions de « Yiddisch », apprises sur les genoux du vieux Meyer Heymann.

Ce qui frappe dans les descriptions d'Erckmann-Chatrian, c'est la rareté des adjectifs de couleur, qui ne sont employés qu'en touches brèves et rapides [79]. En revanche, très nombreux sont les adjectifs de teinte et demi-teinte : gris, bleuâtre, verdoyant et surtout les adjectifs d'ombre et de lumière : rutilant, resplendissant, étincelant, sombre, terne. C'est que la vision d'Erckmann est plutôt celle d'un graveur que celle d'un peintre et la nature de son pays se révèle à lui plutôt en masses d'ombres et de lumière qu'en des coloris variés. Son vocabulaire et sa syntaxe se ressentent de cette vision, ils sont pour lui ce que sont les points et les traits pour le graveur : toujours les mêmes, mais d'un emploi varié; ceci ressort nettement de la lecture de son dernier ouvrage, *Alsaciens et Vosgiens d'autrefois*, qui produit l'effet d'une gravure en fin de tirage [80]. De là, la préférence d'Erckmann pour les Hollandais, pour Rembrandt en particulier, le grand maître du jeu des ombres et des lumières. De là sa prédilection pour les paysages d'hiver, symphonies en noir et blanc; de là sa joie à la description des intérieurs éclairés par une seule fenêtre, traversés par un seul rayon de lumière où se jouent les « atomes » et qui met en valeur certains objets tandis que d'autres se confondent dans l'ombre. Un roman, comme *Waterloo*, n'est qu'une suite de gravures, reliées entre elles par de courts récits, des conversations, des réflexions. Technique de cinéma muet.

* * *

Tous ceux qui ont approché Erckmann reconnaissent que sa conversation était très brillante et d'un ton nettement plus élevé que celui de ses œuvres.

---

(77) « Dans l'étonnement de l'épouvante ». (*Homme du Peuple*, in-8°, p. 39).

(78) Expression pour désigner le style des pasteurs protestants qui abusent des citations et des tournures bibliques.

(79) Cf. la lettre qu'il adresse à Chatrian à son arrivée à Alexandrie (1er partie, ch. 4, p. 157 ss). Le seul adjectif de couleur dans ces pages est... noir.

(80) Cf. 1re partie, ch. V, p. 234.

En abaissant le style et la langue qui lui étaient naturels, a-t-il atteint les couches de lecteurs qu'il voulait éveiller? Sont-ce bien les ouvriers, les paysans qui constituèrent le gros de ses lecteurs? Dans les villes grandes et petites et leurs environs immédiats, le peuple a lu ses œuvres avec passion. Son ancien professeur du collège de Phalsbourg, M. Grébus, devenu principal du collège de Toul, lui écrivait en 1869 : « Je viens de fonder une bibliothèque » populaire où j'ai déjà mis tous vos ouvrages en double exemplaire; mais » cette bibliothèque ne dessert pas seulement la ville de Toul; elle donne » aussi de la lecture à tous les villages environnants et l'on s'arrache là vos » romans avec tant de fureur qu'il n'en reste jamais un volume sur nos » pauvres rayons... La bibliothèque de la Ligue de l'Enseignement à Metz » a tous vos romans en cinq exemplaires; elle n'en a jamais un volume de » rentré; on se pousse pour les avoir tour à tour » [81]. Le succès des éditions populaires à dix centimes confirme ce témoignage : Chatrian nous raconte qu'elles passaient de main en main et qu'on s'inscrivait pour les avoir. Sans doute s'agissait-il là des ouvriers parisiens qui applaudissaient, sous l'Empire, l'opposition au régime. Cependant Erckmann, dans ses séjours à Carlsbad ou à Vichy, dans ses voyages en Bretagne ou le long de la vallée de la Meurthe, s'étonne de constater le succès de ses œuvres et la popularité de leurs auteurs [82]. Mais les admirateurs qu'on lui présente, appartiennent surtout à la classe moyenne : artisans, commerçants, fonctionnaires. Et ils représentent bien le public qu'ils ont touché réellement : celui de la bourgeoisie libérale, depuis la magistrature [83] jusqu'au paysan aisé qui a le loisir et les moyens de lire pendant l'hiver. Il ne semble pas que ses écrits aient pénétré dans la masse des gens de la terre, sauf peut-être dans sa propre région. Une de ces dernières années, en Alsace, le père d'un garçonnet de la campagne, qui avait reçu comme prix l'*Histoire d'un Paysan*, déclarait qu'il fallait être « savant » pour lire ce livre. Entendons par là, qu'aujourd'hui comme autrefois, il faut bien des connaissances préalables pour le comprendre [84].

C'est là un défaut qui fait grand tort aux œuvres d'Erckmann-Chatrian. Conçues pour être lues par le peuple, elles supposent chez le lecteur des connaissances, des idées, qu'on ne rencontre plus guère que dans la bourgeoisie. Ces idées, ces connaissances étaient dans l'air lorsqu'Erckmann écrivait, mais aujourd'hui, pour la masse populaire, elles ont besoin de commen-

---

([81]) *Grébus à Erckmann, Toul, le 4 avril 1869.

([82]) *Erckmann à Alfred, 25 juin 1887.

([83]) A l'issue du procès avec Chatrian, Erckmann adressa une collection complète de ses œuvres à M. l'avocat général Sarrut, qui lui dit dans sa réponse (27 décembre 1890) : « Si vous pénétriez tout à coup dans mon intérieur, vous nous » verriez, la maman, les enfants, plongés dans la lecture de vos excellents ou» vrages ».

([84]) La jeunesse elle-même commence à l'abandonner. A un journaliste qui, en 1922, lui demandait s'il avait lu Erckmann-Chatrian, un enfant de Phalsbourg répondit : « Je ne lis que du sport ».

taires. Œuvres du moment, comme bien des chansons de Béranger, elles s'adressaient à un public, celui de l'opposition au Second Empire, pour qui elles étaient dans l'ambiance. Ce public disparu, certaines d'entre elles perdent de leur intérêt et seules survivent celles que soutiennent leurs qualités littéraires.

On s'est étonné de ne pas voir figurer les noms d'Erckmann-Chatrian dans certains manuels de littérature [85]; c'est précisément parce que, se tenant à l'écart du grand courant, se préoccupant, surtout après 1870, des incidents et accidents de la politique, plus que des idées littéraires, leur œuvre n'est pas assez représentative de l'évolution générale des lettres françaises. Avec le grand mouvement né de Balzac, qui passe par Flaubert et les Goncourt pour aboutir à Zola, Erckmann-Chatrian [86] n'ont que des points de contact rares et secondaires. Si, sous l'Empire, on les a parfois étiquetés « réalistes », c'est plutôt pour des raisons politiques, le réalisme passant, à tort ou à raison, pour républicain. Dans l'envol des pigeons sortis du colombier de Champfleury, leur couple n'a pas tardé à quitter le gros de la troupe et à se poser sur un arbre à l'écart, d'où il n'a plus bougé ensuite.

Cette situation d'Erckmann-Chatrian aux confins des lettres et de la politique, leur isolement dans la société comme dans la littérature, a déterminé l'attitude de la critique à leur égard. Est-ce à dire qu'elle a raison de les négliger? Non certes, leur valeur littéraire est indiscutable : des œuvres comme le *Conscrit de 1813* ou l'*Ami Fritz* leur auraient assuré une place au rang des écrivains classés, si d'autres ouvrages ne venaient, par leur tendance trop accusée, aux dépens souvent de la forme, contrarier l'impression artistique que celles-là nous laissent. Mais, abstraction faite de leur valeur littéraire, Erckmann-Chatrian ont, dans la pensée française, joué un rôle, exercé une influence, vulgarisé des idées; ils ont exprimé avec force certaines façons contemporaines de voir, de sentir et de penser, sous une forme bien à eux et qui a sa beauté. Surtout ils ont créé les types et les cadres de la vie de l'Alsace-Lorraine, sur lesquels la France a vécu pendant le demi-siècle de séparation. Ce sont pourtant précisément cette actualité et ce provincialisme qui les mettent à l'écart de la littérature, telle que la conçoivent les critiques. Leur vérité est trop particulière. Quant à leurs idées, au milieu des « études » du réalisme et du naturalisme, elles apparaissent comme une résurgence de celles du XVIII[e] siècle, un indice, comme Paul Louis Courier et Béranger, de la persistance du courant « libertin » issu de la Renaissance et dont la dernière manifestation de nos jours fut l'œuvre d'Anatole France.

La critique la plus sérieuse des œuvres d'Erckmann-Chatrian est celle qu'en a faite, dès 1867, Lamartine, à propos du *Conscrit de 1813*. D'emblée il aperçut le double problème : comment un homme, dans la force de l'âge

---

([85]) Hinzelin, op. cit., page 12.

([86]) Martino. (*Le Roman réaliste sous le Second Empire*, Hachette, 1913), ne fait que le mentionner, p. 205.

à cette époque, peut-il donner une telle impression de vérité à propos d'événements qu'il n'a pas vus, qu'il n'a pas pu voir? Lamartine était sur la piste en supposant une collaboration quelconque, orale ou écrite, souvenirs ou mémoires, de la part du père de ce « jeune homme ». Et d'autre part, il s'étonnait de l'unité de style qui règne dans l'œuvre; le secret de la collaboration était alors bien gardé [87].

Ce qui a manqué à Erckmann-Chatrian, pour consacrer leur renommée littéraire, c'est l'article de Sainte-Beuve, sans lequel, pendant des dizaines d'années, il n'y eut pas, pour le public lettré, de réputation bien établie. Pourquoi Sainte-Beuve n'écrivit-il pas son *Lundi* sur l'auteur du *Conscrit*, qu'il goûtait cependant puisqu'il s'en faisait, paraît-il, lire des pages par son secrétaire [88]? Rallié à l'Empire, les trouvait-il, comme Flaubert, trop plébéiens [89]? Faut-il croire, comme on le raconte, qu'après y avoir songé, il y renonça, ne voulant pas faire l'éloge de cette « Iliade de la peur » [90] que constituait pour lui le *Conscrit*? Devons-nous admettre qu'il ne voulait pas traiter le sujet après Lamartine? Toujours est-il que cette abstention fit un tort considérable, non pas au succès, mais au rang littéraire d'Erckmann-Chatrian. Ne pouvant dénier leur valeur, on les rangea parmi les auteurs qui écrivent pour la jeunesse. Nous pensons avoir convaincu le lecteur qu'ils méritent mieux.

---

(87) Lamartine. Cours familier de littérature, 125e et 126e entretiens.

(88) Cf. Hinzelin, op. cit., p. 17.

(89) « J'ai lu, cette semaine, l'*Illustre Docteur Matheus*, d'Erckmann-Cha» trian. Est-ce assez pignouf! Voilà deux cocos qui ont l'âme bien plébéienne ». Flaubert à G. Sand, 1872. (*Correspondance*, IV, p. 135. Charpentier, Paris, 1920).

(90) Cf. *Journal des Débats*, 21 mai 1922. Louis Sonolat, *Erckmann-Chatrian*. D'après M. Hinzelin, (Marches de France, 1922, p. 15. *A propos de la mort de Théophile Gautier*), « c'est chez Théophile Gautier... que pour la première fois fut » lancée, contre l'œuvre d'Erckmann-Chatrian, par le sculpteur Préault, la for» mule « l'Iliade de la frousse ». Cette suggestive anecdote nous a été racontée » par notre vieux maître Emile Deschanel, professeur au Collège de France ».

BIBLIOGRAPHIE

I.

TRAVAUX BIBLIOGRAPHIQUES SUR ERCKMANN-CHATRIAN.

1) *L'ARC*, anthologie (Strasbourg, 1924). *Bibliographie des publications biographiques et critiques sur Erckmann-Chatrian*, par L .Ch. Will, bibliothécaire à la Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg. Ce travail est des plus complets et contient les références à un grand nombre d'articles de journaux et de revues, parus notamment à l'occasion du centenaire d'E. Erckmann (1922). Je ne pourrais que le reproduire; le lecteur voudra bien s'y reporter.

2) *LA FICHE BIBLIOGRAPHIQUE FRANÇAISE : Erckmann-Chatrian*, par Hector Talvart. (Jean Foucher, éditeur, La Rochelle, 1928); contient surtout des renseignements d'ordre bibliophile sur les éditions des œuvres d'Erckmann-Chatrian, plutôt que des références à des études sur les auteurs.

3) *BULLETIN DE LA MAISON DU LIVRE FRANÇAIS*, 2e année, n° 25, 1er juin 1922. *Essai de bibliographie de l'œuvre d'Erckmann-Chatrian.* Contient une courte biographie des auteurs par Georges Girard, avec, en notes, l'indication de diverses éditions dont quelques unes en langues étrangères.

II

DOCUMENTS INÉDITS UTILISÉS POUR CET OUVRAGE.

1°) 164 lettres de Chatrian à Erckmann, du 3 septembre 1850 au 24 mai 1870.
2°) 156 lettres de Chatrian à Erckmann, du 31 janvier 1871 au 13 mars 1887.
3°) 136 lettres d'Erckmann à Chatrian, du 20 avril 1870 au 12 mars 1887.
4°) 503 lettres d'Emile Erckmann à son neveu Alfred Erckmann, du 11 janvier 1887 jusqu'à sa mort (14 mars 1899).

5°) 139 lettres de Chatrian à son père et à ses frères, de 1846 au 16 octobre 1882.
6°) 118 lettres ou brouillons de ou à divers.
7°) Le livre de comptes d'Erckmann-Chatrian, tenu par Chatrian.
8°) Manuscrit d'*Erckmann-Chatrian, par Erckmann seul* (1889).
9°) Manuscrit de l'*Histoire d'un vieux juge de paix*, première version du *Grand-père Lebigre.*
10°) Manuscrit des *Montagnards des Vosges*, drame en quatre actes en prose (1848).
11°) Manuscrits des travaux de concours présentés par M. Perrot à l'Académie de Metz (1840 et 1841).
12°) Le carnet de route du capitaine Vidal.
13°) Registre des délibérations du bureau d'administration du Collège de Phalsbourg (1830-1873).
14°) Sténographie des débats du procès Erckmann contre Georgel et consorts devant la neuvième Chambre civile et la Cour d'Appel de Paris.
15°) Bibliothèque d'Emile Erckmann.
16°) Documents divers d'état-civil et d'archives.

III.

OUVRAGES CITÉS.

About (Ed.), *Madelon.* Hachette, Paris (1863). 2 vol.
Adam (Paul). *Au soleil de Juillet.* (Lafitte, Paris).
Barbey d'Aurevilly. *Les œuvres et les hommes.* IV. Les romanciers. (Paris, 1865).
de Baulieu. *Le comté de Dagsbourg.* (2e édition, Paris, 1858).
Benoit (Arthur). *Le Schneeberg et le comté de Dabo en 1778.* (Revue d'Alsace, 1878).
Benoit (Arthur). *Vers les Vosges, Phalsbourg et Sarrebourg et leurs environs.* (Strasbourg, 1876).
Betz (Maurice). *Lettres inédites d'Emile Erckmann.* (La Vie en Alsace, Strasbourg, décembre 1924).
Bonnet (Charles). *La palingénésie philosophique ou idées sur l'état passé et l'état futur des êtres vivants.* (Genève, 1769).
Bouvier. *La bataille réaliste.* (Paris, Fontemoing, 1913).
Breuillac. *Hoffmann en France.* (Revue d'histoire littéraire de la France, 1906 et 1907).
Carrière (D.). *Œuvres choisies.* (Mirecourt, 1854-1855).
Champfleury. *Le Réalisme.* (Lévy, Paris, 1857).
Champfleury. *Manifeste réaliste.* (Messager de l'Assemblée Nationale, 25-26 février 1851).

Champfleury. *Conseils à Duranty.* (Paru en tête de *Grandes figures d'hier et d'aujourd'hui,* 1861).

Charlety. *Histoire du Saint Simonisme.* (1896).

Claretie. *Erckmann-Chatrian.* (Quantin, Paris, 1883).

Colle. *Notice sur le Comté de Dabo.* (Sarrebourg, 1852).

de Dietrich. *Description des gîtes de minerais, forges, salines, verreries, etc., de la Haute et Basse Alsace.* (Didot, Paris, 1789).

Eckstein. *Ein Besuch bei Erckmann-Chatrian.* (Daheim, 30 octobre 1869, II° année, N° 5).

Erckmann (Emile). *Souvenirs d'un Alsacien.* (Revue de Paris, 29e année, n° 5, 15 mai 1922).

Erckmann-Chatrian. *Biographie de Siebecker.* Galerie contemporaine littéraire et artistique. (Baschet, éd.).

Etienne. *Un Hameau alsacien au dix-huitième siècle. Le Berceau de Chatrian.* (Mercure de France, 15 mai 1922).

Flaubert. *Par les champs et par les grèves.* (Charpentier, Paris, 1921).

Flaubert. *Correspondance.* (4 vol., Paris, 1920).

Fischer (Dagobert). *Geschichte der Stadt Zabern.* (1874).

Germain de Maidy. *Le prototype du Fou Yégof.* (Pays lorrain et pays messin, 1914-1919).

Goethe. *Westöslicher Divan.* (Werke, Bd. 6, Weimar, 1888).

Herzog (Bernard). *Edelelsässer Chronik.* (Strasbourg 1592).

Hinzelin (Emile). *Erckmann-Chatrian.* (Ferenckzi, Paris, 1923).

Hinzelin (Emile). *La vérité sur Erckmann-Chatrian.* (La Revue, 1er février 1911).

Hinzelin (Emile). *Erckmann et la Métapsychie.* (Marches de l'Est, 1922, p. 537 ss.).

Hinzelin (Emile). *La fête Emile Erckmann, des Romans Nationaux.* (Editions de la Lorraine Artiste, Nancy, 1897).

Huffel. *Le Comté de Dabo dans les Basses-Vosges, Etude historique, forestière et juridique.* (Nancy, 1924).

Huisman. *Erckmann-Chatrian d'après des documents inédits.* (Revue de France, mai 1922).

Hugo (Victor). *Les Misérables.*

Hugo (Victor). *William Shakespeare.*

Joachim. *La Vie à Colmar sous la Restauration.* (Colmar, 1929).

Keller. *Altes und Neues über Pfalzburg.* (III. Programm des Collegium zu Pfalzburg). (Saarburg, 1874).

Klein. *Saverne et ses environs.* (Strasbourg, 1849).

Kirsch (abbé). *La Collégiale de Saint-Arnual.* Cahiers Sarrois, n° 6. (Nancy, 1929).

Laguille (R. P.). *Histoire de la Province d'Alsace.* (Strasbourg, 1727).

Lamartine. *Cours familier de Littérature.* Tome XXIII, 125e et 126e Entretiens.

Lemaitre (Jules). *Les Contemporains.* (Paris, s. d.).

Levy (Paul). *Histoire linguistique d'Alsace et de Lorraine.* (Publications de la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg, 2 vol., 1929).

Levysohn (Arthur). *Erckmann-Chatrian : Das Elsässer Dichterpaar.* (Grünberg in Schlesien, 1878).

Marmier. *Contes fantastiques d'Hoffmann.* Traduction nouvelle. (Charpentier, Paris, 1843).

Martino. *Le Roman réaliste sous le Second Empire.* (Hachette, Paris, 1913).

Matthis. *Die Leiden der Evangelischen in der Grafschaft Saarwerden.* (Strasbourg, 1888).

Matthis. *Bilder aus der Kirchen- und Dörfergeschichte der Grafschaft Saarwerden.* (Strasbourg, 1894).

May (Gaston). *La Lutte pour le Français en Lorraine de 1792 à 1870.* (Nancy, 1912).

Maynial. *L'époque réaliste.* (Paris, 1931).

Michelet. *Journal,* publié par G. Monod, dans : *La vie et la pensée de J. Michelet* (Champion, 1923) et *J. Michelet, études sur sa vie et ses œuvres* (Hachette, 1905).

Muller. *La Révolution de 1848 en Alsace.* (Fischbacher, 1912).

Nerlinger. *Nicolas Wolf et la défense des Vosges en 1814.* (1897).

Paul (André). *Les réfugiés huguenots et wallons dans le Palatinat du Rhin.* (Revue historique. Mars-Avril 1928).

Pannier. *Erckmann-Chatrian.* (Conférence La Bruyère, Mars 1866).

Quinet. *La Révolution.*

Rousseau (J. J.). *Le Contrat social.* (Œuvres, tome VI, Paris, 1832).

Saint Brice (Georges). *Au pilori de l'histoire.* (Fabrègue, éd., Alais, 1925).

Schoumacker. *Fragment du journal du pasteur de Hangwiller en 1870.* Revue d'Alsace, 1927. Tome 74. N° 487.

Schuré (Edouard). *Les grands initiés.* 64e éd. (Perrin éd., Paris).

Sonolat. *Erckmann-Chatrian* (*Journal des Débats,* 21 mai 1922).

Stendhal. *La Chartreuse de Parme.*

Stoeber. *Die Sagen des Elsasses.* (1e édition, 1851).

Thierry (Augustin). *Lettres sur l'Histoire de France.* (Nouvelle édition, Paris, Garnier, s. d.).

Thiers. *Histoire du Consulat et de l'Empire.* Tome XV. (Paris, 1857).

Variot. *Légendes d'Alsace.* Tome III, Basse-Alsace. (Paris, 1920).

Vesan (Sylvain). *Torgnon, recherches historiques.* (Aoste, 1924).

Vidal de la Blache. *La France de l'Est.* (Paris, Colin, 1919).

Weiss (J. J.). *Au pays du Rhin.* (Paris, 1886).

De Westphalen. *Le culte de l'arbre dans nos coutumes populaires.* (Annuaire de la société d'histoire et d'archéologie de la Lorraine. 36e année. Tome XXXII, Metz, 1923).

IV.

AUTRES OUVRAGES CONSULTÉS

(outre ceux cités par les bibliographies mentionnées en I).

Baldenspercer. *Goethe en France.* (Paris, 1904).

Benoit. *Le siège de Phalsbourg.* (Nancy, 1871).

Bloch. *Die Kaballah auf ihrem Höhenpunkt und ihre Meister.* (Breslau, 1905).

Buchon (Max). *Poésies* (avec préface de Champfleury). (1878).

Bourquelot. *Recherches sur la lycanthropie.* (Mémoires de la société des antiquaires de France. Nouvelle série, t. X, p. 192).

Boret. *Le réalisme de Flaubert.* (Revue d'histoire littéraire de la France, 1911).

Benoit L. *Notes sur la Lorraine allemande. Le Westrich.* (Nancy, 1861).

Beaupré (de). *Gentilhommes verriers de Lorraine.* (Nancy, 1847).

Betting de Lancastel. *Considérations sur l'état des Juifs en Alsace.* (Strasbourg).

Chaignet. *Pythagore et la philosophie pythagoricienne.* (Paris, 1874).

Crémieux (Albert). *La révolution de Février; étude critique sur les journées des 21, 22, 23 et 24 Février 1848.* (Paris, 1912) (thèse).

Champfleury. *Souvenirs et portraits de jeunesse.* (Paris, 1872).

Contes d'automne. (1854).

Contes domestiques. (1852).

Les excentriques. (Paris, 1852).

Contes vieux et nouveaux. (Paris, 1852).

Les aventures de Mariette. (Paris, 1856).

Les souffrances de M. le Professeur Delteil. (Paris, 1857).

Les bourgeois de Molinchart, 3 vol. (Paris, 1855).

La succession Le Camus. (Paris, 1858).

Clouard (Maurice). *L'œuvre de Champfleury.* (Paris, 1891).

Cassagne. *Théorie de l'art pour l'art en France, chez les derniers romantiques et les premiers réalistes.* (Thèse, Paris, 1907).

Chuquet. *J. J. Rousseau,* 5e édition. (Paris, 1919).

Charléty. *Enfantin.* (Paris, 1930).

Duranty. *Le malheur d'Henriette Gérard.* (Paris, 1860).

Delatte. *Etudes sur la littérature pythagoricienne.* (Paris, 1915. Bibliothèque de l'école des hautes études. Sciences historiques et philosophiques, fascicule 217).

Four (Léon). *La vie en chansons de Béranger.* (Paris, 1930).

Franck. *La cabale ou la philosophie religieuse des Hébreux.* (Paris, 1843).

Goncourt. *Préfaces et manifestes.* (Paris, 1888).

Gamer et Frœlich. *Le Donon et ses vallées.* (Nancy, 1894).

Golbery et Schweighauser. *Antiquités de l'Alsace.* (1828).

Gérard (Ch.). *L'ancienne Alsace à table.* (Colmar, 1862).

Gomperz. *La philosophie antesocratique.* (Payot, Paris, 1928).

Hottinger. *La Lorraine économique au lendemain de la Révolution.* (Nancy, 1924).

Hollender. *Le siège de Phalsbourg en 1870.* (Paris, 1899).

Harold Hœffding. *J. J. Rousseau et sa philosophie.* (Paris, Alcan, 1892).

Halévy. *J. Michelet.* (Paris, 1905).

Koeberlé. *Le château de Lutzelbourg.* (Strasbourg, 1909).

Le Forestier. *Occultisme et Franc-Maçonnerie écossaise.* (Paris, 1928).

Le Forestier. *La franc-maçonnerie occultiste au XVIII^e siècle.* (Paris, s. d.).

Lavisse. *Hiistoire de France*, tome I. (Paris, 1900).

Lavisse. *Histoire de France contemporaine*, tome IV. (Paris, 1921).

Lavisse et Rambaud. *Histoire générale.* (Tomes IX et X, Paris, 1905-09).

Lemoine. *Charles Bonnet.* (1850).

Lagenevais. *Symptômes du temps. Un essai de roman national.* (Revue des Deux-Mondes, I/VII, 1866).

Lavaud (René). *La petite ville d'après Champfleury.* (Laon, Journal de l'Aisne, 1907, in-8°, 15 p.).

Lavallée. *Voyage dans les quatre départements lorrains.* (Paris, 1792).

Laugel (Anselme). *Revue alsacienne illustrée, I. 1914. Trois générations d'Alsaciens.*

Monselet. *Les ressuscités.* (1876).

Merlet. *Réalisme et fantaisie dans la littérature.* (1861).

Mangenot. *Ecclésiastiques de la Meurthe pendant la Révolution.* (Nancy, 1895).

Michiels (Alfred). *Histoire des idées littéraires en France au XIX^e siècle.* (2 vol., Paris, 1842).

Michiels (Alfred). *Les anabaptistes des Vosges.* (Paris, 1860).

Mérimée. *Lokis.* (Paris, s. d.).

Masson. *La religion de Rousseau (3 vol.).* (Paris, 1916).

Maritain. *Trois réformateurs, Luther, Descartes, Rousseau.* (Paris, Plon, s. d.).

Nettement. *Le roman contemporain.* (Paris, 1864).

Paul (André). *Les réfugiés huguenots et wallons dans le Palatinat du Rhin.* (Revue historique, mars-avril, 1928).

Perrin. *L'esprit public dans la Meurthe.* (Nancy, 1913).

Planche. *Le roman en 1857.* (Revue des Deux-Mondes, 1^er avril 1857).

Poulet. *Les volontaires de la Meurthe aux armées.* (Nancy, 1910).

Reynaud (L.). *L'influence allemande en France du XVIII^e au XIX^e siècle.* (Paris, 1922).

Rossel. *Histoire des relations entre la France et l'Allemagne.* (Paris, 1877).

Save. *N. Wolf et la défense de Rothau en 1814.* (Bulletin de la société philomatique vosgienne, 1885; p. 255-275).

Schanne. *Souvenirs de Schaunard.* (1886).

Seillère. *J. J. Rousseau.* (Paris, 1921).

Siebecker (Edouard). Portrait d'Erckmann-Chatrian dans la *Petite République.* (22-23 septembre 1876).

Strowsky. *Tableau de la littérature française au XIX^e siècle.* (Paris, 1912).

Voltaire. *Dictionnaire philosophique,* 4 vol. (Ed. Garnier, Paris, 1878).

Voltaire. *Ecrit sur la paix perpétuelle* (1769). (Ed. Beuchot, Paris, 1837, t. 46, p. 54-96).

Vapereau. *Dictionnaire universel des contemporains.* (4^e éd., Paris, 1870).

Weiss (Georges). *Souvenirs sur Emile Erckmann.* (Alsace française, 20 août 1927).

Wimmer (Karl). *Spracheigentümlichkeiten des modernsten Französisch, erwiesen an Erckmann-Chatrian.* (Inaugural Dissertation, Zweibrücken, 1900).

X..... *Livre du centenaire du Journal des Débats.* (Paris, 1889).

X..... *Das Reichsland Elsass-Lothringen. Landes- und Ortsbeschreibung, hsrg. vom statistischen Bureau des Ministeriums für Elsass-Lothringen.* (3 vol., 1912).

Zschokke (Henri). *Soirées d'Aarau.* Tome IV. (Paris, 1829, traduction Loeve-Weimars).

Vu et Lu.
Le Doyen de la Faculté des Lettres,
Gabriel MAUGAIN.
Strasbourg, le 19 mars 1932.

Vu et permis d'imprimer.
Strasbourg, le 21 mars 1932.
Le Recteur de l'Académie,
Président du Conseil de l'Université,
J. DRESCH.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

LA VIE.

Chapitre I.

Erckmann et Chatrian jusqu'à leur rencontre (1822-1826-1847).

Page

I. Origines de la famille Erckmann : une longue lignée d'instituteurs calvinistes. L'enfance d'Emile Erckmann: ses parents, ses voisins : le rabbin Meyer Heymann et le capitaine Florentin. Mort de la mère d'Erckmann (1832) 7

Erckmann au Collège de Phalsbourg : influence de ces années d'internat. *Les années de Collège de Maître Nablot*. Son professeur de rhétorique et de philosophie, M. Perrot 18

Une année de vacances (1841). Son importance. Incidents pittoresques. Les concours littéraires de l'Académie de Metz 23

Erckmann étudiant en droit à Paris. Ses maîtres : M. Rossi. *Du recrutement militaire* (1843). Influence de Paris sur Erckmann. Malade il revient à Phalsbourg (1845). Premiers essais littéraires. Rencontre de Chatrian (1847) 29

II. Soldatenthal ou Le Grand Soldat. Origines de la famille Chatrian. La verrerie et sa déconfiture (1843). Chatrian à Dabo. L'abbé Thony. Décadence du Collège de Phalsbourg, M. Perrot y devient principal, l'abbé Thony aumônier et Chatrian élève. Chatrian à la verrerie de Val St. Lambert. Retour à Phalsbourg comme surveillant au Collège. Rencontre d'Erckmann. Les deux amis au moment de leur rencontre. Vacances de 1847. Visite d'Erckmann à la famille de Chatrian 38

Chapitre II.

Années d'incertitude (1847-1858).

I. Erckmann, Chatrian et la Révolution de 1848. Part d'Erckmann à la révolution de Février. Tentatives de fondation d'un club à Phalsbourg. Erckmann se rend à Strasbourg : *Le Républicain Alsacien*. Premières œuvres : un drame, *Georges ou le Chasseur des ruines*; des contes : *Malédiction*, *Vin rouge et vin blanc*, *Rembrandt* 52

La tentative d'insurrection du 13 juin 1849 à Strasbourg. Erckmann et Chatrian renoncent à l'activité politique. *L'Alsace en 1814*. *Science et Génie*. Chatrian quitte le Collège de Phalsbourg pour aller représenter Erckmann à Paris (1850) 62

II. Etat de la littérature française en 1850. Tentatives théâtrales. Chatrian et Michel Carré. Plan d'Erckmann et de Chatrian. *Le Bon Sens* et le Réalisme. *Claudie* de G. Sand 70

Le Coup d'Etat du 2 décembre 1851. Chatrian entre à la Compagnie de l'Est. Froid entre les deux amis. Erckmann commence *le Docteur Matheus. Le Bourgmestre en bouteille* à l'*Artiste. Matheus* à la *Revue de Paris*. Mort du père d'Erckmann (février 1858) ... 86

Chapitre III.

Années de succès (1858-1870).

I. Premiers succès. Conceptions philosophiques d'Erckmann; leur application dans l'œuvre. Le fantastique, Erckmann, Poe, Hoffmann et Pythagore. Le vin 92

II. *Hugues le Loup*. Difficultés de sa publication. Rôle de Chatrian. Sa conception du monde littéraire 102

III. *La Taverne du Jambon de Mayence; le Combat d'Ours* et sa conclusion. Le réalisme d'Erckmann-Chatrian. *Maître Daniel Rock*. Le genre d'Erckmann-Chatrian : leurs principes et leurs tendances. Abandon du réalisme. *Le Fou Yégof* à la *Revue des Deux Mondes* 107

IV. Vie d'Erckmann et de Chatrian à cette époque. La brasserie du Faubourg Saint Denis. L'amitié et la collaboration. Parts respectives d'Erckmann et de Chatrian 114

V. Le genre guerrier et le genre idyllique. *L'Ami Fritz* et ses sources, l'amour dans l'œuvre d'Erckmann-Chatrian. Le succès. *Les Romans Nationaux* 124

VI. Accentuation de la tendance : *Histoire d'un Homme du Peuple* (1865). Projet d'une suite. Son échec. Tentative théâtrale : *La Guerre*. Retour au genre guerrier : *Le Blocus. Les Contes populaires* 129

VII. *L'Histoire de la Révolution française racontée par un paysan*. Ses défauts. Fatigue d'Erckmann et de Chatrian. *Le Juif Polonais* au *Théâtre de Cluny*. Chatrian et Erckmann propriétaires. *Le Maître d'Ecole*, roman avorté. Premiers soucis de Chatrian 141

Chapitre IV.

Années de tristesse (1870-1887).

I. Erckmann, Chatrian et la guerre de 1870-71. *Histoire d'un Plébiscite*. Erckmann candidat à l'Assemblée Nationale. Erckmann quitte Phalsbourg. Voyage dans l'Ouest. *Les deux frères*. Erckmann s'établit à Saint-Dié; l'Ermitage et la famille Goguel 148

II. Voyage d'Erckmann en Orient. Traversée mouvementée. L'Egypte, le Canal de Suez, les Echelles du Levant, l'Italie. Impressions pessimistes qu'Erckmann rapporte de ce voyage 157

III. Rôle de l'actualité politique dans les œuvres d'Erckmann-Chatrian à partir de cette époque. *Le Brigadier Frédéric*. Nihilisme moral d'Erckmann. Il renonce aux habitudes de sa jeunesse 161

IV. *L'Ami Fritz* à la Comédie Française. Tentatives d'obstruction du *Figaro*. *Maître Gaspard Fix* et *l'Education d'un féodal*. *Les Amoureux de Catherine* à l'Opéra Comique (1876-77) 164

V. Projets d'Erckmann de quitter l'Ermitage. *Alsace. Quelques mots sur l'Esprit humain* 167

VI. Erckmann s'établit à Toul (1881). Rupture avec la famille Goguel. Emma Flotat, gouvernante d'Erckmann. Maladie d'Erckmann. *Le Banni*. Retour à Phalsbourg (1883) 173

VII. Vie de Chatrian à Paris. Il quitte la Compagnie de l'Est. *Myrtille* et son échec (1885). Premier dissentiment entre Erckmann et Chatrian. Etat de santé inquiétant de Chatrian. La convention de 1884 avec Hetzel et l'affaire des clichés Schuler. Erckmann accentue sa froideur à l'égard de Chatrian. Fin de la collaboration. Chatrian révèle à son ami l'existence de collaborateurs anonymes pour ses pièces de théâtre et leur rétribution sur la part d'Erckmann 177

Chapitre V.

La rupture, le procès, les dernières années d'Erckmann (1887-1899).

I. La rupture de l'amitié a précédé pour Erckmann celle des relations avec Chatrian. Ses griefs à l'égard de son collaborateur 187

II. Les causes profondes de la rupture de l'amitié entre Erckmann et Chatrian : Changement d'habitudes après la guerre de 1870. Réactions différentes, à la longue, en présence de la défaite; divergences de vues en politique intérieure et sur la question d'Alsace-Lorraine; changement dans leur façon de collaborer; différence de leur fortune et de leur genre de vie; orientation vers de nouvelles sphères d'amitié; influences s'exerçant sur eux en des sens différents; état mental de Chatrian. Résumé et examen critique des griefs d'Erckmann à l'égard de Chatrian. Fautes de chacun des deux amis à l'égard de l'autre. Leur excuse 194

III. Négociations entre Chatrian et Alfred Erckmann par devant Maître Sée. Le « trait d'Allemand » d'Erckmann. L'avis de l'arbitre; la rupture définitive 215

IV. Existence d'Erckmann et de Chatrian après la rupture. Projets de vengeance de Chatrian. Georgel et l'article du *Figaro* (1889). Chatrian se solidarise avec son secrétaire. Erckmann vient s'établir à Lunéville. Le procès. Erckmann obtient gain de cause. Mort de Chatrian 218

V. Les dernières années d'Erckmann. Dernières œuvres : *Alsaciens* et *Vosgiens d'autrefois* et les *Fables*. Mélancolie et misanthropie. La fête Emile Erckmann des *Romans Nationaux* (1897). Mort d'Erckmann. 230

DEUXIÈME PARTIE.

L'ŒUVRE.

Chapitre I.

Le pays et les paysages

I. Le pays d'Erckmann-Chatrian; son centre, Phalsbourg. Les environs : zones concentriques de précision topographique décroissante. Les limites du pays. Caractéristiques de cette région 239

II. Topographie des romans d'Erckmann-Chatrian. Transpositions germaniques. Ce qu'Erckmann cherche dans la montagne et ce qu'il trouve 243

III. Itinéraires favoris d'Erckmann : l'Oberhof, le Nideck, Dabo et le Grand Soldat. Ses saisons favorites : l'hiver et le retour du printemps 247

IV. Annexes : le Nideck fantastique; Saverne joyeux; Paris « grandiose et terrible» 259

V. Talent de description d'Erckmann. Son amour pour son petit pays, sa nostalgie. Fusion de la personnalité d'Erckmann avec son pays 261

Chapitre II.

Les personnages.

I. Silhouettes hoffmannesques des premières œuvres 265

II. Les protagonistes des grands romans : l'homme, la femme, le jeune homme, la jeune fille. Absence de la famille. La psychologie d'Erckmann 267

III. Les comparses : habitants de Phalsbourg; population militaire. Les paysans des environs. Les Juifs, les Bohémiens; les habitants du pays de Dabo. Les « gueux » 272
IV. Origine réelle des personnages d'Erckmann 277

Chapitre III.

L'histoire, les mœurs, l'époque.

I. Le Moyen-Age. Sources d'Erckmann. Sa conception de cette époque ... 279
II. La Révolution et l'Empire. Sources du *Conscrit de 1813* : Le carnet du Capitaine Vidal. Thiers : *Histoire du Consulat et de l'Empire*. Sources orales pour les épisodes. La vérité des romans historiques d'Erckmann 281
III. Conception qu'a Erckmann de l'histoire. Les deux races. Le Peuple. La guerre de 1870 285
IV. Les romans d'Erckmann sont des « documents ». 1840, époque favorite d'Erckmann. Mœurs et usages de Phalsbourg du point de vue d'Erckmann. La joie des romans : vient de l'époque et non du pays : « les beaux jours de la province » 287
V. Le pays d'Erckmann, ses mœurs, ses usages; sont-ils lorrains ou alsaciens? Rencontre des deux provinces sur le plateau de Phalsbourg. Phalsbourg. Les Vosges « françaises » Ce qu'Erckmann a connu de l'Alsace. Fausse couleur locale du *Joueur de clarinette*. Valeur documentaire de l'œuvre d'Erckmann-Chatrian 299

Chapitre IV.

Les idées.

I. Idées philosophiques. *Quelques mots sur l'esprit humain* et l'*Art et les grands idéalistes*. Définition de l'esprit humain. Le soleil et le système planétaire. L'harmonie universelle et l'harmonie humaine, l'échelle des êtres. La connaissance humaine. L'infini, l'absolu. La loi morale; l'homme, être moral. La loi de Justice. Bases de l'ordre social. Les étapes du progrès : les grands inspirés. Idéalisme d'Erckmann 300
Sources des idées philosophiques d'Erckmann: Jean-Jacques Rousseau et Pythagore. Conciliation par Pythagore des idées de Jean-Jacques avec celles des Encyclopédistes 311
II. Erckmann et les religions. Le Christ et les Evangiles. Attaques contre les religions positives. Calvinisme d'Erckmann. Le paradis et l'enfer. Les successeurs du Christ : Luther et Rousseau. Le clergé et l'Eglise catholique. La religion d'Erckmann 317
III. Politique intérieure. Les deux pôles des idées d'Erckmann : la Révolution et Bonaparte. Rôle fondamental des biens nationaux. La Patrie, l'Etat et ses devoirs 322
Erckmann, Chatrian et la troisième République. Ingratitude des républicains. Gambetta et Jules Ferry 330
IV. Politique extérieure : La guerre, la gloire militaire. La paix. Pacifisme d'Erckmann-Chatrian 333
Rapports de la France et de l'Allemagne. Conception qu'en ont les Français et surtout les républicains. Germanisme littéraire d'Erckman-Chatrian vers 1850. Son évolution dans les œuvres. La Prusse et Sadowa. L'immanence du conflit. Persistance de l'idée d'Erckmann : le salut de l'Europe par la « fusion du génie des deux nations » 341
V. Idées sociales. Les Journées de Juin 1848. Erckmann déplore la rupture entre la bourgeoisie et le peuple. Idée qu'a Erckmann du prolétariat, de la propriété. Esquisse d'une conception de l'évolution sociale. Insuffisance des idées d'Erckmann sur ce point 346

VI. L'instruction du peuple. L'ignorance. L'instituteur. Etat de l'enseignement primaire dans le pays d'Erckmann-Chatrian. Leur programme scolaire. Les livres pour les paysans. L'enseignement post-primaire 357
VII. Evolution des idées d'Erckmann-Chatrian. Retard de ces idées 369

Chapitre V.

Le talent d'Erckmann-Chatrian.

1. Le réalisme. Courbet et Champfleury. Conseils à Duranty 371
2. Erckmann et le réalisme. Conformité de goûts, différence de tendance. L'idéalisme d'Erckmann. Son optimisme. *L'Ami Fritz*, roman antiréaliste 377
3. Le talent d'Erckmann, invention, composition, idéalisation. Conditions nécessaires à Erckmann pour écrire. Le sentiment. Importance du premier chapitre 383
4. Le style. Le public d'Erckmann. Talent de conteur. Le « détail qui résume ». Images et comparaisons. Caractère cyclique de l'œuvre 387
La langue d'Erckmann et celle de ses personnages. Son caractère populaire; ses limites. La vision d'Erckmann 393
5. Diffusion de l'œuvre d'Erckmann-Chatrian. La critique. Place d'Erckmann-Chatrian dans la littérature française. Conclusion ... 394

Imprimerie & Publicité Flor Burton (S. A.) Anvers (Belgique).